This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN XLQH -

Digitized by Google

PTy 129.1.2 Bd. Nov. 1893.

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

(Class of 1828).

Received 7 Aug. 1893.

McNAMEE & Binder Co. CAMBRIDGE MASS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

29.191

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DE GENÈVE.

1856
II

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT, RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE, 78.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

634/149

UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

4e série.

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

GENÈVE
JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE, RUE DE LA CITE.
PARIS

JOEL CHERBULIEZ,
RUE DE LA MONNAIE, 10.

LIBRAIRIE NOUVELLE,
BOULEVARD DES ITALIENS, 15.

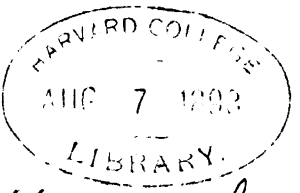
LONDRES
JEFFS, BURLINGTON ARCADE PICCADIL. 15.

ALLEMAGNE
J. KESSMANN, GENÈVE, RHÔNE, 171.

1856

Digitized by Google

~~29.191~~
PFr 129.12



Minot fund.

Digitized by Google

MAI 1856.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
DE GENÈVE.

L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE EN ALLEMAGNE [1].

De toutes les branches de la littérature en Allemagne [2] il n'y en a aucune, peut-être, qui ait produit, depuis quarante ans, des ouvrages plus distingués et d'un mérite plus durable que la littérature historique.

Trente années de révolutions et de guerres, depuis 1789 à 1815, ont fait éprouver à l'Europe entière les maux auxquels la société s'expose en rompant brusquement et pleinement avec son passé. Cette terrible expérience y a ramené les esprits; elle a fait naître le besoin de l'étudier, de découvrir la loi de continuité qui nous y rattache et de distinguer sur l'arbre majestueux de la société, les jets sains et vigoureux, nourris de la sève des profondes racines, les branches dépérissantes ou mortes, et les parasites rongeurs qui tuent ce qu'ils atteignent. Ce sentiment a été général; partout il s'est manifesté par la direction que les études ont prise dans toutes les branches des lettres et même des sciences, et la Restauration, tout en dépassant dans le domaine des faits cette tendance naturelle

[1] Geschichte der deutschen Kaiserzeit, von Wilhelm Giesebrecht. Erster Band : *Geschichte des zehnten Jahrhunderts*. — Braunschweig, Schwetsche und Sohn, 1855.

[2] Voir la note à la fin du présent article.

Digitized by Google

des esprits, ne l'a pourtant pas arrêtée. Aussi voyons-nous les études historiques se développer sans interruption, depuis cinquante ans, dans presque tous les pays de l'Europe, et malgré 1830 et 1848, il n'y a peut-être jamais eu autant de travaux entrepris dans cet intérêt qu'aujourd'hui, où les gouvernements, de nombreuses sociétés et le public en général prêtent leur appui et leur attention encourageante aux recherches de l'histoire et de l'archéologie.

L'Allemagne a pris part à ce développement à un degré remarquable; elle y a marché, sous plusieurs rapports, en première ligne, car elle a eu le bonheur d'y voir participer bien des hommes distingués dont les talents et les caractères différents se prêtent un appui ou se suppléent de la manière la plus heureuse. En même temps que la méthode et les recherches historiques s'appliquant à toutes les branches des lettres et des sciences, en particulier à la science du droit, y conduisaient aux plus heureux résultats, l'histoire proprement dite était aussi cultivée avec succès, et voyait naître des ouvrages dont le mérite durera à jamais.

Il y a dans ce champ d'étude un double travail : une partie de la tâche de l'historien consiste à rassembler et à apprécier les matériaux avec lesquels il doit construire son édifice, à découvrir, estimer, publier avec intelligence les sources de l'histoire; c'est la tâche du savant qui a le talent et le goût des recherches (Aufgabe des Geschicht *forschers*). L'historien proprement dit (Geschicht *schreibet*) travaille sur ces matériaux, les étudie, construit et trace le tableau de l'époque dont il a fait son étude. Il est impossible de séparer ces deux tâches d'une manière absolue, elles se touchent et se confondent sur trop de points, et personne ne pourra s'occuper de l'une sans participer, dans une certaine mesure, à l'autre. Néanmoins chacun s'apercevra immédiatement de leur différence et se sentira poussé, selon les circonstances, dans l'une des deux routes.

Digitized by Google

Dans ces directions diverses, l'Allemagne a vu naître, depuis quarante ans, des œuvres du premier mérite. Quant à l'art d'écrire l'histoire, il suffit de nommer Ranke et Schlosser, dont les ouvrages sur le moyen âge, l'antiquité et sur le dix-huitième siècle sont dans toutes les mains, et rivalisent de solidité et de vie, quoique animés d'un esprit et d'un style tout à fait opposés; il serait superflu de citer une foule d'autres travaux, moins considérables, quant à leur étendue, mais aussi très-dignes d'attention. Tout autant, sinon davantage, a été fait pour la collection et la critique des sources de l'histoire, soit moderne et contemporaine, pour laquelle de nombreux mémoires et une suite de biographies, publiées dans ces dernières années offrent de riches matériaux, soit surtout pour l'histoire des origines et du moyen âge des peuples germaniques.

L'impulsion la plus puissante dans ce sens est due à l'homme dans lequel l'élan national de l'Allemagne en 1813 a trouvé son plus fort appui, et dont l'âme énergique forma le centre autour duquel vinrent se réunir et se fortifier les éléments les plus purs de ce grand mouvement. Nous parlons du baron Charles de Stein.

Pénétré du désir de tirer de l'oubli les monuments de l'histoire de sa patrie, d'éclairer les ténèbres dans lesquelles ils étaient cachés, et de faire travailler à ce but les hommes les plus capables de toute l'Allemagne, Stein fonda en 1819 la « Société pour l'histoire ancienne d'Allemagne » (Verein für ältere deutsche Geschichtkunde). En se dévouant à cette œuvre avec toute l'énergie de son caractère, il finit par triompher de la tiédeur que la grande entreprise qu'il avait en vue rencontra pendant longtemps chez plusieurs gouvernements et chez ses compatriotes en général. Il parvint à réunir les subsides matériels nécessaires et eut bientôt le bonheur de trouver le maître capable de diriger les travaux littéraires de la société

Digitized by Google

avec le profond savoir, l'intelligence, la persévérance et l'impartialité indispensables pour le succès d'une si grande entreprise. C'est M. Pertz, actuellement bibliothécaire et membre de l'académie à Berlin, qui fut placé par Stein à la tête des travaux de la société, et c'est à leur action combinée jusqu'en 1831, et à l'activité infatigable avec laquelle M. Pertz a continué son travail après la mort de Stein (dont il vient d'honorer la mémoire par une biographie récemment publiée) que l'Allemagne doit, en première ligne, le grand recueil des *Monumenta Germaniæ historica*. Bien des hommes de talent plus jeunes ont pris part à l'œuvre et sont devenus, en travaillant sous la direction du maître, des savants et des historiens dont leur patrie s'honore actuellement ; les treize volumes in-folio qui ont paru jusqu'à présent forment un monument national comme l'Allemagne n'en possède pas d'égal, et comme aucun pays ne pourra désormais se vanter d'avoir encore élevé à sa gloire.

Les plus anciennes lois des peuples germaniques, fondateurs de nos Etats modernes de l'Europe occidentale, les historiens et les capitulaires de l'empire de Charlemagne et de ses successeurs, et les historiens et lois de l'empire allemand jusqu'au douzième et treizième siècles trouvent place dans ce recueil où ils sont classés avec toutes les conditions de l'authenticité dans un ensemble admirable. Les textes de tous les documents ont été soumis aux mêmes procédés et règles de la critique sévère, avec laquelle la philologie classique est habituée à traiter les auteurs de l'antiquité, et toutes les bibliothèques, toutes les archives de l'Europe occidentale, exploitées soigneusement par le maître ou par ses élèves, ont fourni leur contingent de manuscrits et de notices pour le travail. L'incertitude et l'obscurité répandues sur la plupart des documents historiques de ces époques éloignées, qu'on ne possédait que dans des éditions douteuses et dont on

Digitized by Google

ignorait souvent les véritables auteurs, ont fait place à la certitude et à la clarté. Onze volumes d'un journal particulier, fondé pour la société (Archiv für ältere deutsche Geschichte) rendent compte du travail qui a précédé l'édition des *Monumenta;* ils constituent une histoire littéraire du moyen âge et une revue des bibliothèques et archives de nos pays qu'on ne retrouve nulle autre part aussi complète.

Parallèlement à cette grande œuvre de tant de forces réunies marchait celle d'un seul homme, provoquée par les *Monumenta*, mais indépendante de ceux-ci, et dont le mérite relatif devait bientôt presque égaler le leur. Pour préparer l'édition des chartes des empereurs et rois d'Allemagne dans les *Monumenta*, M. J.-F. Bochmer, bibliothécaire à Francfort, avait entrepris, il y a plus de vingt-cinq ans, de dresser (en allemand) un répertoire aussi complet que possible de ces chartes et de revoir, pour cela, non-seulement tous les ouvrages imprimés qui contiennent quelques-uns de ces documents, mais, autant que possible, tous les titres originaux conservés dans les archives du continent et de l'Angleterre. Ce dessein, exécuté avec une activité et une persévérance étonnantes et au moyen de nombreux voyages dans les différents pays, a conduit à des résultats inattendus. Les recherches de Böhmer ont non-seulement réuni et éclairé toute la grande masse des chartes connues avant lui, en en donnant la première vue d'ensemble, mais elles ont aussi amené un nombre très-considérable de nouvelles et importantes découvertes. Pour ne parler que de l'époque carlovingienne, il a retrouvé des chartes inédites de Charlemagne en nombre égal à celles publiées par Dom Bouquet, et il en a réuni des descendants du grand empereur, une quantité qui dépasse tout ce qu'on aurait pu croire conservé depuis des siècles aussi éloignés. C'est ainsi que les éditions successives des *Regesta*, perfectionnées dans leur forme comme dans leur contenu à

Digitized by Google

mesure que le travail avançait, sont devenues le fondement nouveau et indispensable à connaître pour l'histoire de l'empire occidental depuis Pépin le Bref jusqu'à l'époque de l'empereur Louis de Bavière, et tel a été le succès de ce travail et de la méthode suivie dans ces recherches, qu'ils ont provoqué toute une littérature du même caractère concernant des provinces, des maisons princières ou des fondations religieuses d'Allemagne.

Mais, dira-t-on, les *Monumenta* de Pertz et les *Regesta* de Böhmer ne sont accessibles qu'aux savants et non à la nation tout entière, car ils doivent revêtir par leur nature même un caractère trop scientifique pour être lus par d'autres que par les historiens de profession. Cette objection est fondée jusqu'à un certain point, quoique le nombre des personnes en Allemagne en état de consulter les uns et les autres, au moins les ouvrages de Böhmer, soit peut-être plus étendu qu'on ne le pense, mais en outre les *Monumenta* ont été rendus, autant que possible, accessibles au public par des éditions in-octavo des principaux auteurs en texte latin original, et par un très-grand nombre de traductions allemandes composant une collection publiée sous la direction de Pertz lui-même.

Si ces grands ouvrages qui contiennent tous les matériaux d'une nouvelle histoire du moyen âge, plus vraie et plus complète que tout ce qu'on a possédé jusqu'ici, sont comme les fondements d'un grand édifice encore à construire, ce travail de construction a déjà commencé et il est entrepris, avec plus ou moins de bonheur, pour le profit de tous. Plus d'un auteur s'est déjà essayé à tracer, pour le grand public, le tableau des temps que Pertz et Böhmer ont éclairés par leurs travaux.

C'est un de ces ouvrages populaires, un des plus intéressants et des plus remarquables, que nous avons l'intention de faire connaître d'abord à nos lecteurs, et quoique le livre de

Digitized by Google

M. Giesebrecht concerne principalement l'Allemagne du dixième au treizième siècle; le centre politique de l'Europe occidentale et ses annales sont si intimement liés avec celles de l'Italie et de la papauté que l'auteur a dû traiter bien des points de l'histoire générale de l'Europe, et en éclairer plus d'une partie d'un jour tout nouveau. Le commentaire qui se trouve joint à son livre, pour l'usage des historiens, prouve l'étendue et la solidité des études sur lesquelles son travail repose. Mais son récit est libre de toute prétention savante; simple et naturel, compréhensible pour tout homme d'éducation, il plaît et entraîne par un style plein de dignité et de chaleur, et par l'amour profond et pur pour sa patrie et pour tout ce qui est saint et beau. Il est impossible, dans un simple extrait ou dans une traduction, de rendre le charme que sa lecture fait éprouver. Mais une analyse exacte suffira pour appeler l'attention de nos lecteurs sur ce livre remarquable.

M. Giesebrecht commence son ouvrage par une introduction qui retrace brièvement l'histoire des peuples germaniques depuis César et Tacite jusqu'à la décadence de l'empire carlovingien. Cette introduction a dû former la partie la plus difficile et la plus pénible du travail de l'auteur, comme il le dit lui-même dans sa préface; mais c'est un travail qui a réussi et qui peut être compté parmi les modèles d'une exposition historique, rapide, nette et sûre, jusque dans les moindres détails, d'une exposition pleine de vie et d'attraits, malgré toute sa concision. C'est surtout le premier chapitre qui mérite notre admiration. Nos connaissances sur l'état primitif des peuplades germaniques reposant presque entièrement sur l'écrit immortel de Tacite, *De Germania*, ont été l'objet des études les plus persévérantes et les plus détaillées des savants, et il n'y a pas un seul mot de l'illustre Romain qui n'ait servi de base à des controverses et des commentaires les plus étendus. M. Giesebrecht a réussi à concentrer les résultats positifs

Digitized by Google

de ces vastes recherches dans le tableau le plus vrai et le plus vivant des anciens Germains qui ait été donné jusqu'à présent. Il a dessiné avec précision et netteté ce mélange d'une liberté personnelle absolue, d'une organisation politique libre, mais variée de mille manières et d'une soumission entière à l'autorité des lois divines et humaines qui forme le caractère remarquable des peuplades dont nos états actuels ont pris naissance. Il les montre aussi éloignées de l'indiscipline et de la brutale rudesse d'un peuple de brigands et de pillards (comme quelques auteurs français ont cru devoir les décrire), que de la civilisation et l'asservissement efféminés des derniers Romains. Nous voyons une société qui naît, des formes politiques ébauchées mais pas encore consolidées, des institutions qui changent, qui varient de peuplade à peuplade, des tribus tantôt réunies, tantôt séparées; mais toutes les conditions essentielles d'un grand avenir se rencontrant chez ces peuples primitifs dans un amour indomptable de la liberté, un courage, une bravoure inébranlables et un dévouement inné, en même temps qu'un respect profond pour tout ce qui leur paraissait saint et grand. Après cette exposition l'auteur décrit les relations qui s'établirent entre l'empire romain et ces voisins redoutés dont Tacite déjà craignait tout pour sa patrie; il peint la décadence de l'empire et l'ascendant toujours plus prononcé des Germains. Un chapitre particulier, et des plus beaux, intitulé : de l'*Introduction du christianisme chez les Romains et les Germains*, décrit en traits incisifs le développement de l'Eglise jusqu'aux temps de Constantin le Grand et de ses successeurs, et les commencements du christianisme chez les Germains; il dessine le contraste entre l'esprit dans lequel ceux-ci d'un côté, les Grecs et les Romains de l'autre, comprenaient et embrassaient les vérités chrétiennes. L'auteur y touche cette question, bien souvent soulevée : pourquoi le christianisme n'a-t-il pu préserver le monde

Digitized by Google

ancien de la destruction totale qui a terminé une lutte de quatre siècles. Qu'il nous soit permis de citer ses propres paroles : « Comment, demande-t-on, le pouvoir de la foi qui sait vaincre le monde, n'a-t-il pu décider en faveur des Romains la grande lutte contre les barbares? Oui, si la guerre sanglante entre des nationalités ennemies avait fini par devenir une guerre entre le christianisme et le paganisme, la victoire certes serait restée aux Romains, mais ce n'était point une lutte de religion, que cette lutte entre Rome et les Germains. Car déjà le christianisme avait pénétré chez ceux-ci; déjà le grand peuple des Goths, dans sa majorité, avait embrassé la foi chrétienne; avant que l'Eglise fût reconnue à Rome même par l'Etat, la foi en Christ dominait déjà chez la peuplade la plus puissante des Germains.... L'ancienne religion ne s'est pas éteinte chez les Germains lentement et peu à peu, comme chez les Grecs et les Romains; ils n'étaient pas sans foi, lorsque l'Evangile frappa leurs oreilles et leurs cœurs; rapidement et comme par un miracle un nouvel amour des choses divines remplaça l'ancien; ils furent convertis comme saint Paul. Et qu'était-ce donc ce qui les entraînait si rapidement vers la nouvelle doctrine et les enchaînait avec un pouvoir si irrésistible? On en a voulu trouver le motif dans des allusions aux vérités chrétiennes que renfermait leur antique croyance, dans des ressemblances entre l'ancienne et la nouvelle doctrine qui leur auraient fait voir dans celle-ci l'accomplissement et l'explication de la première et leur aurait facilité le passage de l'une à l'autre. Mais il y avait un motif différent, bien plus efficace, qui agissait puissamment sur eux. Les doctrines les plus profondes et les plus caractéristiques de la nouvelle foi, leur prêchaient Christ comme le Sauveur du monde, la liberté donnée par lui aux enfants de Dieu, la relation intime, personnelle, entre Dieu, Christ et l'homme, la fraternité des chrétiens, aimant et assistant librement les frères; et toutes ces doctrines répondaient si pleine-

Digitized by Google

ment à leur amour de la liberté, à leur habitude de baser tout, les plus grandes comme les plus petites choses, sur des relations personnelles immédiates, en un mot à toute leur manière d'être et de sentir, que l'Evangile ne fit qu'éclairer et élever ce qui avait sommeillé dans leurs âmes comme un pressentiment obscur. Et puis le christianisme est une religion de combat; Christ mène les siens au combat contre le monde et le péché; il les soutient de son secours et de sa grâce au milieu de la lutte et leur promet ses récompenses après la victoire. C'est sous cette image d'un chef et d'un prince, menant les siens à la guerre, que les Germains aimaient à se représenter le Sauveur; ils se considéraient comme les vassaux composant son armée, comme liés à lui par les lois du plus strict vasselage, par la relation la plus intime et la plus durable qu'ils connaissaient.

«Le monde romain mettait la plus haute importance à l'établissement et à la conservation de la doctrine pure, à l'organisation de l'Eglise et du culte, aux rapports de l'Eglise avec l'Etat, et à d'autres points de forme et d'extérieur. Les Germains par contre, embrassaient le christianisme, avant tout, comme une chose du cœur, ne recherchaient rien avec autant d'ardeur et de prières que de s'unir par la foi avec la personne du Sauveur, et de lui rester attachés dans une fidélité invariable. C'est pour cela qu'ils adoptèrent premièrement la doctrine d'Arius qui semblait rapprocher d'eux le Christ et rendait son être plus intelligible à leur imagination. Désirant ardemment s'approprier autant que possible toute l'essence de la vie chrétienne et ecclésiastique; ils sentirent tout le poids et toute la charité de la parole sainte, lorsqu'elle leur fut adressée dans leur propre langue, et entendre l'Evangile en allemand fut, dès les commencements, leur instante requête. Le premier de tous les livres allemands dont l'histoire a connaissance, et dont nous possédons au moins quel-

Digitized by Google

ques fragments, est la traduction gothique de la Bible par l'évêque Vulfila.»

Après avoir tracé ce tableau, à l'appui duquel on pourrait aussi invoquer le témoignage des plus anciennes poésies nationales qui nous ont été conservées, l'auteur passe à la description de l'empire des Goths sur les bords du Danube, puis il trace l'histoire de la conquête de l'empire d'Occident par les peuples germaniques, et décrit la naissance et les premiers développements des nouveaux Etats fondés par les conquérants dans les Gaules sur les bords du Rhin et en Italie. Le chapitre consacré à la peinture de l'empire mérovingien est d'un intérêt particulier. L'alliance intime des nationalités germaniques et gallo-romaine dont les différents éléments se mêlaient et se pénétraient mutuellement dans cet empire, plus que partout ailleurs, la co-existence d'un Etat portant le caractère germanique dans toutes ses institutions et ses influences, et d'une Eglise, romaine de formes et de caractère, sont peints par Giesebrecht avec une lucidité et une concision parfaites.

«Le règne des Mérovingiens, dit-il, fit comprendre au monde que l'état germanique et l'Eglise romaine avaient besoin l'un de l'autre, pour conserver leur puissance, et ce sentiment d'une nécessité indispensable cimenta leur intime alliance. Cette alliance donna une nouvelle forme à toute la vie de l'homme; de nouvelles idées, de nouvelles tendances furent imprimées aux esprits; non pas subitement, mais peu à peu, ces deux mondes si différents se rapprochèrent dans les mœurs, dans la langue, dans les usages et les habitudes, et des nationalités, ennemies depuis des siècles, finirent par se réconcilier et s'unir. Depuis lors la vie de tout le moyen âge a été dominée par les idées et les formes politiques et religieuses nées de l'époque mérovingienne.

« Mais l'union entre la monarchie franque et l'Eglise de Rome

Digitized by Google

fit son plus grand pas et se consomma au moment où une nouvelle dynastie prit possession du trône. L'étendue des pays où le christianisme dominait avait diminué infiniment dans la catastrophe de la chute de l'empire d'Occident; les rois mérovingiens avaient regagné de grandes provinces pour l'Eglise ; mais quoique romaine dans sa langue, dans ses doctrines, et la nationalité de ses chefs, elle n'était pas l'Eglise de Rome. Les évêques des différentes provinces de la monarchie formaient une aristocratie qui, marchant de pair avec l'aristocratie guerrière des laïques, gouvernait de vastes possessions, et tel était l'ascendant de ces richesses que le roi lui-même se sentait dominé. Cent après la conquête du pays par ses prédécesseurs Chilpéric s'écrie : « Notre trésor est épuisé, toutes nos richesses ont passé aux églises. Notre puissance est perdue; les évêques sont les maîtres partout ! » L'évêque de Rome, étranger à l'empire des Mérovingiens, siégeant dans une capitale dont l'empereur à Constantinople était le souverain, n'avait qu'une influence nominale sur cette Eglise riche et pompeuse des Gaules, et nulle part mieux qu'à Rome on ne sentait avec douleur ce qu'on avait perdu d'influence par la chute de l'empire d'Occident. La mission en Angleterre et en Allemagne, organisée et dirigée par Rome lui rendit amplement ce qu'elle avait perdu; pendant que l'Eglise gauloise oubliait, au sein de son opulence et des passions, son premier devoir, celui de prêcher l'Evangile aux peuples voisins, Rome soumit par ses missionnaires, les Anglo-Saxons à son influence, et bientôt ses nouveaux fidèles lui conquirent aussi l'Allemagne, que les moines et surtout Boniface, du temps de Pépin le Bref, convertirent par leur prédication.

« La primauté de saint Pierre fut reconnue plus généralement dans l'Occident, grâce aux succès de cette mission, et on commença à lui attribuer, en Angleterre et en France, une importance bien plus grande que jamais auparavant.

Digitized by Google

« Le pouvoir épiscopal de Rome s'élevait ainsi à un rang éminent au moment même où la monarchie allait se rajeunir, et les peuplades germaniques, restées étrangères jusqu'alors à la civilisation plus avancée ainsi qu'à la corruption des Gaules, servaient de piédestal et de moyens aux deux pouvoirs à la fois qui grandissaient ensemble. Deux arbres vigoureux et puissants s'élancèrent du même sol, des mêmes racines, avec la même rapidité. Mais le préfet du palais des Francs et l'évêque de Rome, pour marcher librement dans la nouvelle voie qui s'ouvrait devant eux, avaient à se débarrasser chacun d'une chaîne dont ils sentaient, depuis longtemps, le poids. Pépin devait éloigner les Mérovingiens du trône pour y placer sa dynastie; le pape devait briser les derniers liens qui le rattachaient à l'empereur à Constantinople, encore *son* empereur. Ils ne tardèrent pas à se délivrer par un fait de ces obstacles que le droit leur opposait; mais en faisant ce dernier pas, ils sentirent qu'ils avaient besoin l'un de l'autre, et la nécessité leur fit contracter une alliance qui constitue l'un des événements les plus importants et les plus riches en conséquence pour l'histoire de l'humanité. »

L'auteur développe les détails et les conséquences de ce fait, en continuant l'histoire de la monarchie de Pépin jusqu'à Charlemagne, et la restauration de l'Empire (d'Occident) par ce grand monarque, le plus grand peut-être que l'histoire ait jamais vu. Il nous peint ce règne tout entier, la conquête de l'Allemagne du centre et du nord pour la monarchie et pour l'Eglise, la domination de Charles en Italie où le pape l'avait appelé, le moment solennel de son couronnement à Rome et l'esprit dans lequel il fut le souverain et le législateur de son vaste empire.

« Lorsque Charlemagne s'assit sur le trône impérial, le but auquel les plus nobles princes des Germains avaient aspiré depuis des siècles était atteint. Rome leur avait donné

Digitized by Google

les premières notions de grandeur politique; c'est sous son influence que leurs monarchies avaient été fondées; la puissance de l'empire, l'unité de ses armées toujours prêtes au combat. la pompe de sa cour, le règne des lois étaient et restaient l'idéal des rois germaniques. Même lorsque l'empire des Césars avait succombé, dans l'Occident, aux efforts de leurs armes, les chefs les plus dévoués et les plus nobles considéraient comme la plus haute tâche celle de reconstruire cet édifice détruit. Mais comment cela aurait-il été possible au milieu des guerres continuelles que se faisaient les peuples eux-mêmes, et dans des temps où un amour indomptable de la liberté résistait à une loi générale, à un pouvoir central de l'autorité! Athaulfe, roi des Westrogoths, l'Ostrogoth Théodoric, les premiers Mérovingiens, tous avaient dû abandonner, après les premiers essais, le projet de renouveler l'Empire; il leur fallut se contenter d'exercer leur pouvoir sur des provinces détachées de son ensemble et d'y former leurs nouveaux Etats. Mais le premier prince germain qui réussit à rompre, une fois pour toutes, l'indépendance des peuples divers et des tribus de sa nation, qui sut unir à sa monarchie et aux Germains romanisés dans les Gaules les peuplades restées dans leurs anciens siéges au delà du Rhin, reprit immédiatement les traditions du passé, fit revivre l'Empire et se déclara le successeur des anciens Césars. C'est alors seulement que la longue lutte entre Rome et les Germains parut terminée, lutte qui n'avait pas eu pour but la destruction de l'ancien empire du monde et de sa civilisation, mais la réception des nations germaniques dans l'alliance des peuples civilisés et leur participation à tous les biens matériels et moraux dont ceux-ci jouissaient. Les Germains y étaient entrés non comme esclaves, non comme vaincus par les légions, mais en réclamant, les armes à la main, tous les droits de citoyens et de maîtres. Lorsque leur présence

Digitized by Google

eut donné de nouvelles formes, un nouvel esprit à tout l'ensemble, le cours des événements mit le sceptre de l'Occident dans la forte main d'un prince de leur race, et il prit les rênes d'un nouvel empire germanique et romain tout à la fois. Mais sa nouvelle dignité était encore autre chose que l'accomplissement de ce que ses prédécesseurs avaient eu en vue : l'Eglise chrétienne en avait aussi fait son idéal du pouvoir temporel suprême, et en avait développé et déterminé la portée dans un sens nouveau. Les anciens Romains vivaient de la conviction que leur république était destinée à soumettre toutes les nations du monde sans exception à son pouvoir absolu. Cette conviction n'avait pas quitté leurs descendants ; le christianisme, au contraire, l'avait fortifiée ; car tous les croyants ne devaient former qu'un seul troupeau, une seule corporation, et Rome, devenue chrétienne, ne croyait pas seulement à l'unité de l'Eglise, mais aussi à celle de l'Etat qui devait réunir dans son sein tous les catholiques. L'empire romain considérait la chrétienté orthodoxe comme formant un seul organisme créé par Dieu, et voyait dans l'empereur le maître souverain de la terre, dont le Ciel avait ordonné le pouvoir et à côté duquel nul autre pouvoir mondain ne pouvait et n'osait se placer. C'était le devoir et la vocation de cette puissance supérieure de protéger la chrétienté contre ses ennemis, de maintenir partout l'ordre et la paix, de défendre l'Eglise et ses serviteurs, les veuves et les orphelins, les malheureux et les opprimés, de seconder la prédication de l'Evangile par la puissance de son bras et de lui préparer les voies afin que toutes les prophéties reçussent leur accomplissement et que Christ devînt le Seigneur partout. D'après cette idée, attachée à la dignité impériale, tous les rois, les princes et les seigneurs laïques n'étaient que les organes du pouvoir de l'empereur, les chrétiens devaient voir dans sa volonté la volonté de Dieu et lui devaient une obéissance et une soumission absolue.

Digitized by Google

Charlemagne, bien pénétré de l'idée d'un État chrétien universel et d'un pouvoir impérial dans le sens que l'Eglise orthodoxe attachait à ce mot, avait l'énergie et la puissance nécessaires pour réaliser ses convictions, autant du moins que le monde orageux qu'il devait dominer le permit. »

Nous ne pouvons suivre notre auteur dans les développements de la thèse que nous venons de reproduire. Mais personne ne regrettera de connaître le tableau qu'il a tracé du règne du grand empereur. Les principes de la législation et du gouvernement de Charlemagne sont exposés avec toute la précision, et son action et son influence personnelles sont peintes avec tout l'attrait que méritait le sujet. « Les siècles suivants, dit en terminant M. Giesebrecht, ont vu bien des grands rois, mais aucun d'eux n'a pu avoir une plus haute ambition que celle d'atteindre Charlemagne; les plus audacieux conquérants, les législateurs les plus sages ne pouvaient avoir un but plus élevé; la chevalerie française le représente comme le premier des chevaliers; le peuple allemand voit en lui l'ami et le père du peuple, le plus juste des juges; l'Eglise catholique le compte parmi ses saints; la poésie de tous les âges et de tous les peuples a puisé continuellement de nouvelles inspirations et de nouveaux élans dans les souvenirs de sa grande apparition ; jamais peut-être mortel n'a répandu autant de trésors de gloire que Charlemagne. »

Mais quel triste contraste vient nous frapper immédiatement! A peine le grand empereur a-t-il fermé les yeux, que son vaste empire marche vers sa chute. La faiblesse et les passions de ses successeurs, loin de pouvoir continuer, ou seulement maintenir son œuvre, amènent la décadence la plus complète et de l'Etat et de l'Eglise, et cent ans après lui tout n'est que ruine dans ce monde que sa grande âme avait animé et conduit.

G. de W.

Digitized by Google

NOTE.

Depuis cinquante-huit ans il paraît à Leipzig, dans la librairie de M. J.-C. Hinrichs, deux fois par an, un catalogue de livres nouveaux ou nouvellement édités. Ce catalogue, peu étendu et incomplet dans ses premières années, a pris successivement de plus grandes dimensions et une forme plus parfaite. Il embrasse actuellement tous les ouvrages nouveaux ou nouvellement édités (de toute langue) qui paraissent en Allemagne et dans la Suisse allemande, et bon nombre d'ouvrages allemands publiés à l'étranger. Il en donne les titres complets rangés d'après l'ordre alphabétique des noms des auteurs, et résume ces noms et le premier mot de chaque titre dans un registre sommaire, divisé par ordre de matière selon les différentes branches des lettres et des sciences auxquelles les livres appartiennent.

Ayant sous la main la partie relative à la dernière moitié de 1855, nous n'avons pu résister au désir d'y faire quelques recherches statistiques sur l'ensemble de la littérature qui y est annoncée, et les résultats auxquels nous sommes arrivés peuvent avoir de l'intérêt pour les lecteurs de la *Bibliothèque*.

La première question qui se présente est celle de connaître la proportion dans laquelle chaque branche des lettres et des sciences prend part à la production littéraire dont le catalogue fait la revue. Voici cette proportion. En comptant le nombre des ouvrages appartenant aux différentes classes, nous trouvons les chiffres suivants :

Digitized by Google

TABLEAU I.

BRANCHES.	Nombre des ouvrages parus.	Par conséquent sur 1000 ouvrages.
1. Théologie et livres d'édification	787	156
2. Livres d'éducat. et de jeunesse (livr. d'école)	762	151
3. Belles-lettres (poésie, théâtre, roman)	476	95
4. Economie politique et jurisprudence	334	67
5. Histoire et biographies	326	65
6. Sciences naturelles	311	62
7. Médecine et art vétérinaire	250	50
8. Langues anciennes et orientales. Archéologie	236	47
9. Beaux-arts (arts de toute nature)	201	40
10. Géographie	172	34
11. Langues vivantes	168	33
12. Commerce. Industrie	154	31
13. Economie rurale	121	24
14. Art militaire. Equitation	101	20
15. Encyclopédie. Littérature élémentaire	89	18
16. Littérature populaire	86	17
17. Vénerie. Science forestière et des mines	73	15
18. Architecture. Navigation. Mécanique	60	12
19. Philosophie	59	12
20. Astronomie. Mathématique	56	11
21. Franc-maçonnerie	6	1
22. Mélanges	194	39
Total	5022	1000

L'inspection de ce tableau offre, certes, un curieux résultat. L'Allemagne, accusée de penchant pour une philosophie obscure et subtile, pour une poésie rêveuse et romanesque, ne produit, sur un nombre de mille ouvrages, que onze de philosophie et à peine cent qui appartiennent à la poésie dans toutes ses formes. Mais un bon tiers de toute la production littéraire appartient au domaine de la théologie, de l'édification religieuse, de l'éducation et de l'instruction de la jeunesse ; l'histoire et le droit, les sciences pratiques et les arts font la moitié du total.

Digitized by Google

Ces chiffres révèlent encore un fait frappant. Fatigués de l'effort inutile de trouver la vérité et le salut, pour la société comme pour l'homme individuel, par la voie de l'abstraction philosophique, les esprits se tournent d'un autre côté, et pendant que les uns s'occupent exclusivement des besoins pratiques de la vie, que les autres cherchent leur récréation et leur nourriture dans l'étude du passé et de ses chefs-d'œuvre, le plus grand nombre des auteurs tourne ses regards vers l'avenir que leur révèlent les promesses de la religion ou les espérances qu'ils mettent en la jeunesse.

On pourrait poursuivre ce phénomène dans ses détails. Nous n'en relèverons qu'un seul résultant de la distinction faite dans les deux premières classes d'ouvrages entre les auteurs protestants et catholiques. Des 787 livres de théologie ou d'édification que contient le catalogue, 491 appartiennent à des écrivains protestants, 296 à des écrivains catholiques. Les 762 ouvrages d'éducation se divisent en 577 ouvrages d'auteurs protestants et 85 ouvrages d'auteurs catholiques. Si on se rappelle que l'on compte environ 16 millions de protestants allemands, et 27 millions de catholiques, les chiffres que nous venons de résumer donnent une idée de la productivité et de la vie littéraire parmi les uns et les autres dans ces deux branches des lettres. Il faut ajouter cependant que nos chiffres ne peuvent être considérés que comme approximatifs, parce que bien des ouvrages des deux catégories peuvent être destinés au public des deux confessions, et parce que le catalogue peut avoir ignoré à laquelle appartenait tel ou tel auteur.

Mais nous avons fait un pas de plus. Désirant avoir une idée approximative de la production littéraire dans les différents Etats allemands, nous avons classé les ouvrages d'après le lieu de leur publication. Il est vrai que le domicile d'un éditeur est souvent assez éloigné du centre de la contrée où ses publications se répandent le plus, et que Leipzig en particulier édite de nombreux ouvrages de tous les pays allemands, en sorte que le chiffre de ceux qui ont paru dans tel endroit, ne peut servir de mesure absolue pour sa productivité et sa vie littéraires. Cependant il nous en donnera toujours une mesure relative :

Digitized by Google

TABLEAU II.

Branches.	Prusse.	Autriche.	Bavière.	Allemagne.	Suisse.	Etranger.	Total.
1.	212	26	123	349	42	35	787
2.	244	59	60	362	15	22	762
3.	117	57	18	265	6	13	476
4.	101	43	38	134	14	4	334
5.	92	25	32	154	11	12	326
6.	63	51	16	156	7	18	311
7.	69	24	30	114	10	3	250
8.	63	17	9	127	7	13	236
9.	59	13	14	109	6	—	201
10.	43	21	10	82	2	14	172
11.	38	34	3	84	5	4	168
12.	44	18	9	72	9	2	154
13.	40	8	1	64	3	5	121
14.	45	16	8	24	7	1	101
15.	11	11	2	58	3	4	89
16.	29	14	6	28	8	1	86
17.	16	17	3	36	—	1	73
18.	27	4	1	23	1	4	60
19.	14	6	7	32	—	—	59
20.	15	12	3	21	—	5	56
21.	1	1	—	3	1	—	6
22.	77	21	15	72	3	6	194
Total....	1420	498	408	2369	160	167	5022

TABLEAU III.

PAYS.	POPULATION.	NOMBRE des OUVRAGES PARUS.	PAR CONSÉQUENT UN OUVRAGE SUR AMES :
Prusse.....	15,550,000	1,420	10,950
Autriche	7,870,000	498	15,800
Bavière	4,560,000	408	11,186
Allemagne.....	12,860,000	2,369	5,428
Suisse allemande.	1,720,000	160	10,750
Total.....	42,560,000	4,855	8,972

Digitized by Google

Le dernier de ces tableaux nous offre le résultat remarquable que, dans l'Allemagne proprement dite, réunion d'un grand nombre de petits Etats (y compris la Saxe, c'est-à-dire Leipzig), il se publie un ouvrage par semestre sur 5,000 âmes ; dans la Suisse allemande et la Prusse, un sur 10,000 âmes ; la Bavière, un sur 11,000, et dans l'Autriche allemande, un sur 15,000 âmes. Le tableau n° 2 montre la représentation des différentes branches des lettres dans la production de ces Etats. L'Allemagne proprement dite et la Prusse suivent, sous ce rapport, la loi générale que nous avons indiquée plus haut ; la Suisse allemande aussi, à une exception près, celle des belles-lettres ou de la poésie, qui n'y trouve qu'une faible représentation ; l'Autriche cultive principalement les sciences naturelles et les langues modernes, dont cet Etat polyglotte (s'il est permis de se servir de ce mot) a un besoin particulier ; la Bavière est plus productive dans la littérature religieuse que dans toute autre branche.

Il y aurait encore lieu à bien des observations, surtout si l'on dressait les mêmes tableaux pour une série plus ou moins longue des catalogues semestriels de M. Hinrichs. Mais nous laisserons ce soin aux lecteurs, en nous bornant à ajouter une seule observation relative à la Suisse allemande.

Notre catalogue montre la forte proportion dans laquelle la littérature théologique et d'édification est représentée dans les ouvrages suisses du dernier semestre. Si nous examinons de plus près cette littérature, l'élément catholique y est représenté par une majorité prononcée. Des 42 ouvrages publiés, 24 appartiennent à des auteurs catholiques. La librairie Hurter, à Schaffhouse (si nous ne nous trompons elle appartient aux fils de l'ex-antistes, actuellement historiographe impérial à Vienne), a publié à elle seule 12 ouvrages de théologie et d'édification catholiques ; la librairie Benziger, à Einsiedeln, 7 ouvrages d'édification relatifs au culte de la Vierge (Marienlitteratur) ; la librairie Köppel, à Saint-Gall, 4 ouvrages de même genre. Les 18 ouvrages protestants appartiennent presque pour la moitié (7) à la ville de Bâle, le reste se partage entre les autres villes protestantes de la Suisse allemande.

G. DE W.

Zurich, avril 1856.

Digitized by Google

LA VEILLÉE DES SERVANTES.

(Second article [1].)

II

SABINE.

Mes filles! voici que nos récoltes sont rentrées, les vergers dépouillés, et que partout les brouillards gagnent nos campagnes. Les harondelles ont délaissé leurs nids sous les solives et se sont envolées pour les terres lointaines. Adieu paniers, vendange est faite. Nous ne teillerons plus sur le degré aux clartés de la lune, et c'est maintenant le feu qui nous rassemble en cuisine quand vient le soir. Ainsi courent les années! — Allons! nos servantes; pressez vos rouets comme s'ils filaient vos trousseaux, mes enfants; je vais cependant retrouver mon histoire autant qu'il m'en souvient, et comptez que je veux la dire sans finesse d'imprimés ni malice de gazette, seulement ainsi que j'en ai mémoire, et comme de mon temps les gens la disaient chez nous.

A quelques jours de là, Sylvain rencontra Sabine au retour du marché de la Roche, ainsi qu'elle passait la croix de Navilly; et ce n'est grande merveille d'autant qu'il l'attendait sans qu'il parût. Enfin, lui, disant aller aussi vers l'église, tous deux cheminèrent comme gens de bien et discourant de confiance.

— Grand dommage qu'il soit d'ordinaire trop sauvage ce garçon, pensait Sabine. Il est encore de bonne rencontre.

Il faut dire que la voyant chargée, Sylvain avait pris sa corbeille qu'il tenait alors devant lui, et qu'il avait bonne grâce sur sa cavale, grand, bien pris de la taille, un peu brun de

[1] Voyez *Bibl. Univ.*, numéro d'avril 1856, page 479.

Digitized by Google

couleur peut-être, mais les dents blanches et les yeux vifs sous son feutre gris orné d'un joli velours bleu à la mode de Taninge.

Pour Sabine, encore qu'elle eût le feu au visage, ayant fait grande hâte ce jour-là, c'était bien, trouvait-il, une belle brune de campagne; ses cheveux noirs et brillants sous son mouchoir rouge, ses joues de riches couleurs et même ses lèvres minces un peu trop glorieuses, disait le monde, tout avait bonne grâce.

—Dommage qu'elle ait les yeux si fiers pour fille de village, pensait Sylvain. Pour le reste on n'eût su que reprendre tant son jupon de fine laine, bordé de velours noir, avait bonne apparence, et tant son mantelet vert serrait à propos sa belle taille qui de corset n'avait affaire. (Corset, mes filles, je le dis pour vous autres sauvages, qui n'êtes sorties de la paroisse, c'est fort demi-ceint, bien garni de baleines à faire parapluie et bon gros busc d'acier, tout bourrelé de gros cuir. A savoir qu'ils en mettent chez les riches pour maintenir leurs demoiselles, celles qui profitent de bonne vie et faute de travail prennent trop belle corpulence.)

Un joli rayon de soleil venait de chasser les brouillards de la plaine comme souvent il arrive aux derniers beaux jours de novembre. Les noyers dépouillés laissaient tomber leurs feuilles jaunies, et dans la haie les grappes de sorbier, les poires d'aubépin rougissaient partout au soleil.

— Il faut que ceux-là qui se fiancent cette année se pressent, s'ils en veulent, dit Sabine, voici décembre tout à l'heure et l'Avent qui s'approche.

— Bien dit! et aux derniers les bons. Dépêche, Sabine, je te suivrai d'exemple.

— Ah oui! je n'ai garde, dit l'autre riant en sournoise, c'est bien à toi, Sylvain, à passer le premier.

Mes filles! dites-moi pourquoi vous ne sauriez rester un moment avec un garçon de village sans qu'il se parle de noces

Digitized by Google

et fiançailles entre vous! Celles qui sont faites, celles qui se font et celles à voir venir. Ne pouvez-vous parler d'autres! Ceux des villes sont d'exemple, que l'on dit, entretenant leurs demoiselles seulement de fine politique quand ils les mènent au café ou dans les belles sociétés de cérémonie, et pensez-vous que là-bas les filles songent à mariage! Non plus qu'aux poches de leurs grand'mères, nos fileuses; ça leur vient comme ça et sans qu'elles y pensent, leur anneau de fiancée.

Comme ils passaient Notre-Dame-de-Pers, ils rencontrèrent Barcelonne assis au soleil, au pied de l'oratoire, à côté de sa besace et mangeant des séchons qu'il rapportait du village. Bonne chose que séchons! quand les poires sont mûres, le four chauffé à point, et que l'appétit est de la fête; de cela surtout les pauvres ont belle part.

— La mènes-tu pas chez le curé? Dompmartin! cria celui-ci de bonne humeur.

— Marché fait! si elle veut, allait répondre l'autre, mais il n'eut garde. Faut aller de prudence, pensait-il, mariage conclu n'est pas pour s'en dédire, et vitesse ne vaut rien en cette affaire; ainsi conseillé, il répondit quelque autre plaisanterie.

—Ce grand Barcelonne a toujours bonne langue pour brocarder le monde, dit Sabine, contrariée de la demande ou bien de la réponse. Penses-tu qu'on se marie chez nous comme moineaux des champs, et seulement de rencontre, vieux bavard! Et puis si tu vas à la Tour, beau père, donne le salut à notre marraine.

A savoir bonnes gens que jamais Sabine ne manquait son temps pour rappeler au monde que la dame de Bellossi l'avait portée au baptême. Qui était celle-là? On vous le dira, mes filles, patientez, ora j'ai assez d'affaires!

Le besacier répondit de la tête, sans quitter les séchons, et les jeunes gens passèrent.

Barcelonne, c'était ce vieux qui, dans le temps, avait trouvé Véronique et Sylvain couchés au Nant-de-Sevry, et les avait

Digitized by Google

chargés tous deux, ces pauvres enfants, sur ses larges épaules. Depuis ce jour, il s'était pris d'amitié singulière pour le garçon, aimant à s'arrêter avec lui s'il venait à se rencontrer aux champs et faisant longs discours, comme ceux qui n'ont que faire. Rôdi de campagne sont-ils pas gens de loisir! Barcelonne les suivit des yeux marmottant quelques paroles et souriant de malice, pour lui je pense, d'autant qu'il ne passait personne; puis il se disposa de nouveau à charger sa besace, se demandant comme un rentier où il irait s'héberger cette nuitée, car les rôdis qui savent faire, porter commission, teiller, écosser, raccommoder les paniers, bercer les enfants; ceux-là sont accueillis des ménagères, et n'ont crainte des chiens de garde. Ils ont soupe servie à chaque porte, et pour la couchée sont comme harondelles de séjour, toujours bien venus sous le toit qu'ils veulent.

Hé! Seigneur, qui aurait eu le cœur à rebuter ce Barcelonne, qu'on savait abandonné des siens, qui l'avaient quitté méchamment pour s'en aller rouler par le monde, chargé d'années, tête blanche, sans grosse épargne, encore qu'il eût soixante ans labouré la terre pour le profit des autres, délaissé de sa commune, et toujours Jean joyeux comme devant, prêt à dire brocard et gazette quelque chose qu'il advienne, et n'ayant crainte du vent, soufflât-il pour lui seul et des quatre coins du ciel.

Comme la fille en cheminant plaisantait Sylvain, disant qu'on ne le voyait jamais hors de sa paroisse crainte du loup de montagne: — Assez, vont en veillée sans moi, répondit-il embarrassé de se défendre, et curieux cependant de ce qu'elle pourrait dire. Mais Sabine n'avait coutume de faire avance aux garçons; par fiertise elle pinça les lèvres sans répondre, dont celui-ci eut tristesse, d'autant qu'ils approchaient de la ferme, et qu'il apercevait déjà la mère Brazier sur le seuil de la porte. —Viens-tu chez nous, Sylvain! lui dit-elle. Il s'excusa, encore qu'il en eût grande envie, et disant aller chez Maréchaux pour

Digitized by Google

ferrer sa monture. Le fin de l'affaire, c'est qu'il pensait à l'heure du goûter; pour rien au monde n'ayant voulu s'attabler chez les Brazier après avoir obligé leur fille, comme s'il attendait récompense et que le pain manquât pour ceux de la commanderie.

— Va donc! garçon, puisque tu as presse, dit la mère.

— Et grand merci, fit Sabine, pas trop gracieuse.

— Ainsi, pensait l'autre, elle ne me dit pas seulement d'y retonrner une fois, sont-ils fiers de ce côté!

— Quel sauvage! se disait Sabine.

— Ça! Marengo, fit Sylvain donnant deux coups de talons à sa cavale, qui n'avait coutume d'être pressée, les gens de la commanderie la menant en douceur depuis qu'ils avaient conduit son poulain à la foire. Marengo effrayé partit si brusquement au grand trot que l'autre manqua perdre l'étrier et put à peine saluer les femmes.

— Rien à faire chez Sabine! pensait-il malmenant sa cavale dans le chemin pierreux, gageons qu'elle a ri à notre départie. Au diable les filles de Pers! Il n'en manque pas d'autres si je veux.

Pas d'autres, c'est vrai, encore qu'il n'en trouvât point de si belle grâce, et mienx semblait-il à sa convenance. C'est ainsi nos servantes; ce pauvre Sylvain qui jamais n'avait eu de préférence depuis tant d'années, et pour Sabine de Pers pas davantage, maintenant il se prenait de fâcherie, quasiment de regret, pensant avoir de celle-là porte fermée.

La fille aussi n'était pas trop contente. Dirait-on pas qu'il n'a souci de nous autres? pensait-elle. Enfin qu'il aille s'il lui plaît ainsi, on n'est pas pour le retenir.

Depuis la ferme des Brazier ils ont vue sur toute la plaine. Comme Sabine passait devant la fenêtre, elle vit bien loin dans les sentiers Marengo qui s'en allait au grand trot et tournait à l'oratoire de Saint-Pierre, puis reprenant le chemin de la commanderie, tant qu'elle et son cavalier disparurent dans le brouillard du soir.

Digitized by Google

— C'est ainsi qu'il va chez Maréchaux, s'exclama Sabine, la forge est donc fermée !

— Folle ! tu ne vois pas, dit quelqu'un près d'elle, qu'il est venu pour toi seule, notre Sabine. Amuse-toi, je te dis, les amoureux ne te manquent pas cette année. Celui-là viendra comme les autres, je me pense, laisse-les dire, ne les rebute pas et profite du bon temps; pour le reste n'aie garde de les écouter seulement. Plus qu'il en viendra et plus que nous voulons rire.

C'était Blaisine, la servante celle-là. — Une vieille venimeuse, comme disait le taupier, toujours prête à conseiller malice.

Je crois bien que Sabine n'y voulut prendre garde, pourtant elle ne fut pas en gaîté à la veillée, laissant plaisanter ceux qui voulurent, et travaillant au ménage et sans grande causerie.

— C'est vrai qu'il a bien la voix douce, se disait-elle, et le regard amoureux comme un autre. Pense-t-il à nous, ce Sylvain?.... peut-être, et c'est à voir s'il vient. — Pour rire seulement, comme dit Blaisine.

—Fileuses ! Ils disent qu'il y en a dans les villes qui sont payés du gouvernement pour écrire gazette de journaux, romans d'almanachs et bien d'autres favioles. Ces gens n'ont souci d'abréger leurs histoires, pensez-y bien ! d'autant qu'ils sont à l'année dans leurs bureaux chauffés, nourris, logés, vêtus et qu'à force d'en conter au monde, celui-là seulement finit par leur donner fiance. Je n'ai garde, mes filles, de les suivre d'exemple, longue histoire n'est pas mon affaire, et de celle-ci j'en dirai ce qu'il faut, vous laissant deviner le reste.

Comment Sylvain, à quelques jours de là, passa la porte des Brazier et s'en alla tout comme un autre en veillée, ce fut affaire de Barcelonne, tant ce pauvre vieux avait bonne envie de le savoir en ménage.—C'est Sabine qu'il te faut, rien autre,

Digitized by Google

lui disait-il à toute heure. Vas-y de courage seulement; non pas comme si les gens te voulaient mordre. Avec tes vingt-cinq ans tu en sais autant qu'un autre de quinze pour bien connaître les filles, et voilà ce que c'est que de rester solitaire; faut-il pas toujours en prendre une pour finir. Marquez que Barcelonne pour sa part s'était mis trois fois en ménage.

Mais comment Sabine prit plaisir à la venue de Sylvain, contente comme une autre qu'il vint aussi faire l'amoureux pour elle, et ne perdant jamais l'occasion de lui plaire! Etait-ce gloriole et vanité ou secrète préférence?.... Cela je vous le quitte et n'en saurais rien dire, bien qu'à d'autres elle sût faire bon visage. Pour Sylvain, c'était bien d'affection véritable qu'il se prenait chaque jour pour Sabine depuis qu'il allait chez elle. Mieux que personne elle savait l'engager de belle grâce! Ainsi font nos garçons qui n'ont grande expérience, se promettant de bien choisir leur amoureuse, puis à la première qui les accueille se donnant de tout cœur, et sans plus y regarder. Affaire d'amour cette fois! non plus de Barcelonne, encore que le vieux en voulût faire gloire. --Qu'attends-tu pour la demander, Dompmartin? faisait-il, attends-tu qu'un autre la prenne? Thérèse de la commanderie tenait même langage : La meilleure famille du pays, disait-elle. — Et un verger de quatorze journaux, ajoutait le bonhomme Vincent, quand il était seul avec elle. Un verger planté de trois cent soixante-cinq arbres à fruit, qui fait tant que de jours dans l'an, si je ne m'abuse. Et le tout en plein rapport. C'est cela qui est plaisant! Mais sa femme lui faisait honte, disant qu'il ne pensait plus qu'à l'épargne.

Enfin, le soir de Chalande, comme on devisait de la nouvelle année chez les Brazier, Dompmartin se risqua cependant à parler mariage. D'abord Sabine voulut rire, disant qu'il n'y fallait grande presse comme font les filles qui se font désirer, et sur ce mot de mariage commencent leurs grimaces accoutumées. Pourtant voyant Sylvain résolu d'en finir, et demi-fâché

Digitized by Google

contre elle, un peu craignant qu'il ne fît retraite et conseillée de sa mère, elle promit d'en parler à sa marraine, ne voulant rien faire d'importance, disait-elle, sans prendre l'avis de la dame.

— Bon ça! va toujours, disait Barcelonne, je veux conduire ta noce avec ma basse roulante moi, et dis qu'il n'y a rien de mieux pour cadencer le pas et faire sauter les filles, Sylvain.

Cela, c'était vrai. Barcelonne et son gros tambour étaient toujours de requête aux fiançailles, mariages, vogues et veillées; non pas que le taupier Chalumeau ne fût aussi le bien-venu dans les fêtes, menant en principe sa viole d'amour et passé maître en mélodie. Mais l'autre c'était savoir de nature, étant né pour la basse roulante comme savants pour faire almanachs et notre âne pour mâcher son foin; dont le taupier avait jalousie.

Faut-il vous le dire cette fois, pourquoi Sylvain montrait tant de hâte d'avoir parole donnée qui n'est d'usage des gens de campagne, lesquels chez nous restent des années sans trop savoir ce qu'ils veulent. C'est à savoir, je le dis à regret pour Sabine, qu'il trouvait souvent à la ferme des Brazier celui-ci ou celui-là; tantôt Philibert des Bois, qui revenait du régiment et parlait toujours de ses campagnes, s'étant avancé dans les grades et revenu brigadier après quatre ans de service, ou bien Landry de la Madeleine, qui savait tant de chansons joyeuses, et puis François de la Chapelle, celui qui revenait de courir le monde, s'étant fait riche dans les fromages, disait-on, et qui pour en conter, de ses caravannes, était toujours de beau dire. Enfin, se répétait-il, ce n'est pas qu'ils me portent ombrage tous ces garçons, mais si elle me veut, elle n'en veut pas d'autres; comme ça il me faut réponse.

Ainsi pressée, Sabine de Pers s'en fut le dernier jour de l'an trouver sa marraine. Bonne dame! la dame de Bellossi, charitable, de bon secours et qu'on n'eût souhaité meilleure, encore qu'elle eût ses lubies comme tant d'autres. Toujours

Digitized by Google

grande liseuse d'imprimés et gros vieux romans tout pleins d'amour qu'elle se faisait adresser de la ville. Tant que ses almanachs lui avaient donné par la tête, disait le taupier; et l'eût-elle bien montré, je crois, si dans le temps, le seigneur de Bellossi, frère de son défunt, ne l'eût empêchée en ses sottises. La pauvre dame s'était affolée pour son jardinier Florian, faute d'un meilleur, et passé la cinquantaine parlait tout haut de fiançailles. Mais les Bellossi sont de grand parentage, alliés d'Antioche, de Coudrée, d'Ivoire et Beauregard, tous fleurs de noblesse en nos provinces, et gens à l'enfermer pour affront de famille; aussi le frère fit-il ses tempêtes. La dame resta donc comme devant : Noble et discrète personne Quirina de Bellossi, se plaignant aux oiseaux des champs d'être violentée en ses amours. D'ailleurs Florian éloigné de la Tour s'en alla plus loin chercher fortune, mais c'est grande vérité que tout vient à point à qui sait attendre. Encore dix ou douze années passèrent-elles à peine, et le seigneur de Bellossi venant à mourir comme un autre, la dame put enfin n'en faire qu'à sa tête et rappeler Florian qui se faisait vieux et ne demandait plus que bonne retraite.

Encore un pauvret sans malice, ce bon Florian de la Tour! Malgré ses cinquante ans révolus et sa tête pelée, bien d'autres à sa place eussent conduit la dame en sottises nouvelles; mais trop révérencieux près d'elle pour songer à mariage, quand elle avait ses lubies il l'écoutait comme un livre, s'efforçant de comprendre, veillant à ses domaines, dévoué en toutes choses, le plus souvent lui faisant le soir compagnie, jouant son loto, ses dominos, tous ses grands jeux d'esprit, où elle montrait bonne tête, ou bien quand elle chantait en opéra ses ariettes l'accompagnant en mélodie sur sa flûte douce.

Ainsi Florian et sa dame, éloignés du monde, voyaient passer les années et sans le savoir s'envieillissaient de compagnie. N'en faites pas moqueries, belles rieuses, c'est merveille aujourd'hui ces amours si fidèles, et de celles-là vous irez loin sans jamais en retrouver d'autres.

Digitized by Google

Pensez maintenant comment la dame, que tant bien pour elle avait su faire, était là de bon conseil en mariage.

— Te marier, répétait-elle, faisant l'étonnée cette fois au récit de Sabine, comme si c'était grande merveille qu'une fille se mariât. Te marier si jeune! à quoi penses-tu Sabine!

— Marraine, c'est lui qui me presse, et puis j'ai vingt-quatre ans, je crois.

— Jésus Dieu! j'en avais tout au plus trente-neuf quand je t'ai portée, enfin qu'est-ce cela vingt-quatre ans?....

Et c'était raison, d'autant que vingt-quatre n'est pas seulement la moitié de cinquante.

— Et quel est-il ce garçon? dit la dame avec humeur, et faisant sauter son chat blanc qui dormait en sainte paix sur ses genoux.

— Vous savez marraine, c'est le garçon de la Commanderie, Dompmartin. Sylvain! qu'on lui dit.

— Sylvain! Sylvain! je n'aime pas ce nom, n'a-t-il pas les cheveux rouges!

— Ça non, marraine, faites excuses. Il est assez bien pour les cheveux.

— Enfin, c'est égal, j'aimerais mieux Gusman.... ou bien Oscar (ou bien Florian pensa l'autre de malice). Mais c'est rare de nos côtés, fit la dame avec gros soupir et toujours enfarinée de ses grimoires. Tiens j'aimerais mieux Philibert après tout! Tu ne me dis plus rien de Philibert, petite?

— Qu'en dirais-je, marraine, se hâta de répondre Sabine, baissant les yeux au nom de celui-ci. Peut-être en aurait-elle eu trop à dire.

— Tant pis! tant pis! en voilà un joli garçon! Ne disais-tu pas qu'il venait en veillée chez vous l'an passé, qu'il était sans avance pour s'établir, que c'était grand dommage; comme cela j'avais pensé qu'après cinq ou six années de soupirs discrets, de patience et de fidélité mutuelle, il te ferait un jour ses aveux.

Digitized by Google

— Marraine, c'est des histoires! Il ne m'a rien fait, dit Sabine rougissant; mais la bonne dame n'y prit garde.

— Nous lui aurions trouvé une petite ferme, tu serais devenue madame ma fermière!... Quel dommage! avec de si jolies moustaches.... tu aurais été bien heureuse Sabine.

Puis tout à coup se ravisant d'un ton bourru. — Enfin, prends ton Sylvain, si c'est là ton idée.

Comme cela Sabine de Pers fut encouragée de sa marraine, et c'était bien pour avoir tristesse en revenant de la Tour. A mi-chemin du village elle rencontra Sylvain qui se morfondait d'impatience, attendant sa venue malgré la froidure et la neige. — Enfin, que dit-elle la dame? fais vite! demanda-t-il à voix basse et l'arrêtant par la taille.

— Elle dit.... elle dit.... fit Sabine bien empêchée, détournant son visage et presque étouffant un regret. « N'y pensons plus, » se dit-elle, puis tout à coup suivant un coup de tête. Elle ne dit pas non pour toi, toujours!

Un baiser joyeux du garçon fut sa réponse. Pauvre Sylvain! encore Sabine eut-elle chemin faisant à s'en défendre. L'autre semblant avoir perdu parole, et pour cette soirée n'avoir plus d'autre langage.

On sut bientôt dans ces paroisses que Sabine de Pers et Sylvain du Cornier s'allaient fiancer de mariage. Les Brazier et les Dompmartin s'étaient donnés parole, et pensez si ces derniers avaient le cœur à la joie! Une seule, je crois, sous le toit de la Commanderie en avait tristesse et regret, n'en disant rien qu'en ses prières, crainte des moqueries du monde. Celle-là gagnait son pain de chaque jour, et sans bruit faisait bonne œuvre, travaillant toujours de grand courage.

Une bonne servante! disaient les ouvriers et les maîtres, tous l'ayant en affection et lui parlant de bonnes paroles. Sylvain, pour sa part, quand il n'avait pas trop la tête à la noce, plaisan-

Digitized by Google

tait aussi de belle humeur avec elle, et ces jours-là c'étaient les bons jours de Lydie. La pauvre fille se prenant sans le vouloir d'amour sans point d'espérance, et perdant le sommeil pour celui qu'elle n'eût osé dire, et qui pour sûr ne pensait à elle non plus qu'aux fleurettes des champs. Que de fois c'est ainsi nos fileuses! De ces fiançailles, beaucoup disaient leur mot comme c'est l'usage : — Richesse cherche richesse, répétait l'un. — Qui fiance beauté, marie vanité, disait l'autre. — Une belle noce qu'ils vont faire au Cornier, ces garçons!

— Et puis dites qu'elle ne fera plus la dame une fois en ménage, cette grande Sabine, faisaient les délaissés pour se consoler un peu. Adieu les bonnets garnis, les modesties brodées, les basquines et tout le reste ; la mère Théréson n'est pas pour ces façons nouvelles. On dit qu'ils s'abîment dans les travaux à la Commanderie.

Basile Chalumeau, qui de mariage avait toujours petite idée, d'autant qu'il s'était envieilli sans femme, fomentait aussi à sa manière. — J'ai méfiance de celle-là, faisait-il, mais pour toutes il disait même chose.

— Et pourquoi? faisait Barcelonne.

— Elle voudra la maîtrise, cette Sabine, ça se voit rien qu'à ses yeux fiers, et puis l'autre veut mal finir, souvenez-vous!

— Qu'en sais-tu, taupier?

— Vipérique! je vous dis, ça cache son venin.... comme l'autre — un cordonnier! méfiez-vous!

Après quoi Chalumeau derechef s'en allait guetter ses taupes.

C'était le temps de carnaval ! comment font-ils à la ville puisqu'ils s'amusent dans les plaisirs toute l'année ? Nous autres prenant le temps comme il vient, nous n'avons garde de penser aux fêtes pendant les travaux, et ce n'est guère qu'au temps de la saison morte qu'on se divertit de compagnie. Comme cela, ils complotèrent une danse de veillée chez les Brazier

Digitized by Google

quand ce viendrait au mardi gras; d'ailleurs depuis qu'elle était promise, Sabine, conseillée de Blaisine, s'affolait de plaisir et semblait n'avoir d'autres pensées. Pour Sylvain, ainsi que font les promis, il approuvait toutes choses et lui laissait suivre sa tête. C'est jeunesse, pensait-il, une fois en notre ménage et bien conseillée de la mère, celle-ci fera comme une autre, et ne pensera plus qu'aux œuvres de chaque jour.

Ainsi pensant, il fut quérir Chalumeau et sa viole sans oublier Barcelonne toujours dispos en mélodie. Les femmes apprêtèrent rissoles et galettes, aussi ce bon vin de fruitage qui réjouit les gens, fait sauter les bouchons et porte les jeunes à la danse. Chacun ce soir-là s'en donnait à la joie, excepté Chalumeau toujours qui ne pouvait souffrir la basse roulante, et disait ce gros tambour des nègres lui perdre sa viole en ses finesses, et qu'avec Barcelonne on ne savait plus quel entendre. Bien des garçons de Pers et du Cornier se trouvaient là de rencontre. Landry et François, Philibert des Bois également. Encore que ce dernier ne vînt plus souvent en veillée depuis que l'autre était promise, il s'était mis en retraite sans faire de bruit ni paraître s'en soucier davantage. Dans les vogues c'est d'usage que promis et promises n'en veulent pas d'autres à la danse, mais en veillée, c'est moins de gêne vous savez! et chacun n'en fait qu'à son plaisir. Comme cela Sabine et Philibert se retrouvèrent de compagnie.

—Je ne vais pas pour ça faire le jaloux, pensait Sylvain qui pourtant avait ennui de ce garçon, et sans le vouloir se prenait une miette de jalousie. A tout cela les gens n'avaient garde, excepté Chalumeau qui, monté sur un banc, leur commandait la danse. Mais le taupier Basile voyait toutes choses, et pour trouver mouche-en-lait il en eût remontré au jugemage.

—En voilà deux qui manigancent! se prit-il à penser. Comme ils se parlent à l'oreille, Philibert et Sabine, et se regardent dans les yeux quand Dompmartin tourne la tête, bien sûr qu'ils

Digitized by Google

manigancent! Allons, encore des pernitions et diableries! Sont-elles pernicieuses les filles d'à présent, c'est pis que nos taupes!

A la minuit, comme on s'en allait en joyeuseté et chacun de beau dire, Barcelonne voulait-il pas danser avec la mère Jeanne sur le degré! disant qu'avec ses quatre-vingt-huit ans il était encore pour leur en montrer. Cette fois ce fut belle veillée et dont on eût parlé longtemps, je crois, si d'autres choses d'importance ne fussent peu après survenues en ce village.

Lydie de Chantry était petite-fille à Barcelonne. La mère, dans le temps, s'en était allée avec un douanier, disait-on; le père qui ne valait guère mieux était parti pour les pays, laissant sa terre endettée à l'abandon et sa fillette au père-grand, ce pauvret qui, sans feu ni lieu et cherchant sa vie au jour le jour, était assez empêché de ses misères. Mais quand Dieu dispose, à chacun lui vient son aide. Thérèse Dompmartin avait recueilli cette orpheline la voyant déjà grande et de si bon courage à bien faire, encore qu'elle fut un peu chétive et de santé fragile. Lydie servante à la Commanderie avait belle place enviée et comme disait le monde: «devait se croire à la croix du ciel.» Sur quoi Barcelonne avait grande joie, louant Dieu que la fillette eût tant de bonheur et s'inquiétant peu de lui-même pour qui toutes choses étaient bonnes. Bien souvent il passait à la Commanderie, et seulement par plaisir pour voir sa Lydie vaquer bellement aux travaux du ménage, rien de plus. Non pas comme rôdis loqueteux, marmiteux, et toujours chantant misère; de ceux-là, Barcelonne n'avait l'usage, restant quand on l'oubliait devant la porte, et regardant manger les autres bien qu'il fût à jeun tant que vint son tour et que la ménagère lui apportât son aubaine. Encore lui disait-il joyeuseté pour récompense.

Comme cela, à quelques jours de la veillée des Brazier, Barcelonne s'en fut trouver sa fille.

Digitized by Google

— C'est-il vrai, fit Lydie, lui coupant beau morceau de pain de seigle, qu'ils font la noce après Pâques?

— Ils disent bien! répondit le vieux, cassant la croûte sans plus attendre. C'est celle-là, ma fille, qui sera belle et glorieuse épousée!

— Eh las! mon Dieu! gémit Lydie; mais le vieux était sourd, et n'y prit garde.

— Après tout qu'il l'amène à Pâques ou bien à Quasimodo, que t'importe fillette!

— Rien! grand-père, ça m'est bien égal. Ce disant, Lydie tournait la tête pour s'essuyer les yeux, sentant ses larmes qui venaient à la chaude.

Cette fois, Barcelonne, assis sur le montoir devant la porte, lui prit les deux mains, et laissa tomber son pain de surprise.

— Quoi, Lydie, qu'as-tu? qui t'a fait peine? les ouvriers... les maîtres?... qui t'a voulu affronter! et moi qui te pensais heureuse.

— Rien ne me peine, répondit Lydie, s'asseyant à côté du pauvre, et cachant la tête sous son tablier pour qu'il ne vit ses larmes; mais cette fois le vieux les devinait de reste.

C'était l'heure de vêpres, les gens travaillaient aux labours loin de la ferme, la cour était déserte, et la mère Théréson dormait en sa chambre haute. Encouragée de son père-grand la fillette reprit enfin parole. C'est, dit-elle.... c'est pour ça qu'il se marie notre Sylvain!....

— Seigneur! c'est-il possible? reprit Barcelonne perdant haleine, tu veux donc marier Sylvain à présent!

— Non pas, fit Lydie, aussi rouge que cerise, je n'y pense pas, lui non plus, bien sûr! mais....

— Mais quoi?

— Ça me fâche qu'il en prenne une autre. Voilà!...

Barcelonne était d'esprit simple, mais de grand âge aussi, et de bien des choses ayant expérience. Cette pauvrette qui se voulait tromper elle-même n'était pas pour lui en apprendre.

Digitized by Google

Elle aime Sylvain, pensait le vieux désolé et courbant la tête.

— Sylvain ! moi qui l'ai conduit chez Sabine. Moi qui l'encourageait en ses amours... moi qui leur jouais de la basse roulante !.... c'est cela qui est fautif à mon âge? — Et de grande honte Barcelonne regardait Lydie qu'il voyait à présent pâle, maigre et attristée.

La fille disait vouloir partir, quitter ses maîtres, dont le vieux ne put rien entendre. — S'en va-t-on comme cela de surprise !... faisait-il. Que dirait Thérèse, et puis s'en aller.... les bonnes places sont de requête, attends un peu, continua-t-il. Vieilles gens sont toujours pour conseiller patience. Et pour le garçon n'y pense, non plus qu'aux étoiles.

— Est-ce que j'y pense ! fit la pauvrette, qui ne pensait qu'à lui.

Voyant sa fille un peu consolée et se reprenant de courage :

— A bientôt, Lydie ! je vais par les pays cette fois. Que ferais-je ici, je n'ai plus le cœur à la basse. Au retour, si tu veux, nous verrons à trouver d'autres maîtres. Peut-être pensait-il l'accoutumance est encore pour la guérir.

Barcelonne était souvent de caravanne, et sa fille ne s'en mit pas autrement en peine. Comme elle voulait encore lui donner de son épargne :

— Vais-je rien prendre ! fit le vieux se mettant de colère, ne m'as-tu pas sur tes gages pourvu de souliers neufs tout ferrés comme un syndic? La bonne dame Curinard en Bellossi, — Dieu lui donne paradis ! — ne m'a-t-elle pas, à Chalande, habillé comme seigneur, que me voyant si beau devenu, souventes fois j'en ai honte ?

Et c'est vrai que ce grand Barcelonne tout couvert de ratine blanche, malgré son chaperon qui, de noir se faisait rouge, était propre à faire envie. — Est-ce que je tire la prise ! est-ce que je fume la cigale ! comme ces roquets d'aujourd'hui. Va seulement, Lydie, le peu qu'il me faut Dieu le garde, et les bonnes gens veulent assez me le donner.

Digitized by Google

Ainsi Barcelonne quitta la Commanderie, s'en allant par ses journées et plus chagrin qu'il n'eût voulu paraître. Comme il se courbait un jour pour boire en fontaine, quelques pièces de monnaie qu'il n'attendait guère sortirent de sa jaquette et roulèrent devant lui. « Lydie! pauvre Lydie! fit Barcelonne joignant cette fois ses mains tremblantes.... » Le reste s'en fut en prière et sans parole à Celui qui disperse les nuées du ciel.

C'était bien à la fin de carême que les gens parlaient de faire mariage. Sabine, semblait-il, n'avait plus autre pensée, bien qu'elle fût pâle devenue et parfois de sombre visage. D'ailleurs, un mot de Blaisine la changeait sur l'heure ; puis, comme elle faisait grand accueil à Sylvain, riant avec lui quand il venait conter folie, les gens n'auraient su que reprendre.

Un soir pourtant, le taupier revenant tard de ses campagnes, songeant creux, marchant à pas de loup dans les prés et portant belle chaîne de ses darbons étranglés de la journée, il aperçut Blaisine et Philibert qui se parlaient de confidence.

— Manigance! pensa Chalumeau, celui-ci ne vient pas pour la vieille, je dis. Qu'est-ce donc qu'elle fomente cette venimeuse !

Ce fut tout, voyant mouche-en-lait, Chalumeau ne soufflait mot et chacun laissait faire. Grand philosophe! ce Basile, toujours d'aguet, toujours en ses feintises! Combien d'autres n'ont pas si bonnes têtes, prenant à l'occasion grosse vessie pour lanterne fine et sans jamais douter, s'en vont tout droit de confiance!

Barcelonne une fois parti, celle qu'il avait quittée en l'engageant de patience vit bientôt qu'elle avait promis cette fois plus qu'elle ne pouvait tenir. Il fallut voir venir, un peu devant la noce, Sabine de Pers et les Brazier visitant la Commanderie. Comme elle était glorieuse cette promise! Il fallut s'aider à parer la belle chambre pour sa prochaine venue. Aussi belle voulait Thérèse qu'eut jamais fille de village. Et puis l'air

Digitized by Google

heureux de Sylvain ! et les joyeusetés du bonhomme Vincent, parlant d'amour en vieux renard quand sa femme tournait la tête, tant que celle-ci lui faisait honte ! Hélas, pensait Lydie, c'est la joie du prochain qui nous est dure quand on a soi-même tristesse ! Enfin, prenant un jour grand courage : — Maîtresse, dit-elle, mon temps finit pour les Rameaux et j'ai idée de prendre mes gages.

— T'en aller, fit Thérèse en grand émoi, c'est-il croyable!...

— S'il vous plaît, maîtresse, j'ai parole donnée pour sortir de la paroisse.

— Hé quoi, te plains-tu de nous autres !

— Ah pour ça non !

— As-tu trop gros ouvrage?

— Pour ça non !

— C'est donc Vincent ou bien Sylvain?

— Jésus Dieu, pour ça non !

— Reste alors, vois-tu pas qu'on veut te garder chez nous, notre fille, et tant que tu voudras. T'en aller devant la noce ! quand ils vont venir trente ou quarante !... c'est-il ça des coups à faire?

— Maîtresse, ne m'en voulez rancune, dit Lydie, pleurant de grand cœur à ce reproche ou bien à ces pensées de fête. Cette fois il faut que j'aille, et puis je n'ai grande force et vous serais de peu d'aide.

C'était vrai cela, tant elle se faisait chétive sans qu'on y prît garde, dont la mère Théréson fut troublée : — Va ma fille, lui dit-elle, sentant aussi venir ses larmes.... Dieu t'assiste ! n'en parlons plus, bien qu'il me fâche comme si tu étais mienne. — Peu après, Lydie de Chantry quittait un matin sans bruit le seuil de la Commanderie, heureuse et malheureuse, sachant Sylvain bien éloigné et parti dès la veille pour affaire du mariage. Encore faut-il dire qu'il eut vraiment grand regret celui-là, au départ de cette fille.— Moi qui l'avais en amitié plus qu'une autre, faisait-il, et la croyait comme de la maisonnée !....

Digitized by Google

Mais garçon prêt à la noce n'a pensée qu'à ses amours, le reste se dissipant comme nuage, c'est à croire que Sylvain fit bientôt de même.

Pour les vieux Dompmartin, qui d'amour n'avaient affaire, Lydie manquait au ménage à toute heure. Je donnerais..... disait Thérèse pleurant encore à cette départie. — Moi aussi, interrompit son homme, jetant son fourgon dans les cendres, je donnerais deux grosses vaches laitières avec les veaux pour que cette pauvrette fût encore nôtre.

Et puis, dites qu'une peine est toujours de compagnie; le curé du Cornier prenait son temps pour les annonces, et bon gré mal gré la noce fut remise au premier jour de mai.

— Dieu nous donne paradis! faisait Thérèse. J'ai grand besoin d'une fille pour être aidée.

Assez tôt viennent les jours, qu'on les attende ou les oublie. Plus d'un nous prend encore de surprise, même ceux-là qui semblent éloignés. Enfin! put se dire une fois Sylvain, tant crie-t-on Noël qu'il vient; c'est bien demain nos fiançailles, après demain la noce. Allons Marengo! avance, la nuit gagne, il nous faut encore passer au village.

Ce soir-là, c'était le dernier d'avril, Sylvain revenait de Genève portant belles emplettes, chaînes d'or, la croix, les anneaux, les mouchoirs; celui-ci pour le curé, ceux-là pour les parents, les bagues pour les amies, la poudre pour les garçons, les victuailles, les friandises, toutes choses d'importance qu'il vint remettre à Thérèse.

— T'en vas-tu si tard, lui dit-elle, voyant qu'à peine arrivé Sylvain tournait bride en grande hâte. C'est folie cela, les gens sont couchés.

— Mère, pensez-vous comme ça qu'on a rien à faire, dit l'autre joyeusement, et partant au grand trot sans attendre réponse.

Digitized by Google

— Affaire! quoi affaire?... affaire d'amoureux, rien autre. La mère Dompmartin rencontrait juste et savait son monde. Sylvain s'en allait par plaisir, pour voir encore sa promise, laquelle, pensait-il, me sachant empêché en mes emplettes et si tard de retour, ne m'attend pour sûr non plus que les rois mages.

Il faisait nuit sombre, gros ciel tempétueux, mais la cavale savait sa route; encore fit-elle un écart à la croisée de Navilly. « Ça Marengo! » fit Sylvain étonné, ramenant sa bête effarée. Deux ambulants passèrent sans mot dire, enveloppés de leurs peaux de moutons et baissant leurs carabines. La cavale, dressant l'oreille de frayeur, entra dans les sentiers et reprit le trot du côté de Pers. La campagne était déserte; seulement trois ou quatre femmes — les contrebandières de la Madeleine — se montrèrent-elles une fois côtoyant sans bruit la haie, puis se dirigeant par la traverse à Notre-Dame-de-Pers; ces figures noires croisèrent la route.

— Holà, vous autres! dit Sylvain.

Les ombres s'arrêtèrent.

— Gardez-vous, j'ai vu les ambulants.

Les femmes se retournèrent en grande hâte sans répondre. Comme la dernière allait disparaître:

— Est-ce toi Sylvain?

— C'est moi.

— Veille-toi aussi, garçon!

— Va toujours, contrebandière.

— Passe au chêne du païen, pauvret, tu feras rencontre.

— Qui ça?

— Philibert. Veille-toi Sabine.

— Brigande!... enfant de galère!

Mais les contrebandières couraient les champs sans plus attendre. L'homme était seul, ébloui, sans voix. Sabine! Philibert!..... les rires des rôdeuses lui venaient encore dans l'orage...

Digitized by Google

Il partit au galop, traversant les communaux et ravageant son cheval de furie.

— Menteuse! menteuse! ho les menteuses! faisait-il, brigande! Dieu te garde de malemort si tu passes en mon chemin. Hélas! où courait-il s'il mécroyait la contrebandière!...

Le chêne du païen, c'est au confin du pré de commune, un tronc puissant et noueux, miné de vieillesse et frappé de la foudre. Toujours debout malgré la tempête, lieu désert la la nuit; ils ont trouvé par là, disent les gens, une tombe de pierre, des haches, des colliers et les os blanchis d'un païen.

Le vent du midi soufflait de courtes bourrasques, ainsi qu'il fait avant ses tempêtes. Au couchant, le ciel s'enflambait d'éclairs. — Menteuse! répétait l'autre serrant les dents. — Ah mes filles! il y a des heures que Dieu envoie, où l'enfer éclate et nous ronge le cœur.

A vingt pas du vieux chêne, qui tordait au vent ses branches mortes et dont le bruit couvrait le sourd galop de la cavale, un éclair fit resplendir tout le pays.

— Qui se lève et s'enfuit effrayée? qui sont-elles ces deux ombres!.... Sabine!...

A ce cri de désespoir un cri, un seul cri fit réponse.

Le fouet de Sylvain avait sabré Sabine au visage. Dieu lui pardonne! c'est grand pitié de frapper les femmes. Elle s'enfuit la misérable; les deux hommes se ruèrent l'un sur l'autre. Que firent-ils ces deux-là, frappés de malerage! qui put entendre leurs cris, leurs blasphèmes! voir sous l'éclair le couteau de l'un, le fouet ensanglanté de l'autre, Marengo se cabrant, se débattant frémissante. Philibert tomber sous la cavale, et Marengo, blanche d'écume, emportant à travers champ son maître pris de folie!

Comme cela tous deux revinrent dans cette nuit de malheur. Au matin, les gens de la Commanderie le trouvèrent sur le seuil, coutelé au bras, à la cuisse, couvert de sang, de fange et de morsure. Et sa cavale! pauvre Marengo...

Digitized by Google

Elle baissait la tête et soufflait à son visage, attendant là qu'on vînt à l'aide.

Voilà comment se rompirent à grand éclat et pour toujours les fiançailles de Sabine... ces fiançailles tant désirées ! ce fut grand scandale, grosse affaire : le curé de Pers en fit ses tempêtes et celui de Cornier pareillement. Les Dompmartin et les Brazier se promirent vengeance. En Bellossi, la dame Quirina s'en laissa cheoir de surprise, se donnant peur des hommes, aussi de Florian, bien que celui-là n'eût idée de jalousie et fut si doux que l'enfant qui vient de naître. La mère Jeanne, cette sotte qui n'avait su voir ses feintises, voulait encore chasser Blaisine ; mais comme elle sut bien sortir d'affaire celle-ci ! jurant d'innocence et se larmoyant de grand'pitié.

Philibert quitta la paroisse, s'en allant à maître du côté de Genève, crainte des carabiniers et du juge-mage qui ne plaisantent guère de ces batteries. D'ailleurs le fouet de Sylvain s'était acharné sur sa peau ; il n'eût osé se montrer au village. Il en avait assez, de sa rencontre, aussi de la fille, je crois, et n'avait presse de nouvelles amours.

—Mariez-vous ! mariez-vous ! faisait Chalumeau, qui pronostiquait de lune passée. Femmes et filles ! filles et femmes.... surtout les femmes.... et les filles encore plus. Toutes, créatures malfaisantes, répugnantes ! toutes pis que les courtillières ; toutes plus noires que vieux darbons !

Et Sabine ?... Celle-là eut peine mortelle.

Non pas seulement pour être diffamée des gens ; non pas de regret pour Philibert ou pour Sylvain ; les aimait-elle l'un ou l'autre ? Encore moins pour la mère Jeanne ou la dame de la Tour. Les épouseurs se retrouvent, les propos ne durent guère ; la mère... la marraine... feu de paille ! Elles étaient bien trop bonnes pour ne pas lui revenir, celles-là. Mais sa figure !... sa figure balafrée. C'est cela qui était grande perte et dont cette glorieuse ne pouvait se consoler. Coup de fouet,

Digitized by Google

c'est blessure terrible. Sabine, pour longtemps, fut marquée en signe de vergogne et d'infamie, et pis que femme des galères :

— Comme je me vengerai, faisait-elle, pleurant de rage. Sylvain s'était remis de ses blessures, et mieux qu'on n'eût pensé s'était aussi guéri de regrets et d'inutile colère : — Elle n'en vaut pas la peine, se dit-il de grand cœur. Peut-être la braverie lui vint-elle en aide, au moins autant que la raison. Les gens le revirent à la grand'messe se mêlant aux hommes et portant haut la tête, puis dans les champs conduisant les travailleurs ; enfin, suivant les foires, les marchés, et mieux que jamais faisant bonne œuvre. Voyant cela, personne ne lui dit parole du passé, d'ailleurs on savait maintenant l'homme bon compagnon et dans le cas de s'échauffer à ces discours. Il n'y a telle chose que salutaire crainte pour brider jeunes et vieux et retenir les propos moqueurs.

Une seule fois, c'était vers la Saint-Jean, quand les tilleuls sont en fleurs, que rossignols chantent leurs amours et qu'il fait bon rester bien tard le soir devant les fermes, assis sans bruit et suivant des yeux les étoiles. Comme Sylvain était seul vers la Thérèse : — Mère, lui dit-il à voix basse, c'est vrai que je n'eus pas fortune en amoureuse, l'une si jeune.... si jeune trépassée ! l'autre... sitôt pervertie....

— Oublie, Sylvain, murmurait Thérèse, une autre encore peut se trouver.....

Le garçon secoua la tête.

— Je suis guéri de mariage, cette fois.

— Pourtant je m'envieillis, pensa la mère ; croit-il que je peux toujours suffire, moi. Rester sans femme ! que deviendra son ménage, que deviendra-t-il lui-même !..... Seulement si j'avais Lydie ! pensait-elle encore.

Charles DuBois.

Digitized by Google

LES POETES.

.... La poésie est morte; nous vivons dans un temps de matérialisme où l'attention humaine est toute aux découvertes de la science, aux exhibitions de l'industrie, aux questions de bien-être social; la vapeur substitue ses fumées nauséabondes aux nuages d'or où se cachaient les dieux; la muse effarouchée s'enfuit au bourdonnement des chaudières, au fracas des roues, etc., etc.

Maintenant que j'ai commencé cet article avec les lieux communs obligés dont nous sommes constamment gratifiés,— je vais prouver exactement le contraire.

Ah! les juges des journaux et des revues sont des hommes fort commodes ! Il leur faut, pour vivre, une littérature qui ne se lasse pas de produire et leur porte à chaque heure un aliment nouveau. Ils ont un appétit de Saturne : encore si c'étaient leurs enfants qu'ils dévoraient ! Mais, les malheureux, ce sont leurs pères !

Comment! notre siècle a enfanté Béranger, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset; le dernier n'a pas cinquante ans, le premier chantait encore sous la petite république; Vigny lançait l'autre jour dans la *Revue des Deux Mondes* sa *Bouteille à la mer*, l'un de ses plus beaux poëmes; Lamartine promet un volume de *Désillusions;* Hugo jetait hier douze mille vers de rage d'une voix souvent enrouée, mais dans un ou deux cris (par exemple l'*Expiation*, son chef-d'œuvre peut-être) plus éclatante que jamais, et non épuisé par ces douze mille vers, il a en portefeuille deux livres nouveaux, inédits, les *Contemplations*[1], où il revient à la paix, à la nature et à l'amour, — et vous criez famine!

[1] Depuis que cet article a été écrit les *Contemplations* ont paru.

Digitized by Google

Laisse toute espérance, éternelle victime
Et ne querelle plus ton désespoir amer,
Puisque tu t'es chargé de remplir un abîme
Où tu verses en vain toute l'eau de la mer !

Va, tu peux y jeter des océans, poëte,
Sans étouffer ses cris et son rire moqueur;
La curiosité de la foule inquiète,
Voilà le nom du gouffre où tu vides ton cœur !

Un mot domine seul ce murmure sauvage,
Mais, ce mot, c'est le clou d'or et de diamant,
Et l'anneau qui te rive à ton dur esclavage,
Ainsi que Prométhée à son rocher fumant.

Ce mot terrible, c'est : « Après? » Toutes tes veilles,
Donne-les, et, plus fier qu'un archange impuni,
Pose sur Pélion des Ossas de merveilles;
Fais l'impossible et trouve un corps à l'Infini.

Gonfle de passions les figures d'argile !
Crée, anime, bâtis ! Jusque sous les cyprès
Dont l'ombre endormira ta dépouille fragile,
L'inexorable voix viendra crier : « Après ? »...

Lorsque le pélican ouvre sa chair vivante
Pour nourrir ses petits, et qu'il va s'affaissant,
Avec une douceur dont l'homme s'épouvante,
Il regarde leurs becs tout rouges de son sang.

Ecoute ! Il tombe, heureux de voir tous ceux qu'il aime
Bien vivants par sa mort et bien rassasiés.
Mais que penserait-il, à cet heure suprême,
En fermant vers le ciel ses yeux extasiés,

Quelle angoisse tordrait cette pure victime
Si, lorsqu'elle agonise et qu'elle expire enfin,
Tout gonflés et repus de son cœur magnanime,
Ses petits lui disaient : nous avons encor faim !

Voilà de beaux vers de M. Th. de Banville qui répondent à nos critiques, et prouvent en même temps que la poésie vit toujours.

Digitized by Google

Mais parlons posément. Quel siècle, depuis celui de Corneille, a produit des poëtes aussi nombreux, aussi distingués que les nôtres? Quel mouvement poétique, depuis celui du règne de Louis XIV, a égalé le mouvement de la Restauration? Vous avez attendu presque deux cents ans pour voir surgir un nouvel âge de poésie, et vous voulez que le lendemain, le soir même d'une grande journée, naisse un nouveau jour aussi rayonnant. Vous cherchez des successeurs immédiats, indépendants à Lamartine, Hugo, Vigny, Musset, Barbier qui vivent et chantent encore? Trouvez-moi donc les successeurs immédiats, indépendants, de Corneille, Racine, La Fontaine et Boileau!

Ah! si vous me disiez : les poëtes d'à présent ne sont que les imitateurs des maîtres, nous serions presque d'accord. L'imitation, voilà le grand malheur et le grand tort de la poésie française, depuis son origine jusqu'à nos jours; mais alors laissez en paix le matérialisme, je vous en supplie et ne maudissez plus les chemins de fer ni les télégraphes électriques?

C'est d'abord l'imitation qui a fait de notre littérature une guerre mesquine et incessante de partisans. Un écrivain se montre; il a bientôt vingt Sosies à ses trousses. Ces valets vivent de sa monnaie et portent ses couleurs. Ils se dispersent dans les villes et promènent partout le langage, les manières et la défroque du maître. Ils répandent une mode qui s'établit et s'appelle le goût. Oh! le goût, le *bon goût* surtout, qui est souvent le plus mauvais, voilà ce qui a tué déjà trois ou quatre fois notre littérature!

Qu'en résulte-t-il? Ce nouvel écrivain qui paraît, voyant toutes ces manières si bien établies, doit, pour s'affranchir, avant tout les renverser. Il entre donc en lice et ferraille contre la mémoire de son prédécesseur; il l'appelle *polisson*, il le roue de coups sur les reins de ses apôtres. Je n'invente rien, tout cela s'est vu. Aussitôt vingt nouveaux valets se pressent autour du nouveau maître; une nouvelle mode, un nou-

Digitized by Google

veau goût, bon ou mauvais, sont acceptés, jusqu'à ce qu'un troisième arrive à son tour qui sera chassé par un quatrième *e via discorrendo*.

C'est ainsi que Marot ou Villon ont tué les trouvères; puis Ronsard a tué Villon et Marot, puis Malherbe a tué Ronsard, puis les romantiques ont tué Malherbe, puis l'école du bon sens a tué les romantiques; maintenant les jeunes réalistes tuent l'école du bon sens, et je me propose, dans un travail prochain, de tuer les jeunes réalistes. Avouons-le pourtant: les morts se portent bien.

M. Sainte-Beuve me disait un jour : Nos écrivains ne se continuent pas, ils se cassent. Ne vaudrait-il pas mieux que chacun fît un chaînon à part et grandit seul en liberté, sans tradition à suivre ou à rompre, et sans avoir à renverser les banalités sous des extravagances, les abus sous des excès ?

L'imitation a un second tort plus grave à mes yeux : elle créé les genres. Qu'un grand poëte invente une histoire dialoguée qui se passe tout entière dans un vestibule et ne dure que vingt-quatre heures : il est dans son droit; mais voici les valets qui viennent. Ils concluent de l'œuvre réussie que les histoires dialoguées doivent toutes se passer dans un vestibule et durer vingt-quatre heures tout au plus. Ils vont plus loin, ils décrètent que ces poëmes seront coupés en trois ou cinq tranches, qu'ils ne traiteront que d'une seule histoire empruntée à tel peuple de l'antiquité, déclarant vulgaire toutes les autres, d'autant plus que « Childebrand rime à poëte ignorant. » Ce n'est pas tout : le poëte n'ayant employé que certains mots, ses imitateurs prétendent que ces mots-là seuls doivent être employés, qu'ils appartiennent seuls au style noble,—j'ai dit le mot,—et ce style noble, le plus pauvre de tous, devient leur unique idéal. Ils l'exaltent et l'enchaînent, ils le clouent sur un piédestal. Ils lui font un dictionnaire bien philtré, bien restreint, où n'entrent que les vocables aristocratiques. Ainsi certains animaux en sont prescrits comme ignobles : le

Digitized by Google

chat, par exemple, qui fit sortir un soir M. Ancelot du théâtre, par son irruption dans une tragédie (Cléopâtre) de Mme de Girardin. D'autres bêtes, les chiens n'y sont admis qu'avec l'épithète de dévorants; le cheval n'y peut courir que sous le pseudonyme de coursier. Et c'est ainsi que les imitateurs changent en un genre insensé la fantaisie d'un grand poëte.

Or les genres, quels qu'ils soient (je ne dis rien du trivial aussi mauvais que l'autre), ont fait à la littérature un tort immense. Si chacun écrivait par lui-même, il y aurait bien plus de variété, de liberté dans l'art, peut-être même d'unité réelle; les innombrables divisions et subdivisions qui font de nos poétiques de tristes boîtes à compartiments, seraient abolies, et laissant de côté ce qu'on appelait autrefois les préceptes du genre, on se soucierait seulement de la nature et de la vérité. Les grandes pensées des maîtres ne deviendraient pas des lieux communs dans la bouche des disciples; les novateurs ne seraient pas forcés de se battre les flancs pour trouver du nouveau, de se chatouiller, comme disait Rabelais, pour se faire rire, ou de se suicider pour faire du bruit; on comprendrait que l'originalité n'est pas dans le sujet le moins exploité, le plus extravagant, mais dans le regard et dans l'esprit du plus ordinaire des hommes, que chacun porte en soi son idéal et le cherche en vain ou à tort dans les nuages où les uns se noient, et dans la boue où tant d'autres vont se vautrer; qu'il n'y a, enfin, d'autre Dieu que Dieu, et que tout poëte est son poëte.

Si donc les rimeurs du jour sont inférieurs à ceux d'il y a vingt ans, c'est parce qu'ils les imitent. L'exposition des produits de l'industrie est innocente de leurs péchés. Nous avons bien des écoles qui se font la guerre, mais elles descendent des mêmes pères, bien qu'elles les renient souvent. Si, par exemple, je vous demandais de qui est cette période :

Digitized by Google

La vertu qui n'est pas d'un facile exercice,
C'est la persévérance, après le sacrifice,
C'est, quand le premier feu s'est lentement éteint,
La résolution qui survit à l'instinct,
Et, seule devant soi, tranquille, refroidie,
Par le monde oublieux n'étant plus applaudie,
A travers le besoin, l'injure et le dégoût,
Modeste et calme, suit son chemin jusqu'au bout.

Les connaisseurs me répondront : Période qui s'allonge, longues chevilles de préparation, phrases qui se pressent, s'enjambent, se dépassent pour balayer tout au bout le mot à effet : c'est du Victor Hugo tout pur, seconde et troisième manière. Hé bien! non, Messieurs, vous venez de lire sept vers du classique Ponsard, dans l'*Honneur et l'argent*.

Passons à une seconde énigme :

Si l'on veut savoir qui m'envoie,
Ces belles fleurs,
Elles me viennent.....

Alfred de Musset ! interrompent ceux qui ont encore dans la tête la chanson de Fortunio. — Pas davantage ; les vers sont d'un autre classique, Emile Augier, dans les *Parcétaires*. C'est un petit volume de rien, publié en 1855 par M. Michel Lévy, et plein de jolies choses qui presque toutes, sauf quelques latinismes, semblent empruntées au dernier volume du poëte de Rolla :

Moi qui suis déjà vieux dans les choses humaines,
Dont le cœur a saigné plus souvent qu'à son tour,
Je ne regrette pas le sang pur dont mes veines
Ont rougi les buissons où je cherchais l'amour;
Car ce que m'ont appris la ronce et les épines,
C'est qu'il n'est rien de bon au monde que d'aimer,
Que même les douleurs de l'amour sont divines
Et qu'il vaut mieux briser son cœur que le fermer.

Cette pensée, d'abord poétique et juste, cette forme dégagée, cette image connue mais relevée par je ne sais quel air de sin-

Digitized by Google

cérité douloureuse, ces expressions *trouvées*, familières et comme anoblies ou poétisées par l'élégance et la franchise du ton : *j'ai souffert plus souvent qu'à mon tour*, *il n'est rien de bon que d'aimer*; ce dernier vers, enfin, simple et net, où la consonnance de *briser* et *fermer* ne choque point parce que l'idée fait oublier le vers : tout cela, signé Musset, n'étonnerait personne.

C'est donc la queue de la comète romantique qui occupe aujourd'hui le ciel. Je fais de bon cœur cette concession aux critiques. Je tiens seulement à constater que la queue est brillante, et que jamais, pas même au grand siècle peut-être, les poëtes de second ordre n'ont suivi leurs chefs d'un pas si ferme et d'un air si vaillant.

Nous allons maintenant les compter. A l'aile droite, l'école du bon sens : M. Ponsard, M. Augier que nous écartons, parce qu'ils appartiennent particulièrement au théâtre. Auprès d'eux, mais déjà couché parmi les morts, ce pauvre Charles Reynaud qui, dans le temps, ayant appris par cœur toute la tragédie de *Lucrèce*, était venu à Paris la réciter à M. Lireux, directeur de l'Odéon; si bien que Ponsard dut à son ami tout l'honneur et l'argent qu'il a gagnés depuis et doit gagner encore; Reynaud, disons-nous, poëte lui-même et des meilleurs, des plus sévères, des mieux nourris. Derrière ces trois capitaines, dont le plus heureux, M. Ponsard, va livrer une nouvelle campagne et prendre à l'Académie ses quartiers d'hiver, se tient toute l'école, composée, je crois, de M. Alexandre Dufaï, qui fait quelquefois des vers. Autour d'eux marchent quelques auteurs de comédies : M. Serret, l'auteur *des Familles*; M. Foussier, M. Roger de Beauvoir, qui a toujours vingt ans : M. le marquis de Belloy qui, outre ses volumes de poésies, a donné deux actes charmants, la *Mal'aria* et *Damon et Pythias*.

C'est une chose digne de remarque, comme tous ces auteurs de comédie (et j'en pourrais citer d'autres) font bien les vers. Ils ont tous, plus ou moins, une pétulance élégante, une

Digitized by Google

plume fine, coquette et lustrée, une pointe de sensibilité spirituelle, beaucoup de mots bien amenés, encadrés à leur place, un peu du style de Regnard, avec plus de soin, peut-être aussi plus de recherche. Si nous n'avons pas aujourd'hui les plus grands maîtres, du moins possédons-nous les plus habiles ciseleurs d'alexandrins.

M. Leconte de l'Isle en est la preuve. Ce poëte à la façon de Victor Hugo, qu'il avait probablement beaucoup lu, a fait une poétique pour ses poëmes et conclu de ce qu'il savait tailler de bonnes choses dans certains monuments écroulés, que ces monuments seuls pouvaient fournir du marbre. Je ne suis aucunement de cet avis, ni personne au monde assurément, pas même M. Leconte de l'Isle. La preuve en est dans son livre même, où ses meilleures inspirations sont puisées non dans les ruisseaux grecs, mais à la source universelle, intarissable, où tous à leur tour, Grecs, Latins, Italiens, Allemands se sont abreuvés : à la nature. Ecoutez ces vers excellents :

MIDI.

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine :
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux ;
La lointaine forêt dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin dédaigneux du sommeil.
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille et va mourir à l'horizon poudreux.

Digitized by Google

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes,
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si le cœur plein de joie ou d'amertume,
Tu passais vers midi dans les champs radieux,
Fuis ! la nature est vide et le soleil consume :
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,
Altéré de l'oubli de ce monde agité,
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,
Goûter une suprême et morne volupté ;

Viens, le soleil te parle en lumières sublimes :
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin,
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

Voilà des vers ! Je n'en connais pas de plus pleins ni de plus larges dans toute notre littérature.

En ceci le progrès ne se peut nier. L'inondation romantique a laissé beaucoup de limon sur le bord, mais c'est du limon qui féconde. La langue poétique a reverdi. Elle est devenue plus simple et plus riche. La périphrase, la synecdoque, l'antonomase, toutes ces pédanteries des vieilles rhétoriques disparaissent peu à peu. D'un autre côté les excès des nouveaux maîtres sont atténués chez leurs disciples, leurs qualités se mêlent et se fondent, amoindries mais épurées, dans les poëmes qui naissent aujourd'hui. Nous remarquons surtout cette modération dans les hommes du juste milieu que nous plaçons au centre de notre armée.

Ils marchent sous le drapeau de la *Revue des Deux Mondes*. Ce recueil sage et honoré n'a jamais formé de poëtes, mais les accueille quand ils ont réussi. Alfred de Musset y a débuté par *Rolla*, composé, comme on sait, après le succès du *Spectacle dans un fauteuil* et de *Namouna*, ce beau portrait de Don

Digitized by Google

Juan encadré dans un enfantillage. C'est donc un honneur que d'être admis dans la *Revue des Deux Mondes* et *une sagesse* que d'y rester. Ses prosateurs ordinaires ne sont pas les premiers; mais les premiers parmi les seconds; ses poëtes se nomment Brizeux, Autran et Laprade.

M. Brizeux est du petit nombre de ces hommes incompris, mais heureux, qui s'adressent seulement à quelques-uns, mais que tous font semblant d'aimer, sans trop les lire. On le trouve original, parce qu'il a certains mots et certaines tournures de son endroit, et comme il serait bourgeois et vulgaire de ne point admirer les originaux, on le porte aux nues. Mais quand on cite des vers de lui, l'on choisit précisément les morceaux qui ressemblent aux poésies de tout le monde : sa chanson des pêcheurs, par exemple, ou le tableau de son joli chevreuil qui se fait chasser tout le jour par les chiens et rentre en vainqueur, caressant et farouche. M. Brizeux réussit donc parce qu'il lui manque ce qui lui faut pour plaire : la grâce, disaient les Grecs, la force comique, disaient les Latins, le charme, dirait-on chez nous. Il a pourtant de la simplicité, de l'imagination, de vraies larmes. Il voit et il sent, mais ne sait ou ne veut dire, dédaigne ou craint de répandre ce qu'il a sur le cœur. Pour l'apprécier dignement il faut être aussi poëte que lui et refaire d'imagination son œuvre. Voilà sans doute pourquoi tant de gens se piquent de l'admirer.

Quant à M. de Laprade, il nage en plein dans ce milieu dont je parlais tout à l'heure. Il descend de Lamartine, mais se tient prudemment entre les *Harmonies* et la *Chute d'un Ange*. Il jette même dans ses *Symphonies* (Michel Lévy, 1855) quelques notes de Victor Hugo :

Le rossignol amoureux,
Langoureux
Qui s'enivrait d'une rose,
L'oiseau poëte est parti
Averti
De l'hiver et de la prose.

Digitized by Google

Mais ces dissonances sont rares. M. de Laprade est avant tout lamartinien. Les idées lui manquent ; il chante cet idéal vague et vivant qui est l'âme de la nature, c'est un panthéisme un peu trop antique, un peu trop vieilli, pas du tout chrétien, qui voit Dieu partout, excepté dans l'homme. En effet, l'homme manque partout dans les vers de M. de Laprade. Ce poëte le fuit, le hait, le méprise :

Salut, ô noirs sapins que les glaciers défendent !
Temple contre l'homme abrité !...

Me voici, du désert je ne veux plus descendre ;
Plus de pacte avec les humains !...

Je veux lancer encore un dernier anathème
Sur les hommes, ce vil troupeau...
Je les hais de l'amour que j'ai pour la nature....

Ici tout vain regret s'est éteint dans mon cœur ;
J'y pourrais voir paraître
Mon siècle tout entier sans éprouver d'horreur
Ni de mépris peut-être, etc., etc.

Or je suis homme, et tout ce qui n'est pas humain m'est étranger. Ce panthéisme-là me paraît faux, étroit, coupable ; en poésie il est énervant et stérile : M. de Laprade l'a dû sentir en écrivant tant de beaux vers qui se ressemblent tous ; en prodiguant un talent qu'il a peut-être seul aujourd'hui, une abondance de veine et d'esprit, une verve copieuse, une immense provision d'images, de rimes, d'épithètes, de mots sonores et doux, une rare habileté de ciseleur et de prosodiste à tailler les hémistiches et à les rejoindre, presque sans chevilles, dans la strophe qui se tient debout, pour entasser d'infinies variations sur un motif déjà connu, toujours le même. Il l'a si bien senti que, dans ce volume même de Symphonies, il abjure la religion des glaciers et des chênes, et tombe avec ses cris les plus éloquents au pied de la croix. Il l'appelle arbre divin, par un reste de naturalisme, mais il

Digitized by Google

voit aussi l'Homme-Dieu.... Tout l'univers est plein du grand crucifié, crie-t-il aux païens, dont, quelques pages plus haut, il chantait les idoles.

Mais revenons au juste-milieu. M. Autran, de Marseille (M. de Laprade est de Lyon, M. Leconte de l'Isle est créole ; les poëtes ne naissent guère à Paris), nous attend à la place prudente qu'il s'est faite entre les fétiches de l'idéal et les réalistes. Il veut bien chanter les laboureurs et les soldats, mais en vers alexandrins et en style, sinon noble, du moins soutenu : il en résulte, surtout dans les causeries de la ferme et du camp, je ne sais quelle confusion de simplicité prosaïque et de littérature où l'art et la vérité souffrent à la fois. Les tentatives de M. Autran sont honorables, et l'épopée populaire (bien que le nom sonne mal avec l'épithète) réclame chez nous son Gœthe ou son Voss ; mais le poëte n'a pas encore trouvé sa forme. Il a réussi cependant, à cause de ses idées vraiment belles et poétiques, et de ses récits aimables, émouvants même, plein de frais tableaux et de hautes leçons. J'ai relu hier son livre (226 pages de vers) tout d'une haleine [1].

Si M. Autran veut aborder franchement le langage populaire, et le rendre artistique, il me semble qu'il devrait renoncer avant tout à l'alexandrin. Ce grand vers a besoin de trop gros mots pour les sujets simples ; il a des habitudes trop pompeuses et trop régulières ; il exige trop de chevilles pour rester en équilibre, et, somme toute, ne contient pas plus de matière que n'en mesurent les mètres plus courts. Béranger le savait bien, quand il y renonça ; M. Pierre Dupont le sait bien aussi, lui qui s'est fait le poëte du peuple.

Toujours crotté, sans goût ni grâce,
Finaud n'est pas trop déplaisant,
Il a la queue en cor de chasse,
Les yeux brillants du ver luisant ;

[1] *Laboureurs et Soldats* ; Michel Lévy, 1854, 2me édition : 3 francs.

Digitized by Google

Ses crocs sont prêts, son poil de chèvre
Se dresse dur comme des clous,
Dès qu'il sent la trace d'un lièvre,
Dès qu'il sent la trace des loups.

Un jour, près d'une fondrière,
Jeanne, en conduisant son troupeau,
Dégringola dans la rivière,
Finaud la repêcha dans l'eau.
Et moi j'aurai la récompense :
Jeanne me prend pour épouseur.
C'est tout de même vrai, j'y pense,
Que les chiens n'ont pas de bonheur !

Comme tout cela est vif, net, à la fois pimpant et vrai, poésie et nature? Mettez en alexandrins ces vers de M. Pierre Dupont, qu'aurez-vous? Le trait émoussé, plusieurs mots de trop et la vivacité disparue.

J'en aurai tout l'honneur, avec la récompense,
Jeanne au prochain avril me prend pour épouseur,
Ainsi va ce bas-monde, et c'est vrai, quand j'y pense,
Que les malheureux chiens n'ont jamais de bonheur?

Béranger eût été plus concis encore que M. Pierre Dupont, il aurait dit peut-être :

Il l'a sauvée et c'est moi qu'elle épouse :
Ces pauvres chiens, ils n'ont pas de bonheur !

Puisque nous en sommes à la cavalerie légère des chansonniers, disons vite qu'elle continue ses évolutions et ses petites guerres d'escarmouches. M. Giraud, M. Festeau, M. Barthélemy maintiennent le genre. M. Clairville flonflonne plus que jamais et en vers aussi joyeusement mauvais que ceux du temps de Bacchus, Comus et Momus ; mais le géneral de la brigade se nomme à présent Nadaud : il est à la fois le poëte, le musicien et le chanteur de ses œuvres ; il règne dans les salons, du monde et du demi-monde ; il chante ses grivoiseries

Digitized by Google

élégantes un peu partout, même devant les artistes qui cependant se piquent de ne plus aimer la chanson. Nul mieux que lui n'a célébré le pays latin ; il lui arrive souvent de s'attendrir et de côtoyer la romance, il lui est même arrivé d'avoir une idée sévère (*le Mendiant*) qu'il a rendu en vers bien frappés.

Ainsi rien ne manque, pas même la fable qu'on croyait oubliée, et que M. Lachambeaudie a remise en honneur, en la revêtant d'une teinte socialiste. Qu'on ne se récrie pas, il faut s'en prendre au genre, dont on reconnaîtra l'innocence en relisant la première du maître, *la Cigale et la Fourmi*. La fable dit ce qu'on veut et comme on le veut : en voulez-vous la preuve? Ecoutez ces quelques vers de M. Théophile Duchapt, conseiller d'appel à la cour de Bourg. Je vous défie d'en retrancher un mot.

Un renard, ayant froid sans doute,
D'une peau de mouton qu'il trouva sur sa route
Certain soir d'hiver s'affubla :
Mais sa toilette
A peine faite,
Survint un loup qui l'étrangla
Et l'avala.
Certes cela
N'a rien d'étrange ;
Car dans ce monde, hélas, quand on
Se fait mouton
Le loup vous mange.

La fable nous ramène en Suisse où elle est cultivée avec succès par M. Porchat, de Lausanne, et avec une grande exactitude de couleur par un Genevois, M. Antoine Carteret. Et puisque nous sommes chez nous et que nous comptons les poëtes, n'oublions pas les nôtres : MM. Petit-Senn, Henri Blanvalet, Albert Richard, Jules Vuy, Amiel (je ne parle que des vivants), de Bons, Oyex, Favrat, Juste Olivier qui vient de

Digitized by Google

publier une deuxième édition, très-vanté par les journaux parisiens, de *ses Chansons lointaines*. Nommons aussi les Belges Van Hasselt et Parthon de Von. Et rentrons dans l'empire de France.

Puisque la France est un empire, elle doit avoir des poëtes impériaux. En grand nombre et des plus mauvais. Ceux qui veulent s'en convaincre n'ont qu'à lire un gros livre publié dans le temps sous ce titre : *La poésie de Napoléon III*. Cependant le gouvernement a converti à son sénat Alfred de Vigny, et ne déplaît ni à Musset, ni à Sainte-Beuve. Seulement ces poëtes ne l'ont pas encore chanté. Ceux qui le chantent sont Méry et Barthélemy, bonapartistes de la vieille roche. Le dernier, après quelques infidélités flagrantes, est revenu à ses premières amours. Il a célébré récemment la prise de Sébastopol, en bouts rimés remplis à grands efforts d'épithètes sonores. Il a perdu sa verve en gardant ses défauts. Quant à Méry, la prose et le feuilleton du théâtre l'empêchent de rimer tout son saoûl, mais il s'y remet quelquefois avec sa pétulance verbeuse et pétillante. Il peut faire les plus grands tours d'adresse qu'on ose demander à la prestidigitation poétique : il a improvisé une tragédie et mis en vers, coup après coup, toute une partie d'échecs. Ces jeux-là, dans un meilleur temps, l'eussent mené fort loin.

M. Arsène Houssaye est aussi un *poeta cesareo*, mais il dirige une bande à part. Nous le plaçons au centre gauche de notre armée ou de notre parlement. Il est un Grec du temps de Louis XV ; il aime la beauté antique et les paniers, les profils corrects et les mouches. Ce mélange n'est point déplaisant : il en résulte une certaine grâce un peu maniérée, mais douce à voir : figurez-vous une Vénus au pastel, vêtue, il est vrai, mais très-décolletée, avec un sourire de comédienne et une larme au coin de l'œil. Autour de M. Houssaye, qui dirigeait hier encore la comédie française et l'a fait prospérer sept ans, se groupe l'essaim très-inoffensif des *fantaisistes*.

Digitized by Google

Ils ont leur revue, l'*Artiste*, autrefois très-florissante et où Balzac et George Sand ont écrit. Ils sont tous frais et doux, quelquefois aussi froids et fades. Plusieurs d'entre eux ont du talent. M. Henri Mürger était des leurs quand il faisait ses plus jolis vers et de ses scènes de Bohême les plus folles. M. Edouard Plouvier leur chante gaîment l'ami soleil. M. Philoxène Boyer, qui débuta, je crois, par un livre où il nommait Victor Hugo pape, et qui célèbre à présent le sabre et la crosse, est aussi dans leurs rangs : il se montre habile en ciselure. M. A. de Vaucelle, Auguste Desplaces honorent la bergerie de M. Houssaye par des odelettes souvent réussies : le premier a tenté une fois le vers de onze syllabes, en quoi d'autres auraient dû l'imiter. Mais celui que j'aime le mieux, parmi ces poëtes élégants, est M. N. Martin qui se distingue par un air de franchise et de sincérité flamande. Il vaut Henri Conscience dans ses bons moments.

Les fantaisistes et les ciseleurs nous poussent vers l'aile gauche où trône Théoph. Gautier, l'aide de camp de V. Hugo, et le chef actuel de l'école. On se tromperait cependant si l'on croyait que l'auteur d'*Albertus* et d'*Emaux et Camées* n'était qu'un reflet du maître. Il ne lui a pris, ni son moyen âge, ni ses opinions modernes, ni aucune de ses idées philosophiques et sociales : Théophile Gautier a les idées en horreur. Il lui a pris seulement son manteau pour en centupler la richesse. Il en a fait un vêtement de nabab. Théo, comme on l'appelle dans l'intimité, est au règne minéral ce que M. de Laprade est au règne végétal : il s'est fait l'apôtre des pierreries. Nul n'a un dictionnaire descriptif plus heureux que le sien ; il sait tous les mots que le vulgaire ignore et n'emploie guère que ceux-là ; il en résulte souvent un abus de couleur, une singularité d'expression poussée jusqu'au pédantisme ; mais souvent aussi une exactitude minutieuse, un éclat de nuances imitatives où ce poëte seul peut arriver. Un fait à noter, c'est qu'en décrivant tout ce qu'il veut et en bornant là son talent, Gautier n'est

Digitized by Google

jamais tombé dans la guerre didactique. Il est artiste en orfévrerie parlée ; il fait des vers *benvenuto-celliniques*, lui disait sans rire un de ses élèves, M. Etienne Eggis, de Fribourg.

Théophile Gautier rassemble autour de lui tous les enfants dispersés du pur romantisme. Il a un *alter ego*, qui lui a succédé dans le feuilleton de *la Presse*, M. Paul de Saint-Victor. Il compte une foule de jeunes disciples réunis autrefois dans un petit journal, *Paris*, supprimé il y a deux ans à cause des articles de M. Alphonse Karr, encore un poëte. Ces conscrits se disséminent à présent par une multitude de feuilles volantes qui tourbillonnent dans Paris, sitôt mortes que nées. Théophile Gautier a aussi pleins pouvoirs dans l'*Artiste* et sur l'élégant bataillon de M. Houssaye ; il entre enfin, mais avec une autorité moins forte et moins active, dans le gouvernement plus républicain de la *Revue de Paris*.

Cette *Revue*, dont je parlerai librement, quoique j'aie l'honneur d'y occuper une petite place, a du succès, de l'influence, des abonnés, des écrivains, mais elle se cherche encore. Elle n'offre ni cette unité de direction qui maintient d'autres feuilles dans un juste milieu de médiocrité distinguée, ni la variété d'idées et de styles qui donne une physionomie si originale à certains journaux étrangers. Elle est inégale et non multiple ; elle forme une école fondée seulement sur des antipathies communes, et reste militante pour ne pas trahir (ce qu'elle devrait oser faire) la diversité de tendances positives qui anime ses jeunes soldats. Elle sait ce qu'elle ne veut pas, elle ne dit pas ce qu'elle veut. Êtes-vous de mon avis ? En littérature surtout, je n'aime pas les compromis ; je demande ou la monarchie ou la république.

Cependant, je l'avoue de grand cœur, la *Revue de Paris* est le seul endroit maintenant où l'on puisse parler sans périphrase. Les autres feuilles sont souvent fermées aux esprits indépendants et résolus. Aussi est-ce là que la vieille garde romantique retrouve son camp de poëtes ; le mot est de

Digitized by Google

Victor Hugo parlant de cette même *Revue de Paris*. Emile Deschamps, Antony Deschamps, l'homme doux et l'homme fort, les deux frères amis, les membres des vieux cénacles y disent leurs derniers vers. Les jeunes y accourent en foule. M. Ratisbonne, qui, s'étant mesuré d'abord avec le Dante, a pris dans cette lutte un vers franc, bourré, de ces vers dont on a plein la bouche et que M. Sainte-Beuve aime tant, a fait des sonnets tout italiens pour la *Revue*. M. Bouilhet y a publié deux poëmes, Melœnis et les Fossiles, où la forme travaillée et souvent parfaite a la plénitude sonore que nous aimons. M. Th. de Banville y a jeté le cri éloquent que j'ai répété à l'entrée de cette étude. M. Leconte de l'Isle, déjà nommé, s'y berce à part, rêvant de la Grèce et de l'Inde ; il y a place pour tous, même pour les transfuges de la *Revue des Deux Mondes*, pour M. Blaze de Bury.

La *Revue de Paris* est rédigée par M. Maxime Du Camp et Laurent Pichat, deux poëtes. J'ai longuement parlé ici même du premier; je n'ai point caché mes vives sympathies pour la vaillance aventureuse de son esprit ; je ne change rien à mon dire. C'est donc M. Laurent Pichat de qui je vais parler ; ses *Chroniques rimées* sortent à peine de chez l'imprimeur ; elles m'arrivent tout humides. C'est un beau livre et imprimé magnifiquement.

M. Laurent Pichat n'en est pas à son coup d'essai : ce volume est son troisième. Il descend en droite ligne de Victor Hugo, robuste rejeton du côté mâle. Son vers est nerveux, coloré, touffu. Ses rimes sont magnifiques, d'où elles contractent certaines habitudes de commandement. Ses idées (il en a beaucoup, il en a trop) se présentent en images. Le pittoresque y gagne ce qu'y perd quelquefois la précision. Ebloui par ce qu'il voit, le poëte veut nous montrer tout ; il nous étourdit et nous enivre. Son œuvre est une forêt où il se garde bien de frayer un chemin, craignant d'y creuser une ornière. Il lui vient souvent de grandes pensées, mais il ne veut pas les sui-

Digitized by Google

vre, il les oublie, entraîné par son imagination, souvent par sa rime, vers un nouveau tableau. Il dit un jour, par exemple :

Partout où j'ai passé, dans les lieux catholiques,
Comme un trésor on garde, avec un soin jaloux,
De la mort de Jésus les divines reliques,
Des morceaux de la croix, de l'éponge et des clous.

J'ai reconstruit la croix un jour, par la pensée !

Quelle idée, quel sujet, quelles perspectives de grande poésie se déroulent devant cet admirable vers. Le poëte le sait bien, mais que lui importe ? Il les a vues et indiquées, c'est tout ce qu'il lui faut. Il redescend de sa haute montagne et court dans les pentes fleuries. Ainsi presque toujours. De là un peu de confusion qui déplaira peut-être aux lecteurs positifs. Le volume fermé, l'on ne saura guère ce que pense le poëte, et si on lit la préface où il s'explique, on ne le saura plus du tout. Mais les hommes de sentiment, les femmes surtout, le comprendront à merveille. L'auteur des *Chroniques rimées* ne pense pas, il sent. Là est l'unité, la *ressemblance à soi-même*, pour parler allemand, l'harmonie. Dans ce labyrinthe d'images marche un honnête homme qui se montre toujours lui, plein de force et de tendresse. Il s'indigne du mal et en souffre ; son enthousiasme est généreux, son amour ardent, son cœur se donne ; on le sent qui pleure et qui saigne ; on devine pourquoi. Toutes les grandes choses le remuent : les chevaliers d'autrefois et le peuple d'aujourd'hui, la famille et l'humanité, la maison et le monde. Voilà pourquoi ses vers n'ont rencontré que des sympathies dans les critiques de bonne foi. On sent en lui mieux qu'un penseur fouillant la réalité, mieux qu'un rêveur s'évaporant dans le bleu du ciel ; on sent l'homme. «Il n'y a d'homme véritable que le poëte,» disait Schiller, qui disait bien.

Eh bien ! critiques obstinés, lisez donc le quart des livres que je viens de vous nommer ; lisez seulement les *Chroniques*

Digitized by Google

rimées, n'en lisez qu'une page, n'en lisez que huit vers ; — quand le poëte aimant s'écrie : O terre, qu'as-tu fait des morts que j'aimais?

On te couvre de croix, on te charge de pierres,
Son pauvre souvenir, on veut te l'arracher,
On épuise son cœur, on use ses paupières,
Un jour vient où notre œil ne sait plus où chercher.

L'homme alors vers le ciel tourne un regard avide :
Le séjour des aimés, c'est là qu'on le bâtit !
Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, si ton ciel était vide !
J'y croyais pourtant bien lorsque j'étais petit.

Et dites-moi si la poésie est morte.

Or, notez le point, je suis loin d'avoir fini. Je n'ai point parlé des femmes : de Mme Louise Collet, pensionnaire et presque sociétaire de l'Académie française; ni de Mme Amable Tastu qui, bien qu'enlevée aux lettres par de sévères devoirs maternels, ne peut pas ne plus faire de vers; ni de Mme Desbordes Valmore qui revit, dit-on, dans sa fille Ondine, déjà poëte à onze ans ; ni de Mme Anaïs Ségalas, qui a commis tout dernièrement de bien méchants vers contre Victor Hugo; ni de Mme de Sasserno, planète de Lamartine, récemment découverte au ciel italien ; ni des jeunes ouvrières en couture et en poésie qui sont patronées par nos poëtes ; ni de Mme Hermance Lesguillon ; ni de Mme Claudia Bachi. Je n'ai point nommé M. Vaquerie, M. Pommier, romantiques de l'extrême gauche ; le dernier devient de temps en temps classique pour se faire couronner par l'Académie, dont il se moque atrocement. Je n'ai point signalé M. Charles Fournel, qui peint en vers des miniatures moyen âge et des légendes dorées avec une grande curiosité d'esprit et de couleur. Ni M. Ulrich Guttinguer, vétéran de la grande armée, qui encouragea dans le temps les débuts de Victor Hugo et d'Alfred de Musset. Ni M. Alexandre Dumas fils, lequel débuta par un volume de *Mussetage* : *les Péchés de jeunesse*, et vient d'écrire pour M. de

Digitized by Google

Castellane (impresario d'un ravissant théâtre de salon) un acte en vers, *le Roi et la Reine*. Ni M. de Grammont, ni M. Boulay-Paty, ni M. de Matronne, qui ont remis le sonnet en honneur. Ni M. Octave Lacroix, l'éditeur d'Hégésippe Moreau, l'ex-secrétaire de M. Sainte-Beuve et l'auteur de l'*Amour et son train*. Ni M. Lacaussade, un poëte des tropiques : il fait chaud dans ses vers. Ni mille autres dont j'ai parcouru les volumes dans les bureaux des revues : M. Siméon Pécontal, M. Eugène Bonhoure, M. Maurice Germa, qui dit gracieusement que le cerf

Vient laper son image au courant du ruisseau ;

M. El. Greeves, M. Ernest Prarond, M. Armand Barthet, M. Amédée Rolland, M. Edouard Burdet, M. Espérance Picard, M. Octave Ducros (de Sixt), M. Emilien d'Aulnay, M. Ernest de Chancel, qui a dit à une femme, en lui parlant de ses yeux :

Vous les aurez volés, du moins je le suppose,
Au manteau dont la nuit se pare chaque soir,
Un vol est vite fait, alors que tout repose ;
Deux étoiles de moins, qui diable peut les voir ?

M. Piorry, Mlle Noémie Thurel, M. de Morgny, M. Alex. Guérin, M. Dromain, M. Adelbert, M. Lefèvre Deumier, qui entend le tonnerre :

Aboyant dans les cieux après l'homme qui passe,
Et de ses dents d'éclairs voulant mordre sa trace ;

M. Deltuf, M. Astruc, M. Barateau, M. Amat, M. Dumaine, M. Crémieu, M. le comte César de Pontgibaud,..... vous me direz quand il faudra que je m'arrête.

Eh bien, je m'arrête ; parmi tant de poëtes que j'ai nommés il en est beaucoup qui méritent d'être relus, il en est bien peu qui ne méritent pas d'être lus, il n'en est aucun qui n'ait été vraiment poëte un jour.

Marc Monnier.

Digitized by Google

DE L'AVENIR POLITIQUE DE L'ANGLETERRE

PAR

le Comte de MONTALEMBERT.

APRÈS LA PAIX

CONSIDÉRATIONS SUR LE LIBÉRALISME ET LA GUERRE D'ORIENT

PAR

le Comte A. de GASPARIN.

On m'a dit que j'avais confondu l'individualisme avec le radicalisme. — Ce n'est cependant pas blâmer l'usage que de condamner l'excès. — Le laudanum est un remède, et pourtant il est un poison. — Entre le marasme et la fièvre il y a la vérité. — L'individualisme qui est un principe de vie est aussi un principe de destruction. — Et d'ailleurs je n'ai point confondu, j'ai comparé. Il est vrai que le résultat de la comparaison a été un rapprochement, sinon dans les intentions, au moins dans les résultats ; mais à qui la faute? Je n'ai fait qu'écouter et regarder. Aurais-je mal entendu et mal vu?

L'Amérique nous est donnée pour la terre classique de l'individualisme. Tout y est entreprise particulière. Les écoles, les églises, parfois même les armées. L'Etat n'a rien de commun avec l'instruction ou la religion, souvent on se passe de lui pour faire la guerre. Il n'a ni influence matérielle, ni influence morale, ni influence intellectuelle. Voilà donc un pays où règne l'individualisme, et j'ai cru voir que c'est le radicalisme qui gouverne.

En Angleterre, l'individualisme a fait de grands progrès depuis un quart de siècle. J'ai cru voir que la plupart de ses étapes étaient gardées par le radicalisme.

Digitized by Google

Dans le livre de M. de Gasparin j'ai lu la phrase suivante : Laissez faire l'individualisme appuyé sur l'Evangile, il résoudra les questions sociales, les questions politiques, les questions d'Eglise. Je ne m'occuperai pas en ce moment des questions politiques ni des questions sociales ; mais que sont les questions d'Eglise ? « Les dotations monstrueuses de l'anglicanisme. » Cette manière de poser le problème implique la façon dont il doit être résolu ; en effet M. de Gasparin nous annonce que « l'aristocratie anglaise perdra les hautes positions cléricales le jour où la religion nationale aura succombé. » La mort de l'Eglise anglicane, telle est donc la solution de l'individualisme. — C'est également celle du radicalisme.

Est-ce à dire que M. de Gasparin soit un ami du radicalisme? Ce serait étrangement méconnaître le caractère du livre et bien plus encore celui de l'auteur que d'adresser à celui-ci un pareil reproche. Il ne veut ni « de la souveraineté du but, ni de la souveraineté du nombre. » Ce qu'il déteste dans l'appareil gouvernemental est maintefois ce qui précisément serait le plus du goût de la multitude. Ce qu'il proclame, ce sont les devoirs de la conscience personnelle, et non pas les droits des appétits grossiers de la foule. Il n'y a rien du radicalisme chez lui, ni dans ses instincts, ni dans ses intentions, ni même dans ses plus lointaines sympathies. Mais je crois que le radicalisme éclatera dans le résultat. Où l'individualisme a fait la brèche, le radicalisme plantera son drapeau.

Il faut ici que je m'arrête un instant. Je le dois à M. de Gasparin, je le dois également à ceux qui me font l'honneur de s'intéresser à cette étude. Il est nécessaire que j'essaie de donner une définition de l'individualisme, tel que je l'ai combattu, tel que je le redoute pour l'Angleterre. Il y a, je le sais, dans toute définition quelque chose d'un peu personnel, d'arbitraire et par conséquent de faux. Afin d'échapper le plus possible à ce péril, je m'efforcerai de suivre scrupuleusement la pensée même de M. de Gasparin, de la suivre sur le terrain même

Digitized by Google

qu'il a choisi. En voyant qu'en certaines contrées l'individualisme se manifeste par le mépris des lois, par le dédain des règles morales les plus élémentaires, par la négation de l'opinion publique, on est tenté de dire : « L'individualisme, c'est en politique, l'anarchie ; dans la vie privée, l'égoïsme ; dans les relations sociales, l'isolement. Non pas, dit M. de Gasparin, c'est le mauvais individualisme dont vous venez de parler ; l'individualisme, fruit des passions humaines.

— Qu'est-ce donc que le bon individualisme ?

En morale, il consiste à employer toute son énergie à lutter contre les mauvais penchants implantés dans le cœur, à sacrifier les convenances aux devoirs, à faire le bien quoi qu'il en coûte, à fuir le mal quelles que soient ses séductions, à persévérer avec fermeté à travers les tentations, les découragements et les périls dans la voie qu'indique la conscience. — Cet individualisme-là, pour peu pratiqué qu'il soit, ne laisse pas que d'être fort connu dans le monde, où on le désigne sous le nom de vertu.

En religion, il consiste à croire uniquement pour soi et uniquement par soi. Il faut se garder de la tradition et se défier de l'autorité qui n'a rien à voir en ces matières ; il faut juger en toute liberté des opinions admises, des religions d'Etat, des morales officielles.—Il n'a pas manqué d'hommes qui ont eu cet individualisme-là en partage, Bayle, Voltaire, Feuerbach. Seulement on l'a appelé la philosophie.

Ici la pensée de M. de Gasparin m'empêche de poursuivre. Je n'admets, me dit-elle, que l'individualisme chrétien, que celui qui s'appuie sur l'Evangile. — Je consens. — Ceux-là donc seulement seront individualistes qui, méditant les Livres saints, y prendront non-seulement leurs principes de conduite, mais leurs règles de foi. — L'un est plus frappé du précepte d'humilité, d'obéissance et d'autorité qui y est contenu et se soumettra aux prescriptions d'une Eglise ancienne. — Un autre, croyant voir que saint Paul a recommandé le célibat,

Digitized by Google

prêchera la vie monastique. — Un autre, comprenant un point dogmatique d'une certaine façon, se séparera de la multitude qui le comprend d'une façon différente. — L'un croira devoir se servir de sa raison pour éclairer sa foi, l'autre de sa foi pour briser sa raison. — Cet individualisme-là, c'est la lutte, il a rempli le monde, sous le nom de théologie.

Mais, me dira-t-on, il ne réside pas dans la façon de comprendre; il réside dans la fermeté, dans la vigueur de la conviction, dans le dévouement à la soutenir et le zèle à la propager. Je regarde dans l'histoire et je trouve les noms de Jean Huss, d'Ignace de Loyola, de Knox et de Rancé. L'individualisme, c'est l'énergie dans la foi.

Suis-je enfin d'accord avec M. de Gasparin? Non pas, car son livre tout entier me dit que l'individualisme tel qu'il l'entend est incompatible avec le catholicisme, avec le puséisme, avec la religion d'Etat, avec la charité officielle, avec la hiérarchie épiscopale, avec l'amour de la tradition religieuse et le respect de ses symboles extérieurs et l'autorité de ses représentants. L'individualisme ne repose ni sur la foi, ni sur l'énergie, mais sur la doctrine. Ne serait-il donc par hasard qu'une opinion?

Peut-être; mais cette opinion n'est rien moins que la vérité absolue. Le dernier mot de l'individualisme de M. de Gasparin, c'est donc, dans sa pensée intime, l'infaillibilité de la doctrine. Il est dès lors évident qu'il n'y aura autre chose à faire qu'à désirer son triomphe et à le hâter de ses vœux et de ses efforts. Mais il est sinon aussi évident, du moins tout aussi naturel que ceux qui ne croient pas la vérité absolue intéressée à la chute ou à l'amoindrissement de l'Eglise anglicane, à la diminution d'influence des universités d'Oxford ou de Cambridge, à l'ébranlement en un mot ou à la ruine de tout le système national religieux anglais, il est naturel, dis-je, que ces gens-là, et j'en suis, redoutent la prépondérance de l'individualisme, quelque moral, quelque élevé qu'il soit, de M. de Gasparin.

Digitized by Google

J'ai à dessein, et pour me conformer à la pensée de M. de Gasparin, restreint singulièrement le sens du mot individualisme. Mais au fond, l'individualisme n'est ni plus ni moins qu'un agent qui peut produire le bien ou le mal, de grands hommes ou des esprits étroits, se mettre au service d'idées fausses ou de nobles inspirations. Le martyrologe est rempli d'individualistes. Il y a beaucoup d'individualistes dans les bagnes de Toulon ou de Rochefort. Il y a des scélérats pleins d'énergie, et il y a des gens de bien qui ne sont pas dénués de courage. Je regrette d'être obligé de revenir sur un sujet que j'ai déjà traité, et de fatiguer ainsi, en redisant les mêmes choses, mais je considère l'individualisme contenu dans des limites modérées comme étant extrêmement favorable à la vie, au développement, à la prospérité et à l'avenir d'un pays. Celui que prône M. de Gasparin ne me paraît pas contenu dans ces limites, et voilà pourquoi j'en ai peur.

En Angleterre, il attaque, et M. de Gasparin n'en disconviendra pas, l'établissement anglican, cette grande Eglise qui a su unir la haute influence, les solennités graves, les traditions touchantes de la piété catholique à la ferveur libre et éclairée de la réforme, qui a compris que Dieu a mis dans le cœur de l'homme un besoin d'autorité aussi bien que dans son esprit des aspirations de liberté, et qui, après tout, a produit des générations si vigoureuses, un peuple si moral, un Etat libre et fort. Pourquoi donc la renverser, cette Eglise? Parce qu'elle a des tendances catholiques. Toujours la logique, arme facile des partis extrêmes! Si je vois dans un épiscopat puissant le gardien des grandes vérités spirituelles, est-il nécessaire que je le croie infaillible? Si je suis disposé à accorder une large influence à ceux que la religion de mon pays a revêtu d'un caractère sacré, faut-il que j'abdique toute raison personnelle? Parce que j'aime à contempler dans la croix placée sur un clocher, ou au carrefour d'un chemin, un emblème cher à tous les chrétiens, faut-il que

Digitized by Google

j'admette qu'elle a une puissance autre que celle des souvenirs qu'elle me rappelle? Parce que des femmes se dévouent au soin des malades et que je me découvre devant leurs robes grises, faut-il que je réclame la propagation des couvents? Oui, me répondront sans hésiter l'*Univers* et l'individualisme, qui ont tous deux le monopole de la vérité absolue.

Ce n'est pas sans de grandes hésitations que j'ai abordé ce terrain délicat. Mais les deux ouvrages dont j'ai entrepris de parler m'y entraînaient inévitablement. Oui, dirai-je à M. de Gasparin, l'Angleterre est individualiste, mais n'oubliez pas que cet esprit est chez elle contenu par un sentiment profond de respect pour l'autorité, pour les formes extérieures et antiques, pour la tradition religieuse. Oui, dirai-je à M. de Montalembert, le catholicisme a laissé sur le sol anglais des traces ineffaçables, une empreinte qu'on retrouve à chaque pas, et qui a été la base de sa grandeur; mais sur cette assise séculaire s'est élevé un édifice nouveau, habité par l'individualisme, c'est-à-dire par un principe d'indépendance spirituelle. Tout le génie de l'Angleterre est là. Là est la cause de sa grandeur, de sa puissance, de sa liberté. Qu'on n'essaie donc pas de détruire l'équilibre, de rendre l'Angleterre toute individualiste ou purement catholique. Elle ne serait plus l'Angleterre.

A l'existence de l'Eglise anglicane est étroitement liée celle de ces colléges et de ces universités dont M. de Montalembert a tracé une éloquente et sagace description, et qui donnent à l'aristocratie anglaise un cachet de culture lettrée sans pédanterie, en même temps que de vigueur morale. Cette éducation publique, avec son cortége de vieilles mœurs, d'études classiques, d'observances presque monastiques, d'exercices physiques presque militaires, avec le respect qu'elle tend à imprimer pour toute supériorité sociale, intellectuelle ou même matérielle; cette éducation ne fait peut-être pas de très-grands savants, mais elle fait des hommes. M. de Montalembert rappelle le mot du duc de Wellington qui, « revenu vers le déclin de ses jours

Digitized by Google

« dans le collége où il avait été élevé, se rappelant les jeux de « son enfance, et retrouvant la même précoce vigueur chez « les descendants de ses camarades, dit tout haut : *C'est ici « qu'a été gagnée la bataille de Waterloo.* »

Cette grave question de l'Eglise peut être envisagée à des points de vue très-différents, et l'Eglise elle-même doit se défendre contre des adversaires qui n'ont entre eux d'autres sympathies que celles que produit une animosité commune. C'est ainsi qu'elle a à soutenir les assauts de la théologie, de la théorie et de la passion politique. La théologie en veut à ses dogmes ; la théorie à l'appui qu'elle trouve dans l'Etat ; la passion politique à l'appui qu'elle donne à l'Etat. Jusqu'ici elle a résisté à la triple attaque de la conscience, je veux dire de certaines consciences, de l'individualisme et du radicalisme. Le temps amène nécessairement certains abus, comme il fait croître des plantes parasites sur le tronc vigoureux du plus beau chêne : qu'on les émonde sans toucher à l'arbre. Il est de force à braver les ouragans et à abriter longtemps encore la nation sous son magnifique feuillage.

Si les tentatives de l'individualisme contre l'Eglise anglicane ont été vaines, il était cependant nécessaire de les constater, et je tenais à expliquer pourquoi je redoute un trop grand développement de cet esprit, tel que l'a défini et que le conçoit M. de Gasparin.

Toutefois, ce n'est point uniquement dans la question ecclésiastique que je verrais dans la prépondérance de l'individualisme un triomphe des idées démocratiques ; dans le domaine plus spécialement politique, mes craintes sont également grandes, d'autant plus qu'elles sont déjà en partie réalisées.

Après les dernières élections qui eurent lieu en Angleterre, il n'y eut pas de parti qui ne parût et ne pût réellement se croire victorieux. Chacun avait raison de se réjouir, à ne considérer que la faiblesse de l'adversaire. Cette sécurité, je dirai

Digitized by Google

mieux, cette incertitude générale, était à la fois la preuve et la conséquence du morcellement, de la décomposition des partis.

Cette décomposition, désormais évidente, créait une situation toute nouvelle pour un pays dont le développement politique et l'histoire parlementaire reposent précisément sur l'antagonisme et sur les rivalités de ces deux grands partis séculaires, partis qui, se contenant, se surveillant et se succédant aux affaires, donnaient aux idées libérales quelque chose de traditionnel, et à la tradition quelque chose de progressif. Connaissant également et de longue date les conditions du gouvernement, ils évitaient avec un soin constant de l'affaiblir par la menace, ou de le rendre odieux par la violence. Les réformes s'opéraient sans secousse, parce que ceux qui les réclamaient savaient qu'ils auraient à les pratiquer et à compter avec elles. La résistance n'était pas désespérée, parce qu'elle songeait aux retours de l'avenir, et qu'ayant encore beaucoup à conserver, elle ne voulait pas tout compromettre. On traite avec respect et l'on soigne avec un amour particulier une terre de famille. C'est ainsi une garantie de sage aménagement et de modération, que l'hérédité dans l'opinion. En cessant d'être purement individuelles, c'est-à-dire viagères, les idées deviennent moins impatientes, par conséquent moins exagérées; moins personnelles, par conséquent moins âpres; plus vénérées, par conséquent plus profondes. Gardiens d'une constitution que leurs ancêtres leur avaient transmise, les deux partis, soit qu'ils s'efforçassent de la modifier, soit qu'ils désirassent la préserver de toute atteinte, n'auraient pu être soupçonnés, l'un pas plus que l'autre, de vouloir ou la trahir ou la renverser. Le pouvoir changeait de main sans changer de prestige; la royauté n'était point exposée à cette terrible alternative d'une humiliation à subir ou d'un péril à braver; sur quelque bras qu'elle dût s'appuyer, elle n'avait pas à se baisser. Les deux partis étaient également aristocratiques.

Digitized by Google

Et, pourquoi ne pas en convenir? l'aristocratie seule est capable de donner à la politique ces allures calmes, dignes et sûres, qui sont le propre de la puissance unie à la durée; elle seule peut former des partis véritablement forts et qui, de la force, aient les deux grandes vertus : la persévérance et la patience. C'est la nécessité du despotisme comme c'est la nature même de la démocratie que d'être pressé. Les aristocraties ont le temps d'attendre, parce qu'elles ne meurent pas. De plus, dans les partis aristocratiques la passion a moins de prise, parce qu'elle est constamment contrôlée, l'ambition est contenue par des ambitions égales et rivales; c'est l'essence même de l'aristocratie que de circonscrire dans de sévères limites les influences individuelles tout aussi bien que les influences populaires. Le despotisme et la démocratie, au contraire, ne reconnaissent guère que des masses et des chefs, les uns ou les autres, et parfois même les uns et les autres, au-dessus des lois qu'ils font plier devant leur omnipotence, ou qu'ils altèrent et brisent au gré de leurs mobiles caprices. Presque toujours, le grand danger que court un pouvoir quelconque, provient moins de ses ennemis que de lui-même. Il lui faut une barrière contre ses propres excès. Cette barrière, les partis aristocratiques la trouvent dans le fait d'une surveillance mutuelle et constante, dans les enseignements de l'histoire, c'est-à-dire dans la tradition du passé; dans la confiance en l'avenir, c'est-à-dire dans le sentiment profond d'une grande responsabilité. Mais où la dictature toute-puissante et tout individuelle, où la foule infaillible et anonyme trouvera-t-elle un frein à ses égarements?

L'existence des partis est incompatible avec un pouvoir qui, par sa nature même et l'étendue de ses attributions, doit les condamner à l'impuissance ou les contenir comme des factieux. Qu'on transporte l'autorité tout entière sur les marches d'un trône ou qu'on l'expose aux influences de la rue : elle ne pourra plus être légalement discutée ni librement jugée ; sous

Digitized by Google

Louis XIV il y a eu des mécontents et des courtisans : sous la Convention il y a eu des bourreaux et des victimes. Il n'y a eu de partis ni sous l'un ni sous l'autre de ces régimes, et il ne pouvait y en avoir. On trouve des hommes qui s'occupent des affaires publiques, quand même elles risquent de les conduire à la Bastille ou à l'échafaud. Mais la liberté et la sécurité sont indispensables pour former et maintenir ces grandes organisations d'intérêts, d'idées et de principes communs qu'on nomme des partis politiques.

Et en revanche ces partis sont, comme je l'ai dit, et comme l'histoire de l'Angleterre le prouve, les plus efficaces et les plus zélés protecteurs de cette sécurité et de cette liberté; c'est à eux, à leurs traditions, que les assemblées doivent cette stabilité, cette attitude régulière, cette pondération dans les idées sans lesquelles un parlement lui-même risque d'être aussi inconstant dans ses volontés que la multitude, plus despotique dans ses décrets qu'aucun tyran, plus anarchique qu'aucune démagogie, et de perdre ainsi la confiance du pays par ses faiblesses, par ses rigueurs, ou par l'excès de ses divisions.

Les partis donnent aussi au parlement un cachet particulier de dignité. On a reproché au régime constitutionnel de se laisser envahir par les questions personnelles, de développer outre mesure la prépondérance de certains intérêts et de certains amours-propres, d'être enfin une école de corruption et d'égoïste scepticisme, qui mettait au service de l'opposition les vanités blessées, et à la disposition du gouvernement les consciences faciles. Les partis en Angleterre avaient le grand avantage de rendre la vénalité impossible en la rendant manifeste, et d'empêcher les désertions par cela même qu'elles ne pouvaient passer inaperçues. Tant que des soldats combattent chacun pour son compte, qu'ils s'en aillent changer d'assaillants, escarmoucher à droite ou ferrailler à gauche, on ne s'en étonnera guère, on ne pourra pas non plus s'en indi-

Digitized by Google

gner. Mais que ces mêmes soldats soient enrégimentés sous des bannières distinctes, qu'au lieu de combattre individuellement, où ils veulent, suivant les instincts du jour, ils fassent partie d'une armée et aient reconnu une discipline, alors ce qui n'était que mobilité s'appelle désertion. Il y a toujours une certaine honte à abandonner son drapeau. C'est pour cela qu'il est bon d'en avoir un.

Rien ne donne aux caractères plus d'indépendance réelle que les liens et les devoirs qu'impose un parti. Les questions personnelles pâlissent et disparaissent devant le sentiment de l'intérêt commun. Il n'y a plus des gens s'arrachant des portefeuilles, il y a des principes se disputant la victoire; il n'y a plus des hommes visant, par la violence de leurs attaques, à faire mieux apprécier la valeur de leur adhésion, ou pouvant être soupçonnés d'une intention pareille; l'idée du drapeau, en grandissant peut-être la passion politique, la rend moins égoïste et par conséquent plus respectée. La solidarité des convictions assure leur désintéressement. L'opposition systématique, absurde quand la lutte n'est qu'une lutte d'amours-propres, de nuances secondaires, devient nécessaire et juste dès que les deux partis représentent des principes et non plus uniquement des ambitions hostiles. L'ennemi reste l'ennemi, et l'opposition c'est l'Argus aux cent yeux, l'observant constamment, le forçant à la sagesse, à l'activité, stimulant ses engourdissements et modérant ses emportements.

Pour que les partis puissent exercer cette action salutaire et forte, il faut qu'ils aient été consacrés et mûris par le temps. On en a vu qui surgissaient de quelque circonstance fortuite groupant des intérêts menacés, de quelque accident politique faisant taire les divergences individuelles sous l'impression d'un effroi commun. Mais ces partis-là, trop souvent violents, comme les causes spéciales qui leur ont donné naissance, sont presque toujours éphémères comme elles. On a vu aussi, à

Digitized by Google

d'autres époques, et dans d'autres pays, des partis essayer de se former, en imitation de l'Angleterre, et, en quelque sorte, théoriquement.

Équilibre des trois pouvoirs ; fait immense, excellent développement des institutions d'un pays parlementaire, base solide des libertés publiques. — Théorie séduisante, mais impuissante, comme l'est en politique la théorie, et profondément antipathique à toute démocratie. Voilà pourquoi la France en masse n'a jamais pris au sérieux le régime constitutionnel. Pour elle le véritable terrain de la lutte était ailleurs. Ce régime froissait ses instincts et ses passions. Quand il se débattait avec quelque difficulté, elle raillait son impuissance. Quand il montrait quelque vigueur et quelque habileté, elle l'exécrait comme aristocratique.

L'équilibre des trois pouvoirs! S'imagine-t-on qu'il se puisse créer comme on ferait de forces matérielles ou mathématiques. Quel est donc l'homme assez puissant pour faire surgir une aristocratie du milieu des décombres. Et si même elle existait ou qu'on pût la relever, croit-on que cela suffirait? Croit-on que, dans les moments de calme, elle pût avoir un grand crédit; dans les temps d'orage l'influence suffisante?

Il y a des gens qui sont assez disposés à voir dans une aristocratie une sorte de rouage nécessaire dans le mécanisme gouvernemental; une espèce de gendarmerie morale, faisant le service de la sécurité publique, traversant lentement et fièrement au milieu des passions politiques qu'elle contient, comme on voit une escouade fendre la foule qui se presse dans une place agitée; corps d'élite fort utile et dont un pays ne peut que difficilement se passer. Comme il faut une force publique matérielle, ainsi faut-il une aristocratie ! Singulière illusion. Quelque forte, quelque riche, quelque habile qu'on la veuille supposer, une aristocratie gendarme, c'est-à-dire limitée, c'est-à-dire isolée, sera faible, ou bien elle sera tyran-

Digitized by Google

nique. L'aristocratie n'est pas une chose matérielle, elle est un esprit; elle n'est pas une institution de la nation, elle est la nation elle-même.

Sans aristocratie, pas de régime constitutionnel vraiment sérieux possible; pas d'aristocratie possible si les tendances du pays ne sont aristocratiques. L'Angleterre a démontré le problème, et la France a fait la preuve.

« Le peuple est instinctivement ennemi de la liberté qui est d'essence aristocratique, autant qu'il est l'ami de l'égalité qui est d'essence démocratique. De là vient que cette même multitude qui, acceptant le mot de liberté pour mot d'ordre, se ruait, dans les jours de révolution, contre les aristocrates de Rome et les royalistes de France, s'est identifiée avec tant de fougue et de spontanéité avec ces deux destructeurs de régime de discussion : César et Napoléon Ier.

« La science n'a pas encore trouvé le secret de marier l'eau et le feu; or, l'égalité et la liberté c'est l'eau et le feu. »

Je viens de lire ces lignes dans un petit volume intitulé : *Les Césars et les Napoléons*, publié par M. de Césena avec un grand luxe typographique, comme il sied quand on aborde de si grands personnages. Il ne m'a pas paru que ce livre contînt des idées bien neuves, ni des aperçus bien remarquables; toutefois j'aime la façon nette dont la question est posée. — D'un côté la liberté, de l'autre la démocratie.— Elle est aussi résolûment tranchée que posée. Je n'ai aucune envie de discuter le choix de M. de Césena, seulement je constate l'aveu. La démocratie n'a que deux formes sous lesquelles elle puisse être représentée : l'anarchie, dont tout le monde est très-vite las, et qui ne peut jamais durer que peu de temps, et l'autocratie, qui est la véritable représentation de ses intérêts, de ses haines et de ses aspirations. *Tout gouvernement libre est fatalement aristocratique.*

Cela ne veut point dire que ce qu'on nomme un pouvoir

Digitized by Google

aristocratique soit nécessairement libéral. Il y a, et surtout il y a eu des oligarchies excessivement tyranniques et abominablement despotiques. C'est l'aristocratie limitée, celle dont je parlais tout à l'heure, qui est une force en dehors du pays qu'elle domine au lieu de s'identifier avec lui ; c'est une autre forme de l'absolutisme, et je comprends qu'elle soit odieuse au peuple. Autre est cette aristocratie-là, autre est l'esprit aristocratique, tel qu'il existe en Angleterre, ayant ses ramifications partout, jusque dans les affections des plus petits. C'est dans ce sens que je disais que l'aristocratie c'est la nation elle-même.

Cet esprit aristocratique, l'attaquer, l'affaiblir, c'est attaquer, c'est affaiblir la liberté. Le coup porté ne sera peut-être pas immédiatement sensible ; en politique les transitions ne sont pas toujours brusques, et les conséquences se déduisent lentement ; mais, surtout quand elles sont mauvaises, il est bien rare qu'elles ne finissent pas par éclore d'une façon ou de l'autre.

Or, de tous les coups portés à l'esprit aristocratique, je n'en puis guère concevoir de plus dangereux que la destruction des partis qui offraient l'immense avantage de placer entre les mains des classes supérieures un moyen d'action très-fort et cependant très-naturel. A ne regarder que la surface des choses, on remarquera que la rivalité des deux partis assurait à l'aristocratie le maintien matériel du pouvoir qui, entre les deux adversaires, ne pouvait jamais tomber à terre. Mais le fait moral était bien plus considérable. La nation, accoutumée à s'identifier avec l'un ou l'autre de ces partis s'était par cela même habituée à voir dans ceux qui les dirigeaient ses représentants et ses chefs, et tout naturellement leur donnait sa confiance. D'une part, l'unité sévère de chacun des partis inspirait à leurs adhérents ce sentiment de respect, cette énergie qu'inculque toute bonne discipline ; d'autre part, leurs divisions assuraient le pays contre toute tentative dérobée d'op-

Digitized by Google

pression et d'envahissement oligarchique. Il y avait deux partis en Angleterre, tous deux aristocratiques, sans qu'aucun pût être appelé le parti de la noblesse. Qu'ils périssent définitivement : le parti démocratique se lèvera et entrera en lice. Il se formera alors un parti aristocratique en ce sens que son essence, son but, sa raison d'être seront de maintenir et de fortifier les traditions et les prérogatives aristocratiques. De ce jour l'aristocratie sera perdue, la liberté fatalement compromise.

Il faut ici que je m'arrête à un nom qui est sans contredit le plus grand nom politique de l'Angleterre moderne. Ce nom, ce n'est pas sans quelque effroi que je l'aborde, car je n'ignore pas que les grandes mesures auxquelles Peel a présidé l'ont entouré d'une auréole par laquelle il y a quelque témérité à ne pas se laisser éblouir.

Je n'entends point discuter la sagesse ni même l'opportunité des réformes commerciales qu'il a fait passer dans la législation anglaise, la question, à mes yeux et en ce moment, n'est pas là ; mais sans méconnaître la gloire, on en peut examiner la pureté, et il est permis de rappeler, qu'aux yeux de bien des gens, celle de Peel a été conquise au prix d'un éclatant démenti donné aux opinions publiquement exprimées de toute sa vie politique, au prix de l'abandon plus éclatant encore d'un parti dont il avait l'honneur d'être le chef.

— L'heureuse issue de la grande guerre contre la France avait mis une force prodigieuse entre les mains des tories, qui avaient plus particulièrement voulu cette guerre, et à qui il avait été donné de la diriger. Il y avait là comme une impulsion acquise qui devait les maintenir longtemps au pouvoir. Toutefois, ils avaient en face d'eux des adversaires aussi honorables par l'élévation de leurs caractères que dangereux par la puissance de leurs talents ; et les Brougham, les Mackintosh, les Romilly, les Jeffrey, prenaient graduellement un grand empire sur l'opinion publique. Ils usaient de toutes les armes

Digitized by Google

qu'un pays libre met au service de la conviction, et la presse donnait à leurs idées une popularité que rehaussait l'éclat des luttes parlementaires. Chaque année voyait grossir les bataillons de cette armée qui au début n'avait guère compté que des chefs, et qui finit par gagner deux grandes batailles : l'émancipation catholique fut votée, et la réforme électorale fut accomplie; ces deux victoires des whigs émurent profondément le pays. — Sans vouloir prononcer sur la nature ou sur les résultats de ces mesures, je dirai qu'il m'est impossible de leur accorder une égale importance. L'une était un acte d'équité, l'autre un acte d'expédient. C'était la justice qui réclamait l'émancipation catholique [1], c'est la nécessité qui a obtenu la réforme électorale. — Bien que très-battu, le parti tory ne perdit point courage, il avait un drapeau glorieux, le duc de Wellington. Il trouva un général habile. Il se remit entre les mains de Peel [2].

Peel inventa une dénomination qui était à elle seule une révélation de son esprit, et qui était aussi une révolution. Le parti tory, qui avait du reste fait une très-belle retraite, se releva métamorphosé en «parti conservateur.» C'était, dans le domaine des idées, la monarchie de Juillet succédant à la Restauration, mais avec les mêmes hommes. Ce mot de conservateur, très-intelligible, quoique impossible à définir, très-vaste dans ses applications et en même temps très-élastique, semblait un abri très-plausible des principaux instincts du parti tory. Il plaçait ce parti sur un terrain nouveau, sans l'obliger à renier le passé, et le consolidait momentanément, mais il n'en introduisait pas moins dans son sein un germe de mort, en substi-

[1] On sait que Peel et une fraction considérable du parti tory votèrent l'émancipation catholique.

[2] Peel était depuis longtemps l'un des hommes les plus considérables du parti tory, mais ce n'est guère qu'aux environs du bill de réforme qu'il prit la haute et complète direction du parti.

Digitized by Google

tuant la prudence politique à l'audace chevaleresque, en remplaçant des principes trop étroits peut-être par des doctrines souples et très-maniables, en lui enlevant son caractère jeune et passionné pour y substituer une sagesse très-mûre, mais très-peu entraînante; la politique des tories était devenue pour lors impraticable, je le veux bien ; elle devint pratique, mais à force de vouloir être pratique elle devait cesser d'être tory. — Il en est des partis comme des hommes, pour qui ce qu'on nomme la Raison est un conducteur bien insuffisant. L'esprit a besoin d'autre chose que de doctrines, d'autre chose, de plus, et je dirai, de mieux. La raison sait-elle parler à l'imagination? A-t-elle de ces accents qui pénètrent jusqu'au cœur? L'enthousiasme n'est-il pas, à bien des égards, une plus belle faculté que la pensée? ou plutôt n'est-il pas la plus puissante des pensées? L'homme est un être qui réfléchit et qui calcule, cela est vrai, mais il est, et c'est là que se retrouve l'étincelle divine, un être qui sent, c'est-à-dire qui aime, qui souffre et qui cherche, au delà, en dehors et en dépit de la raison, ses plus vives, ses plus nobles et ses plus profondes inspirations.

Je n'aime pas, j'en conviens, un homme uniquement raisonnable; il me fait un effet analogue à celui que produit sur moi une de ces belles figures de cire qu'on voit aux vitrines des coiffeurs, qui ne leur préférera le moindre morceau de bronze quelque déformé qu'il soit par le temps, ou quelque imparfait qu'il sorte des mains de l'écolier?

Ainsi la passion même avec ses écarts a-t-elle pour nous d'autres et plus puissants attraits que la raison pure et que ses sages déductions? N'en est-il pas partout ainsi, dans les arts, dans la littérature, dans la vie?

Cela est vrai également dans la politique. A quelle révolution la raison seule a-t-elle résisté? et quelle révolution a-t-elle accomplie? Je n'en sais aucune. La raison, c'est en politique l'aiguille aimantée, toujours tournée vers le nord, et qui doit

Digitized by Google

servir de boussole, mais non de guide. On se dirige d'après elle, on ne la suit pas.

Peel donnait au parti tory une enveloppe nouvelle, un corps, mais il lui enlevait l'âme, c'est-à-dire l'élan fougeux, la religion du passé, religion pleine de préjugés peut-être, mais pleine de foi; il lui enlevait ce dédain de l'expédient qui l'avait caractérisé jusqu'alors. A un parti qui avait souvent été défait, mais qui n'avait jamais plié, il allait imposer comme règle de conduite: Plier pour ne pas rompre. Il y avait là une profonde transformation.

Le caractère particulier du génie de Peel le rendait, du reste, éminemment propre à opérer cette transformation. Il était bien et complétement l'homme de cette politique nouvelle. Sa naissance était obscure: s'il était attaché à la tradition aristocratique, c'était donc par raison et non point par ce sentiment inné et, pour ainsi dire, superstitieux des vieilles races. Son éloquence était plus persuasive que captivante, ou plutôt, bien qu'il parlât avec facilité et avec cette simplicité qui donne aux grandes idées tant de noblesse, il n'était pas éloquent. De l'homme d'Etat il possédait les qualités pratiques plutôt que les grandes vues; il se laissait remorquer par l'opinion plutôt qu'il ne la dirigeait, il s'assouplissait aux événements, mais il ne les prévenait pas. Il excellait dans le maniement des affaires. Il possédait à un haut degré une faculté rare en Angleterre; il était un organisateur et un administrateur de premier ordre. De plus, et surtout il entendait admirablement bien les finances. Il est arrivé plus d'une fois que, dans des moments épineux, les négociants et les banquiers ont eu recours à l'esprit clair et méthodique de Peel. Personne ne savait comme lui tourner une difficulté, sortir d'un mauvais pas; mais peut-être agissait-il parfois comme ce cocher qui, pour tirer sa voiture d'un bourbier, jetait sous les roues et dans les ornières toute une précieuse cargaison qu'on devait

Digitized by Google

regretter plus tard. Inépuisable de ressources pour le présent, Peel ne regardait pas assez à l'avenir. Tout au moins, dans sa politique, l'intérêt actuel l'a-t-il invariablement emporté.

Tel était l'homme, et après tout il faut dire le mot, car il est juste, tel était le grand homme qui prit la haute direction du parti tory, et qui en fit le parti conservateur, discipliné, compact, que nous avons connu. Toutefois, dans le sein même du parti, et très-vite, il souffla un vent de défiance contre Peel ; on lui obéissait, mais on le surveillait, on parlait pour lui, on votait pour lui, mais on ne l'aimait pas, on le traitait tout bas de latitudinaire et d'éclectique. Le noyau du parti, les gentilshommes de campagne, trouvaient que Peel ne valait pas Pitt. Il y avait chez eux comme une sorte d'instinct qui leur faisait soupçonner Peel d'être plus leur chef que leur ami ; ils étaient vexés d'avoir besoin de lui. Malheureusement il était l'homme, le seul homme, il fallait donc bien le subir, c'est-à-dire l'appuyer.

Si Peel n'était pas en très-bonne odeur auprès d'une fraction considérable du parti, il n'en faudrait point conclure qu'il fut tout à fait isolé. Il avait des amis que, soit leurs propres idées, soit l'ascendant d'un esprit supérieur, mettait en communauté complète d'opinions avec lui. Ainsi les Aberdeen, les Graham, les Gladstone, les Lincoln. Il avait pour lui les politiques qui marchaient fidèlement à ses côtés, tandis que les autres, les royalistes, les amis de l'autel et du trône, les hommes de foi, suivaient en bon ordre, mais sans enthousiasme, à quelques pas en arrière et emboîtaient le pas en grommelant.

Le jour devait nécessairement arriver où éclaterait cette scission, jusqu'alors occulte, entre deux tendances parfaitement opposées, et qui n'avaient pu être maintenues unies si longtemps qu'à force d'habileté et de bonheur. Ce jour devait arriver quand, au moment d'une bataille décisive, le général entrerait en pourparlers avec l'ennemi. Entre un chef qui désire

Digitized by Google

par-dessus toutes choses éviter le combat et une armée qui le réclame, qui préfère la défaite à la retraite, la déroute à la capitulation, il était évident qu'il ne pouvait plus exister ni sympathie, ni confiance mutuelle, et que les haines, longtemps contenues, allaient désormais se donner carrière.

Après la réforme électorale, les partis semblèrent fatigués de la lutte. J'ai dit ce qui en était pour les tories; et quant aux whigs, ils voyaient là la fin d'une longue et difficile campagne politique; les grandes questions, celles qui par leur importance sont de nature à agiter un pays, semblaient épuisées, et les débats allaient désormais porter sur des points d'un intérêt très-secondaire. L'Irlande, elle-même, préoccupait les esprits plus qu'elle ne les divisait, et O'Connell n'avait guère plus de crédit réel auprès des whigs qu'auprès des tories.

D'ailleurs, et d'autre part, c'était alors que commençait ce prodigieux mouvement industriel, dont le colossal développement semble aujourd'hui ne plus connaître de limites. Là était la question du moment, la question palpitante, et elle devait nécessairement distraire les esprits de la politique. De plus, comme je l'ai dit, beaucoup de whigs, et des meilleurs, voyaient dans l'émancipation catholique et dans la réforme électorale leurs colonnes d'Hercule, au delà desquelles on se lançait dans les eaux du radicalisme et de l'inconnu. Quelques-uns, tels que Brougham, Stanley et d'autres, poussèrent même cette conviction jusqu'à passer dans les rangs des tories, qui leur semblaient désormais former le seul parti raisonnable et ayant une raison d'être.

Cet état de choses facilita singulièrement la tâche de Peel, car il était aisé, avec quelque habileté, de louvoyer entre des questions d'un intérêt secondaire. Les grandes questions, au contraire, on est forcé de les aborder en face. L'homme d'Etat doit tenir tête à l'orage. Peel le savait bien et, quand enfin le danger s'approcha, il lui fit face avec résolution.

Digitized by Google

Le pain à bon marché! Voilà le cri du nouveau mouvement; c'était l'économie politique présentée au peuple sous sa formule la plus séduisante. Au point de vue purement scientifique, il est hors de doute que toute taxe prélevée sur les céréales est une énormité, un crime même, si l'on veut. Mais, en Angleterre, le problème n'était pas aussi simple, ni par conséquent aussi facile à résoudre. — Les droits sur les céréales étaient un héritage des guerres de l'Empire, une compensation aux sacrifices énormes qu'avait faits à cette époque la propriété foncière, une façon indirecte de faire supporter, en partie tout au moins, à tous, la lourde charge d'impôts que les nécessités de la guerre avaient imposées, et que la paix n'avait pu faire disparaître. — Cette mesure avait eu pour but de venir au secours de la terre ruinée à la fois par l'accroissement des impôts et par l'avilissement dans le prix des denrées. On voit qu'au fond de la loi, qui protégeait d'un droit l'agriculture nationale, il y avait une pensée parfaitement équitable.

Cela est si vrai que, pendant longtemps, cette loi n'eut pas de plus chauds défenseurs que les whigs eux-mêmes. Je me souviens d'avoir lu un discours de lord John Russell, qui en développait les avantages avec beaucoup de verve et d'éloquence. Plus tard, les whigs modifièrent leur opinion et se posèrent en adversaires du tarif. Peel accepta la lutte sur ce terrain. La question devint non plus une question de parti, mais elle devint la question du parti, et, tandis que l'un des drapeaux portait comme inscription sur ses plis jaunes et bleus: *Le pain à bon marché*, l'autre étalait avec ses vieilles couleurs la riposte suivante: *Le pain cher, car il n'y aura plus d'argent pour l'acheter*.

Mais un élément nouveau entrait dans la lice, et c'étaient des hommes jusqu'alors obscurs et inconnus qui allaient exercer désormais l'action décisive. Cobden fondait la ligue, et de l'hôtel de ville de Manchester sortait tout un système politique qui

Digitized by Google

n'était, à proprement parler, ni whig ni tory. L'Angleterre allait être agitée au nom de l'économie politique. C'était là une conséquence du mouvement industriel qui avait donné un si grand essor et tant d'influence aux doctrines économiques. Je ne ferai point ici l'histoire de la ligue qui imposa aux whigs son concours, et qui aux tories devait finir par imposer ses idées. J'ai hâte d'arriver à ce moment-là.

Durant le mois d'août et de septembre 1845, plusieurs élections eurent lieu ; elles furent chaudement disputées. J'ai tenu moi-même entre les mains une lettre de Peel écrite à cette époque, et dans laquelle il exhortait les électeurs à accourir à la défense du travail national menacé, de la constitution en danger. Il avait été infatigable dans sa résistance à la ligue de Manchester, qui, de son côté, ne lui avait épargné ni les calomnies, ni les violences. L'exaltation des esprits était telle que, sans étonner personne, Peel avait pu insinuer en plein parlement que Cobden ne redouterait pas d'employer à son égard d'autres armes que celles de la discussion. Le parti tory, enflammé par l'ardeur de la lutte, et encouragé par ses triomphes aussi bien que par la voix de son chef, était plus résolu que jamais. Maintenant que le combat avait commencé, il ne s'agissait plus d'examiner si la position était bonne, il s'agissait de la défendre. Il avait senti l'odeur de la poudre, il avait compté ses ennemis, il se croyait assuré du succès. Quel timide soldat oserait parler de se rendre?

On peut s'imaginer l'étonnement dont fut saisi le parti tory lorsqu'il apprit que Peel allait lui-même proposer des mesures qu'il avait si violemment attaquées, et abandonner une politique au nom de laquelle il venait de faire élire ses amis par le pays. Cet étonnement se traduisit en une explosion d'indignation et en une scission immédiate et complète. Quoique surpris et pris au dépourvu, les tories ne se débandèrent point, et, abandonnant Peel et son état-major qui les abandonnaient, ils

Digitized by Google

se serrèrent les uns contre les autres et marchèrent bravement au combat sous des chefs nouveaux et dévoués, sans grand espoir, mais pleins de cette énergie qu'inspirent la conviction et la colère.

Dans ce revirement soudain de ses opinions, Peel fut-il influencé par une pensée ambitieuse? Recula-t-il devant les difficultés d'une plus longue résistance? Fut-il réellement convaincu? Questions délicates à résoudre. Je croirais volontiers qu'il fut décidé par des motifs très-complexes, qu'il crut, et en cela il vit juste, que les doctrines économiques n'amèneraient pas les périls qu'on redoutait, que la ligue devenait trop puissante pour ne pas tarder à devenir dangereuse, que la réforme des tarifs devait un jour s'accomplir, et que le moment était venu.

Le moment, peut-être! Mais Peel n'était pas l'homme. — Il est permis de dire qu'il avait raison de croire à l'inutilité de la défense; mais devait-il pour cela se ranger parmi les assaillants? Cette cause perdue n'avait-elle pas été la sienne, et devait-il lui porter de ses propres mains le coup fatal? Il y avait un parti qui l'avait accueilli, qui l'avait suivi partout, qui lui avait donné la plus grande position à laquelle un homme puisse aspirer dans un pays libre, qui avait donné à son nom un grand prestige, un grand pouvoir, et ce pouvoir, ce prestige et cette position, il s'en sert pour briser ce parti à qui il les doit. Eût-il mille fois raison, qu'il a tort.

Peel devait se retirer sous sa tente, et laisser opérer ces réformes qu'il ne pouvait ou ne voulait plus empêcher par les whigs, qui en étaient les soutiens naturels. Il devait quitter momentanément cette enceinte parlementaire, dont les murs résonnaient encore de l'écho de ses discours protectionnistes. Cette retraite, qui aurait affligé les tories, qui les aurait même sans doute irrités, n'aurait pas eu ce caractère de trahison qui rendit la rupture complète et irrévocable. D'un autre côté,

Digitized by Google

cette adhésion tacite d'un grand esprit comme celui de Peel aux doctrines de la ligue, aurait suffi à en assurer le triomphe. Cette conduite eût été moins glorieuse, mais plus digne. Peel n'aurait pas attaché son nom à de grandes mesures, mais il n'aurait pas été responsable de la destruction des partis ; des partis, dis-je, car, s'il a mutilé le parti tory en le quittant, il a plus profondément encore atteint le parti whig en se joignant à lui.

En effet, on peut, sans crainte d'être contredit, affirmer que les whigs n'existent plus en tant que parti homogène. Lord Palmerston a des amis, lord John Russell a une suite, lord Grey a un clan. Les volontaires du parti de Peel, qui ont trébuché dans les rangs des whigs, forment aussi une petite bande à part, très-voisine de celle que dirigent MM. Cobden et Bright, ces représentants de l'école de Manchester dans toute sa primitive et théorique pureté ; enfin, le radicalisme voltige en troupe légère autour de ces divers corps d'armée, se portant au secours tantôt de l'un, tantôt de l'autre.

Le parti tory a beaucoup mieux conservé son autonomie que le parti whig. L'envahissement, même pacifique, même bienveillant de l'étranger, altère la physionomie des partis aussi bien que des nations. Le parti tory a été réduit, non envahi. Et encore, numériquement, est-il plus fort qu'aucune des autres opinions représentées dans le sein du parlement, bien que trop faible pour surmonter la coalition de ces opinions.

La première conséquence et la plus immédiate de la destruction des partis a donc été de produire un parlement composé de minorités, incapable par conséquent de donner quelque stabilité à un ministère quelconque, et condamnant d'avance tout gouvernement à l'inaction ou à la défaite. Le parlement ne contenait plus et ne connaissait plus qu'une majorité, celle de l'opposition, qui, réunissant toutes les frac-

Digitized by Google

tions de l'assemblée, sauf celle qui, au moment présent, essayait de gouverner, tenant successivement whigs et tories à sa merci.

Cette union d'intérêts souvent contraires avait un caractère momentané et agressif; le déplacement même des positions en modifiait à chaque instant les éléments. Toutefois, on crut y voir une force d'adhésion suffisante pour servir de base à un gouvernement, je ne dirai pas fort, mais possible. Et les sommités de tous les partis, ou plutôt les individualités les plus remarquables des deux chambres, en en exceptant les tories, formèrent un ministère qui était bien moins un ministère de coalition, comme on l'a parfois appelé, qu'un ministère de nécessité. Il fallait absolument mettre un terme à un état de choses si précaire, et qui ne pouvait se prolonger sans danger pour le pays. Il fallait joindre les épaves flottantes et en faire un radeau. Puisque les opinions étaient impuissantes, il fallait s'adresser aux hommes. Il y avait un fait très-nouveau dans cet appel fait aux noms à qui l'on pouvait attribuer la plus grande influence sur les diverses nuances de l'esprit public. On avait recours, non plus aux partis, mais aux individus, non plus aux principes, mais aux talents. La souveraineté des idées était remplacée par la souveraineté des personnes. Le flot démocratique montait! Cet fut ainsi que se forma ce ministère qui, à considérer la capacité, la réputation, l'éloquence, la pratique des affaires, la juste influence des membres qui le composaient, était le plus fort qui eût jamais existé, et qui, en réalité, fut très-faible.

Et, en effet, qui dira ses incertitudes, ses tergiversations, ses hésitations? Les forces contraires de l'esprit humain ne sont point des forces matérielles et pondérables, qui s'équilibrent et se résument de façon à prendre une direction une et énergique. Dans le sein d'un cabinet, les dissensions se manifestent par la lutte, et au dehors se produisent par des oscilla-

Digitized by Google

tions, par l'irrésolution dans le dessein, par la faiblesse et l'insécurité dans l'exécution. Plus les hommes sont grands, plus mal vont les affaires. L'égalité des talents et des influences est nuisible, même dans un pouvoir homogène, elle est si nuisible qu'elle en devient à peu près impossible. Quels effets doit-elle produire dans un gouvernement divisé d'origines, d'affections, d'instincts et de tendances? Ces effets ne se sont pas fait attendre. L'Angleterre a eu la guerre.

La guerre, tel a été le résultat de la destruction des partis, destruction qui, en donnant au pays un gouvernement fatalement désuni et faible, lui a infligé une politique fatalement incertaine, tour à tour violente et timide, également incapable, par l'équivoque et l'embarras de ses allures, d'inspirer la confiance qui dissipe les orages, ou d'imposer le respect qui les éloigne. Il est difficile de sonder les replis d'un passé chimérique, ou de scruter les charmes de ce qui n'a pas été, mais je crois que lord Aberdeen, seul ministre, eût empêché la guerre, et que lord Palmerston, seul responsable, l'eût prévenue. Leur union, en paralysant l'esprit de conciliation de l'un, et la vigueur de l'autre, les a même tous deux poussés à l'exagération de leurs tendances. Seuls, l'un eût été plus ferme, l'autre plus modéré. Leur union a fait leur faiblesse.

La destruction des partis a eu pour résultat d'affaiblir considérablement l'autorité parlementaire dans son ensemble. Moins d'influence dans la chambre des Pairs! Moins de sagesse dans la chambre des Communes! Moins de sécurité dans la royauté! Un seul pouvoir a grandi, et je ne pense pas qu'aucun homme sensé puisse s'en réjouir. Dès longtemps le droit du citoyen d'exprimer et de publier librement son opinion a été un droit reconnu et pratiqué en Angleterre, et l'influence des journaux a été considérable, mais cette influence était contenue par d'autres influences. La presse était, à vrai dire, l'instrument d'une opinion, et non pas une opinion, l'organe d'un

Digitized by Google

parti, et non pas un parti. Et, d'ailleurs, la solidarité, la grandeur, la multiplicité des éléments d'un parti, en font une chose en quelque sorte anonyme, qui dès lors est en état de résister aux attaques même les plus violentes d'un pouvoir anonyme comme la presse. Les partis supprimés, il ne reste que les individus. La lutte dès lors est trop inégale, et l'on voit les plus vigoureux caractères, les plus grands esprits forcés de se courber sous le joug d'une tyrannie qui s'exerce sans contrôle comme sans scrupule. A la liberté de la presse a succédé le despotisme de la presse.

Que l'Angleterre y prenne garde ! Elle a là dans son sein un ennemi qui menace de détruire le courage moral qui est la base de sa grandeur. En s'habituant à cette omnipotence de la presse, elle s'habitue à être comme elle mobile dans ses opinions, comme elle pleine de menaces et de haines, comme elle irresponsable, capricieuse et violente. Elle s'habitue aux allures de la démocratie. — Voilà le péril !

Digitized by Google

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

LES CONTEMPLATIONS, par Victor Hugo. Paris, 1856; 2 volumes in-8: 12 fr.

De ces deux volumes le premier porte pour titre : *Autrefois*, et le second : *Aujourd'hui*. Mais nous n'avons pas bien saisi le contraste que l'auteur a voulu sans doute indiquer par là. Il nous semble que d'un bout à l'autre du recueil ce sont à peu près les mêmes idées et les mêmes tendances. Les *Contemplations* ressemblent beaucoup aux *Chants du crépuscule*, avec quelques teintes un peu plus sombres, amenées soit par l'âge, soit par le malheur. La lyre du poëte n'a jamais été très-variée dans ses tons, et l'originalité vigoureuse de ses premiers accents s'est sensiblement affaiblie. Elle ne présente plus d'ailleurs cet attrait de la nouveauté qui fit le grand succès des Odes et Ballades, ainsi que des Drames. Il faut bien dire aussi que l'école romantique a perdu son empire. C'est le sort commun des partis révolutionnaires. En littérature comme en politique ils sont bientôt débordés, et l'abus de leurs doctrines ne tarde pas à produire une réaction plus ou moins forte dans les esprits. Pour recueillir les fruits de sa victoire, elle aurait dû s'arrêter à temps, user de sagesse, et, tout en proclamant la liberté, opposer une digue solide aux excès de la licence. Briser le joug de la routine était une excellente chose; mais il ne fallait pas prétendre s'affranchir des principes éternels du beau et du vrai, substituer l'anarchie aux règles trop étroites qui avaient jusque-là dominé le goût. Pour utiliser le triomphe, il convenait de modérer sa fougue et de renoncer aux boutades compromettantes. Malheureusement M. Victor Hugo ne comprend pas de telles exigences; l'audace est la seule tactique dont il use. Son talent très-hardi manque essentiellement de souplesse. Il est tout d'une pièce, inflexible, immuable, et ni les ans ni l'expérience n'ont pu le modifier. La gracieuse fraîcheur de la jeunesse a disparu, mais le temps et l'épreuve ont vieilli le poëte sans le mûrir. Ce sont toujours les mêmes écarts, c'est toujours, selon l'ex-

Digitized by Google

pression employée jadis par un spirituel feuilletoniste, la même toupie allant, chaque fois qu'on la lance, se heurter contre tous les obstacles qui peuvent se trouver sur sa route. Loin de s'abstenir des travers que la critique a signalés dans ses œuvres, M. Victor Hugo s'y complaît, il s'en fait gloire plutôt et chante ainsi ses propres louanges :

Oui, si Beauzée est dieu, c'est vrai, je suis athée,
La langue était en ordre, auguste, époussetée,
Fleur-de-lis d'or, Tristan et Boileau, plafond bleu,
Les quarante fauteuils et le trône au milieu ;
Je l'ai troublée, et j'ai, dans ce salon illustre,
Même un peu cassé tout ; le mot propre, ce rustre,
N'était que caporal : je l'ai fait colonel ;
J'ai fait un jacobin du pronom personnel,
Du participe, esclave à la tête blanchie,
Une hyène, et du verbe une hydre d'anarchie.
Vous tenez le *reum confitentem*. Tonnez !
J'ai dit à la narine : eh ! mais, tu n'es qu'un nez !
J'ai dit au long fruit d'or : mais tu n'es qu'une poire !
J'ai dit à Vaugelas : tu n'es qu'une mâchoire !
J'ai dit aux mots : soyez république ! soyez
La fourmillière immense, et travaillez ! Croyez,
Aimez, vivez ! — J'ai mis tout en branle, et, morose,
J'ai jeté le vers noble aux chiens noirs de la prose.

Voilà dix-huit vers qui peignent mieux l'homme que tout ce que nous pourrions dire. Il se glorifie, non pas d'avoir élargi l'horizon du poëte en détruisant les entraves qui gênaient l'essor de son génie, non pas d'avoir brisé les vieux moules imposés par l'usage aux produits de l'inspiration, mais de s'être fait le chef d'une révolte de mots pour introduire dans la poésie le langage trivial, pour vulgariser la pensée et rabaisser la noblesse du vers par la crudité de l'expression. Ne croirait-on pas entendre quelqu'un de ces révolutionnaires en carmagnole qui attachaient plus d'importance à la nouvelle nomenclature du calendrier, au tutoiement des citoyens, ou bien au style du Père Duchêne, qu'à toutes les réformes constitutionnelles.

Donc, j'en conviens, voilà, déduits en style honnête,
Plusieurs de mes forfaits, et j'apporte ma tête.
Vous devez être vieux, par conséquent, papa,
Pour la dixième fois j'en fais meâ culpâ.

Digitized by Google

Quelle triste parodie des hautes prétentions affichées autrefois par l'auteur de tant d'ambitieuses préfaces dans l'une desquelles nous nous souvenons d'avoir lu, entre autres passages remarquables, ces paroles qui méritent d'être rappelées ici : « Il est bien entendu que la liberté ne doit jamais être l'anarchie; que l'originalité ne peut en aucun cas servir de prétexte à l'incorrection. Dans une œuvre littéraire, l'exécution doit être d'autant plus irréprochable que la conception est plus hardie. Si vous voulez avoir raison autrement que les autres, vous devez avoir dix fois raison. Plus on dédaigne la rhétorique, plus il sied de respecter la grammaire. On ne doit détrôner Aristote que pour faire régner Vaugelas; et il faut aimer l'*Art poétique* de Boileau, sinon pour les principes, du moins pour le style. Un écrivain qui a quelque souci de la postérité cherchera sans cesse à purifier sa diction, sans effacer toutefois le caractère particulier par lequel son expression révèle l'individualité de son esprit. Le néologisme n'est d'ailleurs qu'une triste ressource pour l'impuissance. Des fautes de langue ne rendront jamais une pensée; et le style est comme le cristal : sa pureté fait son éclat. »

Excellents préceptes, auxquels M. Victor Hugo joignait souvent des exemples non moins dignes d'éloge. Il est vrai qu'alors il n'était guère démocrate et pas du tout socialiste. Mais c'est pousser un peu loin la ferveur du nouveau converti que de prétendre faire ainsi passer le niveau de l'égalité sur les mots comme sur les individus, et d'appliquer l'épithète de mâchoire à ce même Vaugelas qu'on proclamait naguère un oracle.

Du reste, M. Victor Hugo nous offre une preuve de plus, ajoutée à beaucoup d'autres, des déplorables résultats qu'enfante le désir de jouer un rôle politique. Le cachet de profonde amertume dont les *Contemplations* portent l'empreinte, cause un sentiment pénible, mais il éveille peu la sympathie. Les idées du poëte manquent souvent de clarté, on ne comprend pas toujours le sujet de ses plaintes ni le but de ses aspirations, et ses vers surchargés d'épithètes plus ou moins étranges heurtent l'oreille sans toucher le cœur. On trouve bien encore çà et là quelques éclairs de ce génie dont l'essor pouvait autrefois se comparer à l'éruption d'un volcan; mais ils sont rares et fugitifs, la lave s'est refroidie, de sombres vapeurs ont remplacé la flamme, et le cratère ne lance plus que des cailloux mêlés de cendres.

Digitized by Google

COMME IL VOUS PLAIRA, comédie en trois actes et en prose, tirée de Shakespeare, et arrangée par George Sand, Paris, 1856; in-12 : 1 fr. 50.

Mme Sand a voulu payer son tribut d'admiration au génie de Shakespeare en introduisant sur la scène française l'un des drames romanesques dans lesquels il donne libre essor aux poétiques fantaisies de son imagination. C'est un désir bien naturel ; on comprend qu'elle se soit laissé séduire par le charme de ces œuvres pleines de fraîcheur et de grâce naïve, et s'il était possible de les traduire, une pareille entreprise serait tout à fait en harmonie avec la nature de son talent. Mais Mme Sand pousse un peu trop loin son ambition. En prétendant soumettre à l'épreuve de la représentation des pièces de ce genre, elle compromet le succès de sa tentative. Le public français d'aujourd'hui ne ressemble guère à la cour de la reine Elisabeth; il a d'autres goûts et d'autres exigences, et, si les beautés même des chefs-d'œuvre de Shakespeare l'étonnent souvent plus qu'elles ne l'émeuvent, comment espérer qu'il appréciera le mérite de ses comédies dont les allures bizarres et capricieuses transportent sans cesse le spectateur en dehors du monde réel. *As you like it* est une espèce d'épisode incomplet, qui n'a ni commencement ni fin. On y trouve de charmants détails empreints de la plus gracieuse poésie, des caractères originaux habilement esquissés, un singulier mélange de galanterie raffinée et de gaîté triviale, de profondeur et de bouffonnerie, qui porte bien le cachet du goût de l'époque. Mais l'action manque d'intérêt, les personnages sont trop fantastiques pour éveiller la sympathie, et le dénouement se fait par un coup de baguette qui met en défaut toutes les prévisions de l'intrigue. L'auteur, comptant sur les riches trésors de sa fantaisie ne s'est nullement soucié des règles de la composition. Il a fait un divertissement et non pas une comédie. Or dans sa traduction, Mme Sand, en visant surtout à la comédie, gâte le divertissement. Elle lui donne des allures plus méthodiques, plus sages, plus raisonnables peut-être, mais qui ont quelque chose de prétentieux fort étranger aux intentions du poëte. Si l'action est mieux conduite, les accessoires perdent beaucoup de leur valeur, et l'effet général nous semble n'être plus du tout le même. A la place d'une ébauche poétique pleine de sève et d'originalité nous avons une comédie fort médiocre, où la pièce de Shakespeare est dénaturée sans atteindre le but que s'est proposé le traducteur. Si de beaux décors et de brillants costumes ont pu lui

Digitized by Google

donner à la représentation quelque attrait de curiosité, à la lecture elle paraît bien pâle et peu captivante. Les modifications de Mme Sand, conçues, assez faiblement d'ailleurs, au point de vue du théâtre moderne, font disparaître en grande partie le merveilleux prestige auquel l'extravagance même de certaines données était loin de nuire. Ce *replâtrage*, comme elle l'appelle dans sa préface, a les inconvénients de tous les essais semblables. C'est du Shakespeare badigeonné.

LES DIONYSIAQUES DE NONNOS, poëme en quarante-huit chants, rétabli, traduit et commenté par le comte de Marcellus. Paris, 1856 ; 6 volumes in-32 : 12 fr.

Nonnos, poëte grec, né à Panopolis, dans la Thébaïde, sur la rive orientale du Nil, appartient au quatrième siècle de l'ère chrétienne, époque où la décadence littéraire avait déjà fait de grands progrès. Il fréquenta probablement les écoles d'Alexandrie, et put profiter encore des ressources de la science égyptienne qui bientôt allaient être dispersées ou détruites par des mains barbares. C'est tout ce que l'on sait de lui. Son poëme, imprimé pour la première fois en 1569, trouva parmi les érudits de l'époque quelques admirateurs enthousiastes qui le commentèrent avec amour, et des juges sévères dont les critiques ne furent pas moins passionnées. Mais l'opinion de ceux-ci parut l'emporter dans le monde savant, car Nonnos, après avoir été quelque temps le sujet de disputes assez vives, retomba bientôt dans l'oubli. Dès lors la plupart des hellénistes le dédaignèrent comme un écrivain fastidieux qui ne valait pas la peine d'être étudié. Il est vrai que la lecture de ses quarante-huit chants était une entreprise aussi difficile que peu attrayante. La naissance de Bacchus, son éducation et la série passablement monotone de ses exploits n'offrent pas un intérêt bien vif. La fiction, quelque ingénieuse qu'elle soit, lasse quand elle se prolonge au delà de certaines limites. Elle entraîne d'ailleurs le poëte à faire abus des images et des autres ressources du style descriptif. A défaut d'une action propre à captiver le lecteur, Nonnos lui présente une suite de tableaux dans lesquels il s'efforce de le séduire par l'éclat des couleurs et la richesse des ornements. Sans doute il réussit quelquefois. On rencontre çà et là dans son poëme de gracieuses et fraîches peintures qui ne manquent pas de charme. Mais ce sont de rares oasis sur une route longue, aride, ennuyeuse, dont le but ne mé-

Digitized by Google

rite pas la fatigue qu'elle donne. Quand on a vu Bacchus trouver la vigne, inventer le vin et s'en servir, soit pour vaincre ses ennemis, soit pour subjuguer les belles qui résistent à son amour, le livre n'offre plus qu'une répétition continuelle de scènes à peu près semblables. M. Rizo, autorité très-respectable en pareille matière, « l'appelait un arsenal de science mythologique et d'harmonieux langage. » Mais de telles qualités ne suffisent pas pour faire excuser la longueur et l'ennui du poëme. M. de Marcellus le compare à l'*Orlando furioso*, moins cependant la gaîté, l'esprit et la fantaisie originale de l'Arioste, ce qui revient à peu de chose près à ce que nous venons de dire. Notre impression, du reste, est celle d'un simple profane, incapable d'apprécier la richesse et la mélodie de la langue grecque, et par conséquent de juger la valeur que Nonnos peut avoir aux yeux ou plutôt aux oreilles des érudits. Il s'agit donc uniquement ici de l'effet que pourra produire la lecture de la traduction française, faite avec amour, écrite avec élégance et digne à tous les égards du talent de son auteur. Elle piquera certainement la curiosité des personnes qui s'intéressent aux études littéraires, et les excellentes notes dont elle est accompagnée leur fourniront une foule de renseignements très-précieux sur les traditions de la mythologie grecque. Mais nous doutons qu'elle réussisse à populariser le poëme de Nonnos. M. de Marcellus ne se le dissimule pas; il sait qu'une pareille tentative a peu de chance d'obtenir faveur auprès du public. En traduisant les *Dionysiaques* il a consulté ses propres goûts plutôt que ceux de notre époque. Le principal but de son travail était même d'échapper, autant que possible, aux préoccupations du jour. « Pour mon compte, dit-il, je me suis réfugié dans les obscurités de la Fable, dans les événements ensevelis sous la poussière de trois mille années, et j'ai demandé un asile à ces lettres grecques, compagnes fidèles de ma vie, et mes meilleurs auxiliaires contre les ennuis ou les illusions du pèlerinage. » D'ailleurs M. de Marcellus a fait mieux que traduire, il a restauré le texte de Nonnos, et, grâce à ses efforts, les *Dionysiaques* ont pu figurer dans la belle collection des classiques grecs que publient MM. Didot.

COMÉDIES ET CONTES, scènes de la vie de bord, et poésies diverses, par J. de Somer. Paris, Ledoyen, 1856; 1 vol. in-12.

M. de Somer n'est pas un écrivain de profession; comme il le dit dans

Digitized by Google

sa préface, il écrit plutôt en amateur, uniquement pour se distraire, et ses prétentions littéraires sont fort modestes. Aussi la critique doit-elle se montrer indulgente pour les essais que renferme ce volume. D'ailleurs si l'on y remarque, en général, une assez grande inexpérience de l'art d'écrire, il s'y rencontre aussi certaines qualités qui ne sont pas sans mérite. Les comédies de M. Somer sont très-imparfaites, l'action n'est qu'ébauchée et l'entente de la scène fait défaut. Mais on y trouve de jolis détails pris sur le fait et rendus avec autant de simplicité que de naturel. Si l'auteur n'invente guère, il observe beaucoup, et cela vaut peut-être mieux. Il se rapproche quelquefois avec succès du genre d'Henri Monnier. C'est la même étude minutieuse d'une foule de détails qui semblent daguerréotypés tant ils sont fidèlement reproduits. Dans ses scènes de la vie à bord, surtout, il peint assez bien les mœurs, les habitudes et le langage des marins. Malheureusement avec ce système on fait des dialogues plus ou moins amusants et non des comédies. M. de Somer paraît mieux réussir dans les contes, si nous en jugeons par les deux qu'il publie et dans lesquels règne un parfum de naïveté qui a beaucoup de charme. Enfin ses poésies méritent aussi des éloges. Elles sont sobrement écrites et quelques-unes se distinguent par la vigueur de la pensée non moins que par la limpidité du style.

PROVERBES DE SALOMON, traduction philologique, par M. S. Franck. Paris, Maisonneuve et Ce, 1856 ; 1 vol. in-32.

Pour bien apprécier le mérite de ce travail il faudrait posséder une connaissance approfondie de la langue hébraïque. En effet, le traducteur s'est proposé non-seulement de rendre avec exactitude le sens du texte, mais encore de conserver autant que possible l'originalité de la forme qui contribue souvent à donner plus de relief à la pensée. C'est une tâche excessivement difficile, surtout lorsqu'il s'agit d'un recueil de maximes en vers, où la concision et le tour poétique ajoutent encore à l'obscurité de certains passages. Nous sommes tout à fait incompétent pour juger l'érudition de M. Franck, mais il nous semble avoir réussi du moins à donner à sa traduction l'empreinte du génie hébreu sans trop froisser les exigences de la syntaxe française. Quoique interprétée littéralement la sagesse de Salomon brille encore d'un éclat très-remarquable, et le cachet particulier qui la distingue n'en ressort peut-être qu'avec

Digitized by Google

plus de vigueur. Le défaut d'élégance est racheté par l'énergie du style, on s'identifie mieux avec l'inspiration du poëte, dont les images hardies, fidèlement traduites, nous reportent en quelque sorte au sein des idées, des croyances et des mœurs du peuple auquel s'adressaient ses enseignements. M. Franck fait assez bien comprendre le véritable caractère de la poésie sacrée des Juifs, tout en montrant que nos langues modernes sont plus ou moins impuissantes à le reproduire.

L'ARGENT ET LE TRAVAIL, tableau de genre, par l'oncle Adam, traduit du suédois par Mlle R. Du Puget. Paris; 1 vol. in-16 : 3 fr. 50.

Le titre de tableau de genre rend très-bien le caractère qui distingue ce roman, appartenant à la même école que ceux de Mlle Bremer. Sous le pseudonyme de l'oncle Adam se cache un écrivain de mérite, dont les œuvres jouissent en Suède d'une grande renommée. M. C.-A. Wetterbergh, médecin de l'armée, s'est fait connaître dès 1832 par des esquisses de mœurs qui, publiées dans divers journaux de Stockholm, furent très-favorablement accueillies. Pendant plusieurs années on ignora tout à fait quel pouvait être cet oncle Adam, puis peu à peu ce pseudonyme prit place dans les rangs des littérateurs les plus distingués de la Suède. M. Wetterbergh n'a pas cessé depuis lors de publier tous les ans des écrits nouveaux, et la direction pratique de son esprit a fait donner à la plupart de ses ouvrages le nom de *Nouvelles de tendance*.

En effet, c'est là ce qui le distingue surtout de Mlle Bremer. Il peint aussi les mœurs de son pays, avec la même minutie d'observation, la même richesse de détails, la même abondance descriptive; mais il y joint encore un but qui se rattache plus ou moins aux grandes questions morales ou sociales, et ses tableaux sont volontiers des exemples à l'appui d'une thèse. Ainsi, dans *l'Argent et le Travail*, c'est le contraste entre ces deux éléments du bien-être matériel qui devraient être inséparables, et qui se montrent si souvent au contraire hostiles l'un à l'autre, qui exercent parfois des influences diamétralement opposées. Ce fâcheux antagonisme est la véritable source de la plus grande partie des maux dont la société souffre et se plaint. L'oncle Adam décrit quelques-unes de ses conséquences dans le cours de la vie habituelle, et sait répandre ainsi beaucoup d'intérêt sur des esquisses de mœurs qui par elles-mêmes déjà ont un attrait d'originalité très-remar-

Digitized by Google

quable. Son livre captivera certainement les lecteurs, et nous ne pouvons que féliciter Mlle Du Puget d'avoir ajouté ce nouveau volume à son excellente collection, si digne d'être recommandée.

VOYAGES ET HISTOIRE.

LES HAREMS DU NOUVEAU MONDE. Vie des femmes chez les Mormons, trad. de l'anglais par B.-H. Révoil. Paris, 1856; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25.

Les harems du nouveau monde ne ressemblent guère à ceux de l'ancien. Il ne s'agit ici ni de reclusion, ni de vie désœuvrée, ni de toutes les jouissances du luxe dont les Orientaux entourent leurs esclaves. Chez les mormons, la polygamie présente un tout autre aspect : c'est une espèce de spéculation qui a pour but principal d'accumuler dot sur dot et de se procurer des aides ou servantes chargées d'entretenir la maison de leur seigneur et maître. Au rebours de ce qui se passe en Turquie, ce sont les femmes qui travaillent dans les harems de l'Amérique, tandis que l'homme se croise les bras. Le fameux chef du mormonisme, Joé Smith, avait ainsi trouvé le moyen de se former un sérail qui lui rapportait au lieu de lui coûter. S'adjugeant les plus jolies filles de sa secte et les plus riches, une fois la lune de miel passée, il leur faisait cultiver ses champs et soigner ses récoltes. L'Américain, utilitaire par excellence, n'entend point que ses odalisques restent oisives. Mieux avisé que Mahomet, il leur impose une existence très-active, très-pénible même, et se débarrasse par là de celles qui n'ont plus le don de lui plaire. Elles n'en sont pas moins malheureuses, assurément, mais le joug qui pèse sur elles comprime davantage leurs rivalités, et le fanatisme de la communauté punit comme un sacrilége toute tentative de résistance ou d'évasion. Si le livre que nous avons sous les yeux mérite confiance, on peut bien dire que le mormonisme est le système le plus atroce qui ait jamais été mis en pratique.

L'auteur se donne pour une femme qui, entraînée par son mari chez les mormons, a vécu parmi eux pendant plusieurs années, et assisté aux diverses phases de leur émigration, ainsi qu'à leur établissement sur les bords du grand lac salé ; puis, après avoir beaucoup souffert, est parvenue enfin à s'échapper. Mme Ward donne une foule de détails curieux sur les mœurs de la secte, sur ses moyens de propagande et sur la tyrannie qu'exerce le clergé. Les mormons prêchent volontiers avec le glaive dans une

Digitized by Google

main et la torche dans l'autre. « Crois ou je te tue ! » est leur devise lorsqu'ils ont affaire aux infidèles; « Obéis ou meurs ! » quand ils s'adressent à leurs adeptes. Le pillage et l'incendie, le rapt et le meurtre ont marqué leur passage dans les pays qu'ils ont dû traverser pour se rendre aux lieux qu'ils occupent aujourd'hui. Le récit de cette expédition explique assez pourquoi les mormons n'ont pu s'établir dans aucun Etat régulièrement constitué. Leur régime est tout à fait incompatible avec la civilisation, et l'on ne comprend guère comment la colonie du grand lac salé pourrait être admise à faire partie de l'Union américaine. Lors même que les scènes décrites par Mme Ward seraient fort exagérées, il n'en resterait pas moins évident que la secte des mormons professe des principes directement contraires à la liberté républicaine. C'est un gouvernement théocratique de la pire espèce, dans lequel la polygamie introduit une cause perpétuelle de désordre moral, et tend à dissoudre de plus en plus les liens de la famille. Le pouvoir absolu des prêtres entraîne inévitablement toutes les conséquences dont l'auteur des *Harems du nouveau monde* nous offre le tableau. Hypocrisie ou fanatisme d'une part, superstition, abrutissement et lâcheté de l'autre, s'unissent pour produire le despotisme le plus impitoyable, qui foule aux pieds les lois de la justice avec une audace que rien n'arrête. L'inspiration devient le prétexte des crimes les plus odieux, le manteau du prophète sert à cacher aux yeux de la foule abusée les desseins ambitieux, les vices et la perfidie de ceux qui l'exploitent. On doutera peut-être que le bon sens populaire se laisse ainsi duper par de grossières supercheries. Mais ce n'est pourtant que trop vrai ; nous n'avons pas besoin d'aller en Amérique pour en trouver la preuve: le stupide fétichisme des tables tournantes n'a-t-il pas obtenu crédit et rencontré de fervents adorateurs dans quelques-uns des pays les plus civilisés de l'Europe? L'esprit humain est sujet partout aux mêmes faiblesses, et c'est là-dessus que repose le pouvoir des chefs mormons.

UNIVERS PITTORESQUE. Provinces danubiennes et roumaines, par MM. Chopin et Ubicini. Paris, 1856 ; 1 fort vol. in-8°, fig. : 7 fr.

Les circonstances actuelles donnent à ce volume un vif intérêt. La guerre d'Orient a dirigé l'attention publique vers les provinces danubiennes, qui ont été le théâtre de ses débuts, et sur l'avenir desquelles les délibérations du congrès de Paris exerceront sans doute une grande

Digitized by Google

influence. Malgré les avantages incontestables de leur situation, ces pays, placés entre la mer Adriatique et la mer Noire, et traversés par un fleuve magnifique, n'ont jamais pu, jusqu'ici, sortir d'un état de demi-barbarie. Les éléments de la civilisation n'y font pourtant pas défaut, mais leur essor semble paralysé. C'est en vain que la cause du progrès est soutenue par de zélés défenseurs; leurs sacrifices demeurent stériles et leurs tentatives infructueuses. La Valachie et la Moldavie, en particulier, se trouvent depuis des siècles condamnées à l'impuissance par une organisation funeste, qui leur impose des maîtres étrangers et les empêche de se constituer en corps de nation, de former un centre d'activité intellectuelle et morale, autour duquel viendraient se grouper les nombreuses petites peuplades chrétiennes, éparses le long des frontières de la Turquie. Le caractère des populations roumaines est bien fait pour éveiller la sympathie, et des voix éloquentes se sont souvent élevées en leur faveur dans les différents pays de l'Europe. Mais pour que de tels moyens deviennent efficaces, il faut que l'opinion soit éclairée sur le but vers lequel ils tendent, sur les obstacles qu'il s'agit de vaincre, sur l'histoire du passé, ainsi que sur les conditions du présent et les probabilités de l'avenir, enfin sur les ressources que présentent aujourd'hui ces contrées où la guerre a tant de fois porté ses ravages et détruit, à mesure qu'ils se produisaient, les résultats du patriotisme naissant.

Le livre de MM. Chopin et Ubicini nous paraît éminemment propre à répandre du jour sur de telles questions. Il renferme à la fois un résumé des faits historiques et le tableau des mœurs, des usages, des institutions civiles ou religieuses, des préjugés nationaux, des superstitions populaires et du mouvement industriel et commercial de chacune des races diverses qui habitent l'Illyrie, la Servie, la Valachie, la Moldavie, la Bukovine, la Transylvanie et la Bessarabie. On y puisera des notions précieuses, relatives soit à la nature du sol et de ses productions, soit aux aptitudes et tendances variées de ses habitants. L'histoire explique assez bien pourquoi les provinces danubiennes n'ont jamais pu obtenir leur indépendance. L'unité nationale leur manque, et l'antagonisme de l'Eglise romaine contre le schisme grec n'a pas permis à l'unité religieuse d'y suppléer comme elle le pouvait. C'est là le principal motif de l'état de sujétion dans lequel ont été maintenues ces provinces, tantôt soumises au protectorat de la Russie, tantôt à celui de l'empire turc. De ces deux jougs, le dernier a fini par l'emporter, et c'est peut-être une circonstance heureuse, car l'affaiblissement désormais inévitable de la Turquie doit, dans un avenir plus ou

Digitized by Google

moins prochain, favoriser l'essor des populations chrétiennes qui en dépendent. La nationalité roumaine pourra se développer graduellement et pousser des racines assez vigoureuses pour que l'on soit forcé plus tard de compter avec elle. L'indépendance des provinces danubiennes rencontrerait alors d'autant moins de difficultés qu'elle est évidemment conforme aux intérêts des puissances occidentales.

HISTOIRE DU PROTECTORAT DE RICHARD CROMWELL et du rétablissement des Stuarts, par M. Guizot. Paris, Didier et Ce, 1856; 2 vol. in-8° : 14 fr.

La mort de Cromwell prouva d'une manière évidente que l'autorité personnelle du protecteur était le seul appui véritable sur lequel reposât le régime qu'il avait imposé à l'Angleterre Ce pouvoir, naguère si puissant et si redouté, perdit tout son prestige dès que disparut l'homme qui était en quelque sorte son incarnation vivante. Cromwell avait eu le tort de ne songer qu'au présent et de n'opposer, soit aux traditions du passé, soit aux espérances de l'avenir, aucun autre obstacle que sa propre individualité. Après avoir écrasé les royalistes, il s'était rendu suspect aux républicains par ses prétentions ambitieuses et ses allures despotiques, en sorte que les partis n'étaient contenus que par la crainte qu'il leur inspirait. Aussi, quoique l'avénement de son fils Richard, désigné par lui pour être son successeur, ne rencontrât d'abord aucune résistance, les difficultés ne tardèrent pas à surgir. Le calme apparent du pays au début de cette crise fut l'effet d'une lassitude momentanée, à laquelle devait bientôt succéder l'anarchie, maintenant qu'on ne sentirait plus la main puissante qui, jusqu'alors, en avait châtié les moindres tentatives avec tant de promptitude et de rigueur.

« Quand les révolutions penchent vers leur déclin, dit M. Guizot, « c'est un triste mais grand enseignement que le spectacle des mécomptes et des angoisses de leurs chefs, longtemps puissants et triomphants, mais enfin arrivés au jour où, par un juste retour de leurs fautes, leur empire s'évanouit sans que leur obstination soit éclairée ou vaincue : divisés entre eux comme des complices devenus des rivaux, détestés comme des oppresseurs, décriés comme des rêveurs, frappés à la fois d'impuissance et d'une amère surprise, s'indignant contre leur pays qu'ils accusent de lâcheté et d'ingratitude, et se débattant sous la main de Dieu sans comprendre ses coups. Tel fut, après la mort de Cromwell, le sort de tous les partis qui,

Digitized by Google

depuis celle de Charles Ier, se disputaient le gouvernement de l'Angleterre telle que la révolution l'avait faite, républicains ou partisans du protecteur, parlementaires ou soldats, fanatiques ou politiques, sincères ou corrompus. »

D'ailleurs, Richard ne possédait point les qualités convenables à son rôle. C'était un homme doux de caractère, simple et modeste en ses goûts, manquant d'énergie et surtout de résolution. Tenu à l'écart par son père, il avait mené la vie d'un gentilhomme campagnard, grand amateur de chevaux et de chasses, sans autre ambition que de pouvoir en paix partager les plaisirs de ses voisins, presque tous cavaliers, dont les sentiments trouvaient en lui beaucoup de sympathie. Quand il fallut quitter son manoir pour venir prendre la direction des affaires publiques, Richard ne montra ni empressement ni répugnance. Il se laissa diriger par les amis de son père, qui le firent nommer protecteur, et sa seule préoccupation parut être de chercher à faire prévaloir l'esprit conciliant dont il était animé. Mais il ne réussit par là qu'à rendre aux passions toute leur audace en leur laissant voir sa faiblesse et son indécision. On le jugea de suite incapable de tenir les rênes du pouvoir avec la fermeté qu'exigeaient les circonstances. Le gouvernement de son père n'avait pu subsister qu'à l'aide d'une répression vigoureuse et constante. Une fois ce frein enlevé, les partis reprirent courage, et le caractère timide de Richard ouvrit la porte à d'innombrables intrigues. Il n'y avait pas contre lui d'inimitiés personnelles, mais la confiance lui faisait défaut. Sa modération intempestive et ses vues peu déterminées éloignaient les hommes influents qui auraient pu le soutenir. N'inspirant pas plus d'enthousiasme à ses amis que de crainte à ses adversaires, il se trouvait dans un espèce d'isolement qui paralysait toutes ses bonnes intentions. Le sentiment de son impuissance ne tarda pas à devenir un lourd fardeau pour lui. Dans l'espoir de s'en décharger, il convoqua un parlement, dont le premier acte fut en effet de lui prêter appui en sanctionnant son élection. Mais, en même temps, des tendances réactionnaires s'y firent jour avec une hardiesse inquiétante. La majorité saisit toutes les occasions de jeter le blâme sur l'administration de Cromwell, et ne craignit pas de se brouiller ouvertement avec l'armée. Après beaucoup d'hésitations, Richard se décida enfin à dissoudre le parlement. Mais c'était abdiquer son pouvoir au profit de l'armée. On organisa une espèce de gouvernement militaire, et le protecteur fut mis de côté ; puis on rappela le long parlement, qui ne tarda pas non plus à se rendre suspect à l'armée et fut aussi chassé par elle.

Digitized by Google

C'est alors que parût sur la scène Monk. Il quitte l'Ecosse et s'avance avec ses troupes vers Londres, sous le prétexte de prendre la défense du parlement. Sa conduite énigmatique trompe tous les partis, sans qu'aucun puisse deviner ses projets. Fort de l'ascendant qu'il exerce sur ses soldats, il attend patiemment que la discorde ait réduit les républicains à l'impuissance, et quand il se voit maître de la situation, c'est encore grâce à son inertie calculée que le parlement est obligé de se dissoudre pour faire place à une assemblée nouvelle, où dominent franchement les tendances réactionnaires. Monk, soutien principal de la cause royale, conserve jusqu'au bout l'attitude d'un simple spectateur. Il tient dans sa main tous les fils de l'intrigue et la dirige avec tant de mystère, que les royalistes eux-mêmes n'osent pas compter sur lui. C'est un rôle fort étrange, sur lequel on trouvera peut-être le jugement de M. Guizot empreint d'une trop grande indulgence. L'habileté politique semble lui faire un peu négliger le point de vue moral. Mais, avec un personnage inexplicable comme le général de l'armée d'Ecosse, toutes les hypothèses sont permises. Nous regrettons plutôt que M. Guizot n'ait pas développé davantage l'histoire de cette période, riche surtout en incidents variés, en détails curieux, qui pouvaient rendre son récit à la fois plus dramatique et plus complet. Il a préféré donner une grande place aux documents inédits dans lesquels il a puisé de précieuses notions. Ce sont des correspondances diplomatiques entre M. de Bordeaux, le cardinal Mazarin et le comte de Brienne, avec quelques lettres espagnoles, pièces d'une haute importance historique, car elles renferment le témoignage des agents officiels les mieux placés pour bien voir et pour être bien instruits.

HISTOIRE DE LA CHEVALERIE EN FRANCE; par Lébert. Paris, 1856; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

La chevalerie fut l'une des institutions les plus brillantes du moyen-âge. Elle contribua, dans certaines limites, au progrès de la civilisation et servit à réveiller les idées de justice et d'humanité. Sans doute elle eut aussi ses défauts; il ne faut pas prendre à la lettre les merveilleuses descriptions que nous en font les romanciers ou les chroniqueurs. La loyauté, le désintéressement, la délicatesse ne furent pas les seuls mobiles qui dirigèrent ses adeptes. Comme dans toute autre institution, la pratique s'éloigna souvent de la théorie, et les faits ne s'accordèrent pas toujours

Digitized by Google

avec les maximes. Mais il n'en est pas moins vrai que la chevalerie rendit d'utiles services en élevant une digue contre le débordement de la barbarie. Après la chute de l'empire romain, l'Europe, ravagée par de continuelles invasions, resta pendant plusieurs siècles dans un véritable chaos. Lois, religion, morale de l'ancien monde avaient perdu leur autorité, le vieil édifice social croulait de toute part, et l'église chrétienne elle-même se trouvait dans une position assez critique, entre la corruption des vaincus et la sauvage rudesse des vainqueurs. Ces derniers finirent cependant par subir l'influence du peuple conquis, plus civilisé qu'eux ; une espèce de transaction s'opéra graduellement, et la chevalerie nous en offre l'un des symptômes les plus remarquables. En effet, cette institution n'est point, comme maints auteurs l'ont prétendu, d'origine orientale : elle est née plutôt sur le sol européen, du mélange des mœurs et des usages germaniques avec les idées chrétiennes. On y retrouve l'empreinte des vertus militaires, du dévouement fraternel, des sentiments de respect et de générosité pour les femmes qui caractérisaient les guerriers germains, tels que Tacite les a décrits. Formée d'abord par le besoin de s'unir contre l'affreux brigandage auquel se livraient les petits tyrans féodaux, la chevalerie ne tarda pas à prendre un caractère de ferveur religieuse, qui en fit le ferme soutien de la foi. L'ordre des frères hospitaliers de St-Jean de Jérusalem et celui des templiers furent d'un grand secours dans les croisades. Mais ces expéditions lointaines modifièrent bientôt l'esprit de l'institution primitive. L'influence de l'Orient se fit sentir, et, d'un autre côté, le contact de la chevalerie du Nord avec celle du Midi contribua d'une manière assez efficace à polir les mœurs, ainsi qu'à répandre des sentiments plus doux, plus humains et des goûts plus raffinés. La guerre des Albigeois et les dernières croisades achevèrent de détruire l'esprit religieux qui fit place à la galanterie, devenue le but principal et presque l'unique mobile de l'honneur chevaleresque. C'est au treizième siècle que la chevalerie atteint son apogée ; elle présente une organisation complète ; elle joue dans l'Etat un rôle important et constitue, en quelque sorte, le plus solide appui de l'ordre social à cette époque. Mais sous son brillant extérieur se cachent des germes de décadence qui déjà, dans le siècle suivant, se développent avec rapidité. La noblesse et la pureté des sentiments s'altèrent bientôt, le luxe amène la corruption des mœurs, le désintéressement tend à disparaître. Petit à petit la chevalerie devient un métier, on commence à combattre moins pour la gloire que pour le profit, les chevaliers entreprennent des expéditions lucratives,

Digitized by Google

et finissent par louer ou vendre leurs services au plus offrant. En vain essaie-t-on de ranimer l'esprit chevaleresque; Bayard et François Ier réussissent bien à lui redonner quelque éclat, mais c'est son dernier soupir. La renaissance l'a fait enterrer « par trois de ces railleurs immortels qui font avec un éclat de rire l'oraison funèbre des vieilleries sociales. » Arioste, Cervantès et Rabelais se chargèrent de cette fonction, et l'accomplirent de telle sorte que dès lors la chevalerie fut à peu près exclue du domaine de l'histoire et reléguée dans celui du roman.

M. Lébert cherche à réparer cette injustice en montrant ce que la chevalerie eut de bon et d'utile, sans pourtant s'en faire le panégyriste. Il s'efforce d'être historien impartial, et son livre, fort agréable à lire, pourra rectifier bien des idées fausses. Mais çà et là perce un certain ton d'ironie qui prouve qu'avec la meilleure volonté du monde on ne peut guère parvenir aujourd'hui à réhabiliter sérieusement cette institution vicieuse, dont le véritable mérite gît dans le contraste de ses excellents préceptes, qui ne furent pas toujours mis en pratique, avec les usages barbares, auxquels trop souvent elle faisait de nombreuses concessions. Ce qui nous semble ressortir le plus évidemment de son travail, c'est que la chevalerie perd beaucoup à être vue de près dans sa réalité, et dépouillée du prestige poétique dont les romanciers et les poëtes se sont plus à la revêtir.

L'ANGLETERRE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, par M. Charles de Rémusat. Paris, Didier et Ce 1856 ; 2 vol. in-8° : 14 fr.

Sous ce titre M. de Rémusat réunit différents articles qu'il avait déjà publiés dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce sont des études sur Bolingbroke, Horace Walpole, Junius, Burke et Fox. Une introduction qui leur sert de lien commun expose le but que l'auteur s'est proposé en les reproduisant ainsi. Fidèle à ses convictions qui reposent sur des principes et non sur des intérêts ou des sympathies, il persiste à regarder la constitution anglaise comme un modèle digne d'être imité, il ne croit pas que l'insuccès des tentatives faites jusqu'ici doive décourager, et si les événements des huit à dix dernières années ont ramené l'incertitude sur bien des points qui semblaient décidés, à ses yeux ils ne changent absolument rien à la question. L'Angleterre lui paraît toujours dans la voie des progrès pacifiques et réels, malgré les symptômes que tant de personnes prétendent y voir d'une transformation profonde et funeste qui

Digitized by Google

changerait jusqu'à la nature de son gouvernement. Il reste donc admirateur sincère de ces institutions et de plus partisan obstiné de son alliance.

Passant rapidement en revue les principales phases du développement de la monarchie constitutionnelle anglaise, il fait ressortir le caractère éminemment national et traditionnel qui forme l'un de ses premiers éléments de force et de durée. Ce n'est pas une constitution faite toute d'une pièce d'après des données théoriques, encore moins improvisée dans un accès de fièvre révolutionnaire. La charte primitive est demeurée à la base, comme un vieux tronc sur lequel sont venues se greffer toutes les modifications successives rendues nécessaires par le progrès des idées ainsi que par les besoins nouveaux de chaque siècle. M. de Rémusat insiste avec raison sur ce point : « Dans la monarchie anglaise, dit-il, on peut remarquer deux points caractéristiques. D'abord aucun des principes qui la constituent n'est absolu, pas même celui de l'hérédité royale ; il est, ainsi que tant de choses, subordonné à la nécessité d'Etat, et, n'étant qu'une garantie de stabilité, il cède, comme tout autre, quand un intérêt plus grand et plus sacré que celui de la stabilité en exige le sacrifice. A proprement parler, il n'y a qu'un principe souverain, c'est que la nation anglaise n'est gouvernée et constituée que de son consentement Encore ce principe est-il limité par d'autres, les droits des citoyens, par exemple, tels qu'ils résultent de la loi commune. En second lieu, rien dans l'ensemble de la constitution n'est purement spéculatif. Tout principe est identifié avec de certaines formes, attesté par de certains faits, qui le convertissent en vérité légale et en vérité historique. Ainsi, l'intervention même du peuple dans ses affaires n'est pas le dogme abstrait de la souveraineté du peuple ou le simple fait du suffrage universel, c'est l'intervention sous forme représentative consacrée par la pratique des siècles, expliquée par des antécédents innombrables, régularisée par l'expérience, développée par la civilisation ; en telle sorte que la série des actes fondamentaux de la volonté nationale ainsi manifestée forme toute la constitution ou la loi commune dans l'ordre politique. La charte de l'Angleterre est une compilation. »

C'est parfaitement vrai, et la compilation accomplie par la force des choses plus encore que par la main des hommes, possède cette autorité vénérée que ne peut jamais obtenir l'œuvre d'une assemblée éphémère, nommée sous l'influence des préoccupations du jour et sans aucune racine dans le passé, sans aucun lien qui la rattache aux origines du gou-

Digitized by Google

vernement national. Les révolutions prennent d'ordinaire à tâche de rompre la chaîne traditionnelle et semblent avoir pour objet principal d'effacer même jusqu'au moindre vestige des régimes auxquels elles succèdent. Mais en Angleterre on a procédé d'autre façon. Sans rien détruire on s'est contenté d'ajouter et de perfectionner, en se conformant toujours aux usages, aux mœurs, aux habitudes consacrées par le temps. Le respect des institutions est tel qu'on laisse religieusement subsister même celles qui sont depuis longtemps déjà tombées en désuétude.

C'est à l'appui de ces considérations qu'il croit utile, autant que jamais, de présenter à la France maintenant, et pour les illustrer par des exemples, que M. de Rémusat extrait du journal de son voyage en Angleterre les divers essais biographiques dont ce volume se compose.

« J'ai commencé, dit-il, par une vie de Bolingbroke. Sa biographie est devenue, par la nécessité d'être clair, un tableau du gouvernement intérieur de la reine Anne. Ce règne est l'origine des grands partis parlementaires, ou du moins de la transformation durable des anciens partis de la révolution. Il a fallu beaucoup s'étendre pour être compris ; car je voudrais que l'on pût s'intéresser à mes récits, même sans bien connaître l'histoire, quoique l'envie de la lire doive être ce qu'on gagnerait de meilleur à les avoir lus.

« En racontant Bolingbroke jusqu'à sa chute, j'ai donc parcouru toute la première époque (1700—1714). Mais les époques se touchent et se lient, et Bolingbroke tombé figure encore dans la seconde. Alors un nouveau témoin paraît et demande à déposer. Horace Walpole a tenu la palme pendant cinquante à soixante ans, les yeux ouverts et l'oreille au guet, en face de la société anglaise. Comment on la gouvernait, comment elle se comportait, il a cru tout savoir, et il a écrit tout ce qu'il savait. Avec Bolingbroke et lui, nous parcourrons d'abord toute la seconde époque (1714—1745).

« Nous retrouvons Walpole à la troisième (1745—1773). Tantôt il se mêle aux affaires, tantôt il les dédaigne ; toujours il les raconte. Mais dans la confusion des opinions et des intrigues, dans la mêlée des intérêts et des passions, un combattant masqué se montre, qui, semblable au chevalier Noir des romans, arrive inattendu dans la lice, trouble l'ordre du combat, frappe et renverse les combattants, et puis disparaît. C'est Junius. On ne saurait faire connaître son ouvrage sans dire de quoi il parle, et pour le comprendre il faut un peu d'histoire. En suivant Junius, nous rencontrons Burke.

Digitized by Google

« Burke, qui date de la troisième époque, anime aussi toute la quatrième (1773—1800). Burke commence l'ère des réformes, et il l'aurait suivie jusqu'au terme, si le jour n'était venu où les réformes pouvaient ressembler aux révolutions. Les unes sont-elles le moyen de prévenir ou d'amener les autres? C'est la question qui agite l'Angleterre pendant les dix dernières années du siècle, c'est la question qui la tient trente années en suspens. Elle met aux prises dans le parlement les plus grands cœurs et les plus grands esprits. Elle allume une terrible guerre entre deux grandes nations. Après l'avoir effleurée, cette question, avec Walpole et Junius, nous la suivrons avec Burke et Fox, qu'elle a violemment divisés. Fox sera le dernier portrait suspendu dans notre galerie. Nous ne voulons pas arriver jusqu'à nos jours. On ne peut tout dire. »

Cette courte analyse indique assez quel vif intérêt présente l'ouvrage de M. de Rémusat, où l'on trouve d'ailleurs l'empreinte d'un beau talent et d'un esprit ouvert à toutes les idées nobles et généreuses. Peut-être se trompe-t-il en croyant que la constitution anglaise pourrait convenir à d'autres peuples qui sont différemment doués, qui n'ont ni les mêmes souvenirs, ni les mêmes habitudes. Mais on doit reconnaître du moins qu'il a parfaitement raison de proposer comme un modèle à suivre la manière dont s'est formée cette constitution. En tenant compte du génie national ainsi que du passé de chaque peuple, on arriverait sans doute à des résultats différents, mais qui pourraient avoir aussi la même valeur relative et les mêmes chances de durée. Ce qui ressort le plus incontestablement du travail de M. de Rémusat comme de toute étude approfondie de la monarchie anglaise, c'est qu'une constitution doit en quelque sorte se faire toute seule, être l'œuvre non pas d'un élan révolutionnaire, mais du temps et des générations successives.

ÉTUDES CONTEMPORAINES sur l'Allemagne et les pays Slaves, par E. Laboulaye. Paris, A. Durand, 1856; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Les études que renferme ce volume ont déjà paru dans le *Journal des Débats*. En les réunissant en corps d'ouvrage l'auteur a suivi l'exemple que donnent aujourd'hui les écrivains les plus éminents. C'est une conséquence du développement de la presse périodique. Les journaux ayant, surtout en France, beaucoup plus de lecteurs que les livres, c'est par eux

Digitized by Google

qu'on arrive promptement à la célébrité. Aussi l'avantage d'écrire dans leurs colonnes est-il fort recherché. Puis dès que le nombre des articles publiés est suffisant pour former un volume, on s'empresse de les reproduire sous cette nouvelle forme qui leur assure une existence moins éphémère. Le procédé peut être bon lorsqu'il s'agit de travaux remarquables, qui sans cela risqueraient de disparaître avec les feuilles dans lesquelles ils ont paru, ou bien d'être enfouis dans de vastes collections difficiles à consulter. Mais il présente aussi de graves inconvénients, dont le principal est d'engendrer la paresse intellectuelle, de rendre de plus en plus rares les études sérieuses, approfondies, les œuvres de longue haleine qu'on remet cent fois sur le métier avant de les livrer au public. Le journaliste, obligé d'écrire vite, de captiver surtout par l'attrait de la forme, par le charme du style, de faire preuve d'esprit plutôt que de savoir, est enclin à traiter d'une manière superficielle tous les sujets qu'il aborde. Ce qui n'était autrefois, pour la plupart des auteurs, qu'un accessoire est pour lui l'essentiel. Ceux qui le lisent veulent avant tout être amusés. Ils lui pardonneront plutôt dix erreurs capitales qu'un seul passage aride, exigeant quelque effort de leur part. Il devient ainsi bientôt incapable de recherches patientes et laborieuses, il s'accoutume à saisir les choses par leur côté le plus facile, qui n'est souvent pas le plus vrai ni le plus fécond. Enivré du succès de ses articles, il arrive même à se persuader que les revoir et les compléter par de nouvelles investigations serait un travail superflu. De là tant de publications empreintes de la hâte ainsi que des qualités bonnes ou mauvaises du journalisme, et si peu de livres dignes de figurer dans une bibliothèque.

Les études de M. Laboulaye, quoique très-supérieures à beaucoup de recueils du même genre, ne sont pourtant pas tout à fait exemptes des défauts que nous venons de signaler. Déjà leur titre indique la difficulté d'établir entre elles un lien commun : le partage de la Pologne n'est assurément pas contemporain de Georgei et de Kossuth, non plus que les poésies des Serbes ne le sont de MM. de Savigny, de Radowitz et Gervinus. Quant au motif de la réimpression, M. Laboulaye regarde comme un devoir pour les journalistes de rechercher la publicité; chargé, suivant lui, de la défense de saintes causes, il doit employer tous les moyens à sa disposition pour assurer à ses plaidoyers le plus grand nombre possible de lecteurs. C'est fort bien, mais dans le même but il devait revoir avec soin ses articles et mettre à profit, pour les développer davantage, la liberté dont jouissent les livres qui ne sont point soumis

Digitized by Google

aux mêmes restrictions que la presse périodique. M. Laboulaye s'excuse en disant que, s'il avait dû faire un gros livre avec chacun de ses articles, il n'aurait pas étudié le sujet avec plus de soin et de patience, mais un peu plus loin il ajoute que, tandis qu'un auteur médite à loisir un sujet de son choix, le journaliste a quinze jours pour comprendre, juger et souvent refaire le livre qu'on lui soumet, ce qui justifie assez notre remarque. Du reste ses articles sont de ceux qu'on relira très-volontiers, et nous ne saurions mieux faire apprécier leur mérite qu'en reproduisant ici l'analyse détaillée que l'auteur en donne lui-même dans sa préface : « Le premier travail a pour objet le partage de la Pologne, ce crime royal qui n'est pas encore expié. Après M. de Saint-Priest et M. Hermann, j'ai instruit de nouveau ce procès, et je crois avoir démontré que si Frédéric a été le grand coupable, Catherine a été sa complice. Rien n'est plus honteux que la politique de ces deux personnages, et notre siècle, qu'on accuse souvent, a du moins cet honneur qu'aujourd'hui un pareil attentat n'est plus possible. Evidemment les journaux et la tribune ont relevé la morale publique de l'Europe ; et M. de Talleyrand avait raison de dire que la presse eût empêché le partage de la Pologne. Il serait bon de ne pas oublier ce jugement.

« Après l'histoire de la Pologne en 1772, vient la révolution de Hongrie en 1848 ; les mémoires du général Georgei ont jeté un grand jour sur cette question qui n'est pas encore jugée. Dans ce livre, Kossuth paraît moins comme un patriote que comme un imitateur de Mazzini, et on ne lira pas sans curiosité la letttre où M. Szemere, confirmant une allégation de Georgei, constate que Kossuth offrit la couronne de Hongrie à un prince russe, offre singulière de la part d'un Hongrois et d'un ami de la liberté. Je crois aussi que la lecture de cet article est de nature à dissiper les illusions qu'on se fait sur l'avenir révolutionnaire de la Hongrie. On prend la cause des Magyars pour celle du pays tout entier. Les mesures adoptées par le gouvernement autrichien pour émanciper les paysans (mesures aussi justes au fond que violentes dans la forme), la faveur dont il entoure les Slaves et les Allemands, ont changé la condition de la Hongrie, et en cas d'une guerre européenne, c'est, selon moi, une des provinces où l'empereur trouverait le plus d'appui. Les articles sur les Serbes et l'Albanie, en donnant le résumé des travaux considérables entrepris par les Allemands, feront mieux connaître deux peuples de la Turquie d'Europe, et porteront quelque lumière dans ce mélange de races diverses que l'Occident a trop longtemps confondues sous un

Digitized by Google

nom commun. Grâce au livre de M. de Hahn, nous avons maintenant des idées justes sur l'Albanie. Quant aux Serbes, on ne peut trop appeler l'attention sur ce peuple intéressant, car sans parler du charme et de la fraîcheur qu'on trouve dans leur littérature, les Serbes nous montrent ce qu'on peut attendre des chrétiens d'Orient, le jour où cessera la tyrannie des Turcs. Que les Bulgares aient autant de sécurité que les Serbes, et eux aussi entreront bientôt de plein-pied dans notre civilisation ; libres, et payant à l'Europe la rançon de leur liberté par la richesse de leur agriculture, ils seront la défense la plus certaine de la Turquie. Un peuple qui souffre se fera l'avant-garde de la Russie, un peuple heureux et maître de ses actions se retournera contre elle, et constituera la seule garantie permanente et durable de la paix.

« On s'étonnera peut-être de trouver un long travail sur M. de Savigny, travail qui n'a pas été fait pour un journal, et qui a un cachet trop marqué pour ce recueil, car M. de Savigny n'a été et n'a voulu être qu'un jurisconsulte. Mais l'influence de ses idées a été si grande en politique, et on les retrouve si bien chez Frédéric-Guillaume IV, qu'on ne comprendra jamais la conduite et les maximes du roi de Prusse, si l'on ne connaît les doctrines de l'école historique. Cette école, qui tient à de Maistre par plus d'un point, a eu le mérite de combattre l'école révolutionnaire, qui rompt avec la tradition et qui ne croit qu'à l'individu et au jour présent. La devise des disciples de M. de Savigny est inattaquable : *Le présent, fils du passé, est père de l'avenir.* Ils nous ont rendu le respect des aïeux et le sentiment de notre responsabilité ; mais (et ceci serait la faute des hommes et non pas celle de la doctrine) ne se sont-ils pas trop absorbés dans la vénération du passé, n'ont-ils pas trop négligé les besoins de l'avenir? Ont-ils fait la part de la philosophie à côté de l'histoire? Je crains que non, et il me semble qu'à Berlin en a souvent penché d'un seul côté au risque de verser.

« M. de Radowitz nous montre comment un homme élevé dans les doctrines historiques et amoureux du passé, arrive cependant par l'étude et l'expérience à comprendre le vice de son adoration, et accepte les nécessités du présent sans rompre avec la tradition. Rien n'est plus instructif et plus respectable que la conversion de M. de Radowitz aux idées constitutionnelles. Du jour où il a compris qu'elles sont un besoin du siècle, la forme actuelle et sincère de la liberté, l'œuvre, non pas de quelques rêveurs, mais de l'expérience et du temps, il proclame franchement son erreur, et se dévoue à la vérité avec un zèle qui use sa vie, laissant à l'Al-

Digitized by Google

lemagne l'exemple d'un noble caractère, et à la Prusse une leçon que malheureusement on oublie.

« L'essai de M. Gervinus, dont l'analyse termine ce volume, nous montre où vont les peuples quand on leur refuse une liberté régulière. En Allemagne, les idées et les désirs émigrent aussi par delà l'Océan; la république gagne des partisans décidés parmi des hommes qui eussent accepté avec joie quelques garanties constitutionnelles. Il y a là un point noir à l'horizon que M. Gervinus a signalé. Prévoir l'orage est aisé, le prévenir n'appartient malheureusement qu'à des politiques qui, trop souvent, mettent toute leur habileté à fermer les yeux sur l'avenir.

« On voit par ces indications que toutes les pièces de ce volume se tiennent, et qu'il y a au fond une certaine unité. »

LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE, LA SUISSE ET LE ROI LOUIS-PHILIPPE, histoire contemporaine d'après des pièces officielles, par E. Lecomte. Paris, Martinon, 1856; 1 vol. in-8° : 6 fr.

Les démêlés de la Suisse avec le gouvernement français au sujet du prince Louis-Napoléon forment un curieux épisode, surtout en regard des événements postérieurs. Il est intéressant de relire aujourd'hui le compte rendu des débats auxquels cette affaire donna lieu dans les conseils suisses, et de rappeler avec quelle énergie furent défendus les droits de l'hospitalité. La Confédération menacée n'hésita pas à se mettre en mesure de repousser par la force des prétentions qu'elle regardait comme attentatoires à son indépendance. Il y eut dans les cantons voisins de la frontière un élan admirable; tous les citoyens prirent les armes et se montrèrent prêts aux sacrifices les plus pénibles. En quelques jours plus de trente mille hommes furent sur pied, avant même que le pouvoir fédéral eut donné les ordres nécessaires pour organiser l'armée suisse. C'était un beau spectacle que celui de ce peuple, abandonnant ses foyers, quittant ses occupations pour accourir à la défense de la patrie. Les jeunes gens qui n'avaient pas encore atteint l'âge du service militaire, les hommes mûrs qui l'avaient dépassé, les vieillards même se faisaient inscrire comme volontaires, et nombre de citoyens établis à l'étranger revenaient prendre leurs rangs dans la milice. L'antique esprit de la devise suisse : « Un pour tous, tous pour un » animait tous les cœurs, et le prince s'en montra digne à son tour par sa conduite généreuse. Il préféra s'éloigner plutôt que d'être la cause d'une guerre injuste.

Digitized by Google

A l'époque de cette crise, la presse française, trop partiale pour rendre hommage à l'attitude courageuse de la Suisse, présenta les faits sous des couleurs assez fausses. Sauf quelques rares exceptions, elle prit parti dans la querelle sans autre souci que d'exalter l'orgueil national. Il était donc utile d'éclairer l'opinion publique sur ce point et de rassembler tous les documents qui devront servir de matériaux à l'histoire. C'est ce que M. Lecomte a voulu faire dans le volume que nous annonçons ici. Ayant été témoin oculaire de ce qui se passait à Genève, où il rédigeait alors un journal, il s'est trouvé placé de manière à recueillir une foule de détails qui sont fort peu connus, et sa qualité de Français doit le rendre assez impartial en ce qui concerne la Suisse. Aussi, quoiqu'il se complaise un peu trop à reproduire ses appréciations de journaliste, son livre nous paraît avoir en général le mérite de l'exactitude. Il renferme maintes pièces qu'on trouverait difficilement ailleurs, et l'on y voit se développer, avec toutes ses moindres péripéties, le mouvement national produit en Suisse par le fameux ordre du jour du général Aymar. Du reste l'auteur, très-sobre de réflexions, se borne à celles qui lui paraissent indispensables pour relier ensemble les nombreux documents qu'il publie. Seulement les fréquentes citations empruntées à son journal prouvent que, dès 1838, il avait des tendances napoléoniennes bien prononcées, qui formaient un contraste singulier avec les idées révolutionnaires et les tentatives démagogiques auxquelles il prêtait volontiers le secours de sa plume.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

DU BEAU DANS LA NATURE, L'ART ET LA POÉSIE, études esthétiques, par Adolphe Pictet. Paris et Genève, J. Cherbuliez, 1856 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50 c.

Qu'est-ce que le beau? Cette question, qui se présente ici la première, n'est pas facile à résoudre. Les définitions abondent, car chacun de ceux qui l'ont traitée s'est empressé de donner la sienne, mais aucune n'est complétement satisfaisante, elles semblent même quelquefois contradictoires, et ce qu'il en ressort de plus évident, c'est la variété des goûts, ainsi que la divergence des points de vue. Leur défaut commun est un cachet systématique, exclusif, absolu, qui s'efforce vainement de ramener à l'unité les mille aspects divers de la nature et les innombrables concep-

Digitized by Google

tions de l'âme humaine. Tentative impuissante sans doute, mais à laquelle l'homme semble instinctivement poussé dans toutes les voies ouvertes à son intelligence, et qui, d'ailleurs, est la source féconde de ses découvertes et de ses progrès. C'est l'aspiration continuelle de l'être faible, imparfait, fini, vers la force, la perfection et l'infini. L'impossibilité même d'atteindre le but stimule sans cesse les efforts et produit une activité fertile en résultats du plus haut prix. Cependant, pour bien juger la valeur réelle de ces résultats, il importe de les soumettre au creuset de la critique indépendante de tout esprit de système, de procéder par l'analyse plutôt que par la synthèse, et de se livrer à l'examen détaillé des phénomènes sur lesquels peut être fondée la théorie du beau. C'est pourquoi M. Pictet, au lieu de commencer par définir à son tour, préfère d'abord chercher, comme il le dit, « à lire dans ce grand livre de la nature qui est ouvert à tous, et dans cet autre grand livre de l'humanité, dont nous sommes tout à la fois les auteurs et les lecteurs. » Il débute donc par une étude approfondie des éléments du beau qui se trouvent dans la nature inorganique, puis dans le règne végétal et dans le règne animal. En effet, la nature est la source première du beau, c'est là qu'il se trouve pur de tout mélange, et les productions de l'art ne peuvent jamais être aussi parfaites que les siennes.

De même que le monde inorganique renferme toutes les conditions matérielles des êtres ultérieurs, il nous offre déjà les rudiments du beau. Ce ne sont encore que de simples données, telles que *la lumière*, *le son*, *la forme*, enfin, qui n'y joue qu'un rôle très-secondaire, car, à ce premier degré du beau, les objets nous impressionnent bien plus par leur masse que par leur figure.

Dans le règne végétal apparaît une organisation supérieure, nous y remarquons des formes gracieuses, des couleurs brillantes, une vie propre et certaines conditions d'harmonie auxquelles s'attache l'idée d'un type. La plante, plus ou moins belle selon qu'elle réalise le type de son espèce, nous fournit la notion importante de *la beauté relative*.

Mais c'est le règne animal qui présente le beau dans toute sa splendeur, et suivant une progression conforme à l'échelle des êtres. «Ces éléments du beau qui se sont montrés imparfaits d'abord et isolés dans le monde inorganique, plus développés et plus concentrés déjà dans la plante, se développent et se concentrent encore et toujours plus, jusqu'à leur réunion complète dans la forme humaine, l'œuvre la plus parfaite qu'il ait été donné à la nature de produire. »

Ici, chez l'homme en particulier, ce n'est plus dans la seule perfection

Digitized by Google

de la forme que gît la beauté; c'est surtout dans la manifestation de la vie, dans le jeu de la physionomie qui exprime soit l'intérêt, soit l'intelligence, et met en relief l'idée manifestée sous une forme sensible, sans aucun autre but qu'elle-même, sans aucune notion accessoire de causalité finale. Indépendant de l'utile, étranger même aux conditions essentielles des êtres, le beau est un luxe de la nature, qui le répand à profusion sur le monde extérieur, dans l'unique but d'éveiller chez l'homme un sentiment propre à développer les plus nobles facultés de son âme. L'idée du beau, provenant de Dieu, par l'intermédiaire de la nature, nous ramène ainsi vers Dieu par le moyen de l'art et de son pouvoir reproducteur. C'est là sa véritable destination, autant du moins qu'il nous est permis d'en sonder le mystère.

« Ainsi, pour nous résumer, dit M. Pictet, le beau dans la nature se montre à nous comme une manifestation immédiate et libre de l'idée divine, se révélant par les formes sensibles. Sa source première est placée au-dessus de la nature même ; il appartient essentiellement au monde idéal, et, si la nature le contient, elle ne le possède pas. Son but final et providentiel est également ailleurs que dans la sphère des réalités matérielles. C'est à l'homme qu'il s'adresse, c'est pour lui qu'il brille uniquement. Sa vraie destination est de mettre en jeu nos facultés esthétiques, et de devenir ainsi la base d'un nouveau monde de créations purement idéales, où il est appelé à régner sans partage.

« Si maintenant, dans le désir de pénétrer plus avant encore, quelqu'un s'avisait de demander *pourquoi* l'idée se revêt de beauté en se révélant dans la forme sensible, il n'y aurait qu'une réponse à faire à cette question, et cette réponse est : Dieu. Le beau lui-même, considéré absolument, est une idée primordiale, dont le beau naturel n'est qu'un reflet partiel, une révélation incomplète, et dont la nature n'est point l'unique domaine. Comme les idées du vrai et du bien, l'idée du beau est parce qu'elle est. Demander sa raison d'être, c'est chercher une condition pour ce qui est inconditionnel et absolu. »

M. Pictet examine ensuite comment agit l'impression du beau et quelle est la nature du sentiment qu'elle développe. « Le sentiment du beau, » dit-il pour résumer ses idées sur ce point, « se distingue en ceci de tout autre, qu'il nous pénètre d'une manière complète, et qu'il touche, pour ainsi dire, à tous les principes de notre nature sans s'assimiler à aucun en particulier. Il flatte nos sens, mais il n'éveille point notre sensualité; il se fait aimer, mais d'un amour sans but spécial et entièrement désin-

Digitized by Google

téressé ; et, sans faire appel à aucune notion morale, il nous porte vers le bien par cela seul qu'il élève notre âme en la purifiant. »

La diversité des jugements dont le beau est l'objet ne permet pas de poser des principes absolus. C'est ce qui explique pourquoi les théories esthétiques sont si nombreuses. Chaque auteur a son point de vue systématique auquel il subordonne plus ou moins toutes ses appréciations. M. Pictet passe en revue les idées de Platon, Plotin, Aristote, St-Augustin, Bacon, de l'école sensualiste anglo-écossaise, de Hume, de Reid, puis des rationalistes modernes, de Spinoza, Baumgarten, Winkelmann, Kant, Schiller, Fichte, Schelling, Hegel ; mais il n'adopte aucun système et poursuit ses recherches avec une complète indépendance. Les chapitres qui traitent du sublime, du ridicule, du laid, de l'éducation esthétique de l'homme, renferment une foule d'aperçus neufs, ingénieux, empreints d'un véritable cachet d'originalité. L'auteur termine par un coup d'œil rétrospectif sur l'art dans ses formes diverses, sur la poésie, ses phases et son histoire chez les peuples soit anciens soit modernes. Cette dernière partie offre le plus vif intérêt. On y trouve une vaste érudition présentée sous des formes qui la rendent accessible à tous, un goût très-exercé, très-délicat, très-pur, un esprit philosophique tout à fait remarquable. Chez M. Pictet, la profondeur de la pensée s'unit toujours à la clarté de l'expression ; il n'y a rien de vague, rien de nuageux. Ses idées se formulent nettement et s'enchaînent avec une logique irrésistible. Le charme d'un style élégant et simple, semé d'observations fines, de traits lumineux, de saillies piquantes, captive au plus haut degré l'attention du lecteur. Aussi, malgré la nature du sujet, nous croyons que ce livre obtiendra un succès populaire. Il nous paraît éminemment propre à faire bien sentir l'utilité des études esthétiques si fécondes en résultats de la plus haute portée pour la culture intellectuelle et morale. Son principal mérite, à nos yeux, est de les rendre attrayantes en les débarrassant de ces abstractions purement théoriques, de ce dédale de formules subtiles et de pâles généralités, dont l'appareil pédantesque rebutent trop souvent ceux qui les abordent avec l'espoir d'y trouver des secours pour leur pratique, des lumières pour l'application de leur art. La marche nouvelle que M. Pictet leur imprime peut exercer l'action la plus salutaire sur la pratique et sur l'étude de l'art. «Elle tendra, d'un côté, à soustraire le génie producteur à l'influence stupéfiante d'une fausse imitation, en lui donnant la conscience du vide et de l'inanité de la forme séparée de son principe de vie ; et de l'autre, elle le préservera des écarts de la fantaisie, et des caprices

Digitized by Google

arbitraires, en lui montrant que l'art, pour remplir sa mission, doit toujours se rattacher intimement aux grandes idées substantielles de son époque, ainsi qu'aux principes éternels du vrai et du bien. »

Enfin, comme il le dit, et l'on comprendra facilement l'importance de ce point : « L'esthétique peut contribuer aussi à ramener la critique dans de meilleures voies, en lui donnant l'élévation et l'impartialité, qui ne lui font que trop souvent défaut. Si la critique en France a pris plus de largeur, si elle a pu se dégager enfin des ornières classiques, c'est sans doute aux idées répandues par l'esthétique qu'elle en est redevable. Il reste cependant beaucoup encore à désirer sous ce rapport. La multiplicité extrême des points de vue engendre une confusion regrettable. On disserte spirituellement, mais on raisonne peu. On veut être original ; on se fait volontiers son petit observatoire à soi, et de là chacun juge imperturbablement et condamne sans appel ce qui ne rentre pas dans le champ de sa lunette. Il y a de notables exceptions, sans doute, mais on ne saurait nier qu'en général la critique ne soit au-dessous de sa mission. En rendant aux idées du beau et de l'art leur universalité, en plaçant leur source féconde bien au-dessus des caprices d'un goût conventionnel, l'esthétique habitue l'esprit à se détacher des faits spéciaux pour remonter sans cesse aux principes. D'un autre côté, en montrant que tout fait partiel est une révélation incomplète de l'idée générale, et qu'il en réfléchit quelque rayon, si faible qu'elle puisse être, elle pousse par cela même à une investigation consciencieuse de tout le domaine de l'art, et donne ainsi à la critique un fond riche de réalités en même temps que l'étendue et la profondeur. »

LES CONSOMMATIONS DE PARIS, par A. Husson. Paris, 1856 ; 1 vol. in-8° : 7 fr. 50.

A plusieurs époques déjà, l'on a publié des recherches semblables à celles-ci ; mais le manque de données officielles et de renseignements exacts ne permettait pas d'arriver à présenter un tableau bien complet des consommations de la capitale. Aujourd'hui les progrès de la statistique rendent cette tâche beaucoup plus facile, et M. Husson, chef de division à la préfecture de la Seine, a pu profiter des nombreux matériaux recueillis par la sollicitude d'une administration éclairée ; d'ailleurs le rapide accroissement de la population parisienne depuis l'établissement des chemins de fer, et les inquiétudes qu'on peut avoir sur les moyens

Digitized by Google

d'approvisionner une si vaste agglomération d'hommes suffisent pour justifier la nécessité de ce nouveau travail. Ainsi que le dit l'auteur dans son avant-propos : « Le moment était venu de refaire et de compléter, au point de vue de notre temps, l'œuvre si savamment entreprise par Lavoisier, et poursuivie avec succès par MM. Tessier et Benoiston de Chateauneuf. »

C'est en effet une des merveilles les plus intéressantes à étudier que ce gigantesque consommateur qu'on appelle Paris. Plus de 31,000 maisons, habitées en moyenne chacune par 33 personnes, soit une population de 1,053, 262 âmes, accumulée sur un espace qui n'a pas beaucoup plus de six lieues de tour, voilà le monstrueux Gargantua qu'il s'agit de nourrir. En voyant ce qu'il absorbe chaque jour, l'imagination reste confondue. Il lui faut pour une seule année 1,430,299 quintaux de farine, 150,683 bœufs, 31,095 vaches, 120,275 veaux, 916,388 moutons, 10,814,199 kilogrammes de charcuterie, 8,948,563 pièces de volailles et gibier, 13,444,850 kil. de poissons; 71,540,000 litres de lait, et environ 1,600,000 hectolitres de vin, bière, cidre et eau-de-vie. Ces chiffres sont éloquents, et l'on a de la peine à comprendre comment une pareille masse de denrées peut affluer sans relâche, sans interruption et sans renchérissement excessif. Le problème est cependant résolu de la manière la plus satisfaisante par la seule activité du commerce. Sauf pour le pain et la viande, le gouvernement ne s'en mêle pas, et peut-être ferait-il mieux de laisser aussi boulangers et bouchers jouir de la libre concurrence qui finit toujours par être favorable aux consommateurs. L'abondance avec laquelle arrivent, parfois de contrées lointaines, des objets de luxe ou de simple fantaisie, prouve assez évidemment que ceux de première nécessité ne manqueraient jamais.

M. Husson ne se borne pas à dresser la statistique de la consommation parisienne; il fait connaître exactement les lieux de production et les prix moyens des différentes denrées, en ayant soin, toutes les fois qu'il le peut, de comparer sous ce rapport le présent au passé. Il fournit ainsi les éléments nécessaires pour apprécier l'état du régime alimentaire de chaque époque. C'est une source de données précieuses qui pourront répandre la lumière sur certains points obscurs de l'histoire économique, et qui ne manquent pas non plus d'intérêt pour l'observateur moraliste. Le fait le plus important qui en ressort est que la condition des classes aborieuses s'est sensiblement améliorée. Si le haut prix des denrées inspire quelques craintes pour l'avenir, d'un autre côté l'établissement des che-

Digitized by Google

mins de fer tend à rétablir l'équilibre, et l'augmentation du bien-être général est incontestable. A cet égard, le travail de M. Husson nous semble la meilleure réponse aux déclamations socialistes ou humanitaires.

SCIENCES ET ARTS.

LES APPLICATIONS NOUVELLES de la science à l'industrie et aux arts en 1855, par L. Figuier. Paris, 1856; 1 vol. in-12° : 3 fr. 50.

Les merveilles de la science se multiplient chaque jour et pénètrent de plus en plus dans le domaine de la pratique. A cet égard, notre siècle est vraiment privilégié. Il récolte une abondante moisson de découvertes que ses devanciers semblent avoir préparées tout exprès pour lui. Dans la seule année 1855, que de perfectionnements aux machines à vapeur de toute espèce et combien d'applications nouvelles de l'électricité.

M. Figuier, profitant des nombreuses ressources que l'exposition universelle mettait à sa disposition, nous explique avec une clarté très-satisfaisante, les modifications introduites dans la machine à vapeur, soit pour l'approprier d'une manière plus spéciale à ses différents emplois, soit pour réunir autant que possible les avantages de la force et de la vitesse avec ceux de l'économie et de la sécurité. Ce problème difficile est en ce moment l'objet d'une foule d'essais plus ou moins heureux qui rendent sa solution, sinon certaine encore, du moins assez probable. Les résultats que M. Figuier fait connaître sont déjà forts intéressants. Il a su d'ailleurs les mettre à la portée des lecteurs les moins versés dans l'étude de la mécanique, et donner une idée très-nette de leur mérite, sans recourir aux formules de l'algèbre qui pourraient rebuter beaucoup de lecteurs. C'est une qualité précieuse dont il a fait preuve déjà dans son *Exposition des découvertes modernes*. Aspirant à populariser la science, il la présente sous une forme aimable et regarde avec raison la curiosité habilement stimulée comme son meilleur auxiliaire dans une pareille entreprise. En effet, les détails relatifs à ces puissantes machines locomotives, au moyen desquelles l'homme réussit à vaincre les deux obstacles qui entravent le plus son activité, le temps et la distance, offrent un attrait irrésistible. Ce sont les miracles du génie industriel, et l'imagination ne peut rester indifférente à leur prestige. Mais une autre puissance, beaucoup plus merveilleuse encore, qui prête davantage à la poésie par le cachet mystérieux

Digitized by Google

dont elle est empreinte, c'est l'électricité, cet agent insaisissable dont l'homme s'est rendu maître et dont il obtient les services les plus divers, sans avoir pu jusqu'ici approfondir ni même soupçonner sa nature intime. Le courant électrique n'est pas, comme la vapeur, une force brutale que l'on dompte avec beaucoup de peine et qui heurte et brise tout ce qu'elle rencontre sur son chemin. Quoique plus indépendant, il se montre plus docile. Chargé d'une mission que nous ne connaissons pas, mais dont l'importance est grande puisqu'elle embrasse le monde entier, il nous sert en passant. S'il faut pour cela faire un détour, peu lui importe. Aussi rapide que la pensée, il transporte nos messages à cent lieues loin en moins de temps que le copiste n'en met à les transcrire, et se prête avec complaisance à tous les services qu'on exige de lui. A peine l'a-t-on introduit dans l'industrie, qu'aussitôt il aspire au rôle de factotum, fournissant tour à tour un moteur commode et sans danger, un moyen de correspondance plus sûr que nul autre, et capable de transmettre des dépêches même aux wagons lancés à toute vapeur, un régulateur propre à mettre toutes les horloges d'accord, un procédé de modelage et de gravure qui reproduit les chefs-d'œuvre de l'art avec une exquise perfection, un foyer de lumière devant lequel pâlissent lampes, bougies et gaz, enfin une merveilleuse invention destinée à simplifier dans le tissage le métier Jacquard en donnant peut-être encore plus d'exactitude à l'exécution du dessin. Le seul inconvénient de l'électricité, c'est qu'elle coûte cher. Si l'on parvient à se la procurer à bas prix, nul doute qu'elle rivalisera bientôt avec la vapeur et la remplacera très-avantageusement dans bien des cas. L'abondance avec laquelle cet agent est répandu dans toute la nature permet d'espérer que les efforts des investigateurs ne seront pas inutiles. Déjà plusieurs modifications heureuses apportées aux moteurs électro-magnétiques ont diminué l'oxydation du métal qui détruisait rapidement la partie délicate de l'appareil qu'on appelle le *commutateur*. De nouveaux progrès ne tarderont pas sans doute à justifier ces paroles de M. Figuier : « Que, par une découverte que chacun doit appeler de ses vœux, on vienne à résoudre un jour le grand problème de la production de l'électricité à bas prix ; que l'on trouve, par exemple, le moyen de puiser au sein des nuées, dans l'atmosphère qui nous entoure, les masses énormes d'électricité que la nature y rassemble, et de faire tourner au profit de l'humanité ces torrents de fluide électrique qui ne se manifestent à nos yeux que par leurs effets désastreux, et la vapeur aura enfin rencontré sa digne rivale.

« Le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu » disait un jour le

Digitized by Google

grand capitaine des temps modernes. « Le boulet qui doit tuer la vapeur est déjà fondu, mais c'est un boulet d'or ; demain, peut-être, il sera de fer. »

En attendant que cette magnifique hypothèse se réalise, la science ne se lasse pas de faire tourner ses moindres conquêtes au profit du bien-être général. Le chauffage par le gaz, la conservation des viandes et des légumes, les recherches qui ont pour but de doter l'industrie d'un nouveau métal, l'aluminium, aussi beau et plus inaltérable que l'argent, supérieur pour les usages domestiques au cuivre et à l'étain, sonore, léger et d'un travail facile, prouvent assez combien, à cet égard, notre époque est féconde. Le livre de M. Figuier constate de plus, dans les différents pays de l'Europe, un zèle intelligent, une noble émulation qui font entrevoir pour l'avenir de plus brillantes perspectives encore. Les découvertes qu'il expose en promettent d'autres, et les lecteurs dont il sait si bien captiver l'intérêt, seront, nous n'en doutons pas, impatients de le voir publier un nouveau volume. Faire ainsi comprendre à tous les bienfaits de la science, c'est, selon nous, lui rendre le meilleur service, aujourd'hui surtout que les préjugés démocratiques trop répandus, tendent à mettre en oubli soit l'utilité du haut enseignement, soit le mérite des travaux spéculatifs dont les résultats ne peuvent pas avoir une application immédiate et directement productive pour l'amélioration matérielle de l'état social.

Digitized by Google

JUIN 1856.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
DE GENÈVE.

LOPE DE VÉGA ET CALDÉRON.

Le drame national espagnol, après un siècle environ de travail préparatoire et d'essais multipliés dans des directions variées, était parvenu à trouver, dans le monde espagnol même, son fond substantiel et ses formes naturelles. Le fond lui avait été fourni par les grands événements de l'histoire nationale, si pleine de glorieux souvenirs à partir du triomphe remporté sur les Maures jusqu'à l'audacieuse conquête du nouveau monde, par les vieilles traditions héroïques déjà poétisées dans les romances populaires, par les légendes religieuses et les ardentes croyances du catholicisme espagnol, splendidement symbolisées dans les pompes solennelles du culte; enfin, par les mœurs, les habitudes, les éléments si variés, si originaux, si fortement caractérisés qui constituaient la vie du peuple espagnol à tous les degrés de l'échelle sociale, depuis le mendiant jusqu'au souverain. Les formes, le drame les avait puisées dans les chants populaires des *romanceros*, et dans les productions des nombreux poëtes lyriques du seizième siècle. Vers la fin de ce siècle, tous ces matériaux avaient été déjà mis en œuvre, mais incomplétement, isolément, par voie d'essai et de tâtonnement. La scène attendait un homme de génie qui sût réunir, comme en un foyer lumineux, ces rayons épars de la poésie nationale. C'est alors que Lope de Véga parut pour accomplir brillamment cette grande tâche.

La carrière poétique de Lope de Véga est à coup sûr la plus

Digitized by Google

merveilleuse qu'il ait été donné à aucun mortel de parcourir. Issu d'une famille noble, qui se vantait de descendre du fameux Bernard de Carpio, il naquit à Madrid, en 1562. A l'âge de deux ans, raconte son biographe Montalvan, les yeux rayonnants de l'enfant annonçaient déjà son génie ; à cinq ans, il lisait l'espagnol et le latin ; à douze ans, il composait des comédies en quatre actes et en vers. A partir de cette époque, à travers d'une vie très-accidentée, car il fut tour à tour lettré, secrétaire du duc d'Albe, soldat et prêtre, et jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans sa 73me année, son activité productrice ne cessa jamais, et grandit même de plus en plus en même temps que sa gloire. Celle-ci fut immense auprès de ses contemporains, surtout dans la dernière partie de sa vie, et après qu'il fut entré dans les ordres sacrés, à l'âge de 48 ans. Les princes et les grands recherchaient son amitié, les poëtes briguaient sa faveur, la nation l'adorait. Son autorité comme poëte dramatique était sans bornes sur tous les théâtres de l'Espagne. Le public enthousiaste ne voulait plus accepter d'autres pièces que les siennes. Son nom était devenu le synonyme de l'excellence en toute chose. On disait proverbialement un tableau-Lope, une parure-Lope, un diamant-Lope, pour exprimer ce qu'il y avait de plus beau. La nation reconnaissante entoura jusqu'à sa tombe d'admiration et de gloire le poëte qu'elle avait reconnu comme sien, et sa mort fut pleurée par tous comme une calamité publique. Ses obsèques furent splendides ; tout Madrid accourut au cortége. Un service funèbre de neuf jours fut ordonné. Les congrégations religieuses, les sociétés savantes, les troupes d'acteurs des divers théâtres, célébrèrent sa mémoire par des oraisons funèbres, des discours académiques et des pièces de circonstance. Cent soixante poëtes chantèrent ses louanges dans une multitude de sonnets, d'odes, d'épigraphes et de compositions de toute espèce.

Un culte si universel, une gloire si incontestée, reposaient, sans aucun doute, sur les plus solides fondements. Ce n'était

Digitized by Google

pas là une de ces réputations académiques qui n'ont de vie que dans les livres, et qui ne dépassent pas le cercle toujours restreint d'un public d'élite. C'était une gloire éminemment et avant tout populaire. Lope de Véga s'était rendu cher à tous les Espagnols par l'éclat dont sa poésie avait su entourer les beaux souvenirs de l'histoire nationale, par la vigueur avec laquelle il avait su faire vibrer toutes les cordes les plus intimes du caractère espagnol. En présence d'un pareil triomphe, que deviennent les petites questions de théories, de systèmes, d'écoles dramatiques? Elles tombent dans le néant, devant la voix puissante d'un peuple entier.

Ce qui n'a pas peu contribué à ce royal pouvoir du génie, spontanément reconnu par tous, c'est l'incroyable, la fabuleuse fécondité du poëte. Il nous reste de lui plus de 300 pièces de théâtre, et vingt volumes in-4° de poëmes épiques et lyriques ou d'ouvrages en prose; et ce n'est là, cependant, que la moindre partie de ce qu'il a écrit. Lui-même porte à 1500 le nombre de ses *comedias* proprement dites, à quoi il faut ajouter 400 *autos* ou pièces religieuses, et une multitude de *loas* ou prologues et d'*entremeses* ou intermèdes. En calculant, d'après ses propres indications, ce qu'il a produit en moyenne chaque année, de comédies seulement, pendant l'époque de sa plus grande activité littéraire (de l'an 1624 à 1632) on arrive au chiffre étonnant de 54 drames, c'est-à-dire plus d'un par semaine.

Quelques anecdotes, rapportées par Montalvan, montrent quelle était l'inconcevable facilité de travail de Lope de Véga. Il ne lui fallait souvent que 24 heures pour écrire un drame; en composant, il laissait en arrière le copiste le plus exercé. « Un jour, raconte Montalvan, le directeur du théâtre de « Madrid se voyait sur le point, faute d'une pièce, de suspendre « ses représentations pendant le carnaval. Lope et moi nous réso- « lûmes de lui venir en aide, en lui faisant au plus vite une comédie. « Lope devait composer le premier acte et moi le second; ils

Digitized by Google

« furent terminés en deux jours. Le troisième acte fut divisé « en huit feuilles pour chacun de nous. Le mauvais temps me « retint pour la nuit dans sa maison, et, sachant bien que « mon travail ne vaudrait pas le sien, je voulus du moins le « surpasser en célérité. Je me levai donc à deux heures du « matin, et à onze heures ma besogne était achevée. Je me « rendis sur-le-champ auprès de lui pour savoir où il « en était, et je le trouvai dans son jardin, occupé à arroser « un oranger qui avait souffert de la gelée. A mes questions « empressées il répondit : Je me suis levé à cinq heures, et, « après avoir terminé mon acte, j'ai déjeuné tranquillement « avec une tranche de jambon, j'ai composé une épître de cin- « quante tercets, et j'ai de plus arrosé tout mon jardin. — Il « me lut ensuite ce qu'il avait fait, et ma surprise aurait été « bien plus grande si je n'eusse connu déjà la fertilité de son « génie et la facilité avec laquelle il maniait le rhythme et notre « langue. »

Cette incroyable rapidité de conception et d'exécution devient encore plus extraordinaire pour nous, quand on songe que les pièces de Lope de Véga, indépendamment de tout mérite intrinsèque, offrent presque toujours une action très-complexe, et sont versifiées d'un bout à l'autre avec une grande variété de rhythmes et de rimes plus ou moins compliquées. Il faut voir en lui un improvisateur de génie qui créait la plume à la main, et cela explique pourquoi, dans la multitude immense de ses productions, on n'en trouve qu'un petit nombre qui s'élèvent décidément au-dessus des autres. Presque toutes sont remarquables à divers titres, presque toutes témoignent d'une richesse inépuisable d'invention, d'un instinct poétique très-sûr, d'un esprit étincelant de verve, d'une observation fine et vraie dans la peinture des caractères; mais ce sont, en général, des esquisses tracées d'une main hardie plutôt que des tableaux achevés avec soin. Lope de Véga a été essentiellement un génie créateur, comme Eschyle chez les Grecs, comme

Digitized by Google

Corneille en France. Il était réservé à son successeur Caldéron d'élever à sa plus haute expression le drame national espagnol, dont Lope de Véga a été le vrai fondateur.

On aurait tort cependant de lui attribuer ce mérite d'une manière trop exclusive. Non-seulement le drame espagnol avait été préparé de longue main pendant tout le cours du seizième siècle ; mais, du vivant même de Lope, un grand nombre d'auteurs dramatiques distingués marchèrent concurremment dans la même voie. C'est ce que fait remarquer Cervantes, lorsqu'après avoir rendu justice au génie supérieur de Lope, il ajoute: « Cependant, comme Dieu ne donne pas tout à tous, il ne faut pas méconnaître la valeur des productions du docteur *Ramon*, les plus nombreuses après celles du grand Lope. On tient encore en grande estime les inventions très-ingénieuses de *Miguel Sanchez*, la grave poésie de *Mira de Mescua*, un des ornements de notre nation, les innombrables et spirituelles saillies du chanoine *Tarrega*, la grâce et la douceur de *Guillen de Castro*, la finesse d'*Aguilar*, la magnificence, la pompe, la *grandezza de Luis Velez de Guevara*[1]; comme aussi les comédies de *Don Antonio de Galarza*, cet esprit si ingénieux, et celles que nous pouvons encore attendre de *Don Gaspar d'Avila*. »

Cette liste, que l'on pourrait plus que doubler, et à laquelle il faut ajouter surtout *Montalvan*, Tirso de Molina, qui a écrit 300 comédies, *Alarcon*, *Luis de Belmonte*, et quelques autres, prouve déjà quelle immense impulsion le génie de Lope avait imprimée, tout autour de lui, à la poésie dramatique. On reste confondu de ce prodigieux mouvement, qui n'a d'analogue que celui du développement du théâtre grec, beaucoup plus concentré cependant. Le monde dramatique espagnol peut justement se comparer à un ciel constellé, où les étoiles de premières grandeurs sont entourées d'un riche cortége d'astres moins brillants. C'est ce qui le distingue éminemment du

[1] Auteur de plus de 400 pièces de théâtre.

Digitized by Google

théâtre anglais, où le puissant soleil de Shakespeare règne seul, en éclipsant tout de ses rayons.

A côté de cette armée de poëtes dramatiques qui concouraient à l'œuvre commune, il ne faut pas oublier le grand et, en définitive, le véritable créateur de toute poésie nationale, je veux dire le peuple lui-même. Celui-là ne travaille pas la plume à la main; mais il siége comme juge infaillible, séparant sans cesse l'ivraie du bon grain. Et le bon grain pour lui, en fait d'œuvres dramatiques, c'est ce qui lui plaît, ce qui l'émeut, ce qui remue en lui la fibre nationale; l'ivraie, c'est ce qui le laisse froid et indifférent, ou ce qui choque ses instincts naturels et ses prédilections innées. Mais, pour cela, il faut que le public dramatique soit réellement un peuple, et non une réunion incohérente d'individualités, ou même une société d'élite qu'une culture plus raffinée éloigne trop de la sphère où se meuvent et vivent les intérêts nationaux. Il faut de plus que ce peuple soit lui-même et poétique et poëte, qu'il professe le culte exclusif de sa muse indigène, qu'il soit doué d'imagination et de sentiment, susceptible d'enthousiasme, prompt à juger par un instinct vif et sûr. Tel a été dans la Grèce ancienne le peuple athénien, tel était le peuple espagnol au temps de Lope et de Caldéron. Il faut que la passion de toutes les classes de la société d'alors pour les jeux de la scène ait été bien profonde pour alimenter cette immense productivité poétique, qui dépasse de si loin tout ce que nous trouvons ailleurs. Le fait est que toute l'Espagne était couverte de théâtres, et cependant aucun théâtre n'était subventionné, pas même à Madrid, la résidence du souverain. C'est le peuple espagnol qui faisait tous les frais de ses plaisirs, et qui, dès lors, acquérait le droit de les régler à sa fantaisie. Un voyageur français, Boisel, nous montre encore, vers le milieu du dix-septième siècle, les théâtres de Madrid remplis par la foule empressée des marchands et des artisans qui, sortant de leurs ateliers, accouraient le manteau sur l'épaule, l'épée et le poignard au côté, tous, et

Digitized by Google

jusqu'aux cordonniers, s'appelant *caballeros*, et faisant ou défaisant à leur gré les succès et les réputations dramatiques. C'est un public tout semblable qui, un demi-siècle auparavant, condamnait impitoyablement les tentatives d'imitation classique, et donnait son appui tout-puissant à Lope de Véga et à ses émules dans la carrière du drame national.

Il ne faut pas croire, en effet, que cette création d'un théâtre original se soit accomplie sans lutte et sans opposition de la part des admirateurs de l'antiquité et des disciples d'Aristote. A cette époque, les études classiques étaient très-cultivées en Espagne, dont les universités avaient une grande réputation. Lope, lui-même, était un homme fort instruit, et on voit par sa poétique, intitulée l'*Art nouveau de faire des comédies*, qu'il connaissait parfaitement tous les préceptes classiques. Il en proclame même l'excellence, tout en s'excusant de ne pas les suivre. On lui a souvent reproché cette contradiction, et on l'a accusé d'avoir sacrifié les intérêts de l'art au goût d'un public ignorant. Lui-même, dans son épître adressée à une académie savante, semble se condamner et dire son *mea culpâ;* il est facile, cependant, d'y remarquer une teinte d'ironie suffisamment prononcée. « Vous, dit-il en substance, « vous nobles esprits, ornements de l'Espagne, vous me demandez un traité sur l'art dramatique tel qu'il conviendrait pour le public. Pour vous, ce serait chose facile; car, si vous n'avez fait que peu de comédies, vous entendez d'autant mieux l'art de les composer. Mais comment faire, moi qui en ai tant écrit contre les règles? Ces règles, je les connaissais déjà quand j'allais à l'école; mais que voulez-vous? j'ai trouvé le drame barbare si bien enraciné dans le peuple, qu'il n'y avait ni profit ni gloire pour ceux qui se soumettaient aux principes; car la coutume est plus puissante que la loi. J'ai fait quelques bonnes pièces selon les règles de l'art; peu de gens les connaissent. Le peuple ne court qu'à celles qui sont pleines de merveilleux et d'apparitions. Aussi, quand je

Digitized by Google

veux écrire une comédie, j'enferme les règles sous six clefs, je jette Térence et Plaute par la fenêtre, et je cherche à composer dans le goût du peuple; car, enfin, puisque le peuple paie, il me semble juste de le servir à sa guise. »

Il continue ainsi, sur un ton moitié sérieux moitié badin, à rendre hommage à l'autorité des règles classiques, tout en objectant l'impossibilité de les suivre. C'est en vain que les critiques se plaignent et s'indignent; il faut qu'ils soient indulgents pour des œuvres barbares, sans doute, en faveur du plaisir qu'elles procurent à tant de gens. Le mélange du tragique et du comique est une monstruosité; mais ce mélange est fort goûté, et la nature, qui plaît par la variété, nous donne en cela un bon exemple. Aristote veut que l'action ne dépasse pas la durée d'un jour; mais à quoi bon lui obéir en cela, puisqu'en mêlant le tragique et le comique, nous lui avons déjà brûlé la politesse? Ce qu'il faut, c'est de ne prendre que le temps nécessaire, et de laisser les années s'écouler entre les actes. Sans doute, les vrais adeptes s'en formaliseront, mais rien ne les oblige à venir au théâtre. Comment d'ailleurs contenter un Espagnol qui, assis au spectacle, n'est pas satisfait si on ne lui raconte en deux heures de temps tout ce qui s'est passé et se passera depuis la création du monde jusqu'au jugement dernier? Le but du théâtre est, après tout, d'amuser; il faut donc employer les moyens propres à atteindre ce but. — Si mes pièces avaient été composées d'après un autre système, elles seraient meilleures peut-être, mais elles n'auraient aucun succès.

Cette apologie, où l'on sent partout une ironie fine, revient à dire en substance: « Vous avez parfaitement raison, en « votre qualité de savants académiciens; mais moi, je suis le « poëte du peuple, et il faut que je m'accommode à son goût. « Vos principes sont excellents, mais inapplicables à notre « théâtre espagnol. » — On se trompe donc, en accusant Lope de Véga d'inconséquence dans sa pratique de poëte. Il

Digitized by Google

sentait bien au fond que toute sa puissance lui venait de l'élément national et populaire ; et, bien qu'il ait beaucoup plus créé que réfléchi et analysé, on ne saurait admettre qu'il n'ait pas eu la conscience de l'œuvre élevée qu'il accomplissait en donnant tant d'éclat à la scène nationale.

Avant d'arriver à caractériser d'une manière générale le drame espagnol, il convient de nous arrêter quelques instants aussi sur la biographie de Caldéron, le successeur immédiat de Lope, et qui a marché tout à fait dans les mêmes voies purement nationales.

Don Pedro Caldéron de la Barca est né à Madrid exactement avec le dix-septième siècle, car sa naissance tombe sur le premier jour de l'an 1601. Lope de Véga avait donc alors tout près de quarante ans. On remarque un singulier parallélisme entre les destinées de ces deux grands poëtes. Ils descendaient également de deux familles de *hidalgos* de la Vieille-Castille, lesquelles, chose curieuse, avaient eu leur manoir dans la même petite vallée de Carriedo, non loin de Burgos. Caldéron, comme Lope, déploya un génie très-précoce, et composa, à l'âge de treize ans, son premier drame intitulé : *El carro del cielo* ; comme Lope, il fit de bonnes études universitaires, revint à Madrid, où ses succès de poëte lui valurent la faveur des grands, et entra par goût dans la carrière des armes ; comme Lope, enfin, il quitta la vie militaire pour embrasser les ordres sacrés à l'âge de cinquante et un ans. Il mourut en 1681, dans sa quatre-vingtième année. On voit par là que ces deux illustres poëtes n'étaient pas seulement des hommes de plume et de cabinet. Ils avaient pratiqué la vie, appris à connaître le monde par une expérience longue et variée ; et c'est ce qui explique le contenu riche et substantiel de leurs créations poétiques.

Lorsque Caldéron entra tout de bon dans la carrière du théâtre, à l'âge de dix-neuf ans, il trouva le drame espagnol, développé déjà dans toutes les directions par le génie de Lope

Digitized by Google

de Véga, en possession souveraine de la scène et de la faveur publique. Lope lui-même était encore dans tout l'éclat de sa gloire. Lutter avec lui d'invention et de fécondité était une entreprise impossible. Caldéron s'attacha donc, tout en adoptant le système et les formes dramatiques de son prédécesseur, à les élever à un plus haut degré de perfection. L'excessive rapidité du travail de Lope ne lui permettait pas toujours de mûrir suffisamment ses conceptions, et d'en soigner l'exécution jusque dans les détails. Caldéron s'efforça surtout de développer au point de vue de l'art tous les éléments mis en œuvre par ses devanciers, en les fondant, en quelque sorte, dans un ensemble plus organique et plus harmonieux. Il apporta le plus grand soin à la conduite de l'action, à l'équilibre des diverses parties du drame, à la perfection du style poétique et de la versification, qualités par lesquelles il brille surtout. Lope de Véga lui-même lui rendit pleine justice sous ce rapport lorsqu'en 1630, parlant de son jeune rival dans son *Laurel de Apolo*, il dit : « que pour le style poétique et la douceur de la diction, il s'est élevé au sommet du Parnasse. » Déjà avant cette époque, sa réputation avait si bien grandi que le roi Philippe IV, qui avait la passion du théâtre, l'appela auprès de lui pour qu'il pût se vouer entièrement à la poésie. Cette faveur royale lui fut continuée pendant tout le règne de ce souverain, ami des arts, et ses relations avec le roi eurent constamment le caractère d'une grande intimité. Une anecdote curieuse montre sur quel pied de familiarité le monarque et le poëte étaient ensemble.

Philippe IV un jour proposa à Caldéron, et à quelques-uns des courtisans, d'improviser un drame sur la création du monde. Il donna au poëte le rôle d'Adam, se réservant, comme de raison, celui de Dieu le Père. Caldéron, avec sa verve poétique, prenant son rôle au sérieux, se mit à décrire splendidement les beautés de la jeune création, et du paradis terrestre qu'Adam voit pour la première fois. Le roi, qui voulait parler à son tour,

Digitized by Google

trouva la description un peu longue, et donna quelques signes d'impatience ; et comme Adam continuait toujours: « C'en est assez, dit-il en l'interrompant, je me repens déjà d'avoir créé un Adam aussi babillard. »

On conçoit bien que les soins tout particuliers qu'apportait Caldéron à la composition de ses drames, ne lui permirent pas d'approcher de la fécondité, exceptionnelle d'ailleurs, de Lope de Véga. Toutefois son œuvre, continuée pendant toute la durée d'une longue vie, est encore immense, comparée à la productivité des poëtes dramatiques du reste de l'Europe moderne. On lui attribue environ cent vingt drames ou *comedias*, cent *autos sacramentales* ou pièces religieuses, deux cents *loas* ou prologues, cent *saynetes*, ou intermèdes, plus un nombre infini de poésies détachées, de *canzones*, de romances, de sonnets et de morceaux de circonstance. La plus grande partie des *loas* et des *saynetes* ne sont point parvenus jusqu'à nous, et, au lieu de cent *autos*, soixante-douze seulement ont été publiés. Il manque également douze *comedias* sur les cent vingt, entre autres un Don Quichote de la Manche, dont la perte est fort à regretter.

Après ces indications bien sommaires sur la personnalité, la vie et la sphère d'activité littéraire des deux génies dramatiques les plus illustres de l'Espagne, je voudrais tenter de donner quelque idée de la vraie nature du drame national espagnol, des qualités qui le distinguent comme tel, tout comme aussi des caractères particuliers qui, intimement liés qu'ils sont à celui de la nation elle-même, auront toujours pour nous quelque chose d'un peu étrange, et peuvent nous frapper comme des défauts. Les considérations que je pourrai présenter à ce sujet devront nécessairement se borner aux points de vue généraux ; car, en présence de cette immense multitude de productions, il devient impossible, dans une exposition comme la nôtre, de s'arrêter à l'examen des détails. Sous ce rapport l'histoire de la littérature espagnole laisse encore beau-

Digitized by Google

coup à désirer. Parmi les auteurs qui en ont traité, et qui souvent se sont copiés les uns les autres, bien peu ont fondé leurs appréciations sur une étude directe et suffisamment complète de cette littérature. De là des jugements très-contradictoires, chaque critique ne louant ou ne dépréciant que ce qu'il connaissait plus ou moins, et ne parlant de tout le reste que pour mémoire. Il y a à cela une très-bonne raison, c'est l'extrême rareté des matériaux indispensables pour une semblable étude. On ne connaît dans les grandes bibliothèques de l'Europe que deux ou trois exemplaires du théâtre de Lope de Véga, publié en 1635 en vingt-cinq volumes in-quarto; encore sont-ils, je crois, tous incomplets. Juger ce grand poëte sur quelques pièces prises au hasard dans cette vaste collection, c'est évidemment s'exposer à faire fausse route, et cependant c'est là ce qu'ont fait la plupart de ses critiques. D'un autre côté, une étude complète exigerait toute une vie d'homme, et de plus les moyens matériels nécessaires pour l'amener à bien. Il existe, il est vrai, quelques traductions françaises et allemandes d'un petit nombre de drames; mais les premières surtout, qui rendent en prose médiocre la riche poésie de l'original, ne sauraient en donner qu'une idée très-imparfaite. Moi-même, qui ai la prétention de tracer ici un tableau du théâtre espagnol, j'avoue en toute humilité que je n'ai lu en réalité de Lope de Véga qu'une trentaine de pièces, à une époque déjà éloignée, et pendant un séjour à Paris. J'en parle donc par souvenir bien plus que d'après une connaissance actuelle. Pour Caldéron, je suis mieux placé, parce que ses œuvres, réimprimées en Allemagne, sont beaucoup plus abordables, et que toute ma vie j'y suis revenu comme à une source abondante de nobles jouissances de l'esprit. D'ailleurs, la masse bien moins considérable de ses productions permet mieux d'en saisir à la fois l'ensemble et les détails.

La première chose à faire pour s'orienter dans ce monde dramatique si vaste, c'est d'en diviser le domaine en plusieurs

Digitized by Google

régions distinctes. Les poëtes espagnols, en effet, ont tout dramatisé, l'histoire et la fable, le christianisme et le paganisme, l'Espagne des *romanceros* et l'Espagne de leur temps ; de plus ils ont créé tout un monde de pure fantaisie, peuplé des fictions de leur imagination brillante. Ce qui nous intéresse plus spécialement dans l'ensemble de ces productions, ce sont celles d'un caractère purement espagnol, de fond comme de forme. Celles-là seulement nous offrent les types véritables du drame national. Ce sont aussi les seules vraiment belles, de cette beauté native et pleine de vérité des poésies naturelles, que tout alliage étranger trouble ou détruit. Le caractère espagnol a une empreinte trop forte, trop indélébile pour se plier jamais à l'adoption et à la reproduction de toute manière d'être qui n'est pas la sienne. Aussi, toutes les fois que le drame s'aventure hors de son sol natal, soit dans l'antiquité classique, soit dans le reste de l'Europe, il sacrifie partout la vérité des temps et des lieux pour ne nous montrer que des Espagnols.

La principale division à établir d'abord est celle des pièces profanes et des pièces sacrées, des *comedias* de tout genre et des *autos sacramentales*. Les *comedias* seules appartiennent au théâtre proprement dit, et il faut remarquer ici que ce nom s'applique indifféremment aux œuvres tragiques ou comiques. Quant aux *autos*, dérivés en droite ligne des mystères du moyen âge, dont ils constituent la forme la plus élevée, l'intérêt dramatique y est entièrement subordonné au but religieux ; et on peut à peine les considérer comme des compositions théâtrales. Ils méritent toutefois une attention particulière, soit par leur originalité, soit par les beautés poétiques qui y brillent à un très-haut degré.

Les *comedias* ont été classées en Espagne d'après une nomenclature un peu arbitraire, et fondée sur des circonstances accessoires plutôt que sur leur nature intrinsèque. Ainsi on appelait *comedias de ruido* (de bruit, d'apparat) les pièces à grand spectacle, les drames historiques, mythologiques ou de

Digitized by Google

pure imagination; *comedias de capa y espada* les comédies d'intrigue avec des personnages de la vie réelle, des Espagnols portant la cape et l'épée; *comedias divinas* ou *de santos*, celles dont le sujet était religieux ou légendaire; enfin *comedias de figuron*, les pièces de bas comique, ou, comme nous dirions, les charges. Je laisse de côté les *fiestas*, représentations de circonstance, et les *saynetes*, les *loas*, les *entremeses*, petites productions d'un genre secondaire.

A cette classification indigène, nous en substituerons une autre plus conforme au but que nous avons en vue. Nous mettrons en première ligne les drames historiques espagnols, y compris les pièces chevaleresques, en laissant de côté tous ceux qui sont empruntés à l'histoire d'autres pays. En seconde ligne, et comme complément, nous placerons les comédies de mœurs et d'intrigue qui peignent avec une parfaite vérité la vie nationale réelle dans toutes ses directions. Les drames d'imagination, où le caractère espagnol domine toujours, peuvent former une troisième division. Ces trois grandes classes, avec les *autos sacramentales* et les *comedias divinas*, comprennent à peu près tout ce qui peut intéresser le plus pour une étude générale du théâtre de l'Espagne.

Parlons d'arbord du drame historique, cette expression la plus directe, la plus élevée, la plus complète du génie national. Dans ce genre de compositions Lope de Véga brille au premier rang, soit par le nombre de ses productions, soit par leur valeur intrinsèque. Sous ce double rapport Caldéron ne l'a point égalé, et Shakespeare seul l'a surpassé pour la vérité et la profondeur des caractères. En parcourant le catalogue des pièces de Lope de Véga, on voit que plus d'un quart, soit une centaine environ, sont empruntées à l'histoire d'Espagne, à partir des Cantabres jusqu'à l'époque contemporaine du poëte. C'est là comme une immense épopée dramatique, où toutes les gloires du peuple espagnol, dans ses luttes, ses triomphes, ses malheurs, sont mises en scène avec toute l'énergie d'un

Digitized by Google

ardent patriotisme, et qui suffirait seule à expliquer l'enthousiasme de la nation pour son poëte favori.

Le drame historique, tel que l'ont conçu Lope de Véga et Shakespeare, est une création propre au génie moderne, et qui déborde de toutes parts la forme sévère, idéale et un peu étroite de l'ancienne tragédie. Choisir dans l'histoire quelque grand événement, en saisir fortement l'unité fondamentale, l'intérêt essentiel pour le sentiment national, la signification morale et providentielle; grouper autour de cette idée centrale tous les éléments de l'action, tous les personnages divers dont les passions, les vertus, les crimes ont concouru à développer la trame des événements; les mettre en scène avec toute la vérité de l'histoire sans sacrifier les droits de la poésie, les faire parler et agir dans l'esprit de leur temps, tel est le but élevé que se propose le drame historique. Pour amener à bien une telle œuvre, il faut que le poëte dispose d'un cadre suffisamment large pour s'étendre à l'aise dans l'espace et dans le temps. Il ne s'agit plus ici, en effet, de ces traditions limitées aux destinées de quelques familles royales, de ces actions simples qui se passent entre un petit nombre de personnages dans l'enceinte d'une ville ou d'un palais; il s'agit de ces mouvements puissants, de ces péripéties de la vie des peuples auxquels tous concourent, les uns avec conscience, les autres par instinct, tous entraînés par les pouvoirs supérieurs qui président aux destinées humaines. A ces grandes actions, on ne saurait mesurer parcimonieusement ni le temps, ni l'espace; car elles ne s'accomplissent pas dans une révolution de soleil, ni dans un lieu étroitement limité. Il faut concéder de plus au poëte la plus grande variété possible pour les moyens d'expression; car, enfin, il faut bien qu'il fasse agir et parler ses nombreux personnages avec le caractère que leur assigne leur position sociale.

Tel est, en effet, le système dramatique qu'ont suivi Lope de Véga et Shakespeare également, et cela par la force des choses, et sans influence réciproque. Et on se figurerait bien à

Digitized by Google

tort qu'en se libérant des entraves de la scène antique ils ont rendu plus facile leur tâche comme poëtes. On parle souvent des libertés du drame moderne comme d'un procédé commode pour se débarrasser de règles salutaires, mais d'une observance difficile. Il serait aisé de montrer, au contraire, qu'en renonçant à une poétique parfaitement déterminée, à une forme stéréotypée, en quelque sorte, en vertu de son contenu, et qui devait changer avec ce contenu même, ils ont contracté de bien plus hautes obligations vis-à-vis d'une poétique nouvelle, plus large, plus élevée, et dont les exigences offrent bien d'autres difficultés à vaincre.

L'intérêt dramatique, en effet, ne saurait se produire, dans tous les systèmes également, que par l'unité d'impression, laquelle résulte elle-même d'un enchaînement ferme des éléments du drame autour d'une idée dominante. Or, plus ces éléments sont nombreux, variés, dispersés dans l'espace et le temps, et plus il est difficile de les coordonner logiquement, d'assigner à chacun sa place et sa sphère d'action, de les faire tous concourir à un même but sans confusion et avec harmonie. Il est certain qu'avec les unités de temps et de lieu, ce qu'on appelle l'illusion dramatique est plus facile à faire naître et à conserver sans interruption; mais cette illusion, qui est d'ailleurs d'une nature très-conventionnelle, peut également et au même degré, se produire dans une forme plus libre, par la magie du génie poétique. Celui qui nierait cette possibilité nierait, du même coup, la puissance avec laquelle Lope de Véga, Caldéron et Shakespeare ont remué les masses, excité l'enthousiasme national, et conquis l'immortalité. Car, enfin, sans illusion théâtrale point d'intérêt, sans intérêt point d'entraînement. Tout préjugé théorique doit se taire en présence de ce grand fait d'un succès incontesté. — Et, cependant, quel art ne faut-il pas pour transporter le spectateur d'un lieu à un autre en lui faisant toujours savoir où il se trouve, pour le mettre au fait de tout ce qu'il n'a pas vu dans les inter-

Digitized by Google

valles écoulés! et cela sans troubler la marche de l'action, sans refroidir l'intérêt, sans fatiguer l'attention! Et ce que nous venons de dire des unités est également vrai du mélange des styles, des contrastes et de la variété des caractères. Il devient beaucoup plus difficile, dans ces conditions, d'obtenir cette unité d'effet sans laquelle il n'est point de succès au théâtre. C'est la difficulté même de ce problème qui explique pourquoi les chefs-d'œuvre sont plus rares chez les poëtes nationaux modernes que chez les anciens Grecs, bien que, dans la plupart des cas, ils aient su atteindre le but essentiel de toute composition dramatique.

Ceci est vrai surtout de Lope de Véga, auquel sa merveilleuse fécondité n'a pas permis, en général, d'achever ses œuvres avec la perfection que réclame l'art. Et cependant il manque rarement le but de la scène, tant il en possède bien les secrets et les ressorts cachés. Il attache, il émeut, il entraîne, il éblouit par la verve inépuisable de sa muse, et on oublie ses défauts en faveur de ses beautés. Dans ses drames historiques nationaux, il a su réunir en des tableaux pleins de mouvement tous les grands intérêts de la vie espagnole. Il a su nous montrer tour à tour les nobles figures des anciens temps, les hommes de fer du moyen âge, dans la rudesse primitive de leur nature et de leur langage; puis ces fiers Castillans aux mœurs simples, pleins d'honneur et de foi, qui laissaient la charrue pour saisir l'épée et marcher contre les infidèles; puis ces rois-chevaliers de la Castille et de l'Aragon, toujours prêts à courir les aventures, toujours en lutte soit entre eux, soit avec les Maures; puis les souverains qui ont fondé la monarchie espagnole; puis, enfin, les héroïques aventuriers qui lui ont conquis tout un monde nouveau. Autour de ces figures principales, Lope de Véga groupe et fait mouvoir une foule de personnages secondaires empruntés à toutes les classes sociales : des soldats et des moines, des brigands et

Digitized by Google

des bourgeois, des citadins et des paysans. Ces derniers surtout sont peints avec beaucoup de vérité. Lope se complaît et excelle dans les tableaux de la vie champêtre, et il fait naître de piquants contrastes en entremêlant les suaves accents de l'idylle aux pompes de la tragédie, les chants des bergers au bruit des armes, les naïfs amours des villageois aux sanguinaires passions des grands de la terre. En général nul autre poëte ne l'a égalé dans la manière dont il a su mettre en scène toutes les classes du peuple espagnol, en conservant à chacune son caractère, ses mœurs et son langage propre. Et cependant il ne tombe jamais dans la vulgarité. Tout est relevé chez lui par l'éclat du coloris poétique, et d'une versification variée et brillante.

Ce qui distingue encore avantageusement Lope de Véga, c'est qu'en général il a su se pénétrer de l'esprit des temps qu'il évoque sur la scène. Dans les sujets empruntés au moyen âge, il s'est inspiré souvent avec bonheur des anciennes romances populaires, dont il reproduit dramatiquement la simplicité grande et naïve. En cela, surtout, il reste supérieur à Caldéron, dont les drames historiques, bien que d'une contexture savante, manquent parfois de couleur locale, et sont trop jetés dans le même moule. Cela vient de ce que Lope composait pour le peuple, d'autant mieux que de son temps les rois n'allaient point au théâtre. Caldéron, au contraire, protégé par un prince qui avait la passion de la scène, a été quelque peu un poëte de cour. Il s'est toujours inspiré, il est vrai, très-exclusivement du génie espagnol; mais, moins rapproché du peuple que Lope de Véga, il n'a pas puisé aussi immédiatement que lui aux sources vives de la poésie nationale.

On voit, par tout ce qui précède, combien peu le drame espagnol ressemble à l'ancienne tragédie. Celle-ci, limitée sévèrement à un petit nombre d'éléments, se propose comme but principal, et suivant la définition d'Aristote, d'ébranler l'âme, et de l'épurer par les impressions de la piété et de la terreur.

Digitized by Google

Le but du drame espagnol n'est pas aussi bien défini. Ce qu'il veut, c'est de parler à l'âme tout entière, et à l'âme espagnole en première ligne, en concentrant dans un vaste tableau tout ce qui peut le mieux en faire vibrer les cordes sympathiques. Les impressions tragiques y entrent comme un puissant moyen d'intérêt, mais elles ne dominent pas exclusivement. Toutes les passions y tiennent leur place, tous les sentiments s'y produisent, depuis la gaîté et le rire, jusqu'aux larmes et au désespoir. Aussi n'y a-t-il aucune limite précise entre la tragédie et la comédie, et c'est avec raison que les Espagnols appellent *comedias* toutes leurs pièces de théâtre également, en prenant ce mot dans le sens général de drame ou d'œuvre dramatique. Elles ne diffèrent en réalité que par la prépondérance de l'un des éléments sur l'autre, et par le caractère tragique ou heureux du dénouement.

A côté des pièces historiques se placent les drames d'imagination, où l'action et les personnages sont de pure invention, mais dont néanmoins le caractère est toujours exclusivement espagnol. C'est ici que Caldéron brille par les qualités qui le distinguent, par la richesse de l'invention, l'ordonnance savante, l'éclat de l'exécution. Il s'inspire de quelque haute pensée philosophique, morale ou religieuse, pour en faire le centre de toute l'action, et l'exprimer par l'ensemble de son œuvre. Ce qu'il aime surtout, c'est de montrer la vanité de la vie terrestre, en élevant l'âme vers les biens impérissables, comme dans son drame de *la vida es sueño*, la vie est un songe, sujet qu'il a traité sous la double forme du drame profane et du mystère.

Quant aux comédies proprement dites, qui peignent directement les mœurs espagnoles, elles ne sont pas moins empreintes d'un caractère tout original, et diffèrent aussi complétement de l'ancienne comédie que le drame sérieux diffère de la tragédie classique. On n'y retrouve ni la satire politique, impossible sous le régime monarchique, ni la

Digitized by Google

satire personnelle, incompatible avec la politesse des mœurs et la susceptibilité de l'honneur espagnol. On n'y remarque pas davantage ces peintures détaillées, exclusives, de vices, de travers, de ridicules auxquelles se complaît la comédie française. Les caractères de ce genre n'y occupent, en général, qu'une place subordonnée, et les sentiments se développent surtout par les péripéties d'une action vive et compliquée, où les jeux capricieux du hasard jouent un grand rôle. L'intérêt romanesque y tient autant de place que l'élément comique; une poésie légère et brillante enveloppe le tout d'une atmosphère d'idéalité et de fantaisie qui concilie et adoucit les contrastes les plus hardis. De semblables créations ne pouvaient naître qu'en Espagne, où la vie réelle elle-même a toujours été imprégnée de poésie, où les aventures de toute espèce étaient à l'ordre du jour, où les conflits des passions se traduisaient sans cesse en coups d'épée ou de poignard, en intrigues secrètes ou en combats dans la rue. Les unités classiques convenaient moins encore à ce genre de pièce qu'au drame sérieux; aussi disposent-elles en pleine liberté de l'espace et du temps. La richesse du théâtre espagnol en comédies d'intrigue est immense; et, à partir du dix-septième siècle, toutes les scènes européennes se sont alimentées à cette source inépuisable. A côté de Lope de Véga et de Caldéron, une foule d'auteurs se sont distingués dans ce genre éminemment espagnol, et quelques-uns, comme Tirso de Molina, y brillent par des qualités qui leur sont propres.

Les ressorts moraux qui sont mis en œuvre dans le drame espagnol sérieux ou comique, sont empruntés au fond même du caractère national, caractère qui s'est toujours distingué par l'énergie, l'élévation et un tour chevaleresque qu'il a conservé du moyen âge plus longtemps qu'aucun autre peuple de l'Europe. La religion, le patriotisme, l'amour et l'honneur, tels sont les principaux mobiles de la poésie dramatique espagnole. La religion s'y exprime avec un degré de ferveur qui

Digitized by Google

touche souvent au fanatisme, mais qui donne naissance aux effusions poétiques les plus élevées et les plus brillantes. Le patriotisme est ardent et fier, et ne met jamais en doute la prééminence espagnole sur toute autre nationalité. L'amour a toute la vivacité, la soudaineté des passions méridionales ; mais il est tempéré dans la règle par une grande délicatesse de sentiment, et par une galanterie très-raffinée. La jalousie, par contre, est toujours terrible, et féconde en catastrophes sanglantes. Toutefois c'est l'honneur qui est le premier et le principal élément de la moralité des drames, l'honneur castillan, descendu en droite ligne de l'esprit de l'ancienne chevalerie, mais poussé jusqu'à un tel degré de susceptibilité qu'il se trouve souvent en conflit avec les lois éternelles de la morale. Rien de plus tyrannique, de plus absolu que le code des obligations de l'honneur pour les personnages dramatiques ; il joue tout à fait le rôle de la destinée chez les Grecs. Une fois tombé sous ses terribles lois, il faut que l'homme abdique toute volonté, étouffe tout sentiment qui tendraient à l'y soustraire. Obéissance implicite du vassal envers le souverain, même lorsqu'il s'agit d'un crime, amitié dévouée jusqu'à la mort, obligation de laver dans le sang la plus légère tache, et même le plus léger soupçon d'une tache, soit à l'honneur d'un homme, soit à celui d'une femme qui lui tient de près, de son épouse, de sa sœur ou de sa fille ; tels sont les devoirs rigoureux qui provoquent sans cesse de sanglantes catastrophes, et contre lesquels se révoltent souvent les instincts naturels. Dans un de ses drames les plus célèbres, *El pintor de su deshonra*, Caldéron fait maudire l'honneur par un de ses héros, réduit à donner la mort à une épouse adorée pour obéir à ses lois. Il exprime son désespoir dans le monologue suivant.

« O malheureuse destinée ! — Il ne savait ce que c'était que l'honneur, ce législateur injuste et téméraire, qui mit le mien à la disposition d'autrui. Eh ! quoi ! ma gloire dépend d'un autre

Digitized by Google

que moi ! Celui-là est outragé qui pleure l'attentat, et non celui qui l'a commis ! Mon nom souffre du mal que je ressens et ne peut se prévaloir du bien que je fais ! — Maudit soit celui qui, le premier, établit une loi si rigoureuse ! »

« Quoi, cet honneur qui naît avec moi est esclave d'un autre ! Une volonté qui m'est étrangère suffit pour me condamner; et le monde approuve cet usage infâme ! Il permet qu'il y ait honte là où il n'y a pas de crime, qu'un homme d'honneur soit puni parce qu'un scélérat a commis un forfait, et que je supporte la punition du tort même qui m'est infligé ! Maudit soit celui qui le premier établit une loi si rigoureuse ! »

Cependant, tout en condamnant l'honneur, il est forcé d'en subir les arrêts inexorables.

Voilà pour le fond du drame espagnol. Avant de parler de ses formes, disons quelques mots encore de ce mélange du sérieux et du comique qui se retrouve ici comme dans l'Inde, et, à quelques égards, avec les mêmes intentions. Nous avons vu que Lope de Véga, pour justifier ce mélange, en appelle simplement à la nature qui nous l'offre dans les événements réels, et au goût du public auquel il plaît par la variété. Le premier argument est faible, puisque la tâche de la poésie n'est pas de copier servilement la réalité, mais de nous en offrir une image idéalisée. Le second a plus de poids, car ce qui plaît à tout un public populaire doit se fonder sur quelque instinct esthétique commun à tous, et qui se justifie par sa généralité même. Or, chez une race à l'imagination mobile, aux sentiments soudains, vifs, impétueux, l'introduction, dans une certaine mesure, de l'élément comique, naît du besoin d'échapper aux émotions tragiques trop uniformément prolongées, et que leur continuité finirait par rendre pénibles. C'est là le sens attaché au rôle du *Grazioso*, dont le nom même indique un bouffon aux plaisanteries légères, à la gaîté naïve et sans fiel. Le Grazioso est ainsi tout à fait le pendant du *Vidûschaka* de la scène indienne, sauf qu'il n'est pas d'une condi-

Digitized by Google

tion aussi relevée [1]. Dans la plupart des cas, c'est un valet qui, jeté dans le tourbillon d'une action sérieuse et romanesque, en reçoit les contre-coups au point de vue prosaïque, comme Sancho dans Don Quichote. Avec son gros bon sens et ses instincts matériels, le Grazioso fait la contre-partie des sentiments exaltés de l'amour et de l'honneur chez les hauts personnages du drame. Quelquefois il intervient dans l'action même, et amène des péripéties par ses balourdises; mais, en général, il n'est qu'un hors-d'œuvre, une parodie qui accompagne le fond sérieux du drame sans en troubler la marche. Il est certain que cette introduction du Grazioso exige, de la part du poëte, un degré peu commun de tact et de sens esthétique pour ne pas amener des dissonances dans l'ensemble de son œuvre. Il est certain, également, que même les maîtres de la scène n'ont pas toujours réussi à résoudre heureusement ce problème très-difficile de l'harmonie dans le contraste le plus heurté des sentiments de l'âme. Mais les effets piquants et pleins d'originalité qu'ils en ont su tirer quelquefois, prouvent que ce moyen, bien employé, peut non-seulement s'allier avec la poésie la plus élevée, mais même en rehausser l'éclat.

Je passe maintenant aux formes du drame espagnol, lesquels sont essentiellement les mêmes pour tous les genres de compositions théâtrales. Ces formes sont nées déjà dans le cours du seizième siècle, et se distinguent par ce mélange d'éléments épiques et lyriques qui caractérise en général les théâtres à développement spontané. Lope de Véga a trouvé ce travail préparatoire presque achevé, et en a profité sans y introduire aucun changement important. Seulement lui et Calderon, surtout, ont élevé la versification et le langage poétique au plus haut degré de souplesse, de variété, d'éclat, qu'il ait été donné à l'espagnol d'atteindre. Cette langue admirable par

[1] Le personnage plaisant des drames indiens est ordinairement un brahmane.

Digitized by Google

sa richesse, son énergie, sa sonorité, se prête à tous les jeux de la cadence et de la rime avec une incomparable aisance. Aussi les drames de Lope et de Caldéron, débités par de bons acteurs, doivent-ils charmer l'oreille par une constante mélodie, indépendamment de leur valeur intrinsèque. C'est ce qui fait qu'aucune traduction en prose ne saurait donner la moindre idée de cette poésie éthérée, de ce coloris brillant qui s'efface et disparaît au plus léger contact, comme la poussière aux riches nuances qui couvre les ailes du papillon. Une pièce de Caldéron, travestie ainsi en français, prend un faux air de famille avec les drames en prose de la porte St-Martin, et la copie n'est plus qu'une caricature de l'original. La pompe du style et des images devient de l'enflure, l'élégance de la recherche, le naturel de la vulgarité. Tous les défauts s'exagèrent, tous les mérites s'amoindrissent ou s'effacent, et il ne reste plus qu'une toile grossière au lieu d'un tissu aux mille couleurs et d'une extrême délicatesse. Cette impuissance de toute traduction à reproduire les beautés de cette poésie, comme de toute poésie nationale en général, explique déjà en grande partie les faux jugements qu'en portent trop souvent les critiques étrangers. Cela est vrai, surtout, des œuvres du théâtre, parce que l'originalité propre à chaque poésie s'y déploie de la manière la plus complète. Jamais un Allemand ou un Anglais, sans savoir le français, ne comprendra le charme des tragédies de Racine ou le sel des comédies de Molière, précisément parce que ce qu'elles ont d'éminemment français se perd inévitablement dans une traduction.

Je ne puis entrer dans des détails techniques sur les formes variées de la versification espagnole, dont la richesse, dans le drame, offre le plus frappant contraste avec la monotonie des alexandrins français. Il suffit de dire, en général, que ces formes s'adaptent toujours à la nature des situations, des sentiments à exprimer ou des récits à faire. Ces derniers qui, chez Caldéron surtout, sont quelquefois très-longs, empruntent les

Digitized by Google

formes épiques de la romance ou de l'octave italienne, suivant que leur ton est familier ou pompeux. On les écoute dès lors sans fatigue et sans impatience, comme on écouterait un chant modulé. D'ailleurs ils ne paraissent presque jamais au début du drame qui s'ouvre par une exposition vive et toute en action ; ce n'est que quand l'intérêt est déjà fortement éveillé que le poëte introduit le récit destiné à la compléter. Le style soutenu du dialogue se formule en *redondillas*, petit vers de sept syllabes, d'une allure vive et légère, qui s'adjoint tantôt l'assonance, où les voyelles finales seulement correspondent, et tantôt les rimes de toute espèce accouplées ou entrecroisées. Pour un style plus élevé, on emploie le vers de dix syllabes alterné avec celui de six, combinaison d'un effet très-harmonieux. Si l'on ajoute à cela les variations rythmiques des ïambes et des trochées, on comprendra de quelles richesses de sonorité le poëte dispose. La forme lyrique du sonnet est souvent employée aussi avec beaucoup de bonheur quand il s'agit d'exprimer quelque pensée, quelque sentiment où s'absorbe momentanément l'esprit d'un des personnages du drame. Je citerai, comme exemple, les deux célèbres sonnets du *Prince constant* de Caldéron, lesquels sont de vrais petits chefs-d'œuvre, dans l'original bien entendu, car aucune traduction ne peut en rendre le charme éthéré.

Le prince Fernando de Portugal, devenu captif chez les Maures d'Afrique, est forcé de travailler dans les jardins du roi avec les autres esclaves. Résigné au sort qu'il a choisi par dévouement à sa foi et à son pays, il apporte des fleurs à la princesse Phénix qui, touchée de ses malheurs, l'interroge sur son changement de fortune. Fernando alors, dans le sonnet suivant, présente les fleurs elles-mêmes comme un symbole de la vanité des joies terrestres.

« Ces fleurs qui se sont réveillées au lever de l'aurore pour

Digitized by Google

briller d'un joyeux éclat, le soir elles se pencheront désolées quand la froide nuit les enveloppera de son linceul.

« Ces couleurs variées qui rivalisent avec le ciel même, où la neige, l'or et la pourpre se mêlent comme dans l'iris, pâliront comme la vie humaine dont elles offrent le symbole : tant un seul jour amène de changements funestes.

« Les roses matinales se sont levées pour fleurir ; elles n'ont fleuri que pour mourir plus vite ; un même calice leur a servi de berceau et de tombe.

« Telle est la destinée des humains ; un jour rapide voit leur naissance et leur mort ; car les siècles écoulés ne sont plus que des heures. »

Phénix lui répond par un autre sonnet où, faisant un retour sur elle-même, elle compare la destinée des femmes au fugitif éclat des astres qui l'influencent.

« Ces brillantes étincelles qui, nourries des feux du soleil, remplacent ses rayons quand il disparaît au couchant, n'ont elles-mêmes, comme les fleurs, que la durée d'une vie défaillante.

« Ce sont les fleurs de la nuit. Leur éclatante splendeur s'efface bientôt dans une pâleur maladive ; car si les fleurs ne vivent qu'un jour, une nuit est l'âge des étoiles.

« Ces fugitives magnificences colorent de leurs reflets nos destinées heureuses ou funestes, soit que brille le soleil, soit que règnent les ténèbres.

« Que pourrait l'homme espérer de durable ? Qu'elle inconstance ne subira-t-il pas de l'influence de ces astres que chaque nuit voit naître et mourir ? »

Cet exemple, auquel je dois me borner, peut faire com-

Digitized by Google

prendre à quelle hauteur de style lyrique Caldéron ne craint pas d'élever le langage du drame. Sous ce rapport, on ne peut lui comparer que les poëtes de l'Inde, avec lesquels, en général, il offre plus d'un point de contact, en vertu du génie oriental, dont le souffle a pénétré en Espagne par suite de l'invasion des Arabes. Sans doute qu'à notre point de vue il y a souvent excès dans ce genre. Caldéron nous fatigue quelquefois à force de nous éblouir à coups d'images brillantes et de pompeuses métaphores. Mais il ne faut pas oublier qu'il n'a point écrit pour nous, mais pour les Espagnols, dont toute la langue, même familière, est pleine d'hyperboles et d'images hardies; qui disent d'un vin: *que sabe a gloria*, qu'il a un goût de gloire (du paradis), et d'une femme qu'elle est *une salière*, pour exprimer le piquant de la grâce et de la beauté. Nous ne devons pas, en fait de goût, leur appliquer notre mesure, mais chercher à nous familiariser avec leur manière de sentir et leur langage figuré.

Dans les considérations qui précèdent, j'ai laissé de côté le drame religieux, qui mérite un examen à part, soit par sa valeur intrinsèque, soit par sa liaison directe avec les mystères du moyen âge, dont il constitue le développement le plus élevé.

Je rappelle qu'à l'époque où les mystères, les moralités, les pièces de miracle, tombaient en décadence dans toute l'Europe, ils subsistaient encore en Espagne où, grâce à la sévérité de l'Eglise, ils s'étaient maintenus plus libres d'abus que partout ailleurs. Loin de décheoir et de s'éteindre, ils continuèrent à se développer en profitant de tous les progrès que faisait de son côté le drame profane. Presque tous les auteurs dramatiques en renom, à partir de Gil Vicente, au commencement du seizième siècle, jusqu'à Caldéron, ont composé des *autos*, nom qui signifie simplement *acte* ou représentation. On les distinguait en deux classes, *autos sacramentales* destinés à solenniser la fête du *Corpus Christi* ou du saint-sacrement, et les

Digitized by Google

autos al nacimiento, qui étaient représentés le jour de Noël. Ces derniers n'étaient que de petites pièces qui avaient toujours pour sujet l'enfance du Christ, et où saint Joseph et la vierge Marie remplissaient les rôles principaux. Les *autos sacramentales* embrassent un champ beaucoup plus vaste, et où les premiers poëtes de l'Espagne pouvaient déployer à leur aise toutes les richesses de leur génie. C'est le champ du symbolisme et de l'allégorie, se proposant toujours comme but la glorification du saint-sacrement. L'écueil ici, au point de vue de l'art, c'était de se perdre dans ces froides régions de l'allégorie, pleines d'abstractions et de subtilités scolastiques, où la poésie a tant de peine à prendre corps et vie ; et c'est contre ce problème difficile qu'ont échoué tous les efforts du moyen âge. Les poëtes espagnols, sans doute, n'ont pu éviter entièrement les défauts inhérents au genre ; mais, en concédant quelque chose sous ce rapport, on ne saurait trop admirer avec quelle puissance Caldéron, surtout, a surmonté ces difficultés, et répandu les trésors éclatants de sa poésie sur ce monde abstrait de généralisations personnifiées. Lope de Véga, avant lui, avait ouvert la route, et sa brillante imagination, jointe à son entente du drame, avait réussi à un haut degré à infuser la vie aux froides ombres de l'allégorie ; mais Caldéron seul a su leur donner, par un symbolisme plus profond, un contenu substantiel, en même temps qu'il les animait du souffle magique de sa poésie éthérée.

Caldéron, comme nous l'avons dit, a composé une centaine d'*autos sacramentales*, mais l'édition publiée en 1760 par Apontes n'en contient que soixante et douze. C'est à cette partie de ses œuvres que lui-même attachait le plus haut prix ; c'est aussi la seule qu'il se soit occupé directement à mettre à l'abri des corruptions de texte par une publication correcte. On voit qu'il y avait mis toute son âme, et qu'il les considérait comme ses vrais titres à l'immortalité. L'admiration de ses contemporains sanctionnait pleinement cette manière de voir.

Digitized by Google

Un écrivain du temps, Manuel Guerra, s'exprime ainsi à ce sujet :

« C'est dans ses *autos sacramentales* que cet homme éminent s'est surpassé lui-même à la surprise générale. La dévotion enflamma son âme, et sa poésie, prenant un vol hardi, s'élança comme l'aigle d'Ezéchiel, au-dessus de ses émules et de lui-même. Ses inventions sont si divines, ses pensées si belles, ses ornements si magnifiques, ses moralités et ses sentences si pleines de tact ; la raison et la foi, l'utile et le beau, s'enlacent si harmonieusement, que l'esprit admire et que le cœur s'enflamme. On ne s'éloigne que l'âme remplie d'amour et de dévotion, réjoui et brisé, enchanté et plein d'ardeur ; car, tout en charmant l'oreille par ses divins accents, il inspire un saint respect pour le sacrement.

A part quelques exceptions, au nombre desquelles il faut mettre en première ligne le savant et spirituel Schlegel, bien peu de critiques étrangers ont partagé cette admiration enthousiaste ; mais la cause en est bien plus dans le faux point de vue sous lequel on a jugé ces œuvres étonnantes que dans leur nature même. Si, à propos de poésie, on veut faire de la théologie, il est certain qu'avec nos idées à nous, nous ne comprendrons jamais, ni ne goûterons les *autos* de Caldéron. C'est le tort qu'a eu, entre autres, notre savant et excellent compatriote Sismondi, qui, dans sa *Littérature du midi de l'Europe*, juge le poëte-prêtre et espagnol du dix-septième siècle comme il jugerait un auteur de notre temps, et qui s'égare jusqu'à appeler Caldéron le *poëte de l'inquisition*. — Caldéron, ce grand esprit, si plein de grâce attachante et d'humanité élevée ! — Mais est-ce là le point de vue auquel il faut apprécier les créations de l'art ? — Où en serions-nous avec notre admiration pour Dante, pour les grands peintres de l'Italie, et, mieux encore, pour les poëtes de l'antiquité païenne et de l'Orient, si nous exigions d'eux qu'ils eussent senti et pensé comme nous ? Ici, comme pour toute poésie en général,

Digitized by Google

l'abnégation est indispensable, et Caldéron ne sera compris que de ceux qui sauront momentanément se transporter dans le monde religieux, moral et poétique, où se meuvent les *autos sacramentales*.

Mais une fois cet effort accompli, une fois entré dans ce monde merveilleux, sous la conduite du poëte, on se sent enlevé par un souffle puissant, bien au-dessus de toutes les choses d'ici-bas. Le théâtre de l'action, c'est l'univers entier, c'est la terre avec les merveilles de la nature, c'est le ciel avec ses astres brillants, c'est l'enfer avec ses feux éternels. Mais toute la création visible n'est qu'un perpétuel symbole du monde invisible, une enveloppe transparente à travers laquelle rayonne la lumière céleste. Le sujet constant du drame, c'est la création de l'homme opérée par l'amour divin, sa chute provoquée par l'esprit du mal, et son rachat accompli par le sacrifice de la croix. Cette tragédie de l'éternité, toujours la même et toujours diverse, réunit dans son cadre immense les éléments les plus distants, les plus variés, pour faire jaillir de leur conflit la glorification du dogme chrétien et de son symbole. Pour atteindre ce but, le génie de Caldéron évoque également toute la nature et toute l'histoire, le passé et l'avenir, le fini et l'infini, les formes concrètes de la réalité et les abstractions de la pensée. Le monde végétal et animal, les grands phénomènes naturels, l'Ancien Testament et la mythologie païenne, les personnages réels ou fabuleux de tous les temps et de tous les lieux, les puissances du ciel et de l'enfer, les êtres allégoriques de toute espèce, comme la mort, le péché, l'idolâtrie, l'athéisme, le temps, la nuit, les saisons, les quatre éléments, l'âme humaine, ses facultés et ses passions : tout cela surgit tour à tour à la voix du puissant magicien, pour concourir à l'action qu'il déroule sous nos yeux. Et cette action, Caldéron sait toujours lui donner une marche très-dramatique, où l'intérêt va croissant avec les péripéties, et dont les incidents, variés à l'infini, se rattachent merveilleusement au fond

Digitized by Google

symbolique qui leur sert d'unité. Ajoutez à cela une poésie magnifique de forme, illuminée par les rayons de l'amour divin, enflammée par la dévotion la plus ardente, et on pourra se faire quelque idée de ces œuvres étonnantes, auxquelles on ne saurait rien comparer partout ailleurs.

Je termine ici ces considérations générales sur les œuvres des deux grands poëtes espagnols, avec le sentiment d'avoir à peine effleuré un si vaste sujet. Mais, pour aller plus loin, pour compléter cette étude, il faudrait aborder l'examen détaillé d'un certain nombre des principales créations de ces beaux génies, c'est-à-dire, même en se limitant à l'indispensable, entreprendre un travail considérable. Il nous suffit, pour notre but, d'avoir attiré de nouveau l'attention vers ce monde dramatique espagnol, dont les richesses sont infinies. A ceux qui voudront tenter d'explorer cette mine féconde, nous pouvons prédire une abondante moisson en fait de jouissances esthétiques de l'ordre le plus élevé.

Adolphe PICTET.

Digitized by Google

LA VEILLÉE DES SERVANTES.

(Suite et fin [1].)

III

LYDIE.

Comme il fait froid cette nuitée! oh servantes écoutez!.... Écoutez dans les combles gronder la bise et crier les pennons sur nos tours..... Décembre se démène et secoue son givre. Dieu garde le voyageur dans les bois déserts, nos bateliers et leurs brigantins sur la vague noire! C'est maintenant qu'il fait bon se gîter auprès de l'âtre et faire flamber les épines, quand toutes choses de la ferme sont gouvernées. Les chiens font garde hors des cours, l'agneau repose à l'étable, et dans son bris l'enfant sommeille. Allons, fileuses! encore une veillée. Mal commence qui bien n'achève, et pour ce, je vais sans plus suivre à mon conte de village.

La coutume des Bornands c'est à savoir qu'ils vont sur terre de Genève, au temps des travaux, pour s'engager à maître. Beau profit! pour ceux des campagnes, d'être ainsi voisins de grosses villes, l'ouvrage et l'argent s'y rencontrent, là-bas, non pas comme chez nous, où c'est misère le plus souvent de chercher ses journées; à Genève ils sont tous moyennés, tous beaux messieurs, leurs campagnards aussi; vendant la denrée ce qu'ils veulent, faisant négoce de toutes choses, ceux de la ville commerçant dans les horloges, mécanisant sur les cadrans, et bien trop empêchés de leurs sonneries et carillons pour s'occuper des terres. Comme cela, chaque dimanche, hommes

[1] Voyez *Bibl. Univ.*, numéro de mai 1856, page 26.

Digitized by Google

et femmes de Savoie s'en vont par douzaines et vingtaines sur le Molard de la ville. Ils chantent à souhait, ces Bornands, chacun à sa mode, n'emportant pour tout bien que leurs outils de la saison. Que voulez-vous mes filles!

Qui a des noix, il en casse,
Et qui n'en a, il s'en passe.

Gardez-vous de convoitise, pauvres gens des campagnes, et n'ayez crainte que le monde change. Seigneur! si tous étaient messieurs des villes, qui mènerait pâturer les bêtes? L'un mécanise, c'est son affaire, l'autre moissonne et plante choux, c'est esprit de nature. Dieu se veille pourtant et toutes choses regarde. Bien venu pour lui qui fait bonne œuvre.

Ainsi Lydie de Chantry avait-elle bientôt fait rencontre, ce jour qu'elle quitta la Commanderie; les filles de Navilly partaient ouvrières cette fois.

— T'en vas-tu aussi servante! dirent-elles. Viens çà avec nous autres, on s'engage de compagnie.

— Tout ainsi! avait répondu la fille, s'efforçant de faire courage, encore qu'elle tournât la tête bien souvent vers son église, et puis s'en fut Lydie loin de Cornier. Adieu soit! pauvre servante. Depuis ce jour, aucun n'en sut dire nouvelle. Les gens de la Borne se louent à nouveau maître chaque dimanche, ou bien s'en retournent chez eux sitôt qu'ils ont un peu d'épargne. Pour cela, ces filles l'avaient quittée, puis d'autres l'avaient revue, disaient-elles, sur le marché des ouvrières. Mais savoir à quel maître elle s'en était allée, celle-là, c'est bien ce qu'elles ne pouvaient dire.

— Des maîtres! faisait le taupier. Il y en a tant par Genève! censément ils sont tous maîtres sur le canton, pour ça que les domestiques sont tant de requête. — Dieu sait pourtant si la Dompmartin se donnait peine à questionner le monde, se larmoyant de grand cœur au souvenir de cette départie. « Elle se disait engagée, la pauvrette. Las! si j'avais su qu'elle partait journalière, bien sûr que je l'aurais gardée chez nous. »

Digitized by Google

— Oui! oui, c'est bien dit, faisait le taupier avec humeur; lui aussi, sans trop savoir pourquoi, regrettait Lydie. C'est bien dit, Théréson, mais quoi :

Vache ne sait que vaut sa queue
Jusqu'à tant qu'elle l'ait perdue ?

Salomon le dit en sapience et comptez que pour les femmes celui-là les connaissait toutes.

Faut-il vous le dire, mes filles, et n'avez-vous encore idée des amours? Un autre encore, sans faire montre de sa peine, se prenait de regret au souvenir de la servante. Pensez-y cette fois, jeunes cœurs se méconnaissent bien souvent pour trop d'accoutumance, qui se regrettent une fois séparés. Chagrins se fomentent, tant qu'amour leur point un beau matin, qui par ainsi se fait connaître. Mais si le garçon de la Commanderie en était au regret de Lydie, ou s'éprenait une miette pour elle, n'ayez crainte que je le dise, c'est mystère cela. Encore savait-il bien qu'elle manquait à toute heure.

Deux fois Sylvain partit sans autre et s'en fut du côté de Genève, peut-être pensait-il y rencontrer Lydie. Peine perdue! Il revint sans elle, et pourtant.... qu'il eût pris plaisir à ramener cette fille! qu'il eût souhaité la revoir, comme autrefois, chantonnant de grand matin dans la Commanderie tout ainsi qu'alouette des champs, gouvernant la maisonnée, la basse-cour, le cellier, le pigeonnier, le courtil! Et comme elle savait bien lui dire parole, tandis qu'il sortait ses bœufs de l'étable, et comme elle était plaisante à lui dire grand merci quand d'aventure il l'aidait à ramener l'eau de la citerne! tandis que lui! dans ce temps-là.... — Aveugle! se disait-il.

« Enfin j'aimerais bien la ramener, tout de même; j'aimerais ça à cause de la mère (oui! à cause de la mère! croyez cela bonnes gens).... et que va dire Barcelonne! »

Cela aussi semblait nouvelle peine à la Thérèse.

Au moins, pensait-elle, je lui donnerai bon courage et

Digitized by Google

paroles d'amitié à ce grand-père, et s'il veut rester il sera nôtre. Qui sait ! peut-être bien qu'elle va revenir.

Mais certaines fois toutes choses s'en vont en malfortune. Un matin que Sabine de Pers et la Blaisine des Brazier s'en allaient grands pas à la Roche, elles rencontrèrent le vieux pauvre qui cheminait vers le village.

— Enfin le voilà, ce grand Barcelonne ! fit Sabine brocardant la première. Tu es sur pied de bonne heure, besacier, pour te rôder en nos paroisses.

Elle dit cela méchamment et déjà rouge de visage, tant la colère qu'elle avait pour Sylvain l'animait contre sa maisonnée. A tous ceux qui mangeaient leur pain Sabine leur voulait malemort, jusqu'à ce chétif qui les avait en amitié, savait-elle.

L'autre se douta de l'affaire.

— Bon ! bon ! je vais sans malice, tu sais, dit-il, cheminant toujours de belle humeur.

La noise des fiancés lui était déjà connue, et, pensait-il, mieux vaut ne rien dire. Sabine a colère, et fille qu'on démarie est toujours de malencontre.

Comme il passait, la mauvaise Blaisine ne put taire sa langue.

— Tu vas trouver ta Lydie, cette fois ! dit-elle se retournant.

— Pourquoi non ! reprit le vieux innocent, s'arrêtant de nouveau, il y a grand temps que je ne l'ai vue.

— Va seulement ! va seulement, tu as bonnes jambes si tu la retrouves. Ce n'est pas le chemin qui veut te manquer.

— Quel chemin, fit Barcelonne étonné, d'autant qu'il apercevait déjà les toits de la Commanderie.

— Le chemin qu'elle a pris, continua Blaisine, ses yeux gris brillant de malice.

— Le chemin des mauvaises filles, reprit Sabine.

— Le chemin qu'elles prennent toutes, vos galaises de Chantry....

Digitized by Google

— Le chemin de sa mère! reprit l'autre.

Toutes deux faisaient courage et donnaient les répons, comme beaux chantres font à messe chantée.

— Hé, qui en parle! fit Barcelonne, tout confus de surprise.

— Qui ça? Tout le monde, bien sûr. Sait-on pas qu'elle est par Genève.

—Partie! interrompit le vieux, laissant cheoir son bâton de détresse.

— Chassée! dis seulement, continua la venimeuse. Ce grand loup de Sylvain en saint la cause et bien d'autres qui s'en taisent. La vieille Dompmartin l'a conseillée pour la malice, celle-là s'y entend de jeunesse. Crois-tu que c'est pour rien qu'elle la gardait servante.

Mais Barcelonne avait perdu parole.

— Tant qu'elle est tombée en escandale, continua Blaisine, et qu'ils l'ont fait dévaler pour récompense.

— Lydie!... fit le vieux, étendant les mains et comme cherchant la route qui tournait devant lui.

— Ah oui! appelle.... Tu as bon temps pour crier ta fille! Va-t-en par Genève, où cette coureuse s'abandonne. Disait-elle pas qu'elle partait ouvrière!....

— Ouvrière d'inconduite! ricana Sabine.

— Va-t-en par Genève, je te dis, va voir où elle se démène; à l'hôpital je me pense.

— Brigande! cria cette fois Barcelonne, lançant à la Blaisine son bâton dans les jambes, et c'est bien grand dommage que ses forces manquèrent et qu'il ne put l'atteindre.

Les filles s'éloignèrent en ricanant et disparurent, laissant enfin le rôdi sur la route. Mais qu'il avait misère cette fois, sans voix, les mains tremblantes, tout blanc de visage, sans haleine et si faible, si faible! qu'une chevrette l'eût renversé.

Personne n'était là de rencontre; le mendiant, reprenant son bâton, s'achemina comme il put le long de la haie fleurie, le

Digitized by Google

cœur gros de peine et s'en fut descendre par le petit sentier du Cornier, toujours si plaisant dans la verdure, cette fois il tournait le dos à la Commanderie.

— Dieu m'assiste, je ne vais plus chez la Thérèse, faisait-il; et ce disant, vous l'eussiez vu, bonnes gens, essuyant de la manche une pauvre larme qui lui coulait sur le visage. Ah mes filles! donnez-vous garde de brocarder le monde, c'est toujours grand péché d'injurier la vieillesse et la misère, c'est grand péché de frapper qui n'a moyen de se défendre; mais calomnie!... c'est péché mortel, œuvre du diable, trame d'enfer. Qu'en savaient-elles, ces deux effrontées, pour jeter ainsi l'injure et vitupérer Lydie.

Et puis, voyez encore, pauvres vieilles gens sont pour tout croire. Un autre eût pris méfiance et laissé dire la venimeuse; mais Barcelonne n'avait pensé qu'à celle qui s'en était allée sans lui.

— Moi qui venais de confiance.... moi qui l'avais laissée.... ah notre fille! ah grand païen de contrebande!... c'est encore vrai pourtant; c'est ma faute, c'est toujours ma faute.... Et, continuant tout seul: Disent-elles pas qu'elle est en inconduite sur le canton.... en escandale! C'est bien ça, que je voudrais m'enterrer tout roide mort, de misère.

— Où vas-tu, Barcelonne! fit une voix derrière la haie.

De fortune, Chalumeau Basile se veillait par-là dans les champs et visitait ses engins malicieux, guerroyant les courtilières à son habitude.

— Ho Barcelonne! fit-il encore, se montrant cette fois sur le chemin, entends-tu pas le monde!

— Bonne prise! marmotta le pauvre.

— Ah oui! bonne prise! Dis qu'il n'y a plus de métier, Barcelonne, ce n'est plus l'ancien temps, qu'on avait qu'à se baisser et prendre pour les taupes. Quinze cents! quatorze cents d'une campagne; je tenais tout le pays, moi, jusqu'à St-Jean de Tolome, et le syndic me venait prendre

Digitized by Google

avec sa bête. C'était ça le bon temps, quatre sous le darbon, mon ami, trois sous la courtillière. Je gagnais tout ce que je voulais, je te dis. A présent, qu'est-ce qu'on prend? des misères!

Ce disant, Basile ramassait dans sa hotte ses gaulettes, ses fils de fer, ses crochets d'artifice, et tenait par la patte sa dernière bestiole étranglée, qu'il regardait là sans plaisir. « Des misères, » fit-il encore.

— Misère! dit le vieux comme l'écho.

— Eh là! Barcelonne, reprit Basile s'arrêtant surpris, comme te voilà devenu! qu'as-tu trouvé ce matin! as-tu faute de manger, as-tu peine, as-tu rien qui te fâche!

— Rien, sûr! dit le besacier baissant la tête et voulant cheminer.

— Arrête! l'ancien. S'en va-t-on de fâcherie? qu'as-tu seulement qui te fomente.

Voyez ça, nos filles! Chalumeau avait grand cœur, et tout encore qui s'envieillit seulet en ses doutes et méfiances, toujours de beau dire contre nous autres cotillons de ménage, pourtant c'était un bonhomme, ce taupier, et de bon secours quand il pouvait assister les gens. Par ses discours il sut faire parler Barcelonne et bientôt apprit la chose.

— Lydie chassée!... Lydie en escandale.... Lydie en déréglement d'inconduite! s'écria-t-il, lâchant sa hotte et secouant sa courtillière.

— Ils disent bien! gémit le vieux.

— Ne crois pas ça, Barcelonne. C'est propos de sorcière, discours de la venimeuse. Elle est partie, c'est vrai, ta Lydie, dont bien me fâche. C'est idée de jeunesse, que veux-tu! c'est ennui des champs, je ne sais....

Il savait bien lui, Barcelonne! il savait bien qu'elle s'était affolée.

— Mais enfin elle est partie, comme tant d'autres, comme c'est d'habitude aux pauvres gens du pays. Elle est partie ou-

Digitized by Google

vrière et s'en est allée à maître. Qu'ont-ils à dire, ces Brazier? C'est vrai qu'ils n'ont jamais mandé leurs filles sur le canton, parce qu'ils sont riches et travaillent leur bien. Pourtant ces coureuses n'en sont guère meilleures. Sabine! Blaisine! tiens vieux, c'est comme dit Salomon :

Qui femme croit et asne mène
N'est sans fastide ni peine.

Laisse dire ces Bornandes, l'ancien, et ne te mets en souci pour elles. Qu'as-tu à craindre? Lydie n'est pas pour te laisser.

— Non, faisait le vieux père-grand, qui perdait sa pensée.

— Reste à présent.

— Non! pour ça non! Disent-elles pas qu'elle est par Genève?...

— Barcelonne, c'est peine perdue, tu sais, ils ne laissent pas demander aux portes sur le canton, ce n'est plus comme chez nous. Ceux qui ont de quoi partagent seuls dans les villes, et puis ils parlent français, qu'ils disent. Français! français! je te dis c'est ça qui est pour te confondre, tu te feras ramasser des gendarmes, conduire en prison... Demeure vieux! tout ça est folie.

Mais le besacier, comme sont vieilles gens, qui souvent de chagrin tombent en simplesse, n'avait plus que son idée, montrant de son bâton du côté du couchant les terres de Genève, et murmurant seulet comme pris de rêverie.

— Va donc, vieux! puisque c'est ton idée de chercher ta fille. Dieu te garde de malencontre, pourtant c'est vrai que tu as grand courage.

Déjà Barcelonne était en route, laissant à droite la croix du Cornier, il entrait dans la plaine des rocailles et se dirigeait vers Regny-l'Eglise, pour gagner de là le pont d'Etrembières. Aussi longtemps qu'il put le voir, le taupier regarda dans les champs ce grand pauvre besacier qui cheminait dans la cam-

Digitized by Google

pagne, puis, reprenant sa charge, Basile suivit le sentier qui remonte à la Commanderie.

— Ils s'en vont tous nos braves gens de la Borne. Ils s'en vont tous!... et Barcelonne encore, par méchanceté de ces deux filles, mais qu'avait-il à l'écouter cette Blaisine!

Qui bien dort pulce ne sent !

Comme Salomon disait le matin à sa dame. Pour la venimeuse, qu'elle se garde, Dompmartin, si je le conseille, veut l'étrangler comme darbon!

Fileuses! laissons passer les jours, les gens sont tristes au Cornier, et moi, qu'en dirai-je!.... le printemps est fini, les filles de Navilly sont revenues et bien d'autres journalières, toutes joyeuses, comptant et recomptant leurs beaux sous bien gagnés. Mais Lydie! — Qu'en savez-vous, de notre fille? demande à chacun et chacune la mère Thérèse. — Elle s'est esseulée, elle est à maître.... toutes répondent même chose. La Dompmartin secoue la tête et se mécontente. « La voilà seule, pense-t-elle, seule... déconseillée.... »

Souvenez-vous servantes! c'est grande faute aux innocentes de n'écouter ses maîtres, ses père et mère, les vieilles gens d'expérience, et tout par chagrin d'amour, qui n'est que feu de paille, je vous dis, pour s'en aller seulette à l'aventure.

Encore faut-il attendre, qui sait!... le temps mène et ramène, et que de choses avec lui s'arrangent.

Un soir, Chalumeau Basile s'en revenant de baptême, un peu poussé de vin clairet, passait à nuit close aux roches des fées démenant sa viole pour se maintenir, d'autant que l'endroit ne lui plaisait guère. « Sortilége! par-là » faisait-il. Encore, pour s'égayer de son mieux, le taupier comptait-il ses dernières étranglées de la semaine, se méfiant aussi du

Digitized by Google

syndic. « Sûr qu'il m'en a robé une douzaine au moins ! celui-là. Sûr ! sûr.... il se les fait payer de la commune et les couche dans ses comptes, et puis moi il m'abuse. Il les a bues, mes taupes ! ce mauvais cœur. Parions !.... »

Mais personne n'était là pour contredire.

— Basile ! fit une petite voix près de lui.

— Ho !... ho !... contrebandières..... avancez ! combien êtes-vous ?...

— Basile, écoute.

— Holà ! c'est Lydie, sans plus !.... c'est ça des coups ! sois bienvenue fillette. As-tu fait grandes journées ? qu'est-ce qu'ils paient à la ville.... et les foins !... ont-ils tout rentré sur le canton ? Vois-tu, moi je viens de baptême ; c'est tout plaisir qu'on te rencontre.

— Dis seulement.... et Barcelonne ?

— Ah oui, Barcelonne ! fit le taupier perdant sa belle humeur de la fête au souvenir de ce vieux désolé. Il est dévalé ton père-grand, tu sais.... Il t'a demandée.... il ne t'a pas trouvée, pour ça.... que tu n'y étais pas et puis s'en est allé. C'est comme ça, ma fille.

— Las ! cette fois, c'est tout dit, fit Lydie pleurant de misère et se laissant tomber sur l'herbe. Où m'en irai-je !...

— N'aie crainte, fille. On veut assez te réduire, s'il faut, on est là..... moi je suis tout porté.... tu sais.

— Eh ! qu'il ne m'en soucie de moi ! C'est regret du grand-père, vois-tu Basile. Que j'ai mal réussi ! que j'ai mal réussi de quitter Thérèse.

— La Dompmartin ! dis seulement qu'elle veut te reprendre.

— Non sûr !... je n'y veux pas rentrer.

— Vrai ? — disait le taupier, qui cette fois n'y comprenait plus rien. Capricieuses comme darbon toutes ces filles ! — Alors que veux-tu faire ! tu ne peux rester là au clair des étoiles....

Digitized by Google

— Je veux le trouver, mon pauvre grand !... je veux le conduire.... travailler pour lui.... me veiller pour lui. Le voilà parti, parti !.... qu'avais-je à l'oublier, mauvaise !... et puis, si tu savais Basile....

— Dis toujours !

— Si tu savais comme elles ont peine, celles de nous autres qui n'ont parenté ni bien d'héritage, et s'en vont au loin, pauvres filles, croyant bien faire et trouver maître.

— N'as-tu pas fait journée....

— Oui, mais ces gens qu'on ne connaît pas ! ces fermes ! ces villettes du canton, ce n'est plus notre Commanderie, et puis, ces Bornandes faneuses qui chantent à grande force et se gaudissent en travaillant.... — moi j'avais tristesse — et ceux qui disent mauvaises paroles pour affronter les filles !... va, c'est de grand courage qu'il faut s'en aller seule, gagner son pain de journée. Pourtant je suis restée quand les nôtres sont parties... C'était la vogue de Pers, ce jour-là, les gens dansaient après vêpres sur le pré des Brazier... je le savais, tout de même je suis restée, moi !..

— Manigance ! caprice de nature ! tu avais regret d'être partie, je vois ça, et puis tu ne voulais pas rentrer.... ça me fait colère !

— Non, vois-tu !... parce que... voilà !

— Des lubies !.. des mauvaises lunes !...

— Comme tu dis ! c'est comme tu dis Basile.

Que parlerait-elle encore, Lydie ! à Chalumeau ; on ne peut tout conter, encore qu'il soit bonhomme ce taupier. Montrer qu'elle s'était affolée, qu'elle avait oublié Thérèse, oublié Barcelonne et tout quitté, de regret pour Sylvain, de jalousie.... Non, elle cache sa tête, elle pleure sans mot dire. Sylvain ! Sabine, pense-t-elle, les voilà mariés, celle-là est assez belle, riche ! qu'importe, s'ils démènent joie à leur idée, m'avait-il donné parole ! moi je n'ai que ma cotte, qu'avais-je affaire de me jalouser !

Digitized by Google

A pauvre cœur, petit souhait. — Seulement Barcelonne, dit-elle encore.

— Bon, bon! disait Basile. Tu le chercheras demain. Moi, si j'avais un grand-père... crois-tu que je le chercherais ce soir!... faut pourtant être raisonnable. Je viens de baptême, je te dis! et toi tu as fatigue, je vois ça, tu as fait grande marche au soleil. Viens sans plus, la Thérèse veut t'héberger.

— Non!.. pour ça non...

Et comme l'autre se récriait encore.

— Que dira Sabine!....

— Quoi, Sabine?....

Ce fut autre histoire, Chalumeau eut bien à conter, tant pour Lydie c'était chose nouvelle.

— Sabine! Philibert!... c'est donc ça qu'à Genève j'ai trouvé ce garçon sur la place — pas trop content, semble-t-il — tout cicatrisé de blessure et même qu'il lui manque l'oreille. Encore qu'il fit le dégagé, disant que ça n'est rien, que ça repousse.... Il est tombé, à ce qu'il raconte.

— Tombé! sous le fouet enragé de Sylvain, peut-il bien dire, mais il n'a garde. Celui-là a reçu son compte et c'est justice. Crois-bien qu'il n'a presse à montrer son nez travaillé dans nos villages.

— Il l'a quittée! pense Lydie le cœur lui battant de vitesse. — Enfin, qu'est-ce que j'en ai, moi? Il veut assez trouver femme, notre Sylvain, bon et plaisant comme il est. Qu'il se marie! je vois bien qu'il est d'âge. Grand-père..... c'est vous seul que je veux aimer.

Encore se laissa-t-elle pourtant bien conduire de Basile, s'en allant demander la couchée à la Commanderie. Les gens soupaient sur le degré au clair des étoiles, ce fut belle criée.— Bienvenue soit! disait chacun et chacune. Thérèse surtout, qui l'embrassait de grand cœur, et comptez que Sylvain eût bien voulu suivre : — J'ai plaisir, Lydie! te voilà de retour, oui j'ai plaisir!.... — La nuit encore il s'éveillait pour se le dire.

Digitized by Google

Mais quand, au lendemain, Lydie voulut partir, la Thérèse fit ses tempêtes. « Encore t'en aller ! encore de caravane !... c'est donc de famille chez vous autres ! Peux-tu pas l'attendre, ton vieux grand-père. Las ! ce pauvret, il me fâche assez qu'il voyage ; que veux-tu.... il va, il vient, où Dieu le mène ! sait-on pas qu'il nous veut revenir. Toi reste, patiente ! travaille ! qu'as-tu gagné à nous quitter, servante? qu'as-tu profité sur le canton ? Pauvre vie, grands labeurs à l'ardent soleil ! Te voilà plus chétive, plus maigrette, brûlée... noiraude.... c'est pitié, criait-elle. Tiens fille ! je te battrais tant j'ai peine.»

— Et puis, faisait le bonhomme Vincent, un moment que sa femme reprenait haleine, et puis, si tu veux toujours l'aller chercher d'un côté, ton père-grand, et qu'il te cherche toujours de l'autre, dis, quand serez-vous de rencontre.

— Hé ! c'est assez ce que je lui dis ! reprenait Thérèse, n'entendez-vous pas notre homme ! Demeure sans plus et ne te tourmentes.

Comme elle était incertaine ! notre Lydie « Reviendra-t-il, cette fois ! pensait-elle. Vaut-il pas mieux ? » Enfin, comme elle s'en allait lentement passer la porte, un autre encore prit sa main qui tremblait dans la sienne.

— Reste, dit Sylvain à son oreille, la regardant d'amitié, encore qu'elle baissât la tête. Tu sais bien, Lydie ! on a tristesse quand tu n'y es pas.

S'en alla-t-elle cette fois, la servante? Hé fileuses ! quand ils vous tiennent, qu'ils ont belle langue nos garçons ! même ceux-là qui ne parlent guère. Moitié plaisir, moitié peine, moitié grand trouble et puis regret, elle demeura, l'amoureuse. « C'est bien force, pensait-elle, j'attendrai un peu puisqu'ils veulent. »

Mais Barcelonne, où demeurait-il cet innocent? Patience, filles ! si d'un coup je dis toutes choses, qu'est-ce qu'il m'en restera pour finir? A mon idée, laissez-moi suivre.

Digitized by Google

A Pers, au Cornier, ce fut bientôt nouvelle ce retour de Lydie. « Tant mieux, disait-on, que pouvait-elle mieux faire ! » Mais chez Sabine, grand dépit, jalousie.

— Ils sont d'accord, ces deux-là ; vois-tu, Blaisine, ils s'entendent, dis seulement, que veux-t-on faire? tu sais, d'abord moi je veux me venger.

— Attends ! répondait la venimeuse, on a bonne langue, et cette chétive n'a pas tout pleuré, je pense. C'est à présent qu'on en va dire ! elle est encore pour décamper du Cornier.

Tandis que ces deux mauvaises fomentaient vengeance, toutes choses revenaient prospères à Lydie. Tout lui semblait à l'accoutumée. Son ménage, ses gallines, son colombier, ses cannetons, et le soir, quand le soleil passait la montagne, comme ses belles vaches l'appelaient de l'étable, ne voulant qu'elle à cette heure où de coutume on les va traire. Et Marengo, la vieille Marengo !... Comme elle s'en venait bonnement, traînant son lien dans la cour, et baissant la tête au lieu d'aller boire en fontaine ; comme elle venait droit vers Lydie, soufflant à son visage, si d'aventure elle était là sur le degré ! Oui, toutes choses étaient mêmes ; toutes choses !... non pas. Un seul était tout changé pour elle. « Mais qu'a-t-il donc trouvé, notre Sylvain?... » Et de rougir solitaire, notre penseuse.

Enfin quoi? lui parlait-il de confidence ! l'avait-il priée d'amour celui-là. Non sûr ! Ils ne vont si vite ceux du Cornier. Seulement des petits mots de bonne amitié, comme un chacun peut dire aux filles. Il aimait sans dire ce garçon. Las ! comme ils font souvent ceux qui ont eu trop tôt misère. Voyez comme elle devinait pourtant bien, l'innocente ; mais bonnes gens n'ayez surprise, fille sait toujours première où s'en va nicher l'amour.

Un matin à l'aube, quand le ciel a couleur de rose, que petits oiseaux s'égosillent dans la feuillée, ne voulant s'essorer que le soleil ne se lève, Lydie seule encore éveillée ramenait l'eau du puits pour le plantage, et c'était grand'peine à la fillette, tant les puits sont bas en ces grands jours de

Digitized by Google

l'année. Mais Sylvain, avant d'appeler son monde qui dormait encore, ne tarda guère à venir s'aider pour elle.

Deux harondelles chantaient bon bec, se poussant de l'aile au bord du nid sous la solive.

— Vois-tu ces deux, Sylvain ? dit la fille levant son bras nu vers la couvée.

— Oui, ceux-là chantent parce qu'ils sont chez eux, qu'ils ont leurs petits et que le soleil va luire.

— C'est curieux ça, qu'ils volent, volent et s'en viennent des lointains rivages, tous les printemps, à leurs vieux nids de la Commanderie.

— C'est leur abri familier, que veux-tu ! On se plaît tous à retrouver son nid d'amour.

Qu'il parlait bas ce matin, Sylvain ! qu'elle avait trouble à l'entendre, Lydie ! les yeux tournés vers ces chanteuses. Pauvre servante !... ces mots lui vinrent sans qu'elle y pensât.

— Ils sont heureux, pourtant, ceux qui ont maisonnée.

— Lydie !... répondit Sylvain l'enlaçant dans ses bras.

Le soleil se lançait joyeux et passait la montagne, le ciel rose se faisait d'or, tout chantait, s'égayait, se donnait fête les oisillions, les fleurs, les créatures. « En voilà deux qui s'embrassent ! dit le Soleil, deux qui s'embrassent au bord du puits, chez la Thérèse, je les connais. Contentement ! vous autres, j'en ai bien vu de ces tendresses. Sylvain, appelle ton monde, ouvre l'étable, les écuries, crois-tu que j'attende personne, moi ! Au ménage, à l'œuvre, petite servante, aujourd'hui si joyeuse. Mes enfants, c'est paradis deux qui bien s'aiment et bien travaillent. A l'œuvre, campagnards, encore un beau jour ! »

Mais ciel rose, ciel d'amour, que tu as bien trop courte durée ! Ce n'est pas tout, s'aimer, se donner parole et s'engager tous deux, puis s'embrasser un matin pour mieux s'en-

Digitized by Google

gager encore. Tout cela chacun peut faire, mais affronter ses maîtres, affronter la Thérèse surtout ! Que dira-t-elle à présent la mère ? — Tiens, j'ai frayeur, Sylvain.

— Laisse seulement, répondait l'autre. J'en veux parler chez nous, je te dis. Qu'ils me conseillent ! puisque également je suis décidé. Qu'est-ce qu'on veut faire ! on s'aime, c'est tout dit, on veut se marier.

— Bien ?.... faisait Lydie rougissante. Au moins qu'il revienne, mon pauvret. Sans lui, vois-tu, j'ai triste cœur.

— Oui, oui ! je leur dirai ça, pensait Sylvain, se donnant courage, je leur dirai : Elle est bonne fille, notre Lydie, grande travailleuse, grande ménagère, elle a bonne grâce, elle est sage, jamais ne brocarde, jamais ne se colère. Elle me convient, j'ai idée de la marier. Qu'est-ce qu'ils diront bien? je demande ! Ils diront qu'elle n'a sou ni maille, c'est vrai ; qu'elle est roussette, qu'elle est chétive, pas bien forte, c'est vrai encore ; qu'elle n'a rien à s'attendre, toujours vrai. Encore faut-il qu'on se contente. Pour sou ni maille.... Justement je veux l'aider. Pour roussette.... moi je l'aime comme ça, ma pauvre Lydie. Ces petites rousseurs sur les joues c'est bonne grâce sur sa jolie figure. Pour chétive... c'est de misère, elle veut se refaire chez nous. Pour pas bien forte.... elle a grand courage. Enfin, pour n'avoir à s'attendre... c'est pour ça que je la veux sans plus.

Belle pensée, tout cela ! Mais sans son hôte qui peut compter. Comme il prenait son temps, Sylvain, ne pensant qu'à bien dire.

— Sais-tu ce qu'ils répètent, ceux de Pers, lui dit un jour Thérèse malcontente, ils disent méchanceté de notre fille.

— Mensonge ! fit Sylvain, de colère.

— Oui, mensonge ! Pourtant ça me fâche ces mots de village : A chose faite, conseil pris. Mais qu'elle a mal fait, cette enfant, de s'en aller seule sur le canton ! Ce n'est pas la coutume des journalières.

Digitized by Google

— Elles n'en valent guère mieux, hasarda Sylvain, ces Bornandes qui s'en vont de compagnie.

— Possible! mais c'est la coutume, c'est tout dit. Coutume, vois-tu, pour nous autres femmes et filles, c'est sacré, mon garçon.

— Enfin, qu'est-ce qu'ils disent!

— Ils disent... qu'elle était en inconduite sur le canton.

— Mensonge!

— Ils disent qu'à présent.... vrai!... c'est grande honte, ces propos.... ils disent que c'est toi qui la dérange. Je sais bien que tu n'y penses guère.

C'était bien pour Sylvain motif de parler cette fois. Mais pauvres filles! il n'en reste pas tant de ces amoureux de grand courage. Devant les yeux de sa mère, Dompmartin le garçon tournait la tête, fâché contre les gens, fâché contre lui-même.

— Tenez, mère, fit-il sans répondre, c'est Sabine, cette galaise! c'est Blaisine, la venimeuse, qui se démènent et font causer de Lydie; qu'ils se gardent ceux de Pers! je suis encore pour faire un malheur!

— Tais-toi, garçon! bien qu'il nous fâche, laisse passer ces propos de village et n'en parlons plus à présent. Pour Lydie, j'ai toujours bonne amitié pour elle, n'aie crainte que je la rudoie. Pauvrette, à celles qui tombent sous les pierres, c'est charité de tendre encore la main!

Toujours bonne femme et prudente, la Thérèse. Mais propos de village ne sont pas pour rester cachés. Les méchants regards des uns, les mots des autres, tout venait à la fois peiner Lydie. « Qu'ai-je fait, disait-elle, comme ces filles me regardent au sortir de vêpres! Qu'ont-elles encore, ces glorieuses?» Même ceux du Cornier, même les ouvriers, les servantes se donnaient beau semblant devant elle et parlaient de paroles grossières. Ah! qu'elle avait bien dit, la venimeuse, non elle n'avait pas tout pleuré la fille du pauvre.

— Enfin dis, qu'ai-je fait? Sylvain, demandait-elle un soir désolée.

Digitized by Google

— Rien de mal, je sais bien, disait l'autre; mais qu'il avait tristesse et puis furie! se demandant vingt fois le jour laquelle de ces vipères il voulait étrangler la première, lequel de ces plaisants de village il étrillerait à sa mode pour commencer la danse.

Et comme elle le pressait encore...

— C'est, vois-tu, dit-il enfin baissant la tête de mauvaise honte devant ses yeux innocents, c'est seulement pour ça que tu es restée seule.... là-bas.... C'est ça qu'ils fomentent, ces brigands! parce que.... parce que, ici...

— Las! mon Dieu, j'étais avec Sydonie du Credo. Je vois ça, ils m'ont diffamée... Sylvain! c'est tout dit, laisse-moi.

— Comment laisse-moi!.... que je te laisse? Je sais.... ce que je sais, tu es honnête.

— J'avais jalousie!.. sanglotait la servante, se cachant dans ses bras pour pleurer, son cœur éclatait, — laisse-moi, Sylvain! c'est fini.

— Tu es mienne! je te dis! c'est juré.... Eh, Seigneur! que j'en travaillerais bien deux ou trois cette semaine!

Mais coups de langue ne peuvent se venger de la main, force était bien de courber la tête.

— Patience, Lydie! je prends mon temps pour parler à la mère. C'est toujours même affaire: qu'ils me conseillent, moi je suis décidé.

Un autre encore prenait toujours bon parti pour la servante.

— Tiens! faisait Chalumeau Basile, le seul peut-être du voisinage qui pour Lydie eût encore bonne pensée, et s'en vînt comme autrefois, le soir après l'angelus, causer aux gens sur le degré de la Commanderie, — tiens ce n'est pas pour lui nuire ce que je t'en dis, ce n'est pas tant parce que ça me flatterait de la voir étranglée, la venimeuse... Mais si tu la tiens de rencontre, une supposition! comme ça mon ami (il faisait signe). Prends garde! il y en a qui se défendent... là!

Digitized by Google

comme ça... Même les grands darbons! ça rend l'âme, ça défunte, c'est fini, motus.... ça ne bouge plus.

On approchait moisson, c'était la Saint-Pierre. « Saint-Pierre *aux liens* » qu'il dit, l'almanach, pour ça je pense qu'ils savent assez, les savants des villes, que c'est le grand temps qu'on les prépare. Qu'est-ce qu'ils ignorent, ces philosophes! ça confond, seulement d'y penser! Grande semaine la Saint-Pierre! vous savez, chacun travaille et se démène, les chars s'engrangent, les blés tombent sous les volants moissonneurs. Femmes, enfants, ouvriers et maîtres, tous chantent sous l'ardent soleil, tous à l'œuvre de bonne volonté. Ah! bonnes gens! nos journées ont seize heures à la Saint-Pierre! que de peine, campagnards, pour prendre à la terre ce qu'elle nous laisse. Encore, encore! qui veut s'en plaindre? Tenez, c'est plaisir nos moissons de la Borne. Combien de ces richards cousus d'or qui se divertissent de politique toute la sainte journée dans les cafés des villes, dans les vendages, dans les caves, et qui ne chantent pas tant que nous autres quand ils ont fini leur tournée!

Ils triomphaient, chez les Brazier, et ceux de la Commanderie ne chantaient guère.

— Blaisine, elle se cache, sa Lydie, mais qu'il me tarde de l'affronter aux champs, cette coureuse.

— Demain! répondit la vieille. Attends demain, notre fille! on moissonne au Champ-de-la-bise.

Le Champ-de-la-bise, c'est limite de Pers et du Cornier, grande plaine sur la hauteur, belle culture et la fleur des champs de la Borne. Autrefois terre des Brazier, puis, vous savez l'histoire et comment il fallut vendre, se dessaisir et partager les domaines. Ainsi les Dompmartin du Cornier cultivaient à présent belle part de ce labour; et dites que, pour ces glorieux de Pers, c'était toujours crève-cœur de voir moissonner devant eux moitié au moins du Champ-de-la-bise. Ce jour de moisson les gens étaient en nombre, le temps s'annonçait d'orage et, vers midi, de grands nuages blancs tempêtueux

Digitized by Google

montaient et se dressaient sur le Salève. Point de vent, point de bruit, lourd soleil, les grillons, les sauterelles criaient seules dans les champs, sautant par milliers sous les pieds des ouvrières, femmes et filles moissonnaient en ligne comme c'est d'habitude chez nous, toutes voisines. Un sentier des champs, « une étrouble, » disons-nous, séparaient seulement les moissonneuses. Personne ne chantait cette fois, tant la chaleur semblait fournaise; puis Blaisine, Sabine et son monde avaient assez à brocarder entre elles, se montrant Lydie de Chantry, qui travaillait silencieuse parmi les femmes de la Commanderie. Tandis que toutes marchaient d'ensemble, l'eau ruisselait sur les bras nus, sur les visages en feu, sur les robustes poitrines. On n'entendait que le fer des volants, le blé mûr qui grésillait, puis au loin les cris des hommes qui chargeaint les gerbes. Sylvain rentrait en grange à l'autre bout du champ, prévoyant l'orage et pressant à force les travailleurs.

— Oh, Lydie! tu ne chantes pas ce matin!

— Chantez, vous autres! Qui a cœur à chanter, il chante. Moi non, si je veux.

— Bien dit, fit la grande Sabine, se redressant haletante et croisant les bras devant la moisson, n'écoute pas notre Blaisine, servante! Tu ne chantes qu'avec les garçons, pas vrai? Lydie.

Sur ce mot, gros rire, toutes les filles des Brazier s'encourageaient à bien faire. L'autre courbait la tête dans les blés. « Celles de Pers sont d'entente aujourd'hui, pensait-elle. Je travaillerai sans plus répondre. »

— Qu'est-ce qu'ils chantent sur le canton! tu as assez couru avec leurs hommes, n'est-ce pas! gageons que tu en sais de belles.

— J'ai fait journée, répondit celle dont le cœur saignait de misère.

— On dit bien! à la mode des filles de Chantry, pas vrai? Ils aiment ça sur le canton.

Ce fut nouveau rire.

Digitized by Google

— Et dis seulement, continua l'insolente, combien chacune avez-vous de galants, par là-bas.

Cette fois, Lydie outragée releva la tête.

— Vois-tu là-bas, mauvaise fille!

— Quoi là-bas, qu'as-tu à dire?

— Le chêne du païen! continua Lydie, son bras tremblant de colère montrant les communaux de Pers sous le Champ-de-la-bise. L'orage avançait, avançait, noircissant les chaumes, les moissons, les pâturages. L'arbre mort se dressait seul dans la plaine.

Ce fut silence, cette fois, tant les gens demeuraient en surprise. Affronter en face la grande Sabine! lui reprocher son inconduite! qu'allait-elle faire celle-là. En ce moment un lointain tonnerre roulait au couchant, du côté de France.

— Prends-garde! dit Sabine, ramassant furieuse son volant devant elle. Le rouge montait au front de l'orgueilleuse; sa large cicatrice, qui lui traversait le visage, à présent devenait sanglante. Prends-garde! mendiante....

Mais Lydie, outragée, désespérée, qu'avait-elle plus à faire de se garder.

— Souviens-toi du chêne, méchante fille, souviens-toi de Philibert et de Sylvain!... crois-tu qu'il s'en cache celui qui t'a rebutée! Ça t'a mal réussi, pas vrai, de mener ainsi deux amours.

— Fais-la taire, Sabine! crièrent les femmes des Brasier, elle t'affronte.

— Elle a raison! répondirent les ouvrières de la Commanderie.

A présent, ces filles, toute à l'heure prêtes à brocader Lydie, se tournaient pour la défendre, la voyant si fière outragée et toujours de grand courage.

— Oui, elle a raison. — Elle dit bien la petite. — Tu as vergogne, grande Sabine, va te cacher balafrée!

— Gardez-vous toutes, moissonneuses!

Digitized by Google

Comme elle se lança de furie, cette Sabine ! courant en démence à cette chétive qui l'attendait là de mine fière, comme elle lui arracha d'une seule main son volant de moisson ! et comme le sien furieux se démenait à présent sur sa tête échevelée.

— Au visage ! taille au visage, criait la venimeuse, battant ses poings crispés de plaisir.

Tout à coup le fer glissa sur le bras nu de la pauvre servante. — Sylvain ! gémit Lydie, sans lâcher le poignet qui menaçait sa tête. Ce fut cri d'horreur ; le sang couvrait ses bras, sa poitrine... Une femme de la Commanderie, puis deux, trois se jetèrent de vaillance devant elle, arrachant enfin la faucille sanglante des mains acharnées de cette folle. La colère aussi leur était venue.—A ces brigandes de Pers ! sus, vous autres! voyez-vous le sang !.... aux volants, mes filles ! travaillons ces galaises ! holà ! les Dompmartin ; holà ! moissonneurs !....

Mais le char était parti ; Sylvain et ses hommes rentraient à la Commanderie.

Les injures, puis les cailloux. Les bras qui se cherchent et s'engagent ; tout à l'heure les couteaux, les serpes, les volants ! Paroisse à paroisse ! aux cris des femmes partout là-bas les gens courent et menacent !... — Qu'ils arrivent !... à nous, parents ! à nous, voisins ! On est de rencontre au Champ-de-la bise.

Chose affreuse, cette lutte de moisson. Ah ! misérables ! tandis que vous foulez et bataillez dans les blés, entendez-vous pas l'orage qui éclate enfin sur les plaines ? Voyez Genève, Salève, les Voirons, toute la Borne s'assombrit et se fait noire. La nuit gagne, semble-t-il.

Et puis ces cloches qui sonnent, sonnent encore et se répondent dans les villages ! non pas menaçantes, non pas coup sur coup et d'alarme comme au feu, mais suppliantes, lamentables ; comme elles sonnent devant l'orage et la grêle, comme elles sonnent pour les morts !... Ne savez-vous plus ce qu'elles disent ! fileuses ! c'est prière, nos lentes sonneries !

Digitized by Google

prières de la paroisse à Celui qui se veille d'en-haut et garde seul la gerbe du pauvre. Voici la nuée menaçante, avec elle la grêle, la famine, la misère... Sonnez enfants, pour nos moissons sans défenses! Sonnez à Dieu devant l'orage!

Mais au Champ-de-la-bise qu'entendaient-elles plus ces déchaînées; autant de femmes autant de louves, à présent c'était bataille furieuse.

Comme le char des Dompmartin s'en allait entrer en grange les cris des moissonneuses s'élevèrent. — Qu'est-ce, cela? fit Sylvain, se retournant surpris. C'est cris de colère.

—Nos femmes se battent... écoutez, dit un autre, arrêtant l'attelage.

Une fillette glaneuse pleurait et s'enfuyait effarée sur la route : —Holà! Sylvain!.... elles bataillent ces Bornandes! entends-tu pas. Las! notre Lydie.... elle est tombée, elle est saignée. L'homme n'écoutait plus. Il se frappa la tête de malerage et prit sa course au champ de moisson.

Autour de Lydie tombée, tumulte, coups portés, rendus, cris, blasphèmes. Eh! comment séparer ces sauvages? Les premiers villageois survenus, se donnaient colère à distance. C'était tout et ce n'était guère; coup de volant, c'est coup de sabre, et puis femmes et diables c'est tout un quand nous autres campagnardes sommes de furie. Mais Dompmartin haletant, hérissé, cherchant Lydie, qu'il n'avait garde à tout cela, l'œil méchant, et son grand sac de moisson sur la tête comme il s'en vint s'abattre dans la mêlée!

L'aiguillon du bouvier sifflait dans la main terrible du garçon de la Commanderie, bien peu l'attendirent, deux ou trois échauffées cependant sentirent la gaule, ce fut fortune, la venimeuse en eut belle part. Celle-là se tordait, hurlait, montrant sa pelade, cherchant son escfioon dans les blés et pis que chatte blessée à mort.

Digitized by Google

Devant Sylvain les femmes des Brazier se sauvaient de la gaule, traînant leur Sabine qui, d'orgueil, de vertige, de folie n'entendait plus, ne voyait plus et se fût laissé tuer sur la place. Mais l'homme cherchait-il ces misérables, pensait-il à cette Sabine? Ah! brigands de Pers! venez-çà, les hommes!... Qui s'en vient ici?... qui m'en veut, grands paysans!...

Personne : l'orage était maître. La foudre tombait à grand fracas sur les communaux du Cornier; hommes, femmes, enfants, moissonneurs et glaneurs, tout fuyait, se lamentait et criait sous les premiers grêlons de tempêtes. Sylvain! que faire?.... sur qui tomber?... à qui t'en prendre! Quand il vit passer Lydie renversée dans les bras des ouvrières, sa Lydie, tête couverte et comme une morte! l'homme se mordit les mains sans crier, regardant ce ciel noir, cette moisson piétinée... Seigneur, pensait-il, toujours misère? Puis quittant le dernier le Champ-de-la-bise il s'en revint chancelant, aveuglé, tête perdue!

Les cloches sonnaient encore..... désolées!

. . . . . .

Celui qui mène la tempête change à son gré le vent dans les nues, les voilà qui se foulent et s'entassent, l'orage tourne, il suit les montagnes, il s'éloigne. Les sourds roulements du tonnerre grondent encore, mais dans les vallées supérieures et sur les cimes solitaires du Vergy, la grêle a fui cette fois, la plaine est épargnée.

Qui passe au Cornier?

La cavale sort au galop de la Commanderie. Courage Marengo! C'est pour le médecin, grand courage! Tandis que tu coures et t'effares à la voix de ton maître, que de gens!.... Thérèse, Vincent, Basile, les servantes, que de gens ont peine et se lamentent autour du lit de la pauvre Lydie. Dieu vous aide, Dompmartin! souvenez-vous, il épargne, il apaise, il console, que de fois il relève la fleur tombée!

Digitized by Google

Ils sont passés les grands jours de moisson, ces jours d'orage de la Saint-Pierre; voici les fléaux qui retentissent dans les cours, chacun travaille, tandis qu'au doux soleil de septembre les vergers prospèrent, et partout promettent l'abondance : l'agasse blanche et noire crie sur les noyers. Qui sait dire sa chanson?

L'été s'en va! l'été s'en va, battez en grange! vannez, battez encore, et vous les filles, tournez-moi ces chanvres au gai soleil sur la prairie, écossez les ramures, égrenez. L'été s'en va, servantes, l'été s'en va!

Sous le porche de la Commanderie, Thérèse et Basile sont de rencontre sur la route. — Comme ça tu dis qu'il revient, tu es bien sûr? dit la mère. Loué soit Dieu! j'ai grand'aise.

— Oui, Théréson! ils l'ont vu sur le canton, notre vieux.

— Bonne nouvelle, mais n'en dit rien taupier. Notre pauvrette est bien trop chétive encore. Tant de semaines sans quitter sa couchée! tant de sang répandu!...

— En voilà des sauvages! ça révolte la nature, la femme sauvage. Tenez, elles ont bien fait de s'en aller ces deux mauvaises.

— Toujours par Genève, la grande Sabine?

— Toujours! ils l'ont placée, qu'ils disent; c'est chez des gros, un charcutier, je crois. C'est cela qui est dur; s'en aller à maître, quitter sa paroisse quand on a bon bien, bonne terre! c'était bien force cette fois. Nos carabiniers venaient la prendre au lendemain; ça ne plaisante que tout justement, ces Piémontais. Et puis qu'ils parlaient des galères si l'autre était morte....

— N'en parle pas de ce malheur!

— Non! c'est seulement pour dire..... Je comprends ça, moi, je serais terrible avec les femmes si j'étais carabinier!

— Et sa Blaisine?

— Elle roule, cette vénimeuse, elle s'en est allée se cacher dans son pays de montagne. Coure après qui en a faute, moi,

Digitized by Google

non. Je ne peux pas les sentir ces vieilles. Et comment va-t-elle cette fois, la nôtre..

—Tu vois, elle prend courage, notre Lydie. La main de Théréson vient de montrer la cour. Vincent, Sylvain et quatre fortes servantes battent au fléau dans la grange. Celle qui tomba écharpée au Champ-de-la-bise est là se chauffant au soleil, elle s'appuie au mur et regarde les travailleurs. Mais qu'elle est pâle encore, cette ressuscitée !

Sans doute les gens disent parole joyeuse, s'efforçant tous à lui donner courage. La voilà qui sourit languissante, suivant des yeux les batteurs blanchis de poussière, la paille saute, le blé s'éparpille, et sur le seuil becquètent les gallines gloussant, râtissant, attrapant leur aubaine. Chacun pour soi ! chacun pour soi ! font les commères.

Efforce-toi, Lydie, respire au bon air; peut-être ils sont passés tes mauvais jours !

— Tenez, mère Thérèse, ça fend le cœur quand on la regarde là-bas.

—Jamais je ne me serais consolée, Basile.

— Dites que sans vous, Thérèse, celle-là dormirait au cimetière; le médecin l'avait-il pas condamnée au pansement? J'étais là, moi, souvenez-vous. Je m'aidais, je tenais son chapeau. « Basile ! qu'il me dit en remontant à cheval. — On se connaît assez nous deux !— Elle a bien trop de mal pour se refaire, je crains. C'est grand dommage ! cette fillette. » N'a-t-elle pas reçu le viatique sur son front pâle, ses petits pieds de marbre, et comme il tremblait, notre vieux curé, cette fois ! Et tant de gens qui pleuraient à genoux dans la chambre ! attendant là sa dernière. — Moi aussi je pleurais. Un taupier ! c'est ça des coups ! Qui l'a soignée, qui l'a veillée !..... toujours d'aguet, toujours charitable, tant de jours ! tant de nuits ! Vos filles?..... ne m'en parlez pas des filles, ni des femmes ! un tas de pleureuses, quoi ! Vos hommes ? A quoi ça peut-il bien servir un homme dans les confusions ? ça baisse tout

Digitized by Google

de suite et s'abandonne. Il n'y a que vous! Thérèse. Souvenez-vous du garçon Sylvain, de ces loups du Cornier et de la Commanderie. Sûr! qu'ils brûlaient Pers, cette nuit de la St-Pierre; les carabiniers seraient venus ensuite s'ils voulaient. Qui les a maintenus, ces diables! C'est vous, je dis, vous sans plus, Thérèse!

— Moi, si tu veux, Basile! Je me suis aidée, rien autre; mais parle encore de Barcelonne.

— Barcelonne! Voyez, mère, c'est la Sydonie du Credo, la femme d'Evire, qui s'en revenait moissonneuse et qui l'a trouvé de rencontre, qu'ils disent. Sans elle il y serait encore notre homme. Vous savez, c'était son idée, il cherchait sa fille. A tout coup ramassé des gendarmes, conduit à la frontière, puis relâché des nôtres. Qu'ont-ils à faire, les carabiniers, de tous ces gens qu'on leur envoie, des enfants, des vieux loqueteux, des pauvres mères, ça fait pitié! faut pourtant être raisonnable! nos Piémontais d'Annemasse c'est pour s'apprendre à lire dans les passeports aux Anglais qu'ils sont là, rien autre: rapport à Chamonix et au Mont-Blanc qu'ils se veillent, je vous dis. Tant de curieux qui passent! qu'on ne connaît pas. Enfin c'est l'ordre. Ainsi toujours ramené, notre ami, puis relâché, s'en retournant sur Genève se faire prendre encore, pleurant sa Lydie, et n'y comprenant rien, d'autant qu'ils ne donnent pas aux portes, ceux des villes, vous savez? ce n'est plus nos campagnes.

— On dit bien; encore sont-ils charitables sur le canton.

— Sûr; sûr! Grands riches, grands charitables! c'est connu. Tant bonnes gens, ceux de Genève! Souvenez-vous du feu de Monetier, de la Bonneville, de Sallanches, de Cluse et combien d'autres!... Des charretées de bonnes choses, ma Thérèse. Des vieux souliers, des habits de syndic, du vieux linge, des bas sans pareils, des fonds de chapeaux, des parapluies!... Et puis les graines, la farine, les remèdes, la denrée. En voilà du bonheur dans la misère!... Tenez, pour donner, ils se lèveraient

Digitized by Google

la chemise, les Genevois! mais jamais dans les rues... jamais aux portes! C'est tout dit, ça leur répugne.

— Et Barcelonne!

— Il s'en allait de misère, notre vieux. La prison, l'hôpital, les gardes, les gendarmes; il suivait l'un, il suivait l'autre et toujours à sa peine, tant qu'il a retrouvé Sydonie. Pensez qu'ils reviennent cette fois, et qu'il a presse, ce grand-père, sûr qu'il passe demain à la Commanderie.

— Bienvenu soit! bonne nouvelle, et puis tiens ta langue, Basile. Point de paroles.

— Un darbon, mère Thérèse, un vrai darbon pour le silence.

Il vit sans bruit ce philosophe, c'est sa nature; l'homme s'éloigne regardant Lydie, la Dompmartin rentre au ménage.

Dans la cour l'ombre gagne, le soleil baisse sur les montagnes, avancez batteurs; encore une gerbe! au plus fort, servantes, au plus fort! N'ayez garde à la poussière, aux fétus, dans vos cheveux crêpés, vos corsages en désordre; haut les bras, mes filles! coup sur coup et d'ensemble.

Lydie passe, elle suit doucement jusqu'au plantage. Comme les fleurs du courtil prennent riches couleurs et prospèrent aux plaisants rayons du soir! voici les veuves, les capucines, les marguerites! et ce lin des jardins, que tu as semé, Lydie; qu'il est venu souvent depuis la Saint-Pierre, qu'il est venu souvent solitaire, désolé, apportant l'eau pour tes fleurs du plantage! Les roses sont tombées, les œillets sont fannés! Hâtez-vous fleurettes, jouissez. — Entendez-vous les fléaux dans les granges, voici l'automne. Eh! Seigneur, que tu as bien fait courtes les journées des fleurs jolies!... Encore un jour! encore un jour semblent-elles dire, épargnez-nous! mais non; voici venir les dahlias, les chrysanthèmes, les roses de Bengale. Toutes aussi ont courte vie! c'est leur destin, toutes veulent tomber aux premières gelées.

Digitized by Google

N'est-ce pas Sylvain qui passe au verger? Il quitte les batteurs, il prend son temps. Dis-nous, garçon! qu'as-tu à venir voir au plantage?... comme ils le savent bien, ceux qui s'aiment!

Le courtil de la Thérèse c'est grande plantée de bonnes choses, des choux, des fèves, des fleurs, aussi des oignons, des ramures. Tout vient à point, tout prospère à grand profit de ménage. Non pas qu'ils y prennent souvent peine, les Dompmartin, ils ont bien trop d'affaires toute l'année! Mais c'est bon terreau, abrité du vieux mur, et puis nos plantes du pays se plaisent où les gens laissent faire, laissent pousser et n'ont presse à gêner partout la nature. Chez la Thérèse, ils sèment, ils attendent, ils récoltent... Que faut-il de plus, campagnards! seulement un peu d'eau dans les grands jours, pour le reste n'ayez crainte. « Beau courtil, répètent les gens s'arrêtant de plaisir sur la route ombragée. C'est tout bien de Dieu, ce plantage. Trop de bouquets! répond Vincent, faisant l'entendu quand sa femme n'y est pas. Trop de bouquets seulement..... Mais ces jours on le laisse dire. »

Encore les fléaux! trois, quatre, cinq! trois, quatre, cinq! mauvais ouvrage! où est le sixième? ça ne va jamais bien comme ça! Gageons qu'il l'a suivie, se dit la mère, dans la maison. Comme elle sourit la bonne Thérèse! la voilà qui passe dans la chambre des filles. Ce réduit c'est chambre basse, autrefois à l'usage des templiers, aujourd'hui des servantes de campagne; ils montrent encore les poutrelles travaillées, tortillées à l'antique, les croisillons; c'est bonne retraite aux hirondelles, ce vieux plafond noirci, elles y font leur nid et s'en arrangent. Au pied du grand lit des filles, un prie-Dieu tout couvert de portraits: des singes, Josué, des diableries, c'est comme ça qu'ils travaillaient de menuisier, ces capucins. Que de marchands l'ont brocantée, cette merveille! des Juifs, des Allemands, des géomètres; tous offrant, qui des mouchoirs, qui du drap, qui de l'argent. N'ayez crainte!... Bien il est

Digitized by Google

dans son coin poudreux, bien il reste. On y tient, dit Vincent aux demandeurs, il n'y a rien à faire.

Tenez, on a bien là un pétrissoir en sapin, si vous voulez, c'est curieux également....; mais les Juifs, ce n'est plus leur affaire.

Pour notre relique, je l'ai trouvée, moi, j'y tiens... de père en fils, je vous dis. Il n'y a rien à faire.

Ainsi, vous disais-je, c'est chambre basse. La croisée à fortes barres tout près du sol, et, sans la treille qui festonne, on verrait le plantage; aux croisillons, vitres cassées. Encore vieille histoire ce carreau. Que de vitriers en tournée se sont offerts à la Thérèse, ont bien su dire... mais non! la Dompmartin n'y veut entendre; en hiver un imprimé s'est fait exprès, semble-t-il, en été un vieux chapeau; ça se bouche, ça se débouche, c'est commode, et, sans être vu des gens, on sait tout ce qu'ils disent. Souvenez-vous, mes filles, nos ménagères ont ainsi deux ou trois bons endroits pour se veiller leur monde. Mais qu'entend-elle à présent, la mère?

— Tu resteras s'ils refusent.

— Non, sûr!

— Tu resteras, Sylvain! dis moi : oui... Sylvain! (comme ici la voix tremble) tu diras à la mère si je m'en vais, que je lui serai toujours servante, toujours fille, encore qu'elle te fasse prendre s'il faut une autre épousée. Saints martyrs! comme je prierai Dieu pour elle sur les chemins, pour celle-là qui m'a tant assistée... Pour toi aussi, pauvret, pour Vincent, pour notre Commanderie.

— Un diable! je te dis. Rien que de t'entendre ça me fait colère, ça me cuit les yeux!

Le soleil passe, les fleurs se ferment.

Un baiser semble-t-il. Est-ce réponse? Peut-être,... réponse d'amoureuse.

— Pauvres enfants, comme ils s'aiment, comme ils ont crainte! Vrai, c'est cœur d'or notre Lydie. La fenêtre s'ouvre sous la treille.

Digitized by Google

— Rentre, fillette; n'es-tu pas là? Viens-t'en, voici la rosée.

On dirait qu'elle a des larmes cette voix de Thérèse.

— Maîtresse, je cherche nos gallines.

— Viens-t'en, ma fille, ramène la toile qui séchait au verger.

A présent ils battent à six, nos campagnards, vont-ils grand train! C'est bonne fin cette journée.

Dans les fermes ils se veillent, chacun son tour, pendant les messes et les vêpres. C'est la coutume les dimanches, et c'est bien force, tant de gens sont aux champs, qui cherchent fortune, les enfants, les contrebandiers, les rôdis : c'est prudence de garder sa terre.

Est bien fou qui se fie!

répète le taupier « est bien fou qui se fie, je vous dis! faisait le grand Salomon quand le temps voulait changer, et que ses agassins lui donnaient colère.»

Ainsi, Thérèse était au jour suivant seulette en la cour de la Commanderie. Personne sur les chemins, les colombes roucoulaient leurs amours au bord du toit : c'était paisible matinée. En cuisine Sylvain, puis Lydie; ces deux-là complotaient, semblait-il, et se donnaient courage.—Vas-tu si tard à messe! notre garçon. Qu'as-tu encore après tes bottes! Ils frappent les trois coups à présent, tu perds la messe!

— Je reste, mère. On veut vous parler ce matin; puis il prend place assis à côté d'elle.

— On veut vous dire... hem!... viens çà, Lydie (mais comme elle s'est bien sauvée tremblante derrière la porte, celle-là).

— Viens, notre fille! répète la mère. A présent les voici tous trois réunis sur le degré.

Digitized by Google

— Voyez-vous, mère, vous aurez surprise.... ce coup.... grandement surprise !

— Peut-être ! garçon.

— Enfin... vous savez !... on a pensé comme ça... on a idée....

— Dis toujours, fait Thérèse, leur prenant d'amitié à tous deux les mains. Pensez qu'elle baisse la tête la servante, son cœur tressaute.

— Pour ce qui est de notre idée... mère... on est là... on présuppose...

— Eh ! grand fou ! fait la mère de belle humeur, lui passant joyeusement la main dans les cheveux, t'en vas-tu si loin avec tes paroles ?

— Hé bien, oui ! on s'aime, fait Sylvain soulagé de vingt livres. On s'aime... c'est ça notre idée, pas vrai Lydie ?

— Enfants, enfants ! qui veut s'en plaindre ?

— Maîtresse !....

— Quoi, mère ! vous saviez...

— Grand fou, je te dis, penses-tu rien m'apprendre ? et tandis que son bras retient d'amitié cette pauvre tête délaissée, orpheline, penchée de bonheur sur sa poitrine ; sa droite caresse encore tremblante la belle chevelure de son joyeux garçon.

— On se cachait si bien, semblait-il.

— Tu crois, pauvret? Je vous sais d'entente depuis la Saint-Pierre, moi. Crois-tu que je désoublie?... t'ai-je pas vu quand elle s'en allait trépassée? t'ai-je pas vu quand elle s'est reprise ? et puis vos mots, vos quêtes, le matin, le soir.... hier encore.....

— Vous entendiez, fait Lydie troublée, confuse. Vous entendiez, maîtresse !

— Vraiment, oui, notre fille. C'est pourtant vrai qu'on en voulait une riche, belle riche, une grande robuste...

— J'aime mieux Lydie, mère.

Digitized by Google

— C'est ce que je me suis dit, vois-tu, c'est ce que je me suis dit, c'est assez de deux misères. Tu aimes mieux Lydie... Tiens, moi aussi garçon ! — Les voilà qui s'embrassent à présent. Qu'ils ont beau temps ce matin ces trois-là, sur le montoir de la Commanderie.

— Il y a pourtant bien encore le père, fait peu après Dompmartin soucieux. Il a sa tête, vous savez.

— Oui, c'est notre maître, pauvre Thérèse ! c'est ça que j'ai crainte.

— Fiez-vous, enfants. Pour ce qui est du maître, pensez que je veux assez m'employer s'il faut.

— C'est si terrible quand il se démène. On l'entend du Cornier.

— Bon... bon ! Crois-tu qu'on les affronte nos hommes? c'est douceur encore plus qu'adresse ; va, notre fille. On se connaît bien de trente-cinq ans de ménage. Laisse-moi voir le père Vincent.

Mais qu'a-t-il donc trouvé notre Basile?

On voit qu'il fomente ce taupier, le voilà qui s'arrête sous le porche à l'entrée de la cour, guettant de côté, guettant la mère. Il lui fait grimace, des signes, des cabales coup sur coup, et pis que darbon empoisonné.

— Entres-tu pas Chalumeau ?

Il lève le pouce à présent, montrant derrière lui sur sa route et rit à sa mode. Manigance ! mère Thérèse.

— Viens çà Basile !

Oui viens çà !.... Il s'en va cette fois qu'on l'appelle, voilà ce que c'est... tous comme cela ces philosophes.

— Tant de bonheur, murmure l'orpheline encore émue, tant d'espérance, Sylvain ! C'est mon pauvret qui aurait belle journée. Il m'a fallu rester pourtant, c'est la misère ! Las ! cher grand ! ne m'en voulez rancune.

—Ils l'ont vu, sais-tu pas, dit Sylvain, qu'as-tu à lamenter, il revient Barcelonne.

Digitized by Google

La fillette a tristement secoué la tête.

— C'est bien grand temps depuis la Saint-Pierre.

Théréson hésite et presse doucement cette enfant dans ses bras. — Ils l'ont vu, notre fille... l'autre hier encore.

— Vrai? Merci Dieu... vrai!... Ses joues se colorent, ses yeux rayonnent.

— Sûr! répond la mère inquiète, et puis tiens-toi.

C'est trop de coups pour un jour, pense Thérèse.

L'angelus, partout l'angelus! à Pers, au Cornier, à Regny, Amancy, dans vingt paroisses. On sort d'église, les voilà tous dispersés sur les routes, dans les verts sentiers, dans la campagne, tous au beau soleil, en habits de fête.

Encore Basile devant la porte. — Ils viennent! dit-il à grande voix joyeuse, puis s'en retourne. Tient-il en place aujourd'hui ce bonhomme! — Ils arrivent, chacun va passer sous les noyers de la route devant le porche de la Commanderie.

Les enfants, les garçons, les fillettes, toujours pressés, courants, criants, se donnant fête. Les ménagères, celles-là aussi ont grande hâte; au logis les marmots les attendent, les poupons au berceau, le goûter de midi qu'il faut servir. A présent les jeunes filles, les blondines, les brunettes, les belles rouges, beaucoup de jolies, puis toutes joyeuses, éveillées, blanches dents, fins sourires. Que de petits bonnets garnis en couronne, de croix d'argent, de livres d'heures, de plaisants mouchoirs de cou! Des roses, des bleus, des lilas, des verts pomme. Les jolis bas blancs, les souliers neufs! Encore les garçons: les affamés, ceux qui vont à la soupe et puis se moquent du reste. Les hommes, à leur tour, fermiers, ouvriers, domestiques, le père Vincent, le syndic, le clerc, toute la bande. Que de gens qui saluent ceux de la Commanderie! Elle est aimée la mère Dompmartin! Voici la fin, je pense! Les vieilles gens, les pauvres veuves de noir ou de bleu vêtues, les soufreteux, les anciens de la paroisse.... Seigneur, qui vient encore? qui lève sa tête blanche et tend les bras?... Grand-père!

Digitized by Google

c'est donc vous grand-père ! Bien venu soit notre Barcelonne ! bien venu soit ! C'est grande fête à présent, vraiment, oui c'est Barcelonne... Avance taupier ! Il fait bon te voir en joie. Il rit bouche close celui-là, mes fillés.

Va-t-on s'attarder à tout ce qu'ils dirent ces gens de rencontre? Les joyeuses paroles, les étonnements, les mots échangés, les poignées de main. Qu'il en eut à compter ce Barcelonne ! Louant Dieu, caressant sa Lydie, s'apitoyant sur elle, et puis pleurant d'aise. Sans le père Vincent qui, dans les confusions, n'oubliait jamais l'heure de la soupe, dites seulement qu'ils y seraient encore.—A présent vous voilà toutes, curieuses filles, à savoir ce qu'elle pourra bien dire et bien faire la mère Thérèse, et comment elle saura s'employer pour ces jeunes. C'est si terrible, comme fait Lydie, c'est si terrible ces vieux maîtres, ces grands tapageurs de violence ! Oui dà ! pensez-vous que je vais trahir les ménages, moi ? C'est notre affaire, fillettes, comment on les ramène nos hommes. Secret d'oreiller, je vous dis. Un jour, belles rieuses, vous le saurez en ménage. A femme mariée toute science. A présent c'est mystère ; toujours puis-je vous dire qu'à deux jours de là Dompmartin Sylvain eut belle surprise.

— Ecoute, fils, lui dit le bonhomme : Voilà Barcelonne retrouvé, dont j'ai grand'aise. Il sera nôtre ce pauvret, il est bien trop vieux pour courir les routes. On a pour lui du pain sur la planche, comme dit la mère, et puis ces vieux grisons, vois-tu, c'est comme harondelle de séjour, ça porte bonheur. Mais c'est-il vrai que tu parles à Lydie ?

— Qui en cause ? répondit l'autre embarassé.

— C'est la mère, garçon !... c'est la mère...

— Alors... c'est assez vrai, fit Sylvain, baissant l'oreille en grande peine de ce qui s'en allait venir.

—Vois-tu garçon, c'est fille honnête, celle-ci. Il y a grand temps que je la veille et j'aurai fâcherie qu'elle eût malheur à cause de toi. Je sais bien que je l'aimerais assez, riche, mais que

Digitized by Google

veux-tu? elle est pauvre. Est-ce son dam? est-ce sa faute?.... assez, robuste et belle rouge, mais quoi ! si pourtant elle est roussette et pas bien forte, s'est-elle bâtie? Comme ça, marie-la, c'est mon idée, encore que la mère n'y montre pas grande presse.

— Que dit-elle? fit Sylvain surpris.

— Est-ce qu'on sait! elle ne dit pas non, elle ne dit pas oui, se louant de la fillette, c'est par Dieu bien force, et parlant du verger des Braziers, qu'ils avaient tant de beaux arbres ; des vieilles souches, ça ne porte plus. — Ainsi qu'en vas-tu dire ?

— On veut assez faire ! dit Sylvain cachant sa joie.

— Marie la donc et puis c'est tout dit! Pour ce qui est de la mère — des glorieuses ! toutes ces femmes. — Elle ne s'est jamais consolée de sa grande Sabine, vois-tu. Va toujours ! je la ramènerai s'il faut. On est maître, tu sais... On est maître !

Ainsi les gens se donnèrent parole et s'engagèrent.—On ne va rien dire pour ce coup, fit Thérèse, assez de causerie; mes enfants, patientez ! tant qu'elle s'en revienne tout à fait notre ressuscitée. On la veut en bon point cette épousée. Pas vrai? garçon.

— On patientera, qu'ils répondirent.

Mais des amoureux qui se maintiennent sans qu'on s'en doute et les devine, faites m'en voir, c'est merveille !

Un soir qu'ils patientaient, ces jeunes, assis l'un près de l'autre à la veillée.....

— Manigance ! fit tout à coup Chalumeau Basile, se dressant de surprise et grand émoi, levant deux doigts unis qu'il montre à la mère. Grande manigance! Mouche en lait !

— Chut, Basile, tiens ta langue.

— Oui, oui! faites-le taire ! le voilà qui se parle et s'égaie, le taupier. Un bon garçon.... Lydie aussi... contentement ! — Vipérique ! pourtant..... mauvaise affaire ! Bah ! manigance d'épousailles!.... ça le remettra, il y en a qui reviennent.... ça leur fait grand bien, les jeunes ; faut tout voir, dit Salomon, faut tout voir. Bonne chance !

Digitized by Google

S'en va-t-on voir la noce, fileuses? Entendez-vous!.... ils tirent les boîtes, ils carillonnent ceux du Cornier, c'est aujourd'hui la grande fête, les voilà! Les gens passent sous le porche et descendent le vert sentier de l'église. C'est beau cortége, villageois, sous les ombrages!

Chalumeau d'abord. — Il mène sa viole, il s'égaie et se donne son plaisir, point de basse roulante aujourd'hui! C'est grand triomphe. Approchez, voici venir les filles, toutes nos filles couronnées, et puis, dites qu'elles sont plaisantes! ces jeunesses du Cornier sous leur chapelet de fleurs jolies. Celles de Pers sont restées par fiertise, je pense. Tant pis pour elles! on s'en passe. Elles se souviennent de la Saint-Pierre, ces bornandes, laissez-les faires. Passez, passez! jolies... amenez-nous la mariée. Eh! Lydie, que tu as belle grâce aujourd'hui avec ton déshabillé de soie noire, tes blancs rubans qui voltigent en ceinture, ta croix d'épousée, ta couronne... Même ton pauvre bras encore en écharpe. Tout semble-t-il est pour donner l'amour. Qui t'a sitôt ressuscitée pauvrette! Contentement, n'est-ce pas, cœur joyeux? C'est grand remède, fille, c'est grand remède!

Voici les vieux, les anciens, Vincent et son beau gilet jaune, Thérèse aussi, la bonne Thérèse! Barcelonne! On voulait l'habiller de fête, celui-là, pas moyen! Toujours son grand chaperon sur les yeux, son chaperon noir-rouge. — Un amadou, semble-t-il. Toujours son camelot blanc, son grand bâton, ses souliers ferrés de cinq livres. Quel bel homme c'est encore ce grand pauvre! On n'en voit plus de ces vieux chênes... non vraiment, on n'en voit plus. Dieu te garde! grand-père.

A présent les garçons! les bons lurons, les robustes, les bons drilles! Nos grands bornands de la Borne. Tous ont beau nez à se gaudir en noces. Vont-ils s'en donner de bon courage aujourd'hui! Ce sera belle tablée, beaux coups de dents après la messe au verger Dompmartin, et puis que de joyeuses danses jusqu'à l'angelus sous les noyers de la Commanderie!

Voici le dernier! voici le dernier! Avance notre Sylvain. Il a

Digitized by Google

belle mine cet amoureux marié, pensant à sa Lydie, souriant, heureux d'être à sa noce, et puis content qu'elle finisse. Tous pareils! les épouseurs; c'est la nature. Comme elles s'en amusent ces deux belles filles d'honneur couronnées qui le conduisent par la main, plaisantant et se retardant, les sournoises. Profitez, malicieuses! profitez... c'est votre journée.

Plus de bruit, — les gens sont à l'église, excepté Chalumeau Basile, mais celui-là reste toujours dehors pendant l'office, c'est sa mode naturelle pour mieux entendre messe. Latin de curé point de couleur! dit-il à ceux qui se foulent, et tandis qu'on les marie ces heureux, ces jeunes qui ont enfin ciel rose, ces deux amoureux, qui tout promettent, tout se donnent et s'engagent. Le voilà seul Basile; il mène sa viole..... doucement, à petit bruit, suivant des yeux les jolis papillons bleus qui se pourchassent au soleil dans le cimetière. — « Courte vie! qu'il dit, songeant creux, regardant les morts et attendant la fête. On se presse... on fait son œuvre,... grand courage! Il y en a qui moissonnent, pas tous! Combien de jeunes... les mains vides! Dieu les rappelle. On fait rencontre... on s'aime... Mariage... manigance! épousailles... Il y en a qui se trouvent... il y en a qui restent. Courte vie! faut pas manquer son temps peut-être.

A présent les cloches, les boîtes, les coups de feu, les braillées! Allez! éclatez... Qu'on vous entende s'il faut dans toute la Borne. Adieu soit! gens de la noce. Adieu soit! notre Lydie aimée. Dieu te donne toutes choses prospères, petite épousée. Adieu soit notre Sylvain, tu as bien réussi pour la dernière..... Bonne Thérèse, Basile, Barcelonne et les autres, adieu! — Il me fâche de vous quitter bonnes gens. Allons, grand courage! C'est à présent que les grands coups se baillent! donnez-vous joie, gaudissez-vous!... Grand triomphe! campagnards.

Janvier 1856.

Charles DuBois.

Digitized by Google

LE MONUMENT WINKELRIED.

Toute question d'art n'est pas également propre à captiver la foule. Demandez au premier venu ce qu'il pense de l'élégie d'hier ou de la comédie d'aujourd'hui, et vous obtiendrez immédiatement une réponse bonne ou mauvaise; l'œuvre sera jugée, commentée, critiquée, personne ne s'étonnera d'être interrogé, parce que chacun a en vérité le droit de dire son opinion. Ne sommes-nous pas tous, bon gré malgré, plus ou moins poëtes? La poésie n'est-elle pas la substance même de notre vie, l'aliment de nos rêves, la chair de notre chair spirituelle? N'est-elle pas la corde intime qui résonne à toute heure, l'instrument qui vibre à tous les souffles de l'âme? La poésie! N'est-ce pas ce qu'il y a de plus humain et de plus individuel, de plus idéal et de plus réel en chacun de nous? Quand Sainte-Beuve s'écriait un jour :

« Espérons! espérons! C'est le mot de la vie,
« Le mot de la douleur et celui de l'amour,
« Le mot que dit tout hymne et toute poésie
« Et qu'on ne dira plus un jour! »

Poëte, il avait dit le mot de la poésie : le pressentiment de l'infini, l'éternelle espérance du meilleur. — Mettez maintenant ceux que vous questionniez tout à l'heure en présence d'un groupe ou de la statue de quelque grand contemporain, vous ne rencontrerez ni la même abondance d'impressions, ni la même facilité de jugement; les uns s'abstiendront de prononcer, faute de culture artistique, les autres balbutieront une critique fade et incolore; le petit nombre seulement osera juger du mérite de l'ouvrage. Qu'est-ce à dire? C'est que la sculpture de nos jours trouve difficilement le milieu qui lui convient : nous

Digitized by Google

sommes bien loin des conditions de la vie héroïque, le temps des demi-dieux est passé. Pour que les préoccupations publiques daignent se porter vers l'art de Phidias et de Canova, il faut des circonstances exceptionnelles, il faut un retour aux glorieux souvenirs d'un autre âge, il faut une poétique évocation du passé. Ce n'est guère qu'à ce prix que l'enthousiasme général s'éveille et qu'une œuvre plastique est un événemeut.

Eh bien ! ce rare et réjouissant spectacle de la popularité artistique, la Suisse le présente, maintenant qu'elle veut rendre hommage à l'un de ses enfants, à l'immortel Arnold de Winkelried. Ce n'est point que la mémoire du héros de Sempach ait été jusqu'à présent condamnée au jour discret de l'estime : Winkelried a eu dans chaque siècle, et aussi dans le nôtre, ses poëtes, ses historiens, ses peintres[1], ses admirateurs ; la jeunesse connaît la vie de celui qui ouvrit un chemin à la victoire, et les petits enfants d'Unterwald mêlent avec respect son nom aux récits de la veillée. Tout Suisse a élevé à Winkelried un monument en son cœur. — Mais à ces glorifications diverses du héros n'en manquait-il point une dernière plus visible, plus éclatante, plus universelle encore? Ne pouvait-on point désirer que l'art plastique par excellence, la sculpture ressuscitât le sublime martyr et consacrât ainsi aux yeux de tous le rang qu'il occupe dans l'histoire à côté de Guillaume Tell?

Ce légitime désir fut évidemment compris et partagé de ceux qui réunirent à Stanz une commission, chargée d'élever un monument digne du noble fils d'Unterwald. Les commissaires désignés comprirent d'abord l'importance de leur mandat, et ne voulant négliger aucune source de lumière, ils ouvrirent un concours ; quelques projets y furent envoyés, et M. Keiser de Zug remporta la victoire. La composition du lauréat n'était, paraît-il, pourtant pas irréprochable, puisque, après quelques mois écoulés, les artistes suisses ont été ins-

[1] Entre autres, M. Lugardon, dont le crayon magistral a fait revivre nos vieux types de pureté et de grandeur.

Digitized by Google

tamment convié à un nouveau tournoi. A ce second appel, beaucoup de concurrents ont répondu, et leurs ouvrages envoyés d'abord à Stanz ont ensuite fait le tour de la Suisse. Les sociétés cantonales ont dû émettre une opinion. Ce bon office, réclamé par des confédérés désireux de bien faire, a excité l'intérêt général, surtout dans les cantons allemands. Les connaisseurs ont prononcé sur le mérite relatif des concurrents, sur la meilleure manière de représenter Winkelried, sur la supériorité de telle ou telle composition; bref, l'opinion publique elle-même s'est portée juge, les journalistes n'ont point gardé le silence, et en gagnant du terrain, la question a gagné un intérêt nouveau.

«De la discussion, comme dit l'adage, jaillit la lumière,» et la discussion s'est si bien engagée que la presse allemande a retenti d'une série de fusillades; ç'a été presque une petite guerre avec troupes réglées, corps francs, partisans muets, généraux actifs, et aussi avec quelques historiographes pour spectateurs désintéressés. — Fâcheux prélude! — direz-vous. — Le beau moyen de s'entendre! — Eh bien, croyez-moi, cette escarmouche artistique a eu ses avantages; il serait même désirable qu'on en vît quelquefois de pareillement innocentes, car « la vérité ne s'acquiert que par les efforts de tous [1],» comme l'a dit un penseur. Quoi de plus propre d'ailleurs que de semblables luttes à spiritualiser les masses et à favoriser la naissance d'une école suisse, d'un *art national?* En prononçant ces mots, je ne veux point dire qu'il y ait un beau français, un beau allemand, un beau anglais, et qu'il puisse y avoir un beau suisse; on sait assez que le beau n'a pas plus que le vrai un lieu de résidence privilégié, un domicile spécial. Mais il n'est pas moins certain que l'imagination créatrice est soumise aux influences de races, de climats, de

[1] Adolphe Pictet, dans ses remarquables *Etudes sur le beau*, dont la publication depuis longtemps désirée a trouvé et trouvera encore des éloges mérités.

Digitized by Google

mœurs, de croyances, et que les formes ou manifestations du beau sont diverses. Comme le beau absolu n'est ni complétement saisi, ni complétement réalisé par personne, les rayons fragmentaires qu'il envoie ne frappent pas les yeux de tous sous le même angle; de là vient que chaque nationalité, chaque race, interprète et comprend le beau à sa manière; de la vient encore que chaque artiste a son idéal individuel qu'il représente dans certaines formes particulières. C'est en ce sens seulement que j'entendais parler d'art national. Mais revenons à Winkelried.

Entre tous les journaux qui ont pris part à la petite polémique, dont nous voudrions être le chroniqueur, se placent au premier rang le *Tagblatt* de Bâle, le *Schweizer-Bote*, la *Berner-Zeitung*, la *Nouvelle Gazette de Zurich*, sans parler des journaux étrangers. — Winkelried doit-il être représenté symboliquement ou historiquement? S'agit-il d'une poétique apothéose, ou le haut fait historique n'a-t-il pas par lui-même une valeur suffisante? Suivant le point de vue dans lequel on se place, à quelle catégorie de projets faut-il assigner dès lors la supériorité? Et dans la catégorie élue, à laquelle des œuvres donner la palme? Le monument sera-t-il compris à première vue de tout le monde? Et quelles sont les conditions de sa popularité? — Voilà les principaux problèmes que les journaux ont soulevés, s'attachant les uns de préférence aux généralités, les autres à la nature de l'œuvre plastique, d'autres à des détails relativement accessoires, tels que le lieu du monument. Or, une telle matière ne devait pas être envisagée d'un seul côté; on ne pouvait arriver à des conclusions nettes et positives qu'en l'abordant sous toutes ses faces; il importait surtout de convenir du point de départ, et cela fait, de subordonner l'accessoire au principal, le secondaire à l'essentiel. C'était le moyen le plus court et le plus logique à la fois de s'entendre.

Deux seuls critiques semblent être entrés dans cette voie. L'un, auteur anonyme, a soulevé dans la *Gazette de Zurich* cette question: « Qu'est-ce qui est *monumental?* » Question

Digitized by Google

moins facile qu'on ne pense, à en juger par les nombreuses et souvent fausses interprétations qu'on donne à ce mot. Beaucoup de gens disant: « Ceci est monumental, ou ceci ne l'est pas ; » il était urgent d'éclairer l'opinion publique en prenant les compositions sur Winkelried pour exemples. Telle est aussi la tâche que s'est proposée le journaliste allemand, l'histoire de l'art en main.

Les œuvres appelées monumentales dans le passé ont été aussi nombreuses que variées; elles n'ont revêtu aucune forme normale, circonstance qui s'explique fort bien. En élevant un monument, l'homme veut se souvenir de ce qui lui a causé joie et douleur; il veut perpétuer de nobles actions, de grands et beaux caractères. Or, autant sont diverses les manifestations de l'amour, de l'estime et de la reconnaissance, autant doivent être divers les monuments. La liberté de l'artiste demeure donc grande et n'est limitée qu'en un point: il faut que le monument réponde à son objet et soit digne de celui qui l'élève. A un grand événement, à un élan de gratitude universelle, au pieux souvenir d'un peuple entier, doit répondre une œuvre grande et marquante aussi. Cela va de soi.

Mais, dira-t-on, l'œuvre la plus colossale de l'art peut être éclipsée, surpassée par la nature qui l'entoure? Non pas. L'homme, l'artiste, sera toujours le plus grand par son esprit, et il trouve une garantie dans le degré de vie spirituelle dont il pénètre ses créations. Vouloir rivaliser de gigantesque avec la nature, recourir à des proportions colossales, ce serait entamer une lutte stérile et déplacée. A supposer même que cette lutte se produise, l'architecture n'a qu'à venir au secours de la plastique, et de cette alliance naîtront encore, comme l'histoire le prouve, les formes les plus diverses de monuments. Dans ce cas encore, aucune limite n'est apportée à la liberté de l'artiste, sinon que les principes fondamentaux de chacun des arts mariés ensemble soient respectés.

Digitized by Google

Lorsqu'on étudie enfin le développement des principales directions artistiques, direction symbolique et idéaliste d'un côté, direction réaliste de l'autre, on ne trouve pas non plus d'entraves apportées à la forme des monuments et à la fantaisie artistique. — Il ressort de tous ces essais de définition génétique du *monumental* et du *monument*, que de tels mots sont trop vagues, et qu'ils ne doivent point servir de base aux jugements portés sur les modèles du concours Winkelried. On ne jugera bien de ces compositions qu'en posant des questions comme les suivantes : « L'œuvre plastique répond-elle en soi et par soi aux principes fondamentaux de la plastique en général et à la plus haute vérité possible en histoire? — L'union de l'architecture et de la sculpture est-elle assez harmonieuse, assez intime, pour que les principes de l'architecture ne soient point violés? — Y a-t-il dans l'œuvre une pensée belle et vraie qui ne porte point préjudice à l'élément historique? — L'œuvre est-elle digne, soit du sacrifice du héros, soit du peuple suisse? »

Ce petit mémoire de la *Nouvelle Gazette de Zurich*, dont nous venons d'indiquer brièvement la substance, n'aurait pas suffi à éclairer les amis de l'art sur l'*espèce*, comme on dit au barreau ; il traite du monument en général, de sa nature, de ses conditions, de ses formes, bien plutôt que d'un monument Winkelried en particulier. Il semble que l'auteur n'ait voulu écrire que des prolégomènes théoriques, laissant à d'autres le soin d'approfondir la question spéciale et de la suivre dans ses applications. Aussi tout l'intérêt du problème esthétique nous semble-t-il s'être concentré dans une remarquable lettre adressée au *Tagblatt*, journal de Bâle, par M. le Dr Eckhardt, professeur à l'Université de Berne.

Bien poser les questions est presque aussi difficile que les bien résoudre, et M. le Dr Eckhardt n'est pas fort éloigné de ce double mérite. Son travail est opportun, non moins qu'instructif, et grâce à une méthode sévère, le sujet a été bravement

Digitized by Google

défriché. Les études journalières de l'auteur l'ont bien servi; il a pensé et procédé en philosophe, il a montré qu'il y a une science du beau et que cette science a le droit d'exister.

Deux questions paraissent au Dr Eckhardt dominer, par leur solution, toute appréciation du projet de monument Winkelried. La première se formule ainsi : « Comment ou dans quelle situation peut-on représenter Winkelried pour que le monument réponde à sa destination publique? » — Winkelried, selon l'esthéticien bernois, peut être représenté *mort* — *mourant* — *vivant*, — au moment de l'action.

Winkelried *mort* est méconnaissable : « il n'est plus Winkelried. » Sa vue n'éveillerait pas l'enthousiasme désirable dans un monument public. A supposer qu'on éprouvât quelque enthousiasme, la source de ce sentiment serait-elle dans l'œuvre même, ou ne résiderait-elle pas plutôt, en dehors de l'œuvre, dans le souvenir de la grande action? Or, une œuvre d'art doit se suffire à elle-même ; elle ne doit pas *faire souvenir*, mais donner une représentation immédiate de l'objet. Aucun de ceux qui ignorent l'action de Winkelried ne se sentirait réchauffé devant ce cadavre percé de lances. Or un monument public ne doit pas exciter un sentiment exclusif, comme celui de la tristesse ou de la mélancolie ; il doit faire vibrer tous les nobles sentiments de l'âme et surtout l'enthousiasme.

Winkelried *mourant* est historique, mais il est impossible, selon M. Eckhardt, de le représenter à ce moment suprême. Puisqu'il fraya de son corps une route aux Confédérés, il fut écrasé, foulé aux pieds, d'où il suit qu'il n'y aurait pas moyen de glorifier le héros. Une telle position serait trop peu favorable à l'art. On ne pourrait mettre en relief le genre de mort et les souffrances. La position désirable fût-elle même trouvée, n'offrirait qu'une beauté douteuse. Ces lames qui transpercent Winkelried, cette mort qui s'apprête n'obscurciraient-elles pas, ne voileraient-t-elles pas, pour mieux dire, la beauté morale du héros, joyeux de son sacrifice? Enfin, Winkelried mourant

Digitized by Google

marche en avant, il s'incline, et le visage ne serait-il pas tourné contre terre?

Après avoir repoussé la représentation de Winkelried mort et de Winkelried mourant, il ne reste plus que Winkelried *vivant*. Tel est aussi le Winkelried proposé par notre critique. Winkelried étant la plus noble figure de l'histoire suisse et l'incarnation du dévouement patriotique, il n'y a pour M. Eckhardt qu'une manière de le représenter, à savoir au moment de l'action, lorsqu'il appelle son peuple et saisit les lances, dans ce moment solennel que les poëtes ont chanté. Non-seulement cette représentation est souverainement dramatique, mais elle a d'autres avantages: d'abord le héros, en cet instant, fait naître l'impression la plus profonde; puis, l'œuvre n'a pas besoin de commentaire; elle est sur le champ comprise. Personne en vérité ne s'y pourrait méprendre.

La seconde question soulevée par le Dr Eckhardt est plus délicate encore que la première. « Comment l'art peut-il représenter ce Winkelried vivant? » Et quel art devra se charger de cette représentation? Winkelried sera-t-il un groupe ou une statue? Sera-t-il un relief ou une peinture?

M. Eckhardt n'hésite pas, parti grave, à condamner l'art plastique, et voici quelques-unes des raisons qu'il fait valoir. Si l'on adoptait un groupe, il faudrait mettre en scène une forêt de lances, une forêt d'ennemis, une armée. Et cela serait-il exécutable? Il faudrait des sommes énormes pour une exécution aussi gigantesque. Si la statue était préférée au groupe, cela ne vaudrait pas mieux. Que signifierait ce Winkelried, s'apprêtant à marcher en avant, seul, sur un piédestal? Une explication ou une inscription deviendrait indispensable.

Puisque ni le groupe, ni la ronde bosse ne peuvent représenter Winkelried d'une manière satisfaisante, à quoi faut-il s'arrêter? que conclure? « Chaque art, nous dit M. Eckhardt, « chaque forme d'art a son domaine propre. Lorsqu'un sujet « ne se laisse pas maîtriser d'une certaine manière déterminée,

Digitized by Google

« il ne tombe pas pour cela en dehors de l'empire de l'art. « Où la statuaire, où la ronde bosse est impossible, reste « toujours la possibilité d'une représentation artistique. » Et cette nouvelle représentation proposée serait, au premier rang le relief, et au second rang la peinture dans un milieu architectonique. En repoussant ainsi la ronde bosse, le Dr Eckhardt se trouve en désaccord avec le *Schweizer-Bote*, tandis qu'en recommandant la peinture, il émet un vœu analogue à celui du critique de la *Berner-Zeitung*.

Tel est, aussi brièvement que je l'ai pu faire, le résumé du mémoire approfondi de M. le Dr Eckhardt. Des deux intéressants problèmes soulevés et qui s'enchaînent logiquement, aucun, en vérité, ne nous semble tout à fait à l'abri de la réplique. La théorie pourrait bien avoir ici montré quelque roideur. Distinguer n'est pas séparer; trancher une question n'est pas la résoudre, et ce ne serait pas la première fois que la méthode rigoureuse du philosophe aurait empiété sur les fines délicatesses de l'esthéticien. Où il fallait, selon nous, des nuances, nous rencontrons des catégories.

Dès que vous voulez élever à Winkelried un monument, c'est-à-dire lui rendre un hommage public, frappant, universel, qu'y a-t-il à faire? Chercher et reconnaître, par l'observation, quel est le Winkelried traditionnel et populaire, quel est le moment essentiel et particulièrement sublime pour tous de l'acte héroïque? Reconnaître cela, c'est avoir assis le point de départ. Or, en consultant les faits, que voyons-nous? C'est qu'entre Winkelried vivant et Winkelried mourant, il y a une minute suprême, minute qui toujours a saisi la foule et qui ne répugne point à l'art. Winkelried, pour l'enfant suisse, est ce héros qui, debout, saisit un faisceau de lances, les place sur sa poitrine et va les retenir dans son corps; il n'est pas, à proprement parler, encore mourant, mais il le sera dans une seconde, il n'a pas encore eu le temps de tomber: c'est le martyr à son début. Voilà, croyons-nous, le type populaire

Digitized by Google

de Winkelried, et ce type n'a rien d'impossible en sculpture. Qui pourrait dire qu'un artiste de génie ne réussira pas, malgré les difficultés du sujet, à rendre ce Winkelried sans peur et sans reproche? Personne n'en sait rien, et dès qu'il y a possibilité d'une telle représentation, la théorie doit attendre avant de prononcer.

Qu'on n'allègue point la nécessité où se trouverait l'artiste de représenter l'armée. Il n'y a pas besoin de voir l'ennemi pour croire à sa présence : les lances en disent assez, nul ne s'y trompera. La bourse, chez Judas, ne signifie-t-elle pas la trahison, et sommes-nous mécontents de ne pas assister à la trahison elle-même? Non pas. Eh bien, ici les lances symbolisent suffisamment les ennemis; nous ne voyons que trop la scène; aucune équivoque n'est possible; aucune explication ne serait encore nécessaire. Il y a eu beaucoup de Judas, il n'y a jamais eu qu'un Winkelried.

Ce que nous ne pouvons donc nous empêcher de croire, c'est que la sculpture, mieux que tout autre art, est appelée à représenter Winkelried. La plus belle peinture n'aurait pas la popularité de la statuaire. S'il le fallait, d'ailleurs, pourquoi n'ornerait-on pas la statue de bas-reliefs explicatifs? Cela s'est fait souvent, et toutes les exigences seraient conciliées. Accordons, en revanche, à M. le Dr Eckhardt, que le Winkelried historique est en effet bien préférable à un Winkelried embelli par l'apothéose. L'*action* est assez idéale par elle-même, elle est sublime. Comment y ajouter quelque chose? Cela serait au moins difficile, et l'œuvre n'y gagnerait ni unité, ni simplicité; le haut fait dit tout; il laisse à penser, il laisse à deviner le reste.

Les petites critiques et les objections que nous venons d'exprimer pour notre faible part, et que de plus clairvoyants, sans doute, auraient multipliées ou amoindries, n'ôtent rien à l'intérêt de la polémique sur Winkelried, à l'intérêt surtout de la lettre consciencieuse du *Tagblatt*. Rien ne nous semble

Digitized by Google

donc plus déplacé que le coup de lance anonyme parti de Zurich [1] à l'adresse de M. le Dr Eckhardt : « Le flambeau des « esthéticiens est trop souvent le flambeau funèbre, qui mène « le convoi d'une époque artistique... etc... » De pareils mots piquants auront trouvé, j'espère, M. Eckhardt insensible : d'une part, il a eu pour son travail l'assentiment d'un de ses collègues, M. le professeur Troxler ; d'autre part, il a exprimé avec talent les idées d'un certain nombre de connaisseurs et d'artistes. Qui sait enfin si le jury, dont le verdict sera bientôt connu, ne donnera pas gain de cause à ses conclusions ?

Si donc nous avions l'honneur de connaître l'esthéticien bernois, nous lui dirions, nos réserves sur le fond étant faites, qu'il a donné un courageux exemple, malgré les susceptibilités qu'il blessait : il a élevé la question au lien de la rabaisser, il a intéressé le public à une cause d'art, prouvant ainsi que l'importune théorie,

« Dont on dit tant de mal a du bon quelquefois. »

Courageux exemple, répétons-nous, et leçon donnée à tous. Artistes et philosophes sont fait pour se comprendre et s'unir. Que les premiers n'aient pas d'inquiétude, ils auront toujours l'avantage : si le beau est toujours vrai, le vrai n'est pas toujours beau.

Edouard Humbert.

[1] Das Winkelrieddenkmal, ein Nachwort zu einem Nachworte.

Digitized by Google

GIUSEPPE VERDI.

Il existe quelque part en Italie un petit Etat fort peu connu qu'on appelle le duché de Parme. Dans ce petit Etat se cache un pauvre village encore moins connu qu'on nomme Roncole. Dans ce pauvre village s'ouvrait un jour aux passants une auberge infime où on logeait, me dit-on, à pied et à cheval. Dans cette auberge infime naquit le 9 octobre 1814 un enfant que l'on appela Joseph.

Ce fut cet enfant qui, trente ou quarante ans plus tard, Donizetti mort et Rossini endormi dans sa gloire, devait être le premier maestro d'Italie et le premier du monde avec Meyerbeer.

Comment s'accomplit cette ascension qui ne doit plus étonner personne en notre siècle merveilleux, si plein de fortunes et d'aventures que nos grands-pères eussent cru lire des contes de fées, s'ils avaient feuilleté le livre mystérieux de l'avenir, — voilà ce que je vais essayer de raconter dans ces pages.

L'enfant de l'aubergiste de Roncole apprenait tout ce qu'on apprend dans les villages d'Italie, quand on n'est pas fils de comte, comme le fut Leopardi, et qu'on n'a pas de bibliothèque paternelle et publique où découvrir l'itàlien, le latin et le grec. L'aubergiste était homme de bien, certes, mais homme de peu; sa profession ne lui donnait pas même droit au titre de *monsieur*, qui appartient ailleurs à tout le monde. Le petit Joseph risquait donc de courir les rues jusqu'à l'adolescence, et de vendre du bouillon jusqu'à son extrême vieillesse. Rassurez-vous, le génie se trahit toujours.

J'estime que les empêchements matériels ne sont que des accidents, des hasards, tantôt malheureux, plus souvent heureux, qui dirigent les vocations, précisément par l'obstacle à

Digitized by Google

franchir ou à éluder qu'ils leur opposent, et modifient peut-être le talent par les exercices qu'ils lui font subir. Mais ils ne sauraient donner ni ravir la grandeur innée qui nous fait rois. Car on peut être roi, même en restant sans sujets et sans trônes. Combien j'en connais de pauvres, d'obscurs, devant qui je m'incline avec une vénération que ne m'imposent pas les plus heureux, les plus hauts parvenus! C'est que le génie se trahit, c'est qu'il domine toujours.

Un Allemand me demandait une fois : « Croyez-vous que Raphaël, aveugle, eût été Raphaël? » Je lui répondis : « Croyez-vous que Milton, avec des yeux comme les vôtres eût été Milton? — Ou plutôt non, pour être franc, je ne répondis pas cela; je restai court. Le mot ne me vint que lorsque l'Allemand m'eut quitté : ce fut l'un des plus vifs remords de ma vie.

Je reviens à Roncole, dans le duché de Parme. Ce village avait une église, l'église un orgue et l'orgue un organiste. L'enfant Joseph hantait le temple, écoutait l'instrument et connut le musicien. Ce premier incident, si simple en apparence, décida la vocation de Verdi. Confessons d'abord que le maestro eut continuellement du bonheur dans toute la première moitié de sa vie.

L'organiste de village se nommait Ferdinando Rovesi. Il eût pu n'être qu'un sot, où seraient alors Nabucco, Ernani, il Trovatore? Mais il se trouva qu'il avait du talent et des connaissances. Il se prit d'amitié pour le petit Joseph, et lui reconnut de rares dispositions. Honneur au musicien obscur qui découvrit et creusa cette source cachée! Dans notre siècle où le doute, l'indifférence, l'impuissance à rien admirer, passent trop souvent pour des preuves de force et de sagesse, l'homme à qui l'artiste doit tout est celui qui le premier eut le courage de lui dire : Macbeth, tu seras roi!

Rovesi prit avec lui l'enfant et lui apprit tout ce qu'il savait de musique. Joseph se mit à l'orgue et éclipsa bientôt son

Digitized by Google

maître. Mais qu'est-ce qu'un public de village? où peuvent mener les leçons d'un pauvre homme accompagnant, dans une église de rien, des paysans qui chantent sans l'écouter, car on sait qu'en Italie, sauf dans les grandes occasions, l'orgue et le chœur partent ensemble, mais se séparent bien vite et vont chacun de son côté, emportant son fragment de cantique. L'instrument se met à courir après les voix; mais les malheureuses se gardent bien de l'attendre, et se hâtent d'autant plus qu'elles le sentent galoper sur leurs talons. C'est une course au clocher à changer l'andante le plus majestueux en prestessimo d'une pétulance à tout rompre. Alors l'instrument prend un parti suprême; il bondit par-dessus les voix, les dépasse et se ralentit pour les laisser venir — peines perdues! — elles se ralentissent de même et vont ainsi jusqu'au bout, tantôt devant, tantôt derrière, jamais en ligne et au pas. Un de mes plus vifs souvenirs d'enfance est une soirée où j'entendis Nourrit, sortant d'un temple italien, s'indigner avec une éloquence dont j'eus peur contre les infamies musicales qu'il venait d'entendre.

Il fallait donc au jeune Verdi d'autres études que celles dont le gratifiait son village; mais sans protection et sans argent comment avancer? La bonne fée qui bénit son berceau lui fit trouver l'un et l'autre. Après un maître, elle lui fournit un Mécène qui, sans être bien riche, offrit spontanément au jeune homme quelques milliers d'écus qui ne pouvaient mieux servir. Cet homme simplement généreux se nommait Antonio Barezzi; l'on me dit qu'il vit encore : c'est lui qui doit triompher de son bienfait!

Voilà donc Verdi roulant à Milan sur l'impériale des messageries. Vous rappelez-vous Haydn partant pour Vienne un siècle avant, le cœur gonflé des mêmes espérances! Je ne vous dirai donc pas l'histoire de ce beau voyage : relisez-la dans *Consuelo*.

Le jeune homme resta à Milan de 1833 à 1836. Il étudia constamment et avec une ardeur singulière. Son maître,

Digitized by Google

nommé Lavigna, dirigeait le théâtre de la Scala. Chose étrange! notre étudiant en musique avait déjà vingt ans et ne s'était rendu coupable encore d'aucun opéra, pas même d'un oratorio, d'un *stabat* ou d'une symphonie! Il ne composait que de petites choses, mesurées à son âge, à sa taille, à sa force. Il s'en allait au loin plonger dans les maîtres et ne se montrait aux gens que près du bord, là où il avait pied. Savoir déjà profond, talent d'écume, tel était Verdi sur sa vingt-troisième année. Ce fut alors qu'il retourna se reposer dans son pays.

Que lui fallait-il, maintenant qu'il avait appris les règles de l'art, pour se faire un talent digne de son génie? Un maître, le premier de tous, le plus savant et le plus jeune, qui vous instruit en souriant et non-seulement vous apprend tout, mais vous grandit, vous multiplie, vous entraîne en avant, vous transfigure et vous élève à Dieu, par ces extases sublimes si bien chantées par le poëte du Paradis, par cette ascension de ciel en ciel où vous suivez le regard de Béatrice. Ce maître se nomme l'Amour.

La bonne fée, qui le savait bien, avait fait naître tout exprès, dans la maison de ce même Barezzi, protecteur de notre artiste, la plus suave jeune fille qu'un poëte pût rêver. Les deux enfants s'aimèrent. Mais Verdi n'avait rien et devait tout à Barezzi. N'était-ce donc pas une folie d'aimer et un malheur d'être aimé, une ingratitude peut-être.

Aussi Verdi fut-il un instant le plus malheureux, le plus tourmenté des jeunes hommes. Mais la bonne fée veillait toujours. M. Barezzi avait, dans un beau rêve d'avenir, fiancé sa fille et son fils d'adoption. Si bien qu'au moment où le musicien allait peut-être se tuer ou mettre son désespoir en marches funèbres, Barezzi vint lui demander s'il voulait Marguerite, et cette même année (1836) l'orgue où avait débuté notre artiste eut son mariage à célébrer.

Enfin, en 1839, après trois ans de travail et de bonheur, Verdi donna sa première œuvre à la Scala qui est, comme on

Digitized by Google

sait, l'opéra de Milan et le plus beau théâtre du monde. Ce drame musical s'intitulait : *Oberto di San Bonifazio*. Le coup d'essai réussit, et ce fut ainsi qu'à l'âge de vingt-cinq ans le fils d'un pauvre aubergiste de village était déjà devenu, par ses brillantes facultés, le mari d'une femme charmante, le gendre d'un homme de bien, l'auteur d'une pièce applaudie sur une scène de premier ordre, et le signataire d'un contrat honorable qui l'engageait à fournir, dans l'espace de deux ans, trois opéras nouveaux.

Mais hélas ! il vient un autre maître après l'amour, son frère, et souvent même, avec lui, maître plus grave, plus sévère et non moins nécessaire aux artistes, c'est le malheur. Ceux qui ne l'ont point connu ne savent rien, dit excellemment Fénelon : ils ignorent les biens et les maux, ils ignorent les hommes, ils s'ignorent eux-mêmes. Dis-moi ce que tu souffres et je te dirai qui tu es.

Cette Marguerite si belle, si jeune, si aimée, complice d'un si rare talent, compagne d'une vie si pleine de sourires et de promesses, tomba tout à coup, frappée de mort. Pour comble de chagrin le public, peu de temps après, sifflait à outrance la deuxième œuvre du jeune compositeur : *Un giorno di Regno*. — C'était un opéra bouffon qu'il avait dû achever à la hâte, le cœur gros de larmes, pour tenir ses engagements.

Verdi fut écrasé. Pendant dix mois on ne le vit plus : on le crut enseveli dans son deuil, les bonnes gens ajoutaient, dans la honte de sa défaite. Mais, je l'ai dit, le malheur est un grand maître. Ces dix mois écoulés, Verdi se remit à l'œuvre et reparut avec Nabucco.

Nabuchodonosor : quel titre et quel sujet : Babylone et la Bible. L'œuvre fut-elle assez vaste pour contenir ces deux mondes : il ne m'appartient pas d'en juger. A l'époque où j'entendis cette musique, pour moi toute nouvelle, je ressemblais aux trois quarts du parterre, je n'acceptais point Verdi. C'était pourtant un admirable chanteur qui jouait le rôle de

Digitized by Google

Nabuchodonosor : une grande voix sonore et pleine accompagnée de gestes romains, et une tête barbue qui semblait se détacher d'une médaille antique. L'artiste se nommait Bassini ; je le revis plus tard à Vienne, je ne sais ce qu'il est devenu.

Mais l'opéra qui n'eut pas l'honneur de me plaire obtint un succès immense. Il se donna pour la première fois à la Scala, dans le carnaval de 1842. Dès ce moment, Verdi compta parmi les maîtres. Il eut de nombreux détracteurs, des publics entiers contre lui, des épigrammes dans les feuilletons de Paris, des cabales violentes, des haines fécondes en facéties parmi ses confrères les musiciens ; enfin toutes les preuves de talent et de succès imaginables. Aussi dès lors ne posa-t-il plus la plume, et l'année suivante (1843) il donna ses *Lombardi a la prima crociata* (les Lombards à la première croisade), opéra connu en France sous le titre de Jérusalem.

Après Babylone et l'Ancien Testament le christianisme et l'Orient! Verdi avait du bonheur dans ses sujets. Le dernier surtout, plus italien que l'autre, ne put déplaire aux Lombards. Il était d'ailleurs non-seulement plus italien, mais plus humain, et offrait un champ large aux sentiments et aux passions qui depuis six mille ans, par la médiation des arts, font battre d'un même cœur les poëtes et les peuples. Vous rappelez-vous Duprez, quand il criait : Tu mens!

Rien ne réussit comme le succès, dit un jour Mme de Staël, après et avant beaucoup d'autres. La vogue des Lombards fit naître coup sur coup, de 1844 à 1845 : Hernani, les deux Foscari et Jeanne d'Arc. Jusqu'au Trovatore, ce fut l'opéra le plus populaire de Verdi. Tout le monde l'a entendu, on peut l'entendre encore à Paris, à Londres, à Vienne, à Naples et à Milan. Ce n'est pourtant pas le Benjamin du maître, mais c'est vite monté, vite compris ; c'est *deviné*, disent les Italiens; le *charme* y est, dirait-on en France. Le *charme*, cette règle suprême, unique, indéfinissable, inaccessible à l'étude et au travail ; ce je ne sais quoi qui n'est ni le fond, ni la forme,

Digitized by Google

ni l'inspiration, ni la méditation, mais qui jaillit de l'œuvre et s'y répand; une volonté, une écume, une beauté du diable, une poussière humide et brillante, un rien qui est tout.

Les deux Foscari sont plus savants et moins populaires: c'est un tort au théâtre. Quant à Jeanne d'Arc, je ne la connais point; c'est un premier pas dans le genre fantastique.

Avec ces campagnes tumultueuses, pleines de combats disputés, mais brillants et, somme toute, heureux, Verdi grandissait en gloire et en puissance. Mais il lui restait encore bien des ennemis à soumettre, je ne dis pas dans l'élite disséminée des pédants obstinés ou des rivaux jaloux — ces braves meurent mais ne se rendent pas — je parle ici de peuples entiers, réunis dans les capitales italiennes.

On sait que l'obstacle principal à l'unité de l'Italie est l'hégémonie réclamée par chaque ville de ce pays divisé. Naples dit: Je suis la plus grande et la plus peuplée. Turin s'écrie: Je marche la première dans la liberté. Milan murmure: J'ai la couronne de fer des anciens rois. Florence fredonne en italien parfait: Je suis Athènes. Rome répond: Je suis Rome! Et tout le monde a raison.

Mais ce que chacune de ces villes réclame en politique, elle le prétend aussi dans les arts, et voilà le mal. Ainsi Naples, sous le prétexte singulier qu'un de ses habitants, nommé Scarlatti et né en 1650, avait inventé la musique moderne et que, ville musicale par excellence, elle avait produit, dès lors, des maîtres excellents, tels que Durante, le régulateur de l'étude du contre-point, Lionardo Vinci, non le peintre, mais le mélodiste, Cimarosa, Paësiello et mille autres, jusqu'à Mercadante, qui dirige maintenant son conservatoire, Naples prétendait que Verdi, né Parmesan et n'ayant écrit jusqu'alors que pour Milan et Rome, n'était qu'un émeutier sans foi ni loi. Or les Napolitains ont voix délibérative dans les conclaves musicaux; le maestro voulut donc se les concilier et écrivit pour eux, en courant, l'*Alzire* la plus malheureuse qui eût jamais paru sur la scène.

Digitized by Google

Verdi se vengea, comme font les conquérants, par de nouveaux triomphes. L'Alzire tombait à Naples en 1845, l'Attila fut porté aux nues en 1846. Œuvre inégale, écrite en des jours de maladie, mais entraînante, verveuse et pleine de ces rhythmes brisés qu'on aime tant quand on les aime. Enfin, en 1847, le maître attaqua de front Shakspeare, et dans l'un de ses chefs-d'œuvre, *Macbeth*. Voilà de ces luttes qu'il est glorieux d'affronter. On y est toujours vaincu, mais on y double ses forces. On peut penser de Macbeth ce qu'un Français a dit à propos d'un autre personnage non moins dramatique :

. . . . . Il n'est pas de poëte
Qui ne l'ait soulevé dans son cœur et sa tête
Et, pour l'avoir tenté, ne soit resté plus grand.

Dans cette œuvre, à de certains moments, par bonds, le musicien monte à la hauteur du poëte. J'ai cru même un instant qu'il allait le dépasser, entre Macbeth et sa femme sanglante. Mais Shakspeare a des lointains et des profondeurs où nul ne peut le suivre, et, chose étrange! ce fut surtout dans la partie la plus mystérieuse, la moins humaine de ce drame, dans la fantaisie pure que le musicien se fourvoya.

Quoi qu'il en soit, l'opéra de Macbeth fut une tentative hardie et parfaitement heureuse. Il se donna pour la première fois à Florence: Verdi fut rappelé à plus de trente reprises à chacune des trois premières représentations. Des foules exaltées escortèrent le maître à la sortie du théâtre; le peuple florentin — peuple de gentilshommes — lui offrit une couronne de lauriers en or, où s'enlaçait et courait un ruban inscrit de tous les titres, déjà nombreux, des opéras du jeune maestro. Cette offrande nationale fut conçue, exécutée et payée en deux jours. Verdi n'avait que trente-trois ans.

Le fléau des compositeurs c'est les librettistes, comme le fléau des librettistes, c'est les compositeurs. L'asservissement et l'anéantissement presque fatal de l'un des arts par l'autre,

Digitized by Google

dans les œuvres où ils veulent travailler de concert, m'avait fait désespérer de toute alliance possible entre la musique et la poésie; au moins dans le drame. J'en avais conclu que le théâtre devait se fermer aux musiciens. J'allais trop loin, je l'avoue. Le drame est dans tous les arts, dans le groupe de Laocoon, dans les tableaux de Delacroix, comme dans les tragédies de Sophocle et de Shakspeare. Seulement, pour que l'opéra fût une œuvre parfaite, il faudrait abolir la collaboration qui est, je crois, la mort du théâtre moderne. Le musicien d'aujourd'hui devrait être poëte, comme le poëte d'autrefois était musicien.

J'avoue, pour ma part (et beaucoup d'hommes plus compétents partagent mon opinion), que je suis choqué dans tous mes sens esthétiques, et glacé dans mes plus ardentes admirations, lorsque tout à coup, au milieu d'une musique adorable, je reçois en pleine oreille un verre d'eau comme l'alexandrin suivant :

Tes jours sont menacés, *rien ne peut t'y soustraire!*

Hé bien! d'affreux librettistes échurent à Verdi, depuis les Lombards jusqu'à nos jours. Désolé d'être continuellement trahi par ces misérables, le maître, comme je l'ai dit, s'en alla demander un poëme à Shakspeare et fit traduire Macbeth, scène par scène et presque mot à mot. Hélas! même dans ce mot à mot servile, l'ouvrier en poésie parvint à glisser des vers comme ceux-ci :

Spesso l'empio spirto d'inferno
Parla, e c'inganna, veraci detti.

Ce qui signifie en français que le diable nous dit des vérités, quand il nous dit des mensonges. En entendant ces jolies choses, les Italiens, qui savent leur langue, partaient d'un éclat de rire olympien. Et Verdi qui, avec un an d'exercice, eût fait des vers mieux que personne; Verdi qui est homme à concevoir des drames immenses; qui sait par cœur les anglais et

Digitized by Google

les allemands, les vrais classiques modernes en fait de théâtre, et qui invente des prosodies nouvelles à déconcerter Rückert et les plus hardis novateurs — Verdi a passé toute sa vie à chercher quelqu'un faisant métier de poésie!

Quand je dis qu'il aurait fait des vers mieux que personne, je n'invente rien. J'ai sous les yeux une lettre de lui [1], dans laquelle je rencontre ce passage:

« Je voudrais deux strophes de six vers, comme par exemple (riez):

« Stride la vampa, la folla indomita
« Urli di gioja al cielo innalza.
« Cinti di sgherri giunge la vittima
« Bianco vestita, discinta e scalza, etc.»

Le poëte rit si peu, qu'il fit entrer tous ces vers dans les deux strophes demandées.

Verdi du reste, comme tous les musiciens, ne tenait guère aux mots, mais surtout au drame. « Je désire des sujets nouveaux, écrit-il confidentiellement, des sujets grands, beaux, variés, hardis, et hardis au dernier point, avec des formes neuves, etc., etc., et en même temps *musicales*. Quand on me dit : J'ai fait ainsi, parce qu'ainsi ont fait Romani, Commarano, etc., nous ne nous entendons plus. C'est précisément parce que ces grands ont ainsi fait, que je voudrais qu'on fît autrement. » Voici toutes les routines abolies d'un coup de plume.

Et c'est là le trait dominant de Verdi : l'inovation franche et hardie. Il ne croit pas qu'il soit indispensable de mettre une queue frétillante à un air langoureux, annoncé par un récitatif en livrée. Il lui est arrivé de risquer pour final, au lieu du quintette ou du sextuor inamovibles, un simple récitatif; il a poussé la témérité jusqu'à écrire un opéra tout entier sans réserver de rôle au ténor; il serait homme à supprimer jus-

[1] Je dois la communication de ces lettres à M. Cesare de Sanctis, ami intime et correspondant assidu de Verdi.

Digitized by Google

qu'aux airs de valse et de tarantelle dans les moments pathétiques. Les uns l'en ont beaucoup loué, les autres l'en blâment; moi, je n'en dis rien, n'étant pas un critique musical. Je rapporterai seulement un mot d'un compositeur de Paris, homme très-compétent, expert consulté par les journaux où même il écrit fort joliment.—Que dites-vous du Trovatore, lui demandai-je au sortir de la salle de Ventadour. — Je ne sais vraiment, me répondit-il, si Verdi est un révolutionnaire ou un réformateur : en tout cas sa musique n'est pas celle de tout le monde.

Ceux qui ne l'aiment pas lui reprochent de piller quelquefois les autres, de se répéter souvent lui-même, d'abuser de certains effets auxquels il vise uniquement, de suppléer par des rhythmes extravagants à la mélodie absente, de matérialiser tout, jusqu'à la fantaisie, d'assourdir le chant par le vacarme de l'orchestre, d'attirer sur des parties secondaires, sur les chœurs par exemple, une attention qui se distrait des cavatines, des duos, etc., de n'être au fond qu'un anarchiste violent, la révolution musicale étant déjà consommée avant lui ; de gâter le public par l'excès des moyens extrêmes, de n'arriver enfin, malgré ce déploiement de ressources, pas même aux simples victoires simplement obtenues par les rois qu'il veut détrôner.

Ceux qui l'aiment lui savent gré de prendre son bien où il le trouve, de nous redire, quand il lui plaît, certaines phrases de lui que nous aimons, de viser à l'effet, et de l'atteindre toujours ; d'avoir la verve féconde ; de trouver des mélodies neuves dans les palpitations du rhythme et non plus seulement dans l'évolution des sons ; de rester humain, même dans ses divagations fantastiques ; d'étouffer au besoin, par une orchestration savante et comme par un débordement de pensée, l'expression souvent insuffisante de la parole et de la voix ; de composer des morceaux d'ensemble et des chœurs dignes de l'Allemagne, en faisant de ses opéras des œuvres et non plus seulement des albums de fragments reliés tant bien que mal ; de

Digitized by Google

trouver encore des réformes à accomplir après la révolution consommée; de relever son public en multipliant ses besoins; de satisfaire enfin à ces besoins multipliés, en déployant toutes ses forces.

Encore une fois, je ne me donne pas pour un biographe. Et, reprenant la vie de Verdi où mon cicerone, M. Henri Montazio, l'a quittée (il écrivait en 1847), je saute de Macbeth aux *Masnadieri*, qui furent joués à Londres pour la première fois cette même année, en été.

Ce fut une fête en Angleterre. Jenny Lind, Gardoni, Lablache en étaient. L'Italie fut plus sévère pour cet opéra que les dilettantes d'Outre-Manche, aussi ne l'ai-je point entendu. Après quoi la France voulut connaître le nouveau maestro : Gustave Vaëz traduisit pour elle les Lombardi en Jérusalem. Ceci se passait encore en 1847, en automne.

Là-dessus éclata la révolution d'Italie, ce qui nous conduit jusqu'à l'automne de 1848.

Ce fut alors que parut *le Corsaro* à Trieste, fiasco solennel. « Ce n'est pas une heureuse inspiration, » écrit le maître. L'éditeur Lucca de Milan avait acheté l'opéra d'avance et fourni le poëme. C'est ainsi que cela se pratique en Italie. Les marchands de musique deviennent les propriétaires d'une partition qu'ils louent aux théâtres. Souvent même ils la commandent, comme on fait d'un habit. L'association des auteurs et des compositeurs dramatiques est encore inconnue chez les Italiens: de là beaucoup moins de liberté pour les maîtres. Verdi n'était pas content du livret, Lucca réclama sa musique. Il l'eut au bout d'un mois et y perdit 24,000 francs.

D'autres, en revanche, furent plus heureux. Ricordi, entre tous, l'éditeur ordinaire de Verdi, devint riche à millions. Avec le bénéfice d'un seul opéra, cet homme heureux s'est bâti une villa ravissante au bord du lac de Côme. Dans un bon mouvement de gratitude, il l'a nommée Hernani.

Après *le Corsaro* vint la *Battaglia di Legnano* qui fut donnée

Digitized by Google

à Rome. La couleur politique du poëme fit interdire l'opéra. Mais cette musique doit reparaître un jour sur des paroles plus inoffensives qu'aligne en ce moment un poëte de talent, M. Leone-Emmanuele Bardare. S'il n'y a pas de cabale, cette œuvre sera écoutée avec amour, car on sait que la cabale et l'amour sont en hostilité permanente depuis six mille ans. Schiller a écrit là-dessus une comédie charmante. Cammerano fit de cette comédie un poëme qu'il appela *Luisa Miller*. Verdi fit du poëme un opéra joué à Naples, en 1849, avec peu de succès, mais repris plus tard avec bruit sur un autre théâtre. Puis vint *Stifelio* à Trieste en 1850. Puis *Rigoletto* à Venise en 1851.

Rigoletto est l'opéra que Verdi regarde comme son chef-d'œuvre. En effet, c'est réellement beau, disent les hommes compétents. Il y a là une scène de vengeance d'un entraînement à soulever des peuples, une tempête qui fait peur, un quatuor qui m'a guéri de ce préjugé que la musique est impuissante à distinguer les caractères : c'est un contraste entre deux duos, dont chacun, pris à part, est une dispute; figurez-vous une lutte entre deux duels. Dans Rigoletto se fredonne aussi la chanson qui est devenue aussi populaire que Malborough :

La donna è mobile
Qual piuma al vento, etc.

Rigoletto n'est autre que *le Roi s'amuse* de Victor Hugo : le poëte et le musicien se rencontreront toujours : ceux qui aiment l'un doivent aimer l'autre, et si je ne tenais à garder mon humble rôle de biographe, je dirais que Verdi peut passer pour un Hugo musical. Mêmes défauts chez ces deux hommes, et mêmes vertus, même puissance, amour de l'effet, de la couleur, du contraste, des chocs et des éclats, symétrie dans le désordre, inégalité voulue, mélange singulier de violences et de tendresses, génie flottant sans cesse au-dessus et au-dessous de l'homme, humain pourtant, dans sa force et

Digitized by Google

dans sa douceur. Verdi n'a jamais caché sa prédilection pour notre poëte. « Dans presque tous les drames français, écrit-il à son ami, l'on voit l'effort pour atteindre l'effet. Depuis l'effet puissant des drames de Victor Hugo, tous ont cherché des résultats pareils, sans remarquer, selon moi, que dans Victor Hugo il y a toujours un but et des caractères puissants, passionnés et surtout originaux. Observez quels caractères sont le Silva, Marie Tudor, Borgia, Marion, Triboulet et François, etc., etc. Les grands caractères produisent les grandes situations, et l'effet vient tout seul. »

Après Rigoletto, deux opéras coup sur coup. A Rome, pendant le carnaval, en 1853, Verdi jette au public ce chapelet de jais et de perles qui s'appelle *le Trovatore;* puis il monte en diligence et improvise en chemin *la Traviata*, pour égayer le carême des gondoliers. Viennent ensuite *les Vêpres siciliennes*, représentées à Paris pendant l'Exposition universelle; viendra bientôt *le roi Lear*, que se disputent déjà la France, l'Angleterre et l'Italie: vingt et un opéras en dix-sept ans.

Du roi Lear je n'ai rien à dire, sinon que le sujet est splendide et que l'Opéra de Naples offre 25,000 fr. au maître pour en avoir la primeur: *Quantum mutatus ab illo!* Sur les Vêpres et le Trovatore, je ne peux rien ajouter aux acclamations non encore apaisées de la presse parisienne: *mutata quantum ab illâ!* Ces deux œuvres règnent maintenant sur toutes les scènes de cette moitié d'Europe qui contient et resserre le monde entre Paris et Vienne, Londres et Naples, Berlin et Madrid. « Le Trovatore n'a pas mal été, » écrit Verdi de Rome en sortant du théâtre. Et sur les Vêpres, en plein triomphe, il griffonna cette simple phrase : « Cinq heures de musique. Ouf ! »

Mais je demande à m'arrêter un instant sur *la Traviata*, moins connue encore de nos parterres franco-italiens. Vous connaissez la Dame aux camélias, de M. Alexandre Dumas fils. Quoi qu'on pense du sujet, on ne peut refuser à cette comédie beaucoup de sentiment et de naturel. Hé bien ! étendez

Digitized by Google

ce sentiment jusqu'à la passion, ce naturel jusqu'à la vérité humaine; notez ces mots heureux et faites-en, si l'on peut dire ainsi, des pétillements ininterrompus de mélodies; allumez et répandez d'un bout à l'autre, en chaudes rafales, un amour ardent, immense et fier (je cite le poëme), un amour, âme du monde et du drame, éclatant dans ces colères, rêvant dans ces rêves, tour à tour ivre de joie et brûlant de fièvre; débordant (je ne sais pas mieux dire) de la scène dans l'orchestre quand il devient extra-humain et que le chant ne lui suffit plus, puis rentrant dans le drame pour y mourir, — et vous aurez *la Traviata* de Verdi, la plus charmante, à mon avis, de ses créations.

— Mais, objectera sans doute Alceste, que peut valoir un opéra bâclé en quinze jours! — A quoi Philinte répondra sensément: Le temps ne fait rien à l'affaire.

Dirai-je maintenant que Verdi est artiste dans ses actions comme dans ses œuvres. Oui, j'en veux parler, car il n'est jamais inutile de montrer les grands cœurs. Le musicien sait aimer, ses amis l'adorent. Son poëte Piave l'a veillé pendant une longue maladie avec un dévouement plus que fraternel. Verdi est modeste autant que fier, ces deux vertus-là vont ensemble, comme les deux vices contraires, la servilité et la vanité. Vous rappelez-vous ces courtisans dont parle La Bruyère, qui veulent être esclaves quelque part et puiser là de quoi dominer ailleurs. Ou ces autres, peints par Voltaire: ils

Vont en poste à Versailles essuyer des mépris
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.

Mais Verdi ne pose ni ne rampe. Jamais un pas pour gagner un ami, jamais une démarche pour écarter un ennemi: il le déclare hautement dans une lettre. Le Napolitain Pier-Agnolo Fiorentino disait un jour, croyant faire une épigramme contre le musicien du Trovatore: « Meyerbeer vient lui-même chez moi me recommander ses ouvrages, tandis que Verdi n'a pas daigné me faire dire un mot.»

Digitized by Google

Si donc notre maître est officier de la Légion d'honneur et chevalier des SS.-Maurice et Lazare, il ne le doit qu'à son talent et ne se targue point de sa chevalerie. Quand j'allai lui rendre hommage à Paris, après les Vêpres, je le trouvai dans une simple chambre d'auberge, à l'hôtel Violet, bien connu des commis voyageurs. Je vis un homme grand, maigre, barbu, grisonnant, au visage creusé et comme pressé par la souffrance et le travail, brun ou châtain avec des yeux bleus, clairs et flâneurs, une bouche sans sourire, un air à la fois d'insouciance et de résolution. Il me parla, dans un italien du nord, de drame et de prosodie pendant plus d'une heure dans sa chambre et une demi-heure encore à sa porte, comme si j'étais quelque chose et qu'il ne fût rien. Je sortis de là plein de pensées.

Je le revis plus tard au Théâtre-Italien, un soir qu'on donnait Othello, pendant un entr'acte, non pas au milieu du foyer, là où se mettent d'ordinaire les hommes lumineux, bien entourés de leurs planètes, flanquées elles-mêmes de leurs satellites, mais seul, à l'écart, abîmé dans ses réflexions. Je lui parlai Rossini, il me répondit Shakspeare. Il ne manque jamais une représentation du Barbier ou d'un chef-d'œuvre pareil.

Si la petite chambre de l'hôtel Violet indispose quelques lecteurs, je leur dirai qu'à la mort de Cammarano, Verdi fit remettre quatre cents ducats (plus de 1600 fr.), à titre de dette, à la veuve du librettiste.

Marc MONNIER.

Digitized by Google

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

Pour une épingle, légende; par M. J.-T. de-St-Germain. Paris, Jules Tardieu, 1856; 1 vol. in-18 : 1 fr.

La légende de M. J.-T. de St-Germain repose tout entière, non sur la pointe d'une aiguille, mais sur la tête d'une épingle. Ne vous imaginez pas, cependant, qu'il s'agisse ici d'une faribole ou de quelque indiscrète révélation, comme en pourrait faire cet accessoire indispensable de la toilette des femmes. Non; si la donnée vous semble futile, je vous certifie que l'auteur en a su tirer un parti merveilleux. Son récit captive, intéresse, touche et ne laisse que de salutaires impressions. C'est l'histoire d'un digne jeune homme, soutien de sa vieille mère, qui fait honnêtement son chemin dans le monde, par le travail, l'intelligence et le dévouement. Conte du temps passé, dira-t-on. Sans doute, mais en vaut-il moins pour cela, et n'est-ce pas une chose bonne, utile, morale, que d'exposer aux yeux de la génération présente des exemples pareils?

George ne joue pas à la Bourse, ne sacrifie point son cœur et son âme à la chimérique espérance de gagner des millions. Suivant d'un pas ferme le sentier du devoir, il court moins de chances et recueille des fruits beaucoup meilleurs. C'est à ses habitudes d'ordre et de régularité qu'il doit son avancement. Une épingle qu'il ramasse sur les pavés devient la source de sa fortune. Elle lui sert de lettre de recommandation auprès du banquier Wolff, qui l'admet dans ses bureaux, ne tarde pas à reconnaître ses capacités et le fait rapidement monter en grade, d'autant plus volontiers que, par son noble caractère, George se concilie bientôt l'estime et l'affection de tous ceux qui ont affaire avec lui. Son épingle, qu'il conserve avec soin comme un vrai talisman, lui procure encore la connaissance d'une charmante jeune fille, dont il gagne le cœur et la main. Ainsi le travail assidu, la loyauté, la délicatesse des sentiments trouvent

Digitized by Google

leur récompense. George, associé de M. Wolff, épouse celle qu'il aime et peut assurer désormais à sa mère une existence heureuse.

Cette petite nouvelle, écrite simplement et pleine de jolis détails, mérite d'être distinguée. Elle est très-supérieure à la plupart des productions du même genre qui abondent aujourd'hui. La forme en est agréable et la tendance excellente.

ÉTUDE SUR L'ART DE PARLER EN PUBLIC, par M. l'abbé Bautain. Paris, 1856; 1 vol. in-12: 2 fr. 50.

Ceci n'est pas un traité didactique. L'auteur n'a point eu la prétention de nous donner un cours complet d'art oratoire. Il s'est proposé simplement d'offrir quelques conseils et directions, fruits de sa propre expérience en cette matière. Ayant occupé tour à tour avec succès la chaire du professeur et celle du prédicateur, M. l'abbé Bautain pense que les résultats de ses études pourront être utiles aux personnes qui se trouvent appelées à parler en public. En effet, son enseignement familier, éminemment pratique et sans la moindre trace de pédantisme, se compose d'observations ingénieuses plutôt que de préceptes rigoureux. Il dit ce qui lui est arrivé, quels obstacles se sont trouvés sur sa route, et comment il a réussi à les vaincre. Son premier soin est de rendre hommage au mérite du maître qui lui inspira le désir d'apprendre à bien parler et bien écrire; il témoigne une vive gratitude pour M. Villemain, dont pendant quatre années il suivit les cours, soit au lycée Charlemagne soit à l'Ecole normale. C'est là que s'est formé l'abbé Bautain. Les leçons de l'habile professeur ont eu sur toute sa carrière une heureuse influence qu'il se plaît à reconnaître hautement. Elles ont développé chez lui l'amour du beau, le goût de l'élégance et de la clarté, qui sont les traits distinctifs de son talent.

Dans son livre, M. Bautain ne traite que du discours improvisé. C'est la méthode qu'il préfère, parce qu'elle répond le mieux à la nature de ses dispositions ainsi qu'aux exigences du professorat qu'il a longtemps exercé. Mais il estime qu'en cela chacun doit obéir à la tendance de ses propres facultés, et que pour être éloquent, l'improvisation n'est point indispensable. Seulement, comme il l'a toujours pratiquée, ses conseils s'adressent surtout à ceux qui veulent faire de même. Quoique la liberté d'allure soit un caractère essentiel de l'improvisation, il y a pourtant certaines règles dont elle ne saurait impunément s'écarter. La première de toutes est de

Digitized by Google

ne pas prendre la parole avant de savoir bien ce qu'on veut dire. De là résulte la nécessité de bien étudier son sujet, d'éclaircir avec soin ses idées, et de se faire un plan susceptible, sans doute, d'être modifié, mais qui serve de cadre et ne permette pas à l'esprit de divaguer ou de se laisser distraire par quelque incident imprévu. Dans ce but, M. Bautain recommande l'art d'écrire comme le meilleur moyen de rendre l'expression de la pensée facile, limpide, élégante, ainsi que de donner l'habitude d'une logique rigoureuse, qui empêche le fil du raisonnement de s'embrouiller ou de se rompre. Le principe est bon, mais il ne faudrait pas l'exagérer; lorsqu'on écrit beaucoup, la plume finit par devenir une servante maîtresse dont l'esprit ne peut plus secouer le joug, un instrument sans lequel il est impossible à la pensée de se compléter et de se produire en public. Nous connaissons trop bien cet écueil pour ne pas saisir cette occasion de le signaler ici. Le goût contracte, dans l'étude constante du style et de ses délicatesses, une susceptibilité presque maladive qui lui rend intolérables les moindres licences de l'improvisation. Une phrase mal tournée, un mot impropre, une faute de grammaire, souvent même un simple *lapsus linguæ* suffit pour arrêter court l'orateur écrivain quand il s'avise de vouloir improviser. Il ne sait pas prendre son parti de passer outre, il cherche une expression plus correcte, hésite, se trouble et perd complétement la suite de ses idées. Sujet parfois à de telles mésaventures, l'historien Sismondi s'asseyait, disant : « pardon, Messieurs, j'ai un blanc dans l'esprit. » C'était rendre parfaitement l'impression qu'éprouve alors l'écrivain. Sa pensée est un manuscrit dont il tourne les feuillets; s'il lui arrive d'en tourner plusieurs à la fois, il tombe sur une page blanche, et, pour la remplir, il a besoin de sa plume. L'art d'écrire doit donc être pour l'improvisateur une étude préparatoire, mais non pas un exercice habituel. Au contraire, ses efforts doivent tendre à s'affranchir de tout intermédiaire entre la pensée et la parole. Convictions profondes, sentiments chaleureux, amour de la vérité ou bien ardeur passionnée pour un but quelconque, voilà les sources de l'éloquence, soit que l'orateur improvise, soit qu'il débite un discours appris par cœur. Le charme du style n'est qu'un accessoire à l'aide duquel, dans le dernier cas, il peut suppléer en partie aux éclairs de l'improvisation. Mais celle-ci n'en a pas absolument besoin. Souvent un homme inculte, parlant sous l'empire d'une passion bonne ou mauvaise, frappe, émeut, entraîne, mieux que ne le pourrait faire l'art le plus exquis.

M. Bautain semble du reste partager cette manière de voir, car les

Digitized by Google

principales dispositions qu'il exige pour parler en public sont : une sensibilité vive, une intelligence pénétrante, la rectitude de la raison ou le bon sens, une imagination prompte, une volonté ferme et qui ait de la décision, un caractère expansif, enfin l'instinct ou le don naturel de la parole. La plupart de ces qualités se développent et se perfectionnent par l'usage, quelques-unes seulement peuvent être acquises.

Le livre de M. Bautain renferme à cet égard des directions précieuses. Il veut que ceux qui se destinent à parler en public amassent « un trésor d'idées, de pensées, de connaissances bien conçues, fortement liées, élaborées avec soin, en sorte que, dans ses diverses études, l'esprit n'admette rien, autant qu'il se pourra, qu'il ne comprenne à fond, ou du moins qu'il ne se soit approprié jusqu'à un certain point par la méditation. » Puis il donne d'excellents conseils sur la déclamation, sur la prononciation et le geste.

Dans sa seconde partie, il expose les procédés successifs que l'orateur, une fois à l'œuvre, doit employer pour mener son travail à bonne fin, c'est-à-dire le plan et la division du discours. Cette matière importante est habilement traitée. Quoique l'auteur ait surtout en vue l'enseignement et la prédication, il indique aussi comment les mêmes préceptes peuvent s'appliquer soit à l'éloquence politique, soit à celle du barreau. Toutes les personnes qui s'occupent de l'art oratoire consulteront avec fruit ce petit résumé, plein de remarques judicieuses et de données pratiques, présentées sous la forme la plus attrayante.

Récréations philologiques, ou recueil de notes pour servir à l'histoire des mots de la langue française, par F. Génin. Paris, 1856 ; 2 vol. in-8° : 12 fr.

L'épigraphe de ce livre : *Vox populi!..* nous indique dès l'abord la tendance de l'auteur. Ce n'est pas un philologue hérissé de grec et de sanscrit. Il n'appelle point à son aide l'hébreu, l'arabe ou le chinois, et paraît même se soucier peu du bas-breton. Suivant la méthode de Du Cange, dont l'autorité a bien quelque poids en pareille matière, M. Génin préfère chercher les origines de la langue française plus près des lieux où elle est née, dans les patois, dans les façons de parler de la province qui, moins sujets aux variations de la mode, ont conservé maints débris de l'ancien langage. Ses efforts ont pour objet principal de retrouver le

Digitized by Google

lien qui, par l'intermédiaire de la langue romane, rattache le français au latin corrompu du moyen âge. Aussi déclare-t-il la guerre à la plupart des étymologistes, sans en excepter ceux de l'Académie. C'est en effet une étrange manie que de vouloir à tout prix donner aux mots des titres de noblesse en leur fabricant un arbre généalogique à grand renfort d'érudition, plutôt que d'avouer leur naissance le plus souvent tout à fait roturière. Pour quiconque possède une connaissance, même superficielle, de la littérature française du treizième et du quatorzième siècle, il devient très-difficile d'admettre la plupart de ces étymologies savantes. Comment parvenir, au milieu du chaos que présentait alors la langue vulgaire, à retrouver le fil conducteur? Non-seulement l'anarchie régnait dans les règles de la grammaire, mais les mots eux-mêmes étaient si peu fixés encore, que, selon le caprice de l'écrivain, ils revêtent souvent les formes les plus diverses. Les altérations consacrées par la mode ou l'usage font oublier la forme primitive et peuvent quelquefois induire en erreur les plus habiles. Quoi de plus naturel, par exemple, que de donner pour origine à la *gueuse* des forgerons le mot allemand *giessen*, *gegossen*, fondre, fondu. Cela semble très-juste. Malheureusement, jadis on disait non pas *gueuse*, mais *cueux*, qui ne peut venir de *giessen* et rappelle plutôt le terme latin *cos*, *cotis*, pierre à aiguiser les rasoirs, les couteaux, etc., nom qui aura sans doute été choisi par le simple motif que la gueuse a comme la pierre à repasser la forme d'un carré long.

Les fantaisies de la prononciation suffisaient parfois pour opérer des métamorphoses bien propres à dérouter les étymologistes. Ainsi de *luscinia* l'on fit d'abord *luscignol*, puis *lousegnol*, et, « selon la prononciation corrompue des Parisiens, dit Charles de Bouvelle, *rossignol*. »

Grimaire, autrefois synonyme de grammaire, est devenu *grimoire*, qui n'a plus du tout le même sens.

L'expression *être gris* n'est autre chose qu'une traduction libre de *graecari*, qui, chez les Romains, signifiait faire la débauche, littéralement faire le Grec. De là, dans le vieux français, *être Griu* ou *Gris*.

Ces exemples, qu'on pourrait facilement multiplier, prouvent combien l'étude de l'ancien langage est nécessaire à ceux qui s'occupent d'étymologies. Peut-être trouvera-t-on que M. Génin dédaigne trop les recherches savantes et que son livre est un recueil d'anecdotes amusantes plutôt qu'un sérieux travail de philologie. Mais il n'a pourtant pas tout à fait tort de combattre la manie de tant de gens qui prétendent voir partout du celtique, du sanscrit ou de l'hébreu; ses critiques frappent souvent juste, et

Digitized by Google

les reproches qu'il adresse à l'Académie nous semblent assez bien mérités. « Pour expliquer notre langue, dit-il, le plus pressé est d'étudier la langue de nos pères. » C'est parfaitement vrai. Nulle autre méthode ne saurait offrir les mêmes avantages. Quand une fois on aura déblayé le terrain de cette manière, il sera temps de chercher à remonter plus haut. D'ailleurs les anecdotes, choisies avec tact et contées avec esprit, ont beaucoup de charme et piquent la curiosité du lecteur, mieux que ne pourrait le faire l'érudition toute seule. M. Génin nous semble donc être entré dans une voie féconde ; si ses *Récréations philologiques* ne présentent pas toujours des résultats positifs, elles jettent certainement du jour sur l'histoire des mots de la langue française.

Don Carlos, tragédie en cinq actes et en vers, imitée de Schiller, par Amédée de la Rousselière. Liége, Desoer ; Paris, Auguste Durand, 1855 ; 1 vol. in-18.

Cette imitation de la tragédie de Schiller a certainement du mérite. L'auteur suit de près son modèle et ne s'est permis d'autres modifications que celles qui lui paraissaient nécessaires en vue de la scène française, sur laquelle il espérait faire représenter sa pièce. Dans ce but, il a cherché surtout à rendre la marche de l'action plus vive, l'intérêt plus dramatique, tout en conservant la donnée de Schiller ainsi que les caractères de ses principaux personnages. Quelques coupures assez heureuses, une scène ajoutée au rôle du grand inquisiteur, et çà et là des retouches soit de composition soit de style, qui ont pour objet d'adoucir certains traits un peu trop germaniques, voilà tous les changements opérés par M. de la Rousselière. On ne peut pas l'accuser d'une audace présomptueuse ; il respecte l'original dans tous les points essentiels, et sa copie en reproduit les beautés aussi fidèlement que possible. Si l'effet ne répond pas toujours à l'intention, il faut tenir compte des difficultés immenses que présente un semblable travail. Mettre d'accord le génie de la langue allemande et les exigences du goût français, c'est une entreprise hérissée d'écueils, et M. de la Rousselière s'en tire avec une habileté qui lui fait honneur. Ses vers ne manquent ni d'élégance ni d'harmonie ; il use sagement de la liberté dont l'imitation a besoin pour être féconde. C'est peut-être même à cause de cela que sa pièce n'a pas été reçue au Théâtre français. Elle est un peu froide pour la scène, et le genre d'intérêt qu'elle excite con-

Digitized by Google

vient mieux à la lecture qu'à la représentation. Cependant, on ne comprend guère que les comédiens se soient montrés si rigoureux à son égard, quand on les voit accepter et jouer maints essais d'une valeur beaucoup plus contestable.

VOYAGES ET HISTOIRE.

MITTHEILUNGEN aus Justus Perthes geographischer Anstalt (Communications géographiques du Dr A. Petermann), 1re livraison de 1856; Gotha, J. Perthes; in-4° cartes : 1 fr. 75.

L'article le plus important que renferme cette livraison est un mémoire de J. Erhardt à l'appui de la carte de l'Afrique orientale et centrale dressée par lui en collaboration avec J. Rebmann, accompagné des remarques critiques de Desborough Cowley et du Dr Petermann. On y trouve la description du grand lac, ou mer intérieure, d'Uniamesi, appelée Ukerewe dans sa partie septentrionale et Niandscha dans sa partie méridionale. Ce lac, beaucoup plus considérable qu'on ne l'avait supposé, paraît occuper une étendue de 165 milles allemands, soit égale environ à la distance qui sépare Copenhague de Saint-Pétersbourg, ou Trieste de la pointe la plus méridionale de la Grèce. Les nombreux détails qu'on a pu obtenir des caravanes qui se rendent sur ses côtes pour le commerce des esclaves ont permis d'en retracer, approximativement du moins, la configuration. Ce ne sont encore que des données assez vagues, cependant elles ne laissent aucun doute sur l'existence de ce lac, dont la longueur serait d'environ 8 degrés, de Burgenei à Mdschenga, soit du 4me au 12me degré de latitude sud de Paris. Sa plus grande largeur aurait 75 milles allemands. M. Erhardt fournit de précieux détails sur les différentes peuplades qui habitent ses rives, ainsi que sur la nature du sol et la forme des montagnes, principalement vers son extrémité méridionale qui paraît être la partie la mieux connue jusqu'à présent. De tels renseignements ont besoin sans doute d'être confirmés par des observations plus précises, et pour en apprécier l'exactitude, il faut attendre qu'un intrépide voyageur soit parvenu à explorer ces contrées où nul Européen n'a encore pénétré. Mais on ne peut nier leur importance, car ils jettent un jour tout nouveau sur la géographie de l'Afrique centrale et donnent l'explication de bien des faits qu'on s'efforçait vainement de concilier avec l'hypothèse admise touchant la direction des chaînes de

Digitized by Google

montagnes. Il en résulte l'existence certaine de groupes isolés où prennent leur source des rivières qui ne sauraient en effet avoir d'autre écoulement que le lac d'Uniamesi. Du reste, il est probable qu'on ne tardera pas maintenant à visiter cette mer intérieure, sur laquelle on ne possédait depuis plus de trois siècles que des notions très-confuses, quoiqu'on la trouve déjà mentionnée en 1518 dans la *Suma de Geographia* de l'Espagnol Fernandez de Enciso.

La première livraison de 1856 des *Mittheilungen* renferme en outre les articles suivants :

Les Etats riverains de La Plata dans leur importance pour l'Europe, par le Dr de Redern.

Les monts Pulney et leurs habitants, par le Dr K. Graul.

Exploration du Rio Negro de Patagones, d'après M. Descalzi, ingénieur, chargé, en 1833, par le général Rosas de dresser une carte du cours de ce fleuve.

Mme DE CHEVREUSE ET Mme DE HAUTEFORT, nouvelles études sur les femmes illustres et la société du dix-septième siècle, par Victor Cousin. Paris, Didier et Ce, 1856 ; 1 vol. in-8° : 7 fr.

Si les études de M. Cousin ont pu d'abord prêter le flanc à la critique par l'espèce de ferveur enthousiaste avec laquelle il s'était épris des charmes de Mme de Longueville, on doit reconnaître cependant qu'elles sont d'une véritable importance pour l'histoire, et qu'elles répandent la lumière sur maintes intrigues dont les rouages secrets n'avaient point été dévoilés jusqu'ici. Le rôle que les femmes jouèrent en France au dix-septième siècle n'a pas échappé sans doute à la plupart des historiens; mais, en général, ils ne lui donnent qu'une attention très-secondaire et reculent devant les minutieuses recherches, indispensables pour l'apprécier à sa valeur réelle. M. Cousin a donc rencontré là un filon encore à peu près inexploité. C'est une bonne fortune que pareille trouvaille soit tombée en de telles mains.

Mme de Chevreuse, à laquelle est entièrement consacré le volume que nous annonçons, offre en quelque sorte le type de ce mélange d'ambition, d'intrigue et de galanterie qui permet aux femmes d'exercer une influence considérable sur la marche des événements. Elle joignait aux charmes de la beauté les grâces de l'esprit. Sa position à la cour, l'amitié que

Digitized by Google

lui témoignait la reine Anne, et les nombreux adorateurs qu'elle comptait dans les plus hauts rangs de la diplomatie, l'entraînèrent bientôt à prendre une part active aux menées de la politique. La reine trouva en elle un auxiliaire plein de ressources, et d'audace dans sa lutte contre le cardinal de Richelieu. Mme de Chevreuse osa tenir tête à ce redoutable ministre dont elle avait dédaigné les hommages. Deux fois exilée par lui, elle sut se concilier l'appui des cours étrangères de telle sorte que son rappel en France devint l'objet de négociations sérieuses. Mais la seconde fois, les avertissements de ses amis l'empêchèrent de se fier aux promesses de Richelieu. Ce ne fut qu'après la mort du cardinal et de Louis XIII que, rappelée par la reine régente, elle rentra en France, avec l'espoir de reprendre son ancienne place dans l'intimité d'Anne d'Autriche. Elle ignorait l'empire que Mazarin possédait déjà sur le cœur de cette princesse. Aussi sa déception fut grande lorsqu'elle se vit négligée, mise à l'écart, vaincue dans toutes ses démarches, et dès lors, nouant de nouvelles intrigues, elle n'hésita point à conspirer avec Beaufort contre le ministre qu'elle regardait comme son rival. A la suite de cette entreprise et de quelques autres tentatives du même genre, la crainte d'être emprisonnée lui fit encore quitter la France. Mais elle se lassa vite de ce troisième exil qui n'était pas entouré du prestige de la jeunesse, ni de l'intérêt que jetait autrefois sur elle l'affection de la reine. En 1649 elle revint à Paris pour jouer un rôle dans la Fronde, puis se réconcilia fort à propos avec la reine et Mazarin lorsqu'elle vit le triomphe certain de la cause royale, et la politique, devenue pour elle un véritable besoin, fut l'occupation favorite de ses dernières années. L'ascendant qu'elle était parvenue à ressaisir lui permit de contribuer encore à la ruine de Fouquet et à l'élévation de Colbert.

Cette existence aventureuse, pleine de détails romanesques, est racontée par M. Cousin avec beaucoup de charme. Il retrace d'une manière très-remarquable le brillant spectacle que présentait la société française au dix-septième siècle, et nous dévoile en même temps l'intérieur des coulisses où se tramaient les intrigues qui trop souvent menacèrent de bouleverser l'Etat. L'intérêt du récit et la perfection du style en font une lecture des plus attrayantes. Les nombreuses pièces justificatives qui remplissent à peu près la moitié du volume prouvent d'ailleurs combien de semblables études peuvent être utiles à l'histoire.

Digitized by Google

Histoire des Eglises réformées du pays de Gex, par Th. Claparède. Genève, J. Cherbuliez, 1856 ; 1 vol. in-8° : 5 fr.

Le pays de Gex fut, comme le Chablais, conquis en 1536 par les Bernois, qui s'empressèrent d'y établir la religion réformée. Grâce à la proximité de Genève les doctrines calvinistes avaient sans doute pénétré déjà chez les habitants de cette contrée, et quoiqu'ils ne pussent pas en faire profession publique, quelques documents prouvent qu'en général ils étaient assez disposés à les bien accueillir. L'autorité bernoise rencontra donc peu de résistance, elle ne se vit point obligée de recourir aux rigueurs qu'à cette époque tout gouvernement se croyait en droit d'employer pour obtenir autant que possible l'unité de la foi. Cependant, malgré la faveur avec laquelle était reçu le culte réformé, un édit vint bientôt interdire l'exercice de la religion romaine. Cet acte d'intolérance inutile caractérise bien l'esprit qui dominait tous les partis au seizième siècle. Les promoteurs du libre examen ne se montraient pas plus tolérants que leurs adversaires, et trop souvent leurs actes violèrent de la manière la plus éclatante le principe qu'ils avaient invoqué pour se soustraire au joug de Rome. C'est un tort qu'on chercherait vainement à dissimuler. M. Claparède le déclare avec franchise dès ses premières pages, et nous l'approuvons fort. L'histoire doit avant tout être vraie. Il a fallu trois siècles de lutte pour que le principe de la réforme portât ses fruits. Pourquoi le nierait-on ? Ses premiers disciples étaient des hommes, sujets aux faiblesses de la nature humaine. En présence d'une Eglise solidement organisée sur la base de l'autorité absolue, ils se laissèrent entraîner à se servir des mêmes armes pour la combattre, et leur inconséquence n'ôte rien à la valeur du principe dont nous recueillons aujourd'hui les bienfaits. D'ailleurs ils ont assez chèrement payé leur faute. Les conversions en masse et par ordre supérieur furent de tristes conquêtes pour la Réforme. Elles imprimèrent à la lutte religieuse un cachet de passion et de fanatisme qui contribua certainement à ralentir la marche de ses progrès.

Le culte catholique expulsé du pays de Gex par les baillis bernois y rentra bientôt avec l'armée du duc de Savoie. Une soldatesque effrénée prétendit à son tour substituer la messe au prêche. Les protestants eurent à souffrir maints outrages, dont ils se vengèrent ensuite sur les catholiques lorsque la chance tourna. Le pays fut en proie à ces tristes représailles jusqu'au moment où la domination de Genève sembla lui promettre un

Digitized by Google

meilleur avenir. Mais, en 1600, le traité qui intervint entre Henri IV et le duc de Savoie força Genève à céder sa conquête à la France. Depuis lors les protestants du pays de Gex subirent toutes les vicissitudes de leurs coreligionnaires français. Ils profitèrent d'abord de l'édit de Nantes, puis furent en butte aux tentatives de conversion plus ou moins forcées, ainsi qu'aux persécutions qui précédèrent et suivirent la révocation de cet édit. Beaucoup d'entre eux se réfugièrent à Genève, les autres se soumirent, et dès 1690 le culte réformé fut complétement proscrit de cette contrée où naguère il comptait plusieurs temples fréquentés par la majorité de ses habitants. Cet état de choses dura jusqu'à l'époque où l'Assemblée nationale rendit aux protestants français leurs droits politiques et religieux. Alors une Eglise réformée fut établie à Fernex et desservie par un pasteur genevois. Un décret impérial la réunit plus tard à l'Eglise consistoriale de Genève en l'annexant à la paroisse de Carouge dont le pasteur dut célébrer alternativement le culte dans ces deux localités; enfin une ordonnance royale de 1819 accorda un pasteur aux réformés de l'arrondissement de Gex. Bientôt, grâce aux idées de tolérance dont le triomphe semble désormais assuré, le nombre des protestants s'est accru dans cette contrée. Aujourd'hui leur culte se célèbre à Fernex, à Gex et à Divonne, outre plusieurs temples élevés dans les communes que les traités de 1815 ont annexées au territoire genevois.

Cet épisode de l'histoire de la Réformation est raconté simplement, avec une impartialité remarquable et d'après des documents du plus haut intérêt, dont M. Claparède a su tirer un excellent parti. Son travail nous paraît avoir un mérite historique incontestable. Les nombreux détails qu'il renferme offrent d'ailleurs beaucoup d'attrait et sont de nature à captiver l'attention des lecteurs. Ainsi qu'il le dit dans sa préface, c'est une de ces monographies dont il est à désirer qu'on multiplie le nombre encore trop restreint, afin de combler les lacunes que présente l'histoire des Eglises réformées de France.

La réforme et la Ligue en Anjou, par Ernest Mourin. Paris, Auguste Durand, 1856; 1 vol. in-8°.

Les travaux historiques seront certainement l'un des principaux titres littéraires de notre époque. De toutes parts on se livre avec zèle aux recherches de ce genre, on compulse les documents inédits, on repand

Digitized by Google

des lumières nouvelles sur une foule de points qui n'avaient pas encore été suffisamment étudiés. Grâce aux progrès des idées de tolérance on aborde les questions religieuses d'une manière beaucoup plus impartiale, et petit à petit le protestantisme français reprend sa place dans l'histoire. C'est un résultat d'autant plus remarquable qu'il se manifeste en dépit des attaques violentes auxquelles il se trouve en butte de la part d'un certain nombre d'énergumènes dont la prétention est d'être les organes officiels et les seuls vrais défenseurs de l'Eglise romaine. Vainement s'efforcent-ils de réveiller les haines confessionnelles ; leur langage rencontre peu d'échos dans le public, et semble plutôt stimuler l'ardeur avec laquelle on explore les annales de la Réformation. Aujourd'hui la plupart des historiens savent secouer le joug de ce triste antagonisme qui, chez leurs devanciers, dominait presque toujours soit dans un sens, soit dans l'autre. On commence à laisser la controverse de côté pour apprécier sainement la valeur des actes au point de vue de la morale et de la justice. Le livre de M. Ernest Mourin nous en offre un exemple très-digne d'être signalé. Quoique les faits qu'il raconte soient intimément liés à la grande lutte religieuse du dix-septième siècle, l'auteur conserve une neutralité stricte et juge tous les partis avec la même indépendance. L'Anjou fut l'une des provinces où la Réforme trouva d'abord un assez grand nombre d'adhérents, soit dans les rangs de la noblesse, soit dans ceux de la bourgeoisie. En 1560, lorsque eurent lieu les élections pour les les états généraux, les protestants se sentirent même assez forts pour oser recourir à la violence. « Angers se remplissait de rumeurs menaçantes. Les nobles se réunissaient bruyamment, armés comme à la veille d'une campagne, l'insulte et la provocation à la bouche. A l'affluence qui se portait à la *cène genéviste*, on eût dit d'une cité déjà conquise par les huguenots. » Ils réussirent ainsi, par surprise, à faire nommer leurs candidats. C'était une audace bien téméraire en présence des dispositions hostiles du peuple, mais aigris par la persécution qui depuis plusieurs années déjà sévissait contre eux, ils semblaient impatients de lever l'étendard de la révolte. D'ailleurs le protestantisme français n'avait malheureusement pas pu échapper aux intrigues de la politique. Il comptait parmi ses chefs des hommes ambitieux qui prétendaient l'employer comme un instrument pour accomplir leurs projets fort étrangers en général à la cause de la religion. A cet égard les circonstances de l'époque exercèrent une action funeste. La secte devint bientôt un parti dans lequel le prince de Condé recruta son armée, et les protestants furent

Digitized by Google

entraînés à la guerre civile qui ne pouvait avoir d'autre issue que leur perte. Cette fatalité dont les suites pesèrent si cruellement sur eux pendant deux siècles, ressort de la manière la plus frappante du livre de M. Mourin. L'imprudente tentative de la noblesse réformée amena des persécutions nouvelles. Le duc de Montpensier vint rétablir l'ordre, la ville d'Angers fut occupé militairement, l'élection cassée, et l'on commença contre les huguenots des poursuites rigoureuses qui ne s'arrêtèrent que devant l'intercession généreuse du corps municipal. Quoique peu favorables à la Réforme, les magistrats d'Angers intervinrent par amour de la paix, et par un sentiment de justice qui prouve que dès lors la bourgeoisie tendait à jouer le rôle de médiateur entre les deux partis extrêmes. Elle ne partageait ni les passions turbulentes des hautes classes, ni le fanatisme de la plèbe. Sans abandonner la foi de ses pères, elles n'était pas tout à fait indifférente aux idées d'émancipation que réveillait le principe du libre examen, et son instinct la portait à soutenir ceux qui s'en faisaient les promoteurs. Cet esprit de modération se manifesta dans toutes les occasions importantes, entre autres à l'époque de la Saint-Barthélemy. La bourgeoisie d'Angers ne prit point part au massacre des huguenots, et ses magistrats employèrent toute leur influence à le faire cesser aussitôt que possible. Mais le protestantisme n'obtint dans l'Anjou que des succès éphémères. Les chances de la guerre civile tournèrent contre lui. A plusieurs reprises Angers dut subir de sanglantes épurations qui affaiblirent les Eglises réformées d'autant plus qu'elles ne se recrutaient guère ; et l'appui qu'ensuite la Ligue trouva dans la population angevine vint aggraver encore leur situation. Le parti protestant se fondit alors dans le parti royaliste. L'avénement de Henri IV lui rendit la paix ; l'édit de Nantes consacra l'existence légale du culte réformé. Les protestants de l'Anjou obtinrent six temples ; mais la paix leur fut plus fatale que la guerre. Bientôt on vit les abjurations se multiplier ; petit à petit la plupart des familles nobles qui avaient si longtemps suivi le drapeau de Condé revinrent au culte qui se célébrait dans les chapelles royales, et la ville d'Angers ne compta plus qu'un nombre fort restreint de religionnaires fidèles aux doctrines de la Réforme. Là s'arrête le travail de M. Mourin qui avait pour but de retracer les destinées d'une petite Eglise réformée et celles d'une commune du seizième siècle. L'édit de Nantes en est le terme naturel. L'histoire de la Ligue en Anjou est finie; celle du calvinisme entre dans une phase nouvelle. « Quant à la commune angevine, dit-il, elle nous offre l'exem-

Digitized by Google

ple, rare au seizième siècle, d'une bourgeoisie modérée dans ses sentiments et dans ses actes, s'interposant toujours entre les factions, et apportant au pouvoir un esprit de tempérament et de justice. Elle traverse habilement les épreuves des guerres civiles ; elle épargne à la cité les horreurs de la Saint-Barthélemy ; elle grandit en importance, développe ses libertés à la faveur des troubles, et atteint son apogée sous le règne libéral du duc d'Anjou. Si elle est débordée un instant par la faction démocratique de la Ligue, elle reprend bientôt sa place à la tête de la société communale, et, inspirée par le sentiment vrai des besoins de l'Etat, elle met son influence au service de la royauté qui seule pouvait sauver le pays. Son autonomie disparaît bientôt sous le gouvernement centralisateur des Bourbons. L'échevinage, réduit à quatre membres dès 1601, ne conserva rien de cette indépendance qui nous l'a pu faire comparer à un sénat dans le tumulte de la guerre civile. Mais les travaux et les souffrances des bourgeois du seizième siècle ne furent point perdus. Ils léguèrent à leurs fils leur expérience, leur science des hommes et des choses, leurs habitudes honnêtes et leurs tendances libérales. Les générations qui se succédèrent dans les deux siècles suivants se transmirent fidèlement ce précieux héritage, elles surent l'agrandir, et elles se trouvèrent préparées par leurs traditions au rôle qui s'offrit au tiers état, lorsque la féconde révolution de 1789 vint ouvrir le monde nouveau où nous vivons. »

Cette monographie d'une province importante soit par sa richesse et son étendue, soit par les hommes qu'elle a produits, présente un vif intérêt. L'auteur a su tirer habilement parti des ressources que pouvaient lui fournir les archives et la bibliothèque d'Angers. Il serait à désirer que l'on multipliât de semblables recherches, si nécessaires pour compléter l'histoire générale du seizième siècle.

La France protestante ou vies des protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire depuis les premiers temps de la Réformation jusqu'à la reconnaissannce du principe de la liberté des cultes par l'assemblée constituante, par MM. Eug. et Em. Haag. Onzième livr. Paris, J. Cherbuliez, 1856 ; 1 vol. in-8 : 4 fr.

Cette importante publication se poursuit avec un zèle bien digne d'être encouragé. Les auteurs ne reculent devant aucun sacrifice pour la rendre

Digitized by Google

aussi complète que possible, et l'on peut dire qu'ils élèvent un monument durable à la gloire du protestantisme français. Leurs patientes et laborieuses recherches tirent une foule de noms honorables de l'injuste oubli auquel les condamnait l'exclusivisme religieux ou la dédaigneuse indifférence de la plupart des historiens; elles mettent également en lumière les liens qui rattachent à la Réforme bon nombre de personnages illustres déjà soit par leurs travaux, soit par les services qu'ils ont rendus au pays. Ce sont autant de titres dont la France a tout lieu d'être fière, car ils prouvent à quel point sont fécondes les ressources de son génie national, et combien fut grande la part d'intelligence, de courage et de dévouement qu'elle fournit à la cause du libre examen. Ce petit troupeau si souvent décimé par la persécution nous offre une élite d'hommes non moins remarquables par le savoir, par la vigueur de la pensée ou par l'ingénieux emploi de facultés éminentes, que par leurs convictions profondes et leurs vertus modestes. Le protestantisme, malgré l'assertion contraire tant de fois répétée, n'a pas été plus stérile pour les lettres et les arts que pour la science et l'érudition. Hommes d'Etat, hommes d'épée ou de robe, écrivains, artistes, négociants, industriels, la France protestante compte bon nombre d'illustrations dans toutes les branches de l'activité humaine. Le livre de MM. Haag renferme à cet égard des détails du plus vif intérêt. Ce sont des archives précieuses pour l'histoire de ces familles de réfugiés que la révocation de l'édit de Nantes dispersa soit en Hollande, soit en Allemagne, en Angleterre et en Suisse. Parmi les noms principaux qui se trouvent dans la onzième partie, nous citerons entre autres : Huet, Jallabert, Jaucourt, Jean-Bon, Johannot, Jurieu, Koch, Kœchlin, Laffon de Ladebat, La Beaumelle, La Fontaine, La Motte, La Noue.

Essai sur Tite-Live, par M. H. Taine; ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, 1856; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Cette appréciation du caractère et du talent de Tite-Live est un travail certainement fort remarquable. On voit que M. Taine a traité son sujet avec amour. Il fait ressortir les belles qualités de l'historien par le contraste des mœurs et des idées de son temps, il lui emprunte de nombreuses citations très-bien choisies, et sait y rattacher maintes données intéressantes qui répandent une vive lumière sur les institutions, les cou-

Digitized by Google

tumes et la littérature du monde romain. Comme le dit M. Villemain dans son rapport : « il n'a pas séparé le peintre du modèle, et le poëte historien de tous les grands souvenirs et des traditions magnanimes qui ont fait sa poésie. » Mais chez lui l'admiration n'est pas exclusive ; il signale aussi bien les défauts que les beautés ; peut-être même le trouvera-t-on trop enclin à voir les côtés faibles de l'écrivain qu'il étudie. La lucidité tout à fait française de son esprit et l'étendue de son érudition expliquent du reste cette tendance. Les aperçus incomplets, les vagues hypothèses ne le satisfont pas. Il lui faut quelque chose de plus positif, et, pour juger Tite-Live, il s'arrête au trait principal de sa physionomie, à celui du moins qu'il peut réellement saisir, et qui lui semble caractériser le mieux la nature de son talent. C'est l'éloquence. Tite-Live est orateur, très-habile sans doute, mais toujours préoccupé des effets oratoires, et se montrant animé de sentiments chaleureux, de passions ardentes plutôt que de la froide impartialité qu'exige le rôle d'historien. Il décrit peu, pérore beaucoup et songe moins à présenter des faits qu'à prouver une thèse. Ses récits eux-mêmes sont encore le plus souvent des harangues.

Il y a certainement du vrai dans cette manière d'envisager l'auteur latin. L'éloquence est bien sa qualité la plus éminente. Mais elle n'est pas la seule. M. Taine se laisse entraîner par un point de vue trop systématique. Il a pris à tâche de démontrer que, suivant la doctrine de Spinoza, un talent peut être exprimé par une formule. Cette prétention influe d'une manière fâcheuse sur son jugement. Déterminer ainsi d'avance le résultat des recherches auxquelles on se livre, c'est manquer leur but, car elles seront nécessairement dominées par l'idée préconçue qui leur imprimera plus ou moins son cachet. M. Taine aurait mieux fait de ne pas chercher dans ses études sur Tite-Live la solution du problème posé par Spinoza. Heureusement l'esprit de saine critique, et le profond savoir dont son livre est empreint d'un bout à l'autre feront pardonner cette fantaisie de philosophe, qui ne manque pas d'ailleurs d'une cartaine originalité. L'*Essai sur Tite-Live*, écrit avec vigueur et clarté, est un brillant début dans la carrière des lettres. Aussi ne doutons-nous pas que les suffrages du public ne viennent bientôt confirmer ceux de l'Académie française.

Digitized by Google

L'EGLISE ET L'EMPIRE ROMAIN au quatrième siècle, par M. Albert de Broglie. Paris, Didier et Cᵉ, 1856; 2 vol. in-8°: 14 fr.

M. de Broglie publie, dans ces deux volumes, la première partie d'un grand travail, qui a pour objet d'exposer le rôle de l'Eglise en face de la société païenne, et de montrer par quels moyens elle réussit à triompher d'obstacles qui semblaient insurmontables. Sa pensée dominante est de mettre en relief le caractère de douceur évangélique dont fut empreinte la conduite du clergé durant cette période, qui lui semble contraster avec les déplorables rigueurs si souvent employées dans les siècles suivants. Aujourd'hui surtout, que certains défenseurs du catholicisme ne craignent pas d'évoquer la persécution comme une arme nécessaire et légitime, il croit utile de présenter le tableau « de cette transformation d'une société entière, non par une conquête matérielle, mais par l'effet moral d'une doctrine. » L'intention est assurément fort bonne, et l'esprit de tolérance qui anime l'auteur mérite les plus grands éloges. Mais ne se fait-il pas illusion sur l'effet que doit produire l'histoire du règne de Constantin? A cette époque, l'Eglise était trop faible encore pour oser beaucoup. Elle se trouvait dans la dépendance du pouvoir civil, et quoique déjà sans doute elle tendît à s'en affranchir, elle sentait vivement le besoin de ne pas se l'aliéner par des actes imprudents. La protection de Constantin lui permit de rallier ses membres épars, de s'organiser, d'asseoir les bases de sa puissance future, et sa principale affaire fut de profiter de cette trêve pour se mettre en état de défense contre le paganisme, qui pouvait d'un jour à l'autre menacer de nouveau son existence. Du reste, l'état des esprits favorisait naturellement sa propagande. Les anciens dieux avait perdu leur prestige, et, pour les âmes tourmentées par le doute, rebutées par l'excès de la corruption générale, la doctrine chrétienne offrait un meilleur refuge que tous les systèmes de philosophie. Mais c'est à l'Evangile qu'appartient la gloire des succès dont M. de Broglie félicite l'Eglise. L'influence de celle-ci se manifeste plutôt dans les débats théologiques, où commence à pointer son insatiable soif de domination. A peine constituée, elle s'établit juge infaillible en matière de foi, et condamne comme des hérésies toutes les opinions qui s'écartent quelque peu de ses enseignements. Sans doute c'était un résultat inévitable du mode d'organisation adopté par les chrétiens. Le principe d'autorité est l'élément nécessaire de toute hiérarchie, et l'on ne peut pas nier

Digitized by Google

que l'Église romaine lui doit sa force et sa durée. Seulement, cette question de forme n'a rien de commun avec la morale évangélique, à quelques égards même elle lui est plutôt contraire. C'est par là que ce sont introduits tous les abus; on ne pouvait pas impunément offrir d'aussi séduisantes perspectives à l'ambition humaine.

M. de Broglie nous paraît un peu trop enclin à confondre absolument la doctrine chrétienne avec les prescriptions de l'autorité catholique. On voit bien qu'il possède une connaissance approfondie de l'Évangile, mais, avant tout, soumis à l'Eglise, il ne voudrait pas avancer une seule proposition qui pût être blâmée par elle. Dès lors l'indépendance de l'historien se trouve assez restreinte; en maintes circonstances, son jugement est plus ou moins influencé par cette préoccupation. Involontairement il amplifie le bien, il atténue le mal, et laisse parfois le flambeau de la critique s'éteindre dans sa main, par respect pour les traditions de la légende. De tels ménagements étonnent de la part d'un esprit éclairé, ferme et plein de droiture, qui se montre tout à fait impartial dans tout ce qui ne concerne pas directement l'Eglise. Ainsi le caractère de Constantin, la marche de sa politique, les motifs de sa foi sont exposés par M. de Broglie avec la franchise d'un libre penseur. Il peint en traits vigoureux la corruption de l'empire et les désordres et les crimes dont la maison même du souverain fut le théâtre. On lira certainement avec un vif intérêt ce tableau d'une époque où s'accomplit la plus grande des révolutions sociales, et tout en faisant nos réserves sur les points déjà mentionnés, nous n'hésitons pas à le recommander comme un ouvrage très-remarquable, soit pour le mérite des recherches, soit pour le talent du style.

DIPLOMATES ET PUBLICISTES, par M. Ch. Vergé. Paris, Aug. Durand, 1856; 1 vol. in-8°: 4 fr.

Ce volume, composé de huit notices biographiques qui ont été déjà publiées dans le journal *le Droit*, présente un ensemble assez intéressant. Les personnages esquissés par l'auteur appartiennent à différents pays, mais ils ont tous joué quelque rôle dans les affaires publiques, soit comme écrivains, soit comme diplomates ou ministres d'Etat. Cinq appartiennent à la France; Maurice d'Hauterive, d'Entraigues, Sièyes, Chateaubriand et Mignet; deux à l'Allemagne: de Gentz et Ancillon; et un au Portugal: Pinheiro-Ferreira. Quoiqu'ils se rattachent tous plus ou moins

Digitized by Google

à la période révolutionnaire, ils représentent des temps, des situations et des systèmes politiques bien distincts; « ils ont agi ou écrit au nom d'intérêts opposés et de doctrines souvent contradictoires. » C'est précisément cette variété de tendances qui fait le mérite du livre de M. Vergé. Les grandes questions constitutionnelles ou internationales de l'époque s'y trouvent envisagées à des points de vue opposés par des hommes éminents, dont les opinions ne furent pas sans influence sur la destinée des peuples. Ce rapprochement de vues si divergentes et de principes si contraires, offre une image curieuse de l'espèce de chaos dans lequel la révolution française avait jeté les esprits. La marche des événements trompa toutes les prévisions. D'habiles publicistes, des diplomates consommés, surpris eux-mêmes par l'invasion des idées nouvelles, hésitèrent et sentirent chanceler leur foi politique. Quelques-uns par générosité de sentiment, d'autres par calcul d'ambition ou d'intérêt, se jetèrent d'abord dans la voie des réformes; puis, se voyant bientôt débordés, ils durent battre en retraite, et les excès révolutionnaires produisirent en général chez eux une réaction violente. Mais une fois l'orage passé, l'on put reconnaître les traces de l'ébranlement jusque dans les soutiens les plus fermes de l'ordre social. C'est ce que fait assez bien ressortir le livre de M. Vergé. On y trouve une grande diversité de vues et d'opinions, quoique les hommes dont il esquisse les travaux poursuivent, en définitive un but commun, et soient d'accord sur les principes fondamentaux du droit des gens. Maurice d'Hauterive, par exemple, s'en montre le défenseur vigilant et scrupuleux, tandis que de Gentz est un champion passionné que l'esprit de parti domine, tantôt dans un sens tantôt dans l'autre; Pinheiro-Ferreira incline vers l'utopie ainsi que Sièyes, tandis qu'Ancillon et Mignet ont le sens pratique mieux développé par l'étude de l'histoire. D'Entraigues joue, en quelque sorte, le rôle d'un lansquenet ou d'un condottiere de la diplomatie, et Chateaubriand se distingue par son caractère essentiellement chevaleresque. De tels contrastes offrent à l'observation une mine féconde. M. Vergé les indique seulement; ses biographies sont très-courtes et sans liaison entre elles, mais elles ont l'attrait nécessaire pour captiver les lecteurs, et les matériaux qu'elles renferment ne seront sans doute pas inutiles à l'historien.

Digitized by Google

RÉSUMÉ HISTORIQUE DES CAMPAGNES DES FRANÇAIS CONTRE LES RUSSESS, depuis 1799 jusqu'en 1814, par E. P. Paris, Eug. Pick, 1856; in-8°: 50 c.

L'auteur de cet opuscule à voulu constater la supériorité des armées françaises sur les armées russes. Dans ce but, il nous offre un résumé chronologique des différents combats dans lesquelles elles se rencontrèrent, depuis le commencement des guerres de la révolution jusqu'à la chute de l'empire. Les descriptions ne peuvent être que fort restreintes, puisque tout l'ensemble forme à peine 32 pages; mais elles sont très-claires et ne manquent pas d'un certain intérêt. On y voit en effet la fougue française triompher presque toujours, même au milieu des désastres de la campagne de 1812. Les Russes n'en vinrent à bout qu'à force de persévérance et grâce aux rigueurs de leur climat. Ce n'est point que le courage leur fasse défaut cependant, mais il manque d'intelligence et de spontanéité. Leurs soldats ne sont que d'excellentes machines, c'est à leurs officiers de savoir s'en servir; et les progrès de ceux-ci dans l'art de la guerre expliquent la longue résistance que les Français ont rencontrée à Sébastopol. Pour la connaissance et l'emploi des moyens de destruction que peut fournir la science moderne, la Russie ne le cède à personne, seulement ses soldats sont inférieurs comme individus; ils manquent d'initiative et ne savent qu'obéir, tandis que les Français unissent au sentiment de la discipline un esprit fécond en ressources, qui leur permet d'apporter un concours plus actif et mieux raisonné au succès des opérations militaires.

LE BARREAU DE BORDEAUX, de 1775 à 1815, par H. Chauvot. Paris, Aug. Durand, 1856; 1 vol. in-8°: 6 fr.

Bordeaux, ville de négociants et d'armateurs, dont l'activité féconde contribue si puissamment à la richesse nationale, peut aussi revendiquer sa part dans la gloire intellectuelle de la France. Les noms de Montaigne et de Montesquieu suffiraient déjà pour justifier cette prétention, mais elle a d'autres titres encore qui, moins éclatants sans doute, ont cependant une valeur incontestable. Ce sont les nombreux orateurs formés à son barreau. Malheureusement les renommées de ce genre, même les plus brillantes, ne laissent après elles qu'un souvenir prompt à s'effacer. Leurs productions, séparées des circonstances qui les ont fait naître, perdent

Digitized by Google

tout attrait pour le public. On ne lit guère de vieux plaidoyers, et si ce n'était l'amour du grec, le nom de Démosthène aurait eu beaucoup de peine à venir jusqu'à nous. C'est donc faire une œuvre utile que de remettre en lumière les services rendus, soit à la société soit aux lettres, par les membres du barreau. D'intéressantes notices, avec de nombreux passages extraits des discours les plus éloquents, telle est la forme adoptée par M. Chauvot. Il commence à l'époque de la crise parlementaire qui précéda la révolution, et nous conduit au travers de la république et de l'empire jusqu'en 1815. Durant cette période, le barreau bordelais présente une suite non interrompue de talents supérieurs, en tête desquels figurent les Desèze, Dupaty, Garat, Cazalet, Vergniaud, Guadet, Gemonné, Lainé, Ravez, Martignac et Peyronnet. Leur éloquence est en général chaleureuse et passionnée, empreinte de cette fougue méridionale qui dépasse facilement les bornes, mais produit de grands effets. Aussi, lorsque la tourmente révolutionnaire leur ouvrit l'accès de la tribune politique, les Girondins s'y distinguèrent-ils bientôt avec éclat. Plusieurs avocats de Bordeaux tinrent le premier rang parmi les orateurs de l'Assemblée nationale, et leur éloquence prit dans cette voie nouvelle un magnifique essor. Le talent qu'ils déployèrent semble contre-balancer, aux yeux de M. Chauvot, les torts qu'on leur reproche. Il se montre fort indulgent pour le rôle de la Gironde, et s'efforce de la disculper, surtout en ce qui concerne la mort du roi. Ce qui ressort de plus positif de son argumentation, c'est que Bordeaux ne donna jamais volontairement dans les excès révolutionnaires. Son esprit indépendant repoussait le despotisme de la Convention; pour la soumettre au régime de la terreur, il fallut une commission militaire, encore celle-ci rencontra-t-elle bien des résistances.

Sous l'empire, le barreau bordelais, assez hostile au pouvoir, se renferma dans la pratique de ses devoirs judiciaires ; seulement, à défaut d'armes plus sérieuses, les avocats employèrent la chanson, l'épigramme et la satire, pour influer sur l'opinion publique. Cette petite guerre dura jusqu'à la chute de Napoléon, et pendant les Cent jours, elle prit un caractère plus grave : les avocats refusèrent de plaider, soit devant la cour impériale soit devant les tribunaux de première instance ; les avoués s'y présentèrent seuls pour expliquer les causes appelées. On sait avec quel enthousiasme Bordeaux accueillit la Restauration. Le barreau bordelais s'empressa de soutenir le nouveau gouvernement, et lui fournit bientôt des hommes d'Etat remarquables.

M. Chauvot rend un hommage impartial à toutes les célébrités de la

Digitized by Google

Gironde, sans distinction de partis. Son but est de fixer, d'une manière durable, le souvenir de leurs travaux, afin qu'ils trouvent désormais la place qui leur appartient dans l'histoire littéraire de la France. Il montre ainsi comment l'amour du devoir et la culture des lettres fécondent les efforts de l'intelligence et maintiennent au sein même des crises les plus dangereuses une élite de cœurs généreux, d'esprits élevés, qui défie les atteintes de la dissolution sociale et ne perd jamais ni le courage ni l'espoir, parce qu'elle sait que les passions, les préjugés, les intérêts passent, tandis que les principes demeurent.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

La Religion naturelle, par Jules Simon. Paris, Hachette et Cᵉ, 1856; 1 vol. in-8° : 6 fr.

La nature de Dieu, la Providence, l'immortalité, le culte, voilà des questions sur lesquelles tout homme qui réfléchit quelque peu éprouve l'impérieux besoin de s'éclairer. C'est à ce besoin de l'âme humaine que répondent les lumières de la révélation. Mais elles ne frappent pas également tous les esprits et pour un grand nombre, d'ailleurs, elles sont à peu près éclipsées par les enseignements de l'Eglise qui leur servent d'intermédiaire. L'autorité du prêtre se substituant à celle de Dieu éveille la défiance; le doute et l'incrédulité deviennent les auxiliaires de la liberté individuelle, et par amour de l'indépendance on se laisse entraîner jusqu'à l'athéisme. La religion naturelle a donc un rôle important à remplir, non pas en opposition avec la foi révélée, mais à côté d'elle. Il est utile, nécessaire même, d'exposer les ressources que la raison peut fournir pour combattre le scepticisme, et de montrer qu'une saine philosophie n'est point hostile à l'essor du sentiment religieux. C'est la tâche dont M. Simon s'acquitte avec un talent très-remarquable dans le livre que nous annonçons ici. Loin d'être hostile aux croyances chrétiennes, il en parle toujours de la manière la plus respectueuse, et le principal but de ses efforts est de faire luire, aux yeux de ceux qui ne les partagent pas, quelques rayons de l'éternelle vérité. En d'autres termes, il veut montrer que par le raisonnement seul on arrive à connaître les vérités religieuses les plus importantes. Mais il nous semble, dès son premier chapitre, qui traite de l'existence de Dieu, s'écarter un peu de cette méthode, car il admet que sur ce point il existe une foi générale, bienfaisante, antérieure à toute ci-

Digitized by Google

vilisation, qui fait de l humanité une seule famille, et que par conséquent la démonstration n'est nécessaire « que pour transformer en dogme philosophique une croyance irréfléchie et spontanée. » Il se contente donc d'exposer les arguments de Descartes, de Leibnitz, de Clarke, etc., et passe immédiatement à l'incompréhensibilité de Dieu, puis à la création qui lui fournit des armes pour combattre le panthéisme. Quoique ce ne soit sans doute pas son intention, la foi paraît servir de base à sa philosophie ; du moins la plupart des lecteurs le comprendront ainsi. Il reconnaît la croyance en Dieu comme un fait universel, incontestable, que la science humaine tout entière suffit à peine pour établir scientifiquement. N'est-ce pas proclamer en quelque sorte dès le début la faiblesse de la raison, et la déclarer bien inférieure au sentiment intime qui nous fait admettre sans effort ce qu'elle a tant de peine à prouver?

En se plaçant dans cette espèce de juste milieu, M. Simon prête le flanc aux critiques les plus opposées. Il ne satisfera ni les partisans de la religion naturelle purement rationaliste, ni ceux de la religion révélée, ni ceux qui rejettent l'une et l'autre. Son livre offre cependant beaucoup d'attrait ; c'est l'œuvre d'un penseur profond, vrai, consciencieux, qui ne se laisse pas séduire par l'orgueilleuse prétention de tout comprendre et de tout expliquer. Les limites que la raison ne peut ni ne doit franchir y sont nettement tracées, et l'on ne saurait faire un plus noble emploi des ressources qu'elle fournit à l'homme pour élever son âme et travailler à son perfectionnement moral. Une fois l'existence de Dieu constatée, les conséquences de cette vérité primitive se déroulent avec une logique admirable, et l'auteur réfute habilement toutes les objections soulevées soit contre la Providence, soit contre l'immortalité de l'âme. S'il discute les doctrines chrétiennes au point de vue de la raison, ce n'est pas pour donner gain de cause aux incrédules qu'il attaque plus rigoureusement encore, et sa dernière partie, consacrée au culte, est empreinte d'un esprit religieux tout à fait remarquable. Les efforts de M. Simon tendent en définitive vers le même but que le christianisme. Il veut conduire l'homme à Dieu, mais par une autre route où la pratique des vertus soit commandée par la raison seule. Selon nous, le principal défaut de la religion naturelle est de supposer des âmes d'élite qui détestent le mal et font le bien comme par instinct, qui n'ont pas besoin qu'on réveille ou qu'on stimule leur conscience toujours vigilante et ferme. Or, en général, ce sont précisément les moins rétives à l'autorité de la foi révélée.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE ANCIENNE, par le rév. Frédéric Denison Maurice. Londres et Glascow, 1854; in-8°.

Le traité dont il s'agit ici n'est à proprement parler qu'une partie d'un ouvrage encyclopédique anglais entrepris sous le titre d'*Encyclopédie Métropolitaine*; mais ce traité, qui renferme l'histoire des philosophies de l'antiquité, a pris sous la plume intéressante de M. Maurice les proportions d'un ouvrage complet et bien ordonné. Ce n'est point un abrégé, une compilation comme on est souvent exposé à en rencontrer dans les encyclopédies, mais l'œuvre d'un écrivain versé dans les sujets qu'il traite et qui a pris la peine de consulter le plus possible les sources originales. En particulier, les pages qui concernent l'Inde, la Chine et la Perse sont, malgré leur brièveté, fort intéressantes par la nouveauté même des détails et des aperçus, et l'auteur a heureusement profité des documents récents que les travaux de la science contemporaine ont mis au jour. Des renseignements en général assez peu connus, ont permis à M. Maurice d'exposer les opinions et les vues de Confucius et de Zoroastre d'une façon propre à faire comprendre l'influence qu'ont exercée ces hommes dont le nom nous est parvenu à travers les âges, comme celui des plus grands sages du monde oriental, demeuré jusqu'à nos jours enveloppé d'un voile presque impénétrable.

Quant à la philosophie grecque et à la philosophie romaine, sur lesquelles des ouvrages importants ont été publiés en France et en Allemagne depuis la recrudescence des études sur l'histoire de la philosophie, il y a encore profit à lire l'ouvrage de M. Maurice. A vrai dire on se sent en présence d'une autre méthode d'investigation historique ; ce ne sont plus les procédés de généralisation, les formules abstraites de certains écrivains, ou la minutieuse et interminable critique de quelques autres, mais une recherche simple sans manquer pourtant de profondeur, une allure toute *bona fide*, où l'on serait tenté parfois de retrouver quelque chose de cet esprit pratique qu'on attribue aux Anglais. M. Maurice conduit son lecteur pas à pas pour ainsi dire, et le fait assister degrés par degrés aux évolutions et aux progrès de la pensée humaine; il s'applique à lui faire saisir nettement la différence des temps, des points de vue, des idées, et celle non moins grande des mots et des termes qu'emprunte le développement philosophique; ce travail de l'écrivain est surtout remarquable dans la philosophie grecque, où il n'est que trop facile de se laisser

Digitized by Google

aller à croire que les mêmes termes ont toujours eu la même valeur philosophique.

Sans doute on ne saurait prétendre que cet ouvrage puisse remplacer les travaux plus considérables dont l'histoire de la philosophie s'est enrichie depuis le commencement de ce siècle. Mais comme résumé précis, clair, d'une lecture facile et agréable, il a droit à une place honorable dans la littérature philosophique, et il est à souhaiter que l'écrivain anglais achève son œuvre en faisant paraître, comme il en annonce l'intention, trois traités subséquents, qui renfermeront la philosophie des six premiers siècles de l'ère chrétienne, la philosophie du moyen âge et la philosophie moderne.

J.-A. VERCHÈRE.

LA SOCIÉTÉ, ou entretiens philosophiques sur ses vrais principes, par M. l'abbé C. de Piétri. Paris, Aug. Durand, 1856; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50 c.

La forme de cet ouvrage est celle d'une discussion entre un missionnaire, un philosophe et un soldat. Ce dernier joue le rôle d'un auditeur attentif qui désire s'instruire, et ne prend la parole que pour demander des explications quand il n'a pas bien compris les arguments des deux adversaires. Le missionnaire expose les vérités de la religion dans leurs rapports avec l'organisation sociale ainsi qu'avec la nature et la destinée de l'âme humaine. Il combat d'une manière victorieuse toutes les objections du philosophe. Malheureusement celui-ci n'est pas bien fort. Comme il arrive toujours dans ces joutes supposées dont l'issue est déterminée d'avance, l'auteur se ménage un triomphe facile, et d'ailleurs, voulant se mettre à la portée du grand nombre, il ne peut pas approfondir beaucoup son sujet. Le but de son travail serait manqué s'il entrait dans des considérations d'un ordre tel que pour le suivre il fallut autre chose que du bon sens et de l'attention. Ses enseignements brillent en général par la logique et la clarté; il réfute habilement les erreurs du matérialisme, fait toucher au doigt le néant des utopies socialistes, montre que la doctrine chrétienne répond à tous les besoins intellectuels et moraux de l'homme et qu'elle seule offre les principes d'une liberté sage et féconde; mais il ne peut qu'effleurer ces immenses problèmes, et c'est plutôt l'incrédulité que la philosophie dont il combat l'argumentation.

Les principaux points traités dans ses entretiens sont : l'existence et

Digitized by Google

les attributs de Dieu, l'immortalité de l'âme, la divinité de Jésus-Christ, la fraternité, l'égalité, le suffrage universel, le droit de propriété, l'instruction publique, etc M. l'abbé Piétri aborde ces hautes questions avec franchise et simplicité. Il fait preuve d'un esprit vraiment libéral; ses vues sont larges, tolérantes, toujours empreintes de bienveillance.

LE VÉRITABLE CONSEILLER EN AFFAIRES, manuel de la législation théorique et pratique pour faire ses affaires soi-même, etc., par un ancien notaire; revu et augmenté par Eugène Pick. Paris, Eug. Pick, 1855; 1 fort vol. in-12: 4 fr.

Ce livre, destiné à populariser la connaissance des lois, en mettant chacun à même de se rendre bien compte de ses droits et de les faire respecter, est divisé en cinq parties où se trouvent exposées, avec beaucoup de clarté, les questions légales les plus importantes pour la conduite de la vie. C'est un cours pratique de droit civil, commercial, pénal et administratif à l'usage de toutes les classes de la société. L'auteur entre dans de nombreux détails, n'omet aucun des cas qui peuvent se présenter, et donne des modèles fort utiles pour la rédaction des différents actes qu'on est appelé le plus ordinairement à faire. Actes de naissance, de mariage, de décès, comptes de tutelle, testament, actes de vente, d'échange ou de dépôt, locations, quittances, procurations, lettres de voiture, lettres de change, pétition ou requête, on y trouve toutes les formules désirables, avec des directions propres à guider ceux qui veulent faire leurs affaires eux-mêmes. Ce qui concerne les droits politiques, les contributions, le droit rural, la pêche, la chasse, le drainage, les sociétés de secours mutuels, le crédit foncier, les contrats d'apprentissage, tient aussi sa place dans ce manuel, plus complet qu'aucun de ceux du même genre qu'on possédait déjà. Il se termine par un résumé des règles de procédure devant les divers tribunaux, accompagné des tarifs, soit d'enregistrement, soit des officiers ministériels qui exercent près de ces juridictions. Enfin, l'éditeur y a joint un barême universel approprié à toutes les professions et à toutes les industries, donnant avec la plus grande simplicité tous les résultats désirables en arithmétique: multiplications, divisions, fractions, règles de trois, comptes d'intérêt, toisé, cubage, conversion de mesures anciennes en nouvelles, etc. etc.

Digitized by Google

DE L'ASSISTANCE ET DE L'EXTINCTION DE LA MENDICITÉ, par M. A. de Magnitot. Paris, 1856 ; 1 vol. in-8° : 6 fr.

Ce volume renferme un exposé très-clair et bien fait des diverses questions relatives à la charité publique. On voit que l'auteur les a sérieusement étudiées. Ce n'est pas un théoricien utopiste qui prétende avoir découvert quelque moyen de faire disparaître la misère et d'assurer le bien-être universel. Après s'être enquis avec beaucoup de soin des causes et de l'étendue actuelle du paupérisme, puis des ressources sur lesquelles on peut compter pour l'assistance, il propose tout simplement d'interdire la mendicité comme un délit passible de certaines peines. Le remède n'est peut-être pas nouveau, mais il est efficace pourvu qu'on l'applique résolûment. Dans tout pays où l'autorité possède les moyens de se faire obéir, un administrateur qui veut peut exécuter des réformes semblables. L'exemple de M. de Magnitot le prouve. Il a réussi par son zèle intelligent et actif à débarrasser le département de la Nièvre du fléau de la mendicité. En sa qualité de préfet il avait à sa disposition les éléments de force nécessaires pour assurer le succès de cette tentative ; mais en même temps, plein de sollicitude pour le sort des pauvres honnêtes, il s'est occupé d'abord d'imprimer une impulsion féconde à la charité privée. De cette manière les mesures répressives ne pouvaient frapper que les mendiants de profession, misérable engeance contre laquelle il est bien évident que la société a droit de sévir avec rigueur, car ce sont des parasites qui vivent à ses dépens, des ennemis toujours prêt à lui faire le plus de mal possible. M. de Magnitot a parfaitement raison de combattre sur ce point les scrupules d'une philanthropie exagérée ou d'une fausse application du principe de la charité chrétienne. La bienfaisance éclairée, prudente, qui n'agit pas à l'aventure, est infiniment préférable à l'aumône faite sans discernement, et dont le résultat le plus ordinaire est d'encourager la paresse et le vice. A cette espèce d'impôt forcé que prélèvent les mendiants, on substitue ainsi une souscription volontaire, qui sans exiger de plus grands sacrifices permet de faire un bien beaucoup plus réel. Son produit, administré par des hommes honorables, soulage les infortunes vraiment dignes de sympathie et ne risque pas d'être la proie de la ruse et de l'audace. Aussi les efforts de M. de Magnitot ont-ils fini par obtenir l'approbation générale. Ses nobles efforts sont parvenu à grouper dans une association féconde les nombreuses res-

Digitized by Google

sources jusque-là dilapidées par l'aumône. Il a su très-habilement user de son influence pour donner l'élan à la charité privée, sans faire intervenir l'Etat, dont l'unique rôle doit être de faire exécuter la loi qui interdit le vagabondage et la mendicité. On trouvera dans son livre d'excellentes directions propres à servir de modèles aux autres départements de la France, et même en général à tous les pays qui jouissent d'une organisation forte et bien réglée. Les résultats obtenus par le préfet de la Nièvre montrent que l'extinction de la mendicité n'est pas un problème insoluble, pourvu qu'on agisse avec vigueur et persévérance. Mais tous les régimes ne se prêtent pas de même à l'exécution de semblables mesures, et dans les Etats où le préjugé démocratique entrave sans cesse l'action du pouvoir, il serait absolument impossible de mettre en pratique les excellentes vues de M. de Magnitot.

HISTOIRE DES BIENS COMMUNAUX EN FRANCE, depuis leur origine jusqu'à la fin du treizième siècle, par A. Rivière, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Aug. Durand, 1856; 1 vol. in-8°.

Ce travail dénote une érudition remarquable. L'auteur à dû se livrer à des recherches laborieuses et patientes pour parvenir à trouver un fil conducteur au milieu du chaos que présentent les chartes du moyen âge. C'est la législation romaine qui lui paraît la source à laquelle il faut aller demander l'origine de la commune et des biens communaux. Rome avait si profondément imprimé son cachet sur tous les pays soumis à sa domination, que ni la chute de l'empire, ni l'invasion des Barbares, ni le triomphe du christianisme ne purent l'effacer. Le municipe romain subit sans doute bien des altérations, mais il ne disparut jamais entièrement. Ce fut autour de ses débris que, sous le régime féodal, les classes opprimées se rallièrent ; et plus tard le souvenir de la liberté romaine contribua puissamment au réveil de l'esprit communal. En cela, comme pour la langue, on peut constater le triomphe de la civilisation plus avancée du peuple vaincu. Les éléments de la commune romaine subsistèrent malgré l'envahissement de tant de coutumes diverses et finirent par l'emporter. En général ceux des empereurs barbares qui s'occupèrent quelque peu d'organisation administrative choisirent de préférence les principes que Rome avait introduits dans toutes ses colonies. M. Ri-

Digitized by Google

vière s'est attaché surtout à faire ressortir cette filiation à travers les vicissitudes diverses des treize premiers siècles de notre ère. Dans sa première partie, il expose rapidement le droit et la constitution du municipe ou de la commune romaine, en indiquant les phases diverses et les transformations du régime municipal, principalement en ce qui concerne la composition et l'administration des biens municipaux. Il présente ensuite, avec toute la clarté possible en une matière si compliquée, l'histoire de la période qui s'étend depuis l'invasion des Barbares jusqu'à l'affranchissement de la commune. Enfin sa troisième et dernière partie est consacrée aux modifications apportées, par ce réveil de la liberté romaine, dans le régime des biens communaux.

LE DROIT COMMERCIAL expliqué et mis à la portée de tout le monde, suivi du nouveau tarif des protêts mis en regard de l'ancien, par Eug. de Bazincourt. Paris, librairie napoléonienne, 1855; in-12: 50 c.

Ce résumé très-bref, mais clair, bien fait, nous semble pouvoir contribuer à répandre des notions d'une utilité incontestable. L'ignorance en matière de droit commercial est une des principales causes de la mauvaise gestion des affaires et des fâcheuses conséquences qui en résultent trop souvent. La plupart des petits négociants surtout n'ont jamais ouvert le code, et le regardent comme une espèce de grimoire dans lequel les gens de loi seuls peuvent lire. De là beaucoup d'erreurs, de négligences, de conventions mal faites, de comptes embrouillés, qui engendrent d'innombrables procès. Rien n'est pourtant plus facile que de se rendre compte des points essentiels de cette législation; il suffit pour cela qu'on vous les traduise en langage ordinaire et qu'on en montre l'effet dans la pratique. C'est ce que M. de Bazincourt a très-heureusement entrepris. Son opuscule contient dans une vingtaine de pages tout ce qu'il est nécessaire de savoir touchant les obligations imposées aux commerçants ainsi que les règles qu'ils doivent suivre dans leurs rapports habituels. Ce commentaire est fort abrégé sans doute, mais suffisant pour le plus grand nombre. S'il n'explique pas d'une manière complète toutes les dispositions du code, on pourra du moins y puiser une idée bien nette des éléments du droit commercial.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

PHYSIOLOGIE HYGIÉNIQUE pour se bien nourrir avec peu de nourriture, bien se désaltérer en buvant peu et pour éviter l'indigestion en cas de surabondance, par Lutterbach. Paris, Lacroix-Comon, 1856; in-12 : 50 cent.

Se bien nourrir en ne mangeant guère et se bien désaltérer en buvant à peine, voilà certes un beau secret, surtout aujourd'hui que le renchérissement des denrées met tant de gens à la gêne. Que votre bourse soit bien ou mal garnie, peu importe, M. Lutterbach vous enseigne à satisfaire votre appétit sans dépenser grand'chose, et non-seulement votre estomac s'en accommodera volontiers, mais encore vous goûterez les jouissances gastronomiques les plus exquises. Une légère tranche de rôti sur un modeste plat de haricots, auquel vous ajouterez quelques petits morceaux de pain, tel est l'ordinaire dont vous ne vous lasserez jamais, grâce aux exercices hygiéniques qui vous y feront trouver chaque jour de nouveaux charmes. Quant à la boisson, elle devient presque superflue, la soif ne sera bientôt plus qu'un absurde préjugé. Un tour de langue suffit pour provoquer la salive que vient rafraîchir l'haleine dirigée d'une certaine façon, et la moindre goutte d'eau pure vous paraîtra plus délicieuse que les meilleurs vins. Après ce repas si frugal pas n'est besoin de dessert, le *roulis*, la *galope* et la *scie* en tiennent lieu, facilitant la circulation de la matière nutritive dans tout le corps et procurant de plus un bien-être délicieux. Aux raffinements de l'art culinaire, M. Lutterbach substitue la gymnastique. C'est moins coûteux, et les pauvres comme les riches peuvent goûter les bienfaits d'un pareil assaisonnement. Pour la bagatelle de cinquante centimes ils se procureront le livret où se trouvent expliqués ces exercices aussi faciles que merveilleux, qui doublent la force vitale, stimulent les facultés digestives et procurent l'harmonieux accord des sensations mieux que ne le saurait faire toute la science d'un Vatel ou d'un Carême. Peut-être n'aimez-vous pas les haricots, ou bien êtes-vous dans le cas de M. Prudhomme s'écriant : « Diable de choux, je les aime, j'en mange et puis... va te promener. » Eh bien ! alors, la recette de M. Lutterbach n'en sera que meilleure pour vous. Elle est souveraine contre les rébellions de l'estomac, elle dompte ses emportements comme elle triomphe de son apathie, elle le rend docile et le force à subir sans inconvénient un bon dîner très-copieux, aussi bien qu'à se régaler parfaitement du

Digitized by Google

plus maigre repas. C'est une véritable panacée universelle. Plus de goutte, plus d'indigestion, plus de maux de tête ni de dents, les plaisirs de la table sont mis à la portée de tous, l'égalité de la nourriture et des jouissances de la gastronomie est proclamée. Avez-vous faim ! Prenez les haricots. Avez-vous soif? Exécutez la *respiration linguale*; puis en avant le roulis, la galope et la scie. Infidèles au système, vous seriez-vous par hasard permis un excès? Recourez encore à la galope, à la scie, au roulis, et vous verrez merveille. Tel est du moins le résultat que nous annonce comme infaillible l'auteur qui s'intitule *professeur de médecine naturelle spontanée*.

STATISTIQUE DE L'INDUSTRIE DE LA FRANCE, par M. A. Moreau de Jonnès. Paris, 1856 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Il n'y a pas beaucoup d'années que l'on commence à pouvoir se rendre compte, par des chiffres certains, de la marche du mouvement industriel. C'est seulement vers la fin du siècle dernier que parut en France le premier essai d'un travail de ce genre; mais en l'absence de données suffisantes il était impossible alors d'arriver à des résultats bien positifs, et l'on était réduit à se contenter de déductions plus ou moins judicieuses, qui n'offraient qu'une idée fort incomplète et souvent inexacte de l'état réel de l'industrie. La nécessité de recueillir avant tout de nombreux faits, bien constatés, fut comprise du gouvernement impérial qui, en 1804, institua la statistique de la France, en chargeant les préfets de présider aux recherches. Cette sage mesure, exécutée avec intelligence, devait fournir bientôt une masse de documents précieux. Malheureusement, au lieu d'adopter une méthode uniforme, qui eût permis d'arriver à des notions générales, on laissa chaque département procéder à sa manière. D'ailleurs tous les préfets n'y apportèrent pas le même zèle, et quoique l'on parvînt sans doute à recueillir un nombre considérable de données inconnues jusque-là, l'ensemble du travail ne répondit pas aux intentions de celui qui l'avait ordonné. Pendant les quinze années qui suivirent la Restauration, la statistique fut à peu près abandonnée, grâce à son origine impériale qui la rendait suspecte. Mais rétablie en 1831, sur de nouvelles bases mieux entendues, ses recherches sont devenues dès lors beaucoup plus actives et plus fécondes. C'est dans ce riche répertoire de documents officiels que M. Moreau de Jonnès a puisé les matériaux de-

Digitized by Google

son livre. Il s'est donné la tâche d'en faire un résumé clair et méthodique, de présenter les chiffres réels qui peignent l'état présent des différentes branches de l'industrie française et de mettre en évidence autant que possible, par des tableaux comparatifs, le rapide essor qu'elles ont pris dans les quarante dernières années. « Le travail suivant, dit-il dans sa préface, n'est point, quant aux chiffres qu'il renferme, une compilation d'ouvrages imprimés. Il est formé de données numériques officielles, originales, manuscrites, recueillies aux sources primitives par l'autorité du gouvernement, et élaborées par nos soins personnels et sous notre direction, pour servir à la continuation de la statistique de la France. Ses principales parties sont : 1° La statistique des lainages ; 2° des cotons ; 3° des soieries ; 4° des tissus de lin et de chanvre ; 5° des fers de toute sorte ; 6° des autres produits minéraux, végétaux et animaux ; suivie d'un sommaire général récapitulant les données numériques essentielles, et exposant leurs résultats économiques principaux. » Un chapitre sur l'Exposition universelle de l'industrie à Paris termine ce volume, dans lequel on trouvera des vues intéressantes et des considérations d'un ordre élevé, ainsi qu'une foule de détails curieux tout à fait propres à captiver les lecteurs. C'est rendre à la statisque un éminent service que de la dépouiller ainsi de la sécheresse et de l'aridité qui déparent trop souvent ses utiles recherches.

Digitized by Google

JUILLET 1856.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
DE GENÈVE.

LETTRES ÉCRITES
DE BELGIQUE, DE FRANCE ET D'ANGLETERRE
PENDANT L'ÉTÉ DE 1854

Par V.-A. HUBER.

(Reise-Briefe aus Belgien, Frankreich und England, im Sommer 1854.)

Voici un livre que personne sans doute ne s'avisera de traduire en français, et qui trouvera, en deçà du Rhin, bien peu de lecteurs assez forts dans la langue allemande et assez disposés à la patience et aux efforts d'attention pour le lire jusqu'au bout. Il en vaut la peine cependant, et nous déplorons que l'auteur ait revêtu ses pensées d'un langage aussi foncièrement germanique. Nous n'avons pas, du reste, le plus petit reproche à lui faire; il écrit comme bien des grands maîtres de sa nation; il est de l'école de Jean-Paul Richter et de Herder. Si d'autres auteurs non moins célèbres ont écrit d'un style plus gaulois, ce n'est pas à nous qu'il appartient de leur décerner la palme et de prononcer entre les deux écoles. Allons donc au fond des choses sans nous arrêter plus longtemps à la forme.

Le fond des choses, dans le livre de M. Huber, c'est une idée philanthropique, dont il est exclusivement préoccupé, en vue de laquelle il voyage, et à laquelle il rapporte directement ou indirectement tout ce que ses voyages lui permettent d'ob-

Digitized by Google

server. Cette idée..... mais nous devons auparavant faire connaître l'homme, autant du moins que nous le connaissons nous-même.

M. Huber est un ancien professeur de l'université de Berlin. Nous ignorons ce qu'il y enseignait; mais il est évident qu'on ne devient guère professeur dans une telle université sans posséder un mérite scientifique plus ou moins saillant. M. Huber est surtout, et ce qui vaut encore mieux, un chrétien zélé, sincère, et en même temps libéral. Quoique protestant, il rend hautement justice à l'esprit et aux œuvres du catholicisme, toutes les fois que ces œuvres et cet esprit lui paraissent inspirés par un vrai christianisme.

En politique, M. Huber est conservateur, mais conservateur un peu à la manière de Joseph de Maistre, autant du moins que cette manière est compatible avec les principes du protestantisme. Son opinion se trouve résumée dans ces paroles du czar Nicolas, qu'il cite avec enthousiasme: « Je conçois la « république; je conçois la monarchie absolue; mais je ne « conçois pas la monarchie constitutionnelle; c'est le gouver- « nement du mensonge, de la fraude et de la corruption. »

Ce qui distingue éminemment cet auteur parmi les hommes de son parti, ce qui fait de lui un adversaire ardent, passionné, souvent cruel, du conservatisme doctrinaire et parlementaire, un ennemi acharné de la bureaucratie et de l'esprit bureaucratique, c'est l'importance qu'il attache aux questions sociales et la supériorité qu'il leur accorde sur les questions politiques. Il a peu de confiance dans les formes politiques et dans l'action gouvernementale pour préserver la société de dissolution ou de décadence, ou pour guérir les maux partiels dont elle souffre alors même qu'elle progresse et qu'elle se perfectionne. A ces infirmités et à ces maladies du corps social, c'est l'action sociale, l'action de la société sur elle-même qu'il voudrait opposer; il voudrait que les intelligences puissantes, les volontés droites et fortes que la société possède s'appliquassent

Digitized by Google

à étudier le mal, à en découvrir les causes tant médiates qu'immédiates et à mettre en œuvre les moyens matériels et moraux par lesquels ce mal doit être combattu. Il s'irrite de la répugnance inintelligente ou dédaigneuse que manifestent les conservateurs politiques de toutes les nuances pour des réformes sociales dont l'urgence est, suivant lui, démontrée, et dont la direction, faute d'être assumée par eux, tombera entre les mains de leurs adversaires, entre les mains d'un parti qui s'en servira pour désorganiser et pour détruire ce qu'il y a dans l'ordre social de plus essentiel, de plus précieux, de plus digne d'être conservé.

M. Huber ne s'en est pas tenu à ces généralités et à ces critiques; il a étudié les besoins de son époque; il a sondé les plaies du paupérisme, de la corruption morale, de l'indifférence religieuse, de l'esprit révolutionnaire; il a consulté les *signes des temps*, c'est-à-dire les indications qui résultent de l'action spontanée et en quelque sorte instinctive des classes les plus nombreuses de la société, et il est ainsi arrivé à une conclusion, qu'il appelle lui-même en plaisantant son idée fixe, savoir: que le moyen de salut des sociétés modernes, le germe de leur développement et de leur perfectionnement ultérieur, se trouvera dans l'association, dans le groupement des éléments divers dont elles se composent, dans l'association, volontaire sans doute, mais en même temps patronée, dirigée, contrôlée; dans l'association, enfin, organisée à la fois en vue des intérêts matériels et des intérêts moraux de l'humanité.

Ceux de nos lecteurs qui connaissent l'ouvrage que nous avons publié il y a trois ans sous le titre d'*Études sur la misère*, ou les articles que nous avions insérés sur le même sujet dans ce journal dès l'année 1846, remarqueront, sans doute, combien l'idée fixe de M. Huber ressemble à celle que les articles et l'ouvrage dont il s'agit avaient pour but d'exposer et de développer. Nous l'a-t-il empruntée et nos travaux lui ont-ils servi à former sa conviction? Nous ne le pensons pas. Le zèle ardent

Digitized by Google

avec lequel il soutient sa thèse et en poursuit la réalisation n'est pas dans les allures de l'homme qui exploite les idées d'autrui. Et puis, si le principe, d'ailleurs très-anciennement connu, du patronage était arrivé par nous à M. Huber, il l'aurait accepté dans toute l'étendue que nous lui avons donnée; il ne l'aurait pas restreint à l'association volontaire, c'est-à-dire à une seule des nombreuses formes sous lesquelles nous avons montré que l'application en serait possible. Notre idée comprend la sienne, comme le genre comprend l'espèce. En analysant le patronage, nous sommes arrivés à reconnaître que l'action de l'homme sur l'homme, qui constitue l'essence de ce rapport idéal, peut être réalisée dans tous les rapports de fait que présente l'organisation sociale actuelle; M. Huber ne cherche cette réalisation que dans le groupe organique de la grande industrie, combiné de diverses manières avec l'association volontaire des éléments qui le composent.

Nous prions le lecteur de ne pas attribuer à un vain sentiment de gloriole le soin que nous prenons de constater soit l'antériorité de notre idée, soit le caractère de généralité qui la distingue de celle de M. Huber. Nous n'y tenons que dans l'intérêt de l'idée elle-même. Il nous paraît que la valeur de cette idée s'accroît singulièrement par cette rencontre fortuite de deux esprits qui n'ont eu aucune communication directe ni indirecte l'un avec l'autre, et dont les conceptions diffèrent en étendue, tout en se rattachant à un même principe.

Du reste, le mérite d'une conception plus large, si mérite il y a, est bien peu de chose en comparaison de tout ce qu'a entrepris notre auteur pour propager son idée, pour étudier et constater les essais d'application qui en ont été faits, pour provoquer et tenter lui-même de semblables essais. Il y a entre nous et M. Huber toute la distance qui sépare un simple théoricien d'un apôtre.

« Apostolat inopportun ! — Diront beaucoup de gens parmi ceux qui jouissent le plus largement des biens de ce monde. —

Digitized by Google

Vos théories sont jugées, et avec elles toutes les applications qu'on pourrait en faire. Laissez la richesse s'accroître et se distribuer selon les lois immuables de la science économique, et persuadez, si vous pouvez, aux travailleurs de ne pas multiplier dans une progression plus rapide que celle de l'accroissement du fonds d'entretien destiné à payer le travail. Toute la question est là, et vos utopies de patronage et d'association ne la déplaceront pas ; elles ne feront que nourrir des espérances fallacieuses et fomenter des idées subversives parmi la classe des salariés. Ne les avons-nous pas expérimentées, ces utopies? Et à quoi ont-elles abouti, si ce n'est à des banqueroutes ou à des essais plus ou moins scandaleux de socialisme? La société actuelle est revenue de tout cela ; elle est rentrée dans les allures normales qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Contre ceux qui voudront désormais l'en détourner, c'est de lois répressives et de gouvernements forts qu'elle a besoin, non d'idées humanitaires et de chimériques réformes. Ses lois ont d'ailleurs rendu l'instruction et la fortune accessibles à tout le monde. S'il y a encore des malheureux qui n'y atteignent jamais, c'est en partie la faute de leur imprévoyance, en partie celle d'imperfections ou d'éventualités inhérentes aux choses humaines et auxquelles nous ne pouvons rien.»

Tel est le langage que nous avons entendu tenir à maint homme grave; et combien d'autres adoptent pleinement cette manière de voir, sans savoir ou sans vouloir l'exprimer! De telles pensées remplissent tous les esprits de la classe aisée ; elles respirent dans toutes ses paroles, elles font une partie intégrante, essentielle, de ces allures soi-disant normales dans lesquelles la société est rentrée. Allures fatales, plutôt que normales; allures de fausse sécurité, que M. Hubert compare, non sans raison, à cette illusion que se fait l'autruche, lorsque, mettant sa tête derrière un arbre, elle se croit à l'abri du danger parce qu'elle ne le voit plus.

Est-ce bien nous qui avons vu, il y a moins de huit ans,

Digitized by Google

régner d'un bout de l'Europe à l'autre tant l'alarmes, tant de préoccupations à l'endroit des questions sociales? Ou bien, l'aurions-nous rêvé? Non ; si notre mémoire peut se tromper, si les faits que nous avons vus et les paroles que nous avons entendues n'ont pas laissé de traces, les écrits sont restés ; et il en pleuvait alors, dans lesquels on proclamait hautement la nécessité de donner, à ce qu'on appelait le problème social, une solution satisfaisante ; écrits non de socialistes, non de prolétaires, mais de conservateurs pur sang, voire même d'économistes [1].

Est-ce que par hasard, depuis lors, cette solution satisfaisante aurait été découverte et appliquée? Est-ce que les intérêts qui la rendaient urgente n'existeraient plus? Ou bien, les idées dangereuses que ces intérêts faisaient germer dans les têtes sont-elles abandonnées, mises en oubli, jetées au rebut par ceux qui s'en pénétraient et s'en passionnaient jadis? La condition du prolétariat, par exemple, a-t-elle subi le moindre changement? ou bien les doctrines démocratiques ont-elles reculé d'un seul pas?

[1] Qu'on veuille bien se rappeler seulement ce que disait, en 1849, J.-S. Mill, le plus savant et le plus classique des économistes anglais actuels, dans la deuxième édition de son ouvrage. Les paragraphes suivants ont été maintenus dans la troisième édition, publiée en 1852 :

« Le socialisme est devenu, désormais et irrévocablement, un des éléments essentiels de la politique intérieure des Etats européens. Les questions qu'il a soulevées ne seront évidemment pas résolues ni mises en oubli par cela seul qu'on les empêchera de se produire ; elles ne le seront qu'autant qu'on réalisera de plus en plus le but que le socialisme se proposait et qu'on mettra en œuvre, autant que cela est possible, les moyens qu'il indiquait. »

« Je ne conçois pas qu'on puisse, lorsqu'on réfléchit un peu sur la situation et les tendances de la société moderne, se persuader que le grand nombre se résignera encore longtemps à fendre du bois et à porter de l'eau pour le petit nombre ; je ne conçois pas qu'on puisse mettre en doute que les hommes, formant ce grand nombre, ne soient de moins en moins disposés à accepter le rôle de travailleurs subordonnés et dépendants. »

Digitized by Google

Tout ce qu'on voit, et ceci n'est pas nouveau, c'est que la force tranche beaucoup de questions, impose silence à beaucoup d'intérêts, arrête la manifestation de beaucoup d'idées. Appliquerons-nous à ce cas les paroles du poëte :

Vis consilii expers
Mole ruit sua?

Non ; nous dirons plutôt avec M. Huber que cette force, dont on fait abus, c'est l'arbre derrière lequel les sociétés cachent leur tête, c'est-à-dire leur gouvernement, s'imaginant, parce qu'elles ne voient plus leurs adversaires, que ceux-ci ont de même cessé de les voir et qu'elles n'ont plus rien à redouter de leurs attaques.

Parmi les scènes dont nous avons été témoin à Paris, en 1848, il en est une qui nous a particulièrement impressionné et dont le souvenir ne sortira jamais de notre mémoire. C'était à une séance du club *de la Société républicaine centrale.*

Ce club tenait ses séances dans la grande salle des concerts du Conservatoire de musique, salle arrangée comme un théâtre, avec trois rangs de loges, un parterre et une scène. Sur la scène se plaçaient les membres du bureau et les orateurs ; le parterre était occupé par les membres du club, presque tous ouvriers et vêtus de blouses ; les loges étaient garnies d'un public appartenant à la bourgeoisie, et dans lequel figuraient bon nombre de dames et de messieurs en toilettes élégantes, qui, étant privés de leurs spectacles ordinaires, se donnaient chaque soir l'étrange passe-temps d'écouter les injures et les menaces que leur adressait le peuple souverain, à eux, les parias de la nouvelle république.

Après une première délibération, qui avait duré trois quarts d'heure, un homme, qui avait l'air d'un chiffonnier ou d'un porteur d'eau, fit un long discours pour se plaindre d'avoir été baffoué, en sa qualité de communiste, dans l'assemblée préparatoire de *la* (*sic!*) quatrième arrondissement.

Ses fautes de langage et ses excentricités provoquaient de tels

Digitized by Google

éclats de rire de la part du public ganté, que nous pressentions un orage, et nous ne nous trompions pas. Aussitôt que le communiste eut cessé de parler, un ouvrier en blouse, jeune, grand, au regard fier et provocateur, monta sur la scène, et se tournant vers les loges avec un geste menaçant :

« Je prends la parole, dit-il, pour demander l'explication de ces rires indécents qu'a excité le discours d'un simple ouvrier. Si nous ne sommes pas orateurs, à qui la faute, si ce n'est à vous, aristocrates égoïstes, qui nous avez toujours tenu dans l'ignorance pour nous exploiter à votre aise et vous enrichir à nos dépens? Vous oubliez ce que nous sommes? Eh bien, nous n'oublierons pas, nous, ce que vous êtes, et, croyez-moi, vous ne rirez pas toujours de ce que diront et feront ces simples ouvriers qui sont maintenant vos maîtres ! »

Un tonnerre d'applaudissements couvrit les derniers mots de cette apostrophe, et à dater de ce moment le public des premières loges devint muet. L'autruche à cette époque était en plein désert, n'ayant pas autour d'elle le plus petit arbuste, le moindre pan de mur, derrière lequel sa tête pût se cacher.

Si nous avions été autre chose, pour tout le public présent, qu'un obscur étranger, nous aurions cédé alors au mouvement d'indignation qui nous poussait à prendre la parole et à faire justice de ces stupides accusations et de ces insolentes menaces. Aujourd'hui, nous voudrions secouer ces gens qui, oubliant, parce qu'on ne les menace plus, les résolutions qu'ils ont prises aussi bien que les vérités qu'ils ont reconnues sous l'empire de la peur, se débarrassent de toutes les questions sociales en répétant, d'un air profond, qu'*il n'y a rien à faire*.

Qu'il n'y ait rien à faire par l'Etat, celui qui écrit ces lignes l'a dit depuis longtemps, il l'a dit un des premiers, à une époque où tout le monde pensait ou se donnait l'air de penser le contraire.

L'Etat doit nous garantir à tous le degré de sécurité dont nous avons besoin pour le développement et l'exercice de nos

Digitized by Google

facultés dans la sphère de liberté extérieure qui nous est assignée. Mais les limites qui circonscrivent pour chacun de nous cette sphère de liberté extérieure, ce n'est point l'Etat qui les a posées, et il ne pourrait les déplacer de son chef, par une loi, sans produire infiniment plus de mal que de bien. Si donc ces sphères sont devenues trop inégales, si le plus grand nombre d'entre elles se trouvent tellement comprimées que la force d'expansion et l'élasticité dont elles sont douées menacent de comprimer à leur tour, d'écraser peut-être celles du petit nombre, puis de faire éclater l'écorce qui les enveloppe toutes, c'est-à-dire l'Etat lui-même, c'est aux membres de la classe comprimante qu'il appartient et qu'il incombe de rétablir l'équilibre en sacrifiant une partie de leur liberté extérieure au profit de la classe comprimée. La loi pourra intervenir plus tard pour consacrer, comme rapports de droit, des rapports de fait qui se seront établis volontairement et qui auront pris racine dans les mœurs. Jusque-là, il n'y a rien à faire que pour les individus, rien à espérer que d'une action spontanée des membres de la société, rien au moins qui soit vraiment salutaire et qui ait chance de durer longtemps. Telle est notre intime conviction, et voilà pourquoi nous partageons entièrement l'opinion de M. Huber sur l'inanité actuelle des questions politiques, sur le peu de profit qu'il y a lieu d'attendre aujourd'hui d'une application plus ou moins correcte des théories constitutionnelles.

Mais qu'il y ait réellement quelque chose à faire par la classe la plus instruite et la plus aisée de la société, c'est ce que nous avons toujours soutenu et ce qui nous paraît moins douteux que jamais depuis que nous avons lu attentivement les intéressantes lettres dont nous allons essayer de rendre compte à nos lecteurs.

Après avoir visité, en Belgique, les *Ecoles agricoles de réforme* de Bernhem et de Ruysselede, et la *ferme hospice* de Sleydinghe, notre auteur arrive à Paris, où il était impatient de constater et d'étudier par ses propres yeux les essais d'asso-

Digitized by Google

ciations volontaires qui avaient été faits par les ouvriers de diverses industries, et où les *cités ouvrières* attirent aussi quelques instants son attention, notamment la cité *Napoléon*, bâtie dans la rue Rochechouart, et qui doit être aujourd'hui en pleine activité.

La cité Napoléon, M. Huber le reconnaît expressément, n'a été jusqu'à présent qu'une assez mauvaise spéculation au point de vue financier; mais cela tient à des circonstances accidentelles et non au principe même de l'institution. Ce qui serait plus grave à nos yeux, c'est le reproche qu'il lui fait d'être construite et distribuée comme une caserne. C'est un vaste bâtiment de trois étages, ayant à l'intérieur de grandes cours et des galeries, sur lesquelles ouvrent de petits appartements de deux à quatre pièces. Cette disposition facilite sans doute le contrôle qu'exerce, que doit nécessairement exercer une autorité quelconque, publique ou privée, sur l'intérieur de la cité, sur les mœurs et le genre de vie des 179 familles qui l'habitent; mais elle a l'inconvénient de rendre ce contrôle plus manifeste, plus sensible, dès lors plus gênant pour ceux qui en sont l'objet, plus propre à entretenir, chez la classe qu'on se propose d'attirer dans les cités ouvrières, une défiance qui l'en éloignera et qui n'est déjà que trop générale.

Les cités ouvrières ont d'ailleurs, selon nous, un vice capital, inhérent à leur principe, et que la forme extérieure dont il s'agit rend plus saillant et plus dangereux; ce vice consiste dans l'agglomération locale d'une population homogène.

Agglomérer les prolétaires, c'est les soustraire au contrôle qu'exercerait sur eux l'opinion des autres classes de la société s'ils demeuraient mêlés parmi elles; c'est annuler pour eux la sanction morale, ce verdict général de l'opinion, qui a sa première source, il est vrai, dans les consciences individuelles, mais qui ne se formule qu'après avoir subi l'influence des réflexions, des expériences et des lumières collectives de la société.

Digitized by Google

L'agglomération des prolétaires est un des résultats les plus fâcheux de la fabrication en grand ; là, cependant, le mal peut recevoir son remède, parce que l'agglomération ne se borne pas à rapprocher les ouvriers les uns des autres ; elle les groupe autour d'un supérieur, d'un patron, auquel sa position fournit les moyens d'exercer une action puissante sur le moral, sur les sentiments et les idées de ce peuple d'ouvriers qui l'entoure. Rien de semblable ne se rencontre dans les cités ouvrières. Ce sont des propriétés de rapport, gérées par des comptables qui n'ont de relations personnelles avec les locataires que pour recevoir les loyers, tandis que les propriétaires n'ont de relations qu'avec leurs gérants. C'est un groupe sans chef, sans direction, sans gouvernement, ou gouverné dans l'intérêt seul de la spéculation, pour le maintien d'un certain ordre extérieur, d'une certaine police, d'une certaine décence, d'une certaine régularité, que l'on regarde comme favorables au succès de l'entreprise.

Ceux qui connaissent les us et coutumes de Paris auront déjà deviné que le chef, le souverain de la cité Napoléon n'est autre que.... son concierge. C'est M. Gérard, un ancien militaire, que notre auteur, tout en vantant les qualités qui font de cet homme un excellent.... concierge, reconnaît absolument incapable d'imprimer une direction meilleure aux sentiments et aux idées de l'un quelconque des 500 individus qui sont soumis à sa surveillance.

Du reste, nous reconnaissons, avec M. Huber, l'influence heureuse que peuvent exercer des logements salubres, commodes, bien éclairés, bien aérés, sur les mœurs domestiques et la conduite extérieure de la classe ouvrière. Si l'on peut combiner cette amélioration matérielle avec un arrangement qui dissimule autant que possible le fait de l'agglomération, au lieu de le rendre plus saillant, surtout avec un patronage proprement dit, c'est-à-dire avec une direction morale efficace et permanente ; si l'on peut ajouter à ces avantages celui de la possibilité of-

Digitized by Google

ferte aux ouvriers de s'élever à une position indépendante en acquérant la propriété des demeures qu'ils habitent, la cité ouvrière ainsi organisée deviendra, sans contredit, une des œuvres les plus utiles que puisse accomplir la philanthropie, un des moyens les plus puissants que puisse employer la société pour agir sur elle-même et pour arrêter le développement de certaines infirmités qui paraissent inséparables du progrès de la civilisation.

C'est dans cet esprit et d'après ces idées qu'a été organisée la cité ouvrière de Mulhouse, sur laquelle notre auteur entre dans beaucoup de détails, et qu'il regarde, avec raison, comme très-supérieure à toutes celles de la capitale, ou plutôt qu'il regarderait comme supérieure si elle arrivait à réaliser entièrement le programme des fondateurs, car elle n'était à l'époque de sa visite ni matériellement achevée, ni complétement organisée.

Les demeures de la cité de Mulhouse forment autant de corps de logis distincts, ayant chacun leur jardin à part et s'alignant sur deux rues principales coupées par une demi-douzaine de rues transversales, dans une situation agréable et salubre aux portes de la ville. La valeur de ces maisons varie entre 1850 et 3000 francs. Les ouvriers qui s'annoncent de prime abord comme acquéreurs n'ont pas à payer d'avance plus de 300 ou 400 fr. ; le reste se répartit en paiements périodiques de 30 francs au plus, qui permettent à l'ouvrier de se libérer en six ou sept ans. Ceux qui s'annoncent comme simples locataires peuvent en tout temps devenir acquéreurs en faisant l'avance exigée, et obtenir l'imputation des loyers déjà payés sur les intérêts et le capital du prix d'achat.

Enfin, le tout doit être administré, surveillé, gouverné par un inspecteur, et celui que notre tauteur rouva en fonctions n'était pas un concierge à la façon de M. Gérard, mais un homme qui avait compris toute la portée de l'institution, qui s'y était voué corps et âme, et que ses lumières, sa connais-

Digitized by Google

sance du cœur humain, sa piété sincère et ses manières simples, quoique toujours dignes, rendaient éminemment propre à l'exercice d'un tel patronage.

M. Huber reconnaît à cette occasion expressément que sans de tels hommes il n'y a rien à espérer des cités ouvrières, ni d'aucune autre forme d'association. Nous nous étonnons que cette vérité pratique ne l'ait pas conduit jusqu'au principe général dont elle découle et auquel se rattache toute la théorie du patronage; mais nous sommes entièrement de son avis lorsqu'il ajoute que les hommes aptes à ce genre de mission ne seraient point aussi rares qu'ils paraissent l'être, si une fois l'idée à la réalisation de laquelle ils sont indispensables devenait l'expression d'un besoin généralement senti, la solution généralement comprise et désirée d'un problème social dont tout le monde se préoccuperait.

M. Huber reconnaît aussi que l'action personnelle de l'inspecteur sera presque nulle tant que les communs de la cité ouvrière, c'est-à-dire le lavoir, la maison de bains, la boulangerie, la boucherie, le magasin général, le restaurant, l'école, la bibliothèque et la salle de lecture et de réunion ne seront pas en activité.

C'est que la cité ouvrière ne constitue point, en effet, par elle-même, une association, ni un groupe organique; elle ne donne et ne peut donner qu'une agglomération locale. Elle peut toutefois, même dans ces limites, produire un grand bien par la seule influence des avantages matériels qu'elle procure à quelques centaines de familles et des stimulants qu'elle fournit à l'exercice de plusieurs vertus essentielles. Ecoutons ce que rapporte l'inspecteur Bernard, au sujet de la cité ouvrière de Mulhouse, dans une lettre que notre auteur a reçue de lui depuis son retour en Allemagne.

« En dépit de l'état moral très-arriéré dans lequel se trouvent la plupart des ouvriers qui se présentent pour occuper nos maisons, je puis certifier que, parmi les cent familles que

Digitized by Google

nous avons maintenant, et dont quelques-unes sont entrées depuis peu de mois, il en est au moins soixante chez lesquelles on aperçoit des symptômes certains d'amélioration morale, ne fût-ce que la joie et l'air de satisfaction avec lesquels on les entend parler du changement opéré dans leur vie matérielle; ces familles sentent tous les jours davantage qu'elles sont entrées dans une voie d'ordre, de propreté, d'économie, d'activité, d'honnêteté. Elles se respectent elles-mêmes de plus en plus, à mesure qu'elles s'acheminent vers une position plus élevée. Leurs maisons et leurs jardins sont bien tenus, parce qu'elles s'en regardent déjà comme propriétaires.

« Ceux même de nos gens qui n'occupent leurs demeures qu'à titres de locataires sont influencés de la même manière par la pensée que leur loyer ne peut pas être augmenté et que les termes payés pourront toujours, sur leur demande, être convertis en à-comptes sur le prix d'achat. Les hommes, par exemple, s'accoutument de plus en plus à rester chez eux et à s'occuper de leurs familles et de leurs jardins, pendant les soirées et les jours de fêtes qu'ils passaient jadis au cabaret.

« Nous expérimentons d'ailleurs chaque jour combien il est facile de gagner leur confiance par des témoignages réels de bienveillance accompagnés d'une conduite ferme et digne. Avec le temps, cet esprit de défiance, d'amertume et de bravade envers les patrons, qui est si profondément enraciné chez notre population ouvrière, disparaîtra complétement. Mon expérience de quelques années ne me permet pas de douter que le sentiment de la propriété n'enlève à l'émeute une foule de pauvres, quand une fois la présence d'un certain nombre d'entre eux, déjà entrés dans le port, fera luire aux yeux de tous les autres la possibilité d'y arriver aussi à leur tour. Des séductions auxquelles naguère aucun ouvrier ne résistait auraient très-peu de prise aujourd'hui sur la population de notre cité. Aussi ne puis-je attacher aucune importance à l'objection tirée de ce que nos futurs propriétaires formaient déjà une catégorie exceptionnelle, la *crême*

Digitized by Google

des ouvriers. Nous ne pouvions, sans doute, entreprendre l'œuvre avec le rebut de cette classe. Ceux qui se sont présentés étaient déjà les moins mauvais, et parmi eux nous avons encore choisi les meilleurs. Mais pour peu qu'on connaisse ces gens, on ne saurait mettre en doute l'influence qu'exercent sur la masse entière l'aisance et les autres avantages obtenus par quelques chefs de file. Nous en avons vu des exemples remarquables. Nous avons vu des piliers de cabaret, demeurés longtemps inaccessibles à toute idée de réforme, ayant repoussé jusqu'alors brutalement toutes les exhortations à l'épargne qu'on leur adressait, et prenant chaque jour pour texte de plaisanteries grossières soit le livret sur lequel nos hommes font inscrire leurs versements successifs, soit la ponctuelle régularité avec laquelle ils se rendent chez l'inspecteur munis de leur argent et de leur précieux livret, nous les avons vu venir bientôt après, d'un air confus et embarrassé, nous demander presqu'en cachette de les recevoir comme aspirants acquéreurs et de leur donner à eux aussi un livret. Nous avons vu, plus d'une fois, un ouvrier que ses vices et son inconduite contraignaient à s'engager comme remplaçant, nous apporter le prix de son marché pour payer en faveur de ses parents une portion considérable du prix d'achat d'une de nos maisons. La pensée, il est vrai, ne lui en venait pas d'elle-même, et il repoussait d'abord nos insinuations dans ce sens; mais l'idée fermentait ensuite dans sa tête, et la perspective, aussi séduisante que nouvelle, de trouver, après l'expiration de son engagement, ses vieux parents établis dans une maison qui leur appartiendrait et dont il hériterait lui-même plus tard, cette perspective finissait par nous l'amener irrésistiblement. »

Les lettres que M. Huber a écrites de Paris sont moins satisfaisantes dans leurs résultats, mais plus amusantes et plus gaies que les autres. Il lui est arrivé ce qui arrive à beaucoup de savants d'outre-Rhin, qui, de loin, déplorent et maudissent en termes pathétiques la légèreté, le matérialisme, la corruption des habitants de Babylone ou des Gaulois en gé-

Digitized by Google

néral, et qui, une fois sur les bords de la Seine, sont entraînés, électrisés, fascinés, égayés malgré eux par l'esprit, par la grâce, par la mobilité et la bonhomie des Babyloniens.

La vérité n'y a pourtant rien perdu, car la bonne humeur du Germain ne lui dissimule aucun des faits propres à caractériser l'état moral du peuple qu'il visite, aucun de ces actes et de ces mots par lesquels se révèlent, au milieu du tourbillon de la vie parisienne, le vide, le silence, l'aridité qui règnent au fond des âmes.

Quoi de plus caractéristique, par exemple, que la difficulté qu'éprouve M. Huber à obtenir les moindres informations sur les associations industrielles qu'il se propose d'examiner. Des publicistes même qui ont écrit sur ce sujet ignorent parfaitement ce que des réalités actuelles, vivantes, agissant et se développant tout près d'eux, dans la ville même qu'ils habitent, pourraient leur apprendre sur une question à propos de laquelle ils ont fait naguère étalage de sentiments philanthropiques, et dont ils savaient si bien apprécier et faire valoir l'importance lorsque l'attention du public était dirigée dans ce sens. Leur *siége* est fait; leurs livres et leurs articles ont été lus, vendus, peut-être oubliés; la mode et le goût du jour ont poussé l'attention de la foule vers de tout autres objets; la question est morte et enterrée.

Les ouvriers, de leur côté, nourrissent à l'égard des hommes de plume une défiance ombrageuse, qui n'est pas moins caractéristique; témoin l'accueil que fit à M. Huber le gérant de l'*Association des menuisiers en fauteuils*, à qui il se présentait comme ami d'un auteur, M. André Cochut, chaud partisan cependant des associations d'ouvriers. Ce personnage, appelé M. Antoine, après avoir parcouru des yeux la lettre de Cochut, la jeta au rebut, et notre auteur, étonné, lui ayant demandé s'il ne connaissait pas celui qui l'avait écrite : *Mais oui*, dit-il, *il a écrit sur les associations. C'est encore un de vos messieurs à faire des articles, des livres. Il est même venu ici une fois. Mais enfin, Monsieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service.*

Digitized by Google

M. Huber lui ayant expliqué alors quel était le but de sa visite et quelle sorte d'homme il était lui-même. *Ah!* répondit M. Antoine, *c'est différent. — Un Allemand, c'est différent. — Parce que, voyez-vous, tous ces messieurs, tous ces beaux parleurs, ces barbouilleurs de papier, cela nous vexe, cela ne nous va plus, cela ne se soucie au fond pas de nous, cela fait son article, et puis voilà! — Et quant à nous, ma foi, nous nous f..... bien d'eux! — Mais venez, Monsieur, je vous montrerai tout ce que vous voudrez voir et je répondrai à tout ce que vous voudrez me demander, — et grand bien vous fasse! — Pour des secrets, nous n'en avons pas.*

Ce qui est encore très-caractéristique, c'est le point de vue exclusivement économique et financier auquel se placent et dans lequel se renferment tant ceux qui s'occupent des associations d'ouvriers pour les critiquer ou pour les défendre, que les individus même qui en font partie et ceux qui les dirigent. Cette tendance est pittoresquement définie dans un mot échappé à Louis Reybaud, et qui vaut, à lui seul, le meilleur de ses romans. M. Huber lui ayant exposé avec feu ses idées sur le patronage moral qu'il jugeait possible et nécessaire d'introduire dans les associations industrielles. *Je crains bien, mon cher Monsieur*, lui répondit l'écrivain, *que nous ne nous entendions guère. Malheureusement nous jugeons ici les choses au point de vue du diable, et il paraît que vous êtes assez heureux pour pouvoir vous mettre un peu au point de vue du bon Dieu.*

Les associations d'ouvriers, même réduites à d'aussi mesquines proportions, n'en sont pas moins un fait d'une grande portée, soit par leurs résultats purement économiques, soit par le jour qu'elles jettent sur plusieurs questions sociales.

Parlons d'abord des résultats économiques. Voici, par exemple, l'association des ouvriers imprimeurs fondée et dirigée par M. Remquet, au moyen d'un capital de 140,000 fr., dont 80,000 avaient été avancés par l'Etat. En 1853, elle comptait déjà cinq années d'existence, et la prospérité régulièrement

Digitized by Google

croissante de ses affaires l'autorisait à prévoir qu'au bout du terme de dix ans, fixé pour sa durée, elle posséderait de quoi rembourser tout son capital d'établissement, plus un bénéfice net d'au moins cent vingt mille francs à distribuer entre ses quinze membres. Ainsi, quinze pauvres ouvriers, réduits à emprunter jusqu'au matériel et aux outils de leur profession, seront parvenus en dix ans à se faire chacun une fortune de 7 à 8000 francs, c'est-à-dire à s'élever de la condition dépendante et incertaine de prolétaires à celle de capitalistes indépendants et maîtres de leur avenir !

Ils auraient pu, dira-t-on, arriver au même résultat en travaillant comme simples ouvriers dans une imprimerie quelconque et en s'astreignant à économiser le quart de leurs salaires, puisque c'est en s'imposant une retenue égale qu'ils auront formé le capital dont ils disposeront. Oui, mais il est certain que la plupart n'auraient pas fait cette épargne ; il est évident que, pour les quatre cinquièmes au moins d'entre eux, l'association a été une source de stimulants très-énergiques, et que les sentiments qu'elle fait naître ou qu'elle développe ont tenu lieu de mobiles, peut-être plus moraux, dont l'action est malheureusement presque toujours nulle ou insuffisante.

Notre auteur constate des résultats analogues pour l'association des menuisiers en fauteuils, pour celle des facteurs de pianos, pour celle des ferblantiers, pour celle des tourneurs de chaises. Ils existait alors à Paris trente et une sociétés de ce genre, comprenant un total d'environ sept cents associés ; la plus considérable était celle des serruriers, qui en comptait cent quatre-vingt-dix, et la moindre celle des tapissiers, qui n'en comptait que cinq. Or, d'après des renseignements qui lui ont paru dignes de toute confiance, M. Huber estimait que les deux tiers de ces entreprises étaient en voie de réussite et avaient la perspective de réaliser d'importants bénéfices.

Les ouvriers eux-mêmes se rendent très-bien compte de l'effet salutaire que produit le fait de l'association sur leurs allures économiques sinon sur leurs sentiments. Un des membres de

Digitized by Google

l'association des facteurs de pianos, à qui M. Huber faisait observer combien il serait cruel pour eux, si leurs affaires venaient à mal tourner, de perdre d'un seul coup le fruit de leurs épargnes et des longues privations qu'ils se seraient imposées, lui répondit : « *C'est vrai; — cela serait, ma foi, dur, bien dur! Mais, après tout, sans l'association, nous n'aurions jamais mis de côté. Nous aurions fait comme le reste et mangé bien ou mal ce que nous gagnions. Donc, vous voyez bien que ce serait mangé pour mangé. Et puis; diable! nous n'aurions pas le temps d'y penser. Faudrait du courage et la main à l'œuvre plus que jamais.*

Enfin un résultat fort remarquable de ces expériences d'associations industrielles, c'est que la dictature absolue d'un gérant capable, qui s'occupe exclusivement de la direction de l'entreprise, semble être une condition indispensable du maintien de l'association et de la réussite de ses affaires. Toutes les expériences basées sur d'autres principes, toutes celles où l'on a voulu faire de la démocratie et du nivellement, introduire le partage égal du pouvoir et l'égalité complète de position entre les associés, ont échoué plus ou moins misérablement. Si quelques formes de ce genre paraissent avoir subsisté dans certaines associations, par exemple dans celle des menuisiers en fauteuils, ce ne sont précisément que des formes, sans aucune réalité. Le gérant dont nous parlions plus haut, M. Antoine, a dû s'emparer du pouvoir absolu pour sauvegarder les intérêts communs, et il ne s'en cachait pas. — *Eh bien, oui*, disait-il à M. Huber, *j'ai fait mon petit coup d'Etat, tout comme un autre. Et pourquoi ne l'aurais-je pas fait, puisqu'ils tournent si bien les coups d'Etat? Ce qu'il nous faut en toute chose, à nous autres Français, c'est une bonne et forte autorité.*

Dans un second article, nous reviendrons sur ce fait important, et nous parlerons des associations que notre auteur a trouvées et observées en Angleterre. A.-E. CHERBULIEZ.

Digitized by Google

LA RÉVOLUTION DES PAYS-BAS
ET
PHILIPPE II.

Les habitants des Pays-Bas se sont fait connaître, avant aucune autre nation de l'Europe, par leur attachement à leurs franchises et la résolution hardie avec laquelle ils les revendiquaient. A l'époque où chaque province avait ses lois propres et son souverain distinct, les rébellions contre le prince étaient fréquentes, et lorsque les différents Etats eurent été réunis, vers la fin du quinzième siècle, sous un sceptre unique, l'esprit d'indépendance ne s'éteignit point; Philippe le Bon, Charles le Téméraire, Maximilien, Charles V, furent plus d'une fois appelés à réprimer, par la force des armes, le soulèvement de quelqu'une des grandes cités flamandes. Mais les mouvements qui éclatèrent sous ces princes n'eurent qu'un caractère partiel, et furent le produit d'une effervescence temporaire. Après la mort de Charles V, les inclinations despotiques, ainsi que le caractère absolu et entier de Philippe II, joints à la fermentation religieuse amenée par les progrès de la réforme, provoquèrent une opposition beaucoup plus réfléchie et plus générale, une lutte opiniâtre, qui aboutit à une transformation complète de la condition politique des Pays-Bas. Cette transformation fut précisément accélérée et rendue inévitable par les mesures que prit Philippe II pour la combattre. Notre intention est de faire ressortir, au moyen des données que fournit la *Correspondance de Philippe II*[1], les principales circonstances qui ont influé sur la direction de cette importante révolution.

[1] *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, publiée d'après les originaux conservés dans les archives royales de Simancas, par M. Gachard, archiviste général de Belgique. Bruxelles, 1848 et 1851, 2 vol.

Digitized by Google

En ouvrant cette correspondance, nous sommes, dès l'abord, frappés de voir que la défiance des peuples des Pays-Bas, à l'égard du gouvernement de Philippe II, fut éveillée dès l'avénement de ce prince et devint très-promptement générale. Le cardinal Granvelle écrit, le 31 octobre 1560, que si on laissait les soldats espagnols plus longtemps dans les Pays-Bas, les Etats seraient en danger manifeste de soulèvement. Dans une communication postérieure (juillet 1562), ce même ministre prévient le roi que les Pays-Bas ne sont pas comme Naples et Milan, qu'avant d'y faire passer des ordres absolus, il faut y prendre conseil sur ce qu'il est possible d'exécuter; et dans le cours de la même année, Granvelle presse le roi de venir l'été prochain « pendant que la généralité de ses sujets a encore beaucoup de bonne volonté pour Sa Majesté, et avant que son autorité ne se perde davantage. » On sait que Philippe II dut, sur les pressantes réclamations des Etats, rappeler les troupes espagnoles, et qu'il ne put mettre à exécution d'une manière complète son projet d'érection de nouveaux évêchés.

Mais ces débats, entre les Etats et la couronne, ainsi que celui, plus grave encore, auquel donna lieu la rivalité entre le cardinal de Granvelle et les membres flamands du conseil d'Etat, sont complétement dominés par la question religieuse qui, prenant chaque jour des proportions plus étendues, devient peu à peu la principale préoccupation et du souverain et des peuples des Pays-Bas.

Les édits ou *placards* promulgués par Charles V décernaient la peine de mort contre tous ceux qui professeraient des opinions hérétiques et déléguaient le soin de les poursuivre à des juges spéciaux nommés *Inquisiteurs*. Philippe II, dès son avénement, en 1555, avait eu soin de confirmer cette législation barbare, et, à la veille de quitter les Pays-Bas, le 8 août 1559, il écrivit aux conseils de justice pour leur recommander expressément d'exécuter les placards « avec toute rigueur et sans y respecter qui que soit, et de procéder, non-seulement contre

Digitized by Google

les transgresseurs, mais aussi contre les juges qui voudraient user de dissimulation et de connivence, tenant ceux qui en ce defauldront pour suspectz ou faulteurs d'hérésie. » Pour se rendre bien compte de la gravité de la décision prise par Philippe, il importe de remarquer qu'elle coïncide avec l'époque où, en Allemagne, la paix d'Augsbourg venait de sanctionner le principe de la tolérance religieuse et de reconnaître l'existence légale de l'Église luthérienne (1555), où en Angleterre l'avénement d'Elisabeth avait fait définitivement triompher le protestantisme (1558), où les réformés français, croissant en nombre et achevant l'organisation de leurs Églises, étaient sur le point d'arracher à la royauté les premiers édits de tolérance. C'est dans de semblables circonstances qu'un prince, nouvellement monté sur le trône, entreprend de proscrire par le fer et par le feu toute manifestation d'opinions opposées à l'Église de Rome, dans un pays dont toutes les frontières sont ouvertes, et où aucune force armée régulière n'était prête à exécuter les ordres du gouvernement.

Dès leurs premières communications au roi, les fonctionnaires qui le représentent au Pays-Bas se montrent fort inquiets des progrès de l'hérésie et signalent les mauvaises dispositions du peuple en matière religieuse. Déjà, le 9 août 1560, une année après le départ du roi pour l'Espagne, Granvelle lui écrit : « La religion se perd dans toutes les parties des Pays-Bas ; c'est miracle qu'avec de si mauvais voisins et l'exemple de la France, il n'y ait encore eu aucune émotion dans ces provinces. » Le 10 décembre 1561, il fait savoir que, malgré toutes les peines que l'on prend, les affaires de la religion vont en empirant à cause de l'exemple que donnent les voisins, et il ajoute qu'il voit des choses qu'il n'ose ni écrire, ni dire. En 1562, il écrit qu'il y a affluence de huguenots à Anvers, et qu'on n'oserait les mettre dehors, parce qu'on s'exposerait à être lapidé. D'Assonleville, envoyé en mission par la Gouvernante auprès de la reine Elisabeth, rapporte (17 avril 1563) qu'on estime de dix

Digitized by Google

mille à vingt mille têtes le nombre des habitants des Pays-Bas qui se sont enfuis en Angleterre pour la religion. La duchesse de Parme mande, au mois d'août 1563, que l'hérésie s'est introduite en Flandre à cause des rapports de cette province avec la Normandie et avec l'Angleterre, et que la secte de Calvin se propage de jour en jour en Zélande et dans la partie du Luxembourg qui touche à la France.

Philippe II, comme on le voit, était minutieusement instruit des progrès des doctrines réformées dans les Pays-Bas, et connaissait exactement les dispositions des Flamands. Il ne lui vient point cependant à l'esprit de modifier une législation sanguinaire, condamnée même alors par l'opinion publique de toute l'Europe, hormis peut-être l'Italie et l'Espagne. Pour toute réponse aux rapports alarmants qui lui sont adressés, il insiste sur la nécessité d'exécuter rigoureusement les édits, il stimule par des lettres pressantes le zèle des magistrats. Non content des renseignements qui lui sont fournis par sa sœur la Gouvernante et par Granvelle, il a ses agents spéciaux qui lui adressent des rapports directs sur la situation religieuse des provinces. Lui-même, au moyen de ces informations, désigne aux autorités des Pays-Bas les personnes suspectes; le 9 mai 1563, la duchesse de Parme accuse réception d'une liste d'habitants d'Anvers, accusés de pencher pour l'hérésie, qui lui a été envoyée de Madrid. Le roi poursuit de ses dénonciations un hérétique gênois nommé Boacio, réfugié à Anvers, il demande qu'il soit pour le moins condamné aux galères, et lorsqu'il apprend que les juges l'ont relâché, il en exprime en termes très-vifs son déplaisir. Apprenant que la fille d'un geôlier de Valenciennes, qui avait aidé un hérétique à s'évader, a été *justiciée*, il manifeste la satisfaction que lui cause cette exécution. Il écrit à la duchesse de Parme qu'elle doit empêcher que les électeurs de Saxe et de Brandenbourg ne viennent à Bréda pour le baptême de l'enfant du prince d'Orange.

Comme la sollicitude du roi pour tout ce qui pouvait, de

Digitized by Google

près ou de loin, mettre en péril l'orthodoxie de ses sujets était fort connue, de toutes parts des avis officieux lui étaient envoyés. On lui rapporte, en particulier, les propos jugés compromettants qu'ont tenus des personnages considérés; ainsi Granvelle l'informe que le baron de Montigny et son frère, le comte de Hovne, disent hautement *qu'il est mal de verser du sang pour les affaires de religion*; — que Montigny a dit, à un dîner chez le prince d'Orange, que s'il n'y avait pas de huguenots en Bourgogne, les Bourguignons ne devaient pas être des gens d'esprit. » Le même Montigny est dénoncé au roi comme ayant mangé gras tout le carême.

Lorsque, de temps à autre, quelque pauvre hérétique monte sur le bûcher, on ne manque pas d'en instruire le roi. Mais on peut observer que ces avis deviennent de moins en moins fréquents, qu'ils ne concernent que des personnes obscures, et on ajoute souvent qu'il a fallu procéder à l'exécution en secret. C'est que l'opinion publique, avant de protester solennellement contre la persécution organisée par les lois, en paralysait déjà l'effet. Granvelle écrit, le 17 juin 1563, bien peu de temps avant de quitter les Pays-Bas : « C'est chose risible, de nous envoyer des dépositions faites en Espagne devant les Inquisiteurs, pour que nous cherchions des hérétiques, comme s'il n'y en avait pas ici des milliers auxquels nous n'oserions rien dire, et dont les officiers du roi n'appréhendent aucun. Il y a plus d'un an qu'on n'a pris un seul calviniste à Anvers. » L'inquisition inspirait si peu d'effroi, que la duchesse de Parme signale (mars 1565) un individu qui prêche chaque jour de fête, sur les remparts de Bruxelles, à 30 ou 40 personnes. Quelques mois plus tard, les officiers qui présidaient à l'exécution de l'hérétique Fabricius, furent chassés par le peuple à coups de pierres. Deux Inquisiteurs représentent au roi (11 mai 1565) que leur office est devenu odieux au peuple et qu'ils ne peuvent plus l'exercer sans danger pour leurs personnes. La faculté de théologie de Louvain fait entendre des doléances analogues.

Digitized by Google

L'archevêque de Cambrai s'exprime ainsi dans une lettre au roi, datée du 21 juillet 1565 : « C'est s'abuser grandement de penser que l'on pourra maintenir ici le fait de la religion, si la réformation ne se mect entièrement par toute l'Eglise. » L'évêque de Namur, Antoine Havet, mande, le 8 février 1566, que dans son diocèse les affaires de la religion vont bien, mais qu'il craint bien qu'il n'en soit pas ainsi dans les autres provinces. « Ce qui me le fait craindre, dit-il, c'est à raison que plusieurs, çà et là, osent parler sans crainte des lois au faict de la religion, selon leur fantaisie et affection privée ; ce qu'on ne soûlait pas faire auparavant. *L'inquisition canonique semble être en horreur pour le présent, voire même le nom seul, laquelle en tout temps était en crainte et en révérence.* Peu ou nulle correction se fait des malsentants de la foi, et iceux sément pasquilz et billetz, en cette ville et en Anvers, contre le roi, pour ce qu'il a commandé de renouveller et publier les placarts et éditcz de feu heureuse mémoire l'empereur Charles V. »

Mais c'est en vain que chaque courrier venu des Pays-Bas place devant les yeux de Philippe les preuves irrécusables de la résistance des Flamands à la législation sur les hérétiques. Ce prince demeure inébranlable et ne cesse pas de prescrire la stricte exécution des édits. Le 2 avril 1565, il déclare au comte d'Egmont, qui est venu à Madrid pour lui faire des représentations au nom de ses compatriotes, qu'il aimerait mieux perdre cent mille vies que de consentir à ce qu'il soit fait quelque changement dans les choses qui touchent à la religion. Dans une dépêche du 20 octobre de la même année, adressée à la duchesse de Parme, il s'explique d'une manière plus catégorique encore : « *Quant à l'inquisition, mon intention est qu'elle se fasse par les Inquisiteurs, comme elle s'est faicte jusques à maintenant*, et comme il leur appartient par droits divins et humains. Et est ceci pour responce à ce que vous m'en avez représenté par votre lettre, ne povant délaisser de vous dire, que pour ce que j'ai entendu de l'estat auquel se treuvent les affaires de la

Digitized by Google

religion par delà, il ne convient de faire changement, ains que les placartz de Sa Majesté et les miens soient exécutés. Et pense que la cause du mal qu'il y a eu, et de ce qu'il soit ainsi augmenté et passé si avant, ait été par la négligence, flocheté et dissimulation des juges. Croyez que ce que je vous responds ici est ce que convient au bien de la religion et de mes dits pays de par delà, qui ne vaudront rien sans icelle. » Le roi écrit en même temps à l'inquisiteur Titelmans, pour le remercier du zèle qu'il apporte dans ses fonctions et lui promettre son appui.

Dès que ces résolutions furent connues, il n'y eut qu'une voix dans les Pays-Bas pour déplorer le funeste aveuglement du monarque, et les représentations redoublèrent. La duchesse de Parme écrit le 9 janvier 1566, à Philippe, que depuis qu'on a appris sa détermination au sujet des placards, les choses ont fort empiré et empirent de jour en jour, elle ne craint pas de lui dire qu'il a été très-mal conseillé, qu'elle n'a pas osé communiquer ses intentions aux magistrats d'Anvers, et que la plupart des seigneurs chargés du gouvernement des provinces ont librement déclaré qu'ils ne se prêteraient pas à exécuter les instructions du roi, *parce qu'ils ne voulaient pas concourir à ce qu'on brûlât cinquante à soixante mille personnes*. Le 26 février, la duchesse écrit que les principales villes du Brabant ont présenté une requête *des plus inconvenantes* contre l'inquisition, et que les nobles commencent à s'assembler pour obtenir l'abolition des procédures contre les hérétiques.

L'opposition, longtemps sourde et contenue, éclate bientôt par des démarches publiques, et, le 5 avril, des délégués d'une puissante association de nobles se présentent dans le palais même de la Gouvernante, pour lui exposer les griefs de la nation. Placée ainsi entre les ordres formels et inexécutables du roi et la pression plus impérieuse de la nécessité, la princesse se résout à exécuter, par elle-même, ce qu'elle avait en vain conseillé à son frère, elle publie de nouveaux édits qui

Digitized by Google

modifient sensiblement les pénalités prononcées contre les hérétiques, et deux députés, le baron de Montigny et le marquis de Bergues, partent pour Madrid, afin de solliciter l'adhésion du roi à ces mesures. Un préavis, signé par les chevaliers de l'ordre de la Toison d'Or, les gouverneurs des provinces, les membres du conseil d'Etat et du conseil privé, recommande l'adoption des propositions de la duchesse comme l'unique moyen de garantir la paix du pays. Le cardinal Granvelle lui-même écrit au roi, de Besançon, qu'il n'est plus possible de maintenir l'inquisition.

Que va faire Philippe II en présence d'une manifestation aussi imposante? il commence par répondre qu'il ne peut consentir à la modification des placards. La duchesse, qui prévoit un soulèvement imminent, lui dépêche message sur message pour le conjurer de céder; Philippe évite longtemps de répondre; enfin, averti que le danger s'accroît à mesure que son indécision se prolonge, il s'exécute et donne à la modification des édits, proposée par la duchesse, un assentiment limité et équivoque. Cette concession, d'ailleurs si incomplète et faite de mauvaise grâce, était accompagnée de restrictions alors tenues secrètes, mais que les papiers conservés à Simancas nous ont révélées. On y lit en effet le texte d'une protestation faite, le 9 août 1566, par-devant le notaire Pedro de Hoyos, et en présence de plusieurs témoins, parmi lesquels le duc d'Albe; le roi y déclare que, quoiqu'il ait autorisé la duchesse de Parme, à raison des circonstances, à accorder pardon à tous ceux qui se sont compromis durant les troubles des Pays-Bas, comme il ne l'a pas fait librement ni spontanément, il n'entend pas être lié par cette autorisation, mais, au contraire, il se réserve de punir les coupables, et principalement ceux qui ont été les auteurs et fauteurs de séditions. Ce n'est pas tout; dans une lettre écrite quelques jours plus tard à son ambassadeur à Rome, Philippe s'excuse de n'avoir pas consulté le pape sur l'abolition de l'inquisition; « mais, ajoute-il, peut-être a-t-il mieux

Digitized by Google

valu qu'il en ait été ainsi, puisque l'abolition de l'inquisition ne peut avoir de force qu'autant qu'elle soit consentie par le pape, qui a établi celle-ci; mais il convient de garder en cela le secret. » Quant au pardon général que la duchesse a été autorisée à proclamer, Philippe recommande à son ambassadeur d'avertir Sa Sainteté qu'elle ne s'en scandalise pas, « parce que, dit-il, lorsqu'on en viendra là, je ne donnerai le pardon qu'en ce qui me touche, et pour les choses relativement auxquelles je puis le donner. Mais ce point ne doit se déclarer qu'à Sa Sainteté seule et pour elle seulement. »

Du reste, cette concession tardive, insuffisante, si péniblement arrachée au roi *Très-Catholique*, n'en était déjà plus une lorsqu'elle fut connue de ses sujets des Pays-Bas. Tandis qu'on délibérait gravement à Madrid sur la convenance d'apporter d'insignifiantes modifications à la législation sur les hérétiques, ces derniers, las d'attendre une décision sans cesse ajournée, et appuyés par l'opinion publique, avaient résolûment tranché la question en prenant d'eux-mêmes possession du droit de célébrer leur culte, et les prêches calvinistes se multipliaient sur toute la surface des Pays-Bas. Combien le timoré monarque ne devait-il pas frémir en recevant des messages tels que ceux-ci : « On prêche publiquement, écrit Alonzo del Canto, le 22 juin 1566, aux environs de Lille et de Saint-Omer, à Béthune, à Tournai, en Hollande, dans les terres de Bréderode et du comte de Culembourg. » — « Ceux de la nouvelle ligue, écrit encore le même informateur, le 4 juillet, ont fait venir des prédicants de France et de Genève, qu'ils ont répandus par tout le pays, et qui ont persuadé aux peuples d'assister aux prêches; de telle manière qu'on voit des troupes d'individus sortir de la plupart des villes pour aller entendre leurs sermons, il n'y a aucun endroit du pays qui n'en soit troublé. » —« Chaque jour, écrit encore Alonzo, il sort d'Anvers plus de 15,000 personnes pour aller aux prêches faits tant en flamand qu'en français. » Le comte d'Egmont fait savoir à la Gouver-

Digitized by Google

nante que, le 10 août, il y a eu aux portes de Bruges des prêches où ont asssisté 5000 personnes. Le duc Eric de Brunswick écrit, le 21 août: « La semaine dernière, on a prêché trois fois près d'Utrecht. Le 18 août, on a prêché à une demi-lieue de la Haye, et on dit que dimanche il se prêchera au bois. Hier, la même chose a eu lieu près de Gorcum et ils ont baptisé un enfant à leur mode. Le bourgmestre de Gorcum a assisté au sermon; il a dîné avec ce diable de prédicant. » La duchesse écrit au roi, le 13 septembre, que le prince d'Orange a accordé à Anvers trois lieux de culte aux sectaires, et qu'on se propose d'envoyer en Espagne, par Séville, 30,000 volumes de Calvin et 10 prédicants.

Le triomphe de la liberté religieuse semblait ainsi bien près d'être réalisé, lorsqu'il fut bien mal à propos compromis par les réformés eux-mêmes; une partie d'entre eux, faisant irruption dans les temples catholiques, s'y portèrent à des actes d'un sauvage vandalisme et jetèrent par là une grande défaveur sur une cause jusqu'alors légitime et populaire. La duchesse Marguerite profita habilement de ce revirement dans l'opinion publique, elle leva des troupes et en quelques semaines elle eut battu les rebelles sur tous les points où ils se montrèrent; puis, en même temps qu'elle châtia les auteurs des désordres, elle proscrivit la liberté de culte.

Pendant que Marguerite rétablissait l'ordre par ses seules forces et presque sans combat, Philippe faisait les préparatifs d'une expédition armée dans les Pays-Bas, et annonçait l'intention de se mettre lui-même à la tête de ses troupes. Les premiers ordres donnés par le roi pour lever des troupes coïncident avec l'époque où il se résigna à faire aux Flamands des concessions qu'il n'avait point l'intention d'observer; dans une lettre au pape, datée du 26 novembre 1566, il énumère les forces qu'il a assemblées, et le 31 décembre il informe la duchesse du choix qu'il a fait du duc d'Albe, comme Capitaine Général. Le duc d'Albe mit à la voile de Carthagène le 26 avril

Digitized by Google

1567, et dans les premiers jours d'août il atteignait les frontières des Pays-Bas.

Avec l'envoi du duc d'Albe se dessine nettement le véritable système de Philippe II. Il fait appel à la force, et dès ce moment ses armées deviennent les instruments de sa politique; jusqu'alors il avait cherché à tenir tête à la situation par l'astuce et la finesse. Il est impossible de ne pas reconnaître, en lisant la correspondance de Philippe II, que, si ce prince suit un système très-arrêté et ne dévie pas un seul instant de la ligne politique générale qu'il a adoptée, néanmoins il se montre dans toutes les conjonctures, lorsqu'il s'agit de décider et d'exécuter, irrésolu et flottant. Ainsi ses officiers dans les Pays-Bas reviennent très-souvent sur le tort qu'il cause à ses affaires par la lenteur qu'il met à répondre aux lettres qui lui sont adressées. « On dit, écrit Granvelle (15 février 1562) qu'il y a eu de grandes délibérations à Madrid touchant les affaires des Pays-Bas, desquelles nous ne savons pas plus que ceux qui sont aux Indes, les lettres les plus récentes que nous ayons étant du mois de novembre ou du commencement de décembre. » Le comte d'Egmont avait demandé l'autorisation de venir en Espagne; le roi, rendu très-perplexe par cette demande, se tire d'embarras en envoyant à la Gouvernante deux lettres, l'une engageant Egmont à venir, l'autre lui intimant la défense formelle de quitter les Pays-Bas, et il charge la Gouvernante de délivrer au comte l'une ou l'autre de ces lettres.

Quant à la bonne foi politique de Philippe II, la protestation qu'il fit auprès d'un notaire contre ses propres décisions peut déjà nous édifier à cet égard. Lorsque Philippe II congédia le comte d'Egmont qui était venu lui présenter les doléances de ses compatriotes, il lui donna des assurances très-satisfaisantes; mais les instructions écrites qu'il envoyait en même temps à la duchesse sur le même objet étaient conçues dans un esprit tout différent : « Il ne faut pas s'étonner, écrit Perez (secrétaire de Philippe) à Armenteros (secrétaire de la Gouvernante) que des

Digitized by Google

dépêches différentes, et *même qui se contredisent*, soient écrites par le roi; et cela arrive non-seulement pour la Flandre, mais aussi pour les autres provinces.» Pendant plusieurs années consécutives, Philippe II ne cesse pas de représenter comme très-prochain un voyage dans les Pays-Bas qu'il est décidé à ne jamais faire. Dès 1562, il donne des assurances positives à cet égard, chaque année il réitère ses promesses; en 1568, il annonce l'époque à laquelle il partira[1], le point sur lequel il débarquera, et se plaint amèrement du pape qui, en lui envoyant l'évêque d'Ascoli pour l'exhorter à accélérer son départ, a paru concevoir quelque doute sur la réalité de sa résolution. Nous ne pensons pas que la dissimulation ait été souvent poussée aussi loin. La duchesse de Parme avait requis des instructions au sujet de la demande de convocation des états généraux faite par la noblesse; le roi lui répond qu'il ne veut absolument pas que les états généraux soient réunis, mais qu'elle doit parler à ceux qui les réclament comme s'il était tout prêt à les convoquer.

Philippe II, en désignant le duc d'Albe pour présider à l'exécution de ses plans relatifs aux Pays-Bas, savait bien ce qu'il faisait. Le duc avait déjà eu l'occasion de se prononcer sur les affaires de Flandre. Lorsque les sollicitations combinées des seigneurs flamands et de la Gouvernante pressaient le roi de rappeler le cardinal Granvelle, Philippe consulta le duc; ce dernier opina pour qu'il ne fût tenu aucun compte de la requête et conclut ainsi « *quant aux seigneurs qui méritent qu'on leur coupe la tête, il faut dissimuler avec eux jusqu'à ce que cela se puisse faire.*» Ainsi s'exprimait le duc d'Albe, en 1563, plusieurs années avant qu'aucun acte séditieux eût été commis dans les Pays-Bas.

[1] Philippe écrivit à Granvelle le 27 novembre 1566: « Ceux qui ont publié et qui publient que je ne veux pas sortir d'Espagne, verront combien ce bruit et leur opinion sont faux, et ceux qui y croient combien ils sont abusés.»

Digitized by Google

Du reste Philippe II, au moment même où il inaugurait, par la nomination du duc d'Albe, une politique inexorable, ne se départit pas de la dissimulation que nous avons dit lui être familière. En conférant au duc la patente de Capitaine Général, il fait valoir comme un des principaux motifs qui ont déterminé son choix, « que le dit duc est informé de notre intention en tout, et signamment de celle que nous avons toujours eue de traiter nos dicts vassaulx et subjectz des Pays-Bas avec toute douceur et bénignité, et de en toutes choses possibles préférer grâce et clémence à rigeur. » Dans toutes les dépêches qu'il adresse aux Pays-Bas, Philippe a soin de présenter le duc d'Albe comme devant remplir une mission provisoire et tout à fait inoffensive, et frayer les voies à la personne royale.

Malgré les bonnes paroles prodiguées par le roi, l'annonce de la prochaine arrivée du duc excitait dans les Pays-Bas des sentiments qui n'étaient point ceux de la confiance. La duchesse de Parme, recevant la nouvelle de la nomination du duc, le 1er février 1567, écrit qu'elle ne sait qu'en penser ; quelques mois plus tard, le 12 juillet, elle est plus explicite, elle représente au roi les funestes conséquences que peut avoir l'arrivée du duc ; elle ne se fût jamais imaginé que le roi eût pu se décider à l'envoyer sans la consulter ; « car, ce personnage est si odieux aux Pays-Bas qu'il suffirait à y faire haïr toute la nation espagnole. » Il y a peu de personnes, écrit à Pérez un correspondant flamand, qui se réjouissent de la venue du duc ; tout le monde craint la ruine du pays. « La méchanceté est allée jusque-là, écrivait Mendivil, un des officiers qui ont accompagné le duc d'Albe, que dimanche passé, le confesseur et le prédicateur de Madame, prêchant devant elle dans la chapelle du palais n'a dit presque autre chose, dans son sermon, sinon que les Espagnols étaient des traîtres, des larrons, des débauchés. »

Cependant le duc d'Albe, mettant ses allures en harmonie avec la conduite hypocrite de son souverain, ne découvrit point

Digitized by Google

d'abord le véritable objet de sa mission; il accueillit avec les dehors d'une bienveillance perfide le trop confiant comte d'Egmont qui était accouru à sa rencontre. Le comte de Horne, un peu plus circonspect, l'envoya complimenter par son secrétaire Alonzo de Lalao, chargé de tâter le terrain; l'artificieux duc répondit qu'il était l'ami et le serviteur du comte, qu'il aurait beaucoup de plaisir à le voir; Horne lui aussi donna dans le piége et vint se présenter à son bourreau.

Le duc était entré à Bruxelles le 22 août à la tête de ses troupes; le 5 septembre il nomme le Conseil des Troubles, et le 9 du même mois il procède à l'arrestation des comtes d'Egmont et de Horne. Dès ce moment, il jette complétement le masque; plus d'hésitation, plus de détours; pendant près de deux ans, le nouveau gouverneur des Pays-Bas arrête, juge, exécute, confisque, sans interruption, sans écouter aucune représentation et aussi sans éprouver le moindre trouble de conscience. Rendant compte de l'arrestation des deux comtes au commandeur Requesens, il lui écrit : « On aurait pu en prendre davantage, mais l'intérêt de Sa Majesté n'est pas de verser le sang de ses sujets, et moi de mon naturel je ne l'aime pas davantage. » Le 13 avril 1568, il écrit froidement au roi que, d'après ses calculs le nombre des exécutions qui vont avoir lieu par suite des arrestations du jour des Cendres, et celles qui se feront après Pâques dépassera *huit cents* têtes. Il émet l'espoir qu'on trouvera des charges suffisantes contre le comte d'Egmont, parce que Backerzeele, son secrétaire, fait toujours des aveux et *on peut s'attendre à ce qu'il dira des merveilles lorsqu'il sera mis à la torture*. Le comte de Mansfeldt, un des seigneurs qui avaient aidé le plus efficacement le gouvernement à apaiser les troubles précédents, avait manifesté l'intention d'assembler les chevaliers de la Toison d'or pour concerter une démarche en faveur de leurs confrères captifs; le duc lui fait signifier que s'il apprenait que quelques-uns d'entre eux fissent des assemblées, *encore même que ce fût pour dire le*

Digitized by Google

Credo, il les châtierait. Mais, peut-on se demander, le duc en déployant une aussi inflexible rigueur n'allait-il point au delà des vues et des instructions de Philippe II? La correspondance de ces deux personnages ne nous révèle aucune divergence entre eux. Ainsi le duc avait mandé que, d'après ses directions, le Conseil des Troubles avait arrêté que ceux qui avaient signé le compromis de Bréda fussent déclarés coupables de lèse-majesté; le roi écrit en marge que cela *est très-bien*, mais que la même décision doit être étendue à tous ceux qui favorisèrent et assistèrent les confédérés de Bréda.

Ce régime draconien infligé d'une manière prolongée à un des pays les plus cultivés de l'Europe, et sans autre provocation que des bris d'images et quelques prises d'armes partielles sur-le-champ réprimées, ne pouvait pas laisser l'opinion publique indifférente, et des remontrances pressantes furent adressées de tous côtés au roi et à son ministre. Non-seulement ceux des nobles flamands qui osaient encore parler, mais le cardinal Granvelle, alors fixé à Rome, mais l'empereur et plusieurs maisons princières d'Allemagne, intercédèrent avec chaleur en faveur du comte d'Egmont. Le duc d'Albe n'écouta rien, et bien que le prince d'Orange se trouvât alors sur les frontières à la tête d'une armée, appelant les provinces à la révolte, il fit tomber le 5 juin 1568 la tête des comtes d'Egmont et de Horne. Quatre jours plus tard il écrivait au roi : « Ça été une chose de grand effet en ce pays que l'exécution d'Egmont; et plus grand a été l'effet, plus l'exemple sera fructueux. »

Le Conseil des Troubles était en fonctions depuis plus d'une année et on ne pouvait encore prévoir le terme de son activité exterminatrice. La duchesse Marguerite, en remettant avec une douleur légitime les pouvoirs dont elle avait si sagement usé à un successeur qu'elle redoutait avec raison, avait insisté avec une vivacité qui l'honore pour que les mesures de rigueur qu'on jugeait nécessaires ne fussent pas outrées, et

Digitized by Google

pour qu'on rassurât les esprits en publiant le plus tôt possible un édit de *pardon général*. Granvelle donnait le même conseil. Les Etats germaniques s'intéressaient aux souffrances de populations qui leur étaient intimement liées. Sous l'impression du supplice des comtes, la Diète germanique délibéra sur la situation des Pays-Bas, et l'empereur Maximilien, qui gouvernait l'empire et ses Etats héréditaires par des maximes tout à fait opposées à celles que suivait son parent espagnol, se fit l'organe des murmures de la nation germanique en envoyant à Madrid l'archiduc Charles pour conjurer Philippe II d'arrêter le cours des rigueurs du duc d'Albe, et d'adopter une ligne de conduite plus conforme à l'humanité et aux véritables intérêts de son royaume. Le roi et le duc acceptent en principe l'idée d'une amnistie, mais sont d'accord pour en reculer la réalisation. A quelle époque sera promulgué le pardon projeté? dans quelle forme sera-t-il rédigé? de quelles restrictions sera-t-il accompagné? Ces questions sont longuement agitées dans la correspondance du roi et de son ministre. Le roi toujours indécis envoie, le 18 novembre 1569, *quatre* projets d'amnistie différents, afin que le duc fasse un choix ; le duc renvoie à son tour au roi pour être amendé le projet qu'il a approuvé, et c'est seulement le 16 juillet 1570, trois ans après l'entrée en fonctions du duc d'Albe, que le *pardon général* est publié dans les provinces, à la grande satisfaction du peuple, écrit le duc d'Albe, « quoique ceux qui le gouvernent (les nobles) n'en aient pas montré autant, parce qu'ils auraient voulu qu'aucune exception n'y fût insérée. »

Cependant la soif de vengeance qui possédait le roi n'est point encore assouvie ; quelques mois après la promulgation du pardon une dernière victime est encore immolée, mais en secret et au fond d'un cachot de la Castille, c'est le baron de Montigny, le frère de l'infortuné comte de Horne. Il n'est rien, à notre avis, qui dépeigne sous des traits plus frappants et plus odieux à la fois la politique de Philippe II que ce lugubre épi-

Digitized by Google

sode de la mort de Montigny tel qu'il ressort des pièces conservées à Simancas. Montigny n'avait pris aucune part aux désordres des Pays-Bas, puisqu'il était parti pour Madrid comme porteur des demandes des États avant qu'aucun acte de mutinerie eût été commis; on ne pouvait lui faire d'autre reproche que celui d'avoir appuyé les requêtes présentées pour la modération des placards contre les hérétiques. Le roi, sous divers prétextes, le retient auprès de lui; mais tandis que ce seigneur prolonge bien malgré lui son séjour en Espagne, le duc d'Albe instruit à son insu son procès à Bruxelles, et le 4 mars rend contre lui une sentence capitale qu'il envoie secrètement en Espagne. Philippe, nanti de cet arrêt, consulta son Conseil sur ce qu'il y avait à faire. Tous les assistants furent d'avis, nous dit la relation officielle envoyée au duc d'Albe sur cette affaire, qu'il ne fallait pas verser encore du sang et donner occasion aux murmures que feraient entendre non-seulement les parents et les amis de Montigny, mais aussi les autres naturels des Pays-Bas; murmures qui seraient d'autant plus grands que le délinquant était en Espagne, et qu'on dirait qu'il avait été condamné sans pouvoir se défendre. La majorité des ministres proposa qu'on lui donnât des aliments empoisonnés, ou qu'on jetât dans son manger ou dans sa boisson quelque poison qui le fît mourir lentement; mais le roi trouva que la justice ne s'accomplirait pas ainsi, et qu'il valait mieux l'étrangler dans la prison d'une manière si secrète qu'on crût en tout temps qu'il était mort de mort naturelle. Cette détermination prise, le roi fit transférer le prisonnier de l'alcazar de Ségovie dans la forteresse de Simancas. Là, pour avoir un prétexte de le renfermer plus étroitement, ses gardiens, d'accord avec le gouvernement (le fait est consigné dans la relation officielle), fabriquent un billet contenant un projet d'évasion qu'ils jettent près de la chambre de Montigny. A la suite de cette manœuvre, Montigny enfermé dans une tour obscure tombe malade, et les médecins de Simancas affectent de

Digitized by Google

le visiter fréquemment. Ce fut alors (le 10 octobre) que l'ordre de procéder à l'exécution fut remis à Alonzo de Orella, alcade de Valladolid. Cet ordre, très-circonstancié, détermine le jour et tous les détails de l'exécution, désigne le confesseur qui accompagnera le patient, règle les funérailles et même les messes à dire pour l'âme du condamné. Le 16 octobre, Montigny expia par le supplice de la garotte son attachement à son pays; un rapport adressé au roi, par le confesseur qui l'a assisté, rend compte de ses derniers moments. Mais cette relation vraie n'était point destinée au public; on fit connaître une version mensongère, une lettre d'Eugenio Peralta, geôlier de Simancas, qui racontait comment Montigny était mort de maladie en dépit des soins habiles des médecins Viana et Luis Fernandès de Tordesillas. Le roi lui-même, écrivant au duc d'Albe, se félicite du succès de cette indigne supercherie; « il n'y a personne, dit-il, qui ne croie que Montigny est mort de maladie[1]. »

Les extraits de la *Correspondance de Philippe II* que nous avons donnés jusqu'ici nous ont montré les Pays-Bas bravant d'abord impunément l'autorité royale, puis cruellement courbés sous un joug de fer. Dans un prochain article nous verrons le système tyrannique du duc d'Albe en présence de la résistance désespérée qu'il a provoquée.

Am. Roget.

[1] La même supercherie fut répétée plus tard dans les Pays-Bas à l'égard de Genlis, capitaine d'un corps auxiliaire de huguenots français; le duc d'Albe mande au roi, par une lettre du mois de décembre 1573, qu'il a fait périr secrètement Genlis suivant ses instructions, et que sa mort a été attribuée à une maladie.

Digitized by Google

DE L'AVENIR POLITIQUE DE L'ANGLETERRE

PAR

le Comte de MONTALEMBERT.

APRÈS LA PAIX

CONSIDÉRATIONS SUR LE LIBÉRALISME ET LA GUERRE D'ORIENT

PAR

le Comte A. de GASPARIN.

Le voilà donc terminé, ce duel qui, depuis tantôt trois ans, tenait l'Europe inquiète, terminé à la grande joie des témoins et à l'honneur des parties. Il ne saurait entrer dans les vues ni surtout dans le cadre déjà élargi outre mesure, de cette étude, d'examiner les causes qui avaient produit la guerre, qui avaient jeté l'Angleterre dans une lutte dont elle semblait avoir si peu mesuré les périls. Ces causes sont sans doute très-complexes. Ce qu'on peut dire, c'est que les relations commerciales et habituelles de l'Angleterre et de la Russie, et le trouble qui devait résulter de leur violente interruption, n'étaient pas de nature, ni par leur importance ni par leur étendue, à faire pencher la balance, quand, dans l'autre plateau, venaient peser de tout leur poids les craintes d'une ambition rivale, les excitations de l'esprit national, les haines de l'esprit démocratique. Quoi qu'il en soit, l'Angleterre a posé les armes. Mais bien qu'elle ait à cette occasion illuminé sa capitale, il est permis de dire qu'elle les a posées un peu à contre-cœur. Je ne saurais m'en étonner! Pour qu'une nation salue la paix avec enthousiasme, il faut que la guerre l'ait épuisée ou l'ait grandie, il faut un pressant besoin de repos ou une abondante moisson de gloire. L'Angleterre n'était pas en situation d'accueillir avec une joie

Digitized by Google

bien vive la cessation d'une guerre d'où elle ne sortait ni très-fatiguée ni extrêmement triomphante. Sébastopol n'a pas été pris par son armée, et sa flotte ne s'est point mesurée contre les bastions de Cronstadt Ses soldats ont grandement fait leur devoir, la voix publique a acclamé leur bravoure; mais leurs plus éclatants faits d'armes inspirent quelque chose de cette mélancolique admiration qu'on éprouve pour les sublimes revers, non pas ce sympathique enthousiasme qui entraîne irrésistiblement l'imagination à la suite du drapeau victorieux. Les journées héroïques des Anglais ont toujours failli être les plus néfastes. A Inkermann, ils ont été magnifiques. Leur immortel honneur a consisté à n'être pas défaits : gloire immense, mais un peu sinistre, gloire en vêtements de deuil.

Cette gloire-là n'était pas celle que l'Angleterre attendait, elle qui avait salué l'aurore de la guerre, le sourire sur les lèvres et le verre à la main. Les forfanteries de ses journaux et les singulières fanfaronnades de ses amiraux et de ses hommes d'Etat l'avaient mal préparée à des demi-succès. On a beaucoup dit que les journaux n'étaient pas la nation, que les banquets n'avaient aucun caractère officiel, et qu'après tout, dans l'abandon d'un joyeux dîner, les ministres n'étaient nullement tenus d'observer ces règles de bienséance qu'impose le respect du parlement. L'instinct populaire s'est mal contenté de ces explications, il réclamait les faciles victoires qu'on lui avait promises, et tandis que l'intrépidité de ses enfants aurait dû remplir la nation d'une noble fierté, elle ne ressentait que les amères piqûres d'un amour-propre follement exalté et cruellement froissé.

L'Angleterre aurait dû s'accuser elle-même, sa parcimonie systématique à amoindrir son établissement militaire, l'insouciance orgueilleuse avec laquelle elle s'était jetée dans les hasards de la guerre et la sotte outrecuidance de son langage. Elle a préféré faire retomber sur d'autres, et souvent fort injustement, tout le poids de sa mauvaise humeur, elle s'est

Digitized by Google

irritée contre l'organisation défectueuse de l'armée, contre l'incapacité des généraux, contre la naissance des officiers qui, pendant ce temps, se faisaient héroïquement tuer pour soutenir non des hâbleries dont ils n'étaient point responsables, mais l'honneur de leur glorieux drapeau.

J'ai parlé de l'incapacité des généraux, c'est inexpérience qu'il faut dire. Il y a en Angleterre deux ou trois villes qui renferment de fortes garnisons, et qui comptent jusqu'à cinq cents hommes de troupes dans leurs murs. Mais il n'est pas donné à tous les généraux d'exercer un commandement dans ces places de guerre. Comment donc et où apprendraient-ils leur métier? — Qu'on mette vingt-cinq mille hommes dans Hyde-Park, disait tristement le duc de Wellington, il n'y a pas dans le pays six généraux en état de les en faire sortir. La moitié du parlement répondait : Que m'importe? L'autre moitié répondait : Tant mieux.

Les Anglais trouvaient leur intérêt à réduire leur état militaire, cela se conçoit, un soldat coûte fort cher, les finances publiques en étaient allégées. Mais, de plus, ils étaient arrivés à s'enorgueillir de la diminution de leur armée, et à y voir comme le sceau de leur haute civilisation, de leur supériorité politique, de leur prospérité intérieure. Pourquoi aurions-nous jamais, disaient-ils, à défendre nos côtes, puisque nous les ouvrons toutes grandes.— Quant aux révolutions, nous aimons mieux les prévenir à coups de réformes que les contenir à coups de fusil. A l'extérieur, plus d'ennemis, par conséquent plus de dangers; à l'intérieur, plus de résistance, par conséquent plus de luttes. — Laissons les nations étrangères se courber sous le poids de ces immenses armées nécessaires au maintien de leur politique égoïste ou à la sécurité de leurs gouvernements despotiques. Le duc de Wellington est un vieux soldat dont il faut écouter avec indulgence les lamentables aberrations. Pauvre homme, il se trompe de siècle!

L'intérêt et l'amour-propre tirant à la même corde, c'est

Digitized by Google

ainsi que nous avons vu les Anglais étaler avec une méprisante ostentation leur faiblesse militaire. On peut dire qu'ils ont mis leur gloire à être inhabiles à la guerre. Puis, tout à coup, ils ont paru étonnés d'y être impropres. Et un jour on les a vus s'indigner d'un état de choses dont, la veille encore, ils se vantaient. Inconséquence fort naturelle, sans doute, mais souverainement injuste dans ses manifestations, comme tous les grands revirements de l'esprit public.

La nation était donc mal fondée à se plaindre des chefs supérieurs. Elle avait voulu se passer d'une armée, et elle s'étonnait de n'avoir pas de généraux. Elle se montrait bien oublieuse et bien puérile. De même dans les affaires d'administration, il semble que son imprévoyance aurait dû lui interdire de blâmer trop sévèrement les embarras et les hésitations d'un gouvernement imprévoyant comme elle et par elle. — Mais ces colères peu intelligentes sont devenues prodigieusement iniques quand elles se sont tournées contre la composition même de l'armée, contre le système aristocratique qui y domine, c'est-à-dire contre les officiers qu'on n'eût pu sans ridicule accuser individuellement, et qu'on n'a pas craint d'accuser en masse.

Cette accusation est inique, car elle tendrait à faire croire que les officiers anglais n'ont pas rempli leur devoir, ou l'ont rempli mollement, qu'ils ont reculé devant les périls ou ont été rebutés par les fatigues, qu'ils n'ont pas conduit leurs soldats au feu ou qu'ils les ont délaissés dans les rudes travaux des camps, qu'ils ont manqué de bravoure et de constance. Il faut qu'ils aient été inférieurs à leur tâche, puisque d'autres, choisis autrement et ailleurs, eussent mieux fait. Et c'est au moment même où ils prodiguaient leur sang que les officiers anglais ont été poursuivis par ces calomnies. — Leur réponse est toute prête. C'est Balaclava, c'est Inkermann, ce sont les registres des ambulances, ce sont les noms gravés sur les tombeaux de Crimée, c'est la sombre éloquence de tant de

Digitized by Google

morts. Et tandis qu'ils succombaient héroïquement sur la terre aride, sur la neige, sous les balles et les fièvres, plus meurtrières que les balles, une foule inepte et dont le courage ne peut être mis en doute, n'ayant jamais été éprouvé, réunie dans des salles bien chauffées, criait: Qu'on débarrasse l'armée des gentilshommes. — Un peu de patience, braves gens, je vous prie, les Russes sont en train d'accomplir votre vœu. La réforme de votre armée s'exécute par le fer de l'ennemi.

Si le parlement eût été disposé à prélever et le peuple à subir cet impôt qui, dans les autres Etats, est la base du système militaire : alors il y aurait eu quelque logique et quelque courage à réclamer contre la formation aristocratique du corps des officiers. La nation entière étant prête à sacrifier sa liberté individuelle et à braver le péril commun, il était juste que la loi assurât au moindre citoyen le droit aux bénéfices d'une carrière dont elle lui imposait les charges et les dangers. Mais il faudrait connaître bien peu l'Angleterre pour s'imaginer que la conscription y soit possible. Même pour la marine on a été obligé de renoncer à la presse, qui n'était autre chose qu'une conscription levée précisément parmi les hommes à qui les habitudes de leur vie devaient faire envisager avec le moins de répugnance le service à bord d'un vaisseau de l'Etat. Mais tenter d'arracher l'agriculteur à sa charrue, l'ouvrier à son usine, le commis à son comptoir, l'oisif à sa paresse, l'insouciant à sa misère, l'Anglais, enfin, à son indépendance, ce serait là une mesure que nul n'oserait essayer, que personne n'oserait même vouloir. Jamais la nation n'admettra pour son armée d'autre mode de recrutement que le recrutement volontaire.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les avantages ou les inconvénients de la conscription. J'ai entendu des partisans de cette institution la défendre par des motifs excessivement plausibles, et y voir une sorte de grande école qui, élevant, instruisant et fortifiant la population, de l'être ignorant et chétif fait

Digitized by Google

un homme intelligent et vigoureux. La meilleure nourriture, l'habitude du devoir, le frottement des idées, doivent nécessairement exercer une influence heureuse sur l'esprit et sur le corps. Je conçois à merveille que, dans beaucoup de pays, le soldat qui rentre dans ses foyers soit de toutes façons un individu très-supérieur au conscrit qui quitte son misérable hameau. Mais quels que soient les avantages sociaux de cette tutelle de l'Etat, l'Angleterre n'en veut pas, soit qu'elle l'envisage comme lui étant moins nécessaire qu'à d'autres, soit surtout qu'elle repousse absolument tout impôt qui se présente à elle sous la forme ou sous l'apparence d'un empiétement sur la liberté individuelle.

Pourquoi donc réclamer contre le système aristocratique de l'avancement, puisque c'est le seul compatible avec le recrutement volontaire qui, à son tour, est le seul possible en Angleterre. Il y a là une étrange inconséquence. Les séductions que peut offrir la carrière militaire ne sont pas très-grandes, et la masse de la nation les tient en légère estime. Une vie exempte de soucis matériels et relativement oisive, la chance de l'aventure dans la sécurité d'une existence régulière, un avenir modeste mais assuré, telles sont les tentations du service. C'est une sorte de domesticité relevée par la grandeur de la maison que l'on sert. Ces tentations n'ont de prise que sur une proportion comparativement très-faible du peuple. Les quelques sous dont l'Etat gratifie le soldat ne peuvent lutter contre les gros salaires des manufactures. La grandeur industrielle de l'Angleterre, les fortunes immenses et les positions considérables que cette grandeur a fait surgir, ont donné à la masse l'habitude d'une ambition autre que l'ambition militaire. Aux hasards de la guerre on préfère les hasards de l'industrie. Enfin, la classe moyenne tout entière, dont l'existence, la prospérité et le développement reposent sur le goût d'une règle sévère et constante, sur le respect de la tradition commerciale conservée soigneusement dans les familles,

Digitized by Google

sur l'économie enfin qui consolide les fortunes et sur le travail qui les augmente, la classe moyenne n'envisage pas sans un sentiment à la fois de crainte et de dédain un état dont le but n'est pas l'accroissement, ni même la conservation de la richesse, et qui, dans le réseau si ferme de la discipline, laisse cependant à l'homme tant de loisir. On peut dire qu'aux yeux du pays l'armée est plutôt un exutoire qu'une carrière. La classe d'individus qui s'engageront seront donc et sont en général la partie de la nation la moins éclairée, la moins active, je dirai même la plus déraillée. Ces hommes-là deviennent d'excellents soldats. « Pour un coup de main suprême, disait Nelson, donnez-moi l'écume de la lie de Londres. » Il n'est pas de prodiges que ne puisse accomplir la discipline façonnant le courage. Mais pour le façonner, encore faut-il un cadre vigoureux, et faut-il chercher à attirer sous le drapeau une autre classe d'hommes qui soient en position de commander et d'obtenir le respect. Il est nécessaire que l'épaulette ait un prestige particulier, que la tradition militaire soit en honneur dans l'élite de la population, que le brevet d'officier soit en même temps un brevet de bonne éducation, de bonnes manières, de bonne naissance. Car ce n'est qu'en dehors et au-dessus des éléments hétérogènes, incohérents et confus qui composent l'armée qu'on peut trouver l'autorité nécessaire pour les amalgamer et les contenir. Cela est si vrai qu'on a vu les officiers de fortune les plus braves, blanchis sous le harnais, incapables d'arracher à leurs vieux camarades ce respect accordé d'emblée à des cadets de dix-huit ans, qui souvent ne savent encore de leur état que l'agraffement du hausse-col.

C'est que dans une armée composée comme est composée l'armée anglaise, les officiers doivent avoir aux yeux des soldats le prestige moins de la supériorité exclusivement militaire que de la supériorité morale, sociale, intellectuelle. Où l'armée est en grand honneur, cela n'est pas nécessaire, mais dans un

Digitized by Google

pays où le soldat sent sa position amoindrie par les lois, les usages et les préjugés, où, en un mot, ce n'est pas l'uniforme qui relève l'homme, il faut que l'homme relève l'uniforme. Il y a d'ailleurs certaines vertus militaires qu'il est difficile d'attendre d'individus qui se sont engagés par misère ou par oisiveté, et qui ont sacrifié leur indépendance au désir de vivre d'une vie matérielle, facile et assurée.

Sur le champ de bataille, ils seront admirables, parce qu'ils sont d'une race naturellement très-brave ; ils affronteront la mort sans sourciller, parce qu'ils reconnaissent que c'est là leur métier et leur devoir. Mais l'humidité du bivouac, la nourriture insuffisante ou grossière, les lourdes fatigues des corvées, les rudes labeurs et les inévitables et journalières privations de la guerre leur paraîtront tout à fait intolérables, parce que, d'un côté, leur honneur ne leur semblera pas intéressé à supporter ce genre de souffrances-là, et que, d'un autre, ils estiment que c'est leur droit d'être bien nourris, bien logés, bien vêtus et entretenus, que c'est là le prix auquel ils ont vendu leur courage, et qu'enfin puisque, dans le marché conclu entre eux et le pays, ils remplissent fidèlement leur clause qui est de se bien battre, il est juste et naturel que l'Etat, de son côté, tienne ses engagements.

Je l'ai déjà dit, le service militaire anglais est une sorte de domesticité, et le soldat a les qualités fidèles de cette condition, mais il en a aussi les minutieuses exigences. Demandez à votre valet de chambre de passer cinq nuits blanches de suite sur le siége de votre chaise de poste, si votre service et la rapidité du voyage l'exigent, mais ne lui demandez pas, quelque urgente que soit la circonstance et quelque pressé que vous soyez, de déjeuner plus vite qu'à l'ordinaire. Tel est le soldat anglais ; un soldat qui se bat bien, mais qui déjeune, même quand il vaudrait mieux savoir attendre jusqu'au dîner. Il faut donc introduire dans l'armée un autre élément mieux trempé, plus élastique, plus indépendant

Digitized by Google

des circonstances extérieures. Il faut des hommes pour qui la carrière des armes soit non pas un simple métier, mais un goût et aussi une tradition ; qui, habitués aux aises, aux élégances même de la vie, sachent au besoin et facilement s'en passer. Ces hommes-là sont précisément ceux qu'on pourrait croire les moins propres à supporter ces privations dont leur position ne leur a jamais fait soupçonner l'étendue, peut-être pas même l'existence. Mais on a déjà souvent remarqué que l'asservissement aux habitudes provient moins de leur ancienneté et de la facilité pour ainsi dire inaperçue avec laquelle elles ont été contractées que de ce qu'elles ont paru longtemps désirables et ont été laborieusement atteintes. On y attache d'autant plus d'importance qu'elles ont coûté quelque effort et ont été un objet d'ambition.

C'est dans les classes supérieures d'une société qu'on trouve à la fois et chez les mêmes hommes le développement suprême et le dédain de la civilisation matérielle. Le gentilhomme accoutumé dès l'enfance aux élégances de la vie sacrifiera ces élégances, et plus facilement encore ses habitudes de bien-être, aux obligations de sa carrière de soldat, comme il sacrifiait son repos aux joyeuses émotions d'une chasse à courre. Ces élégances et ce bien-être sont pour lui le point de départ, tandis que pour d'autres ils sont le but. Il en coûte moins de perdre ce qu'on a toujours possédé que ce qu'on a péniblement conquis. En toutes choses il en est ainsi. Le grand seigneur remarque à peine les hommages qui gonflent l'amour-propre du parvenu. S'imagine-t-on qu'ils tiennent davantage à la vie, ceux pour qui elle semble couler particulièrement facile et prospère?

L'aristocratie anglaise forme donc l'élément moral de l'armée, qu'elle relève de toute la supériorité de l'honneur sur le strict devoir, de la valeur chevaleresque sur le courage soldé, de l'esprit enfin, de l'âme, sur ces instincts de bien-être matériel, incessants, méticuleux, bourgeois, besoins dont les exi-

Digitized by Google

gences entravent si souvent les opérations de la guerre, et ont plus d'une fois risqué de compromettre la fortune des armées.

Que les Anglais cessent donc de se plaindre de la prépondérance de l'élément aristocratique dans leur organisation militaire, qu'ils cessent de la vouloir diminuer ou détruire, car à cette condition-là seulement leur armée peut exister. Qu'ils comprennent que si leurs clameurs étaient entendues, il en résulterait, conséquence bizarre, qu'on fermerait la carrière militaire précisément à la seule classe qui ait conservé précieusement et fortement la tradition militaire et le goût des armes.

Au fond de ces clameurs, et à travers les brouillards dont les ont obscurcies la passion politique, l'injustice populaire, on distingue la prédominance d'une idée qui se généralise chaque jour davantage en Angleterre. Il y a là toute la révélation d'une tendance qui a déjà été signalée, et qui de tous les dissolvants de l'esprit public est, je crois, l'un des plus actifs. Les Anglais, ou tout au moins un grand nombre d'entre eux, proclament qu'on peut et qu'on doit tout faire avec de l'argent. Et ce qu'on trouve chez eux ce n'est point cette vanité outrecuidante et grossière que la richesse inflige aux petits esprits, mais cette conviction sérieuse, dogmatique, j'ai failli dire respectable qui résulte de la théorie. L'argent étant un moyen, ils mettent une sorte de fierté à user de ce moyen en toutes circonstances, et à le grandir au niveau des services qu'il achète et que par conséquent il rend. A leurs yeux, le soldat qui brave la mort ne vaut pas plus que le contribuable qui l'a payé pour se faire tuer ; il vaut même moins, car le soldat donne tout ce qu'il a, et au contribuable il reste encore beaucoup. Ils paient des gens pour se battre comme ils paient des gens pour panser leurs chevaux; ils paient bien, il faut qu'on se batte bien, il faut que l'écurie soit bien tenue. Mais c'est fort ennuyeux, a dit l'Angleterre, mon laquais est soldé et nourri à mes dépens, il me coûte près

Digitized by Google

d'un dixième de centime pour chaque tasse de thé que je prends, je lui ai donné une fort belle livrée rouge, et quand je l'envoie faire son service, je trouve qu'il ne me procure point les avantages ni les satisfactions de vanité que j'avais rêvés. Il faut que je réforme ma maison. Tout cela dit d'un ton de mauvaise humeur, non pas de vraie colère.

Qu'on se rappelle le langage des journaux, les discours déclamatoires tenus dans les meetings, et dans toute cette effervescence superficielle de l'opinion, on reconnaîtra, non pas ces violents bouillonnements d'un peuple animé par la lutte, échauffé par le combat où il vient de verser son sang; mais cette mesquine irritation du négociant mécontent de ce que ses affaires ne marchent pas comme il voudrait.

Il y a longtemps qu'on l'a dit : l'argent est un mauvais maître. Mais je crois qu'il est peut-être plus périlleux encore de l'avoir pour ami que pour maître, lorsque, comme font les Anglais, on est disposé à voir en lui un allié fidèle qui gouverne tout, supplée à tout, fournit tout, est prêt pour toutes les éventualités. Il y a des choses qu'on ne paie pas, parce qu'elles valent trop. Ce sont les plus belles, celles qui relèvent le plus directement de l'âme, qui élèvent l'homme, le rapprochent des grandes pensées, ou le préparent aux grands dévouements. Qui songera à acheter le courage, l'honneur ou l'amour? Celui peut-être pour qui le courage est une vertu physique, l'honneur un masque hypocrite, l'amour, un jeu passager; c'est-à-dire celui qui a le cœur trop sec pour éprouver les vraies émotions, et l'intelligence trop étroite pour les comprendre. En proclamant cette doctrine que l'argent suffit à tout, on proclame que tout est vénal, et par là même on abaisse tout; car ce n'est pas le moyen qu'on relève, c'est l'objet susceptible d'être acquis qu'on avilit. Il y a dans les replis secrets de l'esprit humain quelque chose qui proteste contre cette théorie amoindrissante, la conscience se révolte. En établissant qu'on peut tout acheter, que tout peut être le sujet

Digitized by Google

d'un contrat ou d'un marché, en habituant la nation à traiter de la même façon une caisse d'indigo ou le courage militaire, les choses et les hommes, le travail et la vertu; on flétrit cette fleur de poésie sans laquelle les peuples pas plus que les individus ne sauraient réellement vivre, on matérialise l'esprit public, on le corrompt, on fait de l'Angleterre cette Carthage dont parlait Henri Heine. — Carthage, mais sans Annibal!

Je ne voudrais pas qu'on se méprît sur ma pensée, je ne voudrais pas qu'on pût m'accuser de me joindre à ceux qui ne veulent voir dans la civilisation anglaise qu'une civilisation factice et corrompue, qu'un effrayant et perpétuel contraste de ces deux extrêmes de toute société : l'excès du luxe et les abîmes de la misère. L'observateur attentif ne découvrira en Angleterre ni cet affaissement des classes supérieures, ni cet avilissement de la multitude qui accompagnent les sanglants abus et les folies désordonnées de la richesse, et qui signalent la décadence des nations amollies et perverties. Les Anglais sont encore un peuple libre, et Henri Heine a dit Carthage et non pas Capoue. Si l'esprit public s'est modifié d'une façon fâcheuse, il est jusqu'à présent plutôt rétréci que véritablement corrompu, il a perdu en étendue et en justesse plutôt qu'en vitalité, et ce n'est pas la richesse que j'en accuse, mais la théorie de la richesse. Toutefois j'estime que le moment est arrivé de sonner l'alarme.

L'économie politique est une science à laquelle ce siècle a donné un développement et une importance considérables. Dans un temps où les problèmes sociaux sont l'objet de tant de sollicitude, de tant d'enthousiasme, souvent aussi de tant d'effroi, il est naturel qu'une doctrine qui aborde ces questions en face, et les résout hardiment, exerce un grand empire sur les esprits. Car l'économie politique a ceci de remarquable et qui lui est particulier, que, tenant de la philosophie par la nature de ses recherches et par son genre d'argumentation, elle touche aux procédés mathématiques par l'inflexible rigueur de ses

Digitized by Google

déductions. Il en résulte qu'elle a un puissant attrait pour les intelligences les plus diverses; les uns y trouvent un libre champ ouvert à l'étude, les autres sont séduits par la précision et la sévérité de ses formules; elle autorise la discussion, et cependant elle interdit le doute. En quittant le domaine de la spéculation pure, pour devenir une science d'application, elle a grandi aux yeux du monde de toute la hauteur des services qu'elle a rendus, et dont il serait ridicule de vouloir contester le solide éclat. Écarter les préjugés qui séparent les peuples pour y substituer les relations qui les unissent, élargir le champ du commerce, et par conséquent rendre l'aisance plus générale en le rendant partout possible, dissiper enfin les haines nationales en établissant la solidarité des intérêts, voilà le but qu'elle poursuit, voilà aussi, il faut le dire, le but qu'elle a en grande partie atteint.

L'économie politique est une belle étude, féconde en heureux résultats, elle est une grande science, mais elle n'est pas, elle ne doit pas être une religion.

Or, on voit grand nombre d'Anglais témoigner aux arrêts de l'économie politique cette confiance, ce respect, ce culte même que la religion seule a le droit d'exiger. Pour eux, l'économie politique est la plus haute, la suprême expression de la civilisation moderne, du progrès, de la grandeur de leur pays. Non-seulement tout ce qu'elle prescrit est excellent, mais tout ce qui ne rentre pas dans son domaine est superflu, ou plutôt tout rentre dans son domaine, et l'esprit de ses doctrines doit pénétrer partout, tout vivifier et suffire à éclairer toutes les questions. Frappés de la grandeur irrécusable des résultats qu'elle a obtenus, ils ont conclu à la grandeur et à l'universalité du mobile qui lui sert de base et de pivot. La solidarité des intérêts, tel est, je l'ai déjà dit, le dogme essentiel de l'économie politique; l'intérêt, voilà donc le mobile, le culte de l'intérêt, voilà la religion. Je n'entends point outrager l'économie politique, mais j'entends circonscrire ses attribu-

Digitized by Google

tions dans de justes limites ; je ne veux pas nier les services qu'elle a rendus, mais je crois qu'il en est qu'elle est incapable de rendre. M'accusera-t-on de la proscrire parce que je déteste le système utilitaire ? Autant vaudrait dire que je nie la chaleur que le soleil répand sur la terre et l'éclat que projettent ses rayons, parce que j'estime qu'en se prosternant devant cet astre, les Persans adorent les faux dieux.

Oui, ils adorent les faux dieux, les Anglais, quand ils veulent absolument faire passer toutes les questions sous le contrôle supérieur de l'économie politique. — Gardez-vous d'assassiner monsieur votre père, disait je ne sais quel humoriste, car si vous le faisiez, il serait fort possible que monsieur votre fils vous assassinât à votre tour. Voilà la doctrine utilitaire dans toute sa desséchante précision, dans son aride vérité. L'homme dans sa conduite, c'est-à-dire dans sa manière d'agir et de penser, est dirigé par des motifs extrêmement complexes, qui tantôt se combattent et s'amoindrissent mutuellement, tantôt s'ajoutent et se renforcent. Parmi ces motifs, l'un des plus constants est sans contredit l'instinct de l'intérêt personnel ; mais au-dessus de cet instinct il en est d'autres plus élevés, plus vivants, plus passionnés, qui le poussent souvent au bien, souvent aussi au mal, mais qui le poussent malgré lui-même contre cet intérêt personnel. L'âme est, je ne l'ignore pas, une glace qui réfléchit les idées et les faits, qui les réfléchit grands ou petits, beaux ou laids, suivant la pureté de son eau et la nature de sa surface, en les réfléchissant elle se les approprie. Il est donc, à un certain point de vue, impossible de dégager la conduite d'un homme du sentiment de son individualité, et, à ce même point de vue, ses motifs d'agir peuvent être envisagés comme très-personnels. Mais il ne saurait résulter de là que l'intérêt soit le seul ni même le principal de ces motifs. La haine et l'amour sont des leviers bien autrement puissants pour soulever et remuer le cœur humain. Et les grands dévouements, les sacrifices héroïques,

Digitized by Google

ce n'est pas l'intérêt qui les produit, pas plus qu'il ne produit les grandes pensées. Qui ira s'imaginer que c'est le culte de l'utile qui a inspiré ces magnificences immortelles des grands interprètes de l'âme humaine : les poëtes, les musiciens, les peintres, les sculpteurs, et cependant leurs œuvres ne sont-elles pas la plus éclatante, la plus vraie manifestation des passions, des beautés, des profondeurs humaines, c'est-à-dire de la vie humaine, et cette vie n'aurait d'autre but, d'autre point de de départ, d'autre horizon que l'intérêt personnel !

Nous sentons tous, et toute démonstration à cet égard est superflue, qu'il ne saurait en être ainsi, nous savons que les calculs de l'égoïsme sont brusquement déjoués par une impression vive, juste, rapide, venant souvent on ne sait d'où, qu'une secousse de l'esprit agité renverse les laborieux échafaudages élevés par ce même esprit, que l'âme, enfin, a de subits et complets revirements auxquels l'intérêt personnel demeure étranger ; nous comprenons qu'au-dessus de cette doctrine de l'intérêt, qui est à l'individu ce qu'est le code à la société, il y a une justice supérieure, une moralité plus haute, une règle moins stricte peut-être et cependant plus pure, qu'en un mot il y a, pour nous empêcher de commettre un crime, autre chose que la peur d'être pendu.

Ne vous répugne-t-il pas, comme à moi, de voir l'intérêt personnel arriver au secours de ces causes qui, par leur grandeur et leur caractère, devraient dédaigner cet appui. On n'aime pas que l'honneur d'une femme outragée soit défendu par l'épée d'un aventurier. Les grandes vérités morales perdent à être soutenues par des considérations subalternes. Je me rappelle avoir assisté un jour à une discussion élevée au sujet de l'esclavage. L'un des interlocuteurs prétendait tout simplement que les nègres étaient une race inférieure qu'on avait le droit de traiter comme on voulait ; l'autre cherchait simplement à établir que le travail libre était plus économique que le labeur servile et obligatoire. Voilà, disait-il triomphale-

Digitized by Google

ment, la véritable raison d'abolir l'esclavage. — Et moi je pensais aux soupirs étouffés qui agitent ces pauvres poitrines meurtries, à tant de larmes furtives qui coulent tristement et que personne n'essuie, à tant de souffrances, à tant de désespoirs, à tant d'infamies, et j'aimais mieux le planteur réclamant brutalement ses droits sur son bétail, que le philanthrope qui en discutait le prix et la valeur.

On comprend maintenant ce que j'entends quand je parle du développement de l'esprit utilitaire. Qu'importe, dira-t-on peut-être, qu'importe cet esprit, s'il sait faire triompher de bonnes causes. Je crois qu'il importe beaucoup. Certaines doctrines engendrent certaines conséquences qu'elles repoussent au début, qu'elles sont forcées de subir, et qu'elles finissent par propager. On sait le sort de la philosophie d'Epicure et ce que sont devenues les austères tendances du rigide stoïcien. — Les utilitaires expliqueront en vain, et avec la meilleure foi du monde, le sens moral qu'ils attachent à leurs idées, l'excellence du but qu'ils poursuivent, les limites sages au delà desquelles l'intérêt personnel cesse d'être l'intérêt véritable, pour devenir une passion, c'est-à-dire un malheur; ils auront beau barricader la route qui conduit au matérialisme, la logique franchira ces obstacles impuissants. Le culte de l'utile arrive nécessairement à être le culte de la matière, et dans ce cas il est d'autant plus dangereux qu'il semble plus plausible, plus relevé; l'égoïsme se sent autorisé et marche le front haut. A ce jeu-là on perd le sens moral dans sa plus vaste acception, c'est-à-dire la faculté d'enthousiasme, de dévouement, d'élan, d'ardeur. Ce n'est pas impunément qu'une nation arrive à s'en passer. Chevelure de Samson que les croyances d'un peuple. Les lui enlever, c'est lui enlever ses forces.

Le soldat est un assemblage d'os, de chair et d'uniforme qui coûte mille francs; — la monarchie est une institution moins dispendieuse que la république; — l'envahissement d'un pays deux fois par siècle épuiserait moins ses finances que l'armée

Digitized by Google

qu'il entretient pour cette éventualité qui n'est que possible, — il faut tout subir de la part de l'Amérique, parce que les manufactures ont besoin de coton ; — il faut chercher querelle au roi des Deux-Siciles à cause des soufres. — Les Anglais ont deux mots hideux : *Cet homme vaut tant*, et *Cela paiera-t-il?* Cette entreprise serait grande. Paiera-t-elle ? Cette guerre serait juste. Paiera-t-elle ? Toute idée généreuse, toute passion nationale, toute politique, toute intelligence en sont réduites à passer par ce terrible laminoir de l'intérêt immédiat, pécuniaire, matériel. Voilà pourquoi cet envahissement de l'esprit utilitaire me paraît prodigieusement effrayant pour tous ceux qui tiennent au maintien de cette Angleterre qui occupe dans notre civilisation une place à la fois si large et si nécessaire. Je voudrais citer les éloquentes paroles que M. de Gasparin à consacrées à le flétrir.

Peut-être la guerre aura-t-elle eu une influence heureuse, en attirant les yeux des Anglais sur le noble spectacle du courage et du sacrifice. Peut-être aura-t-elle secoué de sa torpeur cette fibre héroïque qui s'endort graduellement, et qui, à force de s'endormir, finit par se paralyser. Les souffrances et les gloires militaires échappent trop aux doctrines de l'intérêt personnel pour ne pas leur nuire et les dominer. La charge de Balaclava ne saurait être rangée parmi les prodiges enfantés par l'esprit utilitaire. C'est ainsi que la guerre est bonne pour les pays, elle les retrempe, les fortifie, les habitue à contempler le dévouement, et par conséquent à l'admirer et à le comprendre.

Mais il est temps pour moi de poser la plume, M. de Montalembert et M. de Gasparin m'ont entraîné plus loin que je ne pensais d'abord. J'ai à m'en excuser auprès de mes lecteurs. Une étude à laquelle on prend plaisir est comme une montagne qu'on gravit, arrivé au sommet d'un mamelon, on en aperçoit infailliblement un autre qui se dresse devant vos yeux et vous convie à le franchir. De ces mamelons, j'en ai décrit quelques-

Digitized by Google

uns. Je me suis arrêté sur ces sommets qui sont comme les repaires topographiques de l'histoire. Je sais à merveille que cela ne saurait suffire et qu'il faudrait pénétrer dans les replis des vallées. Aussi je dirai ce que j'ai dit en commençant, je n'ai eu, je n'ai d'autre prétention que d'avoir dit les impressions que réveillait en moi la lecture de certains écrits sur un pays dans lequel j'ai passé assez de temps pour l'aimer, et j'ose dire pour le comprendre un peu.

Le comprendre un peu, ai-je dit, mais je ne saurais me flatter de le connaître. L'Angleterre est pleine de contrastes, de lumières inattendues, d'obscurités soudaines, de contradictions surtout, telles qu'il faut renoncer à les expliquer, et même à les constater. La chronique de l'Angleterre serait difficile à écrire ; en politique comme en littérature, comme en guerre, elle a eu de grands hommes, elle n'a pas eu de grandes époques. Paysage mal aisé à peindre que celui où il faut compter tous les brins d'herbe et dessiner chaque nervure de chaque feuille. Le peuple anglais est le plus joueur qui soit au monde et aussi le plus prudent, le plus individualiste et le plus dévoué au principe d'autorité, le plus extravagant et le plus sage, le plus attaché à ses vieux préjugés et le plus séduit par les habitudes de la civilisation moderne. Quoi qu'il en soit, ce qui fait sa force, c'est qu'il est enthousiaste, persévérant, courageux. Ses ennemis naturels sont donc bien le despotisme qui courbe les esprits, l'utilitarisme qui les dessèche, la démocratie qui les avilit.

Si maintenant il me semble que quelques nuages, même de gros nuages, s'accumulent à l'horizon, il n'est point dit que l'orage éclate. Et, d'ailleurs, dans quel pays l'avenir n'est-il pas tout rempli d'imprévu, c'est-à-dire tout gonflé de tempêtes? En politique, en histoire, il faut essayer de poser les problèmes, ce serait folie que de prétendre à les résoudre. L'Angleterre a des ennemis, des ennemis de ses institutions, de son

Digitized by Google

caractère, de son esprit national, j'ai signalé ceux qui m'ont paru les plus dangereux. J'ai exagéré peut-être leur force, peut-être aussi en ai-je oublié d'autres. Mais, quoi qu'il en soit, j'aime à espérer que cette vieille monarchie n'est pas près de crouler, et que l'Europe gardera le constant spectacle d'un pays où la liberté est pratiquée, ce qui est rare, est comprise, ce qui est plus rare, et, ce qui est bien plus rare encore, est aimée.

William de LA RIVE.

Digitized by Google

L'INDE MODERNE

PAR

F. DE LANOYE.

C'est réellement une excellente idée que celle qui a poussé la librairie Hachette à imiter Routledge de Londres, et à créer sa *Bibliothèque des chemins de fer*. Idée excellente pour l'éditeur, qui y gagne beaucoup d'argent; excellente pour le public, qui est charmé de pouvoir se procurer à bon marché des réimpressions ou traductions de quelques bons ouvrages; excellente surtout pour quelques hommes de lettres, vrais ou prétendus, qui trouvent ainsi une facilité inespérée pour écouler leurs vieux fonds de boutique et pour gagner quelques centaines de francs sans se donner grand'peine. Vous me demanderez comment le public et les auteurs de pacotilles peuvent en même temps y trouver leur compte. Monsieur, ou Madame, ce doute vous honore et prouve que vous appartenez à l'élite des lecteurs, et que, dans la bonté de votre âme, vous croyez à l'intelligence et au bon goût des masses; mais veuillez réfléchir et vous demander qui lirait, si tout le monde était comme vous, les balivernes sans nombre que produit la presse parisienne ; qui lirait les romans de Paul de Kock, les Mémoires de Mme X et les feuilletons de tel et tel. Mettant de côté la morale et ne parlant que du goût littéraire, vous devez reconnaître que la littérature malsaine est d'un débit bien plus assuré que l'autre. La foule la préfère ; ce qu'il lui faut c'est d'apprendre l'histoire dans les romans d'Alexandre Dumas, l'économie sociale dans ceux d'Eugène Sue, et la vie de ses hommes d'Etat dans les biographies jaunes. Aussi les fournisseurs ne lui manquent pas, et elle peut à son gré se repaître de lectures indigestes à bon marché, à très-bon marché ; livraisons à quatre sous, *Journal*

Digitized by Google

pour tous, à deux sous; *Journal omnibus* à un sou, in-octavo à un franc et in-douze à cinquante centimes. Achetez ! il y en a pour tous les goûts, même quelquefois pour le bon.

Les deux ou trois éditeurs qui se font concurrence dans cette branche de commerce ont de vrais chantiers, où se confectionne tout ce qui concerne leur état; ateliers de traduction, de compilations, de voyages. Aussitôt qu'un livre de quelque mérite a obtenu une certaine vogue, vite ces messieurs en commandent une douzaine dans le même genre. Le succès éphémère de feu l'*Oncle Tom* a-t-il attiré l'attention des traducteurs sur les romans nouveaux d'Amérique, aussitôt il s'organise une course au clocher à qui reproduira, le *Fils du passeur*, *Opulence et misère*, et autres platitudes. Un voyage justement apprécié, et qui a brillamment représenté les misères et les déceptions de la Grèce moderne, a engagé une kyrielle d'admirateurs à marcher autant qu'ils le pouvaient sur les traces du spirituel auteur. Monsieur un tel, libraire, est mis d'une manière ou d'une autre en rapport avec un homme que des connaissances réelles, une imagination vive, de l'esprit, du style, mettent en état de faire un ouvrage à succès, aussitôt il lui tient à peu près ce langage : « Vous avez été dans l'Inde ou vous n'y avez pas été; mais vous avez suivi des cours à la Bibliothèque royale, vous savez fort bien votre mythologie hindoue, vous connaissez plus ou moins le sanscrit, surtout vous avez retenu beaucoup de mots et de noms, vous savez lire, vous savez écrire, voici des auteurs authentiques, des rapports, des journaux : faites-moi un voyage dans l'Inde, que je vous paierai à beaux deniers comptants. »

Nous n'avons pas l'intention de soutenir envers et contre tous que les choses se soient passées ainsi lors de la conception du livre dont nous avons à nous occuper; nous voulons dire seulement que la personne qui a pu voir à l'œuvre ces manufactures de pastiches, qui, par la lecture des écrivains an-

Digitized by Google

térieurs, a quelque connaissance du sujet, ne peut pas se défendre de cette impression que lui inspirent au moins deux chapitres sur trois. De temps en temps quelques descriptions nous font éprouver le sentiment contraire, de sorte que l'on se dit constamment à soi-même, comme un Titi dans la galerie d'un théâtre : Il n'y est pas allé, il y est allé, il n'y est allé.

En tout cas, si M. de Lanoye a fait réellement le voyage, son livre n'en a guère profité; s'il ne l'a pas fait, on doit reconnaître que sa mosaïque est bien travaillée et son sujet bien étudié. Il aurait pu cependant choisir ses autorités avec plus de discernement, et ne pas prendre ses peintures d'un état social qui se transforme rapidement dans des ouvrages trop anciens pour fournir des données exactes sur le temps présent, ou trop superficiels pour être de quelque utilité. En outre, il est fort permis de citer les autres, mais il faut le faire ouvertement et ne pas donner à son public des pages entières de quelque auteur en ne mettant des guillemets qu'à la première phrase, comme si tout le reste était de soi. Surtout quand on cite ou copie d'un bout à l'autre du volume, il ne faut pas vouloir puiser dans son propre fonds ce qui ne se trouve que dans les livres, les faits, il ne faut pas inventer l'histoire.

Nous reviendrons tout à l'heure sur les flagrantes contre-vérités historiques que renferme l'ouvrage de M. de Lanoye à propos de la conquête des Indes; mais nous devons auparavant lui faire compliment sur le bon goût avec lequel il s'est abstenu de faire trop parade de son instruction étendue en matière d'antiquités indiennes. Il a su, avec un grand art, répartir entre les différentes parties de son livre des détails intéressants sur cette mythologie si compliquée, et sur l'histoire conjecturale de cette civilisation antique, mère de tant d'autres. Chaque chose vient à sa place et forme, sans fatiguer le lecteur, un tout suffisamment instructif pour le commun des lecteurs.

Quelques descriptions charmantes se trouvent aussi par-

Digitized by Google

semées dans l'ouvrage, et ont un parfum de vérité qui dissipe pour un moment l'impression désagréable qu'éprouve un lecteur réduit à se dire à chaque page : J'ai déjà lu cela quelque part. Une surtout, que je me permettrai de citer, semble avoir été écrite sous l'empire de l'émotion inspirée par la première vue de la nature tropicale dans toute sa splendeur.

« Pour se faire une idée de la variété et de la puissance de la flore de cette région, il faut aller en contempler les spécimens renfermés dans nos serres, et décupler leurs proportions étiolées ; il faut rapprocher les uns des autres, dans l'éblouissant pêle-mêle de la nature, les mimosas, les musas, les pandanus odorants, les mangotiers et les orangers ; enrouler autour de leur tronc les tiges sarmenteuses des bignionas, du sambac et des lianes qui produisent le poivre et le bétel ; grouper sous leur ombre les plus belles variétés des azalées, des jasmins et des gardenias ; unir les lauriers d'où l'on extrait le camphre, les cassiers, les cannelliers, au santal rouge, aux nopals, aux dragonniers qui fournissent les laques précieuses ; les arbustes qui donnent le nard et le cardamone aux roseaux qui sécrètent le sucre. Sur ces amas de fleurs, sur ces sources de miel et de parfums, il faut étaler les feuilles immenses du latanier et du talipot, faire ondoyer les palmes aériennes du cocotier et des bambous géants, amonceler la sombre verdure des tecks et des tamarins et les impénétrables rameaux des figuiers sacrés. »

Le tableau est certes attrayant, malheureusement le revers de la médaille est non moins frappant : émanations mortelles, insectes venimeux, scorpions, serpents dont la piqûre foudroie, caïmans dans les eaux, tigres dans les roseaux et rhinocéros dans les clairières ; voilà quelques-uns des inconvénients de ces belles contrées du soleil, et M. de Lanoye ne se fait pas faute de nous les faire valoir à l'occasion.

Ce ne sont ni les descriptions pittoresques, ni les incidents heureusement amenés qui manquent dans son livre ; aussi

Digitized by Google

est-il réellement amusant à la première lecture, surtout si l'on peut se soustraire à ces fatigantes réminiscences dont nous avons parlé. Il ne faut pas trop s'appesantir sur certains hors-d'œuvres romanesques et d'une vérité douteuse; tel que la dolente histoire d'un colonel métis, brave comme Amadis, mélancolique comme Ourika, et enrichi des largesses du gouverneur général comme un favori d'Haroun-el-Reschid.

Ceci nous ramène au grand reproche que nous avons à faire à l'auteur et qui lui ôte, à nos yeux, tout droit au titre d'écrivain sérieux, auquel cependant il a des prétentions évidentes. Nous déclarant tout à fait incompétents pour critiquer les récits qu'il fait de l'histoire ancienne et moyenne de l'Inde, nous n'accusons d'inexactitude que les pages où il prétend raconter la fondation de l'empire britannique, et où il commet les plus étranges erreurs; faisant par exemple un agneau sans tache du Néron en démence qui s'est immortalisé par le massacre du *trou noir*; nous parlant plus loin des énormes richesses de Warren Hastings et de la pairie dont l'Angleterre couronna ses crimes, tandis qu'il n'avait qu'à ouvrir la première biographie universelle pour savoir que ce premier gouverneur-général, acquitté par la Chambre des Lords, mourut dans la pauvreté et presque dans l'oubli.

Quand on est si savant sur le Ramayana et sur le Mahabarata, qu'on connaît à fond les faits et gestes de Krichna et d'Indra, on devrait être un peu plus versé dans ceux de personnages presque contemporains, et être au courant d'événements sur lesquels un siècle n'a pas encore passé. Vous ne vous êtes même pas arrêté là, vous basez sur des faits controuvés des déclamations creuses et des philippiques vides de sens, des phrases sur cette société de marchands avides, qui boivent le sang de tant de millions d'hommes, sur l'oppression étrangère, la sécheresse protestante, et autre lieux communs que vous auriez dû laisser au grenier avec « la perfide Albion,» la Marseillaise et les chœurs de Charles VI.

Digitized by Google

Nous réservons donc notre critique uniquement pour la partie moderne de l'ouvrage, et donnons volontiers acte à l'auteur de son rapide et brillant exposé des grands siècles de la société sanscrite.

Il est probable que les savants indologues (ou indologistes?) qui liront M. de Lanoye ne manqueront pas de se récrier à chaque instant, à la lecture de ses expositions historiques et de ses théories ethnologiques, si bien fondées et appuyées qu'elles puissent être, car c'est le propre de cette sorte de paléontologie humaine, que jamais deux des adeptes de la science ne se trouvent d'accord. Ce n'est certainement pas nous qui irons lui chercher querelle sur un terrain qui nous est complétement inconnu.

Il nous montre fort bien l'Hindoustan conquis il y a quelques trente-cinq siècles, par une puissante nation venant du nord, nommée les Aryens par les historiens récents, et qui, se fondant avec les indigènes déjà policés, créa cette civilisation, la plus ancienne du monde, dont paraît provenir celle de l'Egypte, de la Phénicie. Il nous expose ensuite cette conquête absorbée peu à peu au profit de la caste théocratique des brahmines malgré les résistances des princes séculiers, puisant dans cette modification une nouvelle force d'expansion, et sous la conduite de Rama, roi d'Oude, achevant, 1400 ans avant notre ère, la soumission de toute la péninsule et de Ceylan. Il nous montre ensuite le brahmanisme se pliant, comme le fit plus tard le polythéisme gréco-romain, aux exigences de son agrandissement, adoptant les divinités de ses nouveaux sujets, divisant en trois, puis en une infinité de fractions l'unité de Brahma, le dieu suprême, et arrivant à produire la théogonie la plus confuse qui ait été jamais inventée, et l'abâtardissement de la religion. De là la grande réforme inaugurée à la fin du septième siècle, par Boudha-Cakia-Mouni, fils d'un souverain du Berar.

M. de Lanoye résume d'une manière fort nette la philo-

Digitized by Google

sophie religieuse, qui fut le bouddhisme primitif, et qui paraît avoir été une des plus belles aspirations vers la vérité et la justice, que puisse concevoir l'âme humaine privée du secours de toute révélation divine. La lutte de plus de mille ans, soutenue par le nouveau culte contre l'ancien, finit par le triomphe de celui-ci, et la religion vaincue fut rejetée au delà du Gange et de l'Himalaya, pour être à son tour corrompue par la puérilité chinoise et le matérialisme des peuples de l'Indo-Chine. La victoire des sectateurs de Brahma, Vichnou et Siva, laissa le champ libre à la multiplication infinie de leurs divinités et de leurs légendes, et aussi à l'abrutissement des peuples de la presqu'île, pour faire la partie plus belle à la nouvelle race et au nouveau culte, qui, quatre siècles plus tard, entrèrent en scène.

Ce ne fut, en effet, qu'en l'an 1004 de notre ère que commencèrent ces invasions musulmanes, qui, presque jusqu'à nos jours, se sont précipitées les unes après les autres au pillage de l'Inde. Depuis la conquête du Pundjab, du Cachemyr et du haut Hindoustan par Mahmoud de Ghusni, commence l'histoire à peu près authentique, lamentable succession de ravages et de dévastations, où Afghans, Mongols, Persans et Tartares se succèdent sans cesse comme les vagues de la mer. Enfin, à l'époque où François Ier et Charles-Quint commençaient leurs interminables guerres, un homme de génie, Baber, petit-fils de Tamerlan, parti des steppes du Turkestan, fondait dans le nord de la péninsule l'empire des Grands-Mogols. Après lui, une suite de grands princes étendit son joug vers le sud, et Aureng-Zebe, le contemporain de Louis XIV, à qui il ressemblait en plus d'un point, vit un moment son autorité s'étendre jusqu'au cap Comorin. A ce souverain fastueux et hautain s'arrête la prospérité de sa race, qu'on voit déchoir comme les races déchoient en Orient, c'est-à-dire aussi promptement qu'elles s'élèvent. Trente ans après sa mort, son empire n'était plus guère qu'une fiction, *magni nominis umbra*, et, comme

Digitized by Google

le dit M. de Lanoye, la succession de l'Inde était ouverte, lorsque les Anglais et les Français se présentèrent, au milieu du siècle dernier, pour la recueillir.

A la même époque où les descendants de Tamerlan établissaient leur empire dans l'Hindoustan, les Portugais, sous leurs glorieux chefs Alphonse d'Albuquerque et Juan de Castro, arrachaient aux princes indigènes de riches territoires le long des côtes, et se rendaient maîtres de toute la navigation des mers de l'extrême Orient. Chacun connaît la rapide décadence de ce brillant empire colonial, lorsque la conquête du Portugal par l'Espagne eut attiré dans ces parages les implacables ennemis de Philippe II, les Hollandais. Ceux-ci cependant ne firent aucun établissement considérable sur le continent, et portèrent leurs principaux efforts sur Ceylan et l'archipel Malais.

Ce ne fut que sous le règne d'Elisabeth que quelques marchands anglais se hasardèrent dans ces contrées, et la Compagnie, destinée à devenir si puissante, ne fut organisée par décret royal qu'en décembre 1600, sur de modestes bases qui ne faisaient guère présager sa grandeur future. Le but strictement commercial de l'association ne fut qu'imparfaitement atteint pendant les premières années, et elle commençait à peine, malgré l'antagonisme puissant des autres Européens, à entrer dans une période florissante lorsque les guerres parlementaires vinrent tarir pour un temps les sources de son énergie.

La restauration qui, malgré les fautes des Stuarts et les agitations continuelles du pays, fut incontestablement l'époque d'un immense développement des ressources nationales, vit la Compagnie renaître rapidement et se faire, en peu de temps, une grande place au soleil de l'Inde. Les établissements fondés par elle précédemment, à Surate, à Bantam, dans l'île de Java, et sur la côte de Coromandel, dans un petit village qui devint plus tard Madras, parvinrent bientôt à un haut degré de prospérité, de manière à exciter de vives jalousies chez les Portu-

Digitized by Google

gais et les Hollandais. Les rivalités avec les colonies de ces deux nations acquirent bientôt un tel caractère d'hostilité, que les Anglais durent abandonner tout établissement à Java et transférer dans l'île de Bombay, vendue à la Compagnie par Charles II, qui l'avait reçue en dot avec la main de Marie de Bragance, leur comptoir de Surate devenu intenable pour eux.

Les adversaires étrangers n'étaient pas les seuls dont la Compagnie eut à redouter les empiétements : une concurrence active lui était faite sur tous les marchés par des compatriotes, qui ne voulaient pas reconnaître son monopole. L'ardeur avec laquelle elle chercha à réprimer, jusque sur les terres du Grand-Mogol, un trafic qu'elle considérait comme illicite, attira sur elle la colère d'Aureng-Zeb, qui lança un décret pour expulser de l'Inde tous les sujets britanniques. Les plus humbles excuses et la réparation la plus complète parvinrent difficilement à détourner le coup. Il fallut bien que la Compagnie entrât en arrangement avec ses concurrents, qui devenaient trop forts pour elle. La révolution de 1688 avait inauguré une ère nouvelle, et la cour des directeurs s'était fortement compromise aux yeux du public par la violence avec laquelle, sous la conduite de sir Josiah Childe, elle avait épousé la cause de Jaques II. En lutte avec une autre association également incorporée par charte royale, menacée dans son existence même par le parlement qui voulait la dissoudre, elle fut forcée, après une résistance de plusieurs années, d'entrer en composition. En 1702, un compromis fit cesser les contestations, mais ce ne fut qu'en 1708 que les deux compagnies furent formellement réunies.

Le moment, du reste, était venu où il fallait à tout prix que les Anglais réunissent toutes leurs forces pour lutter contre le plus formidable ennemi qu'ils eussent encore trouvé dans ces contrées : les Français avaient paru dans la péninsule.

Leur Compagnie des Indes, fondée par Colbert, et bien plus énergiquement soutenue dans ses débuts que celle des An-

Digitized by Google

glais, avait dès ses premiers pas créé de considérables établissements. Dans le Bengale, à quelques lieues au-dessus de la station naissante de Fort-William, leur comptoir de Chandernagor dominait le cours de l'Hoogly, et leur colonie de Pondichéry, sur la côte de Coromandel, dépassait presque en prospérité celle de Madras sa voisine, tandis que les îles de France et de Bourbon offraient à leur puissance un solide point d'appui et une précieuse étape sur la route d'Europe.

Quoique nominalement destinées au commerce seul, il était impossible que ces compagnies pussent traiter en sécurité avec les habitants, sans que les établissements qu'elles possédaient sur les côtes et sur les fleuves fussent protégés par des forces suffisantes. Chaque comptoir un peu important avait un fort gardé par quelques soldats européens et indigènes, et le territoire qui en dépendait s'étendait rarement au delà de quelques milles. Les colonies françaises étaient groupées en présidences sous les deux gouverneurs indépendants de Pondichéry et de l'île de France, tandis que les colonies anglaises formaient les trois présidences plus intimément unies de Bombay, Fort-William (Calcutta) et Fort-Saint-Georges (Madras); celle-ci, comme la plus importante, exerçait une sorte de direction sur les deux autres. Il devait en être, de ces humbles comptoirs, comme de tous les établissements européens dans les pays barbares, qu'une même fatalité pousse à devenir conquérants ou à disparaître. Leur action, qui d'abord se fit sentir aux chefs de villages et aux petits rajahs environnants, s'étendit peu à peu jusqu'à influencer les destinées des potentats qui, sous le nom de vassaux, régnaient en souverains sur d'immenses contrées. Il était inévitable que les deux nations rivales ne finissent par se heurter sur ce terrain nouveau, et par y livrer quelques-uns des combats de leur interminable querelle.

C'est surtout ici que, malgré le regret bien naturel qu'il éprouve à voir d'anciens rivaux maîtres des belles contrées où le génie de Dupleix avait d'avance marqué la part de la France,

Digitized by Google

l'auteur aurait dû se montrer impartial et ne pas se laisser entraîner aux déclamations dont nous parlions plus haut, et aux inexactitudes graves que nous aurons à signaler.

Le tableau des premiers temps et des premières luttes du pouvoir de la Compagnie des Indes est une des parties les plus originales et les plus romanesques des chroniques du siècle dernier. La France y a de belles pages, de grands hommes, de grandes infortunes, une lutte interminable courageusement soutenue ; l'Angleterre a placé parmi ses plus illustres fils, les deux ou trois citoyens qui, à force d'énergie, de talents et de dévouement, ont gagné en sa faveur une cause d'abord désespérée.

Qu'on nous permette d'esquisser en peu de pages ces héroïques luttes, où quelques poignées d'Européens ont décidé entre eux les destinées de cent cinquante millions d'indigènes.

Sous les faibles successeurs d'Aureng-Zeb, la décadence du colossal royaume de Delhi avait été hâtée par l'ambition de quelques lieutenants trop puissants devenus de vrais souverains dans leurs gouvernements. Quatre surtout avaient fondé des dynasties qui, sous la suzeraineté nominale du Grand-Mogol, possédaient des Etats plus vastes que les grandes monarchies d'Europe. Le premier en rang, le Nabab-vizir d'Oude, premier ministre héréditaire de l'empire, s'était taillé, dans les parties les plus riches du haut Indoustan, un Etat dont les restes ont disparu il y a quelques mois. Le Nabab du Bengale avait toute la partie inférieure de la vallée du Gange, où quarante millions de sujets dociles cultivaient une des terres les plus fertiles du monde. Le successeur du Nizam-ul-Moluk, conquérant du Deccan ou de la péninsule propre, régnait sous le titre de soubadhar ou lieutenant sur toute cette immense contrée, dont la partie méridionale formait, sous son autorité illusoire, le domaine du Nabab de la Carnatique ou d'Arcot. Une foule de rajahs indous ou musulmans, aussi indépendants au fond que ces plus grands potentats, dont ils étaient les

Digitized by Google

tributaires, complétaient cette féodalité confuse et perpétuellement changeante.

Dans l'Inde, de même qu'en Europe, la conquête mahométane n'avait pas réussi à s'assimiler les peuples vaincus et à extirper leurs religions, comme elle y était parvenue dans tous les autres pays qu'elle avait envahis. L'immense majorité de la population était restée fidèle au brahmanisme, et continuait, sous l'autorité directe de ses antiques races de chefs indigènes, à suivre les lois de Manou et à adorer ses trente mille dieux, tout en payant le tribut aux empereurs de Delhi.

Le fanatisme était plutôt du côté des vaincus que des vainqueurs, et si dans les plaines la race la moins aguerrie avait dû céder à l'ascendant de ses conquérants, dans les montagnes du centre et de l'ouest, des tribus plus aguerries soutinrent pendant longtemps l'effort des armes tartares. Le plus célèbre chef de ces défenseurs de l'antique nationalité indienne, Sivajee, lutta durant de longues années contre le victorieux Aureng-Zeb, et laissa en périssant le germe d'une puissance nouvelle bientôt redoutable, les Mahrattes. En 1739, la prise de Delhi et le ravage des provinces du nord par Nadir-Schah de Perse, appelé dans l'Inde par le Nizam révolté contre son suzerain, portèrent le dernier coup au prestige de la monarchie de Baber et d'Akhbar. Les Mahrattes organisés en confédération arrachèrent province sur province de ce grand corps ruiné; des soldats de fortune commencèrent à se tailler des principautés dans toutes les parties de la péninsule, et pour achever la dissolution générale les deux plus grandes puissances d'Europe vinrent se disputer les armes à la main quelques-uns des débris du naufrage.

Lorsque la guerre de la succession d'Autriche mit de nouveau aux prises la France et l'Angleterre en 1743, la première possédait deux hommes remarquables à la tête de ses présidences de l'Inde. Le gouverneur de l'île de France et de ses dépendances, le breton Mahé de La Bourdonnais,

Digitized by Google

marin consommé et non moins bon administrateur, mettait à développer la rapide prospérité de ces colonies, l'énergique et intelligente tenacité qui distingue ses compatriotes. Pondichéry et les établissements de terre ferme obéissaient à l'ambitieux Dupleix, qui faillit réaliser pour sa patrie les conquêtes que l'Angleterre était loin de rêver encore. Cet homme extraordinaire, fils d'un riche financier et héritier d'une grande fortune, s'était fait une seconde patrie du pays où il résidait depuis sa jeunesse. Identifié avec les idées indiennes, connaissant à fond les mœurs des peuples et des princes, possédant tous les secrets de la diplomatie orientale, ayant dépouillé les scrupules et les préjugés de l'Europe, il était parfaitement doué pour jouer, sur la scène où il se trouvait placé, un rôle qui n'a pu être repris après lui. Après un siècle de convulsions et de guerre, le souvenir de sa puissance vit encore dans la mémoire des habitants de la Carnatique, joint à celui de sa fière et gracieuse femme Juana de Castro, descendante des conquérants portugais.

Chargé en 1730 du gouvernement de Chandernagor, il avait déjà fait en peu de temps de ce comptoir insignifiant un établissement de premier ordre, bien supérieur à celui des Anglais à Calcutta et des Hollandais à Hoogly, lorsque la Compagnie, onze ans plus tard, l'appela à la direction générale de ses colonies à Pondichéry. Commerçant, diplomate et guerrier, son infatigable ardeur trouvait là un champ digne de son intelligence et de son énergie. Trois années lui suffirent pour acquérir une influence immense sur les Cours d'Arcot et d'Hyderabad, et pour dicter en maître ses volontés à tous les rajahs de la côte. La présidence anglaise du fort Saint-Georges, étouffée par cette prépondérance, luttait en vain contre un ennemi trop habile pour elle; sa prospérité et son pouvoir décroissaient à chaque progrès de son rival et elle semblait devoir bientôt disparaître.

Le 6 juillet 1746, l'orage qui semblait devoir l'emporter

Digitized by Google

vint fondre sur elle : La Bourdonnais, arrivant de l'île de France à l'appel de Dupleix avec toutes les forces dont il pouvait disposer, chassait de la côte l'escadre anglaise et se préparait à faire le siége de la ville. Celle-ci, quoique déjà assez étendue et populeuse était fort mal défendue ; la Ville-Noire, quartier des indigènes, protégée par une simple muraille, et la Ville-Blanche ou le Fort, entourée d'une enceinte fortifiée mal construite et défectueuse. Deux cents soldats anglais en formaient l'unique garnison, aussi la défense ne put être prolongée; après trois jours de bombardement une capitulation honorable fut acceptée. Les sujets britanniques restaient prisonniers de guerre sur leur parole, et la ville demeurait au pouvoir des Français jusqu'au paiement d'une rançon fixée après quelques débats à 11,000,000 de francs : le vainqueur agissait ainsi suivant ses instructions qui lui interdisaient de conserver aucun des établissements anglais. Malheureusement le gouverneur de Pondichéry n'entendait pas laisser à son collègue la direction de la guerre ; il avait déjà, en refusant de lui prêter son matériel de guerre, cherché à entraver ses opérations, et maintenant il tâchait de lui enlever le fruit et le mérite de sa victoire. Il voulait être le seul maître dans le pays, et aucun moyen ne devait lui coûter pour se débarrasser d'un compétiteur possible. Refusant d'abord de reconnaître la capitulation, rejetant tous les plans proposés pour la continuation de la campagne, il réussit à dégoûter son rival et à le forcer à s'éloigner. Le brave amiral ne reparut plus dans les mers de l'Inde; rappelé en France à l'instigation de Dupleix pour y répondre de sa conduite, et jeté à la Bastille, il n'obtint son acquittement honorable qu'après trois ans de captivité ; le cœur brisé et la santé détruite, il ne survécut pas longtemps au terme de ses persécutions.

Il n'avait pas mis à la voile depuis plus d'une semaine, quand Dupleix fit casser par son conseil la capitulation de Madras et amener la garnison et les employés européens comme prison-

Digitized by Google

niers à Pondichéry, où ils furent promenés en triomphe. Cette rupture de la parole donnée dégagea les vaincus de la leur et plusieurs d'entre eux, s'étant échappés, cherchèrent un refuge au fort Saint-David où le pavillon britannique flottait encore. Parmi les fugitifs se trouvait un jeune homme qui devait être un jour le conquérant de la Carnatique et du Bengale, Robert Clive.

Celui-ci, alors âgé de vingt et un ans, n'était qu'un pauvre commis dans les bureaux de la Compagnie. Fils aîné d'un légiste de province, issu d'une famille qui possédait depuis le douzième siècle une petite terre dans le Shropshire, il n'avait guère fait présager encore sa grandeur future. Enfant querelleur et obstiné, écolier incapable et paresseux, ses parents n'avaient su qu'en faire et avaient été trop heureux de s'en débarrasser en lui procurant un emploi subalterne dans le comptoir de Madras. Cette carrière ne convenait guère mieux à sa nature violente et chagrine que le barreau auquel on l'avait d'abord destiné; le climat de l'Inde éprouvait cruellement sa santé, et sa pauvreté l'empêchait de rechercher la société de ses compatriotes. Ainsi isolé, maladif, enchaîné à une tâche qui le rebutait, le désespoir s'était emparé de lui à deux reprises, et deux fois le pistolet qu'il appuyait sur sa tempe avait fait long-feu; s'étant, dans ces deux occasions, assuré que l'arme était bien chargée et amorcée, il s'était, dit-on, écrié, comme Wallenstein, que sans doute le sort le réservait pour quelque grande destinée. Quarante ans plus tard, riche, puissant, célèbre, la souffrance physique et morale le poussa de nouveau au même acte désespéré : cette fois il ne se manqua pas, sa tâche était remplie.

Le fort Saint-David, où les prisonniers échappés à Dupleix s'étaient réfugiés, n'avait été jusqu'alors qu'une dépendance assez insignifiante du fort Saint-Georges, dont quelques lieues seulement le séparent. Devenu par la chute du chef-lieu à peu près le seul point de la côte où les Anglais pussent encore se

Digitized by Google

maintenir, il devait être et il fut défendu avec l'énergie du désespoir. Les officiers européens manquant dans la place, quelques employés civils offrirent leurs services, et parmi eux Clive qui obtint le grade d'enseigne, et qui eut promptement l'occasion de montrer qu'il avait enfin trouvé son élément. Les forces françaises eurent bientôt investi le fort; mais le gouvernement de Pondichéry y trouva une résistance inattendue, au même moment où un allié sur lequel il comptait lui fit défection. Lors de la prise de Madras, et pour embarrasser son rival La Bourdonnais, il avait promis au Nabab de la Carnatique de lui livrer le fort et la ville, et, son but atteint, s'était bien gardé, en vrai diplomate asiatique, de tenir sa promesse. Le prince dupé trouvait maintenant l'occasion de se venger, et d'ailleurs il était de son intérêt que ni l'une ni l'autre des nations ennemies ne l'emportât. Aussi, au moment le plus critique du siége, se joignit-il aux Anglais avec toutes ses forces, et les Français furent repoussés avec de grandes pertes.

Dupleix n'était pas homme à se décourager après un premier échec et à s'avouer battu par les armes ou la diplomatie. De nouvelles promesses, d'adroites négociations ramenèrent à son parti le versatile Nabab, tandis que des renforts d'Europe et les efforts d'une année lui recomposaient une nouvelle armée. Au mois de mars 1747, le fort Saint-David était de nouveau investi, les partis anglais rejetés dans la place après de sanglantes escarmouches, où Clive se distingua plus d'une fois. La tranchée était ouverte et le dernier refuge de la puissance britannique sur la côte semblait être sur le point de disparaître, quand un jour une escadre parut à l'horizon. Pendant des heures les deux armées épièrent avec anxiété les points blancs qui s'avançaient avec une désespérante lenteur; de leur nationalité dépandait le sort de la campagne et peut être d'un empire. Enfin la brise, en fraichissant, les rapprocha plus rapidement; la coupe des voiles et la longueur des vergues ranima l'espérance dans le cœur des Anglais, tandis que leurs

Digitized by Google

ennemis se préparaient déjà à abandonner la partie. Lorsque l'amiral Griffin, la croix de Saint-Georges battant à tous ses mats, vint, en jetant l'ancre, saluer la place de ses batteries, celle-ci lui répondit en accompagnant du feu de son artillerie une sortie furieuse qui précipita la retraite des assiégeants.

Le secours survenu si à propos n'était que l'avant-coureur d'autres plus considérables. Quelques mois plus tard l'amiral Boscawen débarqua de sa flotte un matériel considérable et un certain nombre de troupes sous les ordres du major Lawrence, l'officier le plus expérimenté qui eût commandé dans l'Inde pour l'Angleterre.

Il devenait possible de reporter la guerre chez l'ennemi, et le plan fut bientôt formé d'enlever Pondichéry, pour compenser la perte de Madras. Le plus formidable armement qui eût été jamais réuni par une puissance chrétienne, sur ces rivages, fut rassemblé et équipé avec grand soin : 2700 soldats européens, 1000 matelots débarqués de la flotte et 2000 cipayes, accompagnés d'un parc d'artillerie considérable, entrèrent en campagne au mois d'août 1754. Le Nabab effrayé s'empressa de faire une dernière évolution et d'offrir à Lawrence un corps de 2000 cavaliers ; il en envoya 300. S'il avait pu prévoir les événements, il n'en eût point envoyé du tout ; car, pour cette fois, la colonie française en fut quitte pour la peur. Dupleix n'avait que 1800 Français et 2000 cipayes à opposer à ses adversaires ; mais ses dispositions étaient parfaitement prises, tandis que les leurs laissaient bien voir l'absence de leur chef, retenu au loin par la maladie, et l'inexpérience complète de ses lieutenants qui décourageait les soldats. Un allié inattendu vint l'aider dans sa résistance : les pluies de la mousson, arrivant trois semaines plus tôt que d'habitude, changèrent la campagne en marais, et remplirent de malades le camp des assiégeants. Ceux-ci durent à leur tour lever le siége, après trente et un jours de tranchée ouverte, et après avoir perdu mille hommes de leur petite armée dans cette courte et désastreuse expédition.

Digitized by Google

Quelques semaines après ces événements, la nouvelle de la paix d'Aix-la-Chapelle venait ôter les armes des mains des belligérants et rendre quelques chances de repos à ces malheureuses contrées. Le traité stipulait que l'Inde rentrerait dans le *statu-quo ante bellum*, et Madras fut rendue aux Anglais, qui s'empressèrent de reprendre leurs affaires commerciales, tandis que le gouverneur français, plus ambitieux ou plus prévoyant, profitait du répit pour étendre ses manœuvres et assurer son influence. L'occasion se présenta bientôt pour lui d'agrandir la sphère de son action, et la manière dont il en usa alluma entre les deux Compagnies des Indes une guerre furieuse, conduite sous le nom et sous le prétexte de leurs alliés réciproques.

Le Nizam régnant venait de mourrir, et sa succession était vivement disputée à son fils Nazir-Jung par l'un de ses petits-fils, nommé Mirzapha-Jung, en même temps que, dans la Carnatique, Anwar-ud-Deen, l'infidèle allié de Dupleix, était menacé sur son trône par Chunda-Sahib, gendre de son prédécesseur. Il est difficile, sinon impossible, pour nous, de dire de quel côté était le droit; dans ces monarchies orientales, dont la plupart n'ont aucun titre régulier d'existence, l'ordre d'hérédité est bien rarement réglé, et chaque vacance de la couronne amène des luttes intestines. Aussi bien la question de droit n'entrait-elle pour rien dans les considérations qui déterminaient les colonies européennes à embrasser le parti d'un concurrent plutôt que d'un autre. Dupleix trouva de son intérêt de soutenir les deux prétendants, et naturellement les Anglais se déclarèrent pour les deux titulaires.

Chunda-Sahib et Mirzapha-Jung, protégés et encouragés par la faveur de la Compagnie française, n'eurent pas de peine à réunir autour d'eux un nombre considérable de partisans, et à se créer une armée en compte à demie, à laquelle vinrent se réunir toutes les forces dont le gouverneur de Pondichéry pouvait disposer. Celui-ci donna le commandement de ces troupes combinées au plus brave et au plus habile de ses lieu-

Digitized by Google

tenants, le marquis de Bussy, le plus accompli de tous les aventuriers de sa nation qui se sont créés de si grandes positions dans l'Inde au siècle dernier. Le sort de la Carnatique sembla être décidé dans une seule bataille, où le Nabab fut vaincu et tué; son fils Mahomed-Ali se réfugia avec les débris de son armée dans la forteresse de Trichinopoly, tandis que son compétiteur, promptement maître de tout le pays, était solennellement installé par Dupleix. Les débuts de l'alliance du côté du Deccan avaient été moins heureux : Mirzapha-Jung, parti en avant-garde pour commencer les hostilités contre son rival, avait été battu et pris par celui-ci; mais l'arrivée de Bussy changea la face des choses. Un combat ne fut pas nécessaire; Nazir-Jung fut assassiné au moment où il rangeait ses troupes pour livrer bataille, et son prisonnier, délivré de ses fers, fut proclamé Nizam par les deux armées réunies et promené en triomphe dans un palanquin devant lequel était portée la tête de son adversaire.

Le triomphe de Dupleix était complet et sa fortune dans tout son ascendant: les deux souverains, ses créatures, le comblaient d'honneurs et des présents. Le Nizam le nomma gouverneur de tout le midi de la péninsule, du fleuve Kristna au cap Camorin, lui laissa assumer un contrôle entier sur tous ses autres Etats, lui accorda le droit exclusif de battre monnaie sur toute la côte, et lui déféra tous les honneurs rendus jusque-là à la famille seule du Grand-Mogol. La reconnaissance de Chunda-Sahib se traduisit d'une manière plus palpable, et outre d'immenses présents en argent et en pierreries, il mit à sa disposition toutes les ressources de la Carnatique.

Le pouvoir du gouverneur français était tel que, Mirzapha-Jung étant mort au bout de quelques mois, il lui donna un successeur qui fut reconnu sans contestation. Tant de puissance et d'hommages finit par l'enivrer, et le simple gouverneur d'une compagnie de marchands en vint à se prendre sérieusement pour un souverain de droit et de fait, frappant

Digitized by Google

des médailles et construisant des monuments en son honneur. Sur l'emplacement où Nazir-Jung avait succombé, une colonne quadrangulaire racontait sur ses faces la puissance et la gloire de Dupleix, et tout autour se construisit une ville nommée Dupleix-Fatihabad, «la cité de la Victoire de Dupleix.» Le moment approchait cependant où la fortune prospère allait l'abandonner, et où la petite colonie anglaise, qui semblait devoir être étouffée par l'accroissement démesuré de sa rivale, allait, à force d'énergie et d'habileté, avoir à son tour le bonheur pour elle.

Les Anglais n'avaient fait que quelques efforts faibles et irrésolus pour lutter contre le développement du pouvoir ennemi : ils continuaient bien à reconnaître Mahomed-Ali comme Nabab d'Arcot et de la Carnatique, mais ce prince ne conservait des Etats de son père que la ville et la forterresse de Trichinopoly où Chunda-Sahib et ses auxiliaires européens le tenaient bloqués depuis longtemps. L'investissement de la place se resserrant toujours, et ses communications avec le dehors devenant de plus en plus difficiles, elle devait finir par être prise si le siége n'en était levé, et la prise de Trichinopoly était le triomphe définitif de la France dans ces contrées. Il fallait à tout prix la dégager, et la présidence n'avait aucune force suffisante pour atteindre ce but. Le major Lawrence était retourné en Europe, les cipayes ne voulaient presque plus d'un service que la fortune avait abandonné ; le cas semblait désespéré ; Clive releva tout.

Il avait atteint le grade de capitaine et l'emploi de commissaire des guerres ; mis en évidence par quelques actions d'éclat durant le siége de Saint-David, déployant une capacité inattendue de lui-même et des autres dans l'administration qui lui était confiée, plein d'ardeur et de cette confiance qui s'impose, il était à la tête du parti qui poussait le gouverneur à sortir de l'inaction et à agir avant qu'il fût trop tard. Celui-ci hésitait en effet à entreprendre les hostilités pendant que la

Digitized by Google

France et l'Angleterre étaient en pleine paix, et, en tout cas, s'il se mêlait de la guerre, il ne voulait pas attaquer les troupes françaises. Clive trouva un plan qui conciliait les scrupules du gouvernement et les exigences de la situation. Arcot, la capitale de la Carnatique, était à quelques lieues de Madras : ses fortifications mal entretenues et sa garnison peu considérable, rendaient une surprise possible, et il était à espérer que si on la prenait, l'armée du Nabab reviendrait en toute hâte de Trichinopoly pour la reprendre. L'inventeur du projet fut chargé de l'exécution, et le jeune capitaine sortit de Madras avec deux cents soldats européens et trois cents cipayes, commandés par huit officiers, dont deux seulement avaient déjà vu le feu et dont quatre étaient des commis marchands entraînés au service militaire par l'exemple de Clive. Poussant rapidement sa marche malgré les torrents de pluie et les ouragans de la mousson sud-ouest, la petite troupe vint fondre à l'improviste sur la place ennemie, dont la garnison stupéfaite s'enfuit sans résistance.

Clive savait bien qu'il ne resterait pas longtemps dans Arcot sans y être attaqué, aussi ne perdit-il pas un instant pour approvisionner la citadelle, augmenter les défenses et faire tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un siége. Avant qu'il fût prêt à sa satisfaction, les fuyards des jours précédents, ramenés par leurs chefs et réunis à quelques renforts, s'étaient portés, au nombre de trois mille hommes, vers la route de Madras pour intercepter les communications. Par une nuit sombre, Clive, sorti de sa forteresse avec trois cents hommes, les attaqua brusquement à la baïonnette et les mit de nouveau en déroute. Les quelques jours de répit qu'il gagna ainsi lui furent précieux, car il put perfectionner ses retranchements et augmenter ses magasins avant l'arrivée d'un corps de dix mille hommes de l'élite de l'armée de Chunda-Sahib, détachés par lui du siége de Trichinopoly, sous les ordres de son fils Rajah-Sahib, et renforcés par cent cinquante artilleurs français de Pondichéry.

Digitized by Google

La petite troupe qui se trouvait maintenant bloquée dans Arcot n'avait pas de grandes chances d'échapper à ses ennemis. Elle avait trouvé la citadelle presque démantelée, les murailles en ruine en plusieurs endroits, les fossés presque partout à sec, les remparts trop étroits pour qu'on pût servir les canons, et les parapets trop bas pour abriter les soldats du feu de l'ennemi. Les ouvrages élevés en toute hâte par Clive, tout en réparant quelque peu les inconvénients de la position, avaient harassé ses soldats; il ne lui restait plus de valides que cent vingt Européens et deux cents cipayes avec quatre officiers seulement et des vivres pour quelques semaines. C'est avec ces faibles moyens qu'il repoussa toutes les attaques pendant cinquante jours de tranchée ouverte. Au bout de ce temps, la famine menaçait l'héroïque petite bande; il ne restait plus que du riz, et pour quelques jours seulement. Alors les cipayes donnèrent une preuve de ce dévouement affectueux qui, sous des maîtres bienveillants, a fait d'eux de parfaites troupes ; ils vinrent trouver leur chef, et lui dirent : « Donne le riz aux Anglais qui sont habitués à une nourriture solide; pour nous, nous aurons bien assez du bouillon d'eau qui en sera exprimé. » Heureusement ils n'eurent pas à se contenter longtemps de ce régime : l'approche d'un corps considérable de cavalerie mahratte, payé par la présidence de Madras, vint forcer Rajah-Sahib à emporter la place ou à s'éloigner, et le lendemain, après avoir inutilement essayé de corrompre Clive, il se décida à donner l'assaut.

Le jour était bien choisi pour une attaque : c'était la fête des saints martyrs Hussein et Ali, petits-fils du prophète, solennité où le fanatisme musulman, surexcité par le jeûne, par les lamentations furieuses des imans, par la persuasion que tout croyant mort ce jour-là en combattant les infidèles va droit au paradis, atteint à son comble; des drogues enivrantes portèrent cet enthousiasme à la rage, et les assiégeants se ruèrent avec frénésie sur la brèche défendue par une poignée de braves.

Digitized by Google

Tout fut inutile : Clive avait pris ses mesures ; la brèche était infranchissable ; trois assauts furieux furent repoussés ; les éléphants armés d'énormes fronteaux de fer et lancés contre les portes ne purent les enfoncer ; un grand radeau couvert de monde, lancé sur un fossé encore plein d'eau, fut balayé par la mitraille. Pendant une heure de combat, les troupes du Nabab, foudroyées à bout portant, écrasées à coups de pierre du haut des murs, foulées aux pieds par leurs propres éléphants furieux de leurs blessures, persistèrent dans leur attaque, et quand elles se retirèrent, laissant plusieurs centaines de morts, les Anglais s'attendirent à les voir revenir plus nombreuses et plus furieuses, et à les recevoir de même. Mais l'échec était complet, le soleil levant du matin éclaira la retraite de l'ennemi qui s'enfuyait en désordre, abandonnant son artillerie et ses munitions.

La joie fut grande à Madras en apprenant ce triomphe ; la colonie avait trouvé son sauveur et lui confia immédiatement son salut. Toutes les troupes dont on pouvait disposer, deux cents Anglais et sept cents cipayes, lui furent envoyées, et avec ce petit corps il n'hésita pas à entrer en campagne. Rejoint par une partie de la cavalerie mahratte, il enleva le fort de Timery pour assurer ses communications, et vint se heurter à Arnee contre Rajah-Sahib qui revenait à la charge, et dont les pertes étaient plus que compensées par l'adjonction de quelques centaines de Français et de trois mille cipayes exercés à l'européenne. La bataille fut sanglante et vigoureusement soutenue, mais une vigoureuse charge des Mahrattes décida la victoire du côté de Clive, qui trouva dans le butin la caisse militaire de l'ennemi et beaucoup d'artillerie. Peu après la garnison française de Conjeveram évacuait, après trois jours de canonnade, cette place importante où les vainqueurs trouvèrent des approvisionnements considérables.

Les officiers qui commandaient à Madras étaient malheureusement loin d'avoir l'activité et l'énergie de leur jeune col-

Digitized by Google

lègue; aussi se laissèrent-ils surprendre par l'infatigable Rajah-Sahib, qui avait déjà rassemblé une nouvelle armée, et qui vint faire une razzia subite dans la banlieue de la capitale anglaise et brûler les faubourgs. Rappelé en toute hâte, Clive attaqua l'ennemi dans sa retraite, et le mit en déroute une troisième fois en quelques mois. Cette fois l'action se passa en vue du monument de Dupleix et aux portes de sa cité de la Victoire, qui furent rasés par ordre de Clive.

Il n'y avait pas grande barbarie de sa part à abattre un monument en construction et une ville qui n'existait encore presque que de nom, et en outre il était de toute nécessité de frapper l'imagination des indigènes. Les années de prospérité de Dupleix et son triomphe facile avaient infiniment élevé dans leur esprit le prestige des Français et réduit à rien celui des Anglais. L'inertie passagère dont ceux-ci venaient de sortir avait en peu de temps provoqué le mépris des Indous, au point que Mozari-Row, le général de leur cavalerie mahratte, avait publiquement témoigné à Clive son étonnement de ce qu'étant Anglais il osait se battre, ajoutant que, puisque les habits rouges savaient se défendre, il ne demandait pas mieux que de combattre pour eux ; mais que jusque-là il avait été bien décidé à toucher sa solde sans se compromettre. Une des grandes forces de Dupleix était précisément la foi qu'avaient les indigènes dans son invincibilité; ce préjugé, une fois renversé avec le monument qu'il s'était élevé, son pouvoir décrut sensiblement. Il restait cependant beaucoup à faire pour le déraciner.

Mohamed-Ali était toujours assiégé dans Trichinopoly, et, sur les instances de Clive, il fut décidé d'envoyer à son secours une expédition, dont le major Lawrence, étant récemment débarqué, prit le commandement. Ceux qui s'attendaient à des dissensions entre Clive et son ancien chef, furent fort surpris de voir la déférence avec laquelle le caractère indomptable du jeune capitaine se pliait à l'obéissance militaire. Le

Digitized by Google

major, de son côté, était un trop bon et dévoué militaire pour être jaloux de celui qui, en son absence, avait sauvé la colonie; aussi le nomma-t-il son second, malgré les murmures des capitaines plus anciens, et à la grande joie des auxiliaires qui déclarèrent ne vouloir combattre que sous les ordres du vainqueur d'Arcot et d'Arnee. Les Français n'avaient aucun officier capable d'être opposé à ces deux ; Bussy avait accompagné le Nizam dans le nord de ses Etats et Dupleix n'avait jamais été un homme de guerre. Aussi, après quelques marches forcées, les Anglais eurent-ils bientôt complétement débordé l'ennemi, qui se vit à son tour assiégé dans ses lignes, et contraint à mettre bas les armes. La capitulation respectée entre les Européens ne le fut guère par les indigènes ; Chunda-Sahib fut assassiné par un chef mahratte qui alla porter sa tête à Mohamed-Ali.

Dupleix n'était pas homme à se décourager pour la perte d'une forteresse et la mort de son allié. Il proclama Rajah-Sahib Nabab d'Arcot, et reprit de plus belle ses négociations avec le Nizam, avec le Grand-Mogol, avec les chefs mahrattes, dans l'espoir de ressaisir la puissance qui lui échappait. En attendant le résultat de ses démarches, il continuait la guerre, mais seulement une guerre défensive. Parmi ces peuples mobiles et sans foi de l'extrême Orient, qui ne jugent des choses et des hommes que par les succès, une guerre défensive c'est la ruine, surtout quand l'assaillant est un Clive. Deux places importantes restaient aux Français ou plutôt au Nabab de leur création, au nom duquel ils faisaient la guerre. Pendant qu'ils faisaient de faibles et inutiles tentatives pour surprendre, avec des colonnes mobiles, Arcot et Trichinopoly, l'ennemi leur enlevait leurs deux dernières forteresses qui passaient cependant pour imprenables.

Ce coup suprême mit fin aux hostilités sérieuses ; les deux acteurs principaux du drame se préparaient à quitter la scène

Digitized by Google

de leur triomphe : l'un pour revenir au bout de quelque temps remporter de nouvelles victoires ; l'autre pour ne jamais revenir et finir tristement ses jours dans la misère et l'abandon.

Robert Clive, âgé maintenant de vingt-sept ans, retournait dans sa patrie pour y passer un congé bien mérité et y recevoir la récompense de ses grands services.

Dupleix ne fut pas si heureux : depuis que sa politique ambitieuse avait commencé à tourner contre lui et sa cause, ses supérieurs avaient cessé de l'approuver et l'avaient maintefois désavoué ; protestant de leur désir de se renfermer dans les limites de leur institution commerciale, les directeurs de la Compagnie française auraient bien voulu arrêter immédiatement la politique guerroyante de leur gouverneur. Mais celui-ci était lancé sur la pente où ils l'avaient laissé s'engager, et ne pouvait plus s'arrêter ; aussi n'hésitèrent-ils pas à le sacrifier. Rappelé en France pour y rendre compte de sa conduite, il eut, avant de partir, la mortification de voir arriver son successeur chargé d'instructions qui condamnaient les efforts de toute sa vie. Une convention, conclue à Londres entre les deux Compagnies, avait mis un terme à cette guerre irrégulière que se faisaient leurs agents, tandis que les deux couronnes étaient en pleine paix. Le nouveau gouverneur de Pondichéry signa, en août 1754, avec celui de Madras, un traité ratifiable en Europe, et qui résolvait en faveur des Anglais tous les points en litige, rappelait M. de Bussy, reconnaissait Mohamed-Ali comme Nabab d'Arcot, et obligeait la France à renoncer à toute intervention politique dans la péninsule.

Arrivé dans son pays, l'ex-gouverneur tout puissant, traité de cousin par le Grand-Mogol et de frère par le Nizam, qui avait fait et défait des souverains, et dont un geste bouleversait le Sud de l'Inde, ne pût obtenir ni la reconnaissance que méritaient ses grands services trahis par le sort des armes, ni même le remboursement des avances qu'il avait faites. Toute son immense fortune avait été employée, sans hésiter, à soutenir

Digitized by Google

l'œuvre de son génie; il ne réclamait que le produit de ses entreprises personnelles et l'héritage de son père, laissant dans le gouffre, où tout s'était abîmé, les sommes énormes qu'il avait reçues en cadeau des princes ses alliés ou ses créatures; il ne put rien obtenir. Ruiné, oublié, passant sa vie dans quelque pauvre mansarde à rédiger quelque mémoire aussi inutile que les précédents, ou dans l'antichambre des sous-secrétaires d'Etat à solliciter vainement une audience, il finit par mourrir de dégoût et de chagrin, comme son rival et sa victime La Bourdonnais.

La pacification de 1754 ne fut qu'un court temps d'arrêt dans la lutte des deux influences rivales dans ces contrées. Deux ans plus tard, la guerre de Sept ans vint remettre aux prises la France et l'Angleterre dans toutes les parties du monde, et coûta à la première le Canada et l'Inde. Dans un prochain article, si nos lecteurs veulent bien nous le permettre, nous leur exposerons l'acte final de cet antagonisme, et nous rectifierons les données erronées de M. de Lanoye sur la fondation définitive de l'empire Indo-Britannique par les armes de Clive et de Coote.

Digitized by Google

FRANZŒSISCHE GESCHICHTE.

VUES SUR L'HISTOIRE DE LA FRANCE

PRINCIPALEMENT

PENDANT LE XVIme ET LE XVIIme SIÈCLE

Par LÉOPOLD RANKE.

TRADUCTION FRANÇAISE PAR M. PORCHAT.

Troisième partie.—Paris, Frédéric Klincksieck, 11, rue de Lille, 1856.

M. Ranke a, dans le courant de l'année dernière, ajouté un nouveau volume au beau et solide travail dont il s'occupe sur l'histoire de France; une traduction qui mérite tous les éloges accordés à celle des premiers tomes, vient d'être donnée par M. Porchat. Nous suivrons avec le même intérêt ce guide sûr et sagace dans une revue rapide des événements auxquels se rapporte son nouvel aperçu, et des réflexions qu'il suggère en foule. Aucune autre portion de l'histoire moderne n'offre des renseignements plus précieux pour le temps où nous vivons.

Ce troisième volume des Études sur l'histoire de France renferme l'espace de trente-deux années et sept mois, qui sépare l'assassinat de Henri IV et la mort de Richelieu[1]. C'est précisément la durée d'une génération humaine en tant qu'elle s'applique aux affaires politiques, au gouvernement des Etats. Cet intervalle coïncide presque entièrement avec le règne nominal de Louis XIII qui, déclaré roi à neuf ans, mourut à quarante-deux, cinq mois après son ministre. Le règne de Louis XIV absorbe, au contraire, deux générations entières d'hommes d'Etat, et forme au moins trois périodes

[1] Mai 1610 à décembre 1642.

Digitized by Google

distinctes[1]. On n'en saurait assigner que deux à l'espace durant lequel les actes du gouvernement furent expédiés au nom de Louis XIII. L'une embrasse la régence exercée, tant de droit que de fait, par la reine-mère, Marie de Médicis, et les essais infructueux tentés, soit par Louis lui-même, soit par ses favoris, pour organiser une administration en dehors de la reine et des auxiliaires de celle-ci; la seconde époque est remplie tout entière par le ministère du cardinal de Richelieu. Dans l'ouvrage de M. Ranke la première de ces périodes (1610 à 1629) occupe le huitième et le neuvième livre; la seconde (1629 à 1642) fournit la matière du dixième.

Les éloges que nous avons donnés aux volumes précédents sont également mérités pour celui qui nous occupe aujourd'hui. L'auteur puise constamment aux sources originales, profitant de toutes les publications récentes, et cherchant surtout à suppléer, par l'étude des documents inédits conservés dans les archives, à l'insuffisance des pièces rendues jusqu'à présent publiques. Surtout, il garde l'ordre lumineux dans l'arrangement, la netteté dans l'exposition, la limpidité de style, la sagacité d'observation, qui caractérisent sa manière. Il demeure constamment fidèle à cette impartialité haute et calme qui donne tant d'autorité à ses jugements. Bien qu'il professe une estime voisine de l'enthousiasme pour le génie du cardinal de Richelieu, il n'atténue aucun des vices de son caractère. On ne saurait lui faire le reproche, trop mérité par les grands historiens de l'Italie au seizième siècle, que la distinction ineffaçable entre le bien et le mal lui est inconnue, ou bien indifférente. M. Ranke, non-seulement condamne nettement, quand il la rencontre, une action mauvaise, quoique fondée sur la «raison d'Etat,» mais il indique, avec une fermeté judicieuse, les conséquences funestes que devait produire, dans l'avenir, ce qu'on voit adopté, dans le temps, comme un expédient avantageux. Le

[1] De 1643 à 1661; de 1661 à 1685; de 1685 à 1715.

Digitized by Google

sentiment du patriotisme n'est nullement étranger à notre écrivain : il caractérise par un mot amer, et juste plus encore qu'amer, le rôle misérable auquel étaient réduits, depuis 1634, les princes et les généraux allemands, auxiliaires, les uns de l'Espagne, les autres de la Suède et de la France [1]. Mais cette position, l'historien sait et fait voir par quel enchaînement de circonstances, par quelle coïncidence de faits étrangement divers, elle avait été graduellement produite ; il sait et fait voir, combien petite était, dans l'indignité de ce résultat final, la part individuelle de chaque membre du corps germanique, de chaque général d'armée, de chaque *condottiere* [2]. Pareillement, pour ce qui concerne le cardinal de Richelieu, ses auxiliaires, les chefs des partis en France, et leurs principaux adhérents, M. Ranke se rend, et rend à ses lecteurs, un compte si net des croyances, des préjugés presque insurmontables, des précédents, presque déifiés, des passions presque irrésistibles, qui divisaient et entraînaient alors les hommes ; il se place si complétement à leur propre point de vue, que très-rarement il se trouve conduit à échanger le rôle de narrateur contre celui de juge ; le fruit de cette lecture est beaucoup moins de rassembler une collection d'arrêts tous portés sur les personnages de cette histoire, que d'être en état d'appliquer soi-même, avec calme et modération, à chacune de ces figures historiques les règles de l'immuable justice, tout en réglant son appréciation d'après les idées reçues au temps où elles ont paru sur la scène changeante du monde.

Il faut le répéter ici : dans ce volume, encore plus que dans les précédents, M. Ranke ne prétend pas donner l'histoire complète et régulière de la vie politique de la France ; mais

[1] Page 367 de la traduction.

[2] La guerre de Trente ans fit renaître et remit en grand crédit cette profession terrible : Mansfeld, Bernard, Piccolomini, et, sous certains points de vue, Wallenstein lui-même, furent de vrais *condottieri*.

Digitized by Google

un tableau clair des grands changements dont le pays fut le théâtre, dans son intérieur, et l'agent au delà de ses frontières; la série des personnages qui prirent à cette action la part principale, se déroule dans ces Études. Réduisant à ces justes proportions les promesses faites par notre écrivain, on doit reconnaître qu'elles se trouvent tenues de la manière la plus satisfaisante.

Deux antagonistes, longtemps égaux en force, gigantesques en pouvoir, irréconciliables par l'opposition permanente de leurs intérêts, occupent la scène pendant ce troisième écrit : ce sont la *monarchie française*, d'une part, et de l'autre, la *maison d'Autriche*, qui disposaient de deux grands ensembles de dominations. La branche allemande portait la couronne de l'empire romain-germanique, disputait au Turcs celle de la Hongrie, possédait celle de Bohême, intacte alors [1], et régnait sur tout le cercle d'Autriche, avec une portion considérable de la Souabe, dont la haute Alsace faisait encore partie. La branche espagnole, au moment où Henri IV cessa de vivre, réunissait toutes les couronnes de la péninsule espagnole, y joignait les Deux-Siciles, la Sardaigne et le Milanais, le comté de Bourgogne et les provinces méridionales des Pays-Bas. La communication entre les Etats des deux monarques, étroitement alliés, s'établissait, au reste, d'une manière détournée et précaire, par l'Alsace et la haute Bourgogne, par les possessions des ducs de Savoie et de Lorraine, enfin, par Finale et les terres de la république de Gênes; il importait donc infiniment à la maison d'Autriche de conserver sur les Etats que nous venons de nommer l'ascendant, voisin d'une suzeraineté positive que Charles-Quint et Philippe II y avaient établi. La monarchie espagnole tirait encore des deux Indes, et surtout des Indes occidentales, des ressources qui, déclinant en Asie, mais s'accroissant nécessairement en Amérique, con-

[1] La Lusace et toute la Silésie appartenaient encore à cette couronne.

Digitized by Google

tribuaient essentiellement au maintien du grand Etat militaire sur qui reposait, en Europe, le prestige et même l'intégrité de sa puissance. En face d'un tel adversaire, la monarchie française, très-inférieure en étendue de territoire, en population et en revenus, se trouvait néanmoins dans la condition la plus avantageuse pour soutenir la lutte, grâce à la forte cohésion de toutes ses parties, ramassées autour d'un centre unique d'action; grâce au génie entreprenant et plein de ressources de ses peuples; grâce encore à la vie régulière et vigoureuse que l'administration ferme, habile et soutenue, de Henri IV avait infusée dans les veines du corps social.

L'antagonisme qui, depuis l'expédition de Charles VIII en Italie, n'avait pas un instant cessé de subsister entre les deux puissances, ne reprit toutefois le caractère d'une lutte ouverte, et n'aboutit à une guerre déclarée que plus de vingt ans après la mort[1] de Henri IV, lequel avait passé les douze dernières années de son règne nominalement en paix avec le roi d'Espagne et l'empereur. Ainsi, toute la Régence, et tout l'espace encore qui s'écoula depuis la mort du vainqueur de la Ligue jusqu'au moment où la France retrouva sous un autre chef la fermeté de volonté et la continuité d'action qu'elle avait perdue, les deux intervalles furent la mesure de l'ajournement imposé par la destinée à l'exécution des grands desseins que Henri IV avait formés.

Aussi furent repris enfin par le cardinal de Richelieu, avec d'autres auxiliaires, d'autres moyens d'action, et une force d'abord moindre au dedans, trouva une résistance moins combinée au dehors. Henri IV n'avait pu compter pour l'assister dans une lutte contre la maison d'Autriche, en Allemagne, sur la diversion rigoureuse que fit d'abord le roi de Da-

[1] Sauf, en 1625 et 1626, une querelle entre la France et la monarchie espagnole, querelle restreinte à la seule Valteline, et dans laquelle les deux puissances affectaient soigneusement de ne paraître que comme auxiliaires de leurs alliés respectifs, seuls véritables belligérants.

Digitized by Google

nemark [1], et moins encore sur l'action bien plus redoutable, bien plus soutenue de la Suède, action déterminée par un de ces héros presque accomplis dont la Providence fait si rarement don à l'humanité [2]. L'insurrection de la Catalogne n'était nullement prévue par le prédécesseur de Louis XIII ; et la séparation du Portugal, bien qu'il l'eût souhaitée et crue possible, s'effectua, toutefois, avec une violence soudaine, absolument irrésistible, et un succès absolu qui trompèrent tout à la fois amis et ennemis. Quant aux princes protestants, et aux villes réformées d'Allemagne, Henri IV en avait embrassé l'alliance et pris la protection d'une manière plus franche et plus absolue que Richelieu, toujours jaloux de maintenir son caractère de prince de l'Eglise romaine, et Louis XIII, attaché, avec une sincérité passionnée, aux dogmes exclusifs de cette communion, ne pouvait ou ne voulait le faire, même lorsque le poids principal et la direction suprême de la guerre de Trente ans échurent à la France [3]. Pour ce qui est des princes italiens, Richelieu ne fit que suivre et raviver les maximes politiques de Henri IV. Il fut, comme ce roi, alternativement l'ennemi et l'allié de la maison de Savoie. Il crut trouver dans le Mantouan et le Montferrat le point d'appui que, dans l'Italie centrale, Henri IV, fidèle aux traditions des Valois, avait cherché dans les Etats de Ferrare. Plus ouvertement et plus hardiment que n'avait fait ce monarque, que peut-être aucun prince catholique et séculier se trouvait alors en état de faire, il tourna contre le pape, lorsque celui-ci se montra décidément l'auxiliaire de la maison d'Autriche, les menaces, les négociations, et enfin les armes de la France. Ce fut sur des garnisons pontificales que la Valteline, territoire dont la maison d'Autriche allait faire le lien entre les possessions d'Al-

[1] Christian IV.
[2] Gustave Adolphe.
[3] De 1634 à 1648.

Digitized by Google

lemagne et celles d'Italie [1], fut reprise par les troupes françaises et confié à la neutralité obligée du corps helvétique [2].

Nous avons dit qu'à l'intérieur de la France, Richelieu rencontrait plus de difficultés et trouvait peu d'appui. Un souverain, gouvernant par lui-même et en vertu des droits héréditaires qui composaient désormais l'article le plus respecté du code politique des Français, n'aurait certainement pas été contraint de s'épuiser, comme il le fit, en luttes continuelles, tantôt patentes et tantôt cachées, avec les princes du sang et les principaux seigneurs du royaume. N'oublions pas, toutefois, qu'au moment de la mort de Henri IV, le prince de Condé, chef de la seconde branche de la maison de Bourbon, s'était réfugié à Bruxelles; que le duc de Bouillon était revenu assez récemment de l'exil; et qu'il avait semblé nécessaire de faire tomber sur un échafaud la tête du maréchal de Biron. Mais tout fait présumer que les réformés, pris en corps, n'auraient pas donné à Henri, leur ancien chef et leur maître naturel, les embarras terribles qu'avant et depuis l'avénement de Richelieu à la direction supérieure des affaires, cet Etat constitué dans l'Etat causa deux fois à Louis XIII [3]. M. Ranke donne les explications les plus lumineuses sur la politique véritable du cardinal envers les protestants. Richelieu considéra, dès son entrée dans les affaires, comme la première nécessité de l'Etat d'enlever aux Églises réformées leurs *places de sûreté*, leurs troupes spéciales, toutes les institutions administratives et militaires qui se rattachaient à leur organisation. Pour atteindre ce but, il n'y eut aucun autre dessein dont il n'ajournât l'exécution. Il eut recours à toutes les alliances; et les négociations furent si habilement conduites, que les

[1] Entre le Tyrol et le Milanais.

[2] Des Ligues de la Haute Rhétie, alliées des cantons suisses, et que des auxiliaires français venaient de délivrer elles-mêmes de l'occupation autrichienne.

[3] 1620 à 1622; puis 1627 à 1629.

Digitized by Google

Provinces Unies et l'Angleterre, croyant avoir, en 1625, des motifs puissants pour souhaiter qu'il eût les mains libres vis-à-vis de l'Espagne, allèrent jusqu'à lui prêter secours contre les Rochelois. Ce fut, il est vrai, au moins de la part de l'Angleterre, une faute grossière et funeste à la maison de Stuart. Mais quand les Églises protestantes eurent cessé d'exister en tant que confédération politique et militaire; lorsque Montauban, Bergerac, Privas, Saumur, Saucerre, La Rochelle enfin, eurent reçu des garnisons royales; quand les protestants ne furent plus en France qu'un ensemble désarmé de congrégations purement religieuses, Richelieu cessa de les poursuivre et leur garantit de bonne foi le libre exercice de leur culte. Bien plus, il se montra sensible aux avantages qui, dans une foule d'occasions, pouvaient résulter pour lui de l'emploi de compagnies protestantes, de généraux professant la religion « prétendue réformée [1]. » Richelieu se fiait de préférence à ces sortes de chefs quand il s'agissait d'opérations dont les catholiques zélés auraient eu quelque scrupule; ce fut ainsi que, jusqu'à sa mort, le duc de Rohan, « qui faisait partout porter en pompe sa Bible devant lui, » fut chargé par le cardinal des commissions les plus hautes et les plus délicates. En racontant cette lutte de neuf années, interrompue par deux trêves de mauvaise foi [2], qui mit fin aux guerres de religion en France [3], et dont l'issue détruisit les clauses politiques de l'édit de Nantes, M. Ranke insiste, avec grande raison, sur la gravité de la faute commise par les Églises réformées, quand leurs chefs sacrifièrent les principes à l'intérêt apparent, ou plutôt l'intérêt permanent à la passion politique. Pendant toute la durée de cette lutte, ils cherchèrent l'appui de la couronne d'Espagne, et donnèrent leur assistance aux efforts redoublés que

[1] Dénomination dont, depuis 1629, les Eglises protestantes furent contraintes de subir l'emploi dans les actes officiels.

[2] De 1622 à 1625 et de 1626 à 1627.

[3] Au moins jusqu'à la révolte des Camisards.

Digitized by Google

les grands, avec les princes du sang à leur tête, firent pour parvenir à l'autonomie, et se partager ensuite la domination. Or aucun de ces princes ne faisait profession des dogmes protestants, et même tous, dans l'occasion, affectaient contre les réformés une haine véhémente. Quant aux *seigneurs*, une tendance, d'année en année plus générale et plus irrésistible, les entraînait hors des Eglises réformées, et les ramenait à la communion catholique [1]. Il aurait certainement mieux valu pour les protestants appuyer, dans une juste mesure, les intérêts de la couronne, et l'encourager à cultiver ses alliances naturelles et presque nécessaires contre l'Espagne, à savoir celle des Provinces Unies et de l'Angleterre. D'autre part, le récit impartial et clair de M. Ranke montre à quel point cette erreur fut alors excusable. A la tête des affaires, après la mort de Henri IV, était une femme ignorante en matière de religion, et par cela même entièrement livrée à ses directeurs, des ministres et des favoris, par naissance, par éducation, par intérêt, par affectation, ennemis tout à la fois frivoles et violents des doctrines protestantes; le danger immédiat les fit passer par dessus toutes les considérations. On ne saurait raisonnablement leur reprocher d'avoir défendu si obstinément le droit d'avoir des places de sûreté. L'honneur, tel qu'on le concevait alors, interdisait absolument de les rendre sans combat; et quand elles furent perdues, l'expérience prouva bientôt que toute garantie efficace de la continuation d'une véritable tolérance avait cessé avec leur possession.

Lorsque Henri IV disparut brusquement de la scène politique, l'empire germanique était plus que jamais déchiré par les dissensions intérieures, morcelé par l'autonomie absolue

[1] La maison de Lesdiguières fut la première à quitter le protestantisme; la branche protestante de la maison de Rohan s'éteignit ensuite. Puis les de Trémouille abjurèrent, ensuite les Béthune; les La Tour beaucoup plus tard, et sous tout l'éclat de la splendeur de Louis XIV; les Caumont furent les derniers.

Digitized by Google

qu'affectaient les vassaux immédiats [1], et dépourvu d'action commune; l'autorité impériale, avilie par Rodolphe II, n'avait été que très-imparfaitement relevée par Mathias. Au contraire, pendant la première moitié du règne nominal de Louis XIII, un prince qui n'avait d'autres qualités qu'une volonté obstinée et une adhésion aveugle, mais indestructible, à un petit nombre de principes religieux et politiques, Ferdinand II, aidé par un concours prodigieux de circonstances, avait porté les prérogatives et l'action de cette autorité beaucoup plus avant que Charles-Quint, avec tout son génie et toute sa fortune, n'avait jamais pensé à le faire; l'empereur eut une armée, non plus composée d'éléments féodaux, mais organisée d'après les règles modernes, unissant la discipline à l'ardeur et à l'instruction militaire, capable d'effectuer de véritables conquêtes et de les retenir. Comme à cette même époque l'Espagne, sous Philippe III et mieux encore sous Philippe IV, conservait une supériorité marquée dans la formation et la tactique de ses troupes permanentes, tant nationales que wallones et même italiennes, on ne saurait douter que la puissance militaire de la maison d'Autriche ne fût singulièrement redoutable à la France. Aussi Richelieu crut tous les moyens licites, toutes les alliances opportunes, pour abaisser ce pouvoir. Il ne se fit aucun scrupule de traiter avec les Turcs: Henri IV lui en avait donné l'exemple, et c'était une des maximes d'Etat que ce prince, contre sa conscience propre et ses inclinations naturelles [2], avait recueillies dans l'héritage des Valois. Le cardinal fit grand usage des armes ottomanes pour obtenir en Hongrie une diversion avantageuse à ses projets. Encore, s'il se fût borné à prêter main-forte à Bethlen [3] et au reste des préten-

[1] De tout ordre et de tout rang, électeurs, princes, comtes, «libres barons,» évêques, abbés et villes impériales.

[2] Sur ce point, la correspondance de Henri IV et le témoignage des « économies royales » ne peuvent laisser aucun doute.

[3] Gabriel Bethlen (en magyar, Bethlen Gabor), prince de Transylvanie.

Digitized by Google

dants nationaux au trône de Hongrie; mais il applaudissait aux conquêtes que les pachas faisaient pour le compte direct de la Porte sur les adhérents de la maison d'Autriche dans les vallées du Danube et de la Theiss; pendant la guerre de Trente ans, la frontière des pachaliks de Bude et de Témeswar fut reculée des portes de Grau à celles de Comorn, de la Marosch aux dernières pentes des Carpathes: Agria [1], Debreczin, Strigonie, Albe-Royale, furent perdues pour la chrétienté.

Vis-à-vis des Provinces Unies, la politique de Richelieu fut énergique et sans hésitation. Marie de Médicis et ses premiers conseillers auraient vu sans regrets ces contrées [2] retomber sous la domination espagnole; le cardinal, dès le moment où il prit en main la direction des affaires, déclara nettement qu'il voyait dans la république protestante l'alliée la plus nécessaire et la plus avantageuse de la France; il étouffa, sur ce point, tous les scrupules de son roi. Cependant, le sentiment public en France ne laissa pas longtemps possible l'union des armes de la France et de celles de la Hollande pour attaquer de concert les forteresses catholiques des Pays-Bas. Il fallut se séparer et poursuivre séparément un même but, sur des champs différents de bataille. Le résultat de ce grand effort fut d'étendre un peu, mais surtout d'affermir la frontière méridionale des Provinces Unies, et de préparer, au profit de la France, le démembrement des Pays-Bas espagnols [3], dont, cependant, Richelieu laissait en mourant la portion la plus considérable au pouvoir encore solide de l'Espagne.

Vis-à-vis la nation anglaise et Charles Ier, en particulier, la politique du cardinal de Richelieu (parvenu à la direction des affaires l'année qui précéda l'accession de ce roi) porte l'empreinte d'un égoïsme froid et machiavélique; moins que per-

[1] En allemand Erlau.

[2] Par l'acquisition de la Flandre hollandaise, de Venloo et de Maestricht.

[3] Principalement de l'Artois.

Digitized by Google

sonne, le gendre de Henri IV pouvait s'étonner et s'en plaindre, lui dont les démarches, dictées par son intérêt personnel et ses tendances héréditaires, eurent rarement pour but l'avantage de son pays, et furent si rarement inspirées par les sentiments nationaux dans ses royaumes. Le cardinal reconnut de bonne heure la faiblesse et la violence du caractère de Charles; il tira, d'une manière impitoyable, profit de ces deux grands éléments de mauvaise fortune. Il le détourna de porter à temps secours à La Rochelle, principal boulevard des protestants français; il déjoua ensuite ses efforts tardifs pour sauver cette place; s'étant convaincu que le roi d'Angleterre ne ferait jamais sincèrement cause commune avec la France contre l'Espagne, il fomenta, dès qu'il en trouva l'occasion, les discordes civiles qui devaient paralyser l'action de la Grande-Bretagne au-dehors et mourut au moment où la rébellion prenait en Angleterre un caractère tout à fait sérieux, et où l'Ecosse se trouvait déjà perdue virtuellement pour la cause monarchique et pour l'Eglise épiscopale, dont le sort ne pouvait inspirer aucune sympathie au cardinal; il est fort à croire que, s'il eût assez vécu pour assister au développement formidable de la révolution d'Angleterre, il aurait compris combien l'exemple d'une rébellion victorieuse, sur un pareil théâtre, et sur un roi dont les maximes politiques étaient précisément celles qu'il voulait faire prévaloir en France, entraînait de dangers pour le trône même des successeurs de Henri IV. La reine d'Angleterre, fille de ce monarque, ne trouva, près du ministre de son frère, que méfiance et froideur.

On sait quelles paroles pleines d'une mystérieuse profondeur le cardinal trouva pour noter, dans les mémoires de son gouvernement, la catastrophe de Wallenstein. Tout en compatissant à la chute d'un homme monté aussi haut que lui-même en puissance et en renommée, Richelieu reprochait à Wallenstein deux fautes capitales: le généralissime n'avait pas su captiver ou subjuguer les volontés de son maître; il avait travaillé à le détrôner.

Digitized by Google

Ferdinand II ne possédait assurément pas sur Louis XIII aucune supériorité intellectuelle ; mais son égoïsme était incomparablement plus irritable et moins scrupuleux. D'un autre côté, rien ne pouvait, aux yeux du cardinal, excuser une révolution basée sur le sacrifice des intérêts essentiels du pays auquel on appartient et du souverain que l'on sert. Enfin, l'indécision, défaut insurmontable du caractère de Wallenstein, était de tous le plus antipathique à Richelieu. Le cardinal ne s'en engagea pas moins avec le généralissime, ambitieux et mécontent, dans un dédale de négociations encore assez obscures, malgré quelques traits de vive lumière que M. Ranke [1] est parvenu à y faire pénétrer. Il ne demandait au duc [2] qu'une demi-trahison, aussi ne lui offrait-il que des avantages médiocres, une sorte de souveraineté équivoque. Quand l'envoyé français, chargé de vérifier de quels moyens militaires Wallenstein pouvait réellement disposer et de proportionner au résultat de cette investigation les offres définitives de la France, revint en Bohême, au printemps de 1634, le généralissime était déposé, l'armée était rentrée sous l'obéissance de Ferdinand II, l'ambitieux qui espérait que ses intelligences avec la France et la Suède l'aideraient à occuper le trône de Bohême, venait d'être poignardé dans Egra.

A. de C.

[1] Tome III, p. 278 et suivantes.

[2] Titre que Wallenstein s'était vu forcé de prendre en échange de celui de duc de Meklemburg, quand cette grande proie lui avait été arrachée.

Digitized by Google

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

TRAGÉDIE FRANÇOISE DU SACRIFICE D'ABRAHAM, auteur Théodore de Bèze. (Réimprimé fidèlement sur l'édition de Genève, 1576). Genève, J. Cherbuliez, 1856 ; in-12 : 1 fr. 50.

De tous les réformateurs français, Théodore de Bèze est celui qui montra le plus de goût et d'aptitude pour la culture littéraire proprement dite. Dans sa jeunesse il avait fait des poésies latines assez remarquables, quoique peu dignes sans doute de la carrière qu'il embrassa plus tard. Les études théologiques ne purent le faire renoncer tout à fait au commerce des muses, seulement il choisit des sujets mieux en harmonie avec les exigences de son saint ministère. C'est dans la Bible qu'il puisa dès lors ses inspirations. « Lisant donc ces histoires saintes avec un merveilleux plaisir et singulier profit, dit il, il m'est pris un désir de m'exercer a escrire en vers tels arguments, non-seulement pour les mieux considérer et retenir, mais aussi pour louer Dieu en toutes sortes à moy possibles. Car ie confesse que de mon naturel i'ay toujours pris plaisir à la poesie, et ne m'en puis encore repentir. »

Cet aveu naïf sert en quelque sorte d'excuse à la tragédie du *Sacrifice d'Abraham*, qu'il fit représenter en 1550 dans la cathédrale de Lausanne par les étudiants de l'Académie. Il se propose un but d'édification en revêtant de la forme dramatique ce récit, duquel ressortent de si précieux enseignements, et n'ignore pas combien un pareil spectacle a d'attrait pour le public.

Long temps y a, au moins comme il me semble,
Qu'ici n'y eut autant de peuple ensemble,
Que pleust à Dieu que toutes les semaines
Nous peussions voir les églises si pleines.

Ainsi débute son prologue, dans lequel, suivant la coutume des auteurs

Digitized by Google

de mystères, il réclame l'attention de la foule, en termes familiers, dont la bonhomie est assaisonnée de traits spirituels et piquants.

Orça, messieurs, et uous dames honnestes,
Ie uous suppli d'entendre mes requestes.
Ie vous requier uous taire seulement.
Comment? dira quelcune voirement,
Ie ne sauroy' ni ne uoudroy' auec.
Or si faut-il pourtant clorre le bec,
Ou uous et moy auons peine perdue,
Moy de parler, et uous d'estre uenue.

Vient ensuite l'analyse du drame terminée par une autre saillie de même espèce :

Qui ueut donc uoir choses tant admirables,
Nous le prions seulement d'escouter,
Et ce qu'il a d'oreilles nous prester,
Estant tout seur qu'il entendra merueilles,
Et puis apres lui rendrons ses oreilles.

Nous voilà bien loin des théories consacrées dans notre littérature moderne, où de semblables contrastes ne seraient pas soufferts. Ce mélange des genres a pourtant aussi ses avantages, les pièces de Shakespeare en offrent maintes preuves éclatantes, et l'on ne saurait prétendre qu'il soit contraire à la nature. Entre le rire et les larmes la distance est courte. Quand l'auteur a su prendre le public il en fait à peu près ce qu'il veut. C'est un instrument dont il tire à son gré des sons légers ou graves, joyeux ou sévères. Les cordes ne demandent qu'à vibrer. Rires, larmes, gaîté, tristesse, recueillement, ferveur religieuse, enthousiasme, tout cela découle d'une source commune que j'appellerai l'émotion, et pour émouvoir la foule, quelques mots plaisants servent parfois mieux que les déclamations les plus pathétiques. Les orateurs ont souvent recours à ce moyen, et Th. de Bèze ne le dédaignait pas. Il en use même avec beaucoup d'habileté, car dans sa pièce rien ne choque. L'allure est naïve, primitive, dépourvue d'art, mais on ne peut pas dire qu'elle soit de mauvais goût; il y règne au contraire une harmonie remarquable. Les sentiments sont simples et vrais ; le caractère biblique est empreint dans tous les détails, et si le réformateur ne s'est pas interdit les allusions aux circonstances de son temps, il a pris soin de les mettre dans la bouche de Satan, dont l'infernal génie rivalise avec le pouvoir de Dieu et s'exalte à la pensée des conquêtes que l'avenir lui réserve.

Digitized by Google

Dieu ne fit onc chose tant soit parfaicte,
Qui soit égale à celui qui l'a faicte :
Mais moy i'ay fait, dont uanter ie me puis,
Beaucoup de gens pires que ie ne suis.

Par reconnaissance anticipée pour les profits qu'il en tirera, Satan porte un habit de moine :

Habit encor' en ce monde incognu,
Mais qui sera un iour si bien cognu,
Qu'il n'y aura ne uille ne uillage,
Qui ne le uoye à son tresgrand dommage.
O froc, ô froc tant de maux tu feras,
Et tant d'abus en plein jour couuriras.
Ce froc, ce froc un iour cognu sera,
Et tant de maux au monde apportera,
Que si n'estoit l'envie dont i'abonde,
I'auroy' pitié moy-mesme de ce monde.
Car moy qui suis de tous meschans le pire,
En le portant moi-mesme ie m'empire.

Ce personnage vigoureusement esquissé présente un cachet assez original, et son rôle n'est point le même qu'on lui voit jouer dans la plupart des autres mystères. Il n'agit pas, il regarde, il observe, il épie, et, comptant sur les passions humaines pour le succès de sa cause, s'abstient d'intervenir lui-même dans le débat. L'épreuve à laquelle est soumise la foi d'Abraham lui fait espérer qu'enfin il triomphera

De ce faux uieillard obstiné

dont il n'a pu jusque-là venir à bout. Il accourt donc, prêt à saisir une proie qui ne saurait plus lui échapper, car

..... soit que son cœur change,
Ou qu'il sacrifie en effect,
Ce que ie pretends sera fait.
S'il sacrifie, Isaac mourra,
Et mon cœur deliuré sera
De la frayeur, qu'en sa personne
La promesse de Dieu me donne.
S'il change de cœur, ie puis dire
Que i'ay tout ce que ie desire.

Le raisonnement paraît assez juste ; mais messire Satan n'avait pas mesuré le dévouement absolu d'un serviteur fidèle ni les profondeurs de

Digitized by Google

la miséricorde divine. « Grâce, ce mot n'est point en mon papier, » dit-il. Aussi quand il voit Abraham se résigner au douloureux sacrifice, quand il entend le jeune Isaac adresser à son père ces paroles de pieuse soumission :

Làs, ie m'en uay en une nuict profonde.
Adieu uous di la clarté de ce monde.
Mais ie suis seur que de Dieu la promesse
Me donnera trop mieux que ie ne laisse.
Je suis tout prest, mon père, me uoilà.

Le tentateur comprend qu'il n'y a rien à gagner pour lui ;

Je suis confus, et faut que je m'enfuye.

En effet la confiance d'Abraham est trop ferme, sa foi trop sincère et son cœur trop pur pour laisser la moindre prise aux ruses de Satan.

Th. de Bèze a su conserver le cachet de la simplicité patriarcale. Son style sobre exprime assez bien les sentiments de reconnaissance et d'amour qui remplissent le cœur d'Abraham, et la tendresse maternelle qui, chez Sara, leur donne quelque chose de plus touchant encore. Le mérite littéraire de cette pièce est incontestable. Quoique ce ne soit qu'une ébauche, où se montre à chaque pas l'inexpérience de l'art dramatique, on y trouve de l'intérêt, des détails pleins de charme, plus de goût et plus de vraie sensibilité que dans la plupart des mystères; on y reconnaît à la fois l'empreinte d'un talent supérieur et l'influence spiritualiste de la réforme.

Epines et fleurs; recueil poétique, par Mme J. Mussard. Genève, 1856; 1 vol. in-18.

Voici de la poésie fraîche et gracieuse. Mme Mussard exprime avec simplicité des sentiments vrais, bien dignes d'éveiller la sympathie. C'est un mérite assez rare aujourd'hui. Ses vers sont empreints de mélancolie, mais sans amertume et sans exagération. Les épines dont sa route est semée ne l'empêchent pas de jouir avec reconnaissance des fleurs qui croissent dans les champs voisins. Malgré les épreuves d'une existence pénible, son âme est encore ouverte à toutes les impressions généreuses, au charme de la nature, aux douces affections du cœur, aux bienfaits de la piété. Elle ne se pose pas en victime, comme tant de poëtes qui semblent croire que le malheur est une preuve de génie ; elle ne cherche pas

Digitized by Google

non plus à faire du réalisme, et ses chants ne trahissent en général aucune intention prétentieuse.

Dans un lieu séduisant, loin des bruits de la ville,
J'ai vécu quelques mois. Là, mon âme tranquille
A connu le suave et paisible bonheur
De l'existence aux champs qui repose le cœur.
Eveillée au matin par la fraîche harmonie,
Que de joyeux oiseaux vers la source de vie
Font monter jusqu'au ciel, j'écoutais leurs accents
Quand la nature entière exhale son encens.

C'est là, sans doute, que s'est d'abord développée la verve poétique de l'auteur, et si de cruelles traverses ont ensuite détruit l'une après l'autre ses illusions, c'est encore là qu'elle trouve la double source du souvenir qui console et de l'espoir qui fortifie.

Les épines, enfant, c'est la vie attristée
Par le sombre regret, la sinistre douleur,
La jeunesse au matin tout à coup dévastée
Par quelque deuil de cœur.....

. . . . . .

Les fleurs, c'est le réveil quand la douce espérance
Au seuil d'un jour nouveau sourit à nos désirs ;
C'est l'amour d'une mère abritant notre enfance,
Couronnant nos plaisirs.

C'est ce dôme azuré qui s'étend sur nos têtes,
C'est la brise du lac caressant nos cheveux,
Dans les arbres feuillés les concerts et les fêtes
De tant d'oiseaux joyeux !.....

C'est vers Dieu, mon enfant, une prière sainte
S'élevant par la foi jusqu'au trône éternel,
C'est un cœur toujours pur sans remords et sans crainte
Qui se sent immortel.

A la plainte, donc, se mêlent les accents de la reconnaissance, et la résignation du poëte intéresse et captive bien mieux que ne le pourrait faire le ton de l'orgueilleuse révolte. Le talent de Mme Mussard a des qualités aimables, dignes d'être appréciées par les gens de goût, qui préfèrent le naturel à l'affectation, et ne se laissent pas éblouir par le faux clinquant du style. La critique pourra bien y relever çà et là quelques passages

Digitized by Google

faibles, quelques strophes qui ne sont pas irréprochables. Mais il est vrai que les fautes d'impression abondent dans ce petit volume, en sorte qu'on ne doit pas attribuer à l'auteur les bévues d'un correcteur inhabile ou négligent.

JONATHAN SWIFT, SA VIE ET SES ŒUVRES, par M. Prevost-Paradol. Paris, Aug. Durand, 1856; in-8°. — ESSAI SUR HERMANN ET DOROTHÉE DE GŒTHE, par J.-J. Weiss. Paris, Aug. Durand, 1856; in-8°.

Nous voyons avec plaisir les littératures étrangères devenir en France l'objet d'études sérieuses. Le génie national ne peut que gagner à cet agrandissement d'horizon. Les préjugés s'effacent de plus en plus. On n'oserait pas aujourd'hui taxer de barbarie Shakespeare, Milton, Dante, comme le faisait Voltaire et comme, après lui, le répétait encore Laharpe, il n'y a guère plus de cinquante ans. Loin de là, nous voyons souvent paraître des thèses de docteurs consacrées à la juste appréciation des chefs-d'œuvre étrangers. Les avantages de la littérature comparée sont mieux compris maintenant, et l'on ne craint plus de rendre hommage au talent, lors même qu'il s'est développé dans une sphère autre que celle du goût français. La génération actuelle ne saurait d'ailleurs pas échapper tout à fait à l'influence d'écrivains dont les ouvrages ont figuré parmi ses premières et ses plus attrayantes lectures. C'est un souvenir d'enfance, par exemple, qui a conduit M. Prevost-Paradol à prendre Swift pour but de ses recherches. Il se rappelait avec bonheur les ravissements que lui avaient fait éprouver les merveilleuses aventures de Gulliver. Après s'en être délecté d'abord comme d'un charmant conte de fées, il en avait senti plus tard la haute portée philosophique, et le désir est né chez lui de mieux connaître l'auteur de cette satire, de chercher dans sa vie et dans ses écrits la cause d'une amertume qui contraste si vivement avec son caractère ecclésiastique. En effet, Swift était membre du clergé de l'Eglise anglicane; l'épiscopat fut le but constant de son ambition. Mais la religion le préoccupa beaucoup moins que la politique. C'est vers celle-ci que ses goûts le portaient de préférence, et les premières productions de sa plume furent des pamphlets dans lesquels dominait le ton de l'ironie plutôt que la force des raisonnnements où le respect des principes. Une fois cette allure adoptée, Swift ne put en changer. Il s'en servit pour défendre la cause de l'Eglise comme pour attaquer les abus de l'administration. Ainsi, son fameux

Digitized by Google

Conte du tonneau, dirigé contre les dissidents, scandalisa même leurs adversaires les plus acharnés. Il rendit Swift suspect à l'Eglise établie, et le prodigieux succès qu'il obtint eut sur sa carrière une influence funeste. Dès lors on le regarda comme un incrédule auquel il serait dangereux de confier une place importante. D'ailleurs, sa vie privée n'était pas propre à faire pardonner les torts de l'écrivain. Voyant dans le mariage un obstacle à ses vues ambitieuses, il leur sacrifia l'une après l'autre deux femmes qui succombèrent victimes de leur amour et de leur dévouement. De plus en plus aigri par le malheur, Swift y puisa cette verve puissante qui éclate dans son chef-d'œuvre. Mais le talent ne peut pas compenser le vide du cœur, et le manque d'équilibre dans ses facultés finit par produire une aliénation mentale qui dura presque sans intervalle pendant les neuf dernières années de sa vie. C'est là que M. Prevost trouve la source du profond mépris avec lequel Swift a traité les faiblesses de l'homme et ses grandeurs, ses vertus et ses vices. Il a toute sa force dans *Gulliver*, « parce que, dit-il, il part d'un cœur déchiré aussi bien que d'un esprit sceptique, parce que ce contempteur de l'humanité doit être compté parmi les plus malheureux des hommes. »

La thèse de M. Weiss aborde un sujet plus spécial et purement littéraire. C'est l'appréciation des beautés que renferme le petit poëme d'*Hermann et Dorothée*. Mais l'auteur en profite pour jeter un coup-d'œil sur le génie de Gœthe et sur l'ensemble de ses productions Sans doute il eût été difficile de s'en abstenir; cependant nous croyons que M. Weiss se laisse entraîner un peu trop loin par cette tendance à voir dans une simple idylle le résultat du travail intérieur qui s'opérait dans un esprit si vaste et si profond. En faisant son poëme, Gœthe voulut prouver que les circonstances de la vie la plus humble, la plus ordinaire, peuvent revêtir les formes épiques sans perdre leur caractère naturel et vrai. C'est là le principal mérite d'*Hermann et Dorothée*, fantaisie d'artiste très-habilement exécutée, dans laquelle il nous semble voir un tour de force bien réussi plutôt qu'un modèle à suivre. On peut dire que la simplicité du genre, le cachet naïf et pur des sentiments, l'exactitude des détails, sont ici des accessoires voulus, obligés et non pas librement choisis par le poëte. Il devait bien les prendre tels quels, puisqu'ils constituaient précisément la matière dont il s'agissait de faire une œuvre épique. Si le poëme de Gœthe a peut-être exercé plus tard une influence heureuse sur la littérature, c'est qu'il porte l'empreinte du génie; mais l'intention de l'auteur était surtout de mettre en évidence les ressources que la langue

Digitized by Google

allemande fournit à la poésie. Ses efforts avaient pour objet de montrer comment les scènes de la vie réelle, les mœurs villageoises peuvent être enchâssées dans le cadre d'un poëme épique sans rien perdre de leur originalité naïve.

Les données très-ingénieuses que M. Weiss en tire pour expliquer la marche du talent de Gœthe et les évolutions successives de sa pensée, nous paraissent avoir l'inconvénient de changer en une conception laborieuse et fort compliquée cette œuvre dont la nature est au contraire éminemment simple. Il altère ainsi son véritable caractère en exagérant sa portée philosophique. Du reste, sa conclusion n'en est pas moins très-juste, et l'on doit reconnaître avec lui que la gracieuse idylle de Gœthe a rappelé la poésie allemande au soin de propager les sentiments salutaires, d'exprimer les grandes vérités, de fortifier les âmes et de les consoler.

ESSAI SUR LES FABLES DE LA FONTAINE, par H. Taine. Paris, Vve Joubert; 2e édition, in-8°.

Cet essai est une thèse de Sorbonne, une étude sur le beau, dont La Fontaine fournit les preuves à l'appui de la théorie. L'auteur a soin d'en prévenir le public, auquel il offre une seconde édition de son travail. Peut-être eût-il mieux valu modifier la forme afin d'en faire une étude complète sur le fabuliste. Mais M. Taine a préféré reproduire sa thèse telle quelle, et vraiment elle en était bien digne. C'est une appréciation spirituelle, fine, délicate, du talent de La Fontaine, dans lequel il trouve des exemples pour tous les préceptes de l'esthétique. Après avoir brièvement exposé les conditions des différents genres de fables, et montré comment on peut en tirer parti pour l'étude des traits généraux du beau, de même que les zoologistes découvrent plusieurs grandes lois du monde animal par l'étude d'un seul petit insecte, il passe en revue les caractères inventés par le poëte, l'action qui les met en évidence, l'expression qui leur donne en quelque sorte une figure, une forme corporelle, et termine par des considérations générales sur le cachet d'individualité que l'écrivain imprime nécessairement aux créations de sa pensée. Cette marche méthodique pourra bien d'abord effrayer des lecteurs; mais qu'ils se rassurent, elle n'empêche pas M. Taine de cueillir des fleurs le long de sa route et de suivre maints sentiers charmants qui s'en écartent plus ou moins. Il analyse les fables de La Fontaine en littérateur plein de goût,

Digitized by Google

et fait ressortir d'une manière très-ingénieuse les beautés qu'elles renferment. Ses citations nombreuses et bien choisies sont liées entre elles avec beaucoup d'art. On y retrouve le portrait en pied et les allures particulières de tous les animaux que le fabuliste a mis en scène. Ce sont autant de types simples, naturels, vrais, dans lesquels, au milieu des tons les plus divers, domine toujours l'idée du beau. La thèse de M. Taine constate la haute supériorité du talent de La Fontaine et signale en même temps la cause principale de cette supériorité. On y remarque un esprit de saine critique, que nous saluons avec joie comme l'élément le plus propre à féconder les études littéraires.

HISTOIRE DE L'IDIOME BOURGUIGNON et de sa littérature propre, ou philologie comparée de cet idiome, suivie des poésies françaises inédites de Bernard de la Monnoye, par Mignard. Dijon, 1856; 1 vol. in-8°.

L'idiome bourguignon est un de ces patois dans lesquels on retrouve les débris des anciens dialectes particuliers aux différentes provinces de France, avant que l'unité politique eût amené l'unité de langage. Leur étude est importante pour la philologie, car elle peut répandre quelque lumière sur le travail de lente et mystérieuse élaboration qui a donné naissance à la langue française. En les comparant entre eux, on arrive souvent à faire des découvertes étymologiques fort curieuses. Ils présentent en quelque sorte les premiers résultats du mélange des diverses races qui se disputèrent l'héritage du monde romain. Ce sont des monuments du langage bâtard, auquel fit d'abord place la langue latine corrompue et défigurée par l'affluence toujours croissante d'éléments étrangers. L'idiome bourguignon, par exemple, se parlait encore dans la capitale même de la province à l'époque de la conquête française. Il s'est maintenu jusque vers le commencement du dix-septième siècle. On l'abandonna seulement alors pour le français. La Monnoye, reçu membre de l'Académie française en 1713, se plaignait en effet que de son temps « *le Bourguignon aivè quemancé ai faire lai quinquenelle* (le Bourguignon avait commencé à faire la dégringolade). » Réduit bientôt à l'état de patois, il a disparu des villes, et maintenant il ne conserve quelque reflet de sa vigueur native que dans des localités situées au milieu des forêts ou des montagnes, loin des grandes voies de communication. Avant donc qu'il s'efface complétement, M. Mignard a voulu recueillir ses titres littéraires et mon-

Digitized by Google

trer quelles sont les origines probables de cet idiome. Dans ce but il en donne un glossaire étymologique accompagné d'une grammaire comparée et de la bibliographie très-bien faite, ainsi que d'un choix de poésies inédites. A la fin du volume sont insérées plusieurs pièces françaises, inédites aussi, du poëte La Monnoye. Les résultats auxquels l'ont conduit ses recherches offrent bien l'image de la confusion produite par le conflit des diverses langues qui venaient apporter chacune leur contingent à l'œuvre plutôt populaire que savante de l'enfantement philologique. Sur huit à neuf cents mots que renferme le glossaire, « il y en a plus de deux cents qui dérivent du gallois et du breton, cent soixante environ qui dérivent du latin, une trentaine venant du grec, quelques-uns de l'anglais et de l'italien, un petit nombre du tudesque, et, enfin, plusieurs autres ayant une étroite alliance avec les langues romanes du nord ou du midi. » Quant à la grammaire, elle est fort imparfaite et semble aussi peu fixée que l'orthographe.

La bibliographie de M. Mignard est très-intéressante. Elle prouve que l'idiome bourguignon fut cultivé par des écrivains de mérite, et parmi les poésies insérées à la suite, il en est plusieurs assez remarquables. Quelques-uns des morceaux inédits de La Monnoye ont du trait et de la gaîté, mais en général ils sont empreints de mauvais goût et ne nous paraissent point justifier l'éloge que M. Mignard fait de leur auteur.

ETUDE SUR BAYLE, par C. Lénient. Paris, Vve Joubert, 1855, 1 vol. in-8°.

Bayle fut le précurseur du dix-huitième siècle. Né vers le milieu du dix-septième, il n'en adopta ni le langage ni les tendances. Au contraire, dès ses premiers écrits, son esprit indépendant se distingua par une allure tout à fait différente, singulier mélange de bon sens, d'ironie et d'incrédulité dont nul n'avait encore donné l'exemple. C'est un libre penseur qui, plus audacieux que ses prédécesseurs, arbore résolûment le drapeau du scepticisme. Le doute est pour lui, non un moyen, mais un but, non un point de départ pour arriver à des convictions raisonnées, mais un milieu dans lequel il se complaît, ne paraissant pas éprouver du tout le besoin d'en sortir. Ses études, encyclopédiques et très-savantes, ont pour objet principal de remettre tout en question dans le domaine de l'histoire comme dans celui de la théologie; la science est un arsenal dans lequel il puise des armes pour combattre, non-seulement les préjugés, mais encore

Digitized by Google

les idées et les faits généralement admis jusqu'alors. Doué d'une puissance d'analyse peu commune, il sait trouver le côté faible de toutes choses, et son humeur inquiète le porte à critiquer sans trêve ni relâche. Ce n'est pas au profit d'un système, car il les attaque tous indifféremment. Il se préoccupe beaucoup moins de chercher la vérité que de découvrir les erreurs de ceux qui prétendent l'avoir trouvée. Aucune passion ne le domine; il a le goût de la controverse, mais l'instinct de la tolérance, et son mérite est d'avoir été plus impartial que les philosophes du dix-huitième siècle qui marchèrent sur ses traces. D'ailleurs, les ouvrages de Bayle offrent un cachet d'érudition qui les rend bien moins accessibles à tous et moins dangereux que les pamphlets de la polémique voltairienne. Leur lecture ne saurait convenir qu'à des esprits curieux de recherches sérieuses, et le doute absolu dont ils sont empreints laisse la possibilité de reconstruire, ainsi que l'a prouvé Descartes.

Le tort de Bayle fut de croire que l'on ne pouvait être tolérant sans être sceptique. Cette confusion d'idées produisit de funestes résultats en conduisant les philosophes du dix-huitième siècle à rejeter la foi comme inconciliable avec la tolérance. Ils allèrent à cet égard plus loin que Bayle, et rendirent ainsi les inconvénients de sa méthode plus sensibles que ses avantages. Leurs excès ont amené une réaction menaçante pour la cause du libre examen, mais en même temps le principe de tolérance a si bien pénétré dans les esprits, que désormais son triomphe ne semble plus douteux. Il est donc juste de faire, dans l'influence exercée par Bayle, la part du bien comme celle du mal. M. Lénient s'en acquitte avec une grande sagacité. Il présente un résumé très-intéressant de ses divers écrits, et, tout en rendant hommage à sa vaste érudition, s'attache à montrer combien le scepticisme en a souvent faussé les données, et quel instrument dangereux était « ce terrible jeu de bascule à l'aide duquel l'auteur du dictionnaire étonna et étourdit ses contemporains. »

VOYAGES ET HISTOIRE.

THE LAKE N'GAMI (Le lac N'gami ou quatre années de voyages, de découvertes et d'explorations dans les déserts du sud-ouest de l'Afrique, par Charles-Jean Anderson). 1 vol. in-8°, avec une carte et 56 pl. Londres, 1856; à Genève, chez J. Cherbuliez : 39 fr.

M. C. Anderson est Suédois de naissance, mais son origine et ses affections le rattachent aussi à l'Angleterre. Après avoir consacré plu-

Digitized by Google

sieurs années de courses aventureuses dans les montagnes de la Scandinavie à réunir une nombreuse collection d'animaux sauvages et d'objets d'histoire naturelle de ce pays, il quitta Gothenbourg à la fin de l'année 1849 et se rendit en Angleterre pour les y vendre et reprendre ses voyages. Il fit à Londres la connaissance de M. Francis Galton, qui se préparait à un voyage dans le midi de l'Afrique, et qui lui offrit de l'y emmener en prenant à sa charge la totalité des dépenses. Ils furent débarqués avec leurs provisions, le 20 août 1850, sur la plage aride de Walfisch Bay, sur la côte occidentale de l'Afrique, au nord du cap de Bonne-Espérance. Après s'être pourvus des bestiaux, des chariots et des serviteurs nécessaires, ils pénétrèrent à l'est dans le pays des Hottentots, puis chez les *Damaras* montagnards. Parmi les compagnons qu'ils s'associèrent était un ancien matelot danois, nommé Hans Larsen, qui s'était voué, chez ces peuples sauvages, aux environs de la mission de Richterfeld, à la vie aventureuse d'un chasseur, d'un berger, d'un éleveur de bétail. M. Anderson, qui se l'associa complétement dans son second voyage, après le départ de M. Galton, raconte des choses extraordinaires de la force corporelle de ce Danois et de son adresse. Son extrême douceur et sa beauté en relevaient le mérite. Il fit aux bêtes féroces une guerre si heureuse, qu'en peu de temps il nettoya de cette espèce de gibier les environs de Richterfeld. On lui vit tuer, en un jour, neuf rhinocéros. Sobre autant que fort, il se contentait du lait aigri et caillé, nourriture principale des Damaras, mangeait peu de viande, mais il pouvait boire un nombre infini de tasses de thé et de café. On lui adjoignit encore un jeune matelot anglais nommé John Allen, dont les services furent également précieux.

Aucun voyageur géographe n'a pénétré, avant MM. Galton et Anderson, dans le pays des Damaras montagnards. Ce peuple est dépeint, sans passion, sous des traits peu favorables. La véracité, la sobriété, la reconnaissance et la propreté n'en font pas partie. Lorsque l'abondance vient à succéder à une abstinence que leur imprévoyance rend fréquente, ils s'abandonnent à une gloutonnerie dégoûtante et dévorent des quantités inimaginables de viande et de venaison, fraîche ou coupée en longues lanières et séchée. Leur négligence leur en fait perdre une partie. Les sauterelles sont aussi du nombre de leurs aliments, comme chez les Arabes modernes et chez les anciens rois de Ninive. L'embonpoint excessif est considéré comme la qualification la plus convenable de la personne des rois et des chefs, et il ne doit pas être difficile de se le procurer, à juger par leurs habitudes sensuelles et leurs ressources. Nos voyageurs en ren-

Digitized by Google

contrèrent un qui voyageait avec ses troupeaux de bœufs. « Ils défilèrent, dit M. Anderson, depuis le matin au soir du lendemain, non pas à la file, mais en masses non interrompues et sur un front si large, qu'ils couvraient tout le bassin de la rivière et les coteaux voisins ; et ce n'était encore qu'une petite partie de ce que possédait ce chef. On conçoit aisément qu'il ne reste pas, après trois semaines, un brin de verdure aux environs. »

La nation des Ovambos, qui vit à l'orient des Damaras, traite les femmes comme une marchandise ; aussi ne se distinguent-elles pas par la chasteté. Lorsqu'une d'elles meurt en laissant un enfant dans la pauvreté, on enterre souvent son nourrisson avec elle. Le missionnaire Rath eut une fois le bonheur de rouvrir à temps une fosse pour en arracher une de ces victimes. Chez les Namaquas, les vieillards sont souvent enfermés sans nourriture dès qu'ils deviennent un fardeau. La Société des missions du Rhin a établi dans le pays des Damaras quelques stations, dont les principales sont nommées Barmen, Buxton, Rehoboth, Richterfeld. Nos voyageurs y ont rencontré M. Rath et un Russe, M. Hahn. Ces dignes missionnaires ont eu quelquefois à souffrir, dans leur personne même, les brutalités de leurs catéchumènes.

Le pays est en partie aride et rocheux, en partie d'une attrayante fertilité. Au mois d'août, qui termine la saison sèche, on voit souvent arriver du nord des colonnes de sable auxquelles des vents tourbillonnants impriment une grande rapidité, jusqu'à une quinzaine à la fois ; elles ont un immense diamètre et s'élèvent à la hauteur de plusieurs centaines de pieds. C'est le même phénomène que vit Bruce en traversant la Nubie, qui se présente aussi sur les bords du Sénégal et même aux environs d'Agra. Les tempêtes, accompagnées de pluie et d'un tonnerre assourdissant, reviennent fréquemment en septembre et en octobre ; les pluies deviennent régulières et même incessantes pendant les mois de décembre, de janvier, et ne sont interrompues qu'en mai. Il est aisé de comprendre qu'une riche végétation en est la conséquence ; le sable du désert même se couvre en peu de jours d'un verdoyant tapis de verdure. Les arbres atteignent des proportions gigantesques, et les forêts deviennent impénétrables par l'enlacement des lianes. Le tronc du *baobob* atteint souvent 75 pieds de circonférence.

L'arrivée des pluies est souvent assez soudaine pour qu'il y ait du danger, à l'entrée de la saison qui les ramène, à camper la nuit dans le lit desséché d'un torrent. Barth et Richardson l'ont éprouvé de même au pays d'Ahir. MM. Galton et Anderson ont découvert une élégante et nouvelle variété du palmier-éventail (fan-palm). Malgré la fertilité du sol, l'in-

Digitized by Google

dustrie des indigènes n'a pas varié beaucoup les végétaux cultivés pour leur nourriture. Ce sont diverses espèces de cucurbitacées, et surtout le *caffré-corn*, variété de *doura*, qui atteint de grandes dimensions. Le suc blanc et laiteux du gracieux *euphorbia candelabrum* sert aux nègres à empoisonner leurs flèches ; ils en imprègnent aussi l'eau des étangs où vient boire le gibier. Ce poison, mortel pour le rhinocéros blanc, est innocent pour le rhinocéros noir, suivant qu'on l'affirma à M. Anderson ; mais, dans tous les cas, l'homme peut manger impunément la chair des animaux qu'il abat ainsi. M. de Humboldt en a vu autant à la Guyane.

Nos voyageurs restèrent 20 mois sans recevoir de nouvelles de l'Europe; cependant, des obstacles pour lors insurmontables, s'opposant à l'exécution d'une partie de son itinéraire projeté, M. Galton se rembarqua le 5 janvier 1852. Son compagnon, toutefois, préféra prolonger encore ses voyages en Afrique, et quitta Walfisch Bay le 5 février 1852. Il se rendit par terre au fleuve Orange. Une chute des plus violentes, accasionnée par le bœuf récalcitrant qui le portait, le força de faire cent milles sur cette rude monture avec une blessure béante à la jambe, de deux pouces de longueur et autant de profondeur. Le feu détruisit ce qu'il avait d'effets, à l'exception de ses papiers ; la fièvre s'empara de son corps. Dans cet état, il fut grossièrement repoussé de la ferme d'un *Bœr*, de ces colons d'origine hollandaise, qui s'obstinent encore dans leur vie indolente et dans leur aversion sournoise pour les Anglais. M. Anderson quitta les bords du fleuve Orange le 25 août 1852 ; le 22 septembre, il arriva à la ville du Cap et eut recours à la vente du bétail, qu'il avait dû amener de si loin, pour remédier à son délabrement. Il perdit aussi ses deux excellents compagnons, Hans le Danois et John Allen, très-naturellement attirés en Australie par la réputation des mines d'or. Néanmoins, les aventures et la spéculation le ramenèrent encore au pays des Damaras ; il quitta le Cap le 16 janvier 1853, et, sept jours après, il débarquait pour la seconde fois à Walfisch Bay. Après de nouveaux efforts, il eut la joie de réussir dans ce qui avait été le but de M. Galton ; son regard plana avec délice sur la vaste nappe des eaux limpides du N'gami. Ce lac célèbre, vu pour la première fois, en 1849, par MM. Oswell, Livingston et Murray, avait été visité depuis par deux voyageurs, et tous avaient eu à traverser le désert méridional de Kalahari. Le but atteint par M. Anderson était d'y arriver de l'ouest par le pays plus praticable des Damaras. Le N'gami, dont le nom signifie *les eaux*, et dont l'étendue fut d'abord exagérée, paraît avoir 60 à 70 milles de tour ; sa plus grande longueur est de l'est à l'ouest ; sa largeur, de 9

Digitized by Google

milles au plus, est diminuée au centre par un étranglement. Ses eaux limpides, mais que M. Anderson trouva amères sur les bords, s'échappent à son extrémité orientale par la rivière Zouga, qui, malgré sa largeur de 200 yards et sa beauté, ne tarde pas à se perdre dans les bas-fonds d'un pays qu'elle fertilise. L'aspect des rives du lac portaient les traces de variations considérables dans le niveau de ses eaux ; les rives sont basses, peu profondes et sujettes à un flux et reflux régulier qui pourrait n'être que le résultat d'une brise régulière. A son extrémité occidentale il reçoit, par plusieurs embouchures, les eaux non moins abondantes et limpides d'une rivière, *Tiogé*. Ses rives fertiles et riantes sont habitées par le peuple *Bayéyé*. Après avoir consacré à l'explorer un mois sans approcher de sa source, notre voyageur reprit le chemin du lac.

Sa lutte avec les géants du règne animal est une épopée continuelle, palpitante dans ses crises répétées, mais à la longue monotone au bout de 500 pages. Quoique les éléments soient les mêmes, les détails ne descendent pas tout à fait au niveau des dégoûtantes boucheries du capitaine Gordon Cumming. M. Anderson accomplit les travaux d'Hercule, à la manière de Nemrod. Il aime à décrire les mœurs des animaux ; sa caravane est souvent attaquée par des lions ; une fois il se trouve côte à côte avec trois lions embusqués dans un taillis, épiant comme lui des antilopes. La planche intitulée *Lucky escape* le représente avec un lion qui, occupé d'une autre proie, fait par-dessus Anderson un bond dont la longueur sauve celui-ci. Dans un autre, un éléphant lève sa trompe pour en frapper notre chasseur renversé à ses pieds, mais reçoit à l'instant une dernière balle qui le fait se détourner. Il tombe avec son cheval dans une immense fosse-trappe, destinée par les indigènes à prendre des bêtes féroces. Le clair de lune nous le fait voir aux prises avec un énorme éléphant qui s'avance, suivi de 14 autres, vers une aiguade où il était venu chercher des aventures, tandis que les rhinocéros font entendre leurs grognements sur l'autre bord de l'eau. Nous renvoyons le lecteur au texte de l'ouvrage pour voir l'épouvantable lutte nocturne de M. Anderson avec un éléphant, un rhinocéros blanc, et, dans la même heure, avec un rhinocéros noir qui le foule aux pieds et le laisse avec des lésions intérieures, des côtes faussées, l'épaule, la cuisse, la hanche, le cou labourés par les cornes de l'animal furieux. Aussi ne peut-on lire sans sourire ces lignes de sa préface où il dit qu'il a supporté gaîment les voyages les plus fatigants à pied, portant des fardeaux sous les rayons d'un soleil brûlant, mais qu'à la fin il a contracté, dans ces fatigues excessives, le germe d'une maladie

Digitized by Google

qu'il portera toujours avec lui. C'est en vérité mettre trop sur le compte des fatigues et du climat de l'Afrique.

Si M. Anderson a rencontré en rase campagne les lions au caractère classique, le lot du respectable pasteur de Richterfeld fut, en revanche, d'en trouver un dans son église, au moment où le troupeau allait se rassembler pour le service divin. Aussitôt Damaras de se précipiter sur le profanateur, qui par la queue, qui par les oreilles, il fut tiré hors de l'édifice sacré, où il n'avait été attiré que par l'extrême famine et la faiblesse.

Notre voyageur a vu la mouche *zetzé*, fléau des bestiaux, des crocodiles de 16 pieds dans le lac N'gami, des redoutables hippopotames dans les eaux du fleuve *Tiogé*, des antilopes amphibies, des nids de termites ou fourmis blanches, de cent pieds de tour et de 20 de hauteur. Après les pluies, ces villes liliputiennes se couvrent de champignions qui, pour la grosseur et la saveur, l'emportent beaucoup sur les nôtres. Il décrit avec détail les mœurs des autruches, très-abondantes chez les Damaras, et la manière simple de faire une excellente omelette. On pratique dans un de leurs œufs une petite ouverture suffisante pour l'introduction du sel et du poivre nécessaires; on agite cet œuf assez longtemps pour mélanger le jaune avec le blanc, et on le place sur les cendres chaudes. Souvent on a assuré à M. Anderson que les œufs d'autruche renferment de petits calculs blancs et durs, de la consistance de l'ivoire et de la grosseur d'un haricot. — Les reptiles sont nombreux dans toute l'Afrique. L'*ondara* est venimeux comme beaucoup d'autres; le missionnaire Hahn en vit tuer un de 18 pieds de longueur. — La lecture suivie du volume de M. Anderson laisse dans la tête de qui n'est pas né chasseur un cauchemar de lions, d'éléphants, de hyènes, de léopards, de rhinocéros blancs, de rhinocéros noirs, de giraffes, de zèbres, de crocodiles, d'autruches, d'hippopotames, de gnous et antilopes de toutes espèces. — Quoiqu'il ne soit pas savant comme M. Galton, il est cependant capable d'observations intéressantes sous un point de vue scientifique. Il signale le pays des Namaquas comme granitique, mais sillonné des traces de phénomènes volcaniques; il mentionne une source thermale de la température de 157° F. (79°½ C.), employée cependant à l'irrigation aux environs de la mission de Barmen. Il a rapporté des minerais de fer, d'étain, de plomb et des échantillons de cuivre où le métal pur est dans la proportion de 40 à 90 p. %. Ce qu'il a fait connaître de ces richesses minérales a déterminé au Cap la formation de compagnies dans le but d'entreprendre des opérations métallur-

Digitized by Google

giques sur le terrain exploré par lui. Le hasard a fait également découvrir, dans les montagnes, à 10 journées à l'est de Béthanie, d'inépuisables dépôts de fer météorique, dont on a tiré des masses du poids de plusieurs quintaux, et que l'industrie peut s'approprier sans le secours d'aucune opération préalable.

PHYSICAL MAP OF THE ISLAND OF MADEIRA, ETC. Carte physique de l'Ile de Madère dressée par M. J.-M. Ziegler, correspondant de la Société géologique de Londres, d'après celle du capitaine Vidal, avec des corrections communiquées par MM. G. Hartung, Azevodo, major du génie portugais, et Heer, publiée à Winterthur.

M. Ziegler a rendu un service éminent à la foule chaque jour plus grande qu'attire à Madère la réputation de son climat et de sa beauté, en leur donnant le guide dont nous annonçons la publication. Nous disons *guide*, parce qu'il serait impossible d'en désirer un à qui aurait en main cette carte, si élégante dans sa forme, si exacte, si pittoresque dans ses détails, et dressée sur une échelle qui permet de les consigner tous sans difficulté, puisqu'elle est la même que celle de notre carte fédérale suisse, un 100,000me.

L'Ile de Madère a du nord au sud une largeur de 12 milles au plus; de l'est à l'ouest elle s'étend sur une longueur de 31 milles anglais. Elle se termine à l'ouest par un promontoire escarpé de 935 pieds anglais de hauteur, la pointe de Sargo ; son extrémité orientale n'a que le tiers de cette hauteur, mais elle se prolonge d'une manière bizarre en une crête de rochers de 4 milles de longueur et qui n'est rattachée au corps de l'île que par des isthmes et des étranglements répétés de deux ou trois cents pieds d'épaisseur seulement.

Le parallèle de 32° 45′ de latitude septentrionale traverse de l'est à l'ouest le milieu de l'île, dont il forme le grand axe. Une chaîne de montagnes non interrompue s'étend dans la même direction lançant une série de contre-forts vers la côte méridionale et vers la côte septentrionale ; ils y forment des escarpements où l'on voit quelques villages pittoresquement suspendus à 1100 et 1200 pieds au-dessus de la surface de la mer. Là où l'escarpement n'est pas absolu la pente se couvre de vignobles. Ils forment sur la côte méridionale une lisière de 30 milles interrompue en quelques endroits ; ils ne longent encore la côte septentrionale que sur

Digitized by Google

une longueur de 7 milles. Les vignobles ne pénètrent que rarement dans l'intérieur, mais on en trouve cependant quelques-uns qui s'enfoncent à un mille de la côte dans la riante vallée de Machico située à l'est, et dans celle de Camara de los Lobos à 4 milles à l'ouest de Funchal. Cette capitale de l'île, située sur la côte méridionale à une distance à peu près égale des deux extrémités, se trouve entourée de vignobles dans un rayon d'un mille dans toutes les directions. Comme pour varier ce qu'il y a de monotone dans un pareil encadrement, dix collines de formes et de hauteur variées entre 400 et 900 pieds en marquent le pourtour. C'est à 6 ou 7 milles à l'ouest de la ville que se trouve le fameux vignoble de Malvoisie de Madère.

Un des sites les plus curieux est un amphithéâtre formé au centre de l'île par une vingtaine de pics escarpés dont la hauteur varie entre 5500 et 6000 pieds ; là s'élève Pico Ruivo le plus haut de l'île (6039 pieds anglais [1].) L'isolement dans lequel les montagnes mettent ce bassin central lui a fait donner le nom de *Curral das Freiras*. Le mot espagnol *corral* signifie une étable, un enclos à bétail. Le fond de celui-ci est à 1718 et à 2086 pieds au-dessus de la mer; les eaux qui s'en écoulent se dirigent vers la côte méridionale. Tandis que ce Curral das Freiras creuse ainsi au centre de l'île une profonde cavité, les montagnes forment à l'est et à l'ouest deux croupes applaties dont l'une, la plus occidentale, se nomme le *Paul da Serra*, tandis que l'orientale s'abaisse à l'est en deux gradins, le premier élevé de 4300 à 4700 pieds, et le plus oriental de 2059 à 2239 pieds. C'est sur ce dernier gradin que l'on rencontre, à la hauteur de 2239 pieds, un ancien cratère comblé nommé Lagoa.

M. Ziegler a indiqué la hauteur de soixante-six localités, et de plus, par deux courbes horizontales au niveau de 1500 et de 3000 pieds, la hauteur approchée de la plus grande partie de l'île. Trois courbes sous-marines indiquent autour des côtes les profondeurs de 20, de 50 et de 100 *fathoms* ou toises anglaises. La position des bois de châtaigniers les plus rapprochés des cultures, et, dans les régions élevées celle des pins (*pinus pinaster*) et des lauriers (*laurus canariensis*)

[1] Une autre sommité du même nom, le Pico Ruivo de Rabacal, domine dans la partie occidentale de l'île la croupe dite *Paul da Serra* ; il n'a que 5210 pieds. Huit vues, réduites des dessins de M. Hartung, font juger de la magnificence des panoramas développés autour de l'horizon du voyageur qui fait l'ascension des pics de l'intérieur.

Digitized by Google

est marquée par des couleurs et des signes différents. Enfin les hâchures destinées à représenter les mouvements de terrain et les montagnes sont imprimées en couleur de sépia qui ne laisse rien à désirer pour l'élégance et la clarté qu'elles donnent à cette charmante carte. P. C.

BERICHT UBER DIE VON Dr REITZ, ETC. Notice de M. le professeur Fenzl, de l'Académie des sciences de Vienne, sur les mémoires géographiques et statistiques du Dr Constantin Reitz, vice-consul autrichien dans l'Afrique intérieure, sur ses voyages de Khartoum à Gondar en Abyssinie. (*Mémoires de l'Académie des sciences de Vienne*, 1855.)

L'auteur de ces voyages a été enlevé trop tôt par la mort au milieu d'une carrière utile aux sciences géographiques. Il a fait, au mois d'octobre de 1851, l'exploration de la partie inférieure du cours de l'Atbara, et sa dernière communication est datée de Gondar, le 30 janvier 1853. Dans ce dernier voyage il a parcouru, en coupant la route de Bruce et celle de Poncet, le pays compris entre Khartoum et Gondar, la capitale de l'Abyssinie, entre le Nil Bleu et l'Atbara, le tributaire oriental du grand Nil. Ce pays, nommé Daz Athara, présente pour la plus grande partie le caractère d'une steppe mal pourvue d'eau et dont l'uniformité est entrecoupée de loin en loin par la présence d'un petit nombre de sommités isolées et peu élevées. La terre y est en grande partie couverte de buissons de mimosa et d'un gazon grossier du genre des roseaux, qui s'élève dans la saison des pluies à la hauteur d'un homme et auquel les Arabes mettent le feu, lorsqu'il est desséché, pour faire place à du doura pendant les pluies suivantes. Cette dernière graine donne un chaume de 10 pieds de hauteur et fournit aux Arabes en deux récoltes leur nourriture la plus abondante ; elle se vend de cinq à six piastres (1 fr. à 1 fr. 25 c.) la charge de chameau qui est de deux *ardèles*. Ces steppes sont habitées par des Arabes de plusieurs tribus différentes, les uns nomades, les autres cultivateurs. Plusieurs sont des pèlerins du Soudan restés dans ce pays sous le nom de *Tagrouris*. Le voyageur ne peut y camper la nuit sans allumer du feu, à cause des lions.

Cette région plate et peu intéressante occupe les deux tiers de la route de Khartoum à Gondar, et aboutit au sud-est à la province fertile et montagneuse de *Galabat*, qui appartient géographiquement à

Digitized by Google

l'Abyssinie [1], et dont la capitale se nomme Metamme. Politiquement toutefois ce pays relève encore de la Nubie; sa population, au nombre de 15,000 âmes est en grande partie composée d'Arabes. Elle est sous la domination du cheik Ibrahim Takrouri, parent de Hussein, sultan du Dar Four. Il a été neuf ans prisonnier des Turcs à Khartoum ; Achmet Pacha, qui rendit tributaire le pays de Galabat, fit river les chaînes du cheik de manière que ses deux jambes furent paralysées. Latif-Pacha lui rendit sa liberté.

Le Dr Reitz parcourut ce pays sous la conduite d'un cheik Kanfour, qui y avait exercé douze ans la profession de chef de brigands et en avait un peu conservé les habitudes.

Tel est l'état d'amoindrissement et de démembrement auquel se trouve réduit le peuple abyssinien, que le Dr Reitz ne rencontre le peuple aborigène, qu'il nomme *Kamant's*, qu'à Wochni, c'est-à-dire vingt-sept heures avant d'arriver à Gondar, l'ancienne capitale de l'Abyssinie. C'est encore plus près de Gondar, à 9 ou 10 heures seulement à l'ouest de cette ville, que se trouve la ligne des hauteurs qui forment le point de partage des eaux entre les bassins partiels de l'Atbara et du Nil Bleu. Cette province présente l'intérêt d'une région coupée de montagnes et de vallées profondes arrosées de rivières abondantes et rapides ; mais les chemins n'en sont guère praticables que pendant huit mois de l'année, les pluies tropicales tombant de la fin du mois de mai à la fin de septembre. Les sentiers contournent le bord des précipices non sans danger pour les chameaux, et le pays se présente couvert de bambous et de belles forêts où les éléphants abondent aussi bien que les lions.

Sous le rapport géographique, le résultat le plus important des voyages du Dr Reitz est un progrès dans nos connaissances sur la rivière Atbara, tributaire oriental du Nil appelé par les anciens *Astaboras*. « C'est, dit le professeur Fenzl, le seul tributaire compris entre la Mer Rouge et le Fleuve Bleu qui mérite le nom de fleuve, et il est peu inférieur au précédent pour sa longueur et pour le volume de ses eaux. Russegger trouva son embouchure située par 17° 54′ de lat., large de 156 mètres. On le trouve indiqué sur toutes les cartes avec le nom de l'Atbara dans son cours inférieur et de Tacazzé dans la partie supérieure.

[1] L'inscription adulitique mentionne deux provinces de l'intérieur de l'Abyssinie, et dont les noms, *Halaat* et *Gabala*, présentent de la ressemblance avec celui-ci.

Digitized by Google

Il n'a encore été donné à aucun voyageur européen de le suivre en totalité : Bruce n'en vit que l'embouchure, Burkhardt et Linant l'ont suivi sur une distance d'un degré en latitude depuis Goz-Radjeb jusqu'à son embouchure. Depuis ce point en le remontant jusqu'à Sufié (par 14° 22′ de latitude), et de là jusqu'aux frontières de l'Abyssinie on n'en connaissait rien et on se bornait à supposer qu'il est le même fleuve qui sort de ce pays sous le nom de Tacazzé dans la direction du nord-ouest. » Ritter, Rüppel, Russegger, Berghaus et Zimmermann ont été unanimes sur ce point, et ils donnent en outre à l'Atbara un affluent méridional nommé Guangue ou Guanch, qui, des environs de Gondar, vient joindre sa rive gauche. M. Reitz a remonté la rive gauche de l'Atbara depuis Goz-Radjeb, le terme du voyage de Burkhardt, jusqu'à Sufié, et s'est convaincu qu'il n'a, dans cette partie inférieure de son cours, d'autre tributaire du côté oriental qu'une rivière *Bassalam* et une autre nommée *Sidit*, venant l'une et l'autre du sud-est, et se jetant dans l'Atbara, la première à une journée et demie au nord, la seconde à une journée au sud de Sufié. M. Reitz et M. Fenzl considèrent celle-ci comme le Tacazzé des Abyssiniens et M. Fenzl insiste pour n'accepter ce dernier que comme le tributaire et non comme le cours supérieur de l'Atbara. Cette manière de voir se fonde sur ce que ce dernier nom appartient exclusivement à la rivière que M. Reitz a remontée jusqu'à sa source, à dix lieues à l'ouest de Gondar, ainsi que le lui dit son guide le cheik Kanfour, qui avait longtemps parcouru ce pays. Il est difficile de contredire une assertion basée sur des témoignages aussi compétents ; mais nous croyons avoir le droit de constater que cet *Atbara* supérieur est aussi admis comme identique avec le Guangue des cartes, et que s'il porte exclusivement le nom d'Atbara c'est par la répétition d'une *iniquité* géographique telle que nous la trouvons établie par l'usage abusif de considérer le Missouri comme un tributaire du Missisipi, quoiqu'il ait une supériorité de 516 lieues de cours sur ce dernier au point où ils se rencontrent. Ainsi, en amont de leur confluent, le Tacazzé ou *Sidit* (s'ils sont identiques) a un cours de 160 lieues, tandis que celui d'Atbara atteint à peine 75 lieues et serait fort médiocre s'il n'était renforcé par ce puissant *tributaire* issu de montagnes beaucoup plus élevées que celles du voisinage de Gondar. P. C.

Digitized by Google

HISTOIRE D'ATTILA et de ses successeurs, jusqu'à l'établissement des Hongrois en Europe, suivie de légendes et traditions, par Amédée Thierry. Paris, Didier, 1856 ; 2 vol. in-8° : 14 fr.

De toutes les races barbares qui envahirent l'empire romain aucune n'a laissé de souvenirs plus terribles que celle des Huns, dont le chef, Attila, reçut dans la tradition populaire le surnom de *fléau de Dieu*. Mais la figure de ce redoutable conquérant est arrivée jusqu'à nous au travers des fictions de la légende et de la poésie qui en ont nécessairement altéré beaucoup les traits. On se représente les Huns comme une horde sauvage, altérée de sang, dépourvue de toute espèce de culture, faisant la guerre sans tactique, sans autre but que d'assouvir ses instincts féroces, et ne devant ses victoires qu'à la décadence romaine. L'atrocité constitue en quelque sorte aux yeux de la postérité la seule grandeur d'Attila. C'est par la destruction qu'il est resté célèbre. On en a fait l'instrument de la Providence pour anéantir la civilisation corrompue du monde occidental. Tout n'est pas complétement faux, sans doute, dans cette manière d'envisager l'invasion hunnique. On comprend quel effroi dut causer ce torrent dévastateur, et l'impression même qu'il a laissée prouve que ce fut une calamité plus grande que toutes celles du même genre qui la précédèrent ou la suivirent. Mais les Huns avaient fondé un empire, et cet empire dura suffisamment pour qu'on ne puisse leur refuser les éléments d'une organisation sociale assez avancée. Ce fait incontestable a fait naître chez M. Thierry le désir d'étudier avec soin tous les documents qui le concernent. Ils sont en fort petit nombre et la plupart datent d'une époque où l'imagination populaire avait plus ou moins altéré déjà le souvenir des événements. La vérité se trouve donc encombrée de fables dont il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de la dégager. Cependant M. Thierry n'a pas reculé devant cette tâche ardue. L'importance du but lui paraissait assez grande pour mériter de semblables recherches. D'ailleurs c'est un sujet peu connu, une veine encore à peu près inexploitée, et l'historien ne résiste pas à la perspective, si rare aujourd'hui, de faire quelque découverte nouvelle. Si les matériaux manquent pour reconstruire tout l'édifice, du moins en retrouvera-t-on peut-être une partie, et dès lors l'entreprise vaut bien la peine d'être tentée.

Les documents contemporains se bornent à quelques fragments de

Digitized by Google

chroniques, dont les plus importants sont les extraits de Priscus, savant grec qui accompagna Maximin dans sa mission près d'Attila en 449, visita toute la Hunnie danubienne, séjourna parmi les Huns, et approcha même très-particulièrement d'Attila et de ses femmes. Outre ces précieuses données, on a le récit complet de l'ambassade. Puis vient le chroniqueur Jornandès qui écrivit, vers 550, une histoire de ses compatriotes, les Goths, dans laquelle les Huns et leur roi tiennent une grande place. Enfin les poëmes teutons et les légendes latines peuvent fournir à la critique intelligente une dernière source d'information. M. Thierry a très-habilement mis en œuvre ces divers matériaux. Prenant pour guide Priscus, dont le témoignage lui paraît digne de confiance, il s'en sert pour contrôler la valeur des faits admis par la tradition et réussit de cette manière à retrouver le fil conducteur de l'histoire au milieu du chaos des légendes merveilleuses. Son livre jette une vive lumière sur l'invasion des Huns, sur les mœurs, les coutumes, les institutions et la destinée de ce peuple qui, malgré la juste terreur qu'il inspirait aux Romains, vaut certainement mieux que sa renommée. Ces barbares ne dédaignaient ni les conforts du luxe, ni les élégances de l'art, ni même les charmes de la poésie. S'ils étaient impitoyables à la guerre, les Romains ne s'y montraient pas non plus bien magnanimes. En temps de paix les Huns vivaient dans leurs bourgades, dont les maisons, construites en bois, ne manquaient pas d'un certain goût architectural. Priscus nous apprend qu'Attila possédait de beaux tapis, des plats d'argent et des coupes d'or. Pendant le repas, des poëtes célébraient, en vers hunniques, les victoires et les vertus guerrières du roi. Beaucoup d'autres détails encore prouvent que la civilisation ne leur était pas entièrement étrangère. Aussi leur empire eut une existence d'environ trois siècles. Après la mort d'Attila il parut se dissoudre, la discorde éclata entre ses fils, plusieurs provinces se soulevèrent; mais la nation hunnique continua de former dans l'Europe orientale un grand royaume et, réunie ensuite aux Avars qui n'en étaient qu'une branche collatérale, elle établit un nouvel empire, « presque égal en étendue au premier, non moins redouté des Romains, et qui posséda, dans la personne de son kha-kan Baïan, un digne émule d'Attila. » Enfin ce furent des Huns qui, dans les dernières années du neuvième siècle, jetèrent les fondements de l'empire hongrois. M. Thierry nous fait suivre toutes les péripéties de ces transformations successives, dans un récit plein de l'intérêt le mieux soutenu, et termine par un exposé fort curieux de l'histoire traditionnelle d'Attila, telle que

Digitized by Google

nous l'ont transmise les légendes latines, germaniques et hongroises. Ce travail remarquable ne pourra qu'ajouter à la renommée de l'habile historien qui marche si dignement sur les traces de son frère.

Mémoires de Pierrefleur, grand banderet d'Orbe, publiés pour la première fois et accompagnés de notes historiques, par A. Verdeil. Lausanne, 1856; 1 vol. in-8°.

Cette chronique est intéressante. Quoique se bornant au récit des faits dont fut le théâtre une petite ville du canton de Vaud, elle renferme beaucoup de détails curieux sur les commencements de la réforme. L'auteur est un catholique sincère, très-affligé des succès de l'hérésie, qui pendant trente-deux années (1530—1561) a tenu registre de tout ce qui s'est passé d'important dans la cité dont il était le grand banderet, « pour ce que la memoire des tribulations advenues en la ville d'Orbe ne soit mise en oubli vue que icelle est à présent succombée en la Loy, ou plutost secte lutheriane, que à présent veulent estre appellée Evangile, ontre le vouloir des principaux et gens savans de laditte ville. Et affin que blasme, si blasme se doit appeller, comme bien lon pourroit faire, ne leur soit improperé. »

Il ne cache point ses opinions peu favorables aux nouvelles idées, mais se montre pourtant assez impartial et semble viser surtout à l'exactitude. Tout en déplorant les malheurs de l'Eglise il ne les exagère pas. Ses réflexions décèlent un esprit observateur empreint de bonhomie et de naïveté. Son style a le mérite, assez rare à cette époque, d'être clair, et ne manque même pas d'une certaine originalité piquante. On sera frappé de la modération avec laquelle il parle des procédés auxquels les Bernois avaient recours pour obtenir la conversion de leurs sujets. La méthode ordinaire était celle appelée *Le plus*; elle consistait à rassembler tous les citoyens d'une commune afin de savoir combien se prononçaient pour le culte catholique et combien pour le culte réformé. Si ceux-ci l'emportaient par le nombre, ne fut-ce même que d'une seule voix, la messe devait faire place au prêche, on renvoyait moines et curés, et les biens de l'Eglise devenaient propritété de l'Etat. Cette singulière application du suffrage universel montre que les habitudes démocratiques datent de loin en Suisse, et que les seigneurs de Berne savaient s'en servir habilement dans leur intérêt, aussi bien que nos radicaux modernes. Pierrefleur trouve la chose peu convenable, sans doute, parce que, grâces à de pe-

Digitized by Google

tites manœuvres, qui ne sont pas non plus d'invention nouvelle à ce qu'il paraît, le plus tournait presque toujours en faveur de la réforme. Mais il ne songe pas le moins du monde à déclamer contre l'intolérance, tant elle semblait alors un appui naturel de la foi religieuse. Les mémoires du grand banderet offrent, en général, une image fidèle des mœurs, des idées et des préjugés de son temps. Ils nous transportent au seizième siècle dans la petite ville d'Orbe, nous font connaître le nom et le caractère de ses principaux citoyens, leur généalogie, leurs alliances, nous apprennent quel a été, chaque année, le prix des denrées alimentaires, le résultat des vendanges et de la moisson, et n'omettent pas de signaler les comètes, les météores, les accidents ou les crimes, comme signes trop évidents de la colère céleste.

Le manuscrit de Pierrefleur, cité par Ruchat dans son histoire de la réformation suisse, avait disparu depuis, et l'on croyait sa perte irréparable, lorsque l'archiviste du canton de Vaud, M. Baron, l'a retrouvé dans les archives de cet Etat. L'édition publiée par les soins de M. Martignier, éditeur à Lausanne, reproduit le texte original en respectant jusqu'à l'orthographe de l'auteur qui varie de chapitre en chapitre et même de page en page. Les notes de M. Verdeil en font ressortir la valeur historique et fournissent sur quelques points d'utiles renseignements.

Les nièces de Mazarin, études de mœurs et de caractères au dix-septième siècle, par Amédée Renée. Paris, 1856; 1 vol. in-8° : 7 fr. 50.

Les études de M. Cousin sur Mmes de Longueville, de Chevreuse, etc., ont mis à la mode un nouveau genre de recherches historiques dont l'intérêt peut être assez piquant, mais auxquelles il ne faudrait pourtant pas attacher trop d'importance. Sans doute les femmes tiennent plus de place dans l'histoire de France que dans celle de nul autre pays. Leur rôle y a souvent été considérable, on ne saurait nier l'influence qu'elles ont exercée sur les événements ainsi que sur la société! Au dix-septième siècle surtout elles furent plus ou moins mêlées à toutes les intrigues de la politique, en même temps que s'établissait leur empire dans les salons. Mais prétendre exhumer l'une après l'autre les dames de la cour pour en faire autant d'héroïnes, c'est tomber dans le travers de Mme de Genlis et de ses romans consacrés à l'éloge des maîtresses de Louis XIV. Les

Digitized by Google

nièces de Mazarin, par exemple, se sont en général distinguées plutôt par leur penchant pour la galanterie que par des qualités éminentes ou des vertus dignes d'être citées. Leur vie offre bien le cachet des mœurs de l'époque. C'est la corruption élégante de ce grand monde que Saint-Simon nous peint dans ses mémoires avec une vigueur de style si remarquable. Mais M. Renée en adoucit beaucoup de traits. Il semble être sous le charme de ces reines de la mode, et loin de se montrer juge sévère, s'attache plutôt à mettre en relief leur beauté, leur esprit, leurs séductions irrésistibles. Son livre tient un peu de l'apologie. On y trouve de fort jolis détails, des esquisses gracieuses, un tableau complet des faveurs dont la fortune se plut à combler la famille du cardinal Mazarin. Ses recherches ont une valeur historique incontestable. Nous regrettons seulement que l'auteur n'ait pas insisté davantage sur leur partie morale. Il aurait pu faire mieux en donnant à ce travail un autre but que la glorification de quelques femmes dont le rôle fut d'ailleurs assez insignifiant en dehors du domaine des intrigues galantes.

Les Mancini, les Martinosses,
Illustres matières de noces !

disaient les poëtes de la Fronde, et ce fut, en effet, à contracter des mariages plus ou moins brillants que consista presque tout le mérite des nièces de Mazarin.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

CHRIST ET LE SIÈCLE, quatre discours par F. Bungener. Paris et Genève, chez J. Cherbuliez, 1856; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25.

Mettre le christianisme en regard des idées et des événements du siècle, montrer que sans lui le progrès n'est plus qu'un vain mot, qu'en dehors de sa bienfaisante influence il n'y a pour l'âme ni sécurité, ni vrai bonheur, et que la vie en Christ est, comme elle sera toujours, le seul moyen de régénération et de salut, tel est le but de ces quatre discours. M. Bungener aborde les questions sociales avec une courageuse fermeté. Il ne craint pas d'attaquer de front l'esprit d'orgueil qui caractérise particulièrement notre époque. Quelle valeur ont tous ces perfectionnements dont nous sommes fiers, si l'idée chrétienne fait défaut; que signifie le progrès s'il n'agit pas sur l'âme en vue de sa destinée immortelle? La civilisation détournée du but moral et religieux vers lequel doivent tendre ses efforts,

Digitized by Google

devient au contraire funeste à l'homme qu'elle enivre de jouissances, et dont elle enfle l'orgueil au point de lui faire croire qu'il peut se passer de Dieu. Les leçons de l'expérience n'ont alors plus d'empire sur des esprits qui s'habituent à voir dans l'histoire un simple spectacle ou bien une suite de faits fatalement enchaînés, dont les acteurs ne sont point responsables, et dont il serait fort inutile de chercher à tirer quelque enseignement pour l'avenir. Aux principes du christianisme, qui sont l'expression la plus parfaite de ceux sans lesquels aucun état social ne subsiste, on prétend substituer des systèmes étrangers qui réduisent le genre humain à l'état de troupeau, et font luire à ses yeux, pour toute espérance, un bien-être matériel qu'ils n'ont pas même la puissance de réaliser. Déceptions! voilà l'unique fruit certain de toutes ces tentatives, au fond desquelles se retrouve l'incrédulité, plus ou moins déguisée sous les beaux noms de progrès, de philanthropie, de fraternité, d'amour humanitaire. En regard d'un pareil résultat, le prédicateur fait ressortir les enseignements et les promesses de la foi, l'excellence de la morale et de la charité chrétiennes. Il trace d'une manière saisissante le rôle du christianisme dans la marche des idées et des événements, ainsi que son action profonde sur le développement individuel. Son éloquence est digne du sujet. Il a su combattre vigoureusement les doctrines du siècle sans s'écarter du langage qui convient à la chaire, sans perdre de vue les exigences du public auquel il s'adresse. Aussi ne sommes-nous pas étonnés du succès qu'ont obtenu ces discours, riches en aperçus ingénieux et souvent remarquables par l'originalité de la forme. M. Bungener, qui les avait composés pour répondre à l'appel du consistoire de Nîmes, a dû les prêcher ensuite à Alais, à Montpellier, à Montauban, à Clairac et à Bordeaux. Ces différentes villes l'ont accueilli d'autant mieux qu'elles voyaient en lui le représentant de l'Eglise de Genève, à laquelle mille souvenirs les lient ; « et ceux-mêmes, s'il y en a, dit-il, qui avaient pu croire un moment que l'ancienne Genève n'était plus, ont été heureux de la saluer vivante dans un de ses plus humbles, mais de ses plus dévoués représentants. »

De la propriété et de la contrefaçon des œuvres de l'intelligence, par Ed. Calmels, Dr en droit, Paris, Cosse, et chez Aug. Durand, 1856; 1 vol. in-8° : 9 fr.

Depuis quelque temps l'attention des jurisconsultes se dirige d'une manière toute spéciale sur ce qui concerne la propriété intellectuelle. On

Digitized by Google

a généralement senti le besoin d'assurer aux produits de la pensée les mêmes garanties qu'à ceux du travail manuel ; les efforts ont eu surtout pour objet de consacrer les droits de la propriété littéraire qui n'étaient régis jusqu'alors que par des dispositions assez vagues et fort incomplètes. Il s'est opéré, comme c'est l'usage en pareil cas, une réaction qui pousse les esprits vers l'extrême contraire, c'est-à-dire que l'intérêt des auteurs tend à devenir le but un peu trop exclusif des mesures législatives. Or, pour tempérer cette ardeur, dont le résultat serait de créer des priviléges abusifs, il convient d'étudier la question dans son ensemble et de bien se rendre compte de tous les intérêts divers qui s'y rattachent. On comprend la nécessité de mettre la législation relative aux œuvres de la littérature et de l'art en harmonie avec celle qui régit la propriété industrielle. Ces différentes créations proviennent, en effet, d'une source commune, la pensée, et doivent, par conséquent, être soumises toutes à certaines règles générales qu'il importe de déterminer avec soin. C'est ce que M. Calmels s'est proposé de faire en réunissant sous la forme de principes généraux, les solutions que renferment les monuments de la jurisprudence, accompagnés des opinions des auteurs, de ses propres observations et des dispositions des lois étrangères. Son livre est divisé en trois parties. La première traite du droit de propriété, soit dans l'ancienne législation, soit dans la nouvelle, et des mesures à prendre pour en conserver la jouissance. Il entre dans de nombreux détails et passe tour à tour en revue les diverses productions de la pensée : œuvres artistiques, modèles, dessins, secrets de fabrique, inventions brévetées, œuvres littéraires de toute espèce ; il expose avec clarté les droits qui résultent des traités internationaux, le mode de transmission de ces droits, leur durée, et les causes de nullité et de déchéance auxquels ils sont sujets. La seconde partie est consacrée à la contrefaçon, aux actions protectrices du droit, au mode de leur exercice devant les tribunaux et aux décisions judiciaires. Elle offre un résumé très-bien fait de cette matière difficile dans laquelle la jurisprudence des tribunaux est un auxiliaire si précieux pour l'interprétation de la loi.

Enfin, la troisième partie renferme les lois et décrets qui régissent le droit de propriété. Deux tables, l'une par ordre de matières, l'autre par ordre alphabétique, terminent ce recueil dont l'utilité pratique ne saurait être contestée.

Digitized by Google

De la guerre et des armées permanentes, par M. P. Larroque. ouvrage couronné par le comité du congrès de la paix, de Londres. Paris, Guillaumin et Cᵉ, 1856; 1 vol. in-8°: 5 fr.

La guerre est un mal, tout le monde est d'accord là-dessus. Mais les uns regardent ce mal comme inévitable et nécessaire, tandis que les autres prétendent n'y voir qu'un reste de barbarie que les progrès de la civilisation doivent faire disparaître. Déjà depuis assez longtemps la question se discute. Dans le siècle dernier l'utopie de la paix perpétuelle trouva de zélés défenseurs, peu d'années avant le commencement des guerres qui ont ensanglanté l'Europe jusqu'à la chute de l'empire français. Vint ensuite une période de repos pendant laquelle on put croire au triomphe durable des tendances pacifiques. Sauf l'expédition d'Espagne, la conquête d'Alger et le siége d'Anvers, plus de trente années s'écoulèrent sans que la paix européenne fut troublée. Il est vrai qu'à défaut de guerres on eut des révolutions; mais le développement industriel semblait avoir décidément amorti l'esprit belliqueux, lorsque tout à coup on l'a vu se réveiller avec une ardeur plus grande que jamais. Le siége de Sébastopol en offre la preuve éclatante. Les nations les plus puissantes et les plus civilisées ont rivalisé d'audace, de courage et de persévérance. Si la paix doit un jour régner définitivement sur la terre, ce n'est pas notre siècle qui verra la réalisation de ce beau rêve. Nous disons ce beau rêve, car il nous paraît bien difficile que ce puisse être autre chose. En effet, la force matérielle est un auxiliaire indispensable pour l'exercice de l'autorité parmi les hommes. Les partisans de la paix le reconnaissent eux-mêmes. Ils conviennent que le tribunal suprême, à la décision duquel seraient soumises, dans leur plan, toutes les querelles internationales, ne pourrait se passer d'une force imposante; seulement, aux dispendieuses armées permanentes ils substituent une gendarmerie plus restreinte, mais non moins permanente. Suivant eux, ce serait une économie considérable; puis, les habitudes militaires disparaissant, l'on verrait cesser peu à peu toute tentative de résistance. Cette théorie est fort séduisante; malheureusement elle rencontrerait bien des écueils dans la pratique. D'abord, si l'on veut que le tribunal suprême puisse faire exécuter ses jugements, il faut lui donner une gendarmerie très-nombreuse, équivalente à plusieurs des armées actuelles, et groupée sur différents points, afin qu'elle soit toujours en état d'agir avec autant de promptitude que de vigueur, car il

Digitized by Google

importe d'étouffer la révolte dès qu'elle se manifeste. Ensuite, comment s'y prendra-t-on pour empêcher que la suprématie de ce pouvoir, disposant seul de toute la force armée, ne devienne un despostisme insupportable pour les Etats jaloux de leur souveraineté? Ce n'est pas chose facile, assurément; et l'on peut craindre qu'après la suppression des armées, les tentatives d'arbitrage n'aboutissent en définitive qu'à la guerre civile.

On le voit donc, le problème est loin d'être résolu, malgré les éloquents discours des amis de la paix. La réalisation de leurs vues exigerait une métamorphose complète dans l'état social. Mais le but qu'ils poursuivent n'en est pas moins très-louable, et l'on ne saurait blâmer les efforts qui tendent à faire disparaître ainsi l'un des plus grands fléaux de l'humanité! L'impulsion donnée par le congrès de Londres aura peut-être de bons résultats, en contribuant du moins à diminuer le prestige de la gloriole militaire. Il est certain que ce prestige a trop longtemps régné d'une manière abusive. La guerre était estimée pour elle-même, sans aucun égard pour ses motifs plus ou moins injustes. M. Larroque expose, dans un précis historique très-bien fait, les fâcheuses conséquences d'une telle aberration de l'esprit public. Il montre que la guerre, toujours fatale aux progrès de la liberté, favorisa les ambitieux qui voulaient asservir les peuples. L'établissement des armées permanentes lui paraît surtout avoir été la source d'une foule de maux, soit pour les lourdes charges qu'elles imposent aux pays, soit par la corruption qu'elles introduisent dans les mœurs. Ce reproche ne manque pas de justesse, mais il ne faut pas l'exagérer. En fait de moralité, de liberté, de bien-être, l'époque moderne n'a rien à envier aux temps où la guerre se faisait à l'aide des condottieri, des lansquenets et des routiers. Malgré les armées permanentes et leurs inconvénients nombreux, la civilisation a marché et la guerre est devenue moins fréquente. C'est un fait incontestable. D'ailleurs, M. Larroque reconnaît lui-même que nul Etat ne peut renoncer à ses moyens de défense. Dès lors, on ne doit pas étouffer l'esprit militaire, et, si l'on ne veut plus d'armée permanente, c'est chez tous les citoyens qu'il importe de l'entretenir. Or ne sera-ce pas là précisément l'écueil contre lequel viendront échouer les décisions du tribunal suprême? Il nous semble bien difficile que les amis de la paix parviennent à concilier le maintien de l'énergie nationale avec la soumission nécessaire au succès de leur système. C'est un problème ardu que M. Larroque ne résout point, malgré les excellentes considérations et les idées ingénieuses que renferme son travail. On le lira, nous croyons, avec intérêt, avec fruit même, car ses critiques

Digitized by Google

sont en général fondées sur de solides arguments, et font très-bien ressortir les défauts du régime actuel. Mais les réformes qu'il propose n'ont qu'une valeur tout à fait hypothétique. Elles supposent un degré d'éducation morale dont les peuples sont encore très-éloignés, et qu'ils n'atteindront peut-être jamais.

ESSAI SUR L'HISTOIRE ET LA LÉGISLATION des formes requises pour la validité du mariage, par A. de Richecour. Paris, Ch. Douniol, et chez Aug. Durand, 1856. 1 vol. in-8°.

Dès les temps anciens, et chez la plupart des peuples, le mariage fut entouré de formes solennelles, comme étant l'un des actes les plus importants de la vie. En effet, c'est sur lui que repose la famille et, par conséquent, l'organisation sociale dont elle est la base. Aussi, presque partout, le mariage a-t-il revêtu le double caractère civil et religieux. « L'Egyptien se mariait en invoquant Isis, les Mèdes à la face du soleil qu'ils adoraient. Les Perses allumaient la torche de l'hymen au feu sacré dont ils avaient fait leur dieu. A Athènes, la célébration du mariage était entourée de cérémonies allégoriques qui n'excluaient pas le caractère religieux... Les Romains des premiers âges venaient puiser au temple des dieux ou à l'autel des pénates, ces austères vertus d'épouse et de mère, qui firent Lucrèce et Cornélie. » On retrouve la même empreinte religieuse dans le mariage chez les peuples barbares qui vainquirent Rome, et chez les diverses nations, soit de l'Asie soit de l'Amérique, où la civilisation s'était plus ou moins développée.

Mais la législation française ayant sa principale source dans le droit romain, c'est sur l'importance des cérémonies nuptiales à Rome que M. de Richecour dirige spécialement ses recherches. Il s'attache à démontrer qu'elles avaient une valeur juridique essentielle, que leur accomplissement était nécessaire pour la validité du mariage. Cette opinion, combattue cependant par plusieurs jurisconsultes célèbres, lui paraît justifiée par de nombreux faits qui ne permettent pas d'admettre le contraire. Dans l'ancien droit français, le caractère religieux domine d'une manière beaucoup plus évidente. L'Eglise, faisant du mariage un sacrement, s'attribue le rôle principal dans cet acte, où les formalités civiles ne semblent plus en quelque sorte que secondaires. La bénédiction nuptiale devient la condition essentielle, indispensable; c'est le prêtre qui est seul

Digitized by Google

compétent pour célébrer l'union des époux et entendre leur déclaration qu'ils se prennent pour mari et femme. Par une réaction naturelle à l'esprit humain, quand il s'est agi de réformer les abus qu'entraînait un pareil état de choses, on s'est jeté dans l'extrême opposé. Le droit moderne a fait du mariage un acte purement civil, laissant les époux libres de faire bénir leur union, mais n'attachant aucune valeur légale à cette cérémonie. Il en résulte que le mariage n'offre plus la même solennité. Quelques articles du code lus par l'officier de l'état civil ne peuvent pas produire une impression bien profonde ni bien salutaire ; ce n'est qu'une sèche formalité. Sans doute, la plupart des époux vont ensuite demander à l'église de sanctifier leurs engagements réciproques. Mais cette consécration n'étant pas obligatoire, beaucoup s'en dispensent, et le mariage perd ainsi son cachet religieux qui, dès l'origine, le distingua de tous les autres actes de la vie civile. M. de Richecour y voit un grave inconvénient. « Faire abstraction, dit-il, dans le mariage légal, de toute notion religieuse, c'est ne laisser, à l'acte le plus important de la vie, d'autre base que la volonté du législateur : cette volonté, n'étant pas infaillible, est nécessairement variable ; dès lors, tout ce qui en dépend exclusivement est soumis aux mêmes vicissitudes. » Or l'institution fondamentale de la société ne doit pas rester exposée à de telles fluctuations, qui menacent de l'ébranler. Il voudrait donc que, sans revenir aux errements de l'ancien droit, on modifiât le nouveau dans un sens plus conservateur. Le système mixte qu'il propose consisterait à rendre la bénédiction nuptiale indispensable pour que le contrat civil fut efficace. Les époux resteraient libres de choisir, suivant leurs convictions, le temple, l'église ou la synagogue, mais la loi ne reconnaîtrait le mariage comme valide que lorsqu'il aurait reçu la sanction religieuse. M. de Richecour prétend que cette disposition ne porterait nulle atteinte à la liberté des cultes, et laisserait au mariage le caractère essentiellement civil que lui a donné le droit moderne. Cela peut être vrai ; cependant nous croyons qu'elle ne saurait guère être discutée sans soulever la question si complexe et si ardue des rapports de l'Eglise avec l'Etat.

Digitized by Google

AOUT 1856.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
DE GENÈVE.

LETTRES ÉCRITES
DE BELGIQUE, DE FRANCE ET D'ANGLETERRE
PENDANT L'ÉTÉ DE 1854

Par V.-A. HUBER.

(Reise-Briefe aus Belgien, Frankreich und England, im Sommer 1854.)

(Second article.)

C'est avec un vif sentiment de curiosité que nous avons suivi M. Huber à Londres, ou plutôt à Ninive, car il n'appelle pas autrement cette capitale de l'empire britannique, et que nous avons cherché dans ses lettres ce qu'il pense des institutions et des hommes de l'Angleterre. On ne rencontre pas tous les jours des voyageurs qui joignent à une portée d'esprit supérieur un savoir très-étendu et une parfaite indépendance de jugement. Ceux même qui réunissent de telles qualités ne se distinguent pas toujours de la foule par une manière originale de voir et de sentir. On peut, tout en suivant son propre chemin et en se tenant à l'abri d'influences étrangères, arriver cependant à des convictions qui ne diffèrent pas des opinions générales reçues, et il n'est pas donné à tout homme d'esprit d'avoir une individualité nettement caractérisée, de penser autrement que le monde ou la coterie à laquelle il appartient, en un mot d'être *quelqu'un*.

Ce qui fait le principal charme des lettres de M. Huber, c'est précisément l'originalité de cet auteur, l'imprévu de ses

Digitized by Google

jugements, le cachet que sa tournure d'esprit toute particulière imprime à ses appréciations, et ce mérite nous a surtout frappé après la lecture que nous avons faite de l'ouvrage tout récemment publié sur l'Angleterre par un autre voyageur, auquel certes nul ne refusera une haute intelligence, ni beaucoup d'esprit et d'instruction. Si le livre de M. de Montalembert avait paru sans nom d'auteur, nous aurions pu l'attribuer à vingt autres notabilités politiques du jour, car il ne s'écarte sur aucun point essentiel des opinions hautement professées, de l'ornière dès longtemps tracée par un grand parti, que nous nommerons pour abréger le libéralisme catholique. M. de Montalembert a suivi cette ornière jusque-là où elle s'éloigne le plus manifestement du sens commun et de la vérité, jusqu'à méconnaître, par exemple, jusqu'à nier carrément la part immense qu'a eue le protestantisme dans le développement politique et social de l'Angleterre, jusqu'à rêver une Angleterre qui, tout en demeurant catholique, serait arrivée à se gouverner comme l'Angleterre actuelle, et ne serait devenue ni moins libre, ni moins éclairée, ni moins riche, ni moins puissante !

M. Huber ne tombe guère dans des aberrations de cette force, ou, si cela lui arrive, ses erreurs du moins n'appartiennent qu'à lui et se trouvent presque toujours en opposition avec les tendances dominantes des partis auxquels ses principes et ses antécédents le rattachent. Ses opinions s'enchaînent les unes aux autres selon une logique spéciale, qui déroute les idées qu'on pourrait s'en former d'après la logique ordinaire, et qui semble ne procéder ni par analogie, ni du général au particulier. Protestant évangélique et membre zélé de la *Mission intérieure*, il ne partage ni les répugnances de ses coreligionnaires pour le puséisme, ni leurs sympathies pour le méthodisme ; conservateur et monarchiste, comme le sont en Prusse les *hommes de la droite*, il partage encore moins les admirations de ce parti pour la constitution anglaise, pour l'aristocratie anglaise, pour le principe monarchique anglais, et rien

Digitized by Google

n'est plus amusant que les boutades que lui inspire sa mauvaise humeur au sujet de ces admirations et les sarcasmes qu'il prodigue sans relâche à ses amis politiques.

A vrai dire, M. Huber pousse tellement loin la haine de ce qu'il nomme le *constitutionnalisme* et le *parlementarisme*, c'est-à-dire du régime représentatif tel qu'il existe et fonctionne aujourd'hui en Angleterre, que nous avons quelque peine à nous expliquer cette antipathie comme une simple aberration de son esprit. Pour amener une opinion à ce degré de fanatisme chez un homme aussi éclairé, la réflexion et l'étude ne suffisaient pas; il faut que le sentiment, l'orgueil ou un intérêt quelconque se soient mis de la partie. S'il s'agissait d'un autocrate, comme l'empereur Nicolas, ou d'un ardent ultramontain, comme de Maistre ou de Bonald, le mobile serait patent; chez notre auteur nous ne savons pas le voir, et nous ne chercherons pas à le deviner. A l'inverse de beaucoup de gens, il aime les Anglais et déteste l'Angleterre, il admire la nation et n'a aucune estime pour l'Etat. Si l'Angleterre a fait de grandes choses, c'est à cause des qualités nationales de son peuple et en dépit de sa constitution et de son gouvernement. Elle est devenue ce que nous la voyons *quoique* constitutionnelle, et non *parce que*.

M. de Montalembert prétend, de son côté, que si l'Angleterre a fait de grandes choses, c'est en dépit de la réforme religieuse et du protestantisme. Selon lui elle est devenue ce que nous la voyons *quoique* protestante et non *parce que*.

L'Angleterre protestante, dit l'un, est la première nation du monde. Quel dommage que son développement ait été entravé par une mauvaise organisation politique! A quelle hauteur ne s'élèverait-elle pas sans son régime représentatif, sans sa maudite constitution!

L'Angleterre constitutionnelle, dit l'autre, est la première nation du monde. Quel dommage que son développement ait été entravé par une fatale révolution dans ses croyances! A

Digitized by Google

quelle hauteur ne s'élèverait-elle pas sans son protestantisme, sans sa maudite hérésie !

Ne vous semble-t-il pas voir l'homme de la fable entre ses deux maîtresses, dont l'une, la moins jeune, lui arrache ses cheveux noirs, et l'autre, la plus jeune, lui arrache ses cheveux blancs ?

Ce qui est moins amusant peut-être, mais plus instructif que les paradoxes du ci-devant pair de France et les excentricités de l'ancien professeur allemand, ce sont les détails que donne ce dernier sur les *stores*, les *cooperative societies* et les autres associations de ce genre qu'il a observées en Angleterre. Les *stores* sont des associations de consommateurs, comme on en trouve beaucoup en Suisse et en Allemagne, ayant pour but de soustraire ceux qui en font partie aux charges qu'impose le commerce de détail et aux fraudes qu'il pratique. Les *stores*, comme les *consumvereine*, s'en tiennent strictement à leur but financier et ne visent point à établir entre leurs membres des relations personnelles, encore moins à les grouper sous un patronage quelconque. Il paraît même que ces sociétés, au moins en Angleterre, ouvrent souvent leurs magasins au public pour lui vendre aux prix du commerce les denrées ou marchandises qu'elles achètent aux prix de revient, puis, alléchées par l'appât du gain, finissent par pratiquer, au préjudice de leurs clients étrangers, les fraudes mêmes qu'elles ont eu pour but primitif de déjouer et de rendre impossibles. Cette dégénération provient précisément, selon nous, de l'absence du patronage, et ne prouve rien contre le principe de ces établissements.

Nous ne sommes point, on peut bien le penser, de ceux qui voudraient supprimer tout commerce de détail comme une superfétation inutile. Toute pratique, toute coutume, qui est le résultat du développement naturel des choses et du libre choix des parties intéressées, a sa raison d'être par cela seul qu'elle existe ; mais cette raison d'être peut se trouver dans

Digitized by Google

une erreur, dans un préjugé, dans une habitude vicieuse, dans une organisation matérielle imparfaite, et si la raison d'être, tant qu'elle subsiste, justifie l'usage établi et doit le faire respecter, il est parfaitement absurde de renverser la proposition et de soutenir, comme on le fait trop souvent, qu'un usage, par cela seul qu'il est établi, justifie sa raison d'être et la rend inattaquable.

Le commerce de détail, tel qu'il est actuellement organisé, doit sans doute être utile aux producteurs et aux consommateurs, puisque les uns et les autres consentent librement à se servir de cet intermédiaire; mais leur consentement est-il éclairé? n'implique-t-il pas certaines erreurs de calcul ou d'observation? ne suppose-t-il pas certaines habitudes invétérées, ou certaines circonstances matérielles indépendantes de la volonté des parties intéressées?

Il n'y a pas longtemps que, dans une réunion assez nombreuse où nous nous trouvions, un voyageur parla de magasins immenses, récemment ouverts à Paris, pour lesquels on payait, disait-il, plus de cent mille francs de loyer. Chacun alors de s'écrier qu'il ne donnerait pas sa pratique à de pareils établissements, vu que ce loyer exorbitant devait nécessairement élever le prix des marchandises et retomber sur les chalands. L'erreur était manifeste, et cependant générale. Excepté nous et un banquier de nos amis, tout le monde s'accordait à considérer de telles mises en dehors comme extravagantes, comme propre à ruiner les consommateurs ou les producteurs, comme tendant à détruire tout l'avantage que la société retire du commerce de détail. Il ne venait à l'esprit de personne que ce vaste débit, s'il eût été partagé entre cent boutiques, aurait probablement exigé, en loyers, mobilier, frais de commis et de bureau, etc., une somme d'avances plus que double de celle qu'absorbait le grand établissement.

Le morcellement du commerce de détail a précisément les mêmes désavantages que le morcellement de la fabrication et le

Digitized by Google

morcellement de la culture; mais il est maintenu par des causes spéciales, dont la moins redoutable est sans contredit cette erreur de calcul que nous venons de mentionner, erreur que l'expérience et un peu de réflexion dissiperaient aisément. Des habitudes très-générales jouent dans le maintien de l'abus le rôle principal. Il existe, chez les petits consommateurs et chez les domestiques ou autres subalternes qui font les emplètes des grands consommateurs, une disposition fort naturelle à s'adresser aux fournisseurs les plus voisins, et surtout à entretenir avec eux des relations familières, qui ont leurs charmes, et quelquefois même, au moins pour les subalternes, leurs avantages, et qui supposent, d'un côté, une certaine parité de position sociale, une certaine homogénéité entre les acheteurs et les vendeurs; d'un autre côté, une certaine absence de sévérité et de régularité, un certain mode de vivre intérieur, dont une vaste entreprise commerciale ne saurait s'accommoder, quoique les affaires d'une boutique puissent ne pas en souffrir. A cette disposition se joint, chez les consommateurs pauvres, une timidité non moins naturelle, qui leur fait préférer les plus infimes échoppes aux boutiques les mieux assorties.

Les habitudes, une fois formées dans ce sens, créent des intérêts, et ces intérêts, à leur tour, produisent des circonstances matérielles qui consolident, qui rivent en quelque sorte les habitudes.

Dès qu'il a été de l'intérêt des propriétaires de maisons d'avoir des boutiques à louer, toutes les maisons ont été construites en vue de cette convenance, et il en est résulté un obstacle matériel à l'établissement de vastes magasins, une invitation permanente au morcellement du commerce de détail.

Comme ce morcellement n'exclut pas une grande variété dans l'importance des entreprises commerciales auxquelles il s'applique, la charge qu'il fait peser sur les consommateurs n'est point égale pour tous; elle est d'autant plus forte qu'ils sont plus pauvres; elle s'accroît pour eux en raison inverse des

Digitized by Google

moyens qu'ils ont de la supporter; car plus sont absolument faibles les avances d'un détaillant, plus elles sont fortes relativement, plus il lui est difficile par conséquent d'en obtenir le profit ordinaire, plus il lui est difficile aussi de subir une diminution de ce profit, ou même de s'en contenter, plus il est dès lors tenté de vendre, aux prix établis par la concurrence, des marchandises de rebut, de les falsifier lui-même au besoin, de tromper, enfin, sur la qualité et sur la quantité des produits qu'il débite, les consommateurs que d'invincibles habitudes contraignent de s'adresser à lui.

Les consommateurs les plus pauvres sont ainsi souvent condamnés à l'alternative de payer trop cher les marchandises qu'ils achètent ou de consommer des marchandises de mauvaise qualité, peut-être falsifiées, peut-être d'un usage dangereux ou incommode, peut-être malsaines (s'il s'agit de denrées alimentaires). C'est à cela que doivent remédier les associations distributives (*cooperative stores*) qui sont très-nombreuses en Angleterre. Des consommateurs peu aisés se cotisent pour former un fonds, avec lequel ils achètent, en gros et de première main, des denrées et marchandises à leur usage, et louent un magasin pour les exposer en vente. Celles de ces sociétés qui demeurent strictement fidèles au principe de leur formation n'admettent, comme acheteurs en détail, que leurs propres membres, et n'élèvent leur prix de vente qu'autant qu'il le faut pour retirer tout juste leurs avances avec l'intérêt ordinaire. Cet intérêt, que les associés s'engagent à laisser en réserve pendant un certain nombre d'années, peut alors être consacré soit à rembourser le capital que chacun d'eux aura fourni, soit à étendre le cercle des besoins auxquels s'appliquera la distribution coopérative.

Nous ne nous arrêterons pas à faire ressortir les avantages que procure une pareille association aux familles qui la composent; ils sont assez évidents par eux-mêmes. Seulement, ils ne se réalisent que si l'opération est bien conduite, et cette opé-

Digitized by Google

ration suppose, comme condition première, que chacun des associés se trouvait déjà nanti d'une certaine somme d'épargnes accumulées. C'est assez dire que les associations de ce genre ont besoin, de même que les associations ouvrières, d'une direction ferme, capable, souveraine, de la part d'un ou de plusieurs patrons que leur éducation et leur position sociale élèvent au-dessus des autres associés. Nous disons *un ou plusieurs*, parce que le patronage peut s'exercer par un comité plus ou moins nombreux dont tous les membres ont une égale autorité. Aristocratie, ou monarchie! sans cela point d'ordre, point d'existence collective régulière, paisible, durable, et point de résultat. La démocratie est impuissante à rien créer, à rien accomplir, impuissante à faire vivre une société; elle n'agit, elle ne cesse d'être un principe de dissolution et de mort, qu'en se transformant et en abdiquant; il faut qu'elle se transforme en un principe d'autorité, qu'elle abdique au profit d'une dictature ou d'une oligarchie.

Nous avons déjà exprimé notre conviction à cet égard en parlant du tome premier des lettres de M. Huber. Les associations d'ouvriers qu'il a trouvées à Paris n'ont duré et n'ont prospéré qu'après avoir changé de peau, après s'être dépouillées de leur organisation démocratique pour se soumettre à la direction absolue d'un chef, encore responsable sans doute, mais inamovible et indépendant.

Le patronage est monarchique en France; il doit être aristocratique en Angleterre. Notre auteur constate cette différence avec un certain embarras et ne paraît pas s'en être formé une idée bien distincte. On voit que ce fait a contrarié ses idées, froissé son instinct monarchique, et qu'il se plaît à le considérer comme une anomalie transitoire, comme un produit accidentel et passager de ce fatal régime parlementaire dont l'influence a tout corrompu dans le Royaume-Uni, choses et hommes, mœurs et institutions.

M. Huber croit cependant avoir rencontré un exemple sail-

Digitized by Google

lant d'organisation monarchique parmi les associations ouvrières de Londres, et nous allons traduire, pour nos lecteurs, la description qu'il en donne dans la 25e lettre de son second volume, parce que les détails dans lesquels il entre sont intéressants, et, à plusieurs égards, éminemment caractéristiques. Nous donnerons au bas des pages une traduction libre des conversations anglaises, autant du moins que cela nous paraîtra nécessaire pour que ceux de nos lecteurs qui ne savent pas cette langue puissent suivre la chaîne des idées et saisir l'ensemble du récit.

« Je suis allé hier dans la partie sud-est du faubourg de la grande Ninive, pour visiter une association d'ouvriers en machines (*Associated East-London engineers*), qui m'intéressait singulièrement parce qu'elle était née de la fameuse grève de 1851. Et puis, tant il est vrai que le grelot de la folie est toujours attaché à nos pensées les plus sérieuses, le nom du directeur m'avait paru si original, que j'étais impatient de le connaître. *Musto!* Je ne sais ce que tu en penseras, mais je me figurais sous ce nom quelque descendant de Vulcain en personne, et pour rien au monde je n'aurais voulu quitter Ninive sans avoir vu quel air avait un Musto. Mon attente n'a pas été trompée, comme tu vas t'en convaincre. »

« Ces gens sont établis dans Cambridge-Street Mile-End, où je vis d'abord une vaste cour toute garnie d'enclumes, de barres de fer, d'ouvrages achevés, d'outils de toute espèce, dans laquelle les limes et les marteaux sans cesse en mouvement produisaient un tapage infernal. Il ne fallait pas chercher là Το καλον, mais on pouvait, à certains symptômes, y pressentir le germe de Το αγαθον. — *M. Musto, my good man?* demandai-je à un ouvrier aux larges épaules qui traversait la cour en portant une énorme barre de fer. Un grognement indistinct, qui pouvait signifier *office*, accompagné d'un mouvement de prunelles vers un coin de la cour, fut toute sa réponse. Le bureau était un local fort étroit, presque rempli par une table couverte de registres médiocre-

Digitized by Google

ment propres, sur l'un desquels écrivait en ce moment un individu encore plus large et plus grand que le premier. — *M. Musto, Sir?* — *Manager, Sir!* — *Yes, Sir.* — *Coming, Sir.* — En effet, je vis entrer dans cette cahute, par une autre porte, un troisième gaillard, plus herculéen que les deux autres, vêtu comme eux, à cela près qu'il n'avait pas le tablier de cuir. On voyait qu'il aurait pu travailler à l'enclume comme quatre, mais qu'il condescendait pour le moment à être homme de comptoir. C'était à peine s'il pouvait se tenir debout dans le bureau, et il prenait une telle place en largeur, qu'à son entrée je m'étais instinctivement reculé vers la porte. Il sourit tout juste assez pour laisser voir la double rangée de ses dents blanches. — *Rather crowded this, you find, Sir?* — Il me fit signe alors de descendre dans la cour, et quand nous y fûmes, il me demanda ce que je lui voulais. — *Your business with me, Sir?* — Je lui montrai la lettre que mon ami G. m'avait donnée pour lui en me disant : *The Mustos are capital fellows, but rather rough sometimes* [1], et pendant qu'il la lisait j'étudiai sa physionomie, remarquablement énergique, mais essentiellement honnête, intelligente et bienveillante, quoique portant une certaine expression de sévérité, de brusquerie et même de colère, qui me faisait désirer de n'avoir avec lui que des rapports pacifiques. Heureusement ses grands yeux bruns, après avoir achevé leur lecture, dirigèrent sur moi un regard aussi franc et amical qu'un rayon de soleil, et sa puissante et large main serra la mienne comme dans un étau, pendant qu'il me disait : « *Well, Sir, there's nothing worth seeing, but whatever there is you shall see, and whatever you may ask I'll answer as well as I can* [2]. » — En traversant la cour pour me conduire à la grande forge, il s'arrêta une ou deux fois pour me regarder d'un air de gaieté railleuse : « *Rather queer*, me dit-il, *to have a live*

[1] Les Mustos sont de braves garçons, mais quelquefois un peu rudes.

[2] Eh bien, Monsieur, il n'y a rien ici de bien remarquable à voir, mais vous verrez tout ce qu'il y a, et je répondrai le mieux qu'il me sera possible à toutes vos questions.

Digitized by Google

german professor amongst us Mustos; ain't it though, Sir? »

« Je te fais grâce, mon cher ami, de la description des ateliers et magasins qu'il me montra. J'y vis une vingtaine d'ouvriers et deux ou trois apprentis, tous vigoureux compagnons; mais il me signala particulièrement quatre d'entre eux, les plus herculéens de l'atelier, en me disant chaque fois avec une expression de joie et d'orgueil : *A brother of mine, Sir* (un de mes frères); puis, en arrivant à un jeune gars d'une vingtaine d'années, de la plus admirable prestance : *This is the youngest, Sir ; we are seven of us, you know; but he is the best of us in his work and all, Sir* [1]. Ainsi, toute une dynastie de Mustos, comme noyau de l'association !

« C'était mon interlocuteur qui avait élevé ce frère et un autre moins jeune, c'est-à-dire qui leur avait enseigné tout ce qu'il savait lui-même, y compris ce qu'il faut de mathématiques et de dessin pour devenir bon constructeur de machines. Il rend le même service aux autres jeunes ouvriers, conjointement avec son second frère, pendant les soirées du dimanche et des jours de fête, et il me montra le local affecté à cet usage dans le haut de la maison.

« Ce Musto n'est du reste pas le chef de la famille, mais son frère aîné a suivi une autre voie. Il a été un des principaux meneurs de la grève de 1851, signalé fréquemment comme tel par les journaux du temps, et il devait être remarquablement doué pour ce rôle, à en juger d'après ses discours. Mais son ambition et sa vanité n'ont pas su résister aux tentations qu'offrait une telle position, et qui ont perdu tant de héros populaires.

« Tous ses frères l'avaient d'abord suivi, avec bon nombre de leurs compagnons; grâce à leurs épargnes, ils avaient pu engager et soutenir quelque temps cette lutte inégale. Mais à la longue, cette réserve s'était épuisée; les fonds allaient manquer; il ne restait plus aux sept frères que deux billets d'une

[1] Celui-ci est le plus jeune. Nous sommes sept frères; mais il nous surpasse tous pour le travail et pour tout.

Digitized by Google

livre sterling.— *But then, Sir, for all William's cleverness and all those fine speeches, I knew it all along, that we were in the wrong track. And besides, I could'nt stand it any longer, Sir, this idling about and seeing others going to hell with idling, drinking and speechifying; I must be working, Sir*[1] ! — En disant cela, le Musto faisait craquer ses membres athlétiques. Lorsque je lui demandai comment lui et les autres avaient pu se tirer de là, et surtout ce qu'il leur avait dit pour les amener à fonder leur association actuelle : *Told them, Sir?* me répondit-il. *Why what was I to tell them, but just : this will never do, my lads, says I; and I for one can't stand it any more; nor I won't stand it. I must be a working, says I, my lads, and so must you, or you come to no good. And says Dick: Where the devil are you to get work John, if you won't give in to the masters, which you won't I hope, damn'd them? Well, says I, I don't care a fig for them; but why not try cooperation and work on our own account, my lads*[2] ?—Il paraît qu'il avait de son chef parcouru quelques articles du *Christian socialist*, et que, s'étant renseigné auprès de quelques amis déjà initiés à la pratique des sociétés coopératives, puis auprès de quelques philanthropes de *Lincoln's Inn*, il avait, grâce à une forte dose naturelle de bon sens, parfaitement compris le but et les moyens de la chose. Il avait

[1] En dépit de l'habileté et des beaux discours de William, je voyais bien que nous étions dans une mauvaise voie. Et puis, je ne pouvais plus y tenir. Ne rien faire, voir de braves gens aller au diable en passant leur temps à ne rien faire, à boire, à discourir ! Non ; il faut que je travaille !

[2] Ce que je leur dis, Monsieur ? Qu'y avait-il à leur dire, si ce n'est ceci : Cela n'ira jamais de la sorte, mes amis, et pour moi, je ne puis pas continuer, et je ne le voudrais pas non plus. Il faut que je travaille, mes amis, leur dis-je, et vous aussi, autrement, malheur à vous. Et où diable, m'objecta Dick, pourras-tu trouver de l'ouvrage, si tu ne veux pas en demander aux patrons, ce que tu ne voudras jamais, John, je l'espère, et que le diable les emporte ? Les patrons, répondis-je ? J'en fais cas comme de cela ! Mais pourquoi n'essayerions-nous pas de nous associer et de travailler pour notre compte !

Digitized by Google

engagé alors cinq de ses frères et deux ou trois de leurs compagnons à mettre en commun le reste de leurs épargnes, et ils avaient pu ainsi, moyennant un petit emprunt que son honnête figure lui avait procuré, s'établir dès le mois de février 1852 avec 100 liv. st. de capital. Mais au commencement l'affaire ne marchait pas, tous voulant commander et aucun ne voulant obéir, ce qui éloignait à la fois les pratiques et le crédit. — *How should poeple deal with us when they didn't know who was the man? Poeple want a man to deal with, you know; Sir. And besides they always found us quarreling and talking instead of working. Well, my lads, says I one morning, this will never do, and I won't stand it any longer. I'll be damn'd if I do. I'll tell you what it is: there is not one of you who can manage the concern, how should you then being put together? Now if you can't I can, and you know it. And if you won't let me, I have done with it, and can shift for myself*[1]. Bref, le brave Musto avait aussi fait son coup d'Etat en toute innocence, et il avoua en riant, autant du moins que peut rire un Musto, qu'il avait montré une paire de poings musculeux en guise de péroraison. Ce qui est très-remarquable, c'est la réponse que fit l'association Musto à l'une des questions posées l'année dernière par la conférence coopérative de Manchester, questions sur lesquelles les différentes sociétés patronnées par la conférence étaient invitées à se prononcer par écrit après en avoir délibéré. La conférence

[1] Comment les gens traiteraient-ils avec nous, quand ils ne savent pas quel est l'homme de l'affaire. Les gens, vous savez, ont besoin d'avoir affaire avec quelqu'un. Et d'ailleurs, on nous trouvait toujours querellant et discourant au lieu de travailler. Je leur dis donc un beau matin : «Mes compagnons, cela ne peut pas aller ainsi, et, pour ma part, je n'y tiendrai pas plus longtemps; non, le diable m'emporte? Voulez-vous que je vous dise ce qu'il y a? Il y a que pas un de vous n'est en état de diriger l'affaire, et alors comment pourriez-vous la diriger tous ensemble? Or, moi, je peux la diriger, et vous le savez bien, et si vous ne me laissez pas mes coudées franches tout sera fini entre nous. Je ferai mon chemin tout seul.»

Digitized by Google

avait demandé à quelle cause chaque association attribuait essentiellement sa réussite, et quelle recommandation son expérience lui ferait envisager comme la plus importante pour les associations futures ; à quoi les *associated East London engineers* avaient répondu : *Management being invested in the hands of a few.* (Mettre la direction entre les mains d'un petit nombre.) »

Il résulte de la narration même de M. Huber que le principe et la forme de l'association dont il parle sont aristocratiques plutôt que monarchiques. Ce qu'il nomme la dynastie des Mustos, c'est une oligarchie composée de six frères, et ce qu'il nous apprend des rapports qui existaient entre eux atteste qu'ils participaient tous plus ou moins au gouvernement de l'entreprise. Avec quel soin Musto l'aîné fait valoir le mérite de ses frères! Quelle harmonie parfaite semble régner entre eux et lui! Or, dans toute monarchie, les princes font de l'opposition en public, sauf à s'entendre avec leur chef sous le manteau de la cheminée. Dans l'aristocratie, au contraire, c'est l'accord entre les chefs qui se manifeste publiquement, la discorde étant réservée pour le huis clos.

Et cette réponse de l'association à la question posée par la conférence de Manchester, n'est-elle pas décisive? La direction placée entre les mains d'un petit nombre! *In the hands of a few!* Elle ne dit pas : d'un seul, *of one*. Comparez cette réponse avec les paroles de M. Antoine, que nous avons rapportées en finissant notre premier article, et dites-nous s'il n'y a pas là un contraste éminemment caractéristique.

Ce qui caractérise non moins nettement les associations du prolétariat en Angleterre, quand on les compare avec celles de France, c'est la direction morale qui leur a été imprimée et l'intérêt actif qu'elles ont excité constamment parmi les classes influentes du pays; deux circonstances qui se lient intimement l'une à l'autre, la direction morale étant le résultat naturel de l'action exercée par les classes supérieures. M. Huber, ici encore, rend malgré lui un témoignage qui ne donne pas raison

Digitized by Google

à ses reproches amers et violents contre l'égoïsme et l'aveuglement de l'aristocratie et de la ploutocratie britannique. Dans ce qu'il nous raconte, par exemple, des faits et gestes de l'association pour encourager la formation de sociétés industrielles et de sociétés de secours mutuels (*association for promoting industrial and provident societies*), nous voyons des lords, des squires, des manufacturiers, des professeurs, des ecclésiastiques, des jurisconsultes de Lincoln'inn, en un mot force gentlemen figurer parmi les membres les plus actifs de l'association, s'occuper avec conscience et intelligence du problème social qu'elle se proposait de résoudre, s'en occuper surtout avec persévérance, à travers toutes les péripéties politiques et industrielles qui absorbaient tour à tour l'attention de la grande masse du public.

M. Huber est obligé aussi de reconnaître que les idées socialistes n'excitent point en Angleterre, au moins parmi le public éclairé, cette répulsion aveugle, absolue, inintelligente, qu'elles rencontrent partout, sur le continent, chez les classes intéressées au maintien de ce qui existe. Robert Owen, ce patriarche du socialisme, est toujours vivant et agissant; il n'a jamais cessé d'agir, et ses quatre-vingt-cinq ans accomplis n'ont apporté aucun changement dans ses idées, aucun ralentissement dans son ardente activité. Tant qu'il lui est resté une guinée de la fortune qu'il avait acquise, il l'a employée à mettre ses idées en œuvre ou à les propager par la parole et par la presse. Depuis qu'il n'a plus rien, il n'en continue pas moins de tenir des *meetings* et de répandre des écrits; seulement, il a recours aux guinées d'autrui, et il trouve toujours des coopérateurs ou des souscripteurs de bonne volonté. Est-ce à dire qu'Owen ait des sectateurs parmi la classe qui possède? L'abolition de la famille et de la propriété aurait-elle fait plus de chemin dans les esprits en Angleterre que sur le continent? Pas le moins du monde. Mais l'esprit anglais recherche les idées pratiques pour elles-mêmes, et il les apprécie, les soutient, concourt à les réali-

Digitized by Google

ser quand elles lui paraissent bonnes, sans se préoccuper en aucune façon des principes absolus et des systèmes abstraits auxquels les ont rattachées ceux de qui elles émanent. Ce n'est pas le système d'Owen qui fait du chemin, et qui trouve pour cela des agents volontaires et des guinées disponibles ; ce sont deux ou trois conséquences pratiques, deux ou trois idées spécieuses et applicables, qu'il en a déduites plus ou moins logiquement, et auxquelles il a bien soin de restreindre sa propagande et ses vues de réalisation, depuis qu'il a besoin du concours de la classe aisée.

Il ressort de tout ce que M. Huber nous raconte à ce sujet, que le parlement, le jury, la presse libre, ces choses qu'il exècre et contre lesquelles il ne se lasse pas de déblatérer, opposent au socialisme un crible impitoyable, le crible du sens commun et de la conscience publique, à travers lequel rien ne passe de ce qui est absurde, malsain, menaçant pour l'ordre social.

Admirable nation ! en conclut notre auteur, admirable nation, qui corrige, à force de bon sens, de justice et d'honnêteté, le vice de ses institutions et des mœurs qu'elles ont produites ! Admirable nation, dirons-nous, parce qu'elle comprend et qu'elle aime la vraie liberté, grâce aux vertus sociales, grâce aux mœurs et à l'éducation qu'elle a reçues de ses institutions politiques et de ses antiques coutumes !

Ses institutions et ses coutumes sont son ouvrage, sans doute; mais, pour les créer, elle a été puissamment aidée par sa position géographique et par certaines circonstances de son histoire, notamment, n'en déplaise à M. de Montalembert, par cette émancipation parlementaire et ce demi-siècle de luttes ardentes que lui a procurés la réformation.

N'est-il pas évident que les Anglais, du temps de Henri VIII, étaient plus inférieurs aux Anglais actuels en ce qui concerne les vertus sociales, le bon sens pratique et les mœurs constitutionnelles, que ne le sont aujourd'hui les rameaux les plus pourris ou les plus desséchés, provenus de la même souche

Digitized by Google

bretonne, saxonne ou normande? L'éducation que les peuples reçoivent de leurs lois et de leurs coutumes politiques est peut-être le fait général le plus certain, le plus complétement vrai, qu'on puisse déduire de l'histoire.

Pour en revenir à notre sujet, c'est sous le patronage direct de la grande société dont nous avons indiqué le nom et le but que s'est établie la fameuse fabrique de bougies de Belmont, où plus de 500 jeunes ouvriers, tout en contribuant par leur travail au succès matériel de l'entreprise, reçoivent un développement intellectuel et moral que n'assureront jamais à cette classe ni les bills les plus philanthropiques de la législature anglaise sur le travail des enfants dans les fabriques, ni les soins les plus paternels des fonctionnaires qu'elle chargera d'en surveiller l'exécution. Cette même société a fondé à Londres un collége pour l'instruction des ouvriers (*College for workingmen*). C'est à elle que doivent indirectement leur existence une partie des associations coopératives qui existent actuellement, car elle n'a pas cessé un instant de poursuivre son but, soit en exhortant les industriels à s'associer entre eux et en leur offrant pour cela ses directions et sa protection, soit en tenant des conférences et en publiant des articles de journaux ou des pamphlets, soit en sollicitant et en obtenant du parlement, dont quelques-uns de ses membres font partie, des lois qui permissent aux ouvriers de former des associations sans encourir la responsabilité qui pèse sur les associés en nom collectif et sans payer les frais énormes d'un bill d'incorporation. Elle a fait, en un mot, tout ce qui dépendait d'elle pour maintenir à l'ordre du jour les questions qui intéressent le prolétariat et pour triompher de l'indifférence ou des distractions qui, en Angleterre aussi, quoiqu'à un moindre degré que sur le continent, ont remplacé et fait oublier les préoccupations quelquefois exagérées de 1848 et 1849.

A l'époque où M. Huber écrivait ses lettres, c'est-à-dire en 1854, le nombre des associations coopératives qui existaient

Digitized by Google

dans le Royaume-Uni s'élevait à 220 pour l'Angleterre et l'Ecosse, sans parler d'une cinquantaine d'autres dont l'existence était ignorée du public. Dans ce nombre on comptait, il est vrai, 190 associations distributives (*cooperative stores*), à plusieurs desquelles le patronage ne pouvait s'appliquer sous aucune forme, et dont les résultats moraux étaient à peu près nuls; mais toutes se trouvaient dans une situation économique satisfaisante, et quelques-unes avaient déjà réalisé d'importants bénéfices. Ainsi, le moulin coopératif de Bump, près Rocksdale, payait 3 liv. 5 sh. de dividende sur des actions de 25 liv., et celui de Leads avait réalisé, pendant l'année précédente, un profit net de 3000 liv. Quelques-unes, parties de fort bas, s'étaient rapidement élevées à une prospérité remarquable. Ainsi l'association des tailleurs de Liverpool, qui avait commencé, en 1851, avec un capital de 50 liv., voyait le chiffre de ses affaires annuelles s'élever à plus de 1500 livres; celle des fabricants de calicot de Manchester, qui avait commencé avec 7 shellings 6 deniers de capital, faisait déjà pour 2000 liv. d'affaires, etc.

Toutes ces associations réunies comptaient environ 25,000 membres. En les supposant tous mariés et pères, en moyenne, de trois enfants, on arrive au chiffre de 125,000 individus, qui est encore bien minime auprès du chiffre total de la population prolétaire; car on ne peut guère évaluer à moins de six millions le nombre des individus qui vivent de salaires journaliers dans l'industrie manufacturière du Royaume-Uni. Là, comme en France, le principe de l'association coopérative ou distributive n'en est donc qu'à son premier pas, et ces applications en doses homœopathiques font un singulier contraste avec l'importance que M. Huber attache au principe lui-même, avec la foi et les espérances dont ses lettres sont l'expression. Tant qu'une idée ne se réalise qu'exceptionnellement et pour une minorité infiniment petite des cas auxquels on pourrait l'appliquer, les résultats avantageux qu'elle produit peuvent provenir de tout autres causes que du mérite intrinsèque de l'idée. L'amour-

Digitized by Google

propre des novateurs et l'esprit de séparatisme y ont une part dont il serait dangereux de faire abstraction et impossible de déterminer l'étendue.

Toutefois ces expériences, quelque insignifiantes qu'elles paraissent, prouvent au moins la possibilité matérielle d'une certaine forme sociale, d'un certain mode d'exercice de l'industrie, possibilité que beaucoup d'hommes éclairés, et parmi eux de bons esprits, ont niée et nient encore, en se fondant sur des faits généraux et sur des raisonnements. L'homme qui, avec un rare désintéressement et une persévérance infatigable, consacre son temps et ses peines à constater et à faire connaître de telles expériences, remplit donc une belle et utile mission ; belle par les motifs qui l'inspirent, utile par la vérité qu'elle met en lumière. N'oublions pas que M. Huber, en se vouant à cette tâche, bravait plus que le mécontentement et le blâme de ses amis politiques, plus que l'indifférence dédaigneuse des hommes de science ; il bravait le ridicule que la portion la moins studieuse, mais la plus nombreuse et la plus influente du public éclairé attache toujours aux efforts qui ont un but excentrique, placé au-dessus des intérêts positifs de la vie courante, en dehors des chances ordinaires de succès, au-dessous, bien au-dessous de la région qu'occupent les questions dominantes de l'époque. Si M. Huber est fort dans la réplique, et s'il la donne sanglante, cela même, tout en attestant qu'il a beaucoup d'esprit, atteste aussi que la piqûre de l'aiguillon ne l'a pas trouvé insensible. Sachons-lui gré de ce qu'il a passé outre et marché bravement à son but, sans peur, sinon sans colère.

A.-E. Cherbuliez.

Digitized by Google

FRANZŒSISCHE GESCHICHTE.

VUES SUR L'HISTOIRE DE LA FRANCE

PRINCIPALEMENT

PENDANT LE XVIme ET LE XVIIme SIÈCLE

Par LÉOPOLD RANKE.

TRADUCTION FRANÇAISE PAR M. PORCHAT.

(Second article [1].)

La part qui revint à la France dans cette guerre de Trente ans, dont les conséquences funestes ne sont pas encore épuisées pour l'Allemagne, se trouve jugée par M. Ranke avec une modération singulière, et définie avec une grande précision. Il fait voir par quelle succession d'occasions tentantes et de circonstances favorables le gouvernement, dès lors absolu, du cardinal de Richelieu fut conduit à fomenter, d'abord, l'extension de la lutte; puis à s'y mêler indirectement, plutôt comme arbitre et protecteur de contrées sans appui, et de princes faibles, que comme auxiliaire d'aucun belligérant; plus tard encore, à s'engager directement dans des hostilités contre la puissance impériale, mais sans annoncer pour lui-même aucun projet d'agrandissement; enfin, après l'échec signalé que l'union protestante avait essuyé à Nœrdlingen, à devenir partie principale dans ce grand débat, avec l'intention de s'approprier dans le territoire germanique la portion que l'*Union*, désormais convaincue de l'insuffisance de ses propres forces, et la Suède, intéressée à laisser s'établir le précédent d'un démembrement des régions allemandes, voudraient accorder à leur puissant confédéré. Effectivement, quand Richelieu mourut, des princes allemands avaient de leurs mains introduit des garnisons françaises dans les places de l'Alsace, et ce qui était

[1] Voyez *Bibl. Univ.*, numéro de juillet 1856, page 340.

Digitized by Google

un coup plus grave tout à la fois pour la maison d'Autriche et pour l'Allemagne tout entière, les lis de France avaient été de la même manière arborés sur les citadelles qui commandaient la rive droite du haut Rhin, Philipsburg et Breisach.

Pour que ce résultat, à qui l'ambition de Henri IV n'avait point aspiré, et que toute la fortune de Louis XIV ne put rendre définitif, vint couronner les négociations et les armes de Richelieu, il avait fallu qu'une mort prématurée ravît à la Suède le plus grand de ses rois, à l'Allemagne le plus résolu et le plus habile de ses champions, il avait fallu que Gustave-Adolphe périt à la fleur de l'âge, au sein même de sa victoire, et que, sept ans après lui, Bernard de Saxe-Weimar fût moissonné par la peste, à l'entrée d'une campagne qui devait aboutir à créer pour lu, isur le haut Rhin, un Etat dont l'Empire aurait pu se faire une barrière solide.

Rien de si heureux que la manière simple et concise dont M. Ranke caractérise l'action de Gustave-Adolphe sur les grands événements du continent, pendant cette courte et splendide portion de la carrière du héros suédois qui le présenta tout à la fois à l'Europe comme le protagoniste de la religion protestante, et à l'Allemagne comme le vengeur des franchises nationales, et le libérateur des princes opprimés par les usurpations militaires de l'Autriche : « Gustave-Adolphe n'a rien fait pour lui-même, et ses plans sont demeurés inconnus [1]. » Richelieu sentit pour lui cette considération voisine de la sympathie que la hauteur du génie inspire à qui peut la comprendre, c'est-à-dire y participer ; mais le cardinal se souvint qu'il était prince de l'Eglise romaine quand il se montra nettement opposé au plan de Gustave-Adolphe qui songeait à franchir les Alpes, et à renverser la chaire de saint Pierre ; il lui fit refuser les passages des Alpes rhétiennes, les seuls par qui son expédition aurait pu s'effectuer, mais quant au projet de transférer la couronne

[1] Tome III, page 268.

Digitized by Google

impériale sur la tête de son allié, Richelieu n'avait pas d'objections solides à y faire ; il pressentait suffisamment que l'édifice de la grandeur politique de la Suède, faute de bases solides, s'écroulerait en aussi peu de temps qu'on en aurait mis à l'élever [1]. Ces idées étaient chimériques, aussi longtemps que la maison d'Autriche disposait en Allemagne d'un grand général et d'une puissante armée ; pour lui arracher l'un et l'autre, Gustave-Adolphe joua sa vie et sa fortune : il sauva sa gloire et perdit sa vie sur le champ de Lützen.

Bernard de Saxe-Weimar est peint par M. Ranke [2] avec un soin tout particulier, et plus de détails qu'il n'en accorde d'ordinaire aux portraits des plus grands acteurs de ce gigantesque drame. La tradition conserve, dans les contrées qui forment aujourd'hui la France orientale [3], mais qui appartenaient alors à la Ligue autrichienne, une physionomie sombre et funeste au chef des terribles « bandes suédoises ; » mais Bernard n'était point coupable des calamités dont ses troupes partageaient, en l'accroissant, l'impitoyable rigueur. Lui-même avait tous les sentiments d'un véritable Allemand et d'un véritable prince : il aspirait à relever sa maison, et surtout sa branche [4] de l'injuste abaissement où l'avait jetée, quatre-vingt-dix ans auparavant, la constance et la franchise de son zèle pour la cause des libertés politiques et religieuses du pays. Bernard avait la piété sincère et les mœurs irréprochables de Gustave-Adolphe. Réduit au rôle de *condottiere*, il sut le relever par la noblesse de son attitude et le caractère de son ambition. Tant qu'il vécut, on put croire que les territoires arrachés à la maison d'Autriche ne seraient point perdus pour la patrie allemande. L'électeur de Trèves [5] n'avait point été si scrupuleux ; et quand

[1] Tome III, page 270.

[2] *Ibid.*, pages 315 et suivantes.

[3] L'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté et la Bourgogne.

[4] La branche Ernestine, dépouillée de la dignité électorale par Charles-Quint.

[5] Philippe-Christophe de Sœttern. Voir pages 271 et suiv.

Digitized by Google

Bernard eut disparu de la scène, personne ne disputa plus la domination, même immédiate, du haut Rhin aux lieutenants de Richelieu.

J'ai parlé de portraits; on n'en trouve, dans l'ouvrage de M. Ranke, presque aucun qui soit achevé; mais les éléments authentiques à l'aide desquels le lecteur peut les dresser lui-même, et les remettre, chacun à sa place, dans la galerie de cette époque, se trouvent choisis avec une critique judicieuse et disposés dans le jour le plus vrai. Marie de Médicis paraît la première, princesse astucieuse plutôt qu'adroite, aimant la possession du pouvoir absolu, sans avoir l'activité et l'application nécessaires pour l'exercer; Espagnole de préjugés, si ce n'est d'affection; impatiente de l'obéissance et incapable du commandement; sans respect pour les maximes du gouvernement établies par son mari; aspirant à remplacer par des favoris les ministres de ce grand prince, et ne réussissant que médiocrement dans le choix de ses instruments. L'éducation vicieuse qu'elle fit donner à ses fils contribua beaucoup aux malheurs de cette époque, et l'antagonisme qu'elle entretint soigneusement entre les deux frères fut une des sources les plus fécondes des discordes civiles qui ensanglantèrent le règne presque entier de Louis XIII; car à cette époque, ainsi que M. Ranke le fait observer, tout prince trouvait un parti, quand il lui convenait de troubler l'Etat, et nul parti ne pouvait se passer d'avoir un prince pour chef, réel ou nominal. Concini, étudié par M. Ranke sur les documents les plus dignes de foi, ne lui paraît avoir été ni sans courage, ni sans quelque capacité; mais jamais parvenu n'usa de son élévation avec tant d'insolence, d'oubli du passé et d'imprévoyance de l'avenir. Ni le roi, ni la nation ne pouvaient supporter longtemps de tels excès; seulement, la manière dont s'accomplit la catastrophe du maréchal d'Ancre est très-propre à fixer le caractère de cette époque; le droit que Louis XIII, nominalement majeur[1], pouvait avoir d'ordonner l'*exécution*

[1] Il l'était depuis trois ans.

Digitized by Google

de ce *criminel d'Etat*, qui n'avait été cité devant aucun tribunal, ce droit ne fut sérieusement contesté par personne, l'opinion publique demeura, il est vrai, défavorable à Vitry, mais parce qu'il avait tué de sa main un homme qui n'avait pas été *appelé* et qui n'était pas sur ses gardes. Le connétable de Luynes, porté en un instant, et par l'effet de cette révolution de palais, au sommet le plus glissant de la fortune, fut, de tous les favoris de Louis XIII, le seul que la disgrâce n'atteignit sous aucune forme; aussi ne vécut-il plus que cinq ans; mais ce court espace lui fut suffisant pour affermir sa famille dans les établissements vraiment prodigieux qu'il lui avait procurés; et il mourut, après son premier échec[1], d'une manière qui fit bien juger de la fierté de son âme. Dans tout ce qu'il avait entrepris, rien n'était si difficile que ce qui lui réussit le plus complétement, à savoir : retenir le roi pendant quelque temps dans les chaînes d'une même affection, ou du moins d'une même habitude, et l'empêcher de prendre un véritable ministre, alors même que les difficultés toujours croissantes de sa position, à l'intérieur et au dehors, lui en faisaient davantage sentir la nécessité.

Le connétable mort, Louis XIII partagea, pour tout le reste de sa vie, sa confiance et sa faveur. Cette dernière, Mlle de la Lafayette, Mlle de Hautfort, Barradas, Saint-Simon, l'infortuné Chalais, pendant quelques instants, Cinq-Mars, le dernier de tous, et peut-être de la façon la plus complète, la possédèrent successivement; les femmes, sans avantage pour elles-mêmes et sans préjudice pour l'Etat, les hommes, avec toutes les agitations et les vicissitudes, ordinairement terribles, qui accompagnaient, dans ce temps, l'acquisition et la perte des hautes fortunes. Barradas fut comme anéanti dans une disgrâce prompte, qui ne laissa nul vestige de son crédit; l'obscurité où il s'enfonça préserva sa vie. Saint-Simon se tint résolûment en dehors des affaires publiques, s'effaça dès qu'il vit qu'il ne

[1] Devant Montauban, en 1621.

Digitized by Google

plaisait plus, laissa passer avec une sorte de stoïcisme qui, chez lui, était le fruit de la médiocrité, toutes les grandes existences de son temps, se contenta d'établissements médiocres, garda *la dignité* qu'il avait obtenue par un caprice peu justifié [1], et mourut au milieu du règne de Louis XIV, parlant avec convenance de son bienfaiteur. Cinq-Mars, dans cette galerie de figures si complétement historiques, ressemble seul à un héros de roman. Tout fut étrange dans son élévation, puéril dans sa conduite, terrible dans sa chute, touchant et généreux dans sa mort. Il eut un ami qui, valant cent fois davantage, crut s'honorer en s'immolant pour lui. Le roi, qui lui donna la seconde charge de la couronne [2] (la première étant, et devant demeurer vacante), lui refusa le titre de duc dont il avait été prodigue envers d'autres qui n'étaient jamais entré si avant dans ses affections ; au reste, quand il sacrifia Cinq-Mars aux injures du cardinal et à la sûreté du royaume, il ne fit rien qui ne fût strictement conforme à ses principes, et dont il n'eût longtemps d'avance nettement averti son favori.

En effet, et Louis XIII, si décrié de ce côté, aurait mérité qu'au contraire l'histoire présentât ce trait comme le plus honorable de son caractère, le fils de Henri IV fut toujours roi par le sentiment profond de son devoir, non-seulement envers la couronne, mais envers la nation et le pays (l'*Etat*, comme on parlait alors). Il ne souffrait pas que les personnes les plus proches de lui par le sang, et les plus chères à ses affections privées, se missent d'intelligence avec l'étranger, entreprissent de démembrer l'Etat, ou d'y exciter une guerre civile. Le cardinal n'inspira jamais d'attachement au roi ; il n'est nullement vraisemblable qu'il lui causât de la crainte ; car Riche-

[1] Duc *vérifié*, et par conséquent pair.

[2] Grand écuyer. Comme tel, le commandement des armées, sous le roi, quand celui-ci faisait la guerre en personne, lui revenait de droit. L'épée de connétable n'avait été remise à personne depuis la mort de Lesdiguières.

Digitized by Google

lieu, même au faîte de sa puissance, ne fut jamais que la *créature* du monarque ; un ordre de sa part, donné sans ambiguïté et sans réticence, l'aurait jeté dans le néant. Mais le cardinal était considéré par le roi comme l'instrument le plus propre à consolider le pouvoir de la couronne au dedans, l'ascendant de la France au dehors ; Louis XIII aurait cru manquer à sa mission royale en privant l'Etat des services de ce *ministre* incomparable, qui ne fut pas une heure *favori*. Voilà ce qu'on peut appeler le grand côté du caractère de Louis XIII ; M. Ranke ne manque pas de le faire ressortir.

Il juge le cardinal avec fermeté de principes, *sine irâ et studio*. Il ne se laisse point éblouir par l'éclat de quelques-unes de ses qualités, par l'étendue de quelques-uns de ses succès ; son caractère le blesse alors même qu'il lui impose l'admiration ; il en signale les duretés ; il n'en dissimule aucune des petitesses et des excès. Richelieu croyait tout licite pour rendre le roi absolu au dedans et redoutable au dehors ; il se croyait lui-même indispensable à la réussite de cette œuvre, la seule pour qui la vie lui semblât désirable ; aussi renversait-il sans scrupule tout ce qui faisait obstacle à son ambition, identifiée avec la prospérité de l'Etat. Toutefois (et ce n'était pas dans ce temps un mérite vulgaire), il ne s'écartait pas des formes de la justice ; l'assassinat et l'empoisonnement lui faisaient horreur ; mais un meurtre judiciaire, si la raison d'Etat le conseillait, se trouvait tout justifié à ses yeux. Il ne souffrait d'opposition dans aucune des carrières où peut s'exercer l'intelligence humaine ; singulièrement zélé pour la culture des lettres, et l'anoblissement de la langue française, il voulut faire de son Académie[1] un nouvel instrument de domination ; et quand un foyer de résistance, dans la sphère théologique ou plutôt spiritualiste, parut se former à Port-Royal, Richelieu comprit, dès le premier instant, la portée de ces innovations autour desquelles se groupèrent, en effet, toutes les opposions intellectuelles au pouvoir déme-

[1] Fondée en 1635.

Digitized by Google

suré de Louis XIV ; il pourvut sur-le-champ au danger, autant que les circonstances semblaient le requérir et l'admettre, en s'assurant de la personne de l'abbé de Saint-Cyran, de qui la secte paraissait encore tenir toute sa force.

Les auxiliaires du grand ministre furent nombreux, choisis avec beaucoup de soin, et souvent d'une manière bizarre, traités avec une générosité quelquefois splendide, mais toujours de manière à leur faire sentir leur dépendance ; Richelieu, dépositaire de toute la puissance royale, entendait que les autres ministres fussent à son égard dans les relations de serviteurs à souverain. Il avait accoutumé la France à voir des armées commandées par des prélats, et la pourpre romaine donnée à des cavaliers; le cardinal de la Valette, le cardinal Mazarin, l'archevêque de Bordeaux [1] dirigeaient à la fois les négociations et les expéditions militaires ; cette singularité déplaisait généralement ; mais lui, qui n'avait rien de l'esprit sacerdotal, prisait très-haut le pouvoir théologique et se croyait sûr des hommes d'Eglise plus que de tous les autres. On voit, par l'exemple de la Valette et de Mazarin, qu'il communiquait volontiers aux plus distingués d'entre ses collaborateurs la dignité qui pourtant faisait son honneur suprême, et il ne tint pas à lui que le père Joseph [2] n'y parvînt comme Mazarin, auquel il n'était cartainement point inférieur. M. Ranke parle, avec quelque détail, et de la manière la plus sérieuse, de ce célèbre capucin, qui était, par sa naissance [3], homme de condition, par ses talents homme d'un véritable mérite, par ses mœurs, le plus austère des cénobites ; mais que son habit rendait déplacé dans les conseils et dans les camps, et à qui s'est attaché, sans qu'il le méritât mieux que bien d'autres, un mélange de ridicule et d'odieux [4].

[1] D'Escoubleau de Sourdès.
[2] *L'Eminence grise* des pamphlets.
[3] François Leclerc du Tremblay.
[4] Tome III, pages 375 et suiv.

Digitized by Google

Sa mort prématurée priva son maître du plus dévoué, du plus adroit, du plus actif de ses confidents, et laissa vacante la place par où la fortune prodigieuse de Mazarin devait le pousser.

Richelieu fit beaucoup pour sa famille, dont aucun membre ne le seconda, faute de talents distingués. M. Ranke donne un aperçu très-clair et très-instructif des réformes qu'il s'était proposé d'introduire dans l'administration et les finances; ces plans indiquent un esprit ferme, droit et judicieux. Plus tard, Colbert, Louvois, d'Aguesseau même, adoptant ces mêmes idées, trouvèrent l'occasion de les mettre à exécution; avantage qui n'était pas réservé au cardinal, car les efforts, prodigieux pour le temps, qu'il fallut faire au dehors, la résistance obstinée, et jusqu'au dernier jour renaissante, qu'il rencontrait au dedans, obligèrent le gouvernement de Louis XIII à vivre d'expédients, et souvent encore de violences. M. Ranke fait très-nettement comprendre combien est exagérée et défigurée l'idée que des historiens et des publicistes ont cherché, et trop souvent réussi, à donner du cardinal, quand ils l'ont représenté comme auteur d'une révolution dans l'essence même de l'Etat. Richelieu ne fit et ne voulut faire rien de cette nature. Il respectait, au contraire, sincèrement la constitution des trois ordres, qui parurent, pour la dernière fois, aux états généraux de 1614. Sans doute, il contraignait la Sorbonne à s'abstenir de toute controverse irritante avec la cour de Rome, et les corporations monastiques à respecter, de leur côté, les droits de la couronne et les lois particulières de l'Eglise gallicane. Sans doute, aussi, il obligeait tous les corps de bourgeoisie à recevoir dans leurs villes garnison royale, et il maintenait inflexiblement les parlements, ainsi que les autres cours de justice, dans les attributions que leur institution leur assignait spécialement. Sans doute, enfin, il réduisait les gouverneurs des provinces à l'obéissance, rasait les châteaux dont il craignait que les factieux pussent se saisir, et n'admettait aucune exemption

Digitized by Google

(si ce n'est pour les princes du sang) des lois terribles qui régnaient alors en matière de crimes d'Etat. Mais il ne contesta jamais aux provinces, aux corporations, aux cours de justice, à tous les ordres, la jouissance de leurs priviléges essentiels. Il éleva plus de familles qu'il n'en abaissa; il était trop jaloux pour lui-même et pour les siens de l'éclat de la pairie pour songer à confondre les seigneurs dans la foule des gentilshommes, et moins encore à renverser la barrière qui séparait encore la noblesse du tiers état.

L'histoire de France, entre les années 1624 et 1642, n'est guère qu'un tableau de la lutte engagée entre le ministre et ses antagonistes. Tous les favoris du roi, sans exception, et tous les princes du sang royal, se mirent dans cette catégorie. Entré au conseil comme auxiliaire du maréchal d'Ancre, Richelieu en avait été violemment exclu, en 1617, par Vitry et Luynes; ce ne fut qu'après la mort du dernier qu'il put songer à y rentrer; il poursuivit sa mémoire avec un acharnement qu'il ne montra que cette seule fois contre un adversaire désormais hors d'état de lui nuire. Les chefs de la noblesse et de l'armée qui ne voulurent point devenir ses instruments, le maréchal d'Ornano, le maréchal de Montmorency, le duc de Bouillon, eurent recours contre lui à la force ouverte, et ne lui donnèrent que trop le droit de les traiter en rebelles; aucun d'eux ne tint longtemps contre les terreurs de la majesté royale, devant qui un gouvernement ferme avait derechef accoutumé la nation à fléchir. Ornano mourut dans une étroite prison; Montmorency, aveugle et généreux, superficiel et brillant, semblable à quelque héros de l'Arioste, porta sa tête sur l'échafaud; Bouillon racheta la sienne en livrant Sédan, c'est-à-dire en faisant descendre sa famille du rang de maison souveraine, prérogative inestimable, que Richelieu ne pouvait compenser en prodiguant, comme il le fit, les domaines et les honneurs. Les princes ne furent pas plus heureux. Le comte de Soissons obtint cependant la rare fortune d'une

Digitized by Google

victoire; et s'il eût pu tirer parti de cette journée de la Marfée, la face de l'Etat allait changer; mais il fut enseveli dans son triomphe [1], qui était, bien ouvertement, celui des ennemis de l'Etat. Le duc de Vendôme ne se montra fils de Henri IV que par la pétulance et l'ambition; Richelieu en vint aisément à bout; le prince de Condé lui causa des embarras multipliés, mais succomba comme les autres, et se réduisit au rôle de courtisan, dans lequel il perdit sa réputation, à force de soumission d'une part, d'arrogance de l'autre, et d'avidité toujours. Gaston, frère unique du roi, et qui, jusqu'en 1638, demeura l'héritier présomptif de la couronne, ne cessa pas un seul jour de donner des inquiétudes cruelles au cardinal; « il l'avait fait vivre, suivant la belle expression de M. Ranke, accompagné d'une tempête continuelle; pendant ses dernières années, les éclats du tonnerre qui s'éloignait le menacèrent encore [2], » et la catastrophe de Cinq-Mars, qui s'était étroitement uni au duc d'Orléans, ne précéda que de peu de mois la mort de Richelieu. Gaston était, de tout point, fort inférieur à son frère. Il n'avait ni religion sérieuse, ni patriotisme, ni courage. Son ambition était tracassière plutôt que haute; sa vanité puérile et point de véritable orgueil. Comme Louis XIII, il ne pouvait se passer de ministre et de favori; mais quelle distance de l'abbé de La Rivière à Richelieu! Et Puylaurens lui-même, dont la destinée reproduit d'une manière terne et confuse les traits principaux de celle de Cinq-Mars, n'offrait rien des qualités superficielles, mais attachantes, qui caractérisaient le malheureux fils du maréchal d'Effiat.

Le portrait du chancelier de Sillery [3], dont le court ministère combla l'espace entre la mort du connétable de Luynes et l'avénement de son successeur, est un des morceaux les plus intéressants du volume que nous avons sous les yeux [4].

[1] 6 juillet 1641.
[2] Tome III, pages 363 et 368.
[3] Nicolas Brulart.
[4] Pages 115 et suivantes.

Digitized by Google

Le duc de Lorraine, Charles IV, y joue pareillement un rôle, caractérisé en peu de mots avec énergie et finesse. Ce prince semblait né pour amener la destruction de sa famille; en la jetant dans l'exil, il ne fit, au contraire, que lui ouvrir la voie d'un agrandissement prodigieux; transplantés en Allemagne, et réduits au rôle de *condottieri*, Charles IV, et, après lui, Charles V de Lorraine, préparaient à leur successeur l'alliance de Marie-Thérèse et le plus grand héritage de l'univers.

Chacun sait que, pour écrire l'histoire anecdotique de la France au dix-septième siècle, on dispose, maintenant surtout, de ressources incomparables, vrais trésors, tout à la fois, d'instruction et de diction. M. Ranke s'est courageusement imposé le sacrifice de ces moyens attrayants et faciles d'obtenir un succès populaire. Il a voulu maintenir l'histoire proprement dite dans toute la sévérité de son rôle, n'insister que sur les grands faits, n'énumérer que les résultats généraux, ne laisser qu'une impression profonde et grave. Il a réussi dans cette tâche consciencieuse; et cependant l'intérêt qu'excite la lecture de ce nouveau volume est non-seulement de l'ordre le plus élevé, mais encore de la nature la plus vive. Ces *considérations* préparent admirablement à l'étude complète de l'histoire du règne de Louis XIII; elles servent mieux encore à la résumer après un travail complet sur les annales de cette époque. Il y manque une récapitulation des traits qui forment le caractère réel et complet de Louis XIII; celui d'Anne d'Autriche ne s'y trouve pas même esquissé; et l'écrivain, dans ses trois derniers livres, fait à peine allusion à l'existence de cette princesse. Mais ce sont des sujets évidemment réservés à la continuation d'un travail dont les amis des études historiques suivent avec reconnaissance les progrès et attendent l'achèvement avec une pleine confiance.

A. de C.

Digitized by Google

LA RÉVOLUTION DES PAYS-BAS ET PHILIPPE II.

(Second article [1].)

Au moment où la question de la modification des placards contre les hérétiques était vivement agitée dans les Pays-Bas, et que lors tous les correspondants flamands de Philippe II l'engageaient à la clémence, un d'entre eux lui avait tenu un langage bien différent; c'était un religieux, le frère Lorenzo de Villavicencia, que le roi entretenait dans les Pays-Bas pour lui rendre compte de l'état de la religion dans ces provinces; ce moine s'exprimait ainsi dans un mémoire qu'il adressait au roi, le 28 janvier 1566 : « Le prince d'Orange et ses complices prétendent que si les édits de l'empereur doivent être exécutés, comme Votre Majesté le veut, il faudra faire mourir un grand nombre de gens. Les catholiques répondent à cela que, pour extirper le mal, il suffira d'en tuer *deux mille* dans tous les Pays-Bas, si ceux qui gouvernent veulent veiller à ce que le mal ne se propage pas de nouveau. Puisque Votre Majesté tient le glaive que Dieu lui a donné, avec la puissance divine sur nos vies, qu'elle le tire du fourreau et le couvre du sang des hérétiques, si elle ne veut pas que le sang de Jésus-Christ, répandu par ces barbares, et le sang des innocents catholiques qu'ils oppriment, crient vengeance au ciel contre la sacrée personne de Votre Majesté. La modération qu'on demande dans la punition des hérétiques ne regarde pas Votre Majesté : c'est à eux à modérer leurs hérésies, à chercher les moyens de préserver leurs vies des effets de l'indignation et des lois de Votre Majesté, et d'apaiser son royal courroux contre ces bêtes féroces, qui détruisent la vigne aimée de Dieu, c'est-à-dire son Eglise.

[1] Voyez *Bibl. Univ.*, numéro de juillet 1856, page 276.

Digitized by Google

L'office de Votre Majesté est de venger les injures de Dieu et les scandales commis envers son épouse. »

Le roi Philippe était bien digne de recevoir une semblable consultation, et le duc d'Albe avait *tiré le glaive* avec assez d'énergie pour combler les vœux du frère Lorenzo. On peut voir cependant, par la correspondance du duc, qu'il jouissait peu de son triomphe, et que le séjour des Pays-Bas lui procurait peu de satisfaction. A peine a-t-il pris possession du gouvernement des Pays-Bas (22 avril 1568), qu'il manifeste le désir très-prononcé d'en être déchargé, et le roi a beaucoup de peine à le retenir. Chaque année ses demandes à cet égard deviennent plus instantes ; il écrit, le 31 octobre 1570 : « Si Sa Majesté daignait me retirer d'ici, je le tiendrais pour une faveur égale à celle qu'elle me ferait en me donnant la vie, car celle-ci durera peu en ce pays. Le duc se plaint fréquemment d'être mollement appuyé et de trouver de nombreux opposants; il écrit que, pour les affaires qui concernent les rebelles et les hérétiques, il n'y a que Juan de Vargas qui lui prête un concours utile; le *Conseil des Troubles* non-seulement ne le seconde pas, mais l'entrave de telle manière qu'il a plus à faire avec lui qu'avec les délinquants. Il ne faut point croire que les remords pour le sang versé par ses ordres entrent pour quelque chose dans le déplaisir que le duc éprouve ; jamais il ne laisse échapper à cet égard une seule expression de regret, jamais il ne manifeste l'ombre d'un scrupule; il parle même souvent et avec une sorte de complaisance de sa clémence naturelle. Il n'aspire point à la gloire d'administrer sagement les Pays-Bas et d'y ramener la prospérité ; sa tâche de proscripteur une fois menée à terme, c'est avec une satisfaction sereine qu'il se dispose à résigner ses pouvoirs. Le 9 août 1570, il écrit à Philippe qu'il peut regarder les Pays-Bas comme étant tout à fait à sa discrétion, et qu'ils doivent désormais être gouvernés de Madrid. Son secrétaire Albornoz n'est pas moins optimiste :

Digitized by Google

« Les peuples sont très-contents, écrit-il; croyez-bien qu'il n'y a au monde une nation plus facile à gouverner que celle-ci, quand on sait la conduire. »

Le duc d'Albe était dans une profonde illusion. Au moment où il se flattait de pouvoir prochainement remettre à son souverain des provinces calmes et pour longtemps soumises, il jetait les premières étincelles d'une guerre de cinquante ans, et mettait la première main au démembrement de la monarchie espagnole. Bien qu'il eût sollicité de bonne heure son rappel, le duc demeura assez longtemps dans les Pays-Bas pour être témoin du soulèvement général des provinces du nord et pour constater que, malgré son indomptable énergie et son habileté militaire, il était impuissant à le réprimer. On sait que l'insurrection de 1672, préparée et amenée par l'oppression politique et religieuse qui pesait sur les provinces, éclata à l'occasion des nouvelles taxes que le duc imposa au pays à l'imitation de *l'alcabala* espagnole, *le dixième et le vingtième denier* [1]; nous trouvons dans les archives de Simancas de nombreux renseignements sur tous les faits se rapportant à la perception de ces taxes.

Les nouvelles taxes étaient une conséquence naturelle, inévitable du système de gouvernement établi par le duc d'Albe. Il avait érigé des tribunaux extraordinaires, construit des citadelles et surtout il avait introduit des troupes permanentes. Impossible de faire face aux dépenses nécessitées par de telles mesures, au moyen des modiques revenus fournis par les provinces, et qui, pour la plupart, dépendaient de la bonne volonté des Etats; il fallait trouver des ressources plus abondantes et moins précaires, et c'est à quoi le duc crut pouvoir arriver par des taxes levées sur la propriété ainsi que sur l'industrie et le commerce.

[1] Ce n'est pas un fait sans intérêt que trois des révolutions les plus importantes de l'époque moderne aient éclaté à l'occasion de trois impôts que la nation s'est refusée à acquitter; comment ne pas rapprocher du *dixième denier*, le *Shipsmoney* et le *Stamp-act?*

Digitized by Google

C'est peu de temps après son arrivée dans les Pays-Bas, le 13 avril 1568, que le duc parle pour la première fois dans ses lettres d'établir un impôt correspondant à l'alcabala; mais il ajoute que cette idée a rencontré beaucoup d'opposition au sein du Conseil. Un an plus tard, en avril 1569, le duc se résout à donner suite à son projet; à cet effet, il convoque brusquement les états généraux, leur adresse à brûle-pourpoint la demande du nouvel impôt et obtient de cette assemblée intimidée et prise au dépourvu un demi-consentement à la mesure qu'il propose.

Mais, autre chose est de décréter un impôt, autre chose est de le percevoir, et le duc d'Albe, quelque accoutumé qu'il pût être à briser les résistances, en fit l'expérience. Aussi renonça-t-il à mettre en vigueur immédiatement la perception intégrale de l'impôt; il entra en accommodement avec les villes et leur permit de se racheter pendant deux ans de la taxe, moyennant le paiement d'une somme déterminée. Mais les deux ans expirés, le duc ne voulut plus entendre parler d'aucun arrangement et se mit en mesure de percevoir le nouvel impôt dans son entier; il lui tardait de voir le commerce des Flamands alimenter ses caisses, de consommer l'asservissement des Pays-Bas en fournissant à son souverain des moyens de domination tirés du pays opprimé lui-même. Le duc ne se dissimulait pourtant pas la profonde répugnance que soulevaient, dans le sein de la nation flamande, des innovations aussi attentatoires à ses droits et les difficultés qu'il amoncelait devant lui. Il écrit, le 19 octobre 1570: « Le roi retirera de ces impôts tout ce qu'il voudra; mais Sa Majesté ne saurait se faire une idée de la peine qu'il a eue et des obstacles qu'il a rencontrés de la part des ministres du pays, avant de parvenir à en organiser la perception; ni les têtes qu'il a fait tomber, ni les priviléges qu'il a abolis, n'avaient excité autant de répugnance. »

Mais ces murmures, qui retentissent d'un bout des Flandres à l'autre, le duc les méprise, il passera outre, il renversera

Digitized by Google

cette dernière barrière comme il en a déjà renversé tant d'autres. « Le point principal, écrit-il au roi, le 21 octobre 1571, c'est que Votre Majesté peut retirer tout ce qu'elle veut de ces pays, où, jusqu'ici, pour un florin qu'on lui accordait, elle devait leur donner tout ce qu'ils demandaient de ses prérogatives royales. Le motif qui fait agir ceux du pays, c'est qu'ils ne peuvent plus, comme par le passé, dicter la loi à leur souverain ; c'est là ce qui cause leur mécontentement, ce n'est ni l'intérêt des manufactures et de la pêche, ni aucune autre chose. *Sa Majesté peut être certaine qu'une fois l'impôt établi, il n'y aura personne, après trois mois, qui en parle encore, car les gens de ce pays-ci sont toujours tels que les dépeint Jules-César.*

Cependant le duc était le seul à voir les choses de cet œil. Ce n'est pas que les avertissements lui fissent défaut; ils lui arrivaient de tous côtés avec une unanimité qui eût ébranlé tout autre que lui. Granvelle énonçait, dès le 24 septembre 1569, à l'occasion des taxes projetées, un avis qui fait honneur à sa sagacité. « Sur ma foi, écrivait-il, il me griefverait que l'on ne prînt point regard aux remonstrances et que à l'exécution l'on procédast de sorte que le commerce vint à souffrir, puisque icelluy est la seule nourrice des pays d'embas ; et je m'assure que le duc, si quelcungs ne le fortcomptent, lui donnant à entendre, que quoy que l'on die, le tout se puisse exécuter sans dommaige du pays, aura regard aux dites remonstrances et aux opinions que sur icelles on dira au conseil. » A la même époque, un Espagnol, Hiéronimo de Curiel, écrit qu'il ne pense pas que le dixième denier puisse se mettre à exécution sans entraîner la ruine totale du pays. Le comte de Noircarmes, gouverneur du Hainaut, écrit au roi, le 5 septembre 1571, que la perception du vingtième denier répand une vive agitation parmi le peuple, et qu'il faut s'attendre à quelque malheur si on persiste à vouloir lever ces impôts. L'évêque d'Ypres écrit, le 29 septembre, au duc, pour lui représenter les lamentations qu'excite parmi les ouvriers l'édit du dixième

Digitized by Google

denier; il n'entrevoit pas sans inquiétude l'approche de l'hiver, qui pourra porter ces malheureux exaspérés à des résolutions funestes. Quelques mois plus tard, le 24 mars 1572, les évêques d'Ypres, de Gand et de Bruges adressent au roi une requête commune; ils ne peuvent se dispenser, en accomplissement de leur devoir, de lui représenter le mal que causera à l'Etat la levée du dixième denier; cet impôt est établi de telle manière, que le fardeau retombera sur les pauvres, les hommes d'expérience disent que s'il se perçoit, le pays se dépeuplera, et que le commerce qui fait sa richesse s'en éloignera. Don Françès d'Alava, ambassadeur d'Espagne à la cour de France, transmet, le 4 janvier 1572, au roi, un avertissement sur l'état des choses en Flandre; il annonce que depuis longtemps il arrive journellement en France des marchands des Pays-Bas avec leurs biens, dans le dessein de s'y établir; il s'en trouve à Paris plus de *quatre cents*, ils se plaignent du dixième denier et des insolences commises par les Espagnols; plusieurs offrent de prendre les armes si on veut les secourir. Le comte de Noircarmes, avec lequel don Francès a eu une entrevue, lui a dit: « Seigneur don Francès, il y en aura plus de dix mille qui quitteront les Pays-Bas, si le duc d'Albe n'y prend garde. Et plaise à Dieu qu'il ne survienne quelque inconvénient si grand, que nous n'y puissions remédier! Le duc ne veut pas se désabuser touchant ce malheureux dixième denier. Il faut s'attendre à de fâcheuses conséquences. » Don Françès poussa jusqu'à Bruxelles; il y trouva tout le monde dans l'inquiétude et fit des remontrances au duc. Le 5 janvier 1572, il écrit au roi que la situation est plus critique encore qu'il ne l'avait pensé; la noblesse et le peuple désirent vivement le duc de Médina-Celi à cause de la haine qu'ils portent au duc d'Albe; tous ne désirent qu'une chose, c'est qu'il s'en aille.

Bientôt, cependant, les bruits sourds, précurseurs de l'orage, se transforment en réclamations publiques. Sous la pression du mécontentement populaire qui grandit de jour en jour, les états

Digitized by Google

des diverses provinces se décident successivement à envoyer des députés à Madrid pour conjurer le roi de renoncer à un impôt qui est en horreur à l'universalité de leurs commettants. Le duc d'Albe laisse dire ; semblable à un homme qui se promènerait d'un pas ferme sur un cratère à la veille de s'ouvrir, il ne manifeste pas la moindre émotion; il écrit au roi que les députés des provinces ne tarderont pas à se présenter devant lui, qu'il devra leur faire un très-mauvais visage, leur administrer une forte réprimande, et les renvoyer très-promptement; à la vérité tout le monde le traverse, ajoute-t-il, il n'est aucun des ministres du roi qui ne le contrarie dans cette affaire; mais peu lui importe, il a déclaré aux opposants *qu'il sera mis en pièces ou que le roi sera obéi.*

Le roi, qui dans tant de circonstances avait donné des preuves de son obstination, ne partage point complétement la confiance de son lieutenant; cependant, il ne songe point à rallentir son zèle. Le duc l'avait prié, afin de rendre les Etats plus traitables, de lui faire des reproches sur la lenteur avec laquelle il procède à la perception des impôts; le roi se prête de bonne grâce à cette comédie, et adresse au duc la lettre de reproche demandée, qui doit être montrée aux états. A la fin pourtant, les avertissements se multipliant, Philippe II se ravise insensiblement, et, le 18 février 1572, il écrit au duc qu'au cas qu'il voie de trop grandes difficultés à la levée du dixième denier il l'autorise à entrer en composition avec les Etats ; mais craignant toujours de prendre quelque chose sur lui , il laisse le duc complétement libre de statuer à cet égard suivant ses propres lumières.

Il était trop tard ; tandis que le roi hésite et délibère, le 2 avril, les *Gueux de mer* ont surpris Briel d'où l'insurrection se propage rapidement en Hollande et en Zeelande ; le 24 mai, le comte Louis de Nassau est entré dans Mons, le prince d'Orange marche sur la Meuse avec une armée ; désormais le fer seul tranchera le différend.

Digitized by Google

Cette redoutable explosion eut un merveilleux effet pour rendre le duc flexible; changeant tout à coup de langage il écrit au roi, le 24 juin, que, d'après l'avis du Conseil, il a consenti à renoncer au dixième denier. Philippe aussi avait compris la leçon, et tandis qu'en avril il avait éconduit très-rudement les députés du Hainaut et de l'Artois, en juin, il fit un accueil très-gracieux à ceux de la Flandre et du Brabant et souscrivit à leurs demandes.

Ces concessions arrachées par une impérieuse nécessité ne furent point inutiles pour circonscrire le foyer de l'insurrection, et détourner les villes et les provinces demeurées tranquilles de se joindre aux rebelles. Mais les provinces qui s'étaient déjà déclarées pour le prince d'Orange ne furent point ébranlées par la modération tardive et à bon droit suspecte du roi, et il fallut chercher à les réduire par la force des armes. C'est que la répulsion inspirée par les nouvelles taxes n'était point le principal mobile qui animait les populations des districts insurgés; la question religieuse leur tenait bien plus à cœur, c'est leur attachement à la réforme qui leur a mis les armes à la main, et ils combattent surtout en la personne de Philippe II l'irréconciliable ennemi de leurs croyances, l'incorrigible représentant de la tyrannie religieuse. Sur ce point les relations adressées à Philippe II sont tout à fait concluantes. Le duc d'Albe écrit le 18 juillet 1572, en parlant des habitants de la Hollande, que l'hérésie est enracinée à un point incroyable dans les cœurs de ces gens; tous les mécontents, ajoute-t-il, demandent la liberté de conscience et disent que si on la leur accordait, ils paieraient, non-seulement le dixième denier, mais le cinquième. Albornoz écrit qu'on a saisi des papiers qui prouvent que ce n'est pas le dixième denier qui a causé la dernière insurrection, mais qu'elle a été provoquée par la propagation des maximes hérétiques. Il revient à plusieurs reprises sur ce point, et traite d'*ignorants* ceux qui attribuent la guerre actuelle au dixième denier.

Digitized by Google

Nous ne pensons pas que l'histoire puisse citer beaucoup de guerres conduites avec autant d'acharnement, souillées par autant de cruautés, que la campagne de deux ans dirigée par le duc d'Albe contre les insurgés des Pays-Bas. Dès la première année, 1672, trois villes : Malines, Zutphen, Naarden sont successivement prises d'assaut et saccagées. Le duc d'Albe s'applaudit naïvement de ces exploits; en décembre 1572 il s'exprime ainsi sur le sort des habitants de Naarden qui ont été passés au fil de l'épée jusqu'au dernier : « Ç'a été une permission de Dieu qu'ils aient été aveuglés au point de vouloir résister dans une ville que personne au monde, si ce n'est eux, n'aurait voulu défendre, tant elle était faible ; ils ont ainsi pu recevoir le châtiment qu'ils méritaient. » — « On ne prend personne de part et d'autre, écrit encore le farouche général, qu'on ne l'exécute aussitôt ; et il a convenu pour le service de Sa Majesté que je fisse cela parce qu'il y a peu de ceux qu'on prend qui ne soient hérétiques et traîtres. »

Un système de guerre aussi barbare était peu propre à préparer la soumission des provinces révolutionnées, et à adoucir les cœurs ulcérés des peuples des Pays-Bas. Aussi plusieurs des officiers qui accompagnent le duc d'Albe observent-ils que les plus grands ennemis de la domination espagnole ce sont ces mêmes soldats envoyés pour l'affermir. Le secrétaire Prats, dans une lettre au roi, dit à l'occasion du sac de Malines : « que les soldats ont agi comme si les habitants fussent des barbares, et la cité métropolitaine du pays *une ville turque*. Le sac a été tel qu'on peut dire qu'ils n'ont pas laissé un clou aux murailles. Mais le pis furent les tourments qu'ils firent souffrir à beaucoup de femmes mariées, de garçons et de filles, afin de savoir l'or et l'argent qu'on avait cachés, jusqu'à ce qu'on les mît à mort[1]. » — « On a

[1] Le duc d'Albe ne désavouait point ses soldats : « C'est une permission de Dieu, écrit-il, que cette conduite des Malinois, afin qu'on châtie, comme on le doit, les méfaits qu'ils commirent du temps de Mme de Parme,

Digitized by Google

exercé envers la nation, écrit ailleurs le même Prats, des rigueurs telles qu'on n'en trouve point d'exemple dans les chroniques anciennes ni modernes. » Les prélats ne peuvent pas demeurer tranquilles spectateurs de tant d'excès. Les évêques d'Ypres et d'Arras se décident à en écrire au roi (13 mai 1573); ils supplient Philippe, puisque la guerre a été entreprise par un motif aussi juste que celui de réduire les hérétiques, d'ordonner qu'elle se fasse *au moins chrétiennement*, et qu'on tienne dans l'obéissance les soldats, tant ceux du pays que les étrangers, afin qu'ils « n'offensent par leurs péchés, ni la chrétienté, ni leur conscience, car vivant de pillage et dans une licence effrénée, entraînés aux adultères et à de grossières impudicités, ils provoquent la colère de Dieu, et un grand nombre d'entre eux meurent dans les combats sans pénitence et encourent la damnation éternelle. En outre, les laboureurs sont exaspérés de leurs insolences et l'oppression qu'ils endurent les pousse au désespoir. »

Du reste, ces désordres des troupes espagnoles trouvent en partie leur explication dans le dénuement auquel elles sont en proie. Le duc d'Albe, depuis la malheureuse issue de sa tentative du dixième denier n'ose plus s'adresser aux états, il ménage la bourse des Flamands qui lui obéissent encore, et est réduit à entretenir l'armée et la flotte au moyen de l'argent envoyé d'Espagne; mais cet argent n'arrive que très-irrégulièrement et en quantité fort insuffisante, et le duc se plaint souvent de se trouver sans un seul réal; de son côté le roi se montre fatigué des demandes incessantes d'argent dont on l'accable. Le commandeur Requesens au moment où il prend en main la lourde succession du duc d'Albe trace un tableau piteux de l'état des finances: « Chaque écu, dit-il, fourni par le trésor de la monarchie, en coûte plusieurs avant d'arriver entre les mains des soldats. De leur côté les capitaines et

par le brisement des images, car notre Seigneur ne pouvait pas permettre que cela se passât sans châtiment. »

Digitized by Google

les officiers, et même les employés des finances volent ce qu'ils peuvent. » Peut-être, ajoute Requesens, les ministres du roi trouveront qu'il fait un tableau trop rembruni de la situation; mais il a voulu que le roi connût toute la vérité afin qu'il pût se décider en conséquence. Requesens mande ailleurs que parmi les soldats la misère est telle qu'il y en a chaque jour qui meurent de froid. Les populations furent d'abord seules victimes des exactions et de l'incurie des chefs; mais, lorsque de la licence et de l'indiscipline les soldats eurent passé à une révolte ouverte, le roi dut supporter à son tour les conséquences d'un pareil système, il fallut qu'il traitât avec les populations et rappelât lui-même ses troupes.

Dans une guerre aussi furieuse, chaque bicoque coûtait un siége et les pertes étaient énormes des deux côtés; les Espagnols surtout, qui avaient à lutter contre le climat, étaient décimés. En septembre 1572, le duc écrit que les Espagnols qui sont venus au printemps avec le duc de Medina-Celi sont déjà presque entièrement fondus et il demande des renforts. Le 11 février 1573, il écrit durant le siége d'Haarlem : « les Espagnols sont surtout ceux qui souffrent; aussi n'oserait-il dire combien peu il en reste au camp. Il n'y a plus trois officiers supérieurs qui puissent faire le service ; tous les autres sont morts ou blessés. »

Si les héroïques combattants qui ont fondé la république des Provinces-Unies, en disputant pied à pied le sol de leur patrie aux troupes les plus aguerries, aux capitaines les plus renommés de l'Europe, avaient besoin de titres à l'admiration, nous les trouverions dans la correspondance des chefs de l'armée espagnole avec Philippe II. Ces derniers, en effet, louent leurs ennemis bien plus souvent encore que leurs propres troupes, et ne peuvent assez exprimer l'étonnement que leur causent la valeur extraordinaire déployée par les confédérés, et surtout la joyeuse abnégation avec laquelle ils s'imposent les sacrifices les plus onéreux pour la défense de

Digitized by Google

leur liberté. Le duc d'Albe, rendant compte de ses opérations devant Haarlem, dit que jamais on ne vit une ville si bien défendue. Il écrit au roi (18 mars 1573) que les villes révoltées paient au prince d'Orange un huitième et jusqu'à *un tiers* de la valeur des marchandises qui y entrent et en sortent ; et lorsque le duc leur a demandé le dixième denier pour le service de leur roi, elles le lui ont refusé. « Vraiment, dit ailleurs le duc, c'est une chose qui me fait perdre le jugement que de voir la peine qu'a Votre Majesté d'obtenir des aides de ces peuples et la libéralité avec laquelle ils offrent à ce rebelle et leurs vies et leurs biens. » — « Telle est du reste, écrit encore le duc d'Albe (19 décembre 1572) l'obstination de ces malheureux dans leur méchanceté et leur hérésie, qu'à Dordrecht une capitation ayant été établie par ordre du prince d'Orange pour payer ses reîtres, beaucoup de bourgeois disaient que c'était peu ce qu'on leur demandait, qu'ils voulaient payer le double. » Requesens, avant de venir aux Pays-Bas, se demandait comment il était possible que les ennemis entretinssent des flottes si nombreuses et que le roi n'en pût équiper une seule ; il le comprend aujourd'hui, *c'est que ceux qui servent le prince rebelle, combattent pour défendre leur vie, leurs maisons, leurs biens et leur fausse religion, et faisant ainsi de sa cause leur cause propre, se contentent de recevoir leurs vivres sans solde.*

Pendant que les armées sont aux prises, les questions d'administration intérieure occupent naturellement moins de place dans la correspondance de Philippe et de ses ministres ; elles ne laissent pourtant pas que d'apparaître de temps à autre. C'est ainsi que le désir d'accélérer la soumission des rebelles ramena la question d'un nouveau *pardon général*, et nous voyons alors se reproduire les mêmes divergences de vues, les mêmes indécisions que nous avons constatées dans une précédente occasion, Philippe ne consent à donner les mains qu'à une amnistie dont soient exclus tous ceux qui ont porté les armes contre lui ; le duc d'Albe, qui, comme on peut le comprendre,

Digitized by Google

n'est pas non plus partisan d'un pardon fort étendu, ne peut cependant s'empêcher de faire observer (24 février 1573) que la restriction qu'a mise le roi aux pouvoirs qu'il lui a envoyés pour donner pardon aux villes révoltées, restriction relative à ceux qui ont porté les armes contre Sa Majesté, ne lui permettra guère de faire usage de ses pouvoirs, *parce que dans ces villes il y en a très-peu qui ne se soient oubliés jusqu'à ce point.* Le duc de Medina-Celi, que le roi avait associé au duc d'Albe dans le gouvernement des Pays-Bas, insiste avec force, et dès le commencement des hostilités, pour la promulgation d'un pardon très-étendu ; Prats et Barlaymont écrivent au roi dans le même sens. Lorsque Requesens vint prendre possession du gouvernement, à la fin de novembre 1573, la question n'était point encore résolue, et Requesens convoque une conférence pour la traiter ; le duc d'Albe et son fils, don Frédéric, à la veille de partir pour l'Espagne[1], se montrèrent jusqu'au bout fidèles à leurs maximes, ils se prononcèrent absolument contre le pardon proposé ; Requesens, au contraire, fit valoir tous les avantages d'une mesure de clémence générale, et cet avis prévalut.

Bien que Philippe eût dû céder à l'opinion publique sur plusieurs points importants, et en particulier sur l'article des nouvelles taxes, il ne paraît point qu'il ait jamais sérieusement abandonné son idée dominante, qui était de changer d'une manière fondamentale la constitution des Pays-Bas en transférant à Madrid, et autour de la personne royale, le centre du gouvernement qui, sous ses prédécesseurs, était resté de fait dans les provinces mêmes et entre les mains des indigènes. Sa correspondance fournit d'abondantes preuves de cette aspiration. Ce ne sont pas les révoltés en armes qui donnent le plus de souci à Philippe et au duc d'Albe, les Conseils établis dans le pays

Lors de la mort du duc d'Albe, qui eut lieu neuf ans après son départ des Pays-Bas, Granvelle écrivait : « C'était un grand personnage ; mais je voudrais qu'il n'eût oncques vû les pays d'embas. »

Digitized by Google

sont pour eux une épine très-incommode qu'ils voudraient bien pouvoir extirper. « Le *Conseil privé* et le *Conseil d'Etat*, écrit le duc d'Albe au roi, sont l'un et l'autre animés d'un très-mauvais esprit ; ils ne se proposent pour objet que de tenir le roi en tutelle, afin qu'il ne puisse rien faire sans la volonté des indigènes, comme le prétendaient le comte d'Egmont et le prince d'Orange. Si le roi veut être maître des Pays-Bas il faut que cela soit changé, et on n'y parviendra qu'en introduisant dans les deux conseils des Espagnols avec des Italiens. Il fait savoir au roi qu'il n'a point pourvu aux vacances survenues dans le Conseil privé, *afin que Sa Majesté puisse tout d'un coup le réorganiser en y introduisant des Espagnols et des Italiens, et en y nommant des gens de ce pays qui soient d'un caractère facile et sans capacité ; de cette façon, les Espagnols et les Italiens seront ceux qui gouverneront le tout.* Le roi écrit au duc qu'il conviendra d'aviser à l'avenir à ce que les habitants des Pays-Bas ne puissent plus contracter mariage sans l'autorisation du souverain. Le roi cherchant par tous les moyens à attirer dans ses mains l'administration des Pays-Bas, et les habitants étant tous d'accord pour conserver une administration nationale, les tiraillements étaient continuels et dans ces conditions le gouvernement des Pays-Bas par l'Espagne était un tour de force qui présentait à chaque instant ses dangers. Albornoz, le secrétaire du duc d'Albe, jugeait très-sainement cette situation, lorsqu'il écrivait : « tant qu'il y aura des Espagnols dans ces provinces, elles se révolteront, et si les Espagnols en partent, le pays et la religion se perdront. Il faut voir entre ces deux extrêmes quel remède peut être appliqué au mal. »

Effectivement, la profonde incompatibilité d'humeur entre les Flamands et les Espagnols ressort de toutes les communications que font à Philippe II ses fonctionnaires dans les Pays-Bas ; ces derniers, dans leurs rapports, ne ménagent pas plus les provinces demeurées fidèles que celles qui se sont rangées sous l'étendard du prince d'Orange. « Le duc d'Arschot, écrit

Digitized by Google

Albornoz (c'était le membre le plus influent du parti royaliste), a dit publiquement dans une maison à Anvers des choses si scandaleuses que le prince d'Orange lui-même ne les aurait pas dites. Croyez que les gens de ce pays abhorrent notre nation encore plus que le diable. Le duc d'Albe est haï des hérétiques ; ils écument en entendant son nom. » Le même Albornoz, se plaignant des embarras que donnent les ministres du roi dans l'affaire du dixième denier, s'emporte jusqu'à écrire : « Sur mon âme et honneur quelques-uns d'eux auraient mérité qu'on leur coupât la tête. » Requesens lui-même, dont l'attitude modérée cherche à réparer le mal causé par le duc d'Albe, s'exprime en termes peu favorables sur le compte des Flamands : « Des deux choses que Jules-César écrit qu'il remarque chez les habitants de ce pays, et qui étaient l'oubli des bienfaits reçus ainsi que des injures, je ne rencontre en eux que la première ; car non-seulement ils n'oublient pas les injures qui leur ont été faites, mais ils considèrent comme telles celles qu'ils n'ont jamais reçues. » — « Dans la haine pour notre nation, écrit encore Requesens, ceux qui servent Votre Majesté ne le cèdent en rien aux rebelles. »

Aussi ne doit-on pas s'étonner que tous les personnages appelés à prendre part à l'administration des Pays-Bas soient mécontents de leur situation, et qu'ils expriment très-fréquemment le désir d'être relevés de leurs fonctions ; tantôt ils accusent la cour de Madrid, tantôt ils se récrient sur les prétentions exagérées et l'esprit remuant des nobles. La dignité que le roi avait confiée à sa sœur, la duchesse de Parme, lui devint promptement à charge. Dès 1663, Granvelle écrit que cette princesse songe à quitter le gouvernement ; le 14 avril de cette même année, il déclare qu'il fuit toutes les occasions de se trouver avec elle, parce que quand elle peut le tenir à part, elle passe deux ou trois heures à se plaindre et à pleurer. A plusieurs reprises elle insiste pour obtenir son rappel ; car ses tribulations allaienten croissant. Son secrétaire, Thomas

Digitized by Google

Armenteros, écrit le 25 décembre 1566, lorsque la fermentation des esprits était portée à son comble : « Je ne sais comment Madame est encore en vie. Tout le monde lui demande assistançe, et personne ne se contente de ce qu'elle peut donner; tous se plaignent, tous veulent que les choses aillent à leur guise. Ce que je crains, c'est que Madame ne tombe en quelque grave maladie, par suite des peines et des dégoûts qu'on lui donne incessamment. Il y a plus de trois mois, qu'elle se lève avant le jour, et que le plus souvent elle tient conseil le matin et le soir; et tout le reste de la journée et de la nuit elle le consacre à donner des audiences, à lire les lettres et les avis qui arrivent de toutes parts et à déterminer les réponses à y faire. » Granvelle, qui ne demeura pas plus de trois ans dans l'exercice de ses fonctions, écrit le 20 septembre 1563 à Perez : « Vous ne me reconnaîtrez plus, tant mes cheveux sont blanchis. » Viglius, président du Conseil d'Etat[1], et Barlaymont témoignent aussi à de fréquentes reprises le désir de quitter les affaires. Alonso del Canto représente à Perez que lui et le frère Laurent de Villavicencio sont dans le plus grand dénuement et en danger de mourir de faim. Nous avons déjà fait mention des déboires du duc d'Albe; peut-on voir un langage plus piteux que celui que tient dans une lettre du 23 décembre 1572, cet homme qui tyrannisait dix-sept provinces : « N'y eût-il autre chose que de m'avoir tenu ici six années, avec les plus grandes fatigues que jamais personne supporta et mourant de faim, puisque j'ai dépensé de mes deniers plus de *trois cent mille écus* depuis que je suis sorti d'Espagne, et *n'ai plus là-bas, ni ici de quoi vivre*, il me

[1] Viglius écrit au cardinal Granvelle, le 26 mai 1565 : « Je suis bien aise de pouvoir sortir de ceste charge, et m'a faict ce bien ma maladie ; car autrement je fusse mort de desplaisir et regret, doigeant manier les affaires contre mon cœur, et destitué de la faveur de ma maistresse, laquelle en tout se accommode à ces seigneurs, et ne me ose monstrer bon visaige, ores qu'elle aurait la volonté aultre. »

Digitized by Google

semble que cela aurait dû agir sur l'esprit d'un prince même différent du nôtre, que nous avons toujours vu accorder de grandes mercèdes à ceux qui le servirent bien.»

Sans doute les graves mésintelligences qui s'étaient élevées entre les personnages représentant aux Pays-Bas l'autorité royale contribuèrent à leur inspirer le dégoût que nous venons de constater. Ainsi, la duchesse écrit au roi, le 29 août 1564, que Granvelle, Viglius et leurs adeptes s'opposent à la convocation des états généraux, parce qu'ils craignent qu'on ne lise dans leurs livres, et qu'on ne découvre leurs injustices, simonies et rapines. La duchesse envoie même plus tard au roi un mémoire contre Viglius dans lequel elle accuse ce fonctionnaire d'avoir pillé les bagues, joyaux, vaisselle et autres meubles de l'église de Saint-Bavon, de s'être aussi emparé de l'argent comptant laissé par le dernier abbé qui montait bien à cent mille florins, d'avoir rempli tous les conseils de justice des Pays-Bas de ses cousins et neveux, etc. La duchesse, à son tour, et son secrétaire Armenteros ne sont pas épargnés par plusieurs des correspondants de Philippe. «Les seigneurs flamands, lui écrit Alonso del Canto, font croire à Madame tout ce qu'ils veulent parce qu'elle se laisse diriger par Armenteros, lequel s'efforce de contenter les seigneurs *pour mieux voler et faire sa bourse*. «Armenteros est entré en convalescence, écrit fra Lorenzo ; s'il fût mort, il n'eût pas emporté les regrets du peuple qui le nomme ordinairement *Argenteros*. » Plus tard nous voyons que le duc d'Albe et le duc de Medina-Celi se contrecarrent dans toutes les occasions : «Il n'y a pas d'homme plus irascible, plus défiant, écrit le duc d'Albe en parlant de ce collègue; depuis que je suis ici, j'ai souffert toutes les peines et les persécutions qu'il y a dans le monde ; cette dernière contrariété me manquait.»

« Plût à Dieu, écrit Albornoz, que le roi n'eût jamais nommé le duc de Medina ; s'il demeure plus longtemps dans les Pays-Bas, il est à parier qu'il aura tout perdu en huit mois,

Digitized by Google

et peut-être en quatre. » Le duc de Medina, de son côté, se plaint au roi de ce que le duc d'Albe ne lui laisse aucune autorité.

La correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas jette aussi quelques lumières sur la politique internationale de Philippe II et ses rapports avec les autres Etats de l'Europe, notamment l'Angleterre, l'Allemagne et la France. Philippe ne se faisait aucun scrupule d'intervenir par l'intrigue et au besoin par les armes, et même par le crime, dans les affaires des pays voisins, toutes les fois qu'il s'agissait de faire valoir les intérêts de la religion catholique. A cet égard rien de plus instructif que sa correspondance avec le duc d'Albe à l'occasion de la conspiration du duc de Norfolk ; faire assassiner Elisabeth, puis débarquer une armée en Angleterre pour soutenir les assassins, c'est là un plan sur la légitimité duquel Philippe n'élève aucun doute ; la seule question qu'il discute avec son lieutenant se rapporte à la possibilité d'exécution ; le duc d'Albe fait ressortir toutes les difficultés de l'entreprise, il engage vivement son maître à y renoncer ; Philippe écarte ces objections, et veut qu'à tout prix il soit donné suite à ce projet et qu'on ne laisse pas échapper cette occasion de faire revivre le catholicisme en Angleterre.

Philippe II se montre très-scandalisé de la tolérance de l'empereur Maximilien pour ses sujets hérétiques, il lui envoie, en 1562, Nicolas de Guzman pour lui adresser des représentations sérieuses à ce sujet. En toute occasion il se défie extraordinairement de l'Allemagne ; en donnant ses instructions au sujet du voyage de l'archiduchesse son épouse, il recommande qu'aucun Allemand, et encore moins un des archiducs, ne mette les pieds dans ses Etats.

Philippe II a aussi les yeux constamment ouverts sur les événements qui se passent en France ; il offre fréquemment ses secours au roi contre les protestants, et toutes les fois que le roi traite avec ces derniers, il donne cours à son

Digitized by Google

indignation [1]. On peut déjà surprendre dans les replis de sa correspondance les projets de la cour d'Espagne sur l'héritage des Valois que les troubles de la Ligue devaient plus tard faire éclore. « Si le roi de France et son frère venaient à mourir, écrit le duc d'Albe au roi le 1er novembre 1567, on pourrait revendiquer la couronne pour Votre Majesté à l'occasion du droit de la reine (Élisabeth de France), la loi salique dont on parle est une plaisanterie, et les armes aplaniraient les difficultés qu'elle oppose [2]. »

Le roi Charles IX et ses conseillers étaient-ils sincères lorsqu'ils avaient des pourparlers fréquents avec Coligny et paraissaient disposés à rompre avec l'Espagne, et à secourir les mécontents des Pays-Bas? Les documents que nous avons analysés permettent de résoudre d'une manière affirmative cette question qui a été fort controversée; ils établissent tout au moins que Philippe II et ses ministres croyaient aux intelligences de la cour de France avec les mécontents des Pays-Bas et redoutaient une agression de la part de la France. Le duc d'Albe écrit au roi le 25 mai 1572 qu'il faut donner aux troupes qui sont en Italie l'ordre de se tenir prêtes au cas qu'il faille combattre contre le roi de France. Albornoz, écrivant le 29 juillet, fait mention d'une lettre adressée le 27 avril par Charles IX à Louis de Nassau, frère de Guillaume d'Orange, qui est *propre à frapper de stupeur*; le roi déclare dans cette lettre qu'il est déterminé à employer les forces de son royaume à tirer les Pays-Bas de l'oppression sous laquelle ils gémis-

[1] « Il vaut beaucoup mieux, écrit le duc d'Albe à Catherine de Médicis, avoir un royaume ruiné, en le conservant pour Dieu et le roi au moyen de la guerre, que de l'avoir tout entier sans celle-ci, au profit du démon et des hérétiques ses sectateurs. »

[2] Le duc d'Albe écrit encore qu'il ne fait pas couper la tête à Genlis et aux autres Français prisonniers comme le demande le roi de France; car il est bon que celui-ci sache que le roi tient en son pouvoir des hommes capables de susciter de grands troubles dans ses Etats.

Digitized by Google

sent. Enfin, le duc d'Albe écrit le 29 juillet que le cardinal de Lorraine l'a fait prévenir qu'il se tînt sur ses gardes, que l'armée de mer qu'on équipait alors en France était destinée à agir dans les Pays-Bas. Les Guises qui, sacrifiant les intérêts de la France à ceux de l'Eglise romaine et de leur maison, dénonçaient à l'Espagne les projets de leur roi devaient bientôt rendre à cette puissance un service plus signalé en rompant tous ces projets par la Saint-Barthélemy.

« Au moyen de ses papiers, dit Cabréra, son historien, Philippe II remuait le monde de son siége royal. » De là l'intérêt général qu'a provoqué la publication de la correspondance de ce prince, et qui nous a engagés à détacher de ce volumineux dossier quelques pièces propres à faire apprécier soit la politique espagnole, soit le véritable caractère de la révolution des Pays-Bas[1].

Am. Roget.

[1] Les deux volumes qui ont fourni la matière de ce travail ne vont pas au delà de l'année 1573 ; M. Gachard a réuni dans ces volumes près de deux mille lettres et pièces, quelques-unes intégralement, la plupart en extrait, relatives aux affaires des Pays-Bas ; il a fait deux voyages en Espagne à l'effet de recueillir ces documents.

Digitized by Google

DU BEAU DANS LA NATURE
L'ART ET LA POÉSIE

ÉTUDES ESTHÉTIQUES PAR ADOLPHE PICTET [1].

Nous ne connaissons pas toutes nos richesses, disait il y a quelques mois la *Revue suisse*. Que ce mot est vrai ! Il est parmi nous un homme dont le nom a depuis trente ans franchi les monts et les mers, qui est cité de Calcutta à Edimbourg, et admis à Berlin, à Londres, à Paris, comme une autorité respectable dans trois ou quatre des branches les plus inaccessibles de la science humaine ; un homme d'une capacité singulière et d'abord peu définissable qui réunit, comme en se jouant, les compétences diverses de plus d'une demi-douzaine de célébrités, qui peut, à plusieurs égards, rendre des points à MM. de la Villemarqué et O'Donovan pour le breton et le gaélique, à M. Guigniaut pour les mythologies et pour la symbolique, à M. de Rougemont et à feu M. Stuhr pour les antiquités de l'humanité primitive, à M. de Rémusat et Barchou de Penhoën pour l'intelligence des philosophies spéculatives de l'Allemagne, à M. Eichhoff pour la philologie comparée, à M. Pott pour les étymologies de la famille indo-européenne, à M. Benfey pour le sanscrit, à M. Philarète Chasles pour l'histoire générale des littératures ; un homme qui ne semble étranger à presque aucune étude, et qui dans chacune, allant droit aux maîtres, présente à la fois à Paixhans un mémoire d'artillerie, à Creuzer un travail sur le culte des Cabires, à Victor Hugo une théorie du romantisme, à Bopp une section tout entière oubliée dans son immortelle grammaire historique et comparative des idiomes de souche arienne, à W. Schlegel des recherches critiques sur Valmiki, Homère, Ossian ou Taliesin ;

[1] Paris, J. Cherbuliez, 1856 ; 1 vol. in-12.

Digitized by Google

à George Sand un conte fantastique, à Listz une étude sur Sébastian Bach ; à J. Grimm un essai de déchiffrement de quelque grimoire magique réputé impénétrable, et obtient de chacun de ses juges l'approbation sérieuse qu'on ne donne qu'aux tentatives réussies, et l'applaudissement maçonnique qu'on n'accorde qu'aux gens du métier. Cet homme exceptionnel et même un peu étrange, d'un esprit si ferme et si varié, si fin et si vaste, est né à Genève ; il vit à Genève ; il est d'une famille dont le nom a été, depuis bien des générations, et est encore illustré par des hommes qui ont marqué dans la science genevoise et même dans la science en général. Il paraît avoir tout pour lui. Et pourtant, je ne crois pas être hors du vrai en disant qu'il est infiniment moins connu dans son pays qu'il n'aurait droit à l'être, et que l'opinion publique, distraite et préoccupée, pour ne pas dire insouciante, n'a pas encore classé cette réputation à son rang naturel. Indianiste, celtiste, antiquaire, mythographe, critique, ingénieur, mathématicien, littérateur, que sais-je encore? Pourquoi M. Adolphe Pictet, qui n'est pas seulement savant mais inventif dans tant de directions, et dont presque tous les travaux, d'une haute visée, ont, par un privilége assez rare, touché le but et résolu quelque difficile problème, pourquoi cette personnalité éminente, est-elle, je ne dis pas moins vantée, consultée ou admirée, mais moins connue d'un bon nombre de nos concitoyens qui se piquent de lettres et d'instruction que vingt renommées bien moins solides et plus lointaines?

Ne serait-ce point un peu sa faute?

Assurément. M. Pictet a en effet deux torts. Le premier c'est d'être de chez nous. Or, chacun sait que la renommée est un effet de perspective, que l'œil, comme disait J. de Maistre, ne voit pas ce qu'il touche, que le respect, selon Tacite, a besoin de distance, et que par conséquent il est très-juste, avant et depuis l'Evangile, que nul ne soit prophète en son pays. L'autre tort de M. Pictet, c'est de dérouter à plaisir

Digitized by Google

le public sur son compte. Sa quasi-universalité désoriente. L'unité de mesure semble manquer. Ses paroles ont beau être claires; lui-même paraît un sphinx. Or le public, qui n'est point un Œdipe, demande vite la clef des champs et retourne à ses affaires, quand il rencontre une énigme quelconque. D'ailleurs, il faut avouer que M. Pictet a négligé toutes les petites habiletés de la gloriole, et même que, suivant la malice recommandée par le subtil Américain, Edgar Poë, dans sa *Lettre volée*, il a, sur l'*Album* de nos réputations courantes, écrit son nom en caractères trop déliés et trop étendus pour que le lecteur, à son point de vision ordinaire, puisse le rassembler en syllabes et même l'apercevoir. Et c'est ainsi que la grandeur relative des intelligences, la portée des hommes et la valeur des renommées se brouillent dans le présent et pour la masse des spectateurs, lesquels commencent toujours naturellement par croire la lune plus grosse qu'une étoile et souvent meurent dans cette conviction. Et à cela il n'y a rien à dire.

Je me trompe; on peut, à la question de tout à l'heure, faire une meilleure réponse sans nuance d'ironie. Les ouvrages de M. Pictet, par leur nature même, ne peuvent être populaires, car ils s'adressent à divers publics, plus ou moins spéciaux, jurys multiples, dont il faut additionner les voix pour avoir un résultat d'ensemble, ce qui disculpe le grand public. En revanche, il faut essayer de rendre justice à qui de droit et honorer les talents qui font honneur à la patrie, ce qui nous indique le but à poursuivre dans cette imparfaite étude d'un beau sujet.

I.

Il y a seize ans, je crois, que, dans la plus grande salle de l'Académie de Genève, la même où avaient professé Sismondi et P. de Candolle, un auditoire nombreux, où les têtes blanches et les hommes mûrs se mêlaient à la jeunesse, faisait à la parole brillante d'un orientaliste, aux connaissances encyclopédiques, un cercle de curiosité, de respect et d'espérance. L'attente ne

Digitized by Google

fut point trompée, et le cours d'*Esthétique*, premier enseignement, sauf erreur, de cette science à Genève, retint et enchaîna jusqu'au bout son auditoire, à la fois éclairé et charmé. Celui qui écrit ces lignes était assis au banc des plus jeunes auditeurs. — Depuis, vingt expériences de même ordre se sont succédé dans son existence intellectuelle. Et cependant aucune n'a effacé de sa mémoire l'impression profonde que firent sur lui ces leçons. Venues à l'heure favorable, répondant à beaucoup de questions positives et d'aspirations confuses de son adolescence, elles furent pour sa pensée un de ces mots précieux qui comptent dans cette initiation continue que nous appelons la vie, elles lui ouvrirent des intuitions nouvelles, elles lui firent entrevoir des horizons rêvés. Et, comme il arrive avec les hommes supérieurs, une chose le frappa plus encore que l'enseignement même, ce fut le maître. Aussi ce souvenir lui est resté bien doux, et pour ce double service, qui n'est pas de ceux qu'on oublie, l'étudiant d'alors se plaît à témoigner au professeur de 1840, sa sincère et filiale gratitude.

Qu'on excuse ces détails un peu personnels. Ils ne sont peut-être pas oiseux, car ils se rattachent directement au volume que nous annonçons et à un des titres de l'auteur. Ils nous permettent de rappeler que M. Pictet a, comme professeur agrégé, enseigné avec éclat pendant plusieurs années à Genève, et que bien des élèves sans doute ont ressenti, sciemment ou à leur insu, les effets de cette salutaire et stimulante influence. D'autre part, c'est le même cours de 1840, répété encore à diverses reprises, qui, sauf quelques modifications et améliorations ultérieures, a fourni le fond et le texte de notre volume.

Et pendant que le lecteur est en train d'indulgence, avouons vite deux ou trois scrupules qui ont failli arrêter tout court ce petit essai. Un éloge était-il à sa place dans cette revue dont M. Pictet est depuis longtemps un des collaborateurs actifs? Une critique était-elle convenable dans la bouche d'un ancien

Digitized by Google

disciple? Un jugement valide pouvait-il être rendu par un autre que par un égal, ou du moins un émule de l'auteur? et, certes, nous ne nous reconnaissions pas le moins du monde cette qualité. Mais disons-le, toute réflexion faite, trois motifs de rendre hommage à l'auteur ne nous ont pas semblé trois raisons suffisantes de nous taire. Puis le respect, à notre avis, n'est pas incompatible avec la justice, ni la sympathie avec la clairvoyance, au contraire. Donc, sans nous inquiéter davantage, tirant prétexte et justification de quelques études spéciales sur l'objet particulier du dernier ouvrage de M. Pictet, nous nous sommes remis joyeusement en chemin. Tout voyage n'est-il pas charmant, surtout les voyages de découverte, et de découverte dans le monde intérieur d'un grand esprit? Or c'est là un peu ce que nous nous proposons d'entreprendre.

Voici l'itinéraire. Etant donné l'ouvrage intitulé : *Du Beau dans la Nature, l'Art et la Poésie*, retrouver d'abord sa place dans le développement de l'auteur, puis marquer sa position sur la carte de la science. En d'autres termes, deux problèmes d'orientation, et, si l'on me permettait le mot, d'exploration géographique, l'un de géographie psychologique, l'autre de géographie littéraire, voilà le double but de notre excursion. Il ne s'agira ici ni de louer ni de blâmer, double enfantillage, selon Spinoza, il s'agira tout uniment de voir, et, s'il se peut, de comprendre.

II

« Etudier une chose (dit excellemment M. Pictet, s'emparant de la méthode préconisée par Gœthe), c'est la voir naître et se développer, en cherchant à saisir dans ce mouvement les conditions de sa naissance et la loi de son développement. » Cherchons à voir naître ce volume. Nous l'avons suivi déjà jusqu'à seize ans en arrière de sa publication. Pouvons-nous remonter le fil de l'eau plus haut jusqu'à sa source même? Peut-être, mais dès ce moment nous entrons dans le domaine

Digitized by Google

de la critique purement conjecturale et des probabilités inductives. Le promeneur, qui nous accompagne de confiance, est bien averti.

« Damné major ! » ces deux petits mots écrits, en septembre 1836, dans le carnet d'un auteur célèbre, qui passait alors par Genève, nous semblent avoir été l'occasion de bien des choses; je dis l'occasion, et non la cause, car le coup de pistolet qui détermine l'avalanche, et qui n'a fait ni la masse de neige, ni le plan incliné de la montagne, ni la pesanteur, n'est que l'occasion déterminante et non proprement la cause de l'avalanche. Ces deux mots cabalistiques se trouvent dans une épître adressée à Charles Didier, la dixième des *Lettres d'un voyageur* (1837), de George Sand, où cette femme de génie, alors dans toute la fulguration de son existence orageuse et dans l'audace errante de ses études de libre penseur, raconte, avec une pétulante gaîté, une course artistique faite à Chamounix et Fribourg, en compagnie de quelques amis. Le major fédéral dont elle parle, — « à la figure de Méphistophélès, — et aux excellentes manières, — l'amateur d'absolu, — le fin railleur, » accusé plaisamment d'un tour de Jarnac le matin du départ de Chamounix : vous devinez son nom. Le chercheur genevois était à cette époque aux prises avec un problème capital, celui du rapport légitime de l'imagination et de la pensée, de la science et de l'art, du génie et de la critique, de la philosophie et de la poésie. Il espéra sans doute le résoudre de fait en profitant d'un coup de bonne fortune pour étudier sur le vif les règles secrètes du génie musical et poétique personnifié dans deux de ses compagnons de voyage. De là, l'excursion. L'homme d'esprit, se trouvant plus tard mis en cause publiquement, dut faire une réplique à sa manière. De là le conte fantastique intitulé *Une Course à Chamounix*, publié en 1838, badinage profond, escarmouche toute socratique, où, à propos de rêve, de paysages, d'orgue de Barbarie, de poupées de bois, de fenêtre ouverte sur le ciel nocturne, les plus sérieuses

Digitized by Google

questions de philosophie sociale, d'esthétique et de psychologie, sont agitées dans le plus élégant style et avec une verve scientifique qui se cache sous la bonhomie; volume de 200 pages, tout pétillant d'idées fortes et coloré d'images heureuses, le plus littéraire qu'ait écrit M. Pictet, et le seul où il ait laissé transparaître quelques légers indices de son être individuel.

Le débat, résumé dans une symphonie magnifiquement improvisée par Listz sur l'orgue colossale de Fribourg, se termine par la réconciliation dans l'harmonie, et le traité de paix est scellé par ces grandes paroles: « N'oublions jamais que l'art et la science, la poésie et la pensée, le beau et le vrai, sont les deux archanges qui étendent leurs ailes d'or sur l'arche de l'alliance, dans le temple de l'humanité. » Ce conte est, du reste, une énigme pour le bon sens vulgaire; et si tu passes jamais, lecteur, par Saint-Gervais-les-Bains, cherche dans la bibliothèque de l'établissement le volume en question, tu pourras t'y donner l'amusant spectacle de l'esprit annoté par la sottise et du sens commun béotien pataugeant dans la fantaisie orientale.

Deux ans plus tard, sortait de la *Course à Chamounix*, par une progression naturelle et par l'extension méthodique et en tout sens des mêmes idées fondamentales, le cours d'esthétique, forme primitive de notre volume.

Mais à supposer que nous ayons découvert l'occasion première du livre, et pour ainsi dire le coup de pistolet qui, détachant de la pensée de l'auteur cette masse particulière d'idées, a déterminé son mouvement et l'a fait rouler enfin vers la vallée, nous n'avons pas encore la vraie cause de cet effet. Cette cause est évidemment dans l'état des études accumulées, dans la forme, la hauteur et la pente de l'intelligence où le phénomène a eu lieu. C'est là ce qu'il nous faut rechercher maintenant.

Nous aiderons-nous d'informations extérieures et biographiques? Non. Les textes doivent s'expliquer par eux-mêmes, car les livres sont toujours des confidences du cœur ou de la

Digitized by Google

tête, et qui écrit se révèle. Nous n'avons pas donc besoin d'autre chose que des ouvrages de l'auteur pour l'étudier lui-même; c'est d'ailleurs le moyen de n'être pas indiscret, puisque nous ne prenons de lui que le côté public de son être, et ce qu'il nous en abandonne volontairement.

« Sur quoi le major, est-il dit dans le conte fantastique, se remettant à ses occupations ordinaires, lut un chapitre du Mahâbharata, joua une fugue de Bach, planta un carré de choux et fit deux fusées à la congrève. » Voilà un quadrige d'occupations difficile à mener à grandes guides et de front par un seul homme, car chacune est un coursier qui réclame son cavalier. Néamoins, chacune a fourni sa carrière. Laissant l'agronomie sur laquelle les textes imprimés ne nous apprennent plus rien, ses études militaires ont fait parvenir M. Pictet jusqu'au grade de colonel fédéral, le plus élevé dont dispose l'armée républicaine de la Suisse en temps de paix, et à des inventions redoutables du ressort de l'ingénieur, pour lesquelles il a été, dit-on, appelé à Paris et à Londres par le ministère de la guerre et par l'amirauté. Ses études artistiques l'ont conduit jusqu'à la théorie du beau dans la nature, l'art et la poésie. Ses études scientifiques l'ont mené plus loin encore, et c'est dans cette ligne que nous allons le suivre à travers ses publications pendant le cours de trente ans environ.

Ces publications sont en petit nombre. Quelques minces volumes, une légère liasse d'articles dans le *Journal asiatique de Paris*, dans la *Bibliothèque Universelle de Genève* et dans la *Revue de linguistique comparée* de Kuhn, à Berlin, en tout à peine de quoi embarrasser l'angle de la valise d'un officier en campagne, tel est le bagage portatif de M. Pictet, au point de vue du poids matériel. Mais au point de vue de l'importance et de l'effet utile, c'est autre chose; l'ingénieur se reconnaît jusque dans cette concentration de ses procédés explosifs, et la plupart de ces petites balles fulminantes ont, comme je l'ai dit plus haut, porté coup.

Digitized by Google

Voici la liste approximative de ces écrits, liste incomplète sans nul doute, mais ceci n'étant point une notice bibliographique, les lacunes, au lieu d'affaiblir la conclusion, la fortifient :

1824, *Du culte des Cabires chez les anciens Irlandais*, 1 vol. de 154 pages.

1837, *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit* (mémoire couronné par l'Institut de France), 1 vol. de 176 pages.

1838, *Une Course à Chamounix*, 1 vol. de 200 pages (déjà mentionné).

1848, *Essai sur les propriétés et la tactique des fusées de guerre*, 1 vol. de 125 pages.

1856, *Le Beau dans la Nature, etc.*, 1 vol. de 386 pages, inscrit en tête de cette notice.

Entre ces cinq petits volumes se glissent :

1° Des lettres à W. Schlegel, à Bopp, à J. Grimm, relatives aux *Etudes celtiques*;

2° Des articles ou dissertations sur le *Classique* et le *Romantique*, sur les poëmes *indiens*, *homériques*, *ossianiques*, *bardiques*, sur le théâtre de *Shakespeare*, de *Lope de Véga*, de *Caldéron*;

3° L'exposition de la *Doctrine des bardes gallois du moyen âge sur Dieu, la vie future et la transmigration des âmes* ;

4° Des monographies de linguistique comparée sur l'*éléphant*, sur les noms du *soleil* et de la *lune* dans une ou deux centaines d'idiomes, etc.

En portefeuille il y a sans doute bien davantage. Je ne parle pas, cela va sans dire, « de ces idées du major, proprement reliées en maroquin, de cette cosmogonie, de cette ontologie nouvelle, de ce système de morale, » que nous n'apercevons que dans la lueur phosphorescente du cauchemar de Chamounix, mais j'entends les trois cours sur les *Epopées nationales*, sur la *Dramaturgie comparée* et sur la *Littérature allemande*, professés à Genève comme le cours sur le Beau, et qui, nous l'espérons bien, verront le jour comme ce dernier ; j'entends aussi cette monographie complète des *noms d'animaux*

Digitized by Google

indo-européens, indiquée dans la préface du mémoire couronné en 1837, et dont il n'a été publié qu'un ou deux échantillons.

Ces divers travaux ont fait à M. Pictet un nom comme érudit, comme critique et comme philologue. Son plus solide mérite est d'avoir définitivement arraché à la prudence circonspecte des linguistes et obtenu, pour le groupe entier des langues et par conséquent des peuples celtiques, droit de bourgeoisie dans la famille arienne, et entrée obligatoire dans le cercle des études consacrées à cette section privilégiée de la plus noble des races humaines. Il a retrouvé les titres historiques de ces peuples à demi disparus, il a approfondi leurs origines, leurs idiomes, leurs croyances religieuses, leurs doctrines philosophiques, et, pour cette région obscure de la science, il est devenu une autorité sur laquelle l'illustre maître, J. Grimm, dans un mémoire lu à l'Académie des sciences de Berlin, vient de s'appuyer avec confiance contre Zeuss, la première spécialité pour ce groupe périlleux d'idiomes, le Grimm des langues celtiques, dont il a donné récemment la grammaire comparée.

Voilà bien les ouvrages, mais leur variété semble plutôt un obstacle qu'un secours, et la nature multiforme de l'auteur paraît sé dérober dans leur foule bigarrée plutôt que s'y trahir. Or c'est l'homme que nous voudrions à cette heure comprendre. Quel moyen employer?

Il y en a deux. Le premier est celui de l'auteur lui-même, ce procédé de géométrie anthropologique, par lequel, nous dit-il agréablement, il a l'habitude de *cuber un homme* [1]. Mais, pour appliquer ce procédé, il faut pouvoir mesurer la base et la hauteur de l'intelligence proposée, en faire le tour, l'envelopper dans sa sphère finie. Or, qui sommes-nous pour entreprendre cette mesure dans le cas présent? D'ailleurs, toutes les intelligences, qui par un côté touchent à l'infini, échappent aux conditions de ce jaugeage. Il faut y renoncer.

[1] *Course à Chamounix*, page 49.

Digitized by Google

Le second moyen, plus modeste, nous servira peut-être mieux. Comprendre c'est contenir, mais c'est aussi pénétrer, et quand on doit renoncer à envelopper la chose dans un cercle, il reste la chance d'arriver à son centre, autre manière de se l'expliquer. Essayons ce second procédé plus à notre portée.

Quel est le centre de cette individualité si riche en fait, capricieuse en apparence comme Protée?

Son centre irréductible, le fond de sa nature, me semble être constitué par l'entrelacement d'un besoin et d'une force qui ne font qu'un. Il est pour chaque être un besoin dominant et décisif, sorte de soif, de désir ou d'ardeur élémentaire, d'où procède tout son développement. Ce besoin me paraît ici être la curiosité, une curiosité insatiable et inextinguible. La force correspondante, le talent seul capable de satisfaire un pareil besoin, c'était la pénétration, une pénétration irrésistible et illimitée. Aussi la curiosité pénétrante ou l'énergie divinatrice, tel est, à mon sentiment, le cachet distinctif de cette individualité, sa prédisposition invincible, son génie primitif [1].

Par sa nature, l'esprit que nous étudions se classe donc entre les deux groupes des hommes d'action et des artistes créateurs, dans la troisième des catégories humaines, celle des contemplateurs, qui répètent avec Aristote : « Ce qu'il y a de meilleur c'est la connaissance [2]. »

Quel sera, en raison de sa nature et si rien ne le contrarie, le développement probable de cet esprit? La curiosité deviendra le besoin de chercher, de creuser, de fouiller, de découvrir, d'approfondir, enfin de savoir; de savoir ce que chacun sait, puis ce que peu savent, puis ce que personne ne sait; ce qui se montre, puis ce qui se cache, puis ce qui se refuse; près de nous, loin de nous, partout; modérément, immensément, sans

[1] Ce que les Triades bardiques appelleraient son *Awen*, et saint Paul son *Charisme*, soit la cause profonde et en général déterminante de la vocation intérieure et de la destinée extérieure de l'individu.

[2] Θεωρια αριστος.

Digitized by Google

mesure; et ainsi toujours grandissant en étendue, en profondeur, en sévérité, ne devra trouver sa paix et son repos que dans l'omniscience, ou dans ce qui doit en tenir lieu parmi les hommes, l'aspiration à l'universel, au nécessaire et à l'absolu, la conscience et la poursuite de l'unité de toutes choses, la philosophie. La pénétration, de son côté, renouvelant continuellement ses formes et les convertissant en aptitudes aussi multipliées que les objets à saisir, deviendra discernement, finesse, perspicacité, sagacité, intuition, patience, souplesse, analyse, calcul, discussion, raisonnement, spéculation, vaticination suivant les cas; elle conquerra successivement toutes les méthodes d'investigation, d'induction, de circonvallation, d'élimination, de construction, se faisant tour à tour hardie et prudente, directe et indirecte, lente et rapide, suivant les besoins.

Et comme la curiosité s'aiguise avec les obstacles, ce qui l'attirera le plus invinciblement, c'est ce qui se dérobe avec le plus d'obstination. Le côté obscur des choses, toutes les énigmes, tous les secrets seront sa tentation. Le secret des secrets, la contradiction réalisée, c'est le mystère, et le mystère des mystères c'est la vie, et la vie de l'esprit est encore une énigme plus enveloppée que la vie de la nature. C'est donc ici que la curiosité viendra aboutir. Et comme la pénétration s'exalte par son exercice, que pour elle, comme pour Leibnitz, c'est le difficile qui est le facile, elle s'attachera à scruter des mystères, à résoudre des problèmes de plus en plus compliqués. Elle sondera et arrivera à surprendre, dans la sphère pure des mathématiques et dans le monde visible, quelques-uns des secrets de la genèse des nombres, des formes et des existences, et, s'imprégnant de la vie profonde où plongent par leur racine, et d'où naissent les êtres, les religions, l'histoire des peuples, les œuvres d'art, la pensée, elle aura cette joie suprême de se sentir comme sur le seuil du divin laboratoire où, par la volonté du souverain Alchimiste, se préparent les merveilles de l'uni-

Digitized by Google

vers, du moins de l'univers tel que le conçoivent les citoyens de notre petite planète.

Et un degré supérieur de la génération spontanée des choses, c'est-à-dire leur production volontaire ou à demi volontaire, la création faite avec plus ou moins de liberté, devait offrir à ce génie cryptologique un intérêt plus vif encore. Aussi les langues, ce phénomène miraculeux où l'instinct et la réflexion, la nature et l'esprit, l'invisible et le visible sont incarnés par l'homme dans un même souffle, qui vit comme l'homme d'une double vie ; la poésie, qui nous montre toujours jeune et bouillonnante la même force artistique et créatrice qui engendra le prodige du langage ; ces deux objets d'étude devaient arrêter longtemps son attention.

Et comme le contrôle de la pénétration d'une chose, c'est sa reproduction et sa variation, un vrai curieux devait arriver à inventer par curiosité et pour le plaisir de vérifier ses recherches.

Me trompé-je ? mais ce développement probable qui n'est, je le rappelle, qu'une conjecture, me paraît rendre assez bien compte des études si variées de notre auteur et les ramener à l'unité, ce qui élève notre hypothèse de la probabilité à la plausibilité, et autorise à y voir une explication provisoirement suffisante.

Quoi qu'il en soit, quittons cette fois la région crépusculaire des suppositions et des causes dans laquelle l'attrait du sujet nous a déjà peut-être attardé trop longtemps ; revenons aux faits positifs, et n'en sortons plus. Que nous ayons jusqu'ici, avec plus ou moins de justesse, défini la nature première de notre auteur, et la manière dont il est devenu ce qu'il est, envisageons-le à cette heure dans son état présent, cherchons à dresse rla formule sommaire de ses forces, de son capital et de son travail intellectuels, classons-le par analogie, et enfin, retournons à l'esthétique.

Deux choses étonnent d'abord dans l'homme qui nous oc-

Digitized by Google

cupe : la diversité rare des aptitudes et leur surprenant équilibre. On s'attend à la dispersion et au désordre, on rencontre l'harmonie. Cette harmonie est même double. Par l'impersonnalité tranquille, par l'empire et la conscience de soi, par la clairvoyance imperturbable, elle rappelle la sérénité du philosophe. Par l'urbanité enjouée, par l'horreur de la pédanterie et par la grâce légère, ornée même d'une pointe de malice aimable, elle rivalise avec l'aisance de l'homme du monde.

Ce qu'il peut est en rapport avec ce qu'il est, et ses dextérités sont presque au niveau de ses facultés. Il est habitué à exceller dans tout ce qu'il entreprend même par passe-temps. Aussi l'on me dirait qu'aux échecs ou au billard, sur la greffe ou le violoncelle, il est presque aussi habile que dans le maniement de la plume ou de l'alidade, que je n'oserais trop le révoquer en doute.

Ce qu'il aime particulièrement, c'est à battre les gens sur leur terrain, en reprenant sous œuvre les causes désespérées, les cures abandonnées, les scories mises au rebut par quelque devancier adroit, et en réussissant à tirer de ces restes un parti imprévu. Piqué d'honneur, comme Orfila dégageait de l'arsenic d'un fauteuil, il extrairait, je crois, de l'or d'un morceau de gueuse. L'interjection des *Lettres d'un voyageur* revient en mémoire, et en vérité elle a dû échapper plus d'une fois, car si le major ne tient pas de Méphistophélès, il a au moins quelque chose du sorcier.

Ce qu'il sait est étourdissant. Cette érudition énorme, qu'il gouverne avec une facilité badine, se compose, à la façon germanique, de matériaux innombrables. En fait de langues seulement, les mortes et les vivantes, celles de l'Orient et de l'Occident, de Sem et de Japhet, lui sont également familières. Toutes celles dont un homme instruit connaît le nom, il les a feuilletées. N'allez pas vous rejeter sur le Huron, le Madécasse ou le Péguan, il n'est pas impossible qu'il les sache. Et chez lui les études les plus distantes entre elles s'entre-appuient, s'arc-

Digitized by Google

boutent, se prêtent mutuellement des secours ingénieux. Par exemple, il ne faudrait peut-être pas beaucoup d'efforts pour découvrir dans ses Cabires la trace de la théorie du binôme, dans ses Etymologies le calcul des combinaisons, dans sa Poétique l'anatomie comparée, dans sa Métaphysique le contrepoint, etc.

Ce qu'il a produit, nous l'avons déjà vu en détail ; mais il n'est pas invraisemblable que la meilleure partie de ses œuvres soit encore à venir.

Si nous voulons le classer, nous dirons que, pour ses idées, c'est un métaphysicien de l'école de Schelling, un disciple de cette forte doctrine, bicéphale comme l'aigle héraldique, qui, en 1800, était la philosophie de la nature, et, en 1840, la philosophie de la révélation. Formé successivement dans une ferme-école, une école polytechnique et un institut de la Sapienza, son quartier général est situé dans la Linguistique, mais il défend de là une ligne d'enceinte beaucoup plus étendue. Pour son individualité, nous croyons y reconnaître quelque chose de l'esprit essentiellement libre d'Aristippe, le grand dilettante-virtuose de la Grèce, l'Alcibiade de la philosophie. A l'aise avec tout homme, toute chose et toute situation, sachant dominer et se soumettre la vie et la science, pour jouer avec elles, dans le sentiment tout hellénique de son harmonieuse souveraineté, Aristippe eut le privilége d'étonner Platon et de faire envie à Horace [1]. Mais ici, l'élégante souplesse de l'esprit d'Aristippe est modifiée par deux éléments encore étrangers au génie grec, une plus grande proportion de la pensée abstraite et mathématique et une largeur cosmopolite de l'idéal, lesquels sont le privilége de l'homme moderne. Quant à ses analogies rançaises, M. Pictet fait songer un peu à M. Charles de Ré-

[1] Omnis Aristippum decuit color. et status, et res ;
Tentantem majora fere, præsentibus aequum.....
Et sibi res, non se rebus submittere doctum.
HOR. (Epit. 1e et 17e du liv. I).

Digitized by Google

musat, le premier des amateurs en toute chose, a dit une fois, si je ne me trompe, Jules Janin. Mais je le rapprocherais plus volontiers encore de J.-J. Ampère, cet esprit si ouvert, si dispos, si voyageur, si savant et si littéraire, dont un autre critique prétend que la spécialité, c'est tout.

Un esprit ainsi fait devait être doublement séduit par la science du beau, d'abord parce qu'elle couronnait toute une série de ses recherches, ensuite parce que cette branche de la philosophie, une des plus nouvelles, était encore à demi inconnue, aux deux tiers contestée et aux trois quarts impossible, hors de la méditative Allemagne où elle est solidement établie.

III

L'eau de Jouvence, flot de vie,
Ne riez pas, je la connais.
— Quelle est cette onde où tu renais?
— Mes amis, c'est la poésie !

Ainsi disait Schiller, dans une de ses *Tables votives* [1].

« Viens à moi, descends des cieux, pose-toi sur mon front abattu, colombe de l'esprit saint, poésie divine! sentiment de l'éternelle beauté, amour de la nature toujours jeune et toujours féconde; fusion du grand tout avec l'âme humaine qui se détache et s'abandonne; joie triste et mystérieuse que Dieu envoie à ses enfants désespérés; tressaillement qui semble les appeler à quelque chose d'inconnu et de sublime; désir de la mort, désir de la vie, éclair qui passe devant les yeux au milieu des ténèbres, rayon qui écarte les nuages et revêt les cieux d'une splendeur inattendue, convulsion de l'agonie où la vie future apparaît, vigueur fatale qui n'appartient qu'au désespoir! viens à moi, j'ai tout perdu sur la terre! » — Ainsi disait George Sand, dans sa prose de sibylle [2].

[1] Glaubt mir, es ist kein Märchen, die Quelle der Jugend, sie rinnet Wirklich und immer. Ihr fragt wo? In der dichtenden Kunst.

[2] *Lettres d'un voyageur.*

Digitized by Google

Ainsi disent-ils tous, dans toutes les langues et dans tous les siècles. Et ils ont raison. En effet, que serait la nature sans la beauté? la pensée sans l'idéal? la vie sans l'art et l'humanité sans la poésie? Ce serait un monde sans joie, sans grâce et sans amour. Ce serait affreux. Dieu soit béni, le beau existe, le beau qui restaure, qui console, qui fortifie, qui verse à torrent jeunesse, élasticité, allégresse dans notre être, le beau, cette bénédiction de la Providence, nous enveloppe comme une atmosphère ou comme un océan, et toutes les créatures non mutilées, *qui ont l'intelligence*, comme dit au sens mystique le grand poëte florentin, sont appelées à boire à cette source divine l'admiration, l'enthousiasme et la félicité. Mais combien se détournent de ces ondes, parce qu'ils n'ont pas cette soif céleste? Gœthe prétend même que si tous les hommes sont organisés pour le bien, le moindre nombre parmi eux est organisé pour le beau. Et Plotin nous en signale probablement la cause dans cette sentence immortelle : « C'est parce qu'il est de nature solaire que l'œil peut voir le soleil, et l'âme doit elle-même devenir belle dans la mesure où elle veut apercevoir la beauté. »

Mais jouir n'est pas savoir. Or, la beauté, l'idéal, l'art, la poésie, ces mystérieux phénomènes, peuvent-ils être objet de science? Oui, nous le croyons, au même titre que toute réalité. La science du beau est même une des plus belles sciences et des plus vastes qu'il puisse y avoir. Mais si Socrate, d'accord avec un adage grec, déclarait « le beau difficile, » la science du beau est peut-être plus malaisée encore.

Elle est difficile même à faire accepter. Le sentiment de ceux qui jouissent du beau, l'imagination de ceux qui le produisent, regimbent contre l'analyse et répugnent à la réflexion, par un instinct de défiance qui ressemble à la défense personnelle.

Elle est difficile ensuite à faire étudier; car cette étude réclame une abnégation, un sérieux et un courage plus rares que l'épicuréisme de la sensation ou que la délicatesse de la

Digitized by Google

sensibilité. Elle a pour condition une double culture, par les faits et par la méditation, qui ne se rencontre pas souvent à la fois. Elle répond à un double besoin, celui de sentir, c'est-à-dire de s'abandonner, et de comprendre, c'est-à-dire de se ressaisir, qu'on ne trouve guère dans les mêmes individus.

Cette science est bien plus difficile encore à faire, car elle impose des privations rudes et des conditions sévères. Elle se refuse au bel-esprit, ce grand brouillon de la pensée sérieuse, « ce grand corrupteur du génie » (pour rappeler une malédiction de Lamartine[1]), profane aimable devant lequel se ferment toujours les portes secrètes du sanctuaire. Elle se refuse au philosophisme, qui, dans sa frivolité impertinente, confond les aphorismes tranchants de la sécheresse intellectuelle restée en dehors des choses, avec l'amour patient des phénomènes, lequel, pour être initié à leurs mystères, les embrasse dans leur totalité, leur intimité et leur profondeur. Elle exige l'équilibre de deux ordres de facultés peu compatibles dans leur nature et dans leur exercice, celles de l'artiste et du philosophe. Elle n'est possible qu'après l'accumulation d'immenses matériaux comparatifs, et qu'après la formation d'une métaphysique dont les principes soient assez riches pour rendre compte de cette portion de la réalité.

D'ailleurs, comme la théologie peut nuire à la piété chez les faibles, pour les organisations imparfaites, la science esthétique peut, reconnaissons-le, avoir des inconvénients en même temps que des ennuis.

Tout ceci posé et accordé, la science du beau n'en continuera pas moins à s'affirmer tranquillement, de par son droit, de par son utilité, de par le fait. Le droit imprescriptible de la pensée, c'est de se rendre compte de tout et d'elle-même; et d'amener la sensation, le sentiment, l'émotion, la passion, jusqu'à la clarté de l'intelligence. Tout ceux qui voudront élargir graduellement leur capacité de jouissance, sinon jusqu'à

[1] Dans un des premiers Entretiens de son *Cours familier de littérature.*

Digitized by Google

l'universalité, au moins jusqu'au plus grand ensemble possible des phénomènes de cet ordre, tous ceux qui voudront non pas seulement sentir, mais juger, et dominer l'anarchie des jugements contradictoires en les classant par la dialectique; tous ceux, enfin, qui voudront élever leur idéal et créer avec la sécurité d'être en harmonie avec les lois universelles, c'est-à-dire en somme les vrais spectateurs, les vrais critiques et les vrais producteurs du beau, chercheront dans cette science la philosophie de leur pratique et en devineront l'utilité. Enfin, ce qui dispense de toute autre justification, cette science est parce qu'elle est inévitable, et qu'elle répond à un besoin légitime et indestructible de l'homme. Bien que la plus jeune entre les branches de la philosophie, elle a déjà suscité de nombreux et magnifiques travaux; leur bibliographie complète serait longue, leur collection ferait une bibliothèque spéciale. Quant à son public, il sera toujours facultatif, comme celui de toute science libre, car une science n'est qu'une réponse, et n'a rien à dire à qui n'a rien à demander; mais pour qui a dégagé en soi-même le sens du beau et le sens philosophique, pour les âmes qui, selon le conseil de Plotin, cherchent à devenir belles et vraies pour contempler et concevoir la vérité et la beauté, cette étude ne vieillira jamais.

Seulement l'esthétique, vaste comme la morale, devra, pour rallier à elle tous les travaux incomplets et toutes les vues fragmentaires, organiser ses branches, dresser ses cadres, constituer son encyclopédie. Elle aurait, par exemple, à se distinguer intérieurement en esthétique générale et spéciale, pure et appliquée, inductive et spéculative, historique et théorique, éducative, régulative et technique, etc. Et chacune de ces branches, dérivée du tronc central, pourrait être poursuivie dans sa spécialité, tandis que leur réunion formerait l'épanouissement d'une seule et même doctrine, comme tous les arts rentrent dans l'art, et toutes les formes dans la forme, et toutes les familles de citoyens dans l'État. Le beau est un empire;

Digitized by Google

mieux encore c'est un monde. Pour en essayer l'exploration scientifique, un bon guide est indispensable. Le livre de M. Pictet nous paraît remplir cette condition.

Écrit dans un beau style didactique, posé et aisé dans sa marche, riche et concis dans l'expression, net et précis dans ses contours, parfaitement maître de lui pour ainsi dire, ce traité laisse au lecteur toute sa liberté morale et se contente de répandre, sur tous les sujets qu'il examine, cette lumière calme et intellectuelle qui rassure, éclaire et persuade l'esprit par la seule force de l'évidence ou de la probabilité. Cette bonne foi dans la dignité, cette tranquillité sereine de l'exposition ont de la puissance et du charme.

L'ordonnance de l'ouvrage est très-simple. Le beau est considéré d'abord dans la nature, puis dans l'esprit de l'homme; la notion à laquelle aboutit cette recherche est comparée avec les théories antérieurement présentées dans l'histoire de la science; elle se complète ensuite par l'étude de deux modifications essentielles du beau, savoir le sublime et le ridicule, et de son inversion, le laid. L'étude de l'homme, en tant que reproducteur et que producteur du beau, conduit à l'art et à la poésie. Un coup d'œil sur les formes poétiques et sur l'histoire générale des poésies, termine le livre.

La récompense que l'auteur assigne à cette étude c'est « de multiplier à l'infini les sources de nos jouissances esthétiques, en arrivant à reconnaître et à sentir le beau partout où il se trouve, en nous maintenant libre vis-à-vis de ses expressions particulières, et en remontant sans cesse de l'enveloppe finie de la forme à la salutaire universalité de l'idée (page 383). » — L'esprit du livre, c'est l'impartialité cosmopolite, affirmant et prouvant que « le beau et l'art ne sont pas la propriété exclusive d'un peuple ou d'une époque, mais un bien qui appartient à l'humanité tout entière (page 3). » — Le principe philosophique de l'auteur, c'est celui de Schelling, l'identité fondamentale des contraires, de l'être et de la pensée, du su-

Digitized by Google

jet et de l'objet, et la pénétration réciproque de l'idéal et du réel dans la nature, l'histoire et spécialement l'art. — Sa méthode de recherche et sa méthode d'exposition, confondues en une seule, est celle d'Aristote, et plus directement encore celle de Gœthe dans ses travaux d'histoire naturelle [1], savoir la méthode génétique, qui, progressive pour les faits qu'elle suit dans leur développement de plus en plus complexe, devient rétrograde pour leur explication qui remonte successivement jusqu'à l'idée simple.

Voici quelques-unes des définitions essentielles auxquelles arrive M. Pictet :

« Le *beau* est la révélation immédiate, intuitive d'un principe invisible, l'idée, par un principe visible, la forme (p. 240), ou l'harmonie de l'idée et de la forme dans l'expression sensible de l'idée par la forme (page 205). »

« Le *laid* c'est la disharmonie de l'idée et de la forme et de l'expression sensible qui en résulte (page 205). »

« Le *sublime* est la disproportion de l'idée infinie et de la forme finie, la forme grandissant en vain pour atteindre à la réalisation sensible de l'idée et n'arrivant qu'à son expression partielle, indirecte et symbolique (page 175). »

« Dans le *comique* la forme se maintient comme forme vis-à-vis de l'idée qu'elle ne révèle que par le contraste, de la même manière que le singe exprime l'homme (page 199). »

« L'*art* est l'idéalisation de la nature» (p. 245). « Idéaliser c'est élever la forme à l'idée dans toute sa pureté ; l'*idéal* c'est la révélation entière, absolue de l'idée par la forme sensible» (p. 233). « L'*idée* n'est point une abstraction, c'est un principe qui ne tombe point sous les sens, que nous ne saisissons que par la pensée, et qui cependant règne souverainement sur les réalités, sur les choses matérielles» (p. 66). — « La *Poésie*

[1] Voir l'opinion de Hegel sur le *Urphenomen*, dans les quelques curieuses lettres échangées avec Gœthe en 1821 et 1824 (17me volume des œuvres complètes de Hegel, édité par Boumann, 1834).

Digitized by Google

est l'art par excellence ; ce qui la distingue plus particulièrement, c'est qu'elle opère la réconciliation des deux principes, en entier dans le domaine de l'esprit, par le moyen du langage et d'une manière plus complète qu'aucun des autres arts. Par sa magique puissance, toute la nature se réfléchit dans l'esprit et tout l'esprit dans la nature. C'est ainsi qu'elle se crée tout un monde à son usage, monde tout à la fois de vérité et d'illusion, plus vrai dans un sens que la nature elle-même, qui y retrouve sa véritable signification, mais où la lumière pure de la pensée vient se briser, comme dans un prisme, en rayons colorés » (p. 254).

Le but de l'auteur est nettement circonscrit dès l'avant-propos : « Je n'ai point eu la prétention de proclamer un système, encore moins un système nouveau. Je n'ai voulu dans ces études, reliées sans doute entre elles par une pensée commune, mais nécessairement incomplètes, que réveiller l'esprit de recherche sur des questions trop négligées peut-être de nos jours. Remuer les idées dans une saine direction pour les faire progresser : tel a été mon but principal, et si, en remuant les idées, j'ai réussi à faire surgir quelques aperçus nouveaux, mon ambition sera pleinement satisfaite » (p. III).

Ces études sur le beau tiennent tout ce que l'auteur a promis et donnent tout ce qu'il a voulu donner : ce qui est le signe de la force. Elles contiennent accessoirement une foule d'idées saines et grandes, qui font réfléchir. Exemples : « La nature entière est, en quelque sorte, saturée d'intelligence, et partout, au travers de son enveloppe matérielle, on voit poindre et germer les idées déposées dans son sein. » — « La route du vrai doit être[1] large et accessible pour tout le monde. » — Vouloir être original de tout point, c'est se condamner d'avance à errer, car la vérité ne s'acquiert que par les efforts de tous. On peut l'être par l'esprit, par le sentiment, par l'expression ; mais la pensée ne s'élève qu'en tournant toujours dans un cercle et en

[1] Jusqu'à quel point le *peut*-elle être ? c'est une autre question.

Digitized by Google

décrivant ainsi une spirale dont le terme est indéfini[1]. » — Ou cette autre, d'une si vaste perspective : « Nous sommes beaucoup trop portés, quand il s'agit des choses divines, à en restreindre la possession à nous-mêmes, à notre petite famille humaine, à notre petite demeure terrestre. Nous oublions que nous ne sommes qu'un point dans l'univers, qu'un instant dans l'éternité. Ce que nous appelons pompeusement l'histoire universelle ne serait plus qu'une anecdote pour un historien céleste, qui embrasserait d'un seul coup d'œil les destinées de notre système solaire... La figure humaine nous paraît être la seule expression possible de l'intelligence et de l'âme. Et, cependant, qui nous dit que l'univers ne renferme pas un nombre indéfini de natures diverses, d'organismes vivants et expressifs, ayant tous leur beauté propre, infiniment supérieure peut-être à ce que nous connaissons? Le nombre des arts que nous cultivons est forcément limité par les conditions matérielles de notre existence terrestre, mais là où ces conditions seraient tout autres,... il devrait naître autant d'arts nouveaux qu'il y aurait de combinaisons nouvelles, et la possibilité de ces dernières n'a pas de bornes. Ainsi chaque nature stellaire doit servir de base à un monde esthétique où elle se reflète et s'idéalise, chaque planète doit avoir sa poésie, comme elle a sans doute sa vie organique et intellectuelle. » Ces choses donnent à l'ouvrage une valeur intrinsèque.

Relativement aux lecteurs, il a d'autres mérites. Au public éclairé, il offre une lecture savoureuse et substantielle sur un sujet attrayant; aux artistes, il communiquera le sentiment des lois invariables qui président aux œuvres dues en apparence à l'arbitraire de la fantaisie individuelle ; aux critiques, il rappellera que « le schisme entre la critique et le génie n'existe pas pour l'esthétique, parce que les deux termes opposés, de la spontanéité et de la réflexion, rentrent également dans son do-

[1] Cette belle image a été aussi employée par Gœthe.

Digitized by Google

maine, et que sa tâche est précisément de les réconcilier en les ramenant à leur principe commun» (p. 18).

Quant à sa valeur absolue, elle diffère naturellement suivant qu'on la considère au point de vue de la science française ou de la science en général. Au point de vue de la France, ce livre est un des meilleurs qui aient paru sur l'esthétique, et, en plusieurs parties, le plus avancé et le plus complet. Il éclipse tout à fait les anciens ouvrages d'André, le jésuite bas-breton, du philosophe vaudois Crousaz, de Batteux, de Marmontel et de Diderot. Les traités dus à des contemporains, à Rod. Töpffer [1], à Jouffroy [2], à Cyprien Robert [3], à Antoine Mollière [4], à Victor Cousin [5], à Lamennais [6], sont les seuls, à ma connaissance du moins, qui puissent être nommés auprès de lui, et si l'on devait se réduire à un seul, c'est peut-être encore à notre volume qu'il vaudrait le mieux réserver son choix. A qui désirerait faire de ces quelques ouvrages une étude un peu régulière, je dirais : Commencez par le livre de Töpffer, école buissonnière fort amusante, où l'on ne regrette que des goguenarderies un peu puériles et certaines bévues surprenantes sur la philosophie, mais qui démontre, à travers maints détails charmants et humoristiques (le bâton d'encre de Chine, l'âne, etc.), que l'art, loin d'être une imitation, est une transformation de la réalité. — Jouffroy, ensuite, vous aidera à dissiper beaucoup d'idées fausses sur le beau et entamera l'analyse psychologique du sentiment esthétique. — Des vues intéressantes sur la réforme

[1] Réflexions et menus-propos d'un peintre genevois, ou Essai sur le beau dans les arts, 2 vol., 1848.

[2] Cours d'esthétique, 1 vol., 1848. (Ouvrage posthume.)

[3] Essai d'une philosophie de l'art, 1 vol., 1836.

[4] Métaphysique de l'art, 1 vol., 1849.

[5] Les leçons 5me à 10me *du Vrai*, *du Beau et du Bien*, 2me édition, 1854 (70 pages).

[6] Les livres 8me et 9me (325 pages) de son *Esquisse d'une philosophie*, 3me volume, 1840.

Digitized by Google

de l'art moderne au point de vue religieux, avec une forte teinture de catholicisme mystique dans l'un et plus de gravité dans l'autre, voilà ce que vous irez chercher dans les ouvrages de Robert et de Mollière.—Les 70 pages de Cousin, prodrome élégant de la science, en dessinent à grands traits les masses et les avenues, et orientent à merveille, dans un pays qu'elles ne font du reste que montrer en gros, comme une carte murale élémentaire.—Les deux livres de Lamennais, qui appartiennent plutôt encore à la littérature qu'à la science, vous dérouleront, en un langage magnifique, l'évolution générale de l'idée du beau à travers tous les arts, la poésie et l'éloquence. Avec chacun de ces ouvrages, pourvu que vous ne lui demandiez que ce qu'il donne, vous pouvez apprendre et profiter. Mais pour la précision, l'universalité et la solidité des connaissances, pour la sûreté de la méthode et le désintéressement scientifique, et pour divers chapitres, par exemple le beau naturel, et le croquis (pourtant bien succinct) de l'histoire des théories esthétiques, le traité de M. Pictet occupe parmi eux la place d'honneur.

Relativement à la science de l'esthétique considérée en général, la valeur de notre volume me paraît être, comme je l'ai dit plus haut, celle d'un bon guide. Il réveille l'esprit de découverte et le dirige, il met sur le chemin de tous les problèmes et de toutes les solutions. Mais ce serait avoir bien mal compris sa pensée que de voir paresseusement, dans cet ouvrage, la clôture et le résumé des recherches de cet ordre; ce serait, contre l'intention formelle de l'auteur, faire, en quelque sorte, de la clef destinée à ouvrir au curieux la série des portes d'un jardin immense, la barre qui, arrêtant dès la seconde grille les pas du visiteur, lui fait supposer que le jardin ne va pas au delà de cette limite.

Mieux informé, le lecteur tirera un plus utile parti du livre, et il en fera, si cette science l'attire, le point de départ d'études pour lesquelles les ressources ne manquent pas, aussitôt du moins qu'on recourt à l'Allemagne. Traçons rapidement

Digitized by Google

l'esquisse des principales conquêtes accomplies, pendant ce demi-siècle, dans ce domaine des sciences philosophiques.

Toutes les lignes et nervures déjà visibles dans notre volume ont été prolongées et subdivisées par la science : ainsi la description des phénomènes esthétiques du monde extérieur et du monde intérieur, a été poussée beaucoup plus loin ; — les définitions essentielles ont été plus rigoureusement déterminées et plus individualisées ; — les corrélations et influences réciproques du vrai, du beau, du bien, du divin ont été serrées et interrogées de plus près ; — les diverses formes de la beauté régulière, irrégulière et expressive, superficielle et intérieure, intellectuelle et morale ont été distinguées et séparées. — Des pays nouveaux ont été ouverts : ainsi, les modifications caractéristiques du beau se sont beaucoup augmentées, et à l'étude du Sublime et du Comique s'est ajoutée successivement celle du Tragique, de l'Humoristique, de la Grâce, etc., dont on a examiné soigneusement les conditions, les qualités, les variations et les lois ; — l'imagination, l'idéal, l'art surtout, et tous les beaux-arts, sujets immenses à peine touchés dans notre livre, ont été attentivement analysés, scrutés, comparés, ramenés à la totalité enchaînée et harmonieuse qu'on appelle un système. Et même chaque école philosophique a tenu à honneur de présenter sa conception de la beauté, et d'éprouver à ce problème la puissance de ses principes. Il y a les esthétiques réalistes, idéalistes, idéo-réalistes, appuyées ou sur les principes de Kant (ainsi celles de Zschocke, Krug, Schiller, etc.), ou de Herbart (ainsi Bobrik, Drobisch, Lazarus), ou de Schelling (ainsi Ast, Luden, Lommatsch, Wagner), ou de Solger (ainsi G. Schlegel), ou de Schleiermacher, ou de Krause, ou de Fries. Et l'école qui domine encore toutes les autres et qui a fait de l'esthétique une vaste science est celle de Hegel. Le cours du maître, publication posthume, était « le travail, sans contredit, le plus profond et le plus étendu, comme le dit, avec raison, M. Pictet, qui eût été publié en au-

Digitized by Google

cune langue sur la théorie du beau et de l'art.» Ce cours est de 1834. Depuis lors vingt années se sont écoulées et d'importants travaux ont, sur la même base, complété, rectifié, étendu ce majestueux monument. Weisse, Hotho, Arnold Ruge y ont mis la main, et Vischer l'a conduit jusqu'à sa perfection relative. Beaucoup d'éclectiques ont essayé de construire l'esthétique à part : Ainsi Eschenburg rajeuni par Pinder, Hillebrand et Hinkel, qui songent surtout à la littérature, le Viennois Ficker, méthodique et riche en faits, le Bavarois Thiersch, solide et pratique, le Berlinois Mundt qui ramène l'élément national au premier plan, etc.

La science elle-même a été démembrée, et ses provinces érigées en royaume. Ici se placent les travaux monographiques de toute espèce. Ainsi l'*ontologie et la dialectique du beau* viennent d'être reprises tout à neuf par Zeising dans ses belles *Recherches esthétiques;* Bohtz a étudié spécialement le *Comique;* Rosenkrantz a écrit l'*Esthétique de la laideur*, l'Autrichien Bratranek celle du *Règne végétal*, Carrière celle de la *Poésie et de ses formes*, Hand et Krause l'*Esthétique de la musique*; Am. Wendt, Schnaase ont raconté l'*Histoire esthétique de l'art*, considéré comme totalité des arts, Kugler celle des *Arts plastiques*, Brendel celle de l'*Art musical*, Dursch celle de la *Plastique chrétienne du moyen âge*, Fortlage et Rosenkrantz celle de l'*Idéal et de la poésie chez tous les peuples*. Des philosophes comme Ulrici, des historiens comme Gervinus et Schlosser ont fait des monographies esthétiques de plusieurs volumes sur *Calderon*, *Shakspeare* ou *Dante*, etc., etc.

Cette science particulière a vu se constituer son dictionnaire historique, critique et étymologique (après Schulzer et Gruber, Jeitteles), sa chronique décousue se régulariser et s'ordonner en histoire suivie (Hebenstreit) ; elle a ses revues périodiques, ses écoles, ses partis, etc.

Cette esquisse en raccourci ne présente qu'un échantillon, mais il pourra suffire pour donner une idée de l'activité des

Digitized by Google

travailleurs et de l'étendue des travaux réalisés. Les conquêtes à faire sont aussi nombreuses encore[1] ; en ayant déjà dit un mot plus haut, nous n'y reviendrons pas. Il faut finir. Seulement nous espérons avoir prouvé que le volume de M. Pictet, excellente initiation à une sphère d'idées peu répandues dans le public de langue française, montre une voie et non un terme. C'est là du reste, à nos yeux, un de ses plus vrais mérites.

Concluons. L'ouvrage intitulé : *Du beau dans la nature, l'art et la poésie*, né logiquement du développement de l'auteur, bien calculé et bien exécuté, prend, selon nous, un rang très-avantageux dans la difficile science qu'il aborde et qu'il parcourt, il rend un service à notre littérature, et ne peut qu'accroître la réputation de celui qui l'a signé. L'auteur, envisagé en lui-même, nous présente un exemplaire, rare partout, de la diversité exceptionnelle des dons et des capacités, et son *protéisme*, sous une apparente coquetterie, cache une activité sérieusement conséquente avec elle-même, constante dans son point de départ et dans son but, et dont on peut découvrir l'unité. Ses écrits variés sont, chacun dans leur genre, et malgré leur brièveté, des modèles de sagacité, de méthode et de souplesse, et montrent, par l'exemple, comment on peut « voir chaque chose dans son cadre et s'imposer le silence pour laisser parler ce qu'on veut comprendre[2]. » Cette existence intellectuelle peut aussi fournir plus d'un enseignement. Ses métamorphoses diverses prouvent que pour un esprit bien fait tout se touche et tout peut servir. Sa formation aurait-elle été possible sans l'Allemagne? et son unité intérieure, à quoi la doit-elle, sinon à la philosophie? L'observation peut être

[1] Un seul exemple en passant. La théorie du *Joli* et de ses variétés a été oubliée, et quel phénomène esthétique tient plus de place que celui-là dans la vie, dans le goût et dans l'art?

[2] *Course à Chamounix*, page 74.

Digitized by Google

utile à ceux qui n'ont pas encore, à l'endroit de ces deux choses, abaissé sur leur front la visière commode du préjugé ou l'œillère étroite du parti pris. A quoi vous a servi la philosophie? demandait-on à Aristippe? « A être libre, » répondit-il. Votre Allemagne, disait-on à Bœrne, c'est un brouillard! « Oui, répondit-il, mais ces nuages qui interceptent la vue aux Français ne sont qu'aux pieds des Allemands qui s'en élèvent de toute leur grandeur et respirent sous un ciel bleu et rayonnant. »

En tout cas, l'alliance heureuse de la pensée germanique et de l'esprit français avec une érudition cosmopolite, cette pénétration de cultures opposées, cette union de la critique et de l'imagination, de la philosophie et de la poésie, de la littérature et de la science, qui distingue M. Pictet, est en même temps ce qui l'isole un peu parmi nous. Chose à remarquer, c'est peut-être par ce qu'il a de moins genevois qu'il fait le plus d'honneur à Genève.

Un mot encore. Nous avons étudié cet auteur dans ses écrits avec la même liberté d'esprit que s'il s'agissait d'un savant d'Alexandrie ou de New-York et non d'un compatriote. Que M. Pictet nous pardonne une tentative de déchiffrement qui n'a fait que consolider notre respect. En terminant, nous citerons de lui cette belle pensée, qui nous ramène au centre de ses travaux favoris et au foyer de toutes les grandes études : « L'âme humaine est un palimpseste. Sous le texte banal de la vie, elle recèle les caractères mystérieux et presque effacés d'un livre sublime, d'un Evangile révélé au commencement des jours. Les ignorants et les fanatiques de toute espèce sont occupés sans relâche à barbouiller sur ces précieux fragments leurs comptes de ménage et leurs litanies ; et bien petit hélas ! est le nombre de ceux qui recherchent et respectent ces vénérables débris d'un texte sacré [1].

H.-Fréd. Amiel.

[1] *Course à Chamounix*, page 174.

Digitized by Google

LES RÉALISTES.

Ils étaient réunis par hasard dans une grande chambre, maintenant démolie, où nous allions volontiers le dimanche, qui est le jour de réception chez les artistes parisiens. Je n'oublierai jamais cette demeure hospitalière. On y entrait tout droit, en écartant un rideau qui servait de porte. Mais à peine entré, l'on ne voyait plus rien. Rien qu'un grand nuage bleu, où flottaient confusément quelques formes inachevées. On se serait cru dans les limbes, sans l'odeur saumâtre de trente espèces de tabacs désagréablement mélangés. Le maître du lieu vous reconnaissait dès votre apparition, et venait vous serrer la main. Puis il vous laissait tranquille. Vous marchiez à tâtons dans cette vapeur nauséabonde où vous tentiez d'abord un voyage de découvertes. Vous cherchiez vos amis parmi ces ombres étendues sur le divan, à califourchon sur des sortes de prie-Dieu, couchées dans des chaises longues, grotesquement accroupies sur les bras des fauteuils, campées d'aplomb devant la cheminée ou vaguant dans le bleu de l'air. On avait le droit de tout faire en cet endroit étrange — et même de se taire, liberté rare à Paris. Les uns lisaient, d'autres causaient, d'autres rêvaient, tous fumaient. La tablette de la cheminée supportait toutes les munitions des tabagies. Quand vos yeux et vos poumons s'étaient habitués à l'air du lieu, vous y viviez bientôt à l'aise. Entre les livres nombreux et bien reliés de la bibliothèque, les pastels curieux pendus aux murs, le buste de Pradier qui dominait les faisceaux de pipes et les monceaux de cigares, la fière tête du Moïse de Michel-Ange qui régnait entre les deux fenêtres de ce cabinet parisien, aussi haute qu'à San Pietro in Vincoli, l'église romaine; puis les armes d'Orient, les entassements de journaux, de revues, de paperasses de toute espèce jetées pêle-mêle sur la table

Digitized by Google

au tapis vert, les maquettes, les plâtres, les médaillons; la véritable main de Lacenaire, fluette et tourmentée, qui, gardée là précieusement, eût suffi seule à remplir tout un jour de rêveries et toute une nuit de cauchemars, — entre ces mille curiosités à voir, le temps s'écoulait vite, et quand on avait tout vu, l'on avait mieux à faire encore : on écoutait.

Or, ce jour-là, la société me parut plus nombreuse et moins choisie qu'à l'ordinaire. Elle se composait de jeunes gens de vingt à soixante ans, tous divers d'esprit, de style, de manières, de costumes. Il y en avait de riches et de pauvres, de polis et de grossiers, de sensés et de grotesques, de spirituels et de sots, tout comme dans le monde. Leurs opinions n'étaient pas moins diaprées que leurs toilettes qui variaient du noir le plus irréprochable aux bigarrures les plus extravagantes. Les uns se déclaraient pour le sceptre et la croix, les autres pour la liberté, l'égalité et la fraternité; quelques-uns pour l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie. Plusieurs autres pour rien du tout. Ils n'étaient d'accord ni en morale, ni en philosophie, ni en religion, ni en science (la plupart d'entre eux se faisaient gloire d'être fort ignorants), ni dans les questions de style, ni dans les arts. Bref ils ne se ressemblaient qu'en ceci : tous se disaient réalistes.

— Mais enfin, demanda le maître du lieu, qui n'est pas des leurs et forme à lui seul un parti, puisque vous ne vous entendez sur aucun point, qu'est-ce donc que votre réalisme?

A cette question tous se turent; évidemment ils n'en savaient rien. Pendant un instant on n'entendit que les personnages muets qui feuilletaient des journaux et des livres. Enfin le plus gros de la bande, bouche très-fine entre deux joues *glabres et peaussues*, esprit de Figaro dans un corps de moine, prit la parole et dit :

— Le réalisme, c'est Honoré de Balzac. Après l'école du lieu commun, nous avons eu l'école du bleu du ciel, aussi fausse que l'autre. Le temps des clairs de lune, des brises

Digitized by Google

du soir, des vagues mourant l'une après l'autre *au bord du lac où je la vis s'asseoir* est à jamais passé. Nous voulons de vraies passions, des natures vigoureuses, des vies contemporaines, des haines, des colères, des égarements, des corruptions, des brutalités.

— Des pluriels, interrompit un jeune homme.

— J'allais le dire, continua le gros critique sans se déconcerter, en un mot l'homme et le monde tels qu'ils sont. Vous avez lu la *Cousine Bette?* Eh bien ! c'est le chef-d'œuvre de Balzac, et voilà le réalisme.

— Mille pardons, répondit un critique chauve, barbu, portant lunettes et très-wallon, quoique né Flamand. Si le réalisme est la peinture du monde tel qu'il est, Balzac n'est point un réaliste. Jamais écrivain n'a si violemment exagéré ses personnages, et il a bien fait, vu que l'art n'est autre chose qu'une exagération du bien et du mal. L'œil de Balzac était une loupe qui éclaircissait les choses en les grossissant. Il y avait en lui du Molière et du Shakespeare. Il a fait des ladres et des coquins aussi impossibles et aussi vrais qu'Harpagon et Yago. Dans cette *Cousine Bette*, dont vous parlez, tous les personnages sont sublimes de vice ou de vertu, c'est-à-dire plus beaux ou plus laids que nature. C'est un génie exorbitant.

— Aussi n'est-il pas chef des réalistes, dit un jeune blondin bien vêtu qui se mettait du rouge et que les femmes adoraient. Le maître, c'est Théophile Gautier. Le réalisme, c'est la couleur, comme l'idéalisme est la forme. Voyez Ingres et Delacroix. Les anciens ne peignaient pas du tout, c'était plus commode. Quelques esprits bien pensants, mais poltrons, du siècle dernier : Bernardin de Saint-Pierre et Jean-Jacques ont les premiers, bien timidement, risqué des aquarelles en prose. Enfin Hugo parut qui inventa la peinture à l'huile, comme Van Eyck, dans ses tableaux moyen âge. Gautier l'applique aux sujets modernes, et seul ose peindre complétement. Jadis, pour décrire un paysage, on se contentait de dire que c'était un site

Digitized by Google

enchanteur, fait à souhait pour le plaisir des yeux. Gautier pourrait écrire un volume entier sur l'ameublement d'une antichambre. Il sait tous les mots propres et se plait à les répéter, il porte tous les dictionnaires connus dans sa tête : il est exact et splendide et atteint par là jusqu'au nec plus ultra du réalisme qui consiste à faire des procès-verbaux éblouissants.

— Avez-vous lu *Avatar*, dit un Bohême aux cheveux coupés ras et à la tête fatiguée, qui aimait trop les amours faciles et le mauvais vin.

— Qu'est-ce qu'Avatar? demanda le chœur, à la manière antique.

— Le dernier roman, encore inédit de Gautier [1]. Je l'ai parcouru chez lui d'un bout à l'autre. C'est l'histoire d'un amoureux qui meurt d'amour, au dix-neuvième siècle. Un médecin, revenu tout exprès du pays des Brahmes, magnétise ce pauvre jeune homme pour le sauver, et fait transmigrer son âme dans le corps du mari de la femme aimée, car cette femme aimée, toujours en plein dix-neuvième siècle, adore son mari. Je vous passe le reste de l'anecdote, pour ne pas trop la déflorer. Je vous demande seulement si vous appelez cela du réalisme. Non, n'est-ce pas. Eh bien ! moi, je vais vous trancher la question : le réalisme, c'est la Bohême.

Il existe à Paris une petite ville qui s'agite entre la Bourse, l'église de Notre-Dame-de-Lorette, le faubourg Montmartre et la Madeleine. C'est là que les romanciers du jour, j'entends ceux qui ne vivent pas dans la poussière du passé, ni dans les brouillards de l'avenir, allaient chercher leurs inspirations. Toute la création se résumait pour eux dans ce petit endroit qu'ils appelaient le monde. Vraiment les habitants du lieu ne méritaient pas tant d'honneur. Ils n'étaient autres que les gros bonnets de la rue Saint-Denis qui avaient émigrés là depuis 1830. Ils s'étaient formés au Gymnase, à l'école de M. Scribe : ils portaient tous un habit noir, des gants jaunâtres et des

[1] Il vient de paraître dans le *Moniteur* du 29 février au 3 avril 1856.

Digitized by Google

favoris; ils se montraient décents, mais un peu grivois, d'une gaîté vulgaire, d'un esprit voltairien, moins l'éclat et la grâce : honnêtement corrompus, don Juan en prose, scapins sérieux, tartufes de probité, la dévotion n'étant plus de mode; enfin ils avaient tous le même âge, le même style et les mêmes opinions, société factice, s'il en fût jamais, et ne pouvant fournir à la comédie que le type incolore de M. Prudhomme. Encore cette figure est-elle fausse à force d'exactitude, et l'art n'y entre pour rien.

Ce fut alors que Champfleury, Mürger, Courbet, Bonvin, quelques autres et moi constituâmes la Bohême. Nous avons fondé une société nouvelle de l'autre côté de l'eau : société mille fois plus vraie, plus réelle que l'autre; le monde nous a servi de repoussoir. Nous vivions au jour le jour, à l'auberge du hasard, comme dit l'un de nous et à la recherche de l'idéal. Cet idéal n'était point un phalanstère, bien qu'il y eût des phalanstériens parmi nous, et que nous eussions, sans l'argent d'autrui, réalisé leur socialisme, ce n'était point non plus des amours hyperboréens, ni des assomptions transcendantales, mais tout simplement la pièce de cent sous, gibier fantastique qui nous échappait toujours. Pour le saisir, nous bravions toutes les lois sociales, nous inventions force délits non prévus par le tribunal correctionnel, nous étions plus riches en expédients que les valets de l'ancienne comédie. Notre vie était une insurrection permanente contre le monde, que nous attaquions dans tous ceux qui avaient affaire à nous, créanciers, tailleurs, bottiers, restaurateurs, maîtres d'estaminet, propriétaires, portiers et auteurs tragiques. Nous affichions nos vices pour protester contre les vertus simulées. Nous narguions la richesse, le succès, la science que nous appelions pédantisme, la probité que nous traitions de ladrerie, le travail, la propriété, la famille, et nous nous piquions de vivre sans feu ni lieu, de rester pauvres, obscurs, ignorants, fainéants et vauriens. De ce monde nouveau sortit une littérature nouvelle. Mürger et

Digitized by Google

Champfleury s'ingénièrent à peindre nos mœurs et *les scènes de la vie de Bohême*, *les Confessions de Sylvius*, *les Buveurs d'eau*, firent le tour du monde. Alléchés par nos succès, les auteurs de la rive droite se mirent des nôtres. Il se formait au delà de Notre-Dame-de-Lorette une Amérique féminine, calquée, pour les mœurs, sur notre pays latin. Ces jeunes personnes étaient, en femmes, ce que nous étions en hommes : de bons garçons au-dessus ou en dehors des lois. Dumas fils découvrit ces terres translégales et les représenta dans les pièces que vous savez. Le théâtre fut à nous, comme la presse; maintenant la *Revue des Deux Mondes* et la Comédie-Française nous imitent et se disputent nos écrivains. Et voilà ce que c'est que le réalisme.

— Mon cher, répartit un homme de lettres qui n'écrit pas, mais qui vit de ceux qui écrivent, tu parles de la Bohême avec amertume, comme un homme qui en est revenu. Tu l'as condamnée toi-même. Ce pays-là n'est certes pas nouveau ni de ton invention : il n'y a pas de capitale au monde où une bande de jeunes gens n'ait gaminé de la sorte. Je connais une petite ville où s'était formée une société plus sérieusement unie, quoique aussi pauvre, jeune et intelligente que la vôtre : il y a de cela presque trente ans. C'était le cercle des *rapins*, on y parlait d'art et l'on y buvait de l'eau, faute de monnaies. Les rapins sont restés bons amis, voilà le meilleur de l'affaire ; mais sais-tu ce qu'ils sont devenus ? L'un d'eux fut vingt ans instituteur chez des juifs, et vit maintenant de ses rentes. Le second prospère en Russie, à la cour d'un *witch* impérial. Le troisième est un prédicateur éloquent, honoré de l'estime universelle. Le quatrième, également prédicateur, a une femme riche, une cave superbe et donne des cours productifs sur l'histoire de son pays. Le cinquième est quasi-millionnaire et gros bonnet en politique. Tu vois ce que dure la Bohême : le temps de la vingtième année tout au plus. Vienne une place ou le moindre succès, et l'on jette au vent sa marotte. On entre

Digitized by Google

dans le monde, on en accepte la cravate blanche et l'habit noir. Ainsi font les plus fous ; ainsi avez-vous déjà fait vous-mêmes. Mürger est monté jusqu'à la *Revue des Deux Mondes*, où il a si bien trempé son vin, que ses derniers romans ont un goût d'eau rougie. Champfleury, qui, soit dit entre nous, ne ressemble aucunement à Mürger (l'un est un observateur et l'autre un fantaisiste) — Champfleury s'est inspiré de Dickens *dans les Oies de Noël* et dans *les Bourgeois de Molinchart* (lisez *les Bourgeois de Laon*) ; il s'est inspiré tout simplement de la nature. Et si vous voulez savoir mon avis, je vous dirai que lui seul est un réaliste. Mürger, même dans sa *Vie de Bohême*, qui est son meilleur et un charmant ouvrage, puise abondamment dans son imagination. Il regarde en lui ses bonshommes, il les peint de tête et d'après lui, il cherche à séduire le public ou du moins à l'étonner ; il couche sur ses tableaux un brillant vernis de poésie. En somme, c'est un écrivain comme les autres, original un jour par hasard, grâce à un sujet nouveau. Mais Champfleury ne fait de concession à personne. Il peint ce qu'il voit et tel qu'il le voit. Il ne se soucie pas d'intéresser les gens, mais leur impose ce qui l'intéresse. Je l'ai conduit chez Hugo (c'était faux : Champfleury était bien allé chez Hugo tout seul), devinez ce qu'il trouva le plus beau dans la maison du poëte. Le grand dais, croyez-vous, ou l'oriflamme, ou les chinoiseries ou la Bible peinte

Où l'on voit Dieu le Père en manteau d'empereur ?

Non, mes amis : c'était un chat couché béatement sur un tapis. Quand Hugo, qui était absent ou invisible, rentra dans son salon, il vit le réaliste et le quadrupède qui se roulaient ensemble sous les meubles. Aussi nul n'a compris le chat mieux que Champfleury. Il le met partout, il le peint avec amour, il lui consacre des chapitres entiers, presque des poëmes. J'entends des poëmes en prose, car il déteste les vers, comme toutes les formes convenues. J'ai manqué me brouiller

Digitized by Google

avec lui, parce que je fais mon drame en alexandrins [1]. Il aime la prose; encore veut-il qu'elle soit toute nue; le moindre ornement lui semble un mensonge, une trahison. La prose, et surtout la prose plate, voilà sa langue. Il est le seul qui ait osé réhabiliter Paul de Kock. Si vous lui objectez que ce romancier ne sait pas le français, il vous répondra : ni moi non plus!

— En cela, je suis de son avis fit un opposant.

— Et je trouve qu'il a raison, ajouta un Français né malin. Ceux qui écrivent sans savoir leur langue n'en n'ont que plus de mérite.

Cette boutade, empruntée aux théâtres forains, amena une pluie de quolibets qui étourdit le soi-disant dramaturge. Un homme posé, qui brûlait de prendre la parole, en profita pour s'écouter parler.

— Vous calomniez Champfleury, dit-il au préopinant. Il n'est point réaliste comme vous l'entendez, et de fait il n'est aucunement réaliste. La preuve en est dans la passion qu'il professe ouvertement pour la musique, le plus supra idéal de tous les arts. Vous savez qu'il connaît le violoncelle et se montre habile à sonner du cor. Il s'est érigé en défenseur obstiné de la musique de Hoffmann, et d'ailleurs son aveugle admiration pour cet humoriste, assez maigre et subtil du reste, et très-inférieur à Hippel, n'est-elle pas bien plutôt une preuve de mysticisme [2]? Avant les *Bourgeois de Molinchart* (ce livre-là ne vaut certes pas les autres), Champfleury s'était bien gardé de prendre ses types chez les hommes tels qu'ils sont. Il avait toujours choisi des natures d'exception et les affectait vivement par des accidents vulgaires : son *Chien-Caillou*, dans ce sens, est un beau travail. *Les excentriques* ne sont pas conçus dans

[1] Il va sans dire que le drame dont parle ici l'orateur, et dont il parlait à chaque instant, n'a jamais existé. Il en est ainsi de bien des *œuvres inédites*.

[2] Il est vrai que M. Champfleury a essayé de faire de Hoffmann un réaliste; mais cette plaisanterie n'a pas été prise au sérieux.

Digitized by Google

une autre idée. Il a voulu prouver par là que la singularité d'un caractère offre plus d'intérêt que l'extravagance des aventures les plus impossibles, et je pense qu'il y a parfaitement réussi. Mais ceci n'a rien à faire avec le réalisme, et encore moins les pantomimes qu'il a imaginé d'écrire pour le théâtre de Deburau. Rien de moins humains que ces personnages, qui appartiennent à je ne sais quel mythologie moderne, hérésie d'anthropomorphites donnant une figure conventionnelle à certaines abstractions. J'enrage quand je vois des hommes de sens, qui ont aboli Phœbus-Apollon, Neptune, Vénus, Cupidon et tous les héros et les dieux de la tragédie classique, se pâmer d'aise en assistant à la résurrection de Léandre, de Pierrot, de Scaramouche et d'Arlequin. Je conclus de tout cela que Champfleury peut passer pour un analyseur curieux et pénétrant d'excentricité, pour un écrivain exact, sinon correct, maître de sa langue, sinon de sa grammaire, et capable de dire tout ce qu'il veut comme il l'entend, mais qu'il n'est aucunement un réaliste.

Que si vous me demandez maintenant en quoi consiste le réalisme (plusieurs des auditeurs prirent leur chapeau), je vous répondrai qu'à dater de l'antagonisme d'Aristote et de Platon...

Ceux qui avaient pris leur chapeau prirent la porte. L'homme posé ne s'en troubla point, et, poursuivant Aristote à travers le moyen âge, le reprenant dans la philosophie du siècle dernier, qu'il épela mot à mot, car il la connaissait à merveille, et cherchant à y rattacher les spéculations modernes des Allemands qu'il n'entendait point, il nous fit un cours beaucoup trop complet de matérialisme. Ce débordement de phrases balaya la chambre, où il ne demeura plus que notre hôte, un Souabe, un galant homme et moi.

Le galant homme, doué de cette rectitude d'esprit qu'on a appelée le sens commun, probablement parce que c'est le sens le plus rare, demanda la parole à son tour.

— Vous n'avez pas raison, dit-il au philosophe. Votre sys-

Digitized by Google

tème est celui qui a fait le plus de tort à la cause que nous défendons. Vous parlez comme les adversaires du réalisme. Par une étrange confusion de termes et d'idées, ils l'opposent au spiritualisme et ne s'aperçoivent pas que, par là même, ils font du mal à leur propres croyances, car ils semblent accorder à la matière un privilége exclusif de réalité. Ce sont des justes qui s'abusent. Il y a autant de réalité dans l'esprit que dans la chair, dans le monde moral que dans le monde sensible, dans la volonté de l'empereur ou dans la conscience populaire que dans l'assaut de Malakoff ou dans les barricades de 1848. Les penseurs du moyen âge le savaient bien, eux qui nommaient réalistes, par opposition aux nominaux, ceux qui défendaient la réalité des idées, c'est-à-dire les adversaires déclarés du matérialisme. Entendons-nous donc sur les mots, si nous voulons nous accorder sur les choses. Que l'Académie française trouve à chaque terme, à chaque définition sa formule exacte et complète, et elle aura plus fait, pour la paix universelle, que tous les congrès européens.

Ainsi l'idéal, que messieurs les critiques et les esthéticiens de salon opposent au réalisme, sait-on bien ce que c'est, et les trois quarts des parleurs, qui jettent ce mot à tout bout de phrase, se sont-ils seulement demandé une seule fois dans leur vie ce qu'ils entendaient par là? J'en doute. Je les soupçonne fort de s'en tirer par quelque explication commode, comme *le je ne sais quoi*, *l'infini*, *l'inconnu*. M. de Laprade, poëte d'ailleurs honorable et distingué, prétend en vers que c'est le Mont-Blanc vu de Lyon. La plupart des artistes ne voient dans l'idéal qu'une chimère incessamment rêvée et poursuivie, mais insaisissable, une vapeur, un nuage et comme l'ombre de Dieu. Hélas! hélas! ils tombent dans l'ironie de ces romantiques allemands qui niaient l'homme et la vie ; ils se croient spiritualistes et chrétiens, et ils reculent jusqu'au delà du paganisme ; ils s'assoupissent dans les fantasmagories de l'Inde, ils s'évaporent dans le bleu du ciel. L'idéal, mes amis (et les sculpteurs de Grèce

Digitized by Google

le savaient bien), c'est tout simplement l'harmonie, non pas rêvée seulement, mais réalisée dans l'art de l'idée et de sa manifestation, de l'esprit et de la forme. Et, dans ce sens, les réalistes sont plus près de l'idéal que les mystiques, leurs ennemis. Les anciens, quoi qu'on dise aujourd'hui, faute de s'entendre sur les mots, étaient les vrais réalistes. Ils l'étaient dans leurs œuvres divines, puisqu'ils réalisaient dans l'art une beauté digne de leurs dieux. Ils l'étaient dans leurs œuvres humaines : voyez les bustes du Vatican, voyez l'admirable Sénèque en bronze du musée de Naples. L'idéal, dit Hegel, c'est la réalité, dégagée de tout ce qui ne répond pas à son idée. Le mot, tout allemand qu'il est, me semble beaucoup plus clair que *je ne le sais quoi*.

Est-ce à dire que je rêve une résurrection de l'antiquité? Dieu m'en garde. Ce serait tomber dans l'erreur de nos pseudo-classiques, les plus éloignés de tous de l'idéal. Lorsque André Chénier a risqué son fameux vers :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

il a promulgué, à mon avis, la plus formidable hérésie artistique où l'on puisse tomber. Ce propos est aussi scandaleux que si le poëte avait dit : Représentez-moi la sainte Vierge en Vénus Callipyge. C'est le tort de presque tous les artistes de la Renaissance, y compris l'admirable Raphaël. Ils se sont crus catholiques, ils sont restés païens. Ils n'ont pas atteint l'idéal, parce que chez eux la forme est au-dessous de l'idée, la spiritualité ne trouve pas sa réalité. Le Dieu que nous aimons est plus vaste que l'art ; trouvez donc, même en musique, même en poésie, un rhythme, une image qui résume la nature, l'histoire, les siècles, les mondes, l'infini, l'Eternel.

Il faut donc aujourd'hui que l'art soit humain. L'humanisme, excusez le mot et acceptez-le dans ce sens, voilà mon réalisme. Il n'est pas nouveau, je l'avoue : Shakspeare, Molière, Dante dans ses plus beaux moments, Racine dans ses portraits de femme, Schiller quand il s'abstenait de tirades, Gœthe quand

Digitized by Google

il ne montrait pas la lanterne magique, Le Sage, l'abbé Prévost, Boccace, Cervantès, tous les écrivains originaux furent des réalistes. Mais il n'y a rien de nouveau sous le soleil, pas même ce proverbe qui remonte, je crois, au roi Salomon.

Ainsi les contemporains, dont on parlait ici tout à l'heure, n'ont rien inventé, si ce n'est des sujets nouveaux, et encore!... Les types de la Bohême rappellent tous les portraits d'aventuriers, et la *Dame aux Camélias* n'est qu'une édition diminuée de *Marion Delorme*. Les jeunes réalistes continuent ce qu'on a fait tout le long de notre histoire littéraire : ils brisent quelques habitudes, ils abolissent certaines conventions. C'est ainsi que Molière a détruit la comédie de l'art, importation italienne intronisée en France ; c'est ainsi que les imitateurs de Molière, ayant fait de la manière du maître une routine, Sédaine ou Diderot, si l'on veut, inventa le drame bourgeois ; c'est ainsi que Hugo, Dumas et consorts ont fait sortir la poésie du triangle académique. Maintenant de nouvelles conventions se sont établies, des phrases toutes faites (les yeux de saphir, les perles enchâssées dans le corail, les estocades des cavalcades sous les arcades, les Andalouses qui sont jalouses sur les pelouses, etc., etc.), des sentiments d'emprunt, des personnages de fantaisie ont envahi le théâtre et le roman ; il est tout naturel qu'on les en chasse. Et comme toutes ces révolutions se sont accomplies au nom de la vérité, de la vraisemblance, de l'homme et de la nature, elles ont fait, non-seulement du bruit, mais du bien. Ainsi les jeunes réalistes, et en particulier M. Champfleury, le mieux doué d'entre eux, sont dans leur droit et même ont raison dans la partie négative de leur œuvre. Par malheur, ils affichent la prétention de faire école, imitant en cela tous les imitateurs. Si bien qu'ils abandonnent le vaste champ où ils pourraient glaner, chacun pour soi, dans l'inépuisable nature, pour soulever tous ensemble une pauvre gerbe de rien du tout. Ils exagèrent leur manière (M. Courbet, par exemple), afin de stupéfier les gens. Ou bien, plus exclusifs encore que les autres, ils inven-

Digitized by Google

tent de nouvelles lois, ils établissent des routines puériles, ils proscrivent les vers et ressuscitent les pantomimes; ils ne s'amusent, ces défenseurs du vrai, qu'aux raffinements des littératures blasées.

O vieillards nés d'hier qui vous rajeunira?

— Bravo! s'écria le Souabe. Vieillards, vous avez dit le mot. En vérité je ne sais pas de quoi vous êtes faits, mais depuis que je suis à Paris, je ne vois que des gens décrépits et des malades. Vous êtes toujours haletants, pressés, vous vous agitez dans une fièvre permanente. Vos femmes, que je croyais si jolies, sont pâles jusque dans leurs mains. J'ai beaucoup entendu parler de réalité dans cette chambre, et, sauf par vous, Monsieur, qui devez avoir lu beaucoup de livres allemands, il n'a été dit là-dessus que des paroles malsaines. Pour ce qui est des contemporains que vous avez nommés, je les ai lus avec attention, pour apprendre le français, et je n'ai pu trouver en eux l'ombre seulement de ce que nous appelons le réalisme. Ils ne m'ont montré que des figures grimaçantes, des contorsions cataleptiques, des attitudes impossibles, comme dans les tableaux de M. Delacroix. Leurs héros sont des paresseux impuissants en brouille avec la vie, atteints plus ou moins du mal de Werther, immoraux au possible, antiesthétiques malgré leur affectation à parler d'art, orgueilleux et frivoles, inachevés et flétris comme des enfants qui auraient beaucoup vécu. Je trouve leurs amours ignobles, leur gaîté ne me fait pas rire, et leurs souffrances ne m'inspirent qu'un profond dégoût. Il y a surtout une chose qui me déplaît en eux: ils manquent d'enthousiasme (l'Allemand prononça cette phrase avec un phlegme patriarcal). Je ne les vois se passionner pour rien; ils n'admirent jamais spontanément, toujours de parti pris, et, dans ce cas, ils ont l'air de se battre les flancs pour s'échauffer la bile. Ah! Monsieur, vous l'avez fort bien dit, ce sont des vieillards.. La jeunesse est chaste, naïve, aisément émue, indulgente à la

Digitized by Google

vie qui lui sourit, elle entre dans le monde les bras ouverts, le cœur gonflé d'espérance, elle ignore ces haines qui viennent plus tard, car on n'a le droit de haïr les hommes que lorsqu'on les a longtemps beaucoup aimés. La jeunesse est, comme la charité, confiante et joyeuse; elle ne repousse aucune illusion; elle n'affecte rien, elle ne pose pas, elle se répand et se donne. Quand elle s'ouvre à l'amour, elle ne cherche pas dans la rue l'enfant qu'elle doit aimer; elle ne fait pas de son cœur une auberge à tout venant; elle ne se pare point de ses conquêtes, pour les jeter après comme des haillons, mais elle garde un asile en son cœur pour y cacher ses tendresses. Elle s'éprend de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bien, sans calculer l'effet que produira son enthousiasme; elle ne trouve pas ridicule et mesquin d'honorer son père, sa maison, sa province même, et de conserver, comme dit votre poëte, *le respect des vieillards et l'amour des enfants*. La jeunesse, enfin, ne ment jamais: elle n'a pas honte de sa foi, de sa conscience et de son honneur, et ce courage-là vaut bien celui de tous vos fanfarons de vices.

Voilà la vraie jeunesse chez nous, comme chez vous, car vous ne me ferez pas croire qu'une bande d'étudiants, de rapins et de gazetiers compose aujourd'hui la France future. Ce n'est donc pas la vie réelle que vos réalistes nous ont donnée, c'est la végétation factice, stérile, malsaine, aride, de plantes sans noms, qui poussent çà et là dans la boue de Paris. Mais voulez-vous du vrai réalisme? Venez chez nous, dans notre Forêt-Noire, et lisez Berthold Auerbach [1].

Voilà d'abord des gens qui se portent bien et ne font pas tomber leur poëte dans votre paradoxe insensé, que rien n'est réel, sinon la laideur et la maladie. Dans les contes d'Auerbach, la nature est prise sur le fait, sans être servilement copiée. Voici le grand point, la question capitale, où vos réalistes n'ont

[1] J'avais promis, dans mon article sur Auerbach, de revenir sur les contes de la Forêt-Noire. Le Souabe me fournit l'occasion de tenir cette promesse.

Digitized by Google

rien compris : l'art est-il le très-humble serviteur de la nature? Non, mille fois non. S'il en était ainsi, le premier photographe habile serait plus grand peintre que Rembrandt, et le chasseur adroit à piper les cailles en saurait plus long que Beethoven. L'artiste apprend la nature par cœur et la récite en poésie. Le monde veut être poétisé pour devenir musique ou peinture. Seulement poétiser ne veut point dire ennoblir, comme l'ont cru vos classiques, ni dissoudre en vapeur, comme vos mystiques l'imaginent. La poésie n'est pas au-dessus, c'est-à-dire en dehors des choses, elle est au fond. Ce n'est pas une brise tombée du ciel qui frôle en chantant les rameaux des bois, c'est la sève même de l'arbre, c'est la vie intérieure qui rend le feuillage plus touffu, le tronc plus fort, les fruits meilleurs, les fleurs plus belles. Elle rejaillit du dedans en richesse, en fécondité, en verdure et en verdeur, en ombrage, en parfums. Le poëte inspiré, c'est donc l'homme qui entre le plus profondément dans la nature, la serre de plus près sans la copier, mais en la refaisant, car poëte veut dire faiseur, créateur, en français comme en grec [1]. Plus donc l'œuvre a de réalité, plus elle a de poésie.

Voilà ce dont vos réalistes ne se sont jamais doutés. Ils paraissent matérialistes, non qu'ils aient lu Locke et Condillac, mais parce qu'ils sont superficiels et frivoles. Leur recherche du détail matériel est tout simplement le culte de l'épiderme [2]. La nature est peut-être leur maîtresse, mais ils ne l'aiment pas.

Auerbach l'aime : tout est là. Aussi, comme ses paysages sont pleins de pensée et de sentiment! Dans les contes de la Forêt-Noire, la terre a deux âmes, l'une dans son propre sein, l'autre dans la poitrine du poëte, et ces deux âmes n'en font qu'une, tant elles savent bien se comprendre et s'unir. Ici tout

[1] Ici le Souabe a, je crois, raison. Ce que j'admire chez les Flamands, disait Hegel, ce n'est pas que les objets soient naturels, mais c'est qu'ils sont naturellement rendus. Ce simple mot résume un grand système.

[2] Le Souabe n'avait probablement pas lu Balzac.

Digitized by Google

semble en harmonie, l'homme, la maison, le champ, la vigne, les grands bœufs qui paissent, l'église et le prêtre, le clocher et le ciel. Toutes ces créatures forment une famille étroitement serrée, qui pense, agit, travaille, verdoie, fleurit d'accord. L'arbre se ressent des peines de l'homme, qui souffre à son tour avec les légumes et les blés. Un mariage est une fête où la campagne aussi prendra part: c'est une activité de plus qui se joint à l'œuvre commune. Et vous croyez que ces honnêtes gens sont des êtres exclusifs et vulgaires, hermétiquement enfermés dans un petit cercle d'intérêts, comme vos Bohêmes parisiens dans leurs préjugés artistiques? Vous les jugez mal : ils ont une intelligence qui se forme, qui s'élargit, des mœurs qui s'adoucissent de jour en jour ; ils deviennent plus artistes que vous et moi, parce qu'ils le sont plus simplement ; ils ont leurs architectes, leurs musiciens et leurs poëtes, qui restent en même temps maçons, cuistres et bedeaux ; les simples récits villageois d'Auerbach sont éclairés par les premières lueurs d'une civilisation qui se lève. Ce n'est pas un retour à l'homme primitif, mais l'histoire de l'homme primitif qui existe encore et vient à nous. Rien de plus sérieux et de plus grand que cette idée si simple : aussi que de fond et de lointain dans ces tableaux de genre; c'est une Genèse enfermée dans une idylle, et l'humanité dans un paysan. Il n'est pas d'événement si vaste et si haut qu'il ne puisse entrer dans la chaumière ; la révolution de 1848 y gronde aussi bien qu'à Vienne et à Berlin. Ce superbe mépris, affiché par vos jeunes gens, pour les grandes commotions politiques, n'est aucunement partagé par le bûcheron de la Forêt-Noire ; il s'en trouble, il y pense, il en parle, écoutez comment, et dites-moi si vous avez jamais rien lu de plus fort dans vos journaux les plus graves :

« Brosi n'en continua pas moins son travail comme devant. Ce n'était pas une forte tête politique, et il ne se piquait pas de l'être, et pourtant il disait toujours : On ne mange pas de liberté ; il faut qu'on travaille, que le gouvernement soit ce qu'il vou-

Digitized by Google

dra; dans une république, le bois ne se fend pas tout seul, et à chacun son salaire [1]. »

Enfin Auerbach a trouvé la poésie des champs, qui est la joie. C'est par là qu'il réalise le plus beau rêve de l'art, quand l'art se porte bien. La vie est sérieuse, l'art est joyeux, a dit Schiller. Cette joie sort chez Auerbach de tous les pores; les chagrins, les vices, les maladies de ses paysans (qui n'a ses misères?) ne sont que des dissonances ou des ombres nécessaires à l'effet de ses compositions. D'ailleurs il fait justice à tout le monde : le malheureux tourné vers le couchant aura sur le soir son rayon de soleil. Dans le pays d'Auerbach, le prêtre même est un homme bienveillant et de bonne humeur. Quand ce prêtre demande à Agnès, la fille alerte et vive : Comment faut-il aimer Dieu? — Agnès lui répond : Gaîment! Et le bon curé ne trouve plus rien à dire. Ni moi non plus, Messieurs, conclut le Souabe en prenant son chapeau.

Si bien que le très-humble rédacteur de cette discussion littéraire se trouva seul avec le maître du lieu.

— A votre tour, mon ami, lui dit-il, que pensez-vous des réalistes?

— Les réalistes, répondit le malheureux en ouvrant ses deux fenêtres, sont des bavards qui fument beaucoup trop.

Marc MONNIER.

[1] La phrase que j'ai relue depuis est tirée de Brosi et Moni, l'une des plus jolies nouvelles d'Auerbach. Là, comme partout, l'auteur est poëte et populaire jusque dans son langage; ses paysans, tout en parlant comme ils doivent parler, ne sauraient parler mieux : Cet homme, observe une fille de campagne en jugeant un paysan revenu d'Angleterre, est un homme de bien : il ne parle pas beaucoup, mais chaque mot qu'il dit est comme un serment : on peut bâtir des maisons dessus.

Digitized by Google

WAGGONS ET TÉLÉGRAPHES.

Si notre siècle s'enorgueillit, c'est sans doute d'avoir anéanti la distance par la vitesse vraiment extraordinaire que la vapeur a mise à la disposition de l'homme pour franchir en un clin d'œil l'espace. C'est aussi de cette promptitude foudroyante avec laquelle l'électricité transmet les nouvelles d'un bout du monde à l'autre. Certes voilà deux découvertes qui honorent l'humanité et font briller son génie ; mais je ne suis pas le seul qu'inquiètent leurs résultats plus ou moins éloignés, je ne suis pas le seul qui songe en tremblant aux perturbations immenses que ce nouvel ordre de choses devra jeter dans les rapports sociaux, les transactions commerciales et l'agriculture. Je laisse aux économistes à les prévoir et à les décrire, et ne prétends émettre ici que quelques réflexions sur les conséquences immédiates de ces deux inventions pour le poëte et le chrétien. Et d'abord sans être poëtes, mais en ayant seulement le goût et le sentiment des beautés de l'art et de la nature, quel est pour le plus grand nombre des voyageurs le plaisir le plus vif, le plus vrai et le moins coûteux qu'ils éprouvent sur la route et dans les lieux qu'ils parcourent ! N'est-ce pas de jouir de l'aspect de perspectives nouvelles pour eux, d'apprécier les différences qui se trouvent entre les pays qu'ils abandonnent et ceux qu'ils traversent? Eh bien, ce plaisir si réel n'existe plus, et il n'y a que les gens qui voyagent seulement pour arriver où ils vont, qui peuvent se féliciter de cette fougueuse manière de passer devant toutes choses sans rien voir. Il y a sans doute un certain charme à filer comme une flèche,

Digitized by Google

à sentir l'air qu'on fend glisser sur le visage qu'il rafraîchit, à entrevoir mille formes incertaines et fuyantes qui échappent aux regards en un clin d'œil. Mais ce plaisir est de ceux auxquels on s'habitue vite et qui lassent plus vite encore; je ne pense point qu'il prétende remplacer les mille agréments que savoure un touriste, le sac sur le dos, cheminant à pied et s'approchant de tout ce qui appelle sa curiosité. En vérité l'on peut dire que les plaisirs qu'on éprouve dans un voyage sont plus nombreux en raison même de la lenteur mise à le faire; en reste-t-il dès lors pour les malheureux empilés dans des waggons allant à tire d'ailes au milieu du sifflement des machines, sans pouvoir distinguer les chants d'un rossignol de ceux d'une chouette, et le peuplier qui monte dans les nues de la flèche d'un clocher? Notez que je ne parle point des chances d'accidents, bien réelles pourtant, ainsi que l'attestent tous les papiers publics des deux mondes, jonchés de récits funestes sur les chocs, les embrasements, les déraillements, les accidents de tout genre qui incombent à cette manière de voyager. Que devient, je le demande, ce *plus long* plein de charmes que prenait le bon La Fontaine pour aller à l'Académie? Ce *plus long* si rempli d'attraits, même pour ceux qui ne se rendent à aucun Institut quelconque, et qui songent plus à jouir en route qu'à toucher à un but atteint toujours trop tôt au gré de leurs désirs? Ce *plus long* qu'accompagnent la flânerie, les caprices, les fantaisies artistiques, les causeries avec ceux qu'on rencontre, les observations sur ceux qu'on voit, les stations à l'auberge, les haltes nonchalantes sur l'herbe pour contempler un beau lever ou coucher de soleil, pour admirer quelque accident de lumière ou pour goûter quelque frais sommeil! Hélas! tout cela disparaît dans le waggon, ce misérable waggon déshabille nos voyages de tout entourage poétique; ce qu'on lui demande, c'est de nous déballer au terme de sa course et de nous y déposer ni plus ni moins que notre sac de nuit qui aura partagé

Digitized by Google

avec nous les jouissances de la route, et dont le rôle aura été la doublure du nôtre.

Puis voilà *l'absence* et *la séparation* anéanties du même coup; voilà taries ces deux sources abondantes où la poésie amoureuse puise depuis la création du monde; car s'il prenait encore fantaisie à quelque troubadour de chanter ses tourments loin de la dame de ses pensées, celle-ci lui répondrait à coup sûr très-prosaïquement, mais fort à propos : « *Mon cher, prends le premier waggon, et dans quelques heures tu seras ici.* » Si, ne pouvant quitter le lieu de son exil, il se lamentait de ne pas lui parler de sa flamme : « *Prends le premier fil électrique*, lui manderait-elle, *et nos paroles se croiseront comme d'une chambre à une autre.* » Il n'y a que les baisers qui ne peuvent encore prendre le même essor ; mais je suis assuré qu'on trouvera bientôt le moyen de les faire parvenir à destination. *Si vous êtes pressé, prenez la poste*, disait-on il y a peu d'années encore, et voilà les dictons populaires qui s'en vont à toute vitesse avec les waggons ; car il n'y a plus que les gens *peu pressés* qui se serviront de ce véhicule nommé la *poste*, aussi suranné maintenant que les trois unités d'Aristote.

Et maintenant garde à vous, femmes coquettes! car, grâce à la promptitude des retours, il n'y aura plus de maris en voyage. Tremblez aussi, femmes tendres et jalouses, puisqu'en peu de jours votre époux pourra visiter nos grandes villes, et passer sous les regards de bien des séduisantes syrènes. Près de la localité que vous habitez, si vous trouvez déjà des sujets de craintes sur sa fidélité conjugale, que sera-ce quand des waggons infernaux mettront à sa disposition toutes les îles de Circé qui se trouveront dans un rayon de mille lieues autour de votre demeure?

Mais si la poésie des voyages et de nos sentiments les plus tendres est tellement amoindrie par la vapeur, celle des lieux, du moins, reste-t-elle intacte? Ces sites romantiques, pittores-

Digitized by Google

ques, qu'embellissaient la solitude, le silence, et servaient de refuges inspirateurs aux amants, aux poëtes et aux philosophes, que deviennent-ils, avec les voies ferrées qui les coupent, les sillonnent et les remplissent de vapeur d'eau chaude et de fumée puante. Que devient leur calme au milieu de mille bruits que jettent en passant les trains de plaisir, où quinze cents personnes lancées dans l'espace défilent sans que vous puissiez distinguer ou reconnaître les traits d'un ami ou la figure d'une jolie femme ?

Adieu ! doctes et silencieuses retraites qui inspirâtes tant de beaux vers, tant de nobles méditations, tant de généreux sentiments. Adieu ; à la place des sages que vous abritiez, vous verrez passer dans votre sein une multitude bruyante et folle qui n'aura pas même le temps d'admirer en fuyant vos charmes purs qu'elle détruira. Mais à ces considérations, dont nul, je pense, ne peut contester la vérité, j'en puis ajouter de bien plus graves et d'un ordre plus élevé. L'homme emporté par l'ardeur de découvrir ne joue-t-il point le rôle de Prométhée, et ne pourrait-il pas avoir le même sort? Cette tentative incessante de dérober au ciel le feu créateur, ne pourrait-elle point l'enchaîner au rocher, en butte aux étreintes sanglantes du vautour vengeur?

L'orgueil n'est-il pas le père ou tout au moins le fils de ces audacieuses investigations des secrets de la nature ? N'en résultera-t-il point pour l'homme une confiance impie dans ses propres forces ? Ne le voit-on pas déjà déifier son génie et lui dresser des autels ? Plus il croit se suffire à lui-même, plus il abandonne l'idée de sa dépendance absolue d'un Être suprême, et si je me trompe en prévoyant un affaiblissement du sentiment religieux à la suite de ces innovations surprenantes, n'en existe-t-il pas du moins un signe évident dans les *trains de plaisir pour Jérusalem* qui viennent d'être établis? D'abord ces mots ne jurent-ils pas d'être accouplés ; est-ce pour se divertir qu'on

Digitized by Google

doit aller visiter les lieux saints? Etait-ce ce sentiment qui poussait jadis les pèlerins à faire ce lointain voyage? Convient-il à la vénération due à cette ville, berceau de nos croyances, qu'on puisse y aller si cavalièrement, si vite et à si peu de frais? En conscience, je ne vois pas que ceux qui en sont revenus ayent ajouté quelque chose à leur foi, et je pourrais citer ici de grands noms et de célèbres exemples.

Major longinquo reverentia, disaient avec raison les Latins, et je crois ce proverbe vrai, surtout appliqué à cet aspect de la Judée, qui deviendra bientôt banal, et qui ne sera plus qu'un but à la curiosité des badauds plutôt qu'à la piété des fidèles.

Puis on s'attend à trouver sur ce théâtre de la vie du Sauveur un pays et des êtres qui soient en harmonie avec les grands événements qui s'y sont consommés, et en général le mécompte est grand. Un sol aride, des habitants déshérités en majeure partie des vertus que le christianisme, né dans ces lieux, devrait leur inspirer, des moines habitués à vivre au milieu de ces souvenirs sacrés, communiquant aux pèlerins l'indifférence avec laquelle ils envisagent ces illustres débris! De misérables querelles sur des questions de suprématie parmi les représentants des divers cultes qui entourent le sépulcre du Christ; voilà l'aspect matériel et superficiel de ces régions si favorisées jadis, et il faut un esprit religieux éminent et ferme, pour résister à l'impression qu'un tel spectacle doit faire sur l'âme vraiment chrétienne. Or cet esprit sera-t-il celui de cette procession de touristes qui vont aller au Golgotha comme autrefois ils allaient au Mont-Blanc? Je ne le pense point, et je crois fermement que des visites à la sainte crèche, faite de cette manière et dans des conditions aussi mondaines, devront affaiblir les croyances religieuses, loin de les consolider.

Que deviendront la vie de famille et le culte paisible du foyer

Digitized by Google

domestique, avec des voyages si tentatifs, faits si vite et avec peu d'argent ? Quels seront les sages qui sauront résister aux séductions de la locomotive ou aux entraînements de l'exemple, alors qu'ils verront les waggons à leur porte et leurs amis s'éclipser sur les ailes de la vapeur ? Combien de gens vont prendre en mépris leur vie tranquille et sédentaire ; combien s'en dégoûteront et ne pourront s'y résigner après avoir effleuré la surface de tant de séductions et de plaisirs si entraînants à première vue, et dont ils n'auront pas eu le temps, dans leur course rapide, de reconnaître les abus et de voir les funestes conséquences ! Hélas, l'incrédule et satirique Voltaire a dit avec quelque vérité :

« Rarement à courir le monde
« On devient plus homme de bien. »

Ne serait-ce point le cas d'appliquer cette sentence à tous ces fougueux vagabonds épars sur la surface du globe, dont les attachements fugitifs, si vite contractés et sitôt rompus, augmenteront sans doute l'inconstance naturelle de leurs sentiments !

Déjà, durant ces dernières années, peu de familles dans l'aisance sont restées au grand complet chez elles. Beaucoup ont été momentanément séparées de quelques-uns de leurs membres, allant chercher loin du toit paternel le plaisir, le bonheur ou la fortune qu'ils laissaient à leur porte. Mais si l'amour du foyer résiste à ces périlleuses tentations, en sera-t-il de même de la nationalité des peuples ? Pourra-t-elle se conserver intacte dans ce mélange continuel de tous les habitants de la terre ? Quel sera le niveau intellectuel et moral résultant de ce pêle-mêle de tous les usages, de toutes les industries et de toutes les croyances ?

Y aura-t-il abaissement pour un grand nombre de peuples, ou bien élévation pour quelques-uns ? Quel aspect devra offrir

Digitized by Google

ce globe, où seront fondues et mêlées toutes les races et tous les divers degrés d'intelligence ? Il est, ce me semble, fort difficile de prévoir ce qui résultera à la longue de ce frottement journalier et perpétuel de toutes les nations ; mais il me paraît impossible de nier les changements qu'il devra opérer en elles. Je souhaite que l'espèce humaine gagne à la mutation qu'elle va subir, mais je le désire plus que je l'espère ; car dans ce grand conflit des races, les plus énergiques, façonnées aux allures despotiques du Nord, devront avoir une influence brutale bien fâcheuse sur les mœurs délicates du midi de l'Europe, dont les populations sont plus éclairées ; peut-être leur inoculeront-elles de nouveau cette barbarie qu'on vit sans cesse si prompte à reparaître et si lente à reculer devant la civilisation.

J. Petit-Senn.

Digitized by Google

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

LES MARIAGES DE PARIS, par Edmond About. Paris, 1856; 1 vol. in-16: 2 fr.

Quelle mine féconde pour un romancier, à condition toutefois qu'il soit plutôt spirituel que sentimental. En général, dans les mariages de Paris, le sentiment ne joue qu'un rôle secondaire, fort souvent même il n'y figure que pour la forme. C'est, selon les goûts, l'avantage ou l'inconvénient d'une grande ville. Les gens s'y rencontrent sans se connaître et sont trop affairés pour avoir le temps de faire une cour assidue. L'amour constant, fondé sur de long rapports, et qui ne recule pas devant une attente de plusieurs années, n'est guère compatible avec l'existence de la capitale. A Paris, on se marie surtout pour s'établir, pour se fixer; le mariage est le lien et non l'amour. Celui-ci passe plutôt pour une distraction de jeunesse qu'on laisse derrière soi quand on entre en ménage. Il y a des exceptions, sans doute, et souvent l'amour naît chez des époux qui n'avaient pas compté sur lui. Mais d'ordinaire le mariage parisien est une affaire d'argent, d'ambition ou de simple convenance. Cela n'empêche pas qu'il ne soit assez fertile en péripéties dramatiques, comme on peut le voir dans les romans modernes, qui ont tant exploité cette veine. Cependant il fournit plus ample matière encore au ridicule. C'est ce dernier point de vue qu'a choisi M. About, et nous l'approuvons d'autant plus que, tout en plaisantant avec grâce et bon goût, il se montre habile observateur. Il sait rendre fidèlement certains traits originaux qui caractérisent les mœurs parisiennes. On trouve dans ses nouvelles une foule de petits détails bien étudiés, dont l'ensemble forme une peinture très-agréable. Ce sont des tableaux de genre pleins de naturel et de vérité. M. About n'est point trivial ni trop enclin à la caricature. En général ses personnages ont le cœur honnête, et leurs travers sont empreints d'une franche bonhomie, qui permet de s'y intéresser quand même. L'action est toujours simple, la donnée piquante et le dé-

Digitized by Google

nouement heureux. Si l'amour ne préside pas aux fiançailles, du moins rien ne s'oppose à ce qu'il survienne après la noce. A cet égard, M. About nous paraît apprécier dignement la bourgeoisie parisienne, chez laquelle on rencontre plutôt des ridicules que des vices, et qui n'est point du tout étrangère aux affections sérieuses et dévouées. Les *Mariages de Paris* se distinguent enfin de la plupart des productions du même genre qu'enfante chaque jour la presse, par le tact et la convenance, ainsi que par une incontestable supériorité de talent.

LES FRANÇAIS EN CRIMÉE, poëme national en cinq chants, par J.-B. Bouché de Cluny. Paris, Eug. Pick, 1856; 1 vol. in-8°: 2 fr.

Si jamais sujet fut digne d'inspirer le poëte, c'est bien la merveilleuse expédition de Crimée, œuvre héroïque d'un siècle où la soif de l'or semblait avoir tué tout enthousiasme et toute énergie. Quel étonnant contraste entre une pareille entreprise et les tendances générales qui caractérisent notre époque. La paix européenne n'avait été depuis longtemps troublée que par d'impuissantes tentatives révolutionnaires, tristes symptômes de décadence morale. On voyait la société menacée par les progrès mêmes de la civilisation, se consacrant chaque jour davantage à la poursuite exclusive du bien-être matériel. Déjà plus d'une fois il avait fallu repousser par la force les hordes avides du socialisme, et, quoique vaincues, elles inspiraient de sérieuses inquiétudes pour l'avenir. Tout à coup le clairon guerrier se fait entendre. A cet appel de nombreux bataillons surgissent, la France fournit ses vaillants soldats, l'Angleterre sa puissante marine, et bientôt une armée formidable est transportée sur les rives du Bosphore et de la mer Noire, envahit la Crimée, débute par la victoire et va camper sous les murs de Sébastopol. Au marasme dont les esprits paraissaient atteints, succède alors une réaction salutaire. La sève se réveille et circule de nouveau. Ces hommes, que l'on croyait amollis et corrompus, déployent une admirable énergie, font des prodiges de valeur, et la civilisation, loin de les rendre impropres à la guerre, leur donne plus de ressources, plus d'intelligence, d'élan et de courage. Ni la longueur du siége, ni l'opiniâtreté de la résistance, ni les maladies, ni les privations ne peuvent les abattre. Ils persévèrent jusqu'au bout sans murmure, et quand enfin sonne l'heure de l'assaut, tout cède devant leur ardeur impétueuse.

Assurément cet épisode appartient de droit à l'épopée. Peut-être en

Digitized by Google

sommes-nous trop près encore pour nous rendre bien compte de l'effet qu'il produira sur les générations futures, mais on ne saurait contester sa nature épique. M. Bouché de Cluny n'a donc pas fait fausse route à cet égard. La donnée de son poëme est simple, sa marche rapide et le style soutenu. Dans le czar russe il personnifie l'esprit de ces peuples farouches qui, jadis, se précipitèrent déjà sur l'Occident comme un torrent dévastateur. Les pays du Nord, avec leurs frimats, furent la demeure assignée à la postérité de Caïn,

l'Enfer créé pour la race homicide.
Satan proscrit du ciel, le front morne et livide,
Errant de roc en roc sur ces vastes déserts,
Jura, fatal serment, d'y venger ses revers.

Il y fonde un empire des ténèbres où le despotisme élève d'innombrables troupeaux d'esclaves, les façonne à l'obéissance et prépare ainsi l'accomplissement de ses ambitieux desseins. Dès que l'occasion semble propice, le signal est donné, les masses s'ébranlent, et Constantinople va devenir leur proie, tandis que l'Europe, déchirée par les factions, restera spectatrice impuissante du triomphe de la barbarie.

Mais la France veille. Sa mission est de défendre les libertés du monde, et Dieu, qui la protége, lui donne un chef dont le génie supérieur embrasse d'un coup d'œil la grandeur du péril, et n'hésite pas devant le seul moyen efficace de le combattre,

l'invincible union
Des enfants de la France et des fils d'Albion :
Frères sous l'étendard de l'honneur, qui rassemble
Deux peuples dès longtemps faits pour marcher ensemble;
Tous deux prédestinés par des titres pareils,
Terribles aux combats, prudents dans les conseils,
Et portant sur leur front, que la force illumine,
L'irrécusable sceau d'une noble origine.

Ils oublient leurs vieilles querelles, confondent leurs rangs jadis ennemis, et marchent pleins de confiance dans la justice de leur cause commune, ainsi que dans le sentiment de leur force.

Ecoutez, écoutez !... voilà la grande armée,
Voilà ses bataillons campant dans la Crimée.
Le drapeau tricolore a conduit nos soldats,
Et notre aigle revient pour de nouveaux combats !

Digitized by Google

C'est toi qui l'as voulu, successeur d'Alexandre :
Allons, brûle Moscou, réduis l'empire en cendre!
Car nous voilà, te dis-je, assurés du succès.
En vain des vieux tyrans surpassant les excès,
Tu voudrais échapper au sort que je t'annonce :
Le monde est libre, ô czar, quand la France prononce.

Les couleurs de ce tableau sont un peu trop exagérées, sans doute. La Russie n'est point une terre maudite, ni son empereur un Attila. Mais on se permet souvent de semblables licences en poésie, et l'auteur n'a pas tort d'exalter la valeur des armées alliées, ainsi que la sage modération avec laquelle on a profité de la victoire, uniquement en vue de consolider la paix. Nous lui reprocherons un autre défaut, c'est l'absence de détails propres à captiver l'intérêt. La matière était riche pourtant, et lorsqu'on fait un poëme, il importe de ne pas négliger cette ressource précieuse. Le ton lyrique a de la peine à conserver son prestige pendant cinq chants entiers. Celui de l'épopée y réussirait mieux. Malheureusement le vers français ne se prête guère à ce genre de poésie, et d'ailleurs, comme nous l'avons indiqué déjà, pour être ainsi chantée, l'expédition de Crimée doit passer à l'état de tradition populaire. Du reste, comme œuvre de circonstance, le poëme de M. Bouché de Cluny ne manque ni de verve ni de sentiment patriotique. C'est certainement ce qu'on a fait de mieux sur le glorieux épisode par lequel Napoléon III a si bien inauguré son règne.

CONTES BIZARRES, traduits de l'allemand de Achim d'Arnim, avec une introduction, par Th. Gauthier. Paris, 1856 ; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25.

Ce volume justifie bien son titre. Les contes qu'il renferme sont en effet très-bizarres, beaucoup trop même, car la bizarrerie ne constitue pas à elle seule un mérite suffisant pour faire la réputation d'un écrivain. On éprouve sans doute un certain plaisir à se voir transporter en dehors du monde réel dans le merveilleux domaine de la fantaisie, mais c'est à condition que le rêve ne se prolonge pas au point de tourner en cauchemar. Malgré tout l'attrait que peuvent avoir les revenants et les êtres fantastiques, il faut, pour nous intéresser, qu'ils se rattachent par quelque bout à la vie réelle. Autrement ce ne sont plus que des hallucinations qui fatiguent, troublent l'esprit et produisent, si l'on persiste, un malaise intolérable. L'estime que M. Th. Gauthier professe pour le talent de M. d'Arnim nous

Digitized by Google

semble donc assez peu fondée. Il est possible que dans l'original les qualités du style donnent du charme à ces étranges esquisses, où l'on cherche vainement une action, une trame, un sens quelconque. Mais traduites en français, elles éveillent plutôt l'idée de la folie que celle du talent. C'est un dévergondage d'imagination sans but ni portée. D'ailleurs, M. d'Arnim raconte ses histoires extravagantes avec le ton sérieux et convaincu d'un homme dont le cerveau serait dérangé. Les incidents merveilleux abondent, et l'auteur ne sort jamais de son rôle de magicien, qui le dispense de méditer un plan, de nouer une intrigue ou d'étudier le jeu des passions humaines. Il nous présente un spectacle d'ombres chinoises, auquel se mêlent des scènes de fantasmagorie. On peut bien s'en amuser un instant, quelques jolis détails méritent d'être applaudis, mais l'ensemble manque d'intérêt et l'esprit fait défaut. Aussi croyons-nous que les lecteurs français ne goûteront guère les *Contes bizarres*. Cette production exotique, malgré l'éloge qu'en fait M. Th. Gauthier, ne saurait être pour eux qu'un objet de curiosité.

LES VERS DE MAÎTRE HENRI BAUDE, poëte du quinzième siècle, recueillis et publiés avec les actes qui concernent sa vie, par J. Quicherat. Paris, Aug. Aubry, 1856; 1 vol. in-16: 5 fr.

Ce poëte, dont les vers étaient restés inédits, fut le contemporain de Villon, auquel il ressemble, soit par la libre allure de sa muse, soit aussi quelque peu par celle de sa vie. Ce n'est pas un grand poëte: souvent son style est obscur et son esprit licencieux ou trivial. Mais l'obscurité tient surtout aux allusions, inexplicables maintenant, dont ses ouvrages sont remplis, et si le goût lui fait défaut, du moins a-t-il le mérite d'avoir su, comme Villon, préférer le sel gaulois à la magnificence amphigourique des poëtes de son temps. On doit lui savoir gré de l'indépendance avec laquelle il persévère dans cette voie, malgré les doctrines de Georges Chastellain et de Robertet qui exercèrent une si fâcheuse influence sur la littérature du quinzième siècle. Né à Moulins vers 1430, il fit son chemin à la cour de Louis XI, et obtint, en 1458, l'office d'élu des aides pour le bas Limousin. C'est dans cette modeste condition que s'écoula sa vie, entre les devoirs de sa charge et la culture des lettres. Mais sous Charles VIII, s'étant avisé d'écrire une pièce de circonstance qui déplut aux courtisans, ceux-ci le lui firent payer cher. Dans cette pièce, que malheureusement on n'a pas conservée, le roi était fort loué. « L'un des acteurs le comparait à une fon-

Digitized by Google

taine vivifiante, d'où le royaume espérait bientôt tirer sa fécondité ; mais l'interlocuteur, poursuivant sa métaphore, déplorait la présence, dans cette eau si pure, d'herbes et de racines qui empêchaient son cours, de gravois et de bourbes qui la troublaient, et aussi donnaient lieu à des pêches par trop fructueuses. » L'allusion, applaudie par le public, ne fit point rire la cour. Ordre fut donné de saisir acteurs et auteur et de les conduire au petit Châtelet.

Baude, après brisement de portes,
En effect à mynuict fut pris
(Qui estoient dures et fortes)
Et au Petit Chastellet mys.

Heureusement il avait de bons appuis, soit dans le parlement, soit dans le peuple. On intercéda pour lui ; l'évêque de Paris intervint, la ville se porta partie plaignante pour la violence exercée contre un de ses notables, et Baude fut relâché. Mais bientôt on l'arrêta de nouveau, il se vit gardé étroitement sous les verrous ; pendant trois mois on multiplia les interrogatoires, on usa de tous les moyens d'intimidation ; puis enfin, grâces probablement à l'intercession du duc de Bourbon, auquel il avait adressé deux épîtres, sa prison s'ouvrit. Peu d'années après il mourut, laissant une certaine renommée littéraire qui ne lui survécut pas longtemps. Ses poésies restèrent inédites, quoique Clément Marot les jugeât dignes d'être pillées. L'édition qu'en publie M. Quicherat sera certainement bien accueillie, comme venant combler une lacune dans la suite des vrais et naïfs représentants de l'esprit français.

La Journée des madrigaux, suivie de la Gazette de Tendre et du Carnaval des Précieuses ; introductions et notes, par E. Colombey. Paris, Aug. Aubry, 1856 ; 1 vol. in-16 : 5 fr.

Dans l'histoire des Précieuses, la *Journée des Madrigaux* tient une place importante. Cet épisode fit autant de bruit au moins que la fameuse querelle des sonnets, immortalisée par Molière ; mais il n'a pas obtenu le même honneur, et jusqu'à présent les pièces qui le concernent étaient restées enfouies dans les manuscrits de Valentin Conrart. Sans doute, elles avaient paru trop médiocres pour mériter d'être tirées de l'oubli ; cependant, quelque petite que soit leur valeur littéraire, ce sont des documents assez précieux pour l'histoire de la langue. Les Précieuses exercèrent en

Digitized by Google

effet sur celle-ci une influence très-considérable. Malgré leurs ridicules, elles contribuèrent beaucoup à l'épurer, à l'enrichir, à lui donner de l'élégance et de la grâce. Parmi les néologismes qu'elles fabriquaient avec trop d'abondance et souvent aussi trop de recherche, se sont trouvées maintes expressions ingénieuses, qui ont été depuis consacrées par l'usage. Leur tort fut l'affectation; à la naïveté parfois un peu grossière du vieux langage, elles opposaient une tendance toute contraire. Leurs efforts avaient pour objet de créer un beau langage, duquel la crudité des termes serait complétement bannie, et dans ce but elles poussèrent la pruderie à l'excès, tout en se faisant un jeu d'effleurer sans cesse l'équivoque et d'aborder sans scrupule les pensées les moins chastes. A leurs yeux, le sublime du genre était de parler d'amour en termes énigmatiques, en sorte qu'on pût tout dire sans avoir l'air d'y toucher.

Théodamas, amant discret,
De mon cœur vous fondez les glaces,
Ouy, vous aurez toutes les grâces
Qui n'ont point besoin de cachet.

La *Journée des madrigaux* en offre maints exemples semblables. Les divers personnages font assaut de galanterie, et l'on y reconnaît bien cette espèce de vernis menteur qui caractérise la corruption du siècle de Louis XIV. Ce sont les formes de l'étiquette employées à dissimuler la licence des mœurs. La réforme commençait par les apparences, et l'on éprouvait le besoin de se mettre à l'abri sous le voile de l'allégorie. La *Gazette de Tendre* en est une preuve meilleure encore. Elle nous raconte les aventures galantes de ces dames comme de simples incidents de voyage dans un pays imaginaire, dont l'éditeur a eu la bonne idée de reproduire la carte dressée par Mlle de Scudery. Enfin, pour achever de nous faire connaître les Précieuses, M. Colombey nous donne leur *Carnaval*, scène plaisante, aux allures plus libres, dans laquelle nous les voyons prendre leurs ébats et folâtrer, comme cela leur arrivait lorsqu'elles cessaient de poser devant le public. Cette pièce, fort curieuse, montre que la pruderie n'était pour elles qu'un vêtement d'apparat dont elles se dépouillaient volontiers dans l'occasion. Après la lecture de ce volume, on comprendra mieux le double jugement porté sur les Précieuses par deux de leurs contemporains :

« Je suis certain, écrit Somaize, que la première partie d'une Précieuse est l'esprit, et que, pour porter ce nom, il est absolument nécessaire

Digitized by Google

qu'une personne en ait, ou affecte de paraître en avoir, ou du moins qu'elle soit persuadée qu'elle en a. Si l'esprit leur est absolument nécessaire, de tout temps on a vu des filles et des femmes spirituelles ; qu'on ne me vienne donc pas conter toutes ces chimères, que les Précieuses sont des filles qui ne se veulent point marier, qu'il faut qu'elles soient âgées de quarante-cinq ans, qu'elles soient laides, et cent autres choses de cette nature, que l'erreur du vulgaire a produites, avec aussi peu de raison que de fondement. Je sais bien que l'on me demandera si toutes les femmes d'esprit sont Précieuses? Je réponds à cette demande que non, et que ce sont seulement celles qui se mêlent d'écrire, ou de corriger ce que les autres écrivent, celles qui font leur principal de la lecture de romans, et surtout celles qui inventent des façons de parler bizarres par leur nouveauté, et extraordinaires dans leurs significations. J'ajouterai à cela qu'il faut encore qu'elles soient connues de ces Messieurs que l'on appelle auteurs, et qu'il serait malaisé, ou même impossible de parler d'elles, sans les y mêler... »

« Ces femmes délicates, dit St-Evremont, ont ôté à l'amour ce qu'il y a de plus naturel, pensant lui donner quelque chose de plus précieux. Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit, et converti des mouvements en idées. Cet épurement si grand a eu son principe d'un dégoût honnête de la sensualité ; mais elles ne sont pas moins éloignées de la véritable nature de l'homme que les plus voluptueuses ; car l'amour est aussi peu de la spéculation de l'entendement que de la brutalité de l'appétit. Si vous voulez savoir en quoi les Précieuses font consister leur plus grand mérite, je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs amants sans jouissance, et à jouir solidement de leurs maris avec aversion. »

RECHERCHES SUR MONTAIGNE. Documents inédits recueillis et publiés par le docteur J.-J. Payen, n° 4. Paris, Techmer, 1856.

M. Payen s'est fait connaître fort avantageusement par une série de recherches relatives au livre des *Essais* et à leur immortel auteur. Ces recherches, dont la publication a été entreprise en 1837, forme déjà douze brochures en livrets différents. La publication que nous signalons aujourd'hui n'a été tirée qu'à *cinquante* exemplaires. On voit ainsi qu'indépendamment de son mérite très-réel, elle aura celui de la rareté. Elle contient, entre autres morceaux, des *observations* sur un ouvrage de M. A. Grün (*Vie publique de Montaigne*), des détails sur l'habitation du philosophe

Digitized by Google

à Bordeaux (aujourd'hui démolie) et sur son tombeau; une lettre sur Sebon, théologien-philosophe que Montaigne s'assujettit à faire passer en langue française, et dont il écrivit l'apologie dans un chapitre fort remarquable des *Essais*. Il serait difficile d'analyser ces divers écrits, remplis de détails et de discussions sur des faits peu connus; le volume de M. Payen se recommande en outre par un assez grand nombre de planches lithographiées, qui donnent des plans et des vues du château où résidait Montaigne, des *fac-simile* de l'écriture de ses frères, de sa fille, de sa petite-fille. N'oublions pas un fac-simile sur la note autographe tracée par le philosophe en tête de son exemplaire des *Commentaires de César*, édition d'Anvers, 1570. Ce volume est le seul que l'on connaisse encore de ceux sur lesquels Montaigne (ainsi qu'il nous l'apprend lui-même) ajoutait le temps auquel il avait achevé de le lire et le jugement qu'il en avait retiré en gros; ce *César* appartenait à M. Ganion, bibliophile parisien, qui l'avait rencontré sur un quai dans un tas de bouquins sans valeur, et qui l'avait acquis pour 90 centimes. Après sa mort, ce même volume s'est élevé, en vente publique, au prix de 1550 francs, et il fait aujourd'hui partie de la riche collection de M. le duc d'Aumale.

Il nous reste, ainsi qu'à tous les admirateurs de Montaigne, un vœu à former, c'est que M. Payen refonde ses écrits divers en les complétant, et qu'il en compose un ensemble qui exposera tous les faits de ses études, et qui pourrait avoir pour titre : *Histoire de la vie et des écrits de Montaigne*. On annonce qu'il songe sincèrement à mettre la main à une édition des *Essais*, pour laquelle il rassemble depuis longtemps des matériaux de tout genre. Elle ne saurait manquer d'être accueillie avec la plus juste et la plus vive faveur.

*

VOYAGES ET HISTOIRE.

La Suisse allemande et l'ascension du Mœnch, par Mme la comtesse Dora d'Istria. Genève et Paris, J. Cherbuliez, 1856. Tomes I et II. 2 vol. in-12 : 6 fr.

La Suisse telle que l'ont constituée vingt ans d'agitation révolutionnaire offre certainement un sujet d'étude du plus haut intérêt. Dans ce pays le principe démocratique s'est développé sous maintes formes diverses, et n'a trouvé d'autre frein à ses excès que les habitudes et les traditions d'un peuple libre. Après des luttes de partis plus ou moins vio-

Digitized by Google

lentes, le suffrage universel a triomphé, il est devenu la base du gouvernement fédéral aussi bien que de tous les gouvernements cantonaux. C'est donc là qu'on peut le mieux en juger la valeur réelle par les résultats de son application. Neuf années d'expérience fournissent à cet égard des données bien suffisantes, et l'on est seulement étonné qu'un pareil travail n'ait pas encore été fait. Cela s'explique pourtant par l'extrême difficulté qu'il présente. En Suisse les passions étaient trop excitées pour permettre l'examen impartial des faits et la juste appréciation des hommes. Ce n'est pas au milieu des désordres civils qu'on peut écrire l'histoire. D'ailleurs ceux auxquels incombait la tâche de l'écrire étaient eux-mêmes engagés dans la lutte, et leurs préoccupations cantonales les empêchaient tout à fait de saisir l'ensemble du mouvement. Quant aux publicistes étrangers, on comprend qu'ils reculent devant la tâche de débrouiller un semblable chaos. S'il ne s'agissait que d'un seul Etat et d'une seule révolution, leur répugnance serait moins grande. Mais la Confédération se compose de vingt-deux Etats dont chacun a changé sa constitution trois ou quatre fois au moins et qui diffèrent essentiellement entre eux par l'origine, par la langue, par les usages, les mœurs, les idées, la religion, en un mot par tout ce qui constitue d'ordinaire la nationalité. Le seul lien fédéral en a fait un peuple, et pour se rendre compte de l'existence de ce peuple il faut d'abord posséder une connaissance approfondie de l'histoire de son passé, qui n'est pas moins compliquée que celle de son présent.

Cependant Mme la comtesse Dora d'Istria n'a pas craint de tenter l'entreprise, et son livre, fruit de recherches consciencieuses, est le premier qui donne un aperçu de l'état actuel de la Suisse. Nous disons un aperçu, car elle se contente d'esquisser les principaux traits de la révolution fédérale sans entrer dans les détails. Son but en prenant la plume était de rendre compte de l'impression produite sur elle par l'aspect d'un peuple indépendant et libre, et de l'offrir en exemple à ses compatriotes les Roumains, pour réveiller chez eux le sentiment national. C'est donc surtout l'essor intellectuel et moral qu'elle s'attache à mettre en relief. La partie descriptive n'occupe qu'une fort petite place, et sert seulement de lien entre les différentes étapes où l'auteur se sent inspiré par quelque glorieux souvenir. A la vue de Constance son imagination évoque les martyrs de la liberté au quinzième siècle. A Meinau ce sont les ordres militaires du moyen âge, à Schaffhouse les batailles de la liberté et les historiens de la Suisse. Ailleurs c'est Pestalozzi, c'est Fellenberg, c'est

Digitized by Google

Zschokke, Haller, Conrad Gessner, Zimmermann, Bitzius, etc., etc. Mme Dora d'Istria n'omet aucun des titres de la nation Suisse à l'estime du monde. Peut-être même son admiration enthousiaste lui fait-elle parfois exagérer le mérite des travaux qu'elle passe en revue. Mais de la part d'une étrangère cette tendance ne peut qu'être flatteuse pour l'amour-propre national. On critiquera plutôt la sévérité de ses jugements sur l'ancien régime suisse. Quoique l'aristocratie n'ait sans doute pas toujours fait le meilleur usage du pouvoir, c'est de ses rangs que sont sortis la plupart des hommes dont Mme d'Istria exalte les services, et jusqu'ici nous ne voyons pas que ses successeurs démocrates réussissent à la surpasser soit en éclat, soit en dévouement. Le personnel a changé, les priviléges n'existent plus, tout le système repose sur l'élection populaire. La démocratie présente sur le papier un admirable organisme où les vertus civiques règnent sans partage, où l'ambition et l'intérêt privé semblent être réduits à l'impuissance, mais qu'on y prenne garde, il n'en est pas tout à fait de même dans la pratique. En fait, sinon en droit, le suffrage universel peut donner une grande prépondérance à l'élément de la force brutale, et parmi les démocrates aussi bien que parmi les aristocrates il se rencontre des meneurs habiles à s'en servir. C'est d'autant plus à craindre que les magistratures, qui jadis ne rapportaient guère que de l'honneur, sont aujourd'hui largement rétribuées. Aussi le triomphe du radicalisme en Suisse offre-t-il plus d'un exemple de cet abus auquel Franklin ne trouvait d'autre remède que la liberté du bâton. Dans de tels conflits il arrive presque toujours que les honnêtes gens sont battus et paient l'amende; car, après avoir essuyé les injures et les coups de leurs adversaires, ils voient sortir de l'urne des noms que ne distinguent ni le sens moral, ni le savoir, ni même le talent. Le pouvoir tombe alors entre des mains peu dignes, et tous ses actes portent l'empreinte de l'esprit de parti le plus exclusif.

Voilà le revers de la médaille dont Mme d'Istria ne décrit que le beau côté, parce que c'est le seul qu'elle a vu. En effet les habitudes de liberté sont trop bien enracinées dans le pays pour que la démocratie puisse donner un complet essor à ses instincts despotiques. Elle est obligée d'user de ménagements, et l'étranger ne s'aperçoit pas des manœuvres par lesquelles le radicalisme cherche à détruire l'élément de la supériorité morale et intellectuelle. D'ailleurs il est très-vrai que, sur plusieurs points, le bon sens du peuple suisse a jusqu'ici résisté. Les rêves du socialisme et les projets insensés de la révolution universelle lui répugnent

Digitized by Google

également. Il est surtout demeuré inébranlable à l'endroit de sa neutralité. Mme d'Istria lui en fait un reproche que nous ne saurions admettre. La constitution fédérale a consacré de nouveau ce principe comme une garantie nécessaire à l'existence indépendante et libre de la Suisse. Selon nous c'est ce qu'elle pouvait faire de mieux. Une république, qui veut qu'on la laisse tranquille chez elle, doit s'interdire toute intervention dans les affaires de ses voisins. Et puis l'esprit de conquête n'est-il pas le plus dangereux ennemi de la liberté? Il conduit bientôt à créer une armée permanente et rend ainsi possible l'usurpation d'un chef audacieux.

Cependant Mme Dora d'Istria, malgré quelques petits écarts d'enthousiasme, a trop d'élévation dans l'âme et de justesse dans l'esprit pour se laisser aveugler par les idées radicales. Son livre rend un hommage impartial à tout ce que la Suisse renferme de beau, de bon, d'honnête et d'utile. Il intéressera vivement les lecteurs par la variété des aperçus qu'il renferme ainsi que par le zèle avec lequel l'auteur s'est entouré de tous les documents propres à répandre du jour sur l'histoire du Sonderbund et de la révolution fédérale qui en a été la conséquence.

L'ANCIEN RÉGIME ET LA RÉVOLUTION, par A. de Tocqueville. Paris, 1856. 1 vol. in-8° : 7 fr. 50.

Montrer que la révolution française ne fut pas un accident imprévu, mais bien le résultat logique des circonstances antérieures, qu'elle eut ses causes naturelles dans les fautes ou les abus de l'ancien régime, et que, tout en se proposant de détruire celui-ci, elle en conserva beaucoup de choses qu'on représente à tort comme des créations nouvelles, tel est le but du livre de M. de Tocqueville. Pour quiconque se donne la peine de réfléchir il est bien clair, en effet, que la révolution ne saurait être uniquement attribuée aux efforts de quelques ambitieux agitateurs. L'influence même des idées du dix-huitième siècle n'aurait pas suffi pour bouleverser de fond en comble l'état social, si celui-ci n'avait porté dans son propre sein les germes plus ou moins développés déjà de sa dissolution prochaine. Elles précipitèrent le mouvement dont elles étaient elles-mêmes un symptôme plutôt encore qu'une cause, et qui, d'origine plus ancienne, existait avant que nul ne songeât à la ruine de la monarchie. Depuis longtemps certaines tendances assez opposées aux principes fondamentaux de l'administration se manifestaient çà et là jusque dans les régions gouvernementales. Les droits féodaux avaient reçu bien des atteintes dont

Digitized by Google

la plus grave était la faculté donnée au paysan de devenir propriétaire foncier. Une fois celui-ci devenu apte à posséder le sol, la féodalité perdit à ses yeux tout prestige et lui parut odieuse par les servitudes de toutes sortes qu'elle lui imposait. Il supportait les charges sans jouir des priviléges du système. N'étant plus administré par son seigneur il ne voyait en lui qu'un voisin incommode, fait pour troubler son plaisir, gêner son travail et manger ses produits. La noblesse privée du pouvoir n'inspirait plus le respect qu'on accorde à ceux qui gouvernent, administrent, protégent et rendent la justice. On n'a pas assez tenu compte des effets produits par cette division de la propriété qui existait bien des années avant l'époque révolutionnaire. Un autre fait également peu compris c'est la marche de la centralisation dans l'ancien régime. Elle avait fait des progrès considérables et diminué l'importance des gouvernements provinciaux de telle sorte que déjà tout dépendait de Paris. Ce fut une des causes principales qui favorisèrent la révolution. Ses succès eussent été moins prompts si chaque province avait offert un centre de résistance indépendant de la capitale. Mais depuis longtemps les souverains, jaloux de leur autorité, s'étaient attachés à l'affranchir de plus en plus du contrôle provincial. L'institution du conseil du roi, puis celle du contrôleur général les avaient puissamment servis dans ce but. Le Conseil fixait la cote des impôts et le contrôleur était l'agent unique des volontés du gouvernement. De cette manière le système unitaire se trouvait tout organisé, quoique les vieilles formes administratives subsistassent encore. C'est pourquoi la révolution n'eut pas beaucoup de peine à faire disparaître celles-ci, non plus qu'à donner un complet essor aux tendances centralisatrices dont elle sut habilement s'emparer. Le malheur de l'ancien régime fut d'avoir, tout en adoptant maintes mesures propres à répandre des idées d'égalité, laissé subsister la séparation des classes et détruit la liberté politique. Il en résulta que la condition du peuple, loin d'être améliorée, devenait toujours pire, et cela nous explique comment Louis XVI, malgré ses excellentes vues, ne fit que hâter l'explosion des mécontentements. Dans la fausse voie où l'on était engagé, les réformes ne pouvaient plus remédier au mal. Leur unique effet était souvent de créer des embarras au pouvoir et de fournir un aliment à l'esprit révolutionnaire. Les recherches de M. de Tocqueville l'ont conduit à reconnaître que l'ancien régime contenait en germe la plupart des institutions regardées à tort comme étant des nouveautés pour la France de 1789. Son livre prouve d'une manière évidente que, malgré les efforts inouïs des Français pour se façonner autrement que

Digitized by Google

leurs pères, ils ont retenu de l'ancien régime la plupart des sentiments, des habitudes, des idées mêmes à l'aide desquelles ils conduisirent la révolution qui le détruisait, et que, sans le vouloir, ils se sont servis de ses débris pour construire l'édifice de la société nouvelle. Cette thèse, qui doit certainement être vraie, est développée avec beaucoup de talent et d'esprit dans un style plein d'attrait. Mais on regrettera que l'auteur n'ait pas jugé convenable de citer les sources, les documents inédits, dans lesquels il a puisé ses précieuses informations. C'est le complément nécessaire de ce beau travail, et nous espérons que M. de Tocqueville, qui se propose d'y faire une suite, en comprendra l'utilité.

LETTRES ÉCRITES D'ORIENT, par Emilien Frossard, l'un des pasteurs chargés de commencer l'œuvre des aumôniers protestants auprès de l'armée française. Paris, 1856 ; 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.

Parmi les publications auxquelles a donné naissance la guerre d'Orient, celle-ci mérite d'être signalée comme l'une des plus intéressantes. M. Frossard fut l'un des deux premiers pasteurs français désignés pour aller remplir les fonctions d'aumônier auprès des soldats protestants de l'armée, pendant le siége de Sébastopol. Quoique déjà d'un âge qui pouvait lui faire refuser une tâche si pénible, il l'accepta sans aucune hésitation, et se mit en route avec ce noble dévouement qu'inspire la confiance en Dieu. Son expérience d'ailleurs devait être d'un précieux secours. Il s'agissait en effet d'organiser le service du culte protestant, et de porter les consolations religieuses non-seulement aux lits des malades dans les hôpitaux, mais jusque sur le champ de bataille. Sans doute les autorités militaires favorisaient cette œuvre utile ; mais cependant, au milieu d'une armée en grande majorité catholique, il fallait beaucoup de tact et de prudence pour ne pas blesser des susceptibilités ombrageuses, ou soulever de fâcheux conflits. C'est dans ce but qu'on avait choisi M. Frossard, et, grâce à ses efforts, l'entreprise obtint un succès complet. Les lettres qu'il publie sont pleines de détails curieux, d'observations ingénieuses, de traits touchants. On y trouve le récit très-simplement fait des tribulations diverses auxquelles se trouvèrent exposés les aumôniers protestants, des périls qu'ils rencontrèrent et des pertes qu'ils eurent à subir. On les suit pas à pas dans leur mission avec la plus vive sympathie.

Digitized by Google

De ora Palestinæ a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente, auctore V. Guérin. Parisiis, Aug. Durand, 1856 ; in-8° avec une carte.

Le sujet de cette thèse est la description d'une partie de la Palestine, encore peu connue. C'est la côte maritime qui s'étend depuis le promontoire du Carmel jusqu'à la ville de Joppen. La crainte des Arabes nomades a jusqu'à présent empêché la plupart des voyageurs de visiter cette côte, où l'on ne rencontre d'ailleurs à peu près aucun village habité. Jadis cependant il y exista quelques cités importantes dont les ruines, d'une haute antiquité, sont dignes d'être visitées. C'est ainsi que M. Guérin retrouve des vestiges de Dora, de Cæsarea et d'Apollonia, villes autrefois assez considérables, qui ne sont plus maintenant que de misérables hameaux déserts, dont les noms mêmes ont disparu pour faire place à ceux de Tantourah, Kaisarich et Arsouf. Une fort jolie carte, dressée d'après Kiepert, accompagne ce travail dans lequel l'auteur déploie une érudition assez remarquable.

Christophe Colomb, histoire de sa vie et de ses voyages d'après des documents authentiques tirés d'Espagne et d'Italie, par Roselly de Lorgues. Paris, Didier et Cie, 1856 ; 2 vol. in-8° : 14 fr.

Ce livre, fort intéressant et rempli de détails curieux, ne mériterait que des éloges s'il n'était empreint du cachet de la controverse religieuse. Comment l'histoire de Christophe Colomb peut-elle se rattacher à des questions de ce genre, nous ne le comprenons guère. Mais M. Roselly de Lorgues ne paraît pas être de notre avis sur ce point. Au contraire, c'est à ses yeux la chose essentielle. S'il a pris la plume pour écrire la vie de Christophe Colomb, c'est uniquement parce qu'elle avait été jusqu'à présent écrite par des protestants, et qu'il fallait enfin un historien catholique à ce grand homme qui ouvrit le nouveau monde aux conquêtes de l'Eglise. La réputation dont jouissent les ouvrages de Humboldt et de W. Irwing offusque M. Roselly de Lorgues, qui les regarde comme incomplets, inexacts et se croit beaucoup plus apte que ces deux grands écrivains à comprendre la véritable portée des découvertes du navigateur génois. « L'école protestante, affirme-t-il, ne saurait comprendre le caractère et la mission de Colomb. » Ce privilége appartient à l'auteur de

Digitized by Google

La croix dans les deux mondes. Lui seul a compris que la découverte de l'Amérique est l'accomplissement d'une volonté d'en haut, que Christophe Colomb fut choisi par la Providence pour amener la conversion du nouveau monde, que chez lui la foi dominait bien plus que l'amour de la science ou des voyages, et qu'il se vit constamment l'objet d'une protection surnaturelle. Ni M. Humboldt, ni W. Irwing à la vérité n'ont mis en doute la foi de Colomb, le dernier a même rendu hommage à l'esprit profondément religieux qui l'animait. Seulement ils se sont permis de le regarder comme un simple mortel, sujet aux faiblesses humaines, capable de se tromper ou d'être trompé ; ils ont osé dire que sans lui peut-être l'Amérique eût été découverte plus tard par quelqu'autre ; ils n'admettent pas que ce soit un homme parfait, infaillible, choisi du ciel pour accomplir une œuvre surnaturelle. M. Roselly de Lorgues les accuse donc d'altérer volontairement les données de l'histoire et de calomnier Colomb avec une violence que la haine jalouse de ses contemporains n'atteignit jamais. C'est bien grave, peut-être même, dira-t-on, bien outrecuidant de la part d'un écrivain qui n'a d'autres titres à faire valoir que deux ou trois volumes, dont le principal mérite consiste en une certaine exaltation mystique fort étrangère au calme ainsi qu'à l'esprit de sage examen que demandent avant tout les recherches de l'histoire. Mais M. Roselly peut insérer en tête de son livre une lettre du pape qui le traite de *dilecte fili* et cela lui semble suffisant. Nous doutons que la majorité des lecteurs adopte cette manière de voir. Les travaux de Humboldt et W. Irwing n'en conserveront pas moins leur valeur, et Christophe Colomb restera certainement un grand homme, en dépit des efforts maladroits qui voudraient en faire un énergumène fanatique. Nul ne conteste d'ailleurs que sa gloire appartient au catholicisme, puisqu'il vécut près d'un siècle avant la réformation. Ses biographes protestants reconnaissent aussi les tendances religieuses de son esprit. Seulement ils ne croient pas que Christophe Colomb eût reçu du ciel la mission de préparer en Amérique les affreux massacres, les bûchers et les supplices de toutes sortes au moyen desquels l'inquisition y établit le règne de l'Eglise romaine. Une tâche pareille ne leur paraît pas du tout avoir un caractère divin, et l'estime que leur inspire Colomb les porte à penser plutôt qu'il aurait réprouvé de tels excès.

Digitized by Google

LES ÉGLISES ET MONASTÈRES DE PARIS, pièces en prose et en vers, des onzième, treizième et quatorzième siècles, publiées d'après les manuscrits, avec notes et préface, par H.-L. Bordier. Paris, Aug. Aubry, 1856; 1 vol. in-16 : 5 fr.

Cette curieuse petite publication renferme les pièces suivantes :

Eglises et monastères de Paris en 1270; nomenclature rimée des édifices religieux que l'auteur inconnu de cette sèche énumération avait vus dans la grande ville, et qui sont au nombre de soixante-treize.

Eglises et monastères de Paris en 1325, autre pièce de vers consacrée au même sujet, par un poëte également peu descriptif, mais qui donne pourtant quelques détails et procède avec plus de méthode. Il compte quatre-vingt-huit monuments destinés au culte public.

Notitia de areis sancti Petri fossatensis monasterii que sunt in Parisii civitate. Cette notice, qui date de la fin du neuvième siècle, donne quelques renseignements sur trente-quatre terrains vagues ou jardins que possédaient alors dans Paris les religieux de l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés.

Eglises et monastères de Paris, de 1325 *à* 1789, liste rédigée d'après les documents les meilleurs, par M. H.-L. Bordier, qui l'a fait suivre d'un *Etat actuel des églises et monastères de Paris.*

Cette dernière pièce nous apprend que Paris possède aujourd'hui 47 églises consacrées au culte catholique; 16 temples protestants; 20 congrégations et monastères d'hommes, et 51 congrégations et monastères de femmes.

L'ALGÉRIE FRANÇAISE. histoire, mœurs, coutumes, agriculture, industrie, botanique, par A. Berteuil, ancien pharmacien en chef des hôpitaux militaires de l'armée d'Afrique. Paris, 1856; 2 vol. in-8°, fig. : 15 fr.

Ce livre est évidemment l'œuvre d'un homme qui n'a pas l'habitude d'écrire. Cela se reconnaît à l'embarras du style ainsi qu'au mélange, parfois un peu confus, des matières diverses traitées par l'auteur. Il raconte et décrit tout à la fois, en sorte que les notions d'histoire naturelle ou de géographie, les détails de mœurs et les données industrielles sont enchevêtrées dans le récit des événements, et que, pour les trouver, il faut lire l'ouvrage d'un bout à l'autre. Mais on voit que M. Berteuil possède une

Digitized by Google

connaissance approfondie de son sujet. Il a beaucoup observé par lui-même, et s'est entouré des documents les meilleurs. Après un exposé de la configuration du sol, de ses productions, de ses ressources, du gouvernement auquel était soumise l'Algérie avant l'occupation française et des différentes races dont se composait sa population, il esquisse rapidement les expéditions entreprises contre ce nid de pirates par Charles-Quint, en 1541 ; par la France, sous le règne de Louis XIV, en 1682, 1683 et 1684 : par les Espagnols, en 1775 ; et par les Anglais, en 1816. Puis vient un chapitre sur Mahomet et la domination arabe, et l'auteur aborde ensuite l'histoire de la conquête depuis 1830 jusqu'à la soumission d'Abd-el-Kader et de Bou-Maza, en 1847. C'est dans le courant de cette narration, empruntée soit aux pièces officielles, soit aux souvenirs de témoins oculaires, que se rencontrent une foule de détails précieux sur l'état actuel de l'Algérie. Les recherches de M. Berteuil fournissent surtout des renseignements fort utiles à l'industrie. Il traite en particulier avec grand soin tout ce qui concerne l'agriculture ainsi que la botanique algérienne. Ses notes renferment également de nombreux aperçus dont l'importance mérite d'être signalée. Si l'*Algérie française* ne présente peut-être pas l'attrait d'une lecture agréable et facile, ce n'en est pas moins un travail du plus haut intérêt. Les glorieux exploits de l'armée française y sont racontés, sans phrases, sans art, mais avec un ton chaleureux et vrai qui inspire la confiance. Malgré son inexpérience littéraire, l'auteur fait preuve de cette droiture d'esprit et de cette intelligente activité qui distingue en général les écrivains militaires. Ses jugements sont empreints de modération, et ses vues touchant l'avenir de la colonisation nous semblent reposer sur des études sérieuses, qui doivent leur donner de la valeur aux yeux des personnes compétentes.

La Terre des Martyrs, récits sur les Vaudois des Vallées, traduits librement de l'anglais. Genève et Paris, J. Cherbuliez ; 1 vol. in-12.

La population protestante, qui s'est maintenue pendant des siècles dans les vallées du Piémont, au sein d'un royaume catholique, en but à la persécution, traquée parfois et réduite à se cacher dans les cavernes des montagnes, offre un sujet d'étude fort intéressant. Son histoire est riche en épisodes héroïques, en traits sublimes, en nobles dévouements. Aussi nulle autre ne saurait-elle fournir un plus grand nombre de récits propres à captiver la jeunesse. L'auteur du volume que nous annonçons l'a bien com-

Digitized by Google

pris, et le titre de *Terre des Martyrs* convient parfaitement à cette contrée, où tant de fois le sang a coulé pour la cause de la justice et de la vérité. Racontée par une mère à ses enfants, l'histoire des Vaudois du Piémont forme une série d'entretiens pleins de vie et d'intérêt, dont la valeur historique est encore rehaussée par d'ingénieuses applications morales de nature à frapper utilement les jeunes lecteurs. Ce petit livre est d'ailleurs traduit avec élégance par une plume exercée, qui a su, tout en respectant le texte dans ses parties essentielles, lui faire subir les modifications nécessaires pour le rendre agréable au public français.

CHARLES DU LIS; opuscules historiques relatifs à Jeanne d'Arc, avec une notice sur l'auteur et des notes, par Vallet de Viriville. Paris, Aug. Aubry, 1856; 1 vol. in-16 : 5 fr.

Les recherches nouvelles dont l'histoire de Jeanne d'Arc a récemment été l'objet, donnent un intérêt tout particulier à ce petit volume, qui fait partie du *Trésor des pièces rares ou inédites*, publié par les soins intelligents de M. Auguste Aubry. Charles du Lis, avocat général, né vers 1559, descendait de l'un des frères de Jeanne. Ce fut cette circonstance qui l'engagea sans doute à s'occuper de la généalogie de la famille d'Arc, dont il paraît avoir conservé la véritable orthographe, altérée plus tard par ceux qui prétendaient lui assigner une origine noble. Il composa, en 1610 et en 1612, deux petits traités sur l'extraction et parenté, le nom, les armes et la naissance de la Pucelle d'Orléans et de ses frères; puis, en 1628, il reproduisit ce même travail, augmenté de quelques développements nouveaux. Charles du Lis s'adonnait, ainsi que sa femme, à la culture des lettres, et si l'on en juge par l'estime qu'en faisait Pasquier, l'auteur des *Recherches de la France*, leurs œuvres n'étaient pas sans mérite. Mais les seuls ouvrages imprimés qui restent de lui sont relatifs à Jeanne d'Arc. Le style en est peu attrayant; on y retrouve les formes du langage judiciaire, cependant il ne manque ni de clarté ni de logique. Quoique l'auteur laisse à désirer, sans doute, dans l'usage qu'il a fait des sources auxquelles il a puisé, ses renseignements sont en général d'un ordre sérieux, positifs, et la manière dont il les met en œuvre atteste de sa part un esprit droit, méthodique, éclairé, sauf l'humaine erreur, et animé d'un amour sincère de la vérité. On comprend d'ailleurs quel prix doivent avoir ces recherches consciencieuses, faites à une époque où pouvaient exister encore des

Digitized by Google

pièces qui depuis ont été détruites ou dispersées. Les sommaires des chapitres que nous transcrivons ici montrent, du reste, combien Charles du Lis attachait d'importance aux moindres détails.

1. — Quelle est la naissance au vray de la Pucelle, et qu'elle estoit Françoise.

2. — Quel est le nom au vray de la Pucelle et de ses parents.

3. — Quels furent les frères de la Pucelle.

4. — Quelles sont les armes de la Pucelle et de ses frères.

5. — Que les frères de la Pucelle ont porté le nom du Lis et leur postérité.

6. — Généalogie du second frère de la Pucelle.

7. — Généalogie du troisième frère de la Pucelle.

8. — Généalogie de ceux qui portent le nom de Hordal, descendus du dit troisième frère de la Pucelle en ligne féminine.

9. — Généalogie de ceux de Normandie, descendus du dit troisième frère de la Pucelle en ligne féminine.

10. — Généalogie des nommez de Cailly, aujourd'hui alliez avec un des descendants de la dite Pucelle.

Comme pièces justificatives, M. Vallet de Viriville y a joint:

Lettres d'anoblissement accordées par Charles VII, en décembre 1429, à la famille d'Arc.

Lettres patentes accordées au nom de Louis XIII, le 25 octobre 1612, pour augmentation d'armes aux armoiries de MM. du Lis.

Extrait des manuscrits de Peiresc, à la Bibliothèque de Carpentras.

Enfin, deux tableaux généalogiques offrant la généalogie de Charles du Lis, et celle de Jeanne d'Arc.

VOYAGE DANS L'ILE DE RHODES et description de cette île, par V. Guérin. Paris, Aug. Durand, 1856; 1 vol. in-8°, orné d'une jolie carte: 5 fr.

Parmi les îles de l'Archipel, si renommées pour la beauté de leur climat et la richesse de leur sol, Rhodes tient une place importante et mérite d'attirer tout particulièrement l'attention du voyageur. Elle a joué un certain rôle dans l'histoire du moyen âge, ainsi que dans celle de l'antiquité. De nombreux souvenirs s'y rattachent, et les ruines qu'elle renferme présentent un sujet d'étude fort intéressant. Mais, jusqu'ici, cette île célèbre n'avait pas été décrite d'une manière complète. La plupart des voyageurs qui en ont parlé se bornaient à faire connaître sa capitale, et si les re-

Digitized by Google

cherches de deux ou trois d'entre eux s'étendaient au delà, elles n'embrassaient guère qu'une fort petite partie du territoire de Rhodes. Pendant longtemps le voyage dans l'intérieur offrait trop de dangers pour permettre aux érudits de l'entreprendre. En 1826 encore, le colonel Rottiers s'en abstint parce qu'on lui dit qu'il y allait peut-être de sa vie. Aujourd'hui, grâce à l'influence européenne, l'administration turque, quoique toujours aussi mauvaise, se voit forcée de protéger du moins les voyageurs. M. Guérin a donc pu parcourir l'île en tout sens, explorer ses différents villages, au nombre de quarante-sept, et recueillir une foule de documents propres à jeter du jour soit sur la géographie de cette contrée, soit sur quelques points de son histoire. La description qu'il en fait donne une idée exacte de son état actuel, de l'abondance de ses ressources et de la misère de ses habitants, de la fertilité du sol et des entraves apportées à sa culture, soit par le manque de bras, soit par la crainte des impôts. C'est une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres de l'impéritie du gouvernement turc, entre les mains duquel les pays les plus favorisés de la nature sont devenus des espèces de landes incultes, sauvages et désertes. Les diverses populations de l'île, turques, juives, grecques et franques, fournissent à l'auteur de curieuses observations, et les vestiges de monuments anciens le conduisent à traiter diverses questions archéologiques d'un grand intérêt. Une excellente carte dressée d'après celle de Spratt, avec diverses modifications et additions faites par M. Guérin, accompagne ce travail, qui nous paraît digne d'être signalé comme une étude très-consciencieuse et marquée au coin de la véritable érudition.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

CONSIDÉRATIONS SUR LA PUISSANCE DE LA RAISON, par H. Disdier. Genève, 1856; in-8° : 1 fr. — CONCILIATION RATIONNELLE DU DROIT ET DU DEVOIR, par H. Disdier. Genève, 1856; in-8° : 1 fr.

Ces deux publications du même auteur ne sont, ainsi qu'il l'explique dans sa préface, que des fragments détachés d'un ouvrage de longue haleine, mais non encore achevé, sur *le droit et le devoir*.

Dans le premier de ces écrits M. Disdier prétend établir l'infaillibilité de la raison humaine et sa parfaite suffisance à résoudre les graves problèmes relatifs à Dieu, à la nature de notre âme, à la destination de l'homme ici-bas et à son sort après la vie.

Digitized by Google

On peut remarquer dès l'abord que c'est une chose passablement bizarre que de soutenir au nom et de par la raison l'infaillibilité de cette même raison. Il suffirait ce nous semble d'opposer à l'auteur cette grosse pétition de principe pour lui barrer chemin dès l'entrée ; mais ne le chicanons pas là-dessus et passons.

Si nous avons bien compris M. Disdier, son raisonnement serait celui-ci : la raison étant une émanation de Dieu doit participer de la nature de celui-ci ; elle est donc infaillible comme Dieu lui-même ; il suffit à l'homme de prêter l'oreille à cette voix qui ne saurait tromper pour que les desseins de son créateur se révèlent clairement à lui.

Certes nous ne sommes pas de ceux qui dénigrent et rabaissent la raison humaine ; nous sommes tout disposé au contraire à admettre avec l'auteur que la raison, magnifique don de Dieu, est comme une émanation de celui qui est la raison suprême ; mais nous sommes loin d'arriver aux conclusions qu'il tire de ces prémisses. En premier lieu on pourrait alléguer que les sens de l'homme, ses appétits et ses instincts lui viennent aussi de Dieu, et qu'ainsi il devrait obéir à leur voix qui ne saurait le tromper ; or cela M. Disdier ne le soutient pas plus que nous. Mais en restant dans le domaine des attributs immatériels de l'homme on reconnaît bien vite que la raison n'est que l'un de ces attributs. L'homme est un être sensible aussi bien que raisonnable. La sensibilité est une faculté qui se trouve même plus universellement répandue et plus également répartie que la raison, et s'il en fallait une preuve nous la trouverions dans ce fait incontestable que les arguments qui s'adressent au sentiment agissent sur les masses avec une puissance bien autrement entraînante que ceux qui ne s'adressent qu'à la raison. On ne saurait donc présumer qu'il soit dans les intentions du Créateur que l'homme n'obéisse qu'à l'un des éléments qui constituent sa nature.

Quant à la parfaite suffisance de la raison pour résoudre les problèmes de l'ordre moral, nous n'aurions besoin pour réfuter l'auteur que de ses propres citations. Tout son raisonnement repose, en effet, sur une base sophistique. Il soutient que la raison [1] ne peut pas avoir tort ; cela est parfaitement vrai dans un certain sens ; mais il reconnaît en même temps que le sophisme égare souvent l'homme dans l'usage qu'il estime

[1] L'auteur distingue, il est vrai, entre *la raison faculté*, qui peut se tromper, et *la raison pouvoir régulateur*, qui ne se trompe jamais. Avec de pareilles distinctions on peut se tirer de tout. Pour nous, nous ne connaissons que la première,

Digitized by Google

faire de sa raison. Cet aveu nous suffit pleinement. Personne ne songe à nier la constance de l'éclat du soleil et pourtant sa lumière nous fait souvent défaut ; or qu'importe que l'obscurité naisse de ce que le soleil lui-même aurait perdu momentanément de sa clarté propre ou de ce qu'il existe un corps quelconque interposé entre lui et nous ; dans un cas comme dans l'autre l'effet est le même ; il fait nuit et pour y voir clair nous avons besoin d'emprunter une lumière étrangère. Il en est ainsi de la raison : que ce soit elle-même qui s'égare, ou que nos passions nous empêchent d'apercevoir ce guide, le résultat est identique ; en fait, le guide, infaillible ou non, cesse de nous montrer la route.

Au reste, admettant pour un instant l'infaillibilité de la raison humaine, toujours resterait-il vrai que ses déductions en matière de philosophie religieuse ne seront jamais qu'à la portée d'un fort petit nombre d'élus ; l'ouvrage de M. Disdier en fournirait, au besoin, la preuve. La phraséologie philosophique n'est pas à l'usage du vulgaire qui se préoccupe peu de l'*inconditionnel* et pour qui *la conciliation absolue et réelle du subjectif et de l'objectif* serait un jargon incompréhensible. Et pourtant les questions que soulève M. Disdier sont d'une telle importance pour le perfectionnement et le bonheur de l'humanité, qu'elles doivent être accessibles aux plus simples. L'Evangile a donc tout au moins l'avantage incontestable d'être infiniment plus clair que cela.

Dans la brochure intitulée *Conciliation rationnelle*, etc., l'auteur se montre à nous comme un homme éminemment religieux, qui croit obéir à un ordre impérieux de sa conscience, et presque, semblerait-il, à une mission spéciale, en publiant ce qu'il regarde comme la vérité par excellence. Certes, si dans toutes les âmes les principes de la morale et le *sentiment religieux* se trouvaient naturellement gravés en caractères aussi profonds et aussi nets qu'ils paraissent l'être chez M. Disdier, il serait permis, peut-être de révoquer en doute la nécessité d'une révélation surnaturelle. Mais l'auteur se rend-il bien compte de ce dont il est redevable de ces aspirations élevées et spiritualistes, au milieu chrétien dans lequel il a longtemps vécu ? N'attribuerait-il point mal à propos à ses méditations et aux déductions de sa raison seule ce qui est le fruit de l'éducation et de l'exemple ? Comme aussi les abus qu'il a vu faire autre part du principe de l'autorité en matière de foi ne l'auraient-ils point amené à cette déification de LA RAISON dont il prétend se faire l'apôtre.

Quoi qu'il en soit, les deux écrits que nous annonçons partent d'un homme d'intelligence et de cœur ; s'il s'égare c'est de bonne foi et avec

Digitized by Google

les meilleures intentions du monde. Celui qui a pris pour épigraphe : « L'existence n'a de prix que par le bien qu'elle nous permet de faire, » ne saurait être dangereux. D'ailleurs sa doctrine risque bien de n'avoir guère plus de disciples que celle des *tables tournantes*. Aussi pouvons-nous rassurer complétement l'auteur : personne ne songera à lui faire subir, directement ni indirectement, une persécution à laquelle il a l'air de s'attendre, bien mal à propos, selon nous. Grâce à Dieu nous vivons à une époque et dans un pays où toutes les opinions sincères et désintéressées doivent pouvoir se produire librement. Et pour nous rapprocher de l'auteur avant de le quitter, nous lui dirons que *la raison* doit suffire à faire justice des excentricités professées au nom de *la raison*, tout aussi bien que des absurdités qui se débitent, et des excès qui se commettent au nom de la religion.

**

ESSAI SUR LA RÉFORME CATHOLIQUE, par Bordas-Demoulin et F. Huet. Paris, Chamerot, 1856; 1 vol. in-12.

Des idées de réforme commencent à germer dans le sein même du catholicisme. Les prétentions ultramontaines ont soulevé des résistances qui s'organisent petit à petit et tendent à former une Eglise en dehors de la hiérarchie pontificale. C'est le premier fruit du pouvoir que le pape s'est attribué en proclamant un nouveau dogme devant les évêques réunis pour recevoir ses ordres. L'atteinte portée par ce coup d'Etat aux principes constitutifs de l'Eglise devait, en effet, rencontrer une vive opposition chez tous les hommes qui conservent encore quelque sentiment d'indépendance. Il fait du pape un souverain absolu dans le domaine spirituel et ne laisse au clergé d'autre rôle que la soumission la plus aveugle. Les conciles, malgré leur impuissance trop fréquente, offraient cependant une espèce de garantie contre les abus de l'infaillibilité, et l'on voyait du moins les évêques exercer leur droit de contrôle sur les décisions de Rome, et faire un noble usage de la part d'autorité qui leur était laissée. Le but principal des auteurs du livre que nous annonçons ici n'est pas de créer un schisme dogmatique; sauf en quelques points secondaires, ils conservent intactes les croyances de l'Eglise romaine, et s'attaquent seulement aux abus qui se sont glissés dans l'organisation cléricale. Loin de vouloir détruire l'édifice, ils prétendent au contraire le préserver d'une ruine certaine, en donnant à sa base plus de largeur et plus de solidité. Suivant eux l'Eglise doit revenir à sa constitution pri-

Digitized by Google

mitive, être complétement séparée de l'Etat, et gouvernée par le concours de tous ses membres. Au pouvoir d'un chef ils substituent l'action du troupeau, qui choisira ses pasteurs et ne reconnaîtra plus d'autre loi religieuse que l'Evangile. Le régime théocratique leur semble tout à fait inconciliable avec les progrès de la démocratie. Ils estiment donc que, pour sauver le catholicisme, il est urgent de le modifier dans ce sens, avant que l'esprit de révolte et d'incrédulité s'empare des masses. Il faut renouveler l'Eglise afin que le culte ne soit pas abandonné. Telle est l'idée qui domine les efforts de MM. Bordas-Demoulin et Huet. Cette tentative a-t-elle des chances de succès ? Nous l'ignorons. Mais elle pose nettement le problème à la solution duquel se trouve lié l'avenir du catholicisme. Une réforme semble aujourd'hui, comme au seizième siècle, l'unique moyen d'empêcher des déchirements funestes. Seulement il est difficile d'admettre qu'elle puisse s'accomplir sans faire crouler tout l'échafaudage de la hiérarchie romaine. Ce ne sera donc, en définitive, qu'une nouvelle phase de la grande révolution commencée par Luther.

HISTOIRE DE L'ASSISTANCE dans les temps anciens et modernes, par Alexandre Monnier. Paris 1856 ; 1 vol. in-8.

Le droit à l'assistance qu'on a prétendu mettre en honneur de nos jours comme un nouveau progrès de l'idée démocratique n'est, selon l'expression assez heureusement employée par l'auteur de ce volume, « qu'un de ces mots de piperie populaire qui ornent le vocabulaire menteur des révolutions. » En effet, on voit dans l'histoire que, dès les temps les plus anciens, d'habiles meneurs s'en sont servi comme d'un levier pour soulever les masses. Le paupérisme n'est point une maladie de récente origine. Si notre époque en souffre, celles qui l'ont précédée en souffraient pour le moins autant. La civilisation a pu, sans doute, augmenter le nombre des pauvres avec celui des riches, mais les premiers ne se sont certainement pas accrus dans une proportion plus grande, ainsi que trop souvent on l'avance à la légère. Seulement, aujourd'hui la sollicitude est plus générale et plus prompte à s'éveiller, tandis qu'autrefois on s'en remettait volontiers soit à la prudence du gouvernement, soit au zèle des communautés religieuses. Chez les anciens Romains et chez les Grecs, par exemple, l'assistance avait un caractère tout à fait politique. A Rome, l'Etat menacé par les prolétaires leur fermait la bouche par des largesses ou par des mesures souvent très-injustes et très-vexatoires

Digitized by Google

pour les riches. On satisfaisait les uns en dépouillant les autres. C'étaient tantôt des distributions de terres conquises ou d'argent confisqué, tantôt des exemptions de taxe, tantôt l'abaissement du taux de l'intérêt ou même la réduction du capital des dettes contractées par les pauvres.

Tout cela se faisait plus ou moins aux dépens de ceux qui possédaient. Il est vrai que ces derniers abusaient singulièrement de leur position pour exploiter sans miséricorde le prêt usuraire. Mais les mesures destinées à soulager les débiteurs, loin d'arrêter le mal ne servaient qu'à le rendre plus intense. En Grèce, les institutions démocratiques avaient développé davantage encore le droit à l'assistance. Le gouvernement était tenu de pourvoir à l'entretien du peuple, et les riches se voyaient exposés à de continuelles exigences qui ne leur permettaient guère de jouir de leur fortune pour eux-mêmes. Là, plus encore qu'à Rome, la bienfaisance privée était une exception assez rare; les largesses avaient presque toujours un but politique. C'est seulement avec le christianisme que commence à paraître le véritable esprit de la charité. On en retrouve dès lors la trace dans les actes du gouvernement et surtout dans les institutions créées par la ferveur religieuse. L'assistance prend le caractère d'un devoir pour tous, puisque le maître a dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même, » et que sa doctrine embrasse tous les hommes, sans distinction de caste, ni de nationalité. Ce principe nouveau heurtait les idées de l'antiquité païenne. Il ne pouvait donc pas triompher sans lutte des préjugés et des intérêts consacrés par l'usage. Aussi ses progrès furent lents. Il a fallu dix-huit siècles pour arriver à comprendre que la charité doit être libre, spontanée, et qu'en pareille matière les efforts individuels sont beaucoup plus efficaces que l'action du gouvernement. Aujourd'hui même la charité légale domine encore plus ou moins dans la plupart des pays et contribue à perpétuer chez les classes pauvres la prétention de réclamer l'assistance comme un droit. Cependant on doit reconnaître, qu'en général, les conditions de la vie sociale se sont améliorées d'une manière sensible. Le livre de M. Monnier montre combien les secours sont mieux entendus et distribués avec plus d'intelligence qu'autrefois. L'expérience des siècles passés a produit du moins quelques bons fruits. Le paupérisme est devenu l'objet d'une vive sollicitude qui se manifeste par des actes de bienfaisance très-nombreux, et la question d'humanité l'emporte toujours plus sur les considérations politiques.

« Si l'on compare nos villes, dit M. Monnier, non aux cités grec-

Digitized by Google

ques ou romaines, mais seulement à celles du moyen âge, avec leurs marchés si souvent déserts, faute de routes pour conduire les denrées, avec leurs industries liées par les corporations, avec l'inégalité des taxes, les corvées, le servage ; si l'on compte les défaites du privilége et les gains de la liberté : si l'on voit aujourd'hui le pauvre mieux logé, mieux vêtu, mieux nourri, mieux secouru, il semble que Dieu, allégeant chaque jour la loi de douleur, nous découvre par degrés ses desseins éternels et ramène l'homme, roi de la création, à cet état supérieur de bien-être que la tradition sacrée place aux premiers âges du monde.

« Tâche fraternelle et sainte, où l'effort est glorieux si le succès est lent ! Sans remonter jusqu'aux siècles éloignés, que d'institutions pieuses n'avons-nous pas vu naître, ouvroirs, dispensaires, salles d'asiles, crèches, associations pour visiter et soulager les pauvres, sociétés alimentaires et combien d'autres encore ! La génération présente peut se glorifier justement d'avoir mis au rang de ses devoirs l'amélioration du sort du plus grand nombre, de s'y être attachée avec persévérance et d'y avoir un peu réussi. L'avenir fera le reste.

« Sciences, législation, beaux-arts, lettres, tout avance dans le monde ; c'est pourquoi Dieu permet aussi que l'art de faire du bien se perfectionne, que la charité comme l'industrie ouvre mille chemins nouveaux, et que l'homme étende ses vertus ainsi que ses connaissances. »

PHILALÈTHE ou la religion de bonne foi, par F.-D. Munier. Paris, Garnier frères, 1856 ; 1 vol. in-18.

Ce petit livre est curieux comme symptôme du mouvement d'opposition que soulève, dans le sein même du clergé catholique, la tendance ultramontaine à soumettre toutes les âmes au joug absolu de l'autorité. L'Eglise semble engagée dans une voie funeste ; ne pouvant, comme autrefois, compter sur l'appui du pouvoir civil, ayant plus que jamais contre elle l'opinion publique, ses prétentions exagérées doivent nécessairement aboutir à de nouveaux déchirements. Malgré la rigueur avec laquelle on sévit contre les coupables, çà et là commence à se manifester une courageuse indépendance, qui ne craint pas de soutenir la lutte et de braver l'anathème. M. F.-D. Munier en est un exemple. Condamné, sans avoir été même entendu, pour s'être permis de publier un petit écrit de philosophie morale et religieuse, il riposte en réimprimant son livre avec l'histoire de

Digitized by Google

son interdit. *Philalêthe* ne renferme absolument rien d'hostile au christianisme, ni même à la foi catholique. C'est un simple exposé de principes très-sages et très-salutaires pour la pratique de la vie. Mais il s'adresse à tous, sans distinction de culte, il est empreint d'un esprit fort tolérant et cherche à convaincre sans avoir une seule fois recours à l'autorité de l'Eglise. A ses yeux, les formes n'ont qu'une valeur accessoire, l'essentiel c'est la sincérité religieuse. Il est vrai que, dès lors, la hiérarchie romaine risque d'être abandonnée. Cette considération n'arrête point M. le curé, dont l'ambition se sera sans doute bornée à faire le plus de bien possible dans sa modeste paroisse. Mais ses supérieurs ont envisagé la chose d'une autre manière, et une prompte rétractation pouvait seule sauver M. Munier de l'interdit. Il refusa de la faire, et sa brochure fut « condamnée unanimement comme contraire à la foi catholique et même de toute société chrétienne.» L'Eglise rejette de son sein ceux qui n'exécutent pas aveuglément ses ordres. Elle en a le droit, comme M. Munier a celui de protester et de faire appel à l'opinion publique, en montrant jusqu'où vont les exigences de ce joug. Les esprits indépendants sympathiseront avec lui, son exemple aura des imitateurs, et de tels débats ne peuvent qu'être favorables à la cause du libre examen.

SERMONS, par Athanase Coquerel, pasteur de l'Église réformée de Paris; 3e recueil, 2e édition. Paris et Genève, J. Cherbuliez, 1856; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Les sermons de M. le pasteur Coquerel sont du petit nombre de ceux qui n'obtiennent pas moins de succès à la lecture qu'à la prédication. Au mérite du fond ils joignent celui de la forme. La pensée toujours claire, ample et généreuse, est exprimée dans un style plein de charme. Aussi déjà plusieurs de ses recueils se sont-ils assez rapidement épuisés. Celui que nous annonçons ici renferme plusieurs des discours les plus remarquables de l'éloquent prédicateur. Nous citerons, entre autres: *Le sel de la terre; Le bon Samaritain; Les deux alliances;* etc. La seconde édition est augmentée de trois sermons qui ne se trouvaient pas dans la première, ce sont: *Parallèle du christianisme et du déisme; Un dogme nouveau concernant la Vierge Marie;* et *Le culte de la Vierge.* Malgré cette addition importante, le prix de ce troisième recueil a été fixé à 3 fr. 50 au lieu de 6 fr., afin de le mettre à la portée du plus grand nombre des lecteurs.

Digitized by Google

RÉSUMÉ des tarifs douaniers des diverses nations. Bordeaux, Chaumas, 1856; in-8°.

Cet ouvrage, qu'on est bien libre de ne pas trouver divertissant, mais qui est d'une incontestable utilité, remplit en partie une lacune qui a souvent été signalée. Rien de moins connu en général que les tarifs des douanes des divers peuples; on a grand'peine à se les procurer, car ils ne sont point dans le commerce de la librairie; ils sont en des langues que beaucoup de gens ignorent tout à fait; ils énoncent des monnaies applicables à des mesures étrangères, formant ainsi un problème à deux inconnues. Lorsqu'on lit, par exemple, qu'en Russie le café paye à l'entrée 3 roubles 70 copecks le poud, on ne sait trop quel est l'équivalent de ce droit, et il est nécessaire de placer à côté une traduction qui le rende par 90 francs 55 centimes les 100 kilos. On comprend sans peine de quelle importance il est pour tout négociant de savoir quels sont les droits qui frappent le produit industriel ou agricole qu'il expédie pour telle ou telle destination. L'économiste étudie avec attention ces entraves opposées au développement des échanges, car, il faut en convenir, la plupart des tarifs, herissés de prescriptions minutieuses, stipulant habituellement des taxes fort élevées, semblent avoir eu pour but de repousser les productions étrangères, ou du moins de ne les laisser passer qu'en les soumettant à un impôt considérable, calcul final fort mal combiné, car l'exagération du droit stimule la contrebande et paralyse l'importation régulière. Il faudra toutefois bien du temps avant que ces vérités si simples soient généralement adoptées.

On a senti, en Allemagne et en Angleterre, la nécessité de recueillir les tarifs étrangers; M. Huebner d'un côté, un membre de la Chambre des communes, M. Newdegate, de l'autre, ont publié à cet égard des volumes qui n'ont pu se répandre dans les pays où domine la langue française; d'ailleurs leur prix élevé les repoussait. Une traduction pure et simple était impossible; le rédacteur du volume en question (il ne s'est point nommé) s'est attaché aux articles principaux, les a rangés dans l'ordre alphabétique, a placé dans le même ordre les puissances dont il analysait les tarifs, et il a offert (point très-essentiel) la concordance des prix stipulés en piastres, en roubles, en shellings, en thalers, en florins, etc., avec les monnaies et mesures françaises. Nous croyons qu'en se livrant à ce travail assez long et assez fastidieux, il n'aura point pris une peine inutile. *

Digitized by Google

LE LIVRE DE L'INTERNELLE CONSOLACION, première version française de l'imitation de Jésus-Christ, nouvelle édition, avec une introduction et des notes, par MM. Moland et Ch. d'Héricault. Paris, Jannet, 1856 ; in-18 : 5 fr.

Nous signalons volontiers ce volume, qui fait partie de cette *bibliothèque elzévirienne*, que M. Jannet publie à Paris avec une activité digne des plus grands éloges. Le *Livre de l'internelle consolacion* était connu des bibliophiles et de quelques littérateurs, mais les éditions primitives, qui remontent à la fin du quinzième siècle, sont devenues d'une rareté extrême, et les réimpressions moins anciennes sont retouchées et modifiées ; elles s'arrêtent d'ailleurs à l'an 1719, et ne se rencontrent guère dans le commerce. En ce moment d'étude sérieuse des productions du passé, il y avait donc convenance à remettre en lumière un ouvrage intéressant à plus d'un titre ; c'est l'*Imitation* écrite en français, arrangée pour le vulgaire, pour les simples, pour le public de la bourgeoisie et du peuple. De cette destination expresse résultent, entre les deux ouvages, des différences caractéristiques. Le nombre et le classement des parties ne sont plus les mêmes. Le traité latin contient quatre parties, le livre français n'en a que trois ; il commence par donner le second livre de l'*Imitation* ; il passe ensuite au troisième, il termine par le premier. Le quatrième livre, relatif à l'eucharistie, a été supprimé. On rencontre aussi, dans la troisième partie de l'*Internelle consolacion*, un chapitre *contre les vanités de ce monde*, qui lui appartient en propre et qui n'existe point dans *l'Imitation* ; les éditeurs ont fort bien exposé ce qui distingue les manières diverses dont procèdent le texte latin et le français. Ce dernier est moins nerveux et moins précis, mais il est supérieur pour la grâce et la naïveté. Le sentiment s'y empreint avec une douceur plus pénétrante, les élans du cœur s'y expriment avec une vivacité et une suavité de paroles dont le vieux français a le secret. Des considérations étendues sur le caractère du livre de l'*Imitation* et sur l'insoluble problème du nom de l'auteur à qui on peut l'attribuer, des détails sur les écrivains mystiques du moyen âge, remplissent l'introduction, qui occupe cent deux pages, et qui, placée en tête du livre que les éditeurs exhument d'un injuste oubli, forme un travail très-digne d'attention. *

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

LES MONUMENTS DE L'HISTOIRE DE FRANCE, catalogue des productions, de la sculpture et de la gravure relatives à l'histoire de la France et des Français, par M. Hennin (introduction). Paris, 1856; in-8°.

Ce volume, de 450 pages environ, sert d'introduction à un travail dont le but est suffisamment indiqué par le titre que nous venons de transcrire. M. Hennin est connu pour posséder une collection spéciale relative à l'histoire de France; il y a consacré de longues et persévérantes recherches, et il est mieux que personne en mesure de donner sur ce sujet intéressant des détails curieux. On trouvera, dans le volume dont il fait précéder son catalogue raisonné, bien des particularités dignes d'être lues; il y a aussi des considérations générales que nous aurions voulu élaguer ou supprimer. Le nombre des livres se multipliant de plus en plus, il importe, selon nous, de ne jamais dire ce que le lecteur pourrait rencontrer dans un autre ouvrage précédemment publié; il faut s'attacher à donner du nouveau, rien que du nouveau; *res non verba*, cette devise, d'un général célèbre dans les fastes de la première république française, doit être celle de quiconque prend aujourd'hui la plume. Dans les divers chapitres qui composent le volume placé sous nos yeux, M. Hennin traite successivement de la nature des monuments historiques, de leur destinée et des différentes causes de destruction auxquelles ils sont exposés, des principaux ouvrages généraux et particuliers qui ont rapport à ce sujet. Il parle ensuite des recueils d'estampes et monuments historiques; il signale ce que possèdent en ce genre les bibliothèques et les musées de Paris, mais il parle à peine des collections particulières et de celles qui sont hors de la France. Il fait enfin connaître le plan du travail qu'il se propose de publier, plan qui paraît sagement conçu, et dont l'exécution formera un ouvrage utile, surtout lorsque l'auteur, se trouvant alors face à face avec un sujet spécial et bien défini, renoncera au penchant qui nous frappe un peu en lui, et qui le porte à causer tout en écrivant, au lieu de resserrer fortement les faits qu'il veut présenter.

*

LES BEAUX-ARTS dans les deux mondes en 1855, par M. J. Delécluze. Paris, 1856; 1 vol. in-12: 3 fr. 50.

L'exposition universelle de Paris a fourni aux critiques une occasion précieuse de juger l'état actuel des beaux-arts dans tous les pays où leur

Digitized by Google

culture trouve quelque encouragement. Ils ont pu comparer les différentes écoles, apprécier l'influence du génie national et se rendre compte des qualités particulières qui caractérisent chaque groupe d'artistes. Le goût français, un peu trop enclin à l'exclusisme, admet difficilement qu'on puisse comprendre le beau d'une façon autre que la sienne. C'est ainsi que, jusque vers la fin du siècle dernier, les chefs-d'œuvre des littératures étrangères passaient à ses yeux pour d'informes ébauches, entachées de barbarie. Il est vrai que ce préjugé ridicule régnait beaucoup moins dans le domaine de l'art. Aussi le concours généreusement ouvert aux productions exotiques n'a-t-il rencontré que des approbations, et l'on peut dire qu'en général elles ont été plutôt accueillies avec bienveillance. Sauf quelques boutades qui se sont fait jour çà et là, les jugements auxquels a donné lieu l'exposition des beaux-arts portent le cachet de l'impartialité. La France y jouait un trop beau rôle pour être jalouse des éloges mérités par les artistes des autres nations. Le sentiment de sa supériorité, si bien constatée, la disposait à l'indulgence, et la critique a fait preuve d'une modération à laquelle on ne s'attendait pas. Cette tendance se retrouve naturellement plus prononcée encore chez M. Delécluze, qui se distingue toujours par la largeur de ses vues, ainsi que par le sérieux et la justesse de ses remarques. Appréciateur consciencieux, il ne vise point à faire de l'esprit aux dépens des artistes, mais il s'efforce de mettre en relief leurs mérites et leurs défauts, en utilisant au profit de la pratique son expérience et ses études approfondies. Dans la revue qu'il passe des peintures, des sculptures et des gravures, on trouvera beaucoup de conseils précieux pour les artistes et des données du plus haut intérêt sur l'histoire en général.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME XXXII.

(1856 — Nos 125 à 128.)

Pages

L'étude de l'histoire en Allemagne, par W. Giesebrecht. 5
La veillée des servantes. (Second article). 26
Idem. (Suite et fin) 160
Les poëtes 49
De l'avenir politique de l'Angleterre, par le Cte de Montalembert. — Après la paix; considérations sur le libéralisme et la guerre d'Orient, par le Cte A. de Gasparin. (Troisième article). 70
Idem. (Quatrième article). 294
Lope de Véga et Caldéron 129
Le monument Winkelried. 198
Giuseppe Verdi 209
Lettres écrites de Belgique, de France et d'Angleterre, pendant l'été de 1854, par V.-A. Huber. 257
Idem. (Second article) 385
La révolution des Pays-Bas et Philippe II. 276
Idem. (Second article) 416
L'Inde moderne, par F. de Lanoye 313
Vues sur l'histoire de la France pendant le seizième et le dix-septième siècle, par L. Ranke 340
Idem. (Second article) 404
Du beau dans la nature, l'art et la poésie, études esthétiques par Adolphe Pictet. 436
Les réalistes 465
Waggons et télégraphes 482

Digitized by Google

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Littérature.

Pages.
Victor Hugo. Les Contemplations. 97
George Sand. Comme il vous plaira, comédie. 100
Comte de Marcellus. Les Dionysiaques de Nonnos. 101
J. de Somer. Comédies et contes, scènes de la vie de bord, etc. . . 102
S. Franck. Proverbes de Salomon 103
L'oncle Adam. L'argent et le travail 104
J.-T. de Saint-Germain. Pour une épingle, légende. 225
L'abbé Bautain. Etude sur l'art de parler en public 226
F. Génin. Récréation philologique, etc. 228
Amédée de la Rousselière. Don Carlos, tragédie. 230
Th. de Bèze. Tragedie françoise du sacrifice d'Abraham 353
Mme J. Mussard. Epines et fleurs. 356
Prevost-Paradol. Jonathan Swift, sa vie et ses œuvres 358
J.-J. Weiss. Essai sur Hermann et Dorothée de Gœthe 358
H. Taine. Essai sur les fables de La Fontaine. 360
Mignard. Histoire de l'idiome bourguignon et de sa littérature propre. 361
C. Lénient. Etude sur Bayle 362
Edmond About. Les mariages de Paris 489
J.-B. Bouché de Cluny. Les Français en Crimée 490
Achim d'Arnim. Contes bizarres 492
J. Quicherat. Les vers de maître Henri Baude. 493
E. Colombey. La journée des madrigaux 494
J.-J. Payen. Recherches sur Montaigne 496

Voyages et Histoire.

B.-H. Révoil. Les harems du nouveau monde. Vie des femmes chez les Mormons 105
Chopin et Ubicini. Univers pittoresque 106
Guizot. Histoire du protectorat de Richard Cromwell et du rétablissement des Stuarts. 108
Lébert. Histoire de la chevalerie en France. 110
Charles de Rémusat. L'Angleterre au dix-huitième siècle 112
E. Laboulaye. Etudes contemporaines sur l'Allemagne et les pays Slaves 115
E. Lecomte. Louis-Napoléon Bonaparte, la Suisse et le roi Louis-Philippe, histoire contemporaine d'après des pièces officielles . . . 119
Dr A. Petermann. Communications géographiques 231
Victor Cousin. Mme de Chevreuse et Mme de Hautefort 232
Th. Claparède. Histoire des Églises réformées du pays de Gex . . 234
Ernest Mourin. La réforme et la ligue en Anjou 235

Digitized by Google

Pages.
Eug. et Em. Haag. La France protestante, etc. 238
H. Taine. Essai sur Tite-Live. 239
Albert de Broglie. L'Église et l'empire romain au quatrième siècle. . 241
Aug. Durand. Diplomates et publicistes. 242
E. P. Résumé historique des campagnes des Français contre les Russes, depuis 1799 jusqu'en 1814 244
H. Chauvot. Le barreau de Bordeaux, de 1775 à 1815 244
Ch.-Jean Anderson. Le lac N'gami ou quatre années de vogages, de découvertes et d'explorations dans les déserts du S.-O. de l'Afrique. 363
J.-M. Ziegler. Carte physique de l'île de Madère 369
Notice de M. le prof. Fenzl, sur les mémoires géographiques et statistiques du Dr Constantin Reitz, etc. 371
Amédée Thierry. Histoire d'Attila et de ses successeurs. 374
A. Verdeil. Mémoires de Pierrefleur, grand banderet d'Orbe . . . 376
Amédée Renée. Les nièces de Mazarin 377
Comtesse Doria d'Istria. La Suisse allemande et l'ascension du Mœnch. 497
A. de Tocqueville. L'ancien régime et la révolution 500
Emilien Frossard. Lettres écrites d'Orient 502
V. Guérin. De ora Palestinæ a promontorio Carmelo, etc. 503
Roselly de Lorgues. Christophe Colomb etc. 503
H.-L. Bordier. Les églises et monastères de Paris. 505
A. Berteuil. L'Algérie française 505
La terre des martyrs, récits sur les Vaudois des Vallées 506
Vallet de Viriville. Charles du Lis. 507
V. Guérin. Voyage dans l'île de Rhodes 508

Sciences morales et politiques.

Adolphe Pictet. Du beau dans la nature, l'art et la poésie 120
A. Husson. Les consommations de Paris 124
Jules Simon. La religion naturelle 246
Frédéric Denison Maurice. Philosophie ancienne 248
L'abbé C. de Piétri. La société ou entretiens philosophiques sur ses vrais principes 249
E. Pick. Le véritable conseiller en affaires, manuel de la législation théorique et pratique pour faire ses affaires soi-même, etc. . . 250
A. de Magnitot. De l'assistance et de l'extinction de la mendicité . . 251
A. Rivière. Histoire des biens communaux en France, depuis leur origine jusqu'à la fin du treizième siècle. 252
Eug. de Bazincourt. Le droit commercial expliqué et mis à la portée de tout le monde, etc. 253
F. Bungener. Christ et le siècle 378
Ed. Calmels. De la propriété et de la contrefaçon des œuvres de l'intelligence 379

Digitized by Google

Pages

P. Larroque. De la guerre et des armées permanentes 381
A. de Richecour. Essai sur l'histoire de la législation des formes requises pour la validité du mariage 383
M. Disdier. Considérations sur la puissance de la raison. 509
Le même. Conciliation rationnelle du droit et du devoir 509
Bordas-Demoulin et F. Huet. Essai sur la réforme catholique. . . . 512
Alexandre Monnier. Histoire de l'assistance. 513
F.-D. Munier. Philalèthe ou la religion de bonne foi. 515
Anathase Coquerel. Sermons 516
Résumé des tarifs douaniers des diverses nations. 517
Moland et Ch. d'Héricault. Le livre de l'internelle consolacion . . . 518

Sciences et Arts.

L. Figuier. Les applications nouvelles de la science à l'industrie et aux arts en 1855. 126
Lutterbach. Physiologie hygiénique pour se bien nourrir avec peu de nourriture, etc. 254
A. Moreau de Jonnès. Statistique de l'industrie de la France. . . . 255
Hennin. Les monuments de l'histoire de France 519
J. Delécluze. Les beaux-arts dans les deux mondes en 1855 . . . 519

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google